



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

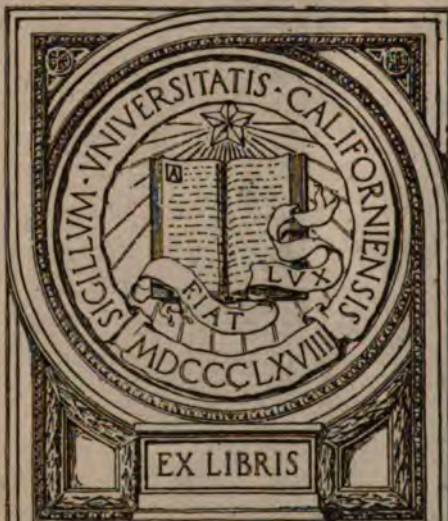
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-RLF

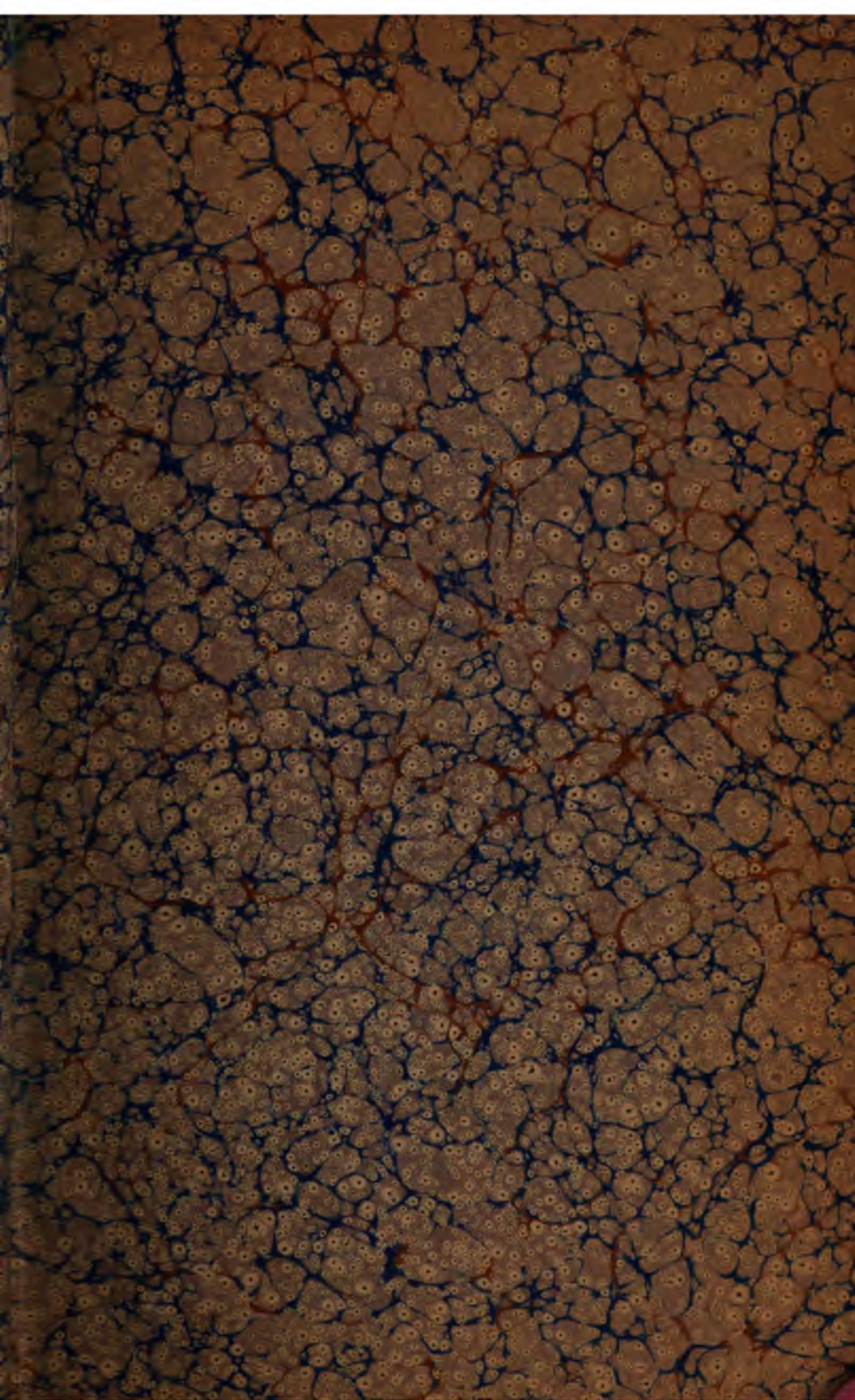


φ8 110 917

ALVMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS





LE CHRIST

ET LES ANTECHRISTS.



LE CHRIST

ET

LES ANTECHRISTS

DANS

LES ÉCRITURES, L'HISTOIRE ET LA CONSCIENCE;

PAR

V. DECHAMPS,

de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde.

(II. Cor. 5. 18.)

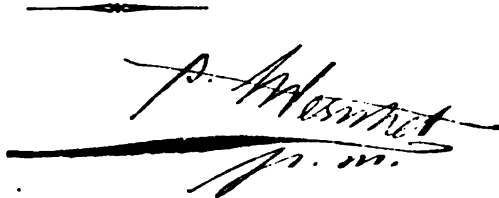
Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.

(Heb. 12. 2.)

Qui est meilleur, et non celui qui nie que Jésus soit le Christ? Celui-ci est un antechrist qui nie le Père et le Fils. Quelqu'un nie le Fils se reconnoît le Père.

(I. Jean. 2. 22.)

Il y a dès à présent plusieurs antechrists. (Ibid. v. 18.)



PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Mats, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1858

BT303
D4

70 VIII
ANNONCIA

PROPRIÉTÉ

aca

APPROBATIONS.

Selon les pouvoirs que nous avons reçus de notre Supérieur-Général, nous permettons l'impression de l'ouvrage intitulé : *Le Christ et les antechrists dans les Ecritures, l'Histoire et la Conscience*, par le R. P. Dechamps.

Bruxelles, le 2 août 1858.

NOEL,

Supérieur Prov. de la Congrégation du T. S. Rédempteur,
en Belgique.

Imprimatur.

Tornaci, die 2^a augusti 1858.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gen.

474392



AVE, GRATIA PLENA, DOMINUS TECUM !¹

C'est à vous qui êtes *Bienheureuse d'avoir cru*,² que j'offre ce livre destiné aux incrédules, parce que vous avez une compassion sans égale pour les malheureux qui ne croient pas.

Ils souriront, ces pauvres aveugles, de me voir commencer ainsi par une prière; mais si leur sourire est sans peur, et leur conscience sans reproche, que n'essaient-ils de prier eux-mêmes, que n'éprouvent-ils s'il est vrai qu'on ne vous invoque jamais en vain ?

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ! —
Puissent-ils vous dire et vous redire de cœur cette parole de l'Évangile ! Celui qui est avec vous serait bientôt avec eux, et ils sauraient enfin par expérience que *tous les trésors de la science de Dieu sont véritablement cachés en Jésus-Christ*.³

(1) Luc. 1. 28.

(2) Ibid 1. 45.

(3) Col. 2. 3.

Voici donc ce livre, ô Vierge sans tache ! vous l'agréez parce que vous êtes Mère, car s'il est nécessairement indigne de son ineffable sujet, tel qu'il est cependant, il est l'ouvrage d'un de vos enfants.

Obtenez-moi, ou plutôt obtenez-nous de Celui qui est tout-puissant, du Verbe qui nous a créés à son image et qui a pris en vous notre ressemblance, du Fils unique de Dieu qui a voulu naître de vous : *Ex te SANCTUM!*¹ qu'il supplée à l'indigence de ma parole par la richesse de sa lumière, et qu'il fasse entendre à ceux qui vont me lire, ce qui s'apprend surtout à genoux dans le silence des passions.

(1) Luc. 1. 35.

JÉSUS-CHRIST

DANS

LES ÉCRITURES, L'HISTOIRE ET LA CONSCIENCE.

INTRODUCTION.

LA GUERRE DÉCLARÉE A LA RÉVÉLATION. — LA TACTIQUE DE L'ENNEMI. — L'OBJET PRINCIPAL DE SES ATTAQUES : L'INCARNATION DU VERBE. — LES AUXILIAIRES DU RATIONALISME. — LA NÉGATION DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST FORMULÉE, NON-SEULEMENT AU NOM DE LA RAISON ET DE L'HISTOIRE, MAIS DES ÉCRITURES ELLES-MÊMES. — DIVISION DE CET OUVRAGE.

Une voix partie du centre de la chrétienté parlait naguères au monde de l'affaiblissement de l'incrédulité, de la disposition d'un grand nombre d'esprits longtemps éloignés de la foi à se rapprocher d'elle, du sentiment d'admiration qu'excite généralement l'incomparable unité catholique, en un mot : *du progrès dans la voie qui conduit à la vérité.*

Pie IX, on s'en souvient, s'exprimait ainsi le lendemain ⁽¹⁾ du jour où sa parole apostolique déclara tout le sens

(1) Allocution du 9 décembre 1854.

de l'immuable croyance de l'Eglise à la *plénitude de la grâce* ¹ de la seconde Eve, véritable Mère de la vie ² nouvelle.

Depuis lors, une grande agitation s'est manifestée dans le camp anti-chrétien. Cela devait être. La vie de l'humanité comme celle de l'homme est une lutte permanente entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité, lutte où les trêves sont rares et bientôt suivies de nouveaux combats. La vieille guerre se ralluma donc avec une plus vive ardeur. Les sociétés secrètes renouvelèrent leurs serments; les tribunes et les chaires où l'erreur s'assied pour combattre la vraie science de Dieu, de l'homme et du monde, redevinrent les échos plus ou moins francs du fameux mot d'ordre du XVIII^e siècle, et ce mot d'ordre tristement célèbre, les innombrables organes de la pressé n'eurent qu'une voix pour le faire passer. Mais comment le faire accepter? Comment inspirer la haine de l'Eglise de Jésus-Christ? Comment rendre cette Mère *infâme* aux yeux de ses enfants? Par la persévérance du mensonge appuyé sur le trouble du langage et la confusion des idées. C'est ainsi que nous entendons prêcher sans relâche et sur tous les tons, l'incompatibilité de l'examen et de la foi, de la raison et de la révélation; de la liberté humaine et de l'autorité divine, des droits de l'homme et des droits de Dieu.

Ce sont là de vieilles ruses de guerre, sans doute, mais elles ont toujours un air de jeunesse pour des générations nouvelles, et continuent ainsi à diviser dans l'esprit des hommes ce qui est uni par sa nature ou par la loi de Dieu même. L'examen n'est pas plus opposé à la foi que l'œil à

(1) Luc. 4. 28.

(2) Gen. 3. 20.

la lumière ; la raison n'est pas plus opposée à la révélation que l'intelligence créée à la vérité éternelle ; la liberté n'est pas plus opposée à l'autorité que le mouvement à l'ordre ; les droits de l'homme ne sont pas plus opposés au droit divin que le fleuve à sa source, que l'arbre à ses racines.

Ils disent que la foi n'admet pas l'examen : nous leur répondons qu'ils affirment ce qu'ils ignorent, que la foi sollicite d'eux l'examen qu'ils lui refusent, et que le seul examen répudié par la foi, ce n'est pas celui de la raison, mais celui de la déraison. Ce n'est pas celui de la raison qui cherche la parole et l'autorité de Dieu, *qui la reconnaît* à ses caractères, l'écoute, s'éclaire de sa lumière et jouit de ses splendeurs ; mais celui de la déraison ou de la raison infidèle à sa propre lumière quand elle prétend au droit de n'en recevoir aucune autre, et qu'elle défend à Dieu de lui parler autrement que par elle-même.¹

Ils disent que la foi est de l'enfance de l'homme et de la société, que la raison est de l'âge mûr de l'un et de l'autre, et que la science de l'homme et des sociétés avancées est l'antithèse de la foi de l'enfant et des peuples qui commencent. Nous leur répondons que la raison et la foi sont de tous les âges du monde, et qu'elles sont si étroitement unies par leur auteur, que les coups que l'on porte à l'une d'elles, les blessent infailliblement toutes les deux. Que nous, chrétiens, nous avons d'irrécusables raisons de croire, et qu'ils ne prouveront jamais qu'ils en ont de pareilles de douter.

(1) « Il n'y a pas d'autre source de vérité, parmi les hommes, que la raison. — La distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles est fautive. » (Emile Saisset, *Revue des deux Mondes*, Février 1845.) Nous choisissons cet exemple entre mille autres parmi les ouvrages de l'École modérée.

Ils disent, et nous le disons avec eux, puisque nous l'avons dit avant eux, que Dieu n'a pu refuser à l'homme ce qu'il accorde à tous les êtres, les moyens de parvenir à sa fin, et que s'il lui a donné la raison, c'est pour saisir la vérité. Mais après avoir ainsi démontré à tout le monde ce qui n'est méconnu de personne, ils en concluent que la raison seule doit suffire à l'homme pour l'instruire pleinement des secrets de sa destinée, ou des vérités suprêmes de la vie future, que ses forces seules doivent suffire à la lui faire atteindre, qu'il ne doit écouter que lui-même et ne s'appuyer que sur lui-même, qu'il est défendu à Dieu d'entrer en relation avec sa créature intelligente, qu'il ne peut ni l'éclairer ni la soutenir, que la révélation et la grâce sont des contes d'enfants, que la raison ne peut admettre d'autre lumière que celle de l'esprit humain, et la nature, d'autre force que celle qu'elle puise en elle-même.

Nous leur répondons que, manifestement, leur suffisance les aveugle, puisqu'elle repose sur la négation vaine de deux faits invincibles : d'un fait intérieur auquel toutes les consciences rendent témoignage, et d'un fait extérieur qui répond au premier avec un éclat sans égal. Le fait de conscience, c'est que l'homme aspire à la vie future, et que sur les choses finales, invisibles, divines, il sent le besoin d'être instruit divinement; que sur les choses de Dieu, sa raison désire entendre Dieu, que sur les choses éternelles, elle appelle le témoin de l'éternité : *Argumentum non apparentium*. * En matière de religion, la raison cherche donc la foi et conduit ¹ à la foi qui est l'adhésion de notre intelligence au

(1) *Ope revelationis et gratiae.*

(*) L'astérisque indiquera désormais les notes renvoyées, comme celle-ci, à la fin de l'ouvrage.

témoignage ou à la révélation manifeste de Dieu. Nulle part ni jamais l'humanité n'a admis de *religion* appuyée uniquement sur le témoignage de l'homme, parce que, pour croire, elle a demandé toujours et partout le témoignage de la Divinité ou la révélation. Nulle part ni jamais non plus elle n'a cru à une Divinité vague, silencieuse, impersonnelle, vain simulacre de divinité, idole facile du rationalisme et du panthéisme, ¹ mais partout et toujours au *Dieu vivant* et à une révélation vivante. Le témoignage de l'histoire est ici d'accord avec celui de la conscience; mais le grand fait qui domine l'histoire elle-même et qui répond au fait de conscience avec une puissance évidemment sur-humaine, c'est la perpétuité de cette révélation vivante qui commencée avec l'humanité pour la suivre dans tout son cours, et qui, en présence de ses copies faites de main d'homme ou des religions altérées, apparaît *seule* marquée du grand signe auquel la raison reconnaît Dieu : l'*unité* victorieuse du temps, de l'espace, des forces et des faiblesses humaines. « La religion catholique, dit Bossuet, remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée...; être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère de Celui en qui nous croyons..., de Celui qui tenant tout en sa main, *a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.* » ² »

(1) Nous savons bien qu'il est des rationalistes qui ne sont pas panthéistes, mais nous savons aussi, comme l'a très-bien remarqué le P. Gratry, que « le juste milieu du déisme n'existe qu'en apparence, que ce juste milieu rationaliste n'est qu'une formule, un texte abstrait, et non l'état réel d'une âme : *quo nul ne s'y tient*, et que l'on monte plus haut ou que l'on descend l'échelle des négations »

(2) *Disc. sur l'hist. univ. 11^e part. vers. fin.*

A ces deux faits dont la divine harmonie n'en fait qu'un, correspond un autre fait encore qui se confond avec celui-là ou qui le complète : c'est que l'homme sent son infirmité et cherche le divin remède, comme il reconnaît son ignorance des choses divines et cherche la lumière d'en haut, la parole, l'autorité de Dieu. C'est que non-seulement il sent son inclination au mal et le besoin d'un secours pour le vaincre, mais qu'en même temps il éprouve le désir d'une vie supérieure et le besoin de la main de Dieu, de l'aide de Dieu pour s'y élever. C'est, en un mot, que sa faiblesse cherche la force et qu'elle la trouve là où sa raison cherche et trouve la lumière. *

Il est donc vrai que le rationalisme repose sur la négation vaine de deux faits incontestables, et qu'en rejetant la grâce au nom de la nature, il résiste à la voix qui gémit dans cette nature, comme en rejetant la révélation au nom de la raison, il résiste à la voix même de la raison. C'est la raison, en effet, qui appelle la révélation, et c'est elle encore qui la reconnaît à ses divins caractères. Les vérités que nous nous bornons à indiquer ici, ont été développées dans *Le livre Examen de la vérité de la foi* ¹ où nous avons pris soin de ne pas opposer des théories à des théories, des opinions à des opinions, mais où nous n'avons invoqué que des faits. A chacune des âmes trompées par l'orgueil rationaliste, nous avons dit : Ecoute et regarde : il n'y a que deux faits à vérifier, un en toi et un hors de toi : écoute ta conscience, et elle te dira le premier ; regarde attentivement, tu verras le second ; et leur divin accord

(1) Chez Casterman, Paris, rue de Tournon, 20.

t'apprendra où parle et vit le Dieu qui te rappelle : *Audi filia et vide*,¹ *et revertere*.²

Constater ces faits, c'est convaincre de faux le rationalisme en général, c'est le réfuter dans son principe. Il n'est donc nullement nécessaire après cela de le combattre en détail et dans ses conclusions. Mais ce qui n'est pas indispensable est souvent utile, et nous croyons très-utile surtout de poursuivre le rationalisme dans sa conclusion favorite, dans sa formule de prédilection : la négation de la divinité de Jésus-Christ, de l'incarnation du Verbe.

Si cette négation n'a pas toujours été franchement énoncée dans les chaires d'enseignement public, ou dans les œuvres des chefs de la doctrine, elle est produite aujourd'hui sans détour dans un grand nombre d'ouvrages destinés au public lettré et non lettré, et surtout aux élèves de diverses Universités de l'Europe. La même voie a été suivie à cet égard en Allemagne, en France et ailleurs. Les principes furent posés par les maîtres, mais à l'aide des formules neageuses d'un panthéisme toujours résolu d'échapper à quiconque veut le saisir. Les conclusions furent crûment tirées par les disciples. C'est ainsi qu'en Allemagne, on partit des hauteurs de Lessing, de Kant, de Hegel, de Schelling, pour arriver par divers degrés à Strauss, Bauer, Heine et Feuerbach; et qu'en France, on descendit de Cousin et de Jouffroy jusqu'à Proudhon, en glissant à côté de MM. Simon et Saisset, par des pentes où l'on rencontre à des profondeurs diverses, MM. Leroux, Pelletan, Vacherot, Reynaud, Renan et beaucoup d'autres.

(1) Ps. 44. 11.

(2) Cant. 6. 12.

L'erreur soutenue par les sociétés secrètes a gagné l'Angleterre, l'Italie, et la Russie elle-même où les classes lettrées participent désormais au mouvement intellectuel de l'Occident. La Belgique enfin, pour ne citer qu'une des nations moins puissantes, la Belgique si bien placée entre la France et l'Allemagne pour subir leur double influence, eut à son tour ses chaires de panthéisme, et de cette erreur inavouée, vit sortir de fidèles adeptes des doctrines en vogue dans les Universités allemandes et française.

La théorie dominante aujourd'hui dans ces différents centres rationalistes de hautes études, appuie la négation de la Divinité de Jésus-Christ sur la négation radicale de toute révélation proprement dite du Dieu vivant et personnel à la raison de l'homme (*Adversatur Christo, et extollitur supra omne quod dicitur Deus.*¹⁾, et elle remplace la révélation véritable de Dieu à la raison, par la *révélation* prétendue *de la raison à la raison*, c'est-à-dire par une contradiction dans les termes.

Cette erreur n'est autre chose que le panthéisme appliqué à l'idée de la révélation. On tente, il est vrai, de se défendre du panthéisme, en disant qu'on ne fait pas l'homme auteur de la révélation, et qu'on enseigne, au contraire, que Dieu se révèle par l'humanité, mais comme on ajoute que cette révélation est nécessairement continue parce qu'elle est naturelle à l'humanité, on confesse en réalité le panthéisme qu'on renie en apparence. En effet, le *dieu* qu'on fait auteur de la révélation ne pouvant se révéler que par l'humanité, et sa révélation se confondant nécessairement avec la pensée ou les pensées des différents

(1) II. Thess. 2. 4.

âges du monde, n'est évidemment autre chose que le dieu-impersonnel du panthéisme, que l'*idole idéale* que l'homme se fait à lui-même, comme l'avouent les initiés à ce nouveau paganisme, quand ils laissent échapper leur secret.⁽¹⁾

Cette doctrine remplit les ouvrages dont nous venons de citer les auteurs, et une foule d'autres encore, car elle ne dédaigne aucune forme, et envahit même le théâtre, le roman et le pamphlet. Au lieu de railler toutes les religions à la manière de Voltaire, ce qui ne convenait plus à l'état des esprits fatigués de scepticisme, on s'est mis à les admirer toutes, tendant ainsi au même but par un autre chemin. Comment ne pas admirer tout ce qui vient de l'humanité? L'humanité n'est-elle pas l'unique révélatrice, *Supra omne quod dicitur Deus?* N'est-elle pas l'incarnation de la divinité nouvelle? L'athéisme avait dit : Il n'y a ni Dieu ni révélation; le panthéisme assure qu'il n'y a rien d'autre. Peu importent les contradictions entre Bouddha et Moïse, Mahomet et Notre-Seigneur Jésus-Christ; tout a été bon à sa place et en son temps. Il est vrai qu'il faut renier toutes ces révélations du passé, parce que la révélation de l'humanité est essentiellement progressive, et que rien ne reste; rien ne dure en elle que le changement lui-même. Tout ce qu'a fait l'humanité doit donc être béni, et toutes ses révélations doivent être glorifiées, mais à la condition qu'on se garde bien d'y croire, afin de réserver religieusement sa

(1) « Sous une forme ou sous une autre, dit M. Renan, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, la *catégorie de l'idéal* (c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal), comme l'espace et le temps sont les catégories des corps (c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps). En d'autres termes, l'homme, placé devant les choses belles, bonnes ou vraies, sort de lui-même, et suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe. Qu'est-ce cela, sinon adorer? » (*Études*, p. 419.) — Voilà ce qui se dit dans la patrie de Bossuet.

foi à la religion de l'avenir, le progrès ou le changement étant seul immuable! Grand principe qui regardera aussi nos neveux, et les neveux de nos neveux dans les siècles des siècles, car le futur pour les uns devant être le passé pour les autres, la religion de l'avenir sera toujours à venir. ¹

Voilà donc ce qu'on fait aujourd'hui du progrès, cette grande chose qui est la loi même de la régénération chrétienne de l'homme et du monde. Voilà ce qu'on veut faire du progrès qui n'aurait plus de sens s'il n'était le mouvement dans l'ordre, s'il n'avait son point de départ, son but, sa direction, son centre et ses lois, s'il n'était, en un mot, le développement dans l'unité.

Et que devient cette unité dans la théorie humanitaire du rationalisme? L'y trouverait-on peut-être, dans l'harmonie des contraires? Mais non, ce qu'on y trouve c'est la prétention formelle à l'harmonie des contradictoires, dans les faits comme dans les doctrines, c'est-à-dire la prétention systématique à l'absurde et à l'impossible, au nom d'un principe nouveau qui doit transformer la vieille logique. Ce principe nouveau, c'est le principe d'identité ou du troisième survenant, *Principium tertii intervenientis*, en vertu duquel toutes les contradictions sont ramenées à l'identité, selon la fameuse formule de Hegel : *Identité de l'identique et du non identique*. ²

(1) On voit que les conclusions du panthéisme et de l'athéisme sont pratiquement les mêmes, puisqu'il est indifférent de dire, sous le rapport moral, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ou qu'il n'y a pas d'autre nature que Dieu. L'absence de religion, de devoir, d'obligation morale, résulte au même titre de ces deux formes de la plus complète des erreurs.

(2) Cette incroyable doctrine est incontestablement celle de Hegel, celle qu'on nomme aujourd'hui la philosophie allemande, et qui donne le ton au rationalisme

Mais sans remonter jusqu'au maître, il suffit de parcourir les ouvrages des disciples, pour rencontrer à chaque pas les preuves de cet esprit de vertige qui assimile, confond, honore et glorifie *le pour et le contre*, au nom du principe chimérique d'une *unité supérieure* qui n'est autre chose que *la négation radicale de toute vérité*.

Du reste, c'est précisément parce qu'elle n'affirme rien sans le nier, et qu'elle ne nie rien sans l'affirmer, que cette doctrine convient à tous ceux qui, au fond, n'en veulent aucune, et aspirent à chercher toujours sans trouver jamais, de peur de rencontrer une limite à la libre recherche * de l'esprit, et à l'indépendance absolue de la volonté et des passions. C'est parce qu'elle n'accepte rien sans le répudier, qu'elle n'écrit rien sans maintenir son droit de l'effacer, que cette doctrine a tant d'attrait pour ceux qui n'admettent d'autre foi que celle qui leur plaît aujourd'hui, à la condition de pouvoir la rejeter demain.

Quelle force donc une pareille doctrine ne doit-elle pas puiser dans les dispositions du grand nombre d'hommes dont il a été dit : *Ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière*?⁽¹⁾ Cependant, quelle que soit la puissance de cette erreur, et à cause de ces dispositions, et à cause des mille bouches de la presse qui la répandent, le rationalisme, pour la rendre plus générale, sent le besoin d'une autre force que la sienne. Il lui faut le moyen d'atteindre directement par une apparence de culte toute une catégorie d'esprits peu mûrs encore pour la *pure doctrine*. Ce moyen,

contemporain. Le P. Gratry, dans ses *Etudes sur la sophistique*, l'a prouvé avec évidence, en citant textuellement les formules et les prétendues démonstrations de Hegel. (P. 110-149, et p. 166-169.)

(1) Joan. 8. 19.

il l'a trouvé dans le protestantisme qui lui servira de préparation et d'introduction.

Les sympathies du rationalisme pour la prétendue réforme sont prouvées par des faits innombrables et s'expliquent assez par le sentiment filial, puisqu'il est l'enfant naturel du protestantisme. Mais nul n'a mieux mis à nu les racines de ce sentiment que MM. Sue et Quinet dans une correspondance publique où ils sont devenus les enfants terribles de la secte. Dans une série de lettres sur ce qu'il appelle la réaction catholique, Eugène Sue en établit d'abord le danger et les causes à son point de vue révolutionnaire, et à sa manière de romancier intrus dans l'histoire. Puis, il se demande par quels moyens pratiques il faut triompher de cette réaction ? Il en propose trois : 1° La propagande du rationalisme par une association d'*hommes éclairés* qui s'engageraient sur l'honneur à repousser toujours les sacrements religieux pour eux et pour leurs familles (si possible) à la naissance, au mariage et à la mort. 2° La propagande d'une secte protestante : l'*unitarisme*. 3° La propagande du *protestantisme en général*.

Il faut l'entendre exposer lui-même par demandes et par réponses comment il entend l'emploi de ces deux derniers moyens. Sans être un écrivain sérieux, il nous a révélé des choses très-sérieuses, dans le style qui accoutume les masses au blasphème :

« *D.* — Pourquoi ne pas se borner, dit-il, à la propagande du rationalisme ?

» *R.* — Parce qu'ainsi qu'il a été dit dans ces lettres : — il est une immense quantité de personnes peu éclairées ou

habituees par tradition, par coutume à certaines pratiques religieuses, à certains symboles, à certain culte représenté par ses ministres. Or, il est à craindre que ces personnes, tout en détestant les abus, les tendances, les actes, les crimes de l'Église catholique, ¹ ne puissent cependant encore se passer d'une formule religieuse.

» *D.* — Cette nécessité d'un *symbole*, d'un *culte* religieux, étant aux yeux de la raison une aberration profonde, ² est-il expédient d'aider à la continuité de cette aberration, même en atténuant de beaucoup ses périls ? N'est-il pas plus logique, plus désirable de couper court à l'erreur sans transiger avec elle ?

» *R.* — Cela est très-logique, cela est *très-désirable* assurément, mais il reste malheureusement à savoir si cela est POSSIBLE. Or, cela semble généralement IMPOSSIBLE si l'on en juge d'après la pratique constante des hommes et des choses.

» *D.* — En admettant que la majorité des esprits, soit par ignorance, soit par l'empire de la coutume, ne puisse se passer, transitoirement, d'une formule religieuse, pourquoi choisir de préférence la croyance UNITARISTE ?

» *R.* — Parce que cette secte protestante, reconnaissant l'existence d'un DIEU UNIQUE, nie les mystères de la Tri-

(1) Par exemple : l'abolition de l'esclavage, l'invincible défense (contre les tentatives des puissances et des passions) de l'unité du mariage et de son indissolubilité, de la dignité de la femme, du droit des enfants, malgré les romanciers et les sophistes ; les institutions de charité aussi nombreuses que les misères humaines, l'apostolat des nations, le martyr dans tous les siècles, l'amour efficace des âmes, dans l'exercice du grand ministère de la parole et des sacrements méconnus par d'ignorants insulteurs.

(2) Malgré la raison de tous les siècles !

nité, nie les miracles, nie radicalement la divinité du Christ, qu'elle honore et glorifie dans son culte comme l'un des plus grands génies HUMAINS; — parce que cette secte nie la *révélation de l'Ancien et du Nouveau Testament*, — qu'elle considère comme œuvres purement HUMAINES, et conséquemment acceptables en plusieurs parties, controversables ou répudiables en d'autres. — D'où il suit que la secte des UNITARISTES, atteignant presque au rationalisme, pourrait servir de religion *transitoire*,¹ et que moyennant son culte, son symbole, ses pasteurs, son *Eglise* en un mot, elle satisferait aux besoins religieux des personnes qui subissent encore l'empire de ces besoins, et cependant n'offrirait rien qui pût répugner à la raison.

» *D.* — Quelles seraient la base, la formule de l'ASSOCIATION POUR LA PROPAGANDE DE L'UNITARISME ?

» *R.* — Les membres de cette association prêcheraient d'exemple en répudiant hautement le catholicisme, répudiation motivée (je suppose) en ces termes, dans une profession de foi rendue publique :

» — Attendu que la religion UNITAIRE repousse virtuellement la *papauté*, — la *confession*, — le *célibat des prêtres*, — les *sacrements religieux à l'endroit de la naissance, du mariage et du décès*, — les *ordres monastiques, etc.; etc.*;²

(1) *Transitoire!* Et c'est vous qui criez au *jésuitisme!* apôtre hypocrite d'une doctrine qui n'a pas votre foi !

(2) La *papauté*, c'est-à-dire l'unité; la *confession*, c'est-à-dire l'humilité et la vérité; le *célibat du sacerdoce*, c'est-à-dire la pureté dans le sanctuaire; les *sacrements religieux à l'endroit de la naissance, du mariage et du décès*, c'est-à-dire Dieu avec l'homme, quand l'homme commence la vie, la propage et la remet à son auteur; les *ordres religieux*, c'est-à-dire la pauvreté, la chasteté, l'obéis-

» — Attendu que la religion UNITAIRE, essentiellement basée sur le droit de libre examen et la faculté d'appréciation individuelle des Écritures, nie leur révélation divine, nie également la divinité du Christ, ¹ affirme l'*unicité* de DIEU ² et offre ainsi, par ses tendances rationalistes, une satisfaction suffisante aux exigences de la raison, de la dignité humaine et aux désirs de ceux qui ressentent cependant le besoin d'une formule ³ religieuse;

» — Attendu que le protestantisme, — dont l'*unitarisme* est l'une des sectes, — dispose de nombreux moyens d'action et de propagande, d'excellentes écoles publiques, capables de braver, de surmonter la concurrence des écoles catholiques, grâce au lien de puissante solidarité qui unit entre eux les protestants; ⁴

» — Attendu que les seuls États libres ⁵ présentement appartiennent presque tous à la religion réformée;

sance, l'association pour le sacrifice. — M. Sue veut une religion qui repousse tout cela. L'enfer en veut autant; mais ses forces ne prévaudront pas : *Porta inferi non prævalebunt.*

(1) Pour nier la divinité du Christ, il faut repousser le témoignage de tous les siècles. Tous, en effet, sont pleins de lui. Lui seul s'en est montré le maître. Nous le verrons.

(2) L'unicité au lieu de l'*Unité féconde*. Ignorant! Lisez Bossuet et vous verrez que la Trinité dans l'Unité est ce que l'homme sait de plus lumineux sur la nature divine.

(3) Formule recommandée par des apôtres qui n'en veulent pas!

(4) Ah! voilà le mot. Ce n'est pas seulement l'unitarisme qui vous convient; c'est le *protestantisme* avec ses cent sectes contradictoires. Tout vous est égal, tout vous est bon, pourvu que ce soit de la négation, de l'opposition contre la grande Eglise où l'apparition de Dieu vous fait peur! vous allez tout à l'heure nous le dire.

(5) Vous ignorez l'histoire, aussi l'histoire contemporaine. Lisez Balmès sur les rapports théoriques et historiques du catholicisme et du protestantisme avec la liberté.

» — Attendu surtout, et en outre, que, dans les États catholiques tenus aujourd'hui sous l'oppression de l'Église et du despotisme, — la presse est bâillonnée, ¹ — la tribune muette, stipendiée ou complice des tyrannies, — les droits d'association ² et de réunion anéantis, — que des milliers de patriotes sont bannis ou captifs, — que partout règnent en ces États le silence et la terreur, ³ — que les citoyens de ces malheureux pays, soumis au double et exécrationnable joug du tyran et du prêtre, pourraient cependant trouver un élément de délivrance, ⁴ — un instrument de lutte, — un ferment d'opposition, — un moyen de concerter leurs efforts, de se compter, de se réunir — *en embrassant* l'une ⁵ des sectes protestantes et notamment l'UNITARISME, — manifestation légale que plusieurs gouvernements absolus, — celui de la France particulièrement, — ne pourraient que très-difficilement empêcher;

» — Pour les raisons ci-dessus énoncées, les soussignés déclarent leur résolution de répudier le catholicisme, d'embrasser l'UNITARISME et prennent l'engagement formel de s'efforcer d'étendre, par toutes les mesures possibles et légales, l'ASSOCIATION POUR LA PROPAGANDE DE L'UNITARISME.

(1) Preuve le *Siccle* en France, et le *National* en Belgique où vous imprimez vos lettres.

(2) Si vous étiez les maîtres, que feriez-vous du droit d'Association ? Nous le saurons tout à l'heure.

(3) La terreur ! Comment ce mot ne vous fait-il pas reculer ? Les doctrines de la terreur, où les couve-t-on ? Rentrez en vous-même.

(4) De délivrance socialiste.

(5) Entendez-vous ? *l'une des sectes*. Tout est bon, pourvu que ce soit de la haine contre l'Église.

» Telle serait donc , à peu près , l'esquisse , le rudiment de ce projet d'association. Or , chose capitale (à mon sens) : si le *protestantisme* en général et l'*unitarisme* en particulier , redevenu ce qu'il était à son berceau , UNE RELIGION D'OPPOSITION , en un mot de *protestants* , de gens qui PROTESTENT , s'augmentait de tous les citoyens qui , nominalement catholiques , mais complètement étrangers aux pratiques de cette foi , naissent , vivent et meurent dans la parfaite insouciance , indifférence ou contempion de ses dogmes , l'Église de Rome perdrait les trois quarts de ses *fidèles* , et serait frappée d'un coup irrémédiable , mortel peut-être...¹

» Mais , répétons-le , pour atteindre ce but , il faudrait avant tout que le protestantisme , rajeuni comme il l'est par l'*unitarisme* , redevint ce qu'il était à son berceau : une arme entre les mains des opprimés contre les oppresseurs , nous le répétons : UNE RELIGION D'OPPOSITION.² »

A ce cri de guerre du romancier , l'auteur du *Génie des religions* , l'ancien professeur du collège de France , M. Edgar Quinet a répondu magistralement qu'il existe trois moyens de combattre et , selon lui , de vaincre l'Église : la force , la philosophie et le protestantisme. Le docteur du libre examen affectionne particulièrement la force ; mais si c'est à ses yeux « le moyen le plus efficace , c'est en même temps le plus impraticable *aujourd'hui*. Nul n'en peut conseiller l'usage , ajoute-t-il , puisque indépen-

(1) *Peut-être* : Il y a deux mille ans que les ennemis de l'Église prédisent sa mort à chaque siècle. Elle passe à travers leurs tombes.

(2) C'est pour mettre la main à l'exécution de ce plan antichrétien , que M. Quinet publie à Bruxelles les œuvres fanatiques d'un autre âge , les méprisables pamphlets de Marnix. On les trouve à la librairie évangélique :

damment d'autres raisons, il y en a une capitale qui exclut l'incertitude; c'est qu'il suppose la force ¹ et l'autorité, c'est-à-dire les choses qui manquent le plus à ceux qui pourraient être *le plus tentés de l'employer.*² »

On voit que ce n'est pour ces messieurs qu'une question de temps, et qu'ils espèrent voir le jour où ils seront libres d'agir selon le grand principe de philosophie de l'histoire que M. Quinet a découvert et formulé ainsi :

« Il n'y a pas d'exemple au monde, qu'une religion nouvelle ait remplacé l'ancienne sans que l'autorité s'en soit mêlée, et sans qu'elle ait *fait taire*, au moins un moment ceux qui ont pour eux l'antiquité. »

La vraie religion n'est jamais une religion nouvelle, et c'est pour cela que le christianisme ou l'Eglise de Jésus-Christ qui n'est pas venu *changer* mais *accomplir*, n'a pas dû sa vie à la force, quoi qu'en dise M. Quinet. Pour affirmer une pareille erreur, il faut avoir oublié les catacombes, l'amphithéâtre, les trois siècles de persécutions inouïes et cependant vaines contre Dieu. Ce n'est pas en répandant le sang des autres, mais le sien, que l'apostolat catholique a rendu les nations chrétiennes. Les empereurs chrétiens en donnant au christianisme les temples des faux dieux, lui ont donné des temples déserts. Ils n'ont détruit que les restes du paganisme vaincu par la Croix. Pline atteste, en écrivant à Trajan, la vérité du mot de Tertulien : *Nous remplissons tout; nous ne laissons vides que vos temples.* Dans ses préoccupations de sectaire,

(1) Effectivement, la force suppose la force.

(2) Voyez les lettres réunies déjà citées.

M. Quinet applique au christianisme ce qui n'est vrai que du protestantisme qui s'est lui, la chose est certaine, introduit partout par la violence. ¹

Mais revenons à l'exposé des moyens du rationalisme contre Jésus-Christ. Le moyen tout philosophique qui oppose purement la raison à la religion « est le mieux fait pour séduire, continue M. Edgar Quinet, mais c'est aussi le moins sûr, et vous avez fait preuve d'un grand sens (il parle toujours à Eugène Sue) en l'excluant aujourd'hui. ²

» Que faut-il donc faire ? Une chose très-simple et je crains qu'elle ne soit repoussée à cause de sa simplicité même. *Le point pratique, le point utile, le point urgent, c'est de sortir en masse de l'Eglise, ³ qui a fait serment de vous perdre.* (1) Il faut que les peuples qui habitent encore le moyen âge prennent enfin pied dans le monde moderne; et pour cela, je n'exige pas qu'ils deviennent subitement des philosophes. *Je ne pense pas non plus que pour faire un pas en dehors de la barbarie, il soit sage d'attendre cette foi nouvelle, cette forme de culte jusqu'ici inconnue, cette révélation de l'esprit attendu, que je suis loin de nier, mais sur laquelle je ne puis rien bâtir d'assuré ni de solide aujourd'hui, puisqu'une seule chose*

(1) Voyez *Le Livre examen de la vérité de la foi*, IV^e Entretien.

(2) M. Edgar Quinet ne propose pas moins aux esprits d'élite l'*engagement de renoncer au baptême de leurs enfants*. « Que veux-je vous demander, leur dit-il ? Une seule chose... les enfants qui viennent de naître, voilà ceux pour lesquels je vous demande grâce ! » — Satan en personne ne plaiderait pas mieux sa cause, la cause du péché originel. Il a peur du caractère des enfants de Dieu.

(3) Voilà l'essentiel. Abandonnez l'Eglise, et puis faites ce que vous voudrez ; tout est bon.

est certaine, c'est que cette révélation souveraine qui doit relier tous les cœurs ne s'est pas montrée encore. ¹

» En des circonstances semblables, si nous ne voulons pas que les jours passent inutiles et amassent une plus lourde servitude, il me semble sage et sensé de commencer l'affranchissement des hommes pris en masse avec les leviers qui existent aujourd'hui. Et si, pour se délivrer du moyen âge, l'homme, au XVI^e siècle, s'est tant appuyé du *pur Évangile*, ² peut-être serait-il raisonnable de s'appuyer aujourd'hui sur les résultats les plus avancés de la révolution religieuse pour s'affranchir du catholicisme dans sa caducité, la forme la plus aveugle qui ait encore paru dans le monde. ³

» Que ceux qui se sentent l'esprit assez trempé pour vivre dans la philosophie le fassent; je les applaudirai; la philosophie reste, après tout, le temple serein par excellence : *Templa serena*. ⁴ Celui qui sera baptisé loin des orages, dans l'éternelle sagesse, n'aura rien à envier aux autres.

» Mais le nombre de ceux-là ne sera pas le plus grand. Quant aux autres, il y aurait quelque dureté et peu de sens à les compter pour rien. Cela admis, ce serait certes

(1) Avez-vous jamais entendu rien de plus *innocent* ! Si la vérité de soixante siècles n'est plus la vérité, que sera la vérité de votre révélation à venir ? — Cependant, l'*esprit* attendu viendra, et *uhira* toutes les erreurs contre la vérité.

(2) Le rationalisme prend le *masque biblique*.

(3) La plus aveugle ! Cela n'est-il pas clair ? Les Justin, les Origène, les Clément d'Alexandrie, les Augustin, les Chrysostôme, les Thomas d'Aquin, les Descartes, les Pascal, les Bossuet, les de Maistre étaient des aveugles ! M. Quinet est *voyant*.

(4) Il ne demande pas de sacrifices celui-là !

un grand malheur, *si parmi les mille formes du christianisme* ¹ *moderne qui semblent parcourir toute l'échelle de la liberté religieuse, depuis la moindre jusqu'à la plus grande et la plus semblable à la liberté philosophique, il n'en était aucune que les hommes nouveaux puissent s'approprier selon les besoins différents qu'ils ont d'indépendance ou d'assujettissement.*

» Je ne blâmerais donc point celui qui, *entre tant de cultes divers*, tous affranchis du moyen âge, *choisirait pour son enfant le culte qui répondrait le mieux à son état moral.*

» De quoi s'agit-il? De briser la chaîne par laquelle, suivant la forte expression des jurisconsultes, *le mort saisit le vif* dans un héritage non interrompu d'aveuglement moral. Le moindre ébranlement de la colonne qui soutient à elle seule toutes les servitudes aura des conséquences infinies pour la liberté, la dignité humaines; mais ce premier pas, il faut au moins *le faire à un titre quelconque*, au nom de la politique, sinon de la religion. Donnez-moi un rayon; la grande lumière suivra bientôt.

» Ici je les entends d'avance; vous savez comme moi la réponse qui me sera faite : — Tous les prêtres se ressemblent, disent-ils; mieux vaut garder les anciens qu'en prendre de nouveaux. Un vicaire savoyard, un unitarien, un jésuite, c'est pour nous la même chose. Restons où nous

(1) Choisissez entre mille sectes, votre choix sera toujours sage, pourvu que vous renonciez au symbole des apôtres et que jamais vous ne disiez : *Credo sanctam Ecclesiam catholicam*. — Quelle gloire pour l'Église d'être seule honorée de la haine de ces insensés!

sommes. Refaisons ce que nous avons fait jusqu'ici. L'imprévu avisera.

» Je l'ai déjà dit bien des fois, je le répète encore : l'inconvénient d'une révolution faite par des philosophes, c'est d'abord que les plus égoïstes la renient et la livrent.¹ C'est ensuite que les plus honnêtes, confondant la philosophie et la politique, réclament dès leur avènement, l'absolu, l'idéal, et ne pouvant les réaliser sur-le-champ, ils se dégoûtent de tout ce qui n'est pas parfait. Ceux-là, dès le premier jour, arborent pour devise : *Tout ou rien*. Moyen assuré d'être pris au mot par la fortune, qui ôte volontiers aux dédaigneux ce qu'elle s'est laissé arracher dans un moment de complaisance ou de surprise.

» Quand même il serait vrai que tous les prêtres ont le même esprit, il faudrait pourtant voir au moins une fois avec sang-froid, s'il n'y a pas une différence presque infinie entre celui qui, lié à une organisation, à une hiérarchie souveraine, toute-puissante, peut à bon droit s'appeler légion, et celui qui, seul, n'a que sa parole,² livrée à l'examen de tous. Pour moi, j'avoue qu'il m'est odieux de prouver l'évidence; je sais trop que rien n'est plus inutile.

» Quand les hommes ferment les yeux à l'évidence, c'est qu'ils ont une raison cachée pour le faire.³ Combien de

(1) Ils se connaissent.

(2) Vous le voyez : ils n'ont peur que de l'Église de Dieu. Tout ce qui est humain, faible, faux, les attire. La vérité seule les gêne, la puissance divine seule les tourmente. Évidemment, c'est à ces hommes que J.-C. a dit : *Vos ex patre diabolo estis* :

(3) Nous allons vous dire par les paroles du pur Évangile, la raison cachée qui vous empêche de reconnaître la lumière de Dieu. Écoutez : *Quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne*

fois il arrive qu'ils rejettent une réforme comme vaine pour se dispenser de l'entreprendre ! Car il faudrait vaincre des préjugés qu'il est plus commode de respecter. Combien de fois, chez les plus révolutionnaires des hommes, n'a-t-on pas vu l'instinct naturel du *statu quo*, de la paresse d'esprit, de la routine, de l'immobilité, se déguiser à leurs propres yeux sous le mépris de tout ce qui est, sinon facile, du moins possible !...

» Pour moi, loin de m'attacher à *cette seule issue de la philosophie, qui est la plus difficile*, qui, pendant *longtemps encore*,¹ ne conviendra qu'à un petit nombre, je voudrais que les peuples sortissent en foule de la vieille Église par les mille portes que l'esprit religieux des modernes a pratiquées dans l'enceinte du christianisme. La voie est ouverte, elle est simple ; elle est grande ; elle est multiple pour ménager la liberté de tous. *Choisissez à votre gré!*² Que craignez-vous ? L'obstacle est vaincu, le chemin est sûr, il a été éprouvé par des foules d'hommes et de nations avant vous. Nul besoin d'attendre un prophète, un révélateur. Les siècles modernes ont frappé à la porte, et ils ont fait la brèche. Ils ne s'agit plus que de passer sur la trace de ceux qui se sont émancipés avant vous. De quoi avez-vous peur ? Vous êtes restés ici les derniers. Que tardez-vous ? qu'attendez-vous ? Marchez donc, avancez et sortez !

soient condamnées. (Joan. 3. 20.) — Le rationalisme a naturellement horreur de l'Église catholique. Dieu résiste aux superbes, parce que les superbes résistent à Dieu.

(1) Très-longtemps, docteur.

(2) Vous l'entendez : — Allez où vous voulez, tous les chemins sont droits, pourvu que vous sortiez de la voie de l'unité. — Est-il possible de professer plus ouvertement le mépris de la vérité !

» Et que l'on ne dise pas que cet écoulement des peuples dans les formes les plus libres du christianisme moderne, tel qu'il s'épanouit par exemple avec l'unitarisme dans le nouveau monde, ne soit pas un résultat digne d'attention. Car un philosophe peut bien compter sur l'avènement, *sur l'explosion plus ou moins éloignée d'une foi nouvelle*; mais je ne saurais conseiller rien de semblable à un politique, *et, après soixante et dix ans d'attente, depuis la révolution française, ayant vu* comme les peuples sont aisément ressaisis par les vieilles formes quand ils n'en ont pas revêtu de nouvelles, et surtout de quel ridicule se sont comblés les *fabricateurs de nouveaux dogmes*, il est permis, il est raisonnable, il est nécessaire de ne pas ajourner davantage l'occasion de respirer et de renaître.¹ »

M. Quinet conclut donc comme M. Sue : c'est par le protestantisme qu'il faut surtout faire la guerre à la révélation et à la Divinité de Jésus-Christ.

En choisissant ainsi le protestantisme comme son grand moyen d'action, le rationalisme a prouvé qu'il a l'instinct sûr. L'histoire d'ailleurs lui a montré dans le principe protestant, l'élément le plus actif de la décomposition chrétienne. Elle le lui a fait voir conduisant par une pente très-logique, de la négation de l'autorité enseignante divinement établie pour perpétuer la révélation, jusqu'à la négation de la révélation elle-même.

Cette fin du protestantisme était inévitable. Les prétendus réformateurs n'ont pu affirmer la défaillance de

(1) Voyez l'ouvrage cité.

l'Église enseignante, sans affirmer implicitement que le Christ a lui-même failli à sa promesse d'être *tous les jours avec elle jusqu'à la consommation des siècles*,¹ et sans nier ainsi la Divinité de ce fondateur infidèle. Cette conséquence est si évidente, que s'il est aujourd'hui quelque chose d'étonnant, c'est qu'elle semble échapper encore à des esprits très-clairvoyants en d'autres matières : *Abcondisti hæc a sapientibus et prudentibus*.²

M. Guizot conviait naguères les catholiques et les protestants à l'union contre le rationalisme.³ Cet appel fait honneur à son cœur, mais nous demandons à son intelligence et à sa foi, si l'*union religieuse* sans l'*unité* de foi et sans l'autorité qui seule en est le principe, peut être autre chose que l'indifférence doctrinale en matière de foi ou le rationalisme lui-même ? *L'Église catholique*, dit l'illustre écrivain, est le *gouvernement de la société religieuse*, et pour qu'on ne se méprenne pas sur la portée de cette expression surprenante dans sa bouche, il ajoute que *l'autorité de l'Église catholique est essentielle au sort de la chrétienté tout entière*. Nous nous sommes demandé après avoir lu ces paroles, quelle idée celui qui les a écrites se fait donc du protestantisme ? Serait-il, à ses yeux, le parti de l'opposition nécessaire au *jeu régulier des institutions divines sur la terre* ? Serait-il la *gauche* dans la représentation de la société fondée par Jésus-Christ ? Et y aurait-il peut être en dehors et au-dessus de l'Église et des sectes, quelqu'un d'inviolable ayant mission du divin Maître pour maintenir l'équilibre entre l'autorité de l'Église

(1) Matth. 28. 20.

(2) Ibid. 11. 25.

(3) C'est en publiant ses *Études morales* qu'il les a fait précéder de cet appel aux chrétiens contre le rationalisme.

enseignante et la liberté doctrinale du peuple chrétien ? Mais si même il en était ainsi, nous ferions volontiers une question à M. Guizot : Une opposition légale, une opposition qui se meut dans le cercle de la constitution d'une société, peut-elle méconnaître l'autorité du gouvernement de cette société ? Le protestantisme ne nie-t-il pas l'autorité de l'Eglise ? La Bible sans l'autorité divinement établie, ou la loi écrite sans la magistrature spirituelle, n'est-ce pas son principe constitutif ? Il n'est donc pas le parti de l'opposition constitutionnelle, mais un parti révolutionnaire. Ce n'est pas sans souffrir que nous nous servons ici d'un pareil argument *ad hominem*, car il est douloureux de voir un grand esprit confondre les conditions de l'autorité religieuse divinement établie et divinement assistée (*Ite, — Docete, — Vobiscum sum.*), avec les conditions de l'autorité temporelle dans les sociétés civiles, comme le fait dans le même écrit * l'homme éminent qui semble résister tout à la fois à la grâce et à son génie pour refuser sa soumission *véritable* à l'ordre surnaturel dont il confesse la vérité, au *gouvernement surnaturel* qu'il proclame nécessaire au salut du monde, à l'empire spirituel et vivant qui n'est pas *de* ce monde, mais que Jésus-Christ a établi *en* ce monde, en lui promettant l'indéfectibilité ¹ pour faire régner la vérité ² et l'unité sur la terre : *Sicut in cælo et in terra.*³

Encore une fois, si Jésus-Christ n'avait pas tenu cette promesse, il faudrait nier sa divinité.

(1) Math. 28. 20. — 16. 48.

(2) Joan. 48. 37.

(3) Math. 6. 10.

Dès l'origine du protestantisme, il y eut des esprits rigoureux, les sociniens par exemple, qui virent cette conséquence du principe de la révolution religieuse et qui la formulèrent avec certaines précautions. Mais ceux de la foule que la politique arrachait avec ruse à l'Eglise universelle, vécurent alors, comme leurs descendants vécurent depuis, des restes de la foi de leur Mère. De nos jours, malgré les réclamations des vieux luthériens, malgré la réaction des méthodistes, des piétistes évangéliques en Allemagne, des puscistes en Angleterre, et d'autres écoles qui, dans le sein de la vieille réforme, protestent en vain contre le protestantisme, le rationalisme envahit les sectes protestantes par les ministres du pur Evangile eux-mêmes, au point de rendre possible entre les pasteurs des troupeaux réformés la coalition appelée *alliance évangélique* ou alliance chrétienne universelle, qui n'est autre chose que l'*union dans la négation* de toute profession de foi obligatoire, c'est-à-dire de toute foi chrétienne proprement dite.

Sismondi écrivait déjà au pasteur Channing à l'occasion du jubilé de la réforme célébré à Genève :

« Il y avait longtemps que l'Eglise de Genève avait proclamé son principe de n'admettre *aucune confession de foi* à côté de la Bible, d'appeler chacun à l'exercice entier de sa raison et de son jugement religieux, en commentant, en *s'appropriant* la révélation. Mais il semble que ce principe n'a été bien exposé, bien compris, qu'à l'occasion de cette fête où rien ne pouvait être plus touchant que cette assemblée de théologiens venus des points les plus éloignés de notre Europe, *différant en dogme encore plus que par*

leur langage ou leur pays, mais tous unis dans la charité,¹ tous proclamant le grand principe de l'examen, tous reconnaissant que le résultat de cet examen *ne peut amener l'unité de croyances*, tant les formes de notre esprit, les prédispositions de notre caractère, *modifient pour nous-mêmes la vérité.* » (Voir *Le Lien*, 12 juillet 1856.)

Toutes les fois qu'ont eu lieu des assemblées analogues, elles ont été l'occasion de semblables aveux,² et l'on sait qu'elles craignent désormais de poser la question orageuse pour elles de la divinité de Jésus-Christ. Si ce fait paraissait incroyable à plusieurs de ceux qui nous lisent, nous les renverrions au témoignage de M. de Gasparin qui se félicitait naguères comme d'un triomphe inespéré que sur 700 ministres du saint Evangile il s'en soit trouvé 200 qui

(1) *Fides quæ per charitatem operatur*, dit saint Paul. *C'est la foi qui opère par la charité.* La charité dont parle ici M. Sismondi, ce n'est pas même la tolérance bien entendue ou la douceur envers ceux qui se trompent, mais c'est la tolérance dogmatique ou l'indifférence en matière de doctrine et de principes. Rien de plus touchant à ses yeux.

(2) Parmi ces aveux, nous en avons recueilli de fort remarquables. En voici un qui révèle tout un système : dans la réunion annuelle de l'assemblée représentative de la *Société évangélique* belge, on fit la proposition d'une fusion avec la *commission d'évangélisation* de l'Eglise synodale. Cette proposition ne fut pas acceptée, 1^o parce que la tâche du comité d'évangélisation est de pourvoir aux besoins des *protéstants*, tandis que la société évangélique se propose plus spécialement d'évangéliser les *populations catholiques*. 2^o *Parce qu'il y a impossibilité pour nos Eglises* (ce sont les termes de l'aveu) *parce qu'il y a impossibilité pour nos Eglises, formées de membres de nationalités et de confessions différentes, de recevoir une confession de foi quelconque. Mais la position n'est pas la même pour la société évangélique. Et il est bon que les catholiques convertis aient devant eux une confession de foi des points principaux de notre foi.* » (*Le Chrétien Belge*, 3^e année, n. 9 et 11.) — Vous l'entendez : il faut faire pour les catholiques un symbole des points principaux de la foi des Eglises protestantes, qui sont dans l'impossibilité de faire pour elles-mêmes une confession de foi quelconque!! *Væ vobis Scribæ et Pharisei.*

aient eu le courage de confesser *Christ-Dieu manifesté en la chair*.¹

L'unité à laquelle Sismondi renonce avec joie, M. Guizot y renonce aussi, mais avec peine :

« Le rétablissement de l'unité au sein du christianisme, par la réunion de toutes les Eglises chrétiennes, dit-il, a été le vœu et le travail des plus grands esprits catholiques et protestants. — Bossuet et Leibnitz l'ont tenté.... Je respecte ce désir, mais je ne crois pas qu'il puisse se réaliser. Dans l'ordre temporel et entre les intérêts humains, la fusion, quelque difficile qu'elle soit, est toujours possible, car les intérêts peuvent transiger sous l'empire et au nom de la nécessité. Dans l'ordre spirituel et entre les croyances religieuses, il n'y a point de transaction possible, car la nécessité ne peut jamais devenir la vérité. La foi n'admet pas la fusion; elle exige l'unité; mais là où l'unité de l'Eglise n'existe pas (1) il y a place pour le bon sens pratique et pour la charité chrétienne.² »

Que de vérités et d'erreurs confondues dans ces paroles ! La foi n'admet pas la fusion, sans aucun doute; elle exige l'unité, parce qu'elle a pour objet la vérité qui est une. Mais Jésus-Christ que vous adorez n'a-t-il pas dit : *Je suis la vérité³ et je suis venu pour établir son règne sur la terre⁴* N'est-ce pas pour l'y établir qu'il a fondé l'apostolat universel et perpétuel en disant : *Allez, enseignez toutes les nations, je suis avec vous tous les jours jusqu'à*

(1) *Intérêts généraux du protestantisme*. Avert. p. VII.

(2) Loc. cit.

(3) Joan. 14. 6.

(4) *Ibid.* 48. 37.

*la consommation des siècles?*¹ N'est-ce pas cette autorité enseignante qu'il a constituée dans l'unité en disant encore : *Il n'y aura qu'un bercaïl et un pasteur;*² — *Tu es Pierre, et sur CETTE PIERRE je bâtirai MON ÉGLISE et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et c'est à TOI que je donnerai les clefs du royaume des cieux;*³ — *Pais mes agneaux, pais mes brebis?*⁴ — Vous croyez donc que Jésus-Christ n'a pas réussi? Vous croyez qu'il a dit en vain à son père : *Qu'ils soient un comme nous sommes un?*⁵ Qu'il a fait à son Église des promesses d'unité et d'indéfectibilité également vaines? Mais alors, au lieu de l'adorer vous devriez le plaindre!

Et voilà où l'on tombe quand en présence du *miracle toujours subsistant* de l'unité catholique, selon l'expression de Bossuet,⁶ quand en présence de l'autorité si ferme, si manifeste, si constamment reconnue qui perpétue cette unité en vérifiant toutes les promesses du Christ, on ferme les yeux à cette œuvre si clairement divine, on méconnaît la parole enseignante qui ne change pas, pour n'écouter que soi-même en *s'appropriant* les Écritures! Vous ne croyez pas que le rétablissement de l'unité puisse avoir lieu, et vous pensez que Bossuet et Leibnitz y ont travaillé en vain? Oui, aussi longtemps que Leibnitz n'y a vu qu'une fusion, mais son grand esprit n'a-t-il pas fini par céder à la vérité, en reconnaissant qu'il ne pouvait être question d'une fusion *des Églises*, comme vous le dites, mais du retour des sectes à l'unité de *l'Église*. N'avez-vous donc

(1) Matth. 28. 20.

(2) Joan. 10. 16.

(3) Matth. 16. 18.

(4) Joan. 21. 15.

(5) S. Jean. 17. 11.

(6) *Disc. sur l'hist. univ. part. II^e in fine.*

pas lu la dernière œuvre de Leibnitz, son testament catholique, son *Systema theologicum*? Bossuet, où plutôt la lumière, la grâce de Dieu n'a donc pas travaillé en vain cette grande âme. Ne serait-il pas temps, qu'une autre âme, grande déjà selon le monde, le devint aussi devant Dieu par une semblable victoire, et que plus heureuse encore que Leibnitz, elle publiât sa foi dans le temps avant d'être elle-même dans l'éternité? *Corde enim creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem.*¹

Mais nos vœux et nos espérances ont brisé le fil de notre pensée. Nous constatons par les faits, comment le principe même du protestantisme l'a poussé, de la négation de l'Eglise enseignante divinement établie et assistée, à la négation de la divinité de Jésus-Christ lui-même, et comment le rationalisme a fait invasion dans les sectes diverses par les soins de leurs propres pasteurs.

Cependant, comme il faut conserver et prêcher la Bible pour rester ministres, fonctionnaires ou dignitaires du protestantisme,² ces nouveaux ariens ne vont pas tous jusqu'à traiter les Evangiles de grandes légendes, comme le font les rationalistes déclarés. La plupart d'entre eux trouvent plus sage ou plus conforme au bon sens pratique, de suivre l'exemple de l'unitarisme, ou de la secte des anti-trinitaires, et de faire participer les Ecritures elles-mêmes au grand complot contre la divinité de Jésus-Christ.

(1) Rom. 10. 10.

(2) Nous parlons ici des ministres protestants rationalistes. Il en est d'autres, élevés dans l'erreur, dans l'anglicanisme par exemple, et dont la bonne foi est incontestable. Ils la prouvent bien, en embrassant la vérité catholique, quand elle leur apparaît telle qu'elle est, et non telle qu'on la leur a représentée.

On comprend que leur exégèse consistant surtout à interpréter l'Évangile de manière à ne rencontrer nulle part ni la personne divine du Christ, ni le côté surnaturel de ses œuvres, on comprend, disons-nous, que cette exégèse soit devenue une des armes préférées du rationalisme dans la guerre qu'il fait à la foi. Aussi le voyons-nous protester contre la divinité de Jésus-Christ, non-seulement au nom de la raison et de l'histoire, mais au nom des Écritures elles-mêmes, surtout lorsqu'il s'adresse à ceux dont la foi n'est pas complètement éteinte. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille, que nous lisons dernièrement dans l'ouvrage du pasteur Channing ¹ sur les *Principes* du prétendu *Christianisme unitaire*, ouvrage traduit par une plume rationaliste et maçonnique, que la divinité de Jésus-Christ ne ressort pas des Écritures du Nouveau Testament, que ces Écritures contiennent à la vérité deux ou trois textes dans lesquels le Christ est appelé Dieu, et quelques passages peu nombreux dans LESQUELS LES PROPRIÉTÉS DIVINES lui sont attribuées, mais qu'il faut interpréter ces passages, les expliquer, les modifier même de manière à les accorder avec la raison qui, à son sens, repousse la divinité de Jésus-Christ !

Cependant, les rationalistes purs ont été sur ce point, moins aveugles que Channing et les unitaires, et ils ont avoué que la divinité du Christ est clairement enseignée

(1) Deux causes ont jeté Channing dans le déisme évangélique : la cause générale que nous venons d'indiquer, ou le principe même du protestantisme ; puis l'éducation de Channing dans le Calvinisme. Les cruelles doctrines de cette secte sur la rédemption et la prédestination révoltèrent son âme. Channing, dans ses ouvrages, confond sur ces points, le calvinisme et le christianisme non unitaire. Il ignore la doctrine catholique.

dans le Nouveau Testament. Mais ils se sont efforcés d'affirmer ce témoignage par la théorie ou le rêve de la formation progressive et toute humaine du dogme, formation ou invention qu'il ne faut pas confondre avec le développement de l'intelligence du dogme. L'Allemagne, cette fois encore, rêva la première, mais, comme toujours, elle ne manqua ni d'imitateurs ni de disciples. L'un d'eux vous dira, par exemple, que les premiers adversaires du christianisme ont remarqué avec la *clairvoyance* de la haine que *rien dans les paroles de Jésus-Christ n'indique qu'il se soit cru Dieu*;¹ (!) que c'est *saint Paul qui en fit un Dieu*;² (!) que la *pensée chrétienne perce à peine dans saint Jean mais éclate dans saint Paul*.³ — Il parle ainsi en vertu du principe de la formation progressive du dogme, et dans la persuasion que saint Paul a écrit après saint Jean. Mais un autre mieux informé de la priorité chronologique des épîtres de saint Paul, a vu, toujours en vertu du progrès du dogme, que saint Jean seul enseigne la Divinité de Jésus-Christ inconnue à saint Paul; qu'il a dit *le premier que le Verbe est Dieu*, et qu'en le disant, *il a annoncé une pensée nouvelle, par rapport à saint Paul*.⁴

S'il arrivait à l'Allemagne de réfléchir que l'évangéliste saint Luc écrivit après l'apôtre des gentils, nous apprendrions probablement bientôt que la pensée chrétienne ébauchée dans saint Paul, prend dans saint Luc sa forme et ses contours!

(1) *Études sur l'histoire de l'humanité*, par M. Laurent. Tom. 4. p. 395.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.* p. 34.

(4) M. Vacherot. *Hist. de l'École d'Alexandrie*, tom. 4. p. 194-195.

Avant donc de montrer au rationalisme qu'il s'attaque en vain à la Divinité de Jésus-Christ au nom de la *raison* et de l'*histoire*, nous voulons lui faire voir que c'est vainement aussi qu'il cherche dans les *Écritures* les armes que l'exégèse protestante et la théorie de la formation humaine du dogme prétendent y trouver pour combattre la vérité fondamentale du christianisme.

Ce triple but a déterminé l'ordre que nous suivons dans cet ouvrage où nous démontrons successivement à ceux qui nient la Divinité de Jésus-Christ, qu'ils ne savent lire ni ce qui est écrit dans la *Bible*, ni ce qui est écrit dans l'*histoire*, ni ce qui est écrit dans la *conscience* de l'homme.

Pour achever la première partie de notre travail, il nous a suffi de citer textuellement de nombreux passages des deux Testaments. La divinité du Christ remplit tellement les Écritures, que pour extraire de celles-ci tout ce qui l'annonce, tout ce qui l'affirme, tout ce qui la prouve, tout ce qui en est la conséquence, il faudrait reproduire la Bible tout entière. L'évidence de la vérité n'en demandait pas tant. L'incarnation du Verbe est la clef des livres sacrés. Elle n'a pas tant besoin d'eux pour être connue, qu'ils n'ont besoin d'elle pour être compris. Sans elle, ce sont des livres fermés. *L'Agneau* de Dieu seul en a *brisé les sceaux*.¹

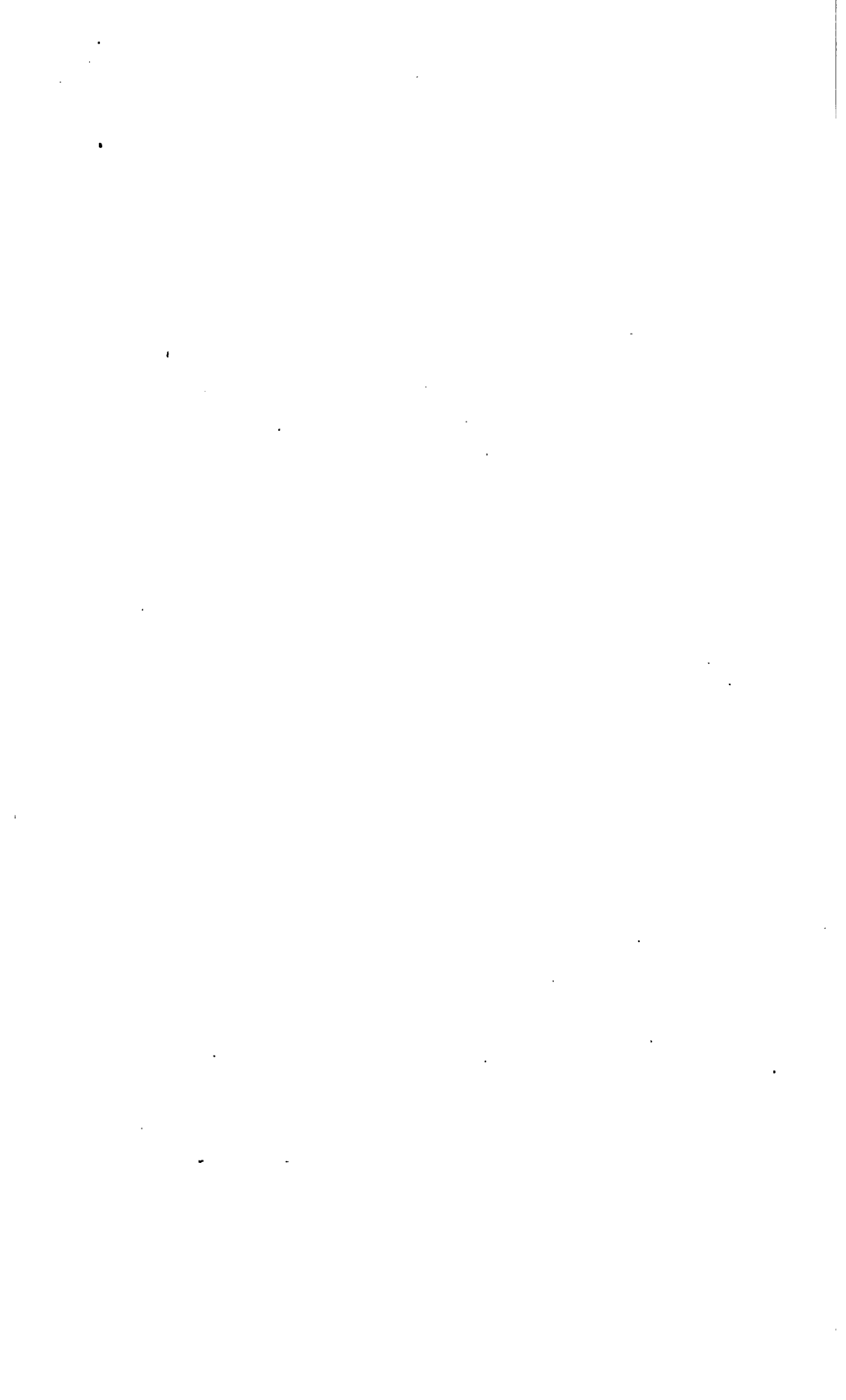
Pour achever notre deuxième partie, il nous a suffi de rappeler des faits incontestés, et de considérer attentivement l'ensemble ou l'unité de l'histoire du monde.

(1) Apoc. 5. 8.

Pour achever la troisième, il nous a suffi d'en appeler au témoignage de toutes les consciences.

Nous ouvrons donc à tous les yeux la Bible, l'histoire et la conscience humaine, et nous disons à ceux qui veulent acquérir la science de Jésus-Christ: *Venez et voyez.*⁽¹⁾ C'est en apprenant à connaître le Christ, le Roi immortel des siècles, que vous apprendrez à connaître aussi les antechrists de tous les siècles.

(1) Joan. 1. 46.



CHAPITRE PREMIER.

JÉSUS-CHRIST DANS LES ÉCRITURES.

ARTICLE PREMIER.

Jésus-Christ dans les Ecritures du Nouveau Testament.

§ I.

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. *Toutes choses ont été faites par lui*, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Dans lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.¹ — *Et le Verbe a été fait chair*, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du *Fils unique engendré* du Père, étant plein de grâce et de vérité.² »

« Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique qui est *dans le sein* du Père, est Celui qui nous en a donné connaissance.³ »

(1) Joan. 1. 1-5.

(2) Ibid. 14.

(3) Ibid. 18.

Il y a trois choses à distinguer dans les trois paròles du premier verset : 1^o l'éternité du Verbe : *In principio erat Verbum*; 2^o la distinction des personnes divines : *Et Verbum erat apud Deum*; 3^o l'unité de l'essence divine : *Et Deus erat Verbum*. (SS. Basile, Jean Chrysostôme, Thomas, Bonaventure.)

« Jésus-Christ est le témoin fidèle, le premier né d'entre les morts, et le Prince des rois de la terre, qui nous a aimés, et nous a lavés de nos péchés dans son sang.¹ »

« Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'*Il* a donné sa vie pour nous.² »

« Verbe incarné,³ médiateur unique entre Dieu et les hommes,⁴ il s'est livré lui-même pour la rédemption de tous,⁵ Agneau immolé dès l'origine du monde,⁶ et qui ôte les péchés du monde.⁷ »

« Le voici qui vient sur les nuées. Tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'ont percé : et tous les peuples de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Il n'y a rien de plus vrai. Amen. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin, dit le Seigneur Dieu, *qui est, qui était, et qui doit venir, le Tout-Puissant.*⁸ »

Jésus-Christ est donc Dieu : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair.*

Jésus-Christ est le Dieu créateur : *Toutes choses ont été faites par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.*

Jésus-Christ est le Dieu révélateur, le *témoin fidèle* des mystères de la Divinité, *le Fils unique qui est dans le sein du Père et qui nous en a donné connaissance.*

(1) Apoc. 1. 5.

(2) 1. Joan. 3. 16.

(3) Joan. 1. 14.

(4) 1. Tim. 2. 5.

(5) Ibid. 6. 2. — Tit. 2. 14. — Gal. 3. 13.

(6) Apoc. 13. 8.

(7) Joan. 1. 29.

(8) Apoc. 1. 7.

Jésus-Christ est le Dieu sauveur, le grand prêtre et la grande victime du monde, le Dieu fait homme pour accomplir le grand sacrifice : *Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'Il a donné sa vie pour nous.*

Jésus-Christ est le souverain maître et le souverain juge de toutes les générations humaines : *Le voici qui vient sur les nuées. Tout œil le verra. Tous les peuples de la terre se frapperont la poitrine en le voyant, lui le Seigneur qui est, qui était, et qui DOIT VENIR.*

— *Nous paraîtrons tous devant le tribunal de JÉSUS-CHRIST, selon cette parole : Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi, et que toute langue confessera que c'est moi qui SUIS DIEU.*⁽¹⁾

Dieu et homme, Fils unique engendré du Père, Verbe incarné, Rédempteur du monde, Prêtre et Victime, Sauveur et Juge du genre humain, voilà le Christ.

Il va nous dire lui-même sa génération éternelle en parlant à ses disciples :

« Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ? — Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. — Et vous, reprit Jésus, qui dites-vous que je suis ?

» Simon Pierre répondit : Vous êtes le Christ, *le Fils du Dieu vivant.* — Et vous êtes bienheureux, Simon, fils de

(1) Rom. 14. 10.

Jean, lui dit Jésus, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux.¹ »

Ce ne fut donc pas le sens humain, ce ne fut pas la chair et le sang, mais Dieu lui-même qui révéla à Pierre la filiation divine de son Christ. Et ce fut un acte de fidélité à la lumière de Dieu que cet acte de foi : Vous êtes le Christ, le *Fils du Dieu vivant*.

Mais quel fils ?

Le titre de Fils de Dieu n'est-il qu'un titre honorifique donné au Messie par les prophètes ?² Jésus n'est-il Fils de Dieu qu'au même titre que les grands hommes qu'on nomme divins, comme le divin Platon par exemple, comme les saints personnages qu'on appelle hommes de Dieu, ou comme nous tous enfin qui sommes les enfants de Dieu ?

Non, répond Jésus-Christ lui-même : c'est le Fils *unique*.

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné le Fils unique qu'il a engendré — *Ut Filium suum UNIGENITUM daret*, — afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.³ »

Mais n'est-il Fils unique que par excellence parmi d'autres enfants de Dieu ? Vous venez d'entendre que non : c'est le Fils unique par nature, par génération — *Unigenitus a Patre*,⁴ — de la même nature ou substance que son

(1) Matth. 16. 13-17.

(2) M. Laurent. *Etudes sur l'hist. de l'humanité*, tom. 4. p. 395.

(3) Joan. 3. 16.

(4) Joan. 1. 14.

Père, substance infinie et indivisible, de sorte que son *Verbe*,¹ sa vivante *image*,² sa *ressemblance substantielle*,³ son *Fils*,⁴ est éternellement vivant dans son sein : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père.*⁵

Aussi voyez comme il s'affirme Dieu :

« Mon père et moi, *nous* ne sommes *qu'un*.⁶ »

« Le Père est en moi et je suis dans le Père.⁷ »

« Je suis dans le Père et le Père est en moi.⁸ »

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et *Nous* viendrons à lui, et *Nous* ferons en lui notre demeure.⁹ »

Le monde a-t-il jamais entendu un tel langage ? Écoutez encore :

« *Celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé*. Je suis venu dans le monde, *moi qui suis la lumière*, afin que tous ceux qui croient en moi ne demeurent point dans les ténèbres.¹⁰ »

« *Je suis la lumière* du monde.¹¹ »

« Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde : maintenant je laisse le monde, et je m'en retourne à mon Père.¹² »

(1) Joan. 1. 1.

(2) Coloss. 1. 15.

(3) Hebr. 1. 3.

(4) Math. supra.

(5) Joan. 1. 18.

(6) Ibid. 10. 30.

(7) Ibid. 10. 38.

(8) Ibid. 14. 10.

(9) Ibid. 14. 23.

(10) Ibid. 12. 45.

(11) Ibid. 8. 12.

(12) Ibid. 16. 28.

« *Je suis la voie, la vérité et la vie.*¹ »

« *Je suis la résurrection et la vie.*² »

« *Je suis le pain vivant descendu des cieux : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde.*³ »

Je suis le maître de la vie et de la mort : « Je tiens les clefs de la mort et de l'enfer.⁴ »

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Avant qu'Abraham fût au monde, *Je suis.*⁵ »

Entendez-vous la voix de l'Éternel, de Celui qui disait à Moïse : « Je suis celui qui suis ? » Entendez-vous le Verbe qui était quand rien n'était encore : *In principio erat?* Celui qui, au commencement de toutes choses, était déjà ? Ne le dit-il pas lui-même en parlant à son Père ? « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre. J'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé. Et vous, mon Père, glorifiez-moi donc aussi maintenant en vous-même *de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.*⁶ »

Écoutez encore :

« Personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.⁷ »

(1) Joan. 14. 6.

(2) Ibid. 11. 25.

(3) Ibid. 6. 51.

(4) Apoc. 1. 18.

(5) Joan. 8. 58.

(6) Joan. 17. 3-5.

(7) Joan. 3. 13.

Vous entendez la voix de celui qui est immense, comme il est éternel, qui, Fils de l'homme par son incarnation, s'est abaissé jusqu'à se revêtir de notre nature, et qui est ainsi descendu des cieux, mais sans quitter le sein de son Père; vous entendez *celui qui est descendu du ciel, et qui cependant est toujours dans le ciel.*

« Pour vous, disait-il aux juifs infidèles, vous êtes d'ici-bas; mais pour moi, *je suis d'en haut.* Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés: parce qu'en effet, *si vous ne me croyez pas ce que je suis*, vous mourrez dans votre péché. — Ils lui dirent: *Et qui êtes-vous donc?* — Jésus leur répondit: *Je suis le Principe de toutes choses, moi-même qui vous parle.*¹ »

« Que vous semble du Christ, demandait-il une autre fois aux pharisiens rassemblés, de qui est-il Fils? — Ils lui répondirent: De David. — Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit *son Seigneur* par ces paroles: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied? Si donc David l'appelle *son Seigneur* comment est-il *son fils*? — Personne ne put lui répondre; et depuis ce jour-là nul n'osa plus lui faire des questions.² »

Fils du Dieu vivant par nature et non par création et par adoption comme les autres enfants de Dieu, Jésus-Christ ne parle pas seulement au nom du souverain maître en disant comme les prophètes: *Voici ce que dit le Seigneur*; mais il parle aussi en son nom, appuyé sur sa pro-

¹) Joan. 8. 23-25.

²) Matth. 22. 42-46.

pre puissance, *Quasi potestatem habens*,¹ et comme législateur suprême: *Il a été dit aux anciens... et MOI je vous dis.*² — Il commande en Dieu et fait annoncer sa loi à toutes les nations: *Allez et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé.*³ — Il agit en Dieu: *Ce que mon Père fait, je le fais également.*⁴ — Il pardonne en Dieu: *Mon ami, vos péchés vous sont remis... Et afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés: Levez-vous, dit-il au paralytique, je vous le commande.*⁵ — Il juge en Dieu: *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé: mais celui qui ne croira pas, sera condamné.*⁶ — Il promet en Dieu: *Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, l'Esprit de vérité qui procède du Père, et que JE VOUS ENVERRAI de la part de mon Père; il rendra témoignage de moi,⁸ et vous me rendrez témoignage jusqu'aux extrémités de la terre.*⁹

Il exige pour lui le culte suprême, il veut pour lui la foi, l'espérance et l'amour: — la foi: *Vous croyez en Dieu, CROYEZ DONC EN MOI;*¹⁰ — l'espérance: *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, JE LE FERAI, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous ME demandez quelque chose EN MON NOM, JE LE FERAI;*¹¹ — l'amour: *Si vous m'aimez, gardez mes commandements;*¹²

(1) Marc. 1. 22.

(2) Matth. 5. 21.

(3) Matth. 28. 19.

(4) Joan. 5. 17-19.

(5) Luc. 5. 20-24.

(6) Marc. 16. 16.

(7) Act. 1. 8.

(8) Joan. 15. 26.

(9) Act. 1. 8.

(10) Joan. 14. 1.

(11) Joan. 14. 13.

(12) Ibid. 15.

— Il veut être aimé en Dieu, par-dessus toutes choses : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi : et celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie la perdra : et celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera.*¹

Il récompense en Dieu : « Mes brebis entendent ma voix : je les connais et elles me suivent : *je leur donne la vie éternelle.* »² »

Enfin, il veut pour lui l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul : « Afin que tous honorent le Fils, *comme ils honorent le Père.* »³ »

Vous le voyez : ceux qui ne trouvent la Divinité de Jésus-Christ que dans deux ou trois textes⁴ de la Bible, ne savent pas lire ce qui est écrit dans la Bible ; et ceux qui disent : Les premiers ennemis du Christianisme ont remarqué avec *la clairvoyance de la haine que rien dans les paroles de Jésus-Christ n'indique qu'il se soit cru Dieu,*⁵ sont des aveugles qui prennent d'autres aveugles pour des voyants.

Mais continuons :

Pourquoi les scribes et les pharisiens accusent-ils Jésus-Christ de *blasphème* ? Parce qu'il parle *en Dieu*.

(1) Matth. 40. 37-39.

(2) Joan. 10. 27.

(3) Joan. 5. 23.

(4) Channing. *Principes de l'utilitarisme*.

(5) M. Laurent. *Études*, tom. 4. p. 395.

· Ecoutez :

« On lui amena un paralytique qui était porté par quatre hommes. Mais la foule les empêchant de le lui présenter, ils découvrirent le toit de la maison ¹ où il était, et y ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit où le paralytique était couché. Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : *Mon Fils, vos péchés vous sont remis.* — Or, il y avait quelques scribes assis au même lieu, qui s'entretenaient de ces pensées dans leur cœur : Que veut dire cet homme ? Il *blasphème*. Qui peut remettre les péchés, hormis *Dieu seul* ? Jésus *connut aussitôt ce qu'ils pensaient*, et il leur dit : Pourquoi vous entretenez-vous de ces pensées dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous, emportez votre lit et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : Levez-vous, je vous le commande, emportez votre lit, et allez en votre maison. — Il se leva au même instant, emporta son lit, et s'en alla devant tout le monde : de sorte qu'ils furent tous saisis d'étonnement ; et rendant gloire à Dieu, ils disaient : *Jamais nous n'avons rien vu de semblable.* ² »

Vous l'entendez : Jésus-Christ ne dit pas seulement qu'il a reçu le pouvoir de remettre les péchés, mais qu'il a ce pouvoir, et il prouve cette divine puissance de deux manières à la fois : en *lisant dans les cœurs* de ceux qui en doutent, et en faisant à leurs yeux *des œuvres que Dieu seul peut faire*.

(1) On sait que les toits, en Judée, étaient en plate-forme. L'escalier qui y conduisait était souvent hors de la maison. (2) Marc. 2. 8-12.

Ecoutez encore :

« Les juifs s'assemblèrent autour de lui, et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. »

Il va le dire trop clairement pour ceux d'entre eux qui résisteront à la lumière :

« Jésus leur répondit : Je vous parle et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi : mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix. Je les connais et elles me suivent. *Je leur donne la vie éternelle*, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains; ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne le saurait ravir de la main de mon Père. **MON PÈRE ET MOI NOUS SOMMES UNE MÊME CHOSE.** — Alors les juifs prirent des pierres pour le lapider. Et Jésus leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de mon Père, pour laquelle est-ce que vous me lapidez? — Les juifs répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre *blasphème*, et parce qu'étant homme *vous vous faites Dieu*. — Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux? Si donc elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon Père a *sanctifié* et qu'il a *envoyé*

(4) Au Psaume 81, Dieu parle à ceux qui ont la charge de juger le peuple et qu'il a ainsi revêtus de son autorité sur la terre, qu'il a constitués ses représentants, ses images terrestres.

dans le monde, parce que j'ai dit : *Je Suis le Fils de Dieu?*¹ »

Entendez-vous ? on a pu appeler des dieux ceux qui, *sur la terre*, ont seulement *participé* à sa puissance et *reçu* sa parole, et moi qui suis *descendu des cieux*,² moi que mon Père a *envoyé dans le monde*, moi à qui la parole de Dieu n'a pas été seulement adressée, mais qui suis sa parole, son Verbe,³ et dont l'humanité a été sanctifiée par l'onction suprême de l'union personnelle avec la divinité, moi qui Suis le Verbe fait Chair,⁴ le Fils unique,⁵ vous dites que je blasphème parce que je me dis le Fils de Dieu ?

« Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que *mon Père est en moi et moi dans mon Père*. — Les juifs tâchèrent alors de le prendre... ; mais plusieurs disaient : Jean n'a fait aucun miracle : et tout ce que Jean a dit de celui-ci s'est trouvé véritable. Et il y en eut beaucoup qui crurent en lui.⁶ »

Ecoutez toujours :

« Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir : et ils n'en trouvaient point qui fût suffisant, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. Enfin il vint deux faux témoins qui dirent : Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. —

(1) Joan. 40. 24-37.

(2) Joan. 3. 43.

(3) Joan. 1-14.

(4) Ibid. 14.

(5) Ibid. 48.

(6) Ibid. 40. 37-42.

Alors le grand prêtre se levant lui dit : Vous ne répondez rien à ce qu'ils déposent contre vous. — *Mais Jésus gardait le silence.* Et le grand prêtre lui dit : Je vous adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes *le Christ le Fils de Dieu?* — Jésus lui répondit : *Vous l'avez dit : Je le suis :* et vous verrez un jour *le Fils de l'homme* assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. — Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : *Il a blasphémé.* Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème. Qu'en jugez-vous? — Ils répondirent : *Il a mérité la mort.¹ »*

Le *Fils de l'homme* est donc mort parce qu'il s'est déclaré *le Fils de Dieu.* Oui, et il est mort parce qu'il est Fils de Dieu, le Dieu fait homme pour nous racheter par sa mort, et nous délivrer de la mort éternelle.

La rédemption du monde dépendait de cette union de la nature humaine et de la nature divine en la personne du Verbe. Tout l'Évangile est dans cette union suprême, personnelle ou hypostatique, en vertu de laquelle le Fils unique offre son humanité à son Père et répare ainsi dignement, c'est-à-dire divinement, l'outrage fait à l'infinie majesté de Dieu par le péché. Encore une fois, tout l'Évangile découle de l'incarnation du Verbe, de la double nature du Fils de l'homme et du Fils de Dieu. Jésus-Christ ne dit-il pas qu'il est *moindre* que son Père et qu'il est *l'égal* de son Père : *Pater major me est;*² *Ego et Pater unum sumus?*³ Il est inférieur à son Père comme Fils de l'homme, et comme tel, il renvoie à Dieu seul les louanges de

(1) Matth. 26. 59-66.

(2) Joan. 14. 28.

(3) Joan. 10. 30.

ceux qui ignoraient encore la divinité du Christ : « Pourquoi, leur dit-il, pourquoi m'appelez-vous bon ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon ;¹ » mais il est l'égal de Dieu comme Fils, comme Verbe engendré de toute éternité dans le sein du Père. De là, le mystérieux mélange de puissance et d'infirmité, d'abaissement et de grandeur, d'humiliation et de gloire, qu'on rencontre partout en Jésus-Christ. Il s'incarne dans le sein d'une vierge, pour être véritablement Fils de l'homme, et du sang d'Adam, mais il s'incarne par un acte immédiat de cette toute-puissance qui forme par elle-même le nouvel homme, comme par elle-même elle avait formé le premier. Il naît dans une étable, repoussé des siens,² mais il attire à sa crèche les prémices des nations et les concerts des cieus.³ Il n'a pas où reposer la tête,⁴ et il marche sur les flots irrités. Il se laisse charger de liens par les hommes, et il enchaine lui-même les éléments, commandant à la mer et aux tempêtes.⁵ Il rend la vue aux aveugles, la santé aux infirmes, la vie aux morts, et à l'heure de sa passion il est lui-même sans défense, il souffre sans mesure et meurt sans consolation, abandonné dans sa peine⁶ des hommes et de Dieu, c'est-à-dire de lui-même, le Verbe laissant privées de sa divine influence les puissances sensibles de son humanité sainte. Mais dans cet abandon que souffre le cœur de l'homme, éclate encore la force de Dieu : il parle dans son agonie et chacune de ses paroles est une source de lumière ;⁷ il vide goutte à goutte son trop amer calice, mais l'œil fixé sur les prophéties qu'il achève d'accomplir ; il expire avec puissance, *Voce magna*,⁸

(1) Matth. 19. 17.

(2) Joan. 4. 14.

(3) Luc. 2. 13.

(4) Matth. 8. 20.

(5) Ibid. 8. 26.

(6) Ibid. 27. 46.

(7) Ibid. 27. Marc. 15. Luc. 23. Joan. 19.

(8) Matth. 27. 50.

et en mourant fait prendre le deuil à la nature,¹ et il ne s'endort du dernier sommeil que pour voir sortir de son côté avec l'eau et le sang² de la rédemption, l'Église son épouse, *la vraie Mère des vivants*. Enseveli dans la mort, il transforme son sépulchre en source de vie, sort du tombeau à l'heure qu'il a lui-même marquée,³ apparaît à ses disciples effrayés et ravis, et transforme ces hommes qui tremblaient naguères devant de faibles femmes, en témoins invincibles de la vérité chez toutes les nations : *Domino cooperante et sermonem confirmante sequentibus signis.*⁴

Le Christ avait permis que leur foi fût ébranlée par le spectacle lamentable de la passion de leur maître, qu'elle fût comme engourdie par l'excès de leur douleur, afin que la nôtre s'affermît à la vue du prodigieux réveil de l'apostolat. Ils s'étaient cachés, ils avaient fui, ils tremblaient réunis par la même crainte. Leurs ennemis au contraire étaient triomphants : *Il a sauvé les autres*, disaient-ils, *mais il n'a pu se sauver lui-même.*⁵ Aveugles ! ils ne comprenaient pas qu'il avait sauvé le monde ! Mais voilà que tout à coup la scène change : les triomphateurs sont consternés ; une parole inattendue les jette dans l'épouvante, et cette parole de qui vient-elle ? De ceux-là mêmes qui tremblaient d'abord dans un lâche silence. Qu'est-il donc arrivé ? Ah ! c'est qu'ils l'ont vu !

Si la garde qui veille à la porte du palais des rois ne peut empêcher la mort d'y entrer, la garde qui veillait au tombeau du Christ n'a pu empêcher la vie d'en sortir.

(1) Matth. 27. 45.

(2) Joan. 19. 34.

(3) Matth. 27. 63.

(4) Marc. 16. 20.

(5) Matth. 27. 42.

« Sur le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés par la crainte des juifs étant fermées, Jésus vint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous, et il leur montra ses mains et son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Et il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. — Ayant dit ces mots il répandit sur eux le souffle de sa bouche et leur dit : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*

» Or, Thomas l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. — Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains les marques des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. — Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se tenant au milieu d'eux leur dit : La paix soit avec vous. — Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, et considérez mes mains ; approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. — Thomas répondit et lui dit : *Mon Seigneur et MON DIEU!* — Jésus lui dit : Vous avez cru Thomas, parce que vous m'avez vu : heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. — Jésus a fait, à la vue de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre ; mais ceux-ci sont écrits, afin que vous

croyez que *Jésus* est le *Christ*, le *FILS DE DIEU*, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.¹ »

§ II.

Ce que Thomas dit à Jésus ressuscité : *Mon Seigneur* et *MON DIEU* ! Pierre le lui avait dit déjà avant la résurrection : Vous êtes le *Christ*, le *Fils du Dieu vivant* !¹ Mais cet acte de foi qui est la source de vie : *Radix et fundamentum omnis justificationis*,² cette confession de foi que firent les apôtres, dans le secret de l'intimité divine de leur maître, ils devront la faire désormais, revêtus de la force d'en haut, en face du monde et au prix de leur sang.

Le prince des apôtres, le premier qui confessa la Divinité de Jésus-Christ dans le collège apostolique, et qui pendant la passion fut si timide et si lâche, Pierre confirmé dans la foi pour toujours, sera encore le premier à la confesser publiquement. Il venait aussi d'opérer le premier miracle de la puissance dont il allait être l'instrument privilégié, lorsqu'il prononça ces admirables paroles :

« O Israélites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci, pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu, ou par notre puissance, que nous eussions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié *son Fils Jésus* que vous avez livré et renié devant Pilate qui l'avait jugé innocent. Vous avez renoncé *le Saint et le Juste*; vous avez fait mourir *L'AUTEUR DE LA VIE* : mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts; et nous sommes témoins de sa

(1) Joan. 20. 19-21.

(2) Matth. 16. 16.

(3) Conc. Trid.

résurrection. C'est sa puissance qui par la foi en son nom a raffermi les pieds de cet homme, que vous avez vu boiteux et que vous connaissez : et la foi qui vient de lui a fait devant vous tous ce miracle d'une parfaite guérison. Cependant, mes Frères, je sais que vous avez agi en cela par ignorance, aussi bien que vos chefs. Mais Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous ses prophètes, que son Christ souffrirait. Faites donc pénitence, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés....

» Tous les prophètes, qui ont prophétisé depuis Samuël, ont prédit ce qui est arrivé en ces jours. Vous êtes les enfants des prophètes, et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham : Toutes les nations de la terre seront bénies en votre race. C'est pour vous premièrement que Dieu a suscité son Fils, et il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de sa mauvaise vie.⁴ »

« Lorsque les apôtres parlaient au peuple, les prêtres, le capitaine des gardes du temple et les sadducéens survinrent. Ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et qu'ils annonçassent la résurrection des morts en la personne de Jésus. Et les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain, parce qu'il était déjà tard. Or, plusieurs de ceux qui avaient entendu le discours de Pierre crurent : et le nombre des hommes fut d'environ cinq mille.

» Le lendemain les chefs du peuple, les sénateurs et les scribes s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne le grand

(4) Act. 3. 12-19.-24.

prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race sacerdotale. Et ayant fait venir au milieu d'eux Pierre et Jean, ils leur dirent : Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait cette action? — Alors Pierre rempli du Saint-Esprit leur dit :

» Princes du peuple, et vous sénateurs, écoutez-nous : puisqu'aujourd'hui on nous demande raison du bien que nous avons fait à cet homme (perclus dès le sein de sa mère, ¹) et de la manière dont il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous, et à tout le peuple d'Israël, que c'est *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ* de Nazareth, *que vous avez crucifié*, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme a été guéri, et qu'il est debout devant vous. *C'est cette pierre, que vous autres architectes avez rejetée, c'est elle qui a été faite la principale pierre de l'angle : et il n'y a point de salut par aucun autre ; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.*² »

Jésus-Christ par la parole de Pierre convertit les multitudes, mais il va aussi à la recherche des âmes dans la solitude :

« Pierre et Jean ayant rendu témoignage au Seigneur et annoncé sa parole, retournèrent à Jérusalem après avoir prêché l'Évangile aux Samaritains. Or, l'Ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : Levez-vous, et allez au midi dans la voie qui descend de Jérusalem à Gaza, qui est déserte. — Et se levant il s'en alla. Or, un Ethiopien eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu

¹) Act. 3. 2.

²) Act. 4. 1-12.

à Jérusalem pour adorer.¹ Il retournait, assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe. Alors, l'Esprit dit à Philippe : Avancez, et approchez-vous de ce char. Aussitôt Philippe accourut, et ayant entendu que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui dit : Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? — *Comment le pourrais-je*, répondit-il, *si quelqu'un ne me l'explique ?*² — Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. Or, le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : Il a été conduit comme un brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche, non plus qu'un agneau qui se tait devant celui qui le tond. Dans son abaissement, il a été délivré de la mort à laquelle il avait été condamné. *Qui pourra raconter sa génération*, car sa vie sera retranchée de la terre ? L'eunuque dit donc à Philippe : Je vous prie de me dire de qui le prophète parle ici, si c'est de lui-même ou de quelqu'autre ? — Alors Philippe prenant la parole, commença par cet endroit de l'Écriture à lui annoncer Jésus. Après avoir marché quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque lui dit : Voilà de l'eau, pourquoi ne serais-je pas baptisé ? — Philippe lui répondit : Vous pourrez l'être *si vous croyez de tout votre cœur*. — Il lui répartit : *Je crois que Jésus-Christ est le FILS DE DIEU*. — Il commanda aussitôt qu'on arrêtât son char, et ils descendirent tous deux, et Philippe baptisa l'eunuque. Etant remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus ; mais il continua son chemin plein de joie.³ »

(1) Le vrai Dieu, on le voit, avait ses adorateurs chez les nations. Dans le temple de Jérusalem, se trouvait, d'ailleurs, le parvis des gentils.

(2) L'officier de la reine d'Éthiopie n'avait pas l'orgueil protestant. Aussi, le Dieu qui aime les humbles, lui fit entendre la voix de l'apostolat, de l'Église enseignante.

(3) Act. 8. 25-39.

Vous l'entendez : l'apostolat parle comme son chef, et prêche Jésus, *Fils de Dieu, auteur de la vie.*

Écoutons le disciple bien-aimé :

« Nous vous annonçons *la parole de vie* qui était dès le commencement, que nous avons entendue, que nous avons *vue* de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons *touchée de nos mains*. Car la *vie même* s'est rendue visible, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage, et nous vous annonçons cette *vie éternelle* qui était dans le Père, et qui est venue se montrer à nous.¹ »

« Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime celui qui a *engendré*, aime aussi celui qui a été *engendré*. Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu, quand nous aimons Dieu, et que nous gardons ses commandements ; parce que l'amour que nous avons pour Dieu, consiste à garder ses commandements ; et ses commandements ne sont point pénibles. Car tous ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde, et cette victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que *Jésus est le Fils de Dieu* ? C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et le sang, non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang. Et c'est l'esprit qui rend témoignage, que *Jésus-Christ est la vérité*. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le *Père*, le *Verbe* et le *Saint-Esprit* ; et ces trois sont *une même chose*. Et il y en a trois

(1) I. Joan. 1. 4.

qui rendent témoignage sur la terre ; l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une même chose.

» Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or c'est Dieu même qui a rendu ce grand témoignage en faveur de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a dans soi-même le témoignage de Dieu. Celui qui n'y croit pas, fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Et ce témoignage est, que Dieu nous a donné la vie éternelle, *et c'est en son Fils que se trouve cette vie*. Celui qui a le Fils a la vie. Celui qui n'a point le Fils, n'a point la vie. Je vous écris ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu.¹ »

Saint Jean prouve ici que Jésus est le vrai Fils de Dieu, le Verbe incarné, le Christ annoncé par les prophètes, le Sauveur du monde qui nous a rendu la vie éternelle par sa mort, et il le prouve par le témoignage que Dieu lui-même a rendu à son Fils sur la terre et du haut du ciel. Sur la terre où Jésus-Christ fut divinement manifesté comme Christ et comme Sauveur par l'eau et le sang qu'il répandit sur la croix en qualité de grand sacrificateur et de grande victime du Nouveau Testament ;² et par l'esprit de grâce qu'il répandit dans nos âmes ;³ du haut du ciel d'où le

(1) 1. Joan. 5. 4-13.

(2) « Le premier Testament même ne fut confirmé qu'avec le sang. Car Moïse ayant lu à tout le peuple tous les commandements de la loi, prit du sang des victimes avec de l'eau..., et en jeta sur le livre même, et sur tout le peuple en disant : Voici le sang du Testament que Dieu fait en votre faveur. » (Hebr. 9. 19-20.)

(3) Cet esprit de grâce, fruit de l'effusion de son sang, Jésus-Christ le répand en nous par l'eau sanctifiante du baptême, de sorte qu'en ce sens encore, l'esprit, l'eau et le sang sont une même chose ou manifestent une même chose : la vérité de l'incarnation et de la rédemption.

Père, le Verbe et le Saint-Esprit attestèrent la mission et la divinité de Jésus-Christ : le Père, quand il fit entendre sa voix en disant : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le;*¹ le Verbe, en se manifestant lui-même dans le Christ par la toute-puissance de ses œuvres : *Ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me*², et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis quia Pater in me est et ego in Patre;³ l'Esprit-Saint, lorsqu'il descendit visiblement sur lui en forme de colombe, et sur ses apôtres en langues de feu, les remplissant de sa lumière, de son amour et de sa force. C'est ainsi que Dieu, dans son indivisible Trinité, a rendu *témoignage au Fils unique*, et que *celui qui croit au Fils de Dieu a dans soi-même le témoignage de Dieu.*

Après avoir entendu le prince des apôtres et le disciple bien-aimé, écoutons le persécuteur des premiers chrétiens, Paul ravi à l'incrédulité par Jésus-Christ ressuscité. Il va porter aux juifs et aux gentils le nom de son divin maître, et leur manifester la grandeur du mystère de l'incarnation, de ce « mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'esprit, découvert aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire.⁴ »

« Dieu, dit-il, ayant parlé autrefois à nos pères en divers temps et en diverses manières par les prophètes, vient enfin de nous parler en ces derniers jours par *son propre Fils* qu'il a fait héritier de toutes choses, et *par qui il a créé les siècles*. Et comme il est *la splendeur de sa gloire et l'image parfaite de sa substance*, et qu'il sou-

(1) Matth. 3. 17: — 17. 5.

(2) Joan. 5. 36.

(3) Joan. 10. 38.

(4) I. Tim. 3. 16.

tient tout par a puissance de sa parole, après nous avoir *purifiés de nos péchés*, il est assis au plus haut des Cieux à la droite de la souveraine Majesté, aussi élevé au-dessus des anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. A quel ange, en effet, Dieu a-t-il jamais dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ?* — Et ailleurs : Je serai son Père et il sera mon Fils. Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu *l'adorent*. — Aussi l'Écriture dit en parlant des anges : Dieu se sert des esprits pour en faire ses ambassadeurs et ses anges, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres. — Mais il dit à *son Fils* : Votre trône, *ô Dieu!* sera un trône éternel : le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité. Vous avez aimé la justice, et vous avez haï l'injustice : c'est pourquoi, *ô Dieu!* votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participent à votre gloire. — Et ailleurs : Seigneur, vous avez créé la terre dès le commencement du monde, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains; ils périront, mais vous demeurerez : ils vieilliront tous comme un vêtement, et vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés, mais pour vous, vous serez toujours le même, et vos années ne finiront pas. — Enfin, à quel ange le Seigneur a-t-il jamais dit : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied ? — Tous les anges ne sont-ils pas des esprits destinés à servir, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ?¹ »

(1) Hebr. 1.

Les anges sont donc des serviteurs, et Jésus-Christ est le Maître :

« Le Christ est au-dessus de tout, *le Dieu béni* dans tous les siècles.¹ »

« En Jésus-Christ habite *réellement (corporaliter) la plénitude de la Divinité.*² »

C'est en lui que l'amour de Dieu s'est surtout manifesté envers le genre humain : « Nous avons vu l'humanité et la bonté de *Dieu notre Sauveur.*³ »

Et c'est de lui que nous espérons la justice et la vie : « Attendant la manifestation de la gloire de *notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.*⁴ »

« Il est l'image du Dieu invisible; né avant toutes les créatures. Car *tout a été créé par lui* dans les cieux et sur la terre, les choses visibles et les invisibles : soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances, *tout a été créé par lui et pour lui. Il était avant tout*, et toutes choses *subsistent en lui.* Il est le chef et la tête du corps de l'Eglise. Il est comme les prémices, et le premier-né d'entre les morts, en sorte qu'il est le premier en tout, parce qu'il a plu au Père que toute plénitude résidât en lui, et de réconcilier toutes choses en lui, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux.⁵ »

(1) Rom. 9. 5.

(2) Coloss. 2. 9.

(3) Tit. 3. 4.

(4) Ibid. 2. 13.

(5) Coloss. 1. 15-20.

« Jésus-Christ le pontife des biens futurs, étant donc venu dans ce monde, est entré une seule fois dans le sanctuaire (du ciel) par un tabernacle plus grand et plus excellent (que celui de la loi, c'est-à-dire par son corps) qui n'a pas été fait par la main des hommes, qui n'a pas été formé par la voie commune et ordinaire, *Non manu factum, id est, non hujus creationis*, et il y est entré, non avec le sang des victimes (comme le pontife du sacerdoce figuratif), mais avec son *propre sang*, nous ayant acquis une *rédemption éternelle*.¹ »

Et c'est après que saint Paul a dit de Jésus-Christ *qu'il est le Dieu béni dans tous les siècles* ;² qu'en lui habite *réellement* ³ *la plénitude de la Divinité* ; qu'il est *notre grand Dieu-Sauveur* ; que tout a été *créé par lui et pour lui* ; qu'il *était avant tout*, et que *toutes choses subsistent en lui* ; qu'il est *la splendeur de la gloire de Dieu et l'image*

(1) Hebr. 9. 14.

(2) « On conteste, dit le P. Gratry, l'authenticité d'une virgule dans ce texte de saint Paul : *Je voudrais être anathème pour mes frères les Israélites... desquels est sorti le Christ selon la chair, étant (ὁ ὢν) par-dessus tout le Dieu béni dans tous les siècles*. Pour ne pas voir ici la divinité de Jésus-Christ, il faut détruire la phrase, il faut mettre un point au lieu d'une virgule entre les mots *la chair* et *étant*. Il s'est trouvé un éditeur allemand pour mettre ce point. Alors la phrase est détruite, et la seconde moitié s'en va de son côté sans verbe. C'est égal. Peu importe que cette phrase ait un verbe ou n'en ait pas ; ce qui importe, c'est que ce témoignage de la Divinité de Jésus-Christ soit effacé. » (*Etude sur la sophistique contemporains*, p. 200-201.) — Mais à quoi sert d'effacer ce texte quand il en reste une foule d'autres qui affirment la divinité de Jésus-Christ avec la même force et la même clarté ?

(3) « *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter : id est, realiter*, dit saint Thomas d'Aquin. *Corpus enim dicitur contra umbram, infra, eodem : « Quae sunt umbra futurorum, » et sic Deum contingit dupliciter inhabitare, vel secundum umbram, vel corporaliter, id est, realiter ; primo modo inhabitavit in veteri lege, sed in Christo inhabitabat corporaliter, id est, realiter, et secundum veritatem (In hunc loc.)*

*de sa substance, né avant toutes les créatures, c'est-à-dire le Verbe engendré de toute éternité; c'est après cela que les romanciers de la critique affectant la finesse et l'érudition, viendront nous dire que saint Jean, en affirmant que « le Verbe est Dieu lui-même, » énonce une pensée nouvelle par rapport à saint Paul!*¹

Pour nous, en entendant les paroles de l'apôtre sur la divinité de Jésus-Christ, sur la génération éternelle du Verbe, sur son incarnation, son sacrifice, son sacerdoce, son Eglise sur la terre et dans les cieux, nous comprenons que le *Vase d'élection* se soit écrié dans sa reconnaissance : « *J'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous, cette grâce d'annoncer aux gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ!*² » Nous comprenons qu'il ait dit encore : « Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ afin qu'il vous fasse comprendre quelle est l'élévation, l'étendue et la profondeur de ce mystère, et qu'il vous découvre l'amour de Jésus-Christ envers nous, amour qui surpasse toute intelligence, *Supereminentem scientiæ charitatem Christi.*³ »

Aussi voyez comment saint Paul caractérise l'amour manifesté par l'incarnation :

« Jésus-Christ, ayant la nature de Dieu, s'est affirmé sans usurpation *l'égal de Dieu* : mais il s'est *anéanti* lui-même en prenant la nature de serviteur; en se rendant semblable aux hommes, et en se montrant sous forme

(1) *Hist. de l'école d'Alexandrie*, tom. 1. p. 194-195.

(2) Ephes. 3. 8.

(3) *Ibid.* 44-49.

humaine. Il s'est rabaisé lui-même , se rendant obéissant jusqu'à la mort , et jusqu'à la mort de la croix. »

Exinanivit semetipsum , il s'est anéanti en prenant la nature humaine ! Quel autre nom , en effet , trouver dans la langue des hommes , que celui d'anéantissement , pour exprimer un *abaissement infini* ? Le Créateur , celui qui est par lui-même , ne s'est-il pas revêtu d'une nature créée qui par elle-même *n'est pas* ? Il a donc franchi par l'incarnation la distance qui sépare l'être du néant , et cet abîme infini , c'est son amour qui l'a comblé ! Comprenez-vous maintenant pourquoi cet amour est incompréhensible : *Supereminentem Scientiæ charitatem Christi* ?

§ III.

Dieu était donc dans le Christ se réconciliant le monde , non-seulement par sa puissance , mais par sa bonté. L'incarnation est un mystère de grandeur , puisque toute la Majesté de Dieu est réellement en Jésus-Christ , mais c'est encore plus un mystère d'amour , puisque ce Dieu de Majesté s'est incliné jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui.

Si le chef d'un grand empire , touché de compassion pour un soldat jeté dans les fers par l'ennemi , se déguisait afin de prendre la place du pauvre prisonnier , de se charger de ses chaînes , de le rendre à la liberté et à ceux qu'il aime , quel cœur ne révélerait pas une pareille charité ? Que serait-ce cependant , en comparaison de l'amour que nous a prouvé celui qui est descendu des cieux et qui , pour

(1) Phil. 2 6 8.

nous sauver, s'est anéanti jusqu'à prendre notre nature :
*Qui propter nos homines et propter nostram salutem
 descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex
 Maria Virgine, et homo factus est?*

Mais Dieu ne s'est pas contenté de nous prouver son infinie bonté par l'incarnation. Il a vu combien la plaie faite à notre âme par le péché la rend aveugle et ingrate, et il a voulu nous rendre son amour plus sensible encore, en couronnant ses prodigieux abaissements par la souffrance volontaire. Comme c'est l'amour que nous lui portons qui nous rend véritablement justes; comme c'est l'amour qui nous fait accomplir toute la loi; comme c'est l'amour qui nous rend heureux et qui nous sauve en déposant dans nos âmes le principe, le germe de la vie éternelle; Celui qui n'a pas besoin de notre amour, mais qui veut nous rendre heureux et nous faire participer à sa vie et à sa gloire, notre Créateur a voulu être aussi notre Sauveur, notre Père a voulu être notre Frère, et après nous avoir donné la vie par sa puissance, il a voulu nous la rendre par sa faiblesse, usant ainsi, pour gagner nos cœurs, de la seule violence compatible avec notre liberté, de la violence de la charité, de la passion d'un Dieu fait homme : *Charitus Christi urget nos.*¹ — Il a soif d'être aimé parce qu'il a soif de notre salut, et il a désiré ardemment de souffrir pour nous, parce qu'il savait qu'en souffrant, il se ferait aimer de nous. *Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit-il, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume? Je dois être baptisé d'un baptême (de sang), et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accom-*

¹) II. Cor. 5. 14.

plisse?¹ *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir.*²

Il est certain que l'Homme-Dieu, en offrant à son Père une larme, une prière, un soupir, un regard d'amour, eût réparé dignement et surabondamment l'outrage fait à la majesté de Dieu par la révolte de la nature humaine; mais ce qui suffisait à notre rédemption ne suffisait pas à son amour, et le Verbe incarné voulut nous sauver en portant dans son humanité sacrée la peine due à nos péchés, la souffrance, la mort, l'abandonnement, afin de rendre plus sensibles à nos yeux et à nos cœurs sa justice et sa miséricorde, sa grandeur et sa bonté : *Quoniam Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu.*³

La Passion du Sauveur est la grande révélation des perfections divines : « Elle nous découvre l'infinie *miséricorde* qui a fait mourir un Dieu pour sauver les pécheurs. Elle nous découvre l'infinie *sagesse* de ce Dieu par le dessein même de l'incarnation et de la rédemption, car si Jésus-Christ n'avait eu que la nature divine, il n'eût pu satisfaire pour l'homme, Dieu ne pouvant souffrir et expier par lui-même; et il ne l'eût pu davantage s'il n'avait eu que la nature humaine, l'homme étant incapable de réparer l'immense injure faite par le péché à la Majesté de Dieu.⁴ » *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* : voilà la solution de cette difficulté infinie.

(1) Luc. 12. 50.

(2) Joan. 12. 32-33.

(3) II. Cor. 4. 6.

(4) S. Alph. de Liguori. *De la Passion.*

« Le Verbe, le Fils unique de Dieu, vrai Dieu comme son Père, se revêtit de la nature humaine, afin que son humanité satisfît par sa mort à la justice divine, et que sa personne divine rendit cette satisfaction digne d'un Dieu.

» La Passion nous a fait connaître aussi l'infinie *justice*. L'enfer, dit saint Jean Chrysostôme, nous la révèle moins que la vue de Jésus en croix ; car, dans l'enfer, les créatures souffrent pour leurs propres fautes, tandis que, sur la croix, on voit un Dieu souffrant pour expier les péchés des hommes. » .

Mais la Passion est surtout la grande révélation de l'*amour* divin : « Quelle obligation Jésus-Christ avait-il de mourir pour nous ? Aucune : *Oblatus est quia ipse voluit.*¹ Il pouvait en toute justice abandonner l'homme à sa ruine volontaire ; mais son amour ne le lui a pas permis, et par amour il s'est livré pour nous : *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.*² Il a donc voulu que le décret de notre condamnation à la mort éternelle fût attaché à la croix même où il est mort, et fût ainsi effacé par son propre sang : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.*³

» Aussi Jésus-Christ, en mourant sur la croix pour satisfaire à la justice divine, ne parla-t-il que de miséricorde : *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt* : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Il voit le genre humain dans la personne du disciple bien-aimé, et nous donne pour Mère sa propre Mère : *Dicit*

(1) Is. 53. 7.

(4) Eph. 5. 2.

(3) Col. 2. 14.

*discipulo : Ecce mater tua.*¹ Il se déclare heureux d'avoir accompli notre rédemption, et il achève son sacrifice en disant : *Tout est consommé.*² »

C'est donc ainsi que Dieu a aimé le monde ;³ c'est ainsi que l'amour de Jésus-Christ nous presse,⁴ afin que nous ne vivions plus pour nous-mêmes, mais pour celui qui est mort pour nous : *Pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.*⁵ « Il s'échappe, en effet, de la croix, un souffle divin qui allume en nous un saint désir du sacrifice, et nous fait oublier les choses de la terre pour vouer toutes nos affections à ce bon Maître qui a voulu mourir pour l'amour de nous.⁶ »

N'allons pas croire cependant, que la tendresse divine pour sa créature ne se soit manifestée en Jésus-Christ que par ses souffrances et par sa mort. Toute sa vie ne fut qu'un acte d'amour et de tendre compassion pour les pauvres, les infirmes, les faibles, les petits, les pécheurs, et on ne vit jamais en lui d'indignation que contre les superbes, les hypocrites et les obstinés.

La première des paroles qu'il fit entendre à la foule fut pour les pauvres : *Bienheureux les pauvres, s'ils le sont de cœur et de gré, car le royaume des cieux leur appartient.*⁷ Les enfants repoussés par ses disciples encore aveugles, sont attirés et accueillis par lui avec une douceur ineffable : *On lui présenta des enfants, afin qu'il leur*

(1) Joan. 19. 27.

(2) Ibid. 30. — S. Alph. de Liguori : *De la Passion.*

(3) Joan. 3. 16.

(4) II. Cor. 5. 14.

(5) Ibid. 5. 15.

(6) S. Alph. de Liguori.

(7) Matth. 5. 3.

imposât les mains et qu'il prît pour eux; et comme ses disciples les éloignaient rudement, Jésus leur dit : N'empêchez pas ces petits enfants, et laissez-les venir à moi, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent.¹
 — Les malades le suivaient partout, et tout le peuple tâchait de le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous.²

Jésus était ému de toutes nos douleurs : « Il allait dans une ville appelée Naïm; et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. Et lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique de sa mère, et cette femme était veuve; et il y avait avec elle une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion : *Misericordia motus super eam*, et il lui dit : Ne pleurez plus. — Et s'approchant, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. — Aussitôt le mort se leva, parla, et Jésus le rendit à sa Mère.³ »

« Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile parfumée, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux : et Lazare qui était alors malade était son frère. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur celui que vous aimez est malade.

» Ce que Jésus ayant entendu il dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'est que pour la gloire de

(1) Marc. 10. 43.

(2) Luc. 6. 49.

(3) Luc. 7. 44-45.

Dieu, et afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. Ayant donc entendu dire qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était. Et il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il n'y a qu'un moment que les Juifs vous voulaient lapider, et vous parlez déjà de retourner parmi eux ? Jésus leur répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Celui qui marche durant le jour, ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière du monde : mais celui qui marche la nuit, se heurte, parce qu'il n'a point de lumière. Il leur parla de la sorte et ensuite il leur dit : Notre ami Lazare dort ; mais je m'en vais l'éveiller. Ses disciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jésus entendait parler de sa mort : au lieu qu'ils crurent qu'ils leur parlaient du sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc alors clairement : Lazare est mort : et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui. Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui.

» Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait quatre jours que Lazare était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloigné de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jésus : Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort : mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous demanderez. — Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera. — Marthe lui dit : Je sais

qu'il ressuscitera en la résurrection qui se fera au dernier jour. — Jésus lui répartit : *Je suis la résurrection et la vie* : celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ? — Elle lui répondit : Oui, Seigneur, *je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde.* — Lorsqu'elle eût ainsi parlé, elle s'en alla, et appela tout bas Marie, sa sœur, en lui disant : Le Maître est venu, et il vous demande. — Ce qu'elle n'eût pas plutôt ouï, qu'elle se leva, et l'alla trouver : car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg ; mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré. Cependant les juifs qui étaient avec Marie dans la maison, et la consolait, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement, et qu'elle était sortie, la suivirent, en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. — Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. — Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Et il leur dit : Où l'avez-vous mis ? — Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez. — *Alors Jésus pleura. Et les juifs dirent entre eux : Voyez comme il l'aimait.* — Mais il y en eût aussi quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? — Jésus frémissant donc de rechef en lui-même, vint au sépulcre : c'était une grotte ; et on avait mis une pierre par-dessus. Jésus leur dit : Otez la pierre. — Marthe, qui était sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais ; car il y a quatre jours qu'il est là. — Jésus

lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? — Ils ôtèrent donc la pierre; et Jésus élevant les yeux, dit ces paroles : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. — Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : *Lazare veni foras!* — Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes, et son visage était enveloppé d'un linge. Alors Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller.¹ »

Mais ce ne sont pas seulement nos souffrances, nos douleurs et notre mort qui émurent le cœur du Dieu fait homme, c'est encore et c'est surtout l'infirmité ou la mort de nos âmes, c'est le malheur souverain où tombent les pécheurs. Voyez comme il attend la Samaritaine au puits de Jacob, et comme il supporte, éclaire, attire divinement cette âme encore aveugle, image de tant d'autres : « *J'ai soif, lui dit-il, donnez-moi à boire.* » Et puis : « *Si vous saviez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, vous le lui eussiez demandé à lui-même et il vous eût donné de l'eau vive.* » — Et puis encore : « *Quiconque boit de cette eau-ci, aura encore soif : mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif à jamais, parce que l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant à la vie éternelle.* »² »

S'il attire ainsi les âmes égarées, comment accueillera-t-il celles qui reviennent? Ne nous l'a-t-il pas dit dans les divines paraboles de l'Enfant prodigue, de la Drachme et

(1) Joan. 11. 4-44.

(2) Joan. 4. 7, 10, 13, 14.

de la Brebis retrouvées? N'a-t-il pas révélé sa bonté pour l'âme repentante lorsque les pharisiens lui amenèrent la femme coupable qu'ils voulaient lapider? Qui n'a goûté l'onction de l'adorable parole dite à la Madelaine purifiée de ses souillures par la flamme de l'amour divin : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé ?*¹

Et Jésus-Christ ressuscité, Jésus-Christ dans sa gloire et sa Majesté, aura-t-il perdu peut-être quelque chose de sa tendresse? L'Évangile va nous le dire :

« Les disciples quittèrent le sépulcre, mais Marie y demeura et elle pleurait. Elle s'inclina de nouveau pour regarder dans le tombeau, et vit deux anges vêtus de blanc, assis au lieu où avait été déposé le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? — Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. — Ayant prononcé ces paroles, elle se retourna et vit Jésus debout, mais sans le reconnaître (Car il se voilait à ses yeux sous une figure étrangère.). Alors Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? — Elle, pensant que ce fût le maître du jardin, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. — Jésus lui dit : *Marie!* — Aussitôt elle se jeta à ses pieds en disant : *Mon Maître!*²

Oui, l'Évangile est plein d'amour, plus encore que de puissance, et nous comprenons que parmi les grands désirs qui s'emparèrent du cœur de saint Augustin lorsqu'il

(1) Luc. 7. 47.

(2) Joan. 20. 10-16.

revint à la foi et à la vie, il ait éprouvé celui de voir Jésus conversant avec les hommes, *Jesum inter homines conversantem*. Ce n'était cependant là, comme il le confesse lui-même, que le désir d'une âme encore faible, à peine ouverte à la lumière. Jésus-Christ, en effet, n'a pas voulu que nous eussions rien à envier aux premiers disciples, puisque l'acte où son cœur s'est révélé avec le plus de tendresse, dure encore et durera jusqu'à la fin des temps. C'est au moment des divins adieux qu'il accomplit ce miracle d'amour en nous laissant le vivant souvenir qui seul pouvait consoler le monde après le passage de l'Agneau de Dieu sur la terre :

« Quand l'heure fut venue, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui. Et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous avant que je souffre. Car je ne la mangerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle soit *accomplie* dans le royaume de Dieu. — Et après avoir pris la coupe, il rendit grâces, et leur dit : Prenez-la et distribuez entre vous. Car je vous dis que je ne boirai plus le fruit de la vigne jusqu'à ce que le règne de Dieu soit arrivé ;¹ jusqu'au jour où je le boirai nouveau (*illud novum*) dans le royaume de mon Père.² »

Ce sont les adieux du Christ : Nous ne serons plus ainsi réunis à la même table, dit-il, jusqu'à ce que vous deveniez les convives du festin éternel que je vais vous préparer et où Dieu fera toutes choses nouvelles : *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.*³ Le Ciel est comparé à un festin, parce que Dieu s'y donne lui-même comme l'aliment de la vie éternelle, et y rassasie

(1) Luc. 22. 14-16.

(2) Matth. 26. 29.

(3) Apoc. 21. 5.

par le même amour les âmes réunies à cette table de vie :
*Amen dico vobis quod præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis.*¹

Mais en attendant ce jour éternel, Jésus-Christ va leur en donner le gage : immédiatement après avoir prononcé les paroles d'adieux que nous venons de rapporter, *Il prit le pain, et ayant rendu grâces, il le rompit, et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi. — Il prit de même le calice APRÈS la Cène, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang qui sera répandu pour vous.*²

C'est donc après la célébration de l'ancienne pâque, de l'ancienne cène (Luc. c. 22. v. 16, 17, 18.), après la manducation de la victime de l'ancien sacrifice, de l'agneau pascal, cette saisissante figure de l'Eucharistie, que Jésus-Christ établit (v. 19, 20.) l'oblation perpétuelle du sacrifice du Nouveau Testament, la pâque de la nouvelle alliance, la communion de l'Agneau sans tache :

*Post agnum typicum, expletis epulis,
 Corpus Dominicum datum discipulis,
 Sic totum omnibus quod totum singulis,
 Ejus fatemur manibus.*³

Comment regretter après cela de n'avoir pas été témoin des actions de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, puisqu'il nous est toujours présent en personne par un acte d'amour qui a dépassé tous les autres et qui ne passe pas lui-même ? Et puis, la majesté, la beauté, la tendresse du

¹ Luc. 12. 37.

² Luc. 22. 19-20.

³ S. Thomas d'Aquin, dans l'*Office du saint Sacrement*.

Fils de Dieu étaient-elles sans voile pendant son passage sur la terre ? N'est-ce pas en mourant pour nous qu'il a surtout révélé son cœur et attiré le nôtre, et cet amour même ; ainsi que les autres trésors cachés en sa personne, les a-t-il *pleinement* révélés aux apôtres, et par eux au monde entier, avant d'être remonté aux cieux ? S'il a permis quelquefois que des rayons de sa gloire perçassent le voile de son humanité volontairement humiliée, comme il l'a fait sur le Thabor, ce n'a été que dans une vision rapide, parce que la terre n'est pas le lieu de la vision et de la récompense, mais de la foi et de l'épreuve, et encore a-t-il voulu que la nature de cette gloire un instant entrevue, ne fût complètement découverte à ses disciples que par l'esprit de grâce et de vérité qu'il leur communiqua après son Ascension. — Ce fut un grand bonheur pour Marie-Madelaine, sans doute, d'avoir pu baiser les pieds du Sauveur, et pour le disciple bien-aimé de s'être reposé sur la poitrine de son maître, mais ce bonheur fut infiniment moindre que celui qu'ils eurent tous les deux comme nous, de recevoir dans leur cœur par la communion eucharistique le Christ vivant et ressuscité. L'Eucharistie est le ciel voilé. Jésus-Christ s'y donne sous la figure de l'aliment terrestre pour nous faire entendre combien est étroite, intime, substantielle, l'union qu'il contracte avec nous, et pour nous redire à jamais en esprit et en vérité, et jusque par le signe sacramentel lui-même : *Je suis la vie*,¹ *Je suis le pain vivant descendu des cieux*,² *Celui qui mange ce pain vivra éternellement*.³ Il ne lui a donc pas suffi de se donner à l'humanité en général par l'incarnation, il a voulu se donner encore à chacun de nous en particulier par

(1) Joan. 14. 6.

(2) Joan. 6. 51.

(3) Ibid. 52.

l'Eucharistie, et consommer ainsi le grand mystère d'amour. C'est là que les cœurs fidèles ont toujours puisé la vie, et c'est en goûtant ce don ineffable qu'on obtient surtout l'intelligence de ce mot de saint Paul : Jésus-Christ est la révélation de l'amour divin pour nous, l'*apparition* par excellence de la bonté de *Dieu notre Sauveur* et de son amour pour les hommes : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri DEI*.¹

ARTICLE II.

Jésus-Christ dans les Ecritures de l'Ancien Testament, et dans l'harmonie des deux Testaments.

§ I.

Mais cette apparition du Christ était-elle inattendue? Jésus-Christ a répondu lui-même à cette question : *Je ne suis pas venu changer, mais accomplir*.² — Accomplir quoi? La grande promesse primitive, les figures, la loi, les prophéties, l'attente des nations, l'œuvre de la grâce, la révélation de la vérité.

Interrogez les Ecritures, disait-il, ce sont elles qui rendent témoignage de moi.³ *Et commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes, il leur expliquait ce qui y avait été dit de lui*.⁴

Mais il ne faut pas séparer cette parole du récit évangélique toujours incomparable en grandeur et en simplicité, toujours plein de ce caractère unique qui s'appelle

(1) Tit. 2. 4.

(2) Matth. 5. 17.

(3) Joan. 5. 39.

(4) Luc. 24. 27.

onction et qui rend inexcusables ceux qui le lisent en vain :

« Ce jour-là (Celui de la résurrection.), deux d'entre eux s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem ; et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, et qu'ils raisonnaient ensemble, Jésus lui-même vint à eux, et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus (*tenebantur*) de sorte qu'ils ne pouvaient le reconnaître. Et il leur dit : De quoi vous entreprenez-vous ainsi en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ? — L'un d'eux, nommé Cleophas, lui répondit : Êtes-vous seul si étranger à Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ? — Et quoi ? leur dit-il. — Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, ce prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et de quelle manière les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Cependant nous espérions *que ce serait lui qui rachèterait Israël* ; et après tout cela néanmoins voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous, nous ont effrayés, car ayant été de grand matin à son sépulcre, et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont vu des anges qui disent qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres ayant aussi été au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées ; mais pour lui, ils ne l'ont pas trouvé.

» O insensés ! leur dit alors Jésus, que votre cœur est lent à croire tout ce qui a été dit par les prophètes ! Ne fallait-

il pas que *le Christ souffrit tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?*

» Ensuite, commençant par *Moïse*, et parcourant *tous les prophètes*, il leur expliquait *tout ce qui a été dit de lui dans toutes les Ecritures*.

» Et comme ils approchaient du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, en lui disant : Demeurez avec nous, car il se fait tard et le jour est sur son déclin : *Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies*. — Il entra donc avec eux.

» Et comme il était avec eux à table, *il prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu, il le leur donna. EN MÊME TEMPS, leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant leurs yeux*.

» Et ils se dirent l'un à l'autre : *N'est-il pas vrai que notre cœur était brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait en chemin, et nous expliquait les Ecritures?*

» Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze, et ceux qui demeuraient avec eux qui étaient rassemblés, et qui disaient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon (Pierre.). Ils leur racontèrent aussi eux-mêmes ce qui leur était arrivé en chemin, et comment *ils l'avaient reconnu à la fraction du pain*. Et pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se trouva au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous, ne craignez point, *c'est moi*.¹ »

¹ Luc. 24. 48 36.

Jésus-Christ montre en lui les prophéties accomplies, et se fait reconnaître surtout comme la grande victime promise au commencement, comme le médiateur éternel dont le sacrifice consommé sur la croix va être offert à perpétuité selon le rit du grand prêtre de la paix : *Melchisedech rex Salem proferens PANEM ET VINUM, erat ENIM SACERDOS Dei altissimi.*¹

« Et il leur dit : Voilà ce que je vous disais étant encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, s'accomplit. — Alors il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures. Et il leur dit : Il est écrit, et il fallait que le Christ souffrit ainsi, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations.² »

Le Christ a été l'attente des nations depuis leur origine, depuis que Dieu promit à l'homme tombé que le Fils de la femme triompherait de celui qui l'avait vaincue et qui, par elle, avait vaincu l'humanité dans son chef : *Et ait Dominus Deus ad serpentem : Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum.*³ La chute originelle et la rédemption ont été toujours et partout le fond de la foi du genre humain. Pendant la première époque du monde, malgré la profonde corruption des mœurs qui attira sur la terre les eaux vengeresses de la justice de Dieu, la foi ne fut pas reniée. La famille humaine était encore trop près de sa source et la vie des patriarches trop prolongée. La foi au Dieu créateur, à sa justice envers l'humanité coupable, et à sa miséricorde

(1) Gen. 14. 18.

(2) Luc. 24. 44-47.

(3) Gen. 3. 14.

dans la rédemption du monde, ne reçut même aucune atteinte pendant les premiers siècles qui suivirent la dispersion des hommes. Mais peu à peu les rivalités nationales envahirent le domaine de la religion et s'unirent aux passions et à l'ignorance pour aider l'esprit de mensonge à mêler à la vérité les fables qui ne purent toutefois la voiler tout entière, nous le verrons. Cependant, Dieu éleva dès la naissance de l'erreur, un monument à la vérité au confluent des grands peuples, et ce monument vraiment divin fut lui-même un peuple, peuple prodigieux qui n'a pas passé comme les autres, mais qui a été, est et sera jusqu'à la fin le témoin irrécusable de la révélation primitive et de la rédemption, comme il est le gardien le plus manifestement désintéressé des prophéties accomplies en Jésus-Christ.

Ce peuple ne paraît que comme un point au milieu du flux et du reflux des empires, mais comme un point lumineux, comme un phare qui domine les mers, c'est-à-dire les peuples que l'Écriture appelle *les grandes eaux* : *Aquæ quas vidisti, populi sunt et gentes et linguæ.*¹ Ce foyer de lumière s'alluma en Égypte quand la superstition commença à altérer la foi, et sa flamme brilla partout, car les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, passèrent tous chez ce peuple, et ce peuple à son tour passa chez eux.

C'est au père de ce peuple, au Père des croyants, que Dieu dit cette parole : « Toutes les nations seront bénies en Celui qui sortira de toi.² » Et en promettant ainsi à Abraham que le Messie sortirait de sa race, Dieu voulut que le fils du Patriarche, qu'Isaac fût comme l'avait été Abel

¹ Apoc. 17. 15.

⁽²⁾ Gen. 22. 18.

première victime du monde, la figure manifeste de Jésus-Christ. Il voulut que le Fils de la promesse portât lui-même le bois de son sacrifice sur la montagne où mourut le Christ; et qu'il y trouvât la vie dans l'offrande de sa mort. Enfin, il lui redit la grande parole dite à son père : « En Celui qui sortira de toi, seront bénies toutes les nations.¹ »

Le petit-fils d'Abraham, le père des douze tribus, *Israël* mourant dévoila l'avenir à ses enfants. Arrivé au chef de la grande tribu, de celle qui, après la captivité, devait réunir sous son autorité les restes des tribus dispersées et donner son nom à toute la nation, Jacob s'écria : « Juda, tes frères te loueront, ta main sera sur le col de tes ennemis; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au butin, tu t'es reposé comme un lion et comme une lionne. Qui osera te réveiller? *Le sceptre* (l'autorité²) *ne sortira point de Juda*; et on verra toujours des capitaines et des magistrats nés de sa race, *jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé*, et qui sera l'*Attente des peuples*.³ »

L'histoire vérifie l'oracle à la lettre. Lorsque Jésus naquit à Bethléem, les Juifs, étaient pour la première fois privés de la souveraine puissance, et Hérode *le premier étranger* qui régna en Judée, y avait reçu le pouvoir du sénat et du peuple romain. Trente-huit ans après la mort du Christ, les restes de la constitution de la nation juive périssaient

(1) Gen. 28. 4.

(2) Il y a un grand nombre de passages de l'Écriture où le mot traduit ici par sceptre est pris, comme il l'est à cet endroit, dans le sens général d'autorité, de puissance, de magistrature.

(3) Gen. 49. 8-10.

avec la ville sainte et le temple, pendant que le règne du Désiré des nations, l'empire de la foi prenait racine dans l'univers : *In universo mundo.*¹

Mais les temps du Messie marqués dans la prophétie de Jacob par ces deux grands faits : la ruine du peuple juif et l'avènement de la grande famille des peuples réunis sous la loi du Christ, sont déterminés dans Daniel par d'autres circonstances encore, et avec une plus grande richesse de vision. Le prophète exilé à Babylone pria pour la délivrance de son peuple, et pensait aux soixante et dix ans de captivité prédits par Jérémie, quand les années fixées pour la délivrance de la captivité du genre humain dont la première n'était que l'image, lui furent tout à coup révélées :

« Lorsque je parlais encore, dit-il, et que je priais, et que je confessais mes péchés et les péchés d'Israël mon peuple, et que dans un profond abaissement, j'offrais mes prières en la présence de mon Dieu pour sa montagne sainte : avant que je n'eusse achevé ma prière, Gabriel, que j'avais vu au commencement dans la vision ; vola tout à coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit : Daniel je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence. Dès le commencement de votre prière j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme de désirs : *soyez donc attentif à ce que je vais dire, et comprenez cette vision* :

(1) Col. 4. 6.

» Dieu a déterminé (fixé) soixante et dix semaines pour votre peuple et pour votre ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle arrive, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints reçoive l'onction.

» Sachez donc ceci et gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante deux semaines. Et les places et les murailles seront rebâties parmi des temps fâcheux et difficiles. Et après ces soixante deux semaines (qui suivront les sept premières) le Christ sera mis à mort; et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. C'est pourquoi un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire : ainsi elle finira par une ruine entière; et après la fin de la guerre, arrivera la désolation qu'elle a méritée. Cependant le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans la dernière semaine : et A LA MOITIÉ de la même semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis : l'abomination de la désolation sera dans le temple; et la désolation durera jusqu'à la fin et la consommation des siècles.¹ »

De qui parle ici le prophète? Quel est ce Christ qui doit paraître et qui doit être mis à mort?

Christ veut dire Oint du Seigneur. Tous ceux qui reçoivent l'onction sacrée, les pontifes et les rois, sont appelés christes dans l'Écriture. Mais il s'agit ici du Pontife par

¹ Daniel. 9.

excellence, du Roi dont le règne *en ce monde* n'est pas *de ce monde*, du Messie dont l'attente fait tout le fond de la loi et des prophètes.

Il s'agit du Christ qui recevra l'onction suprême ou la souveraine communication de la puissance par l'union de la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Verbe : *Adstiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. Convenerunt enim vere in civitate ista adversus sanctum puerum tuum Jesum quem UNXISTI*;¹ il s'agit enfin du Sauveur du monde. Comment s'y tromper? Qui, hormis lui seul doit *accomplir les prophéties, effacer l'iniquité, faire paraître sur la terre la justice éternelle*, recevoir cette *Onction* unique en vertu de laquelle il portera un nom que nul autre n'a jamais porté, le nom de *Saint des saints*?²

Mais quand viendra-t-il?

« Au lieu des soixante et dix années prédites par Jérémie, Daniel voit soixante et dix semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxercès-Longue-Main, la vingtième année de son règne,³ pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines « la rémission des péchés, le règne éternel de la » justice, l'entier accomplissement des prophéties et l'onction du Saint des saints. » Le Christ doit faire sa charge et

(1) Act. 4. 26.

(2) *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te SANCTUM vocabitur Filius Dei.* (Luc. 1. 35.) Voilà le moment de l'onction ou de l'incarnation.

(3) II. Esdr. 2. 4.

paraître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines. « Après soixante-neuf semaines (car le prophète le répète encore) le Christ doit être mis à mort : » il doit mourir de mort violente ; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres et c'est la dernière et la soixante et dixième, grande semaine où le Christ sera immolé, où « l'alliance » sera confirmée, et *au milieu* de laquelle l'hostie et les sacrifices de la loi seront abolis » par la mort de Celui qui en accomplit toutes les figures. Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices on ne voit plus qu'horreur et confusion ; on voit : la ruine de la cité sainte et du sanctuaire ; un peuple et un capitaine qui vient pour tout perdre ; l'abomination dans le temple ; la dernière et irrémédiable désolation du peuple ingrat envers son Sauveur. ¹ »

Mais comment tant d'événements, la reconstruction d'une ville forte, l'avènement, la vie, la mort du Christ, son alliance avec les nations, l'arrivée d'armées ennemies pour combattre l'ancien peuple de Dieu, le siège et la destruction de sa capitale, la ruine entière de ce peuple, comment tant et de pareils faits ont-ils pu s'accomplir dans l'espace de 70 semaines ? C'est que la semaine ou la *Settaine* (Hebdomas i.e. Septenarius.) s'appliquait également chez les Hébreux aux jours et aux années, comme on le voit dans bien des endroits de l'Écriture, par exemple dans cette prescription du Lévitique qui regarde la cinquantième année ou l'année du jubilé : « Vous compterez aussi sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept, en tout 49 ans. ² »

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* II^e part

(2) Lev. 25. 8.

Les soixante et dix semaines de Daniel comprennent donc 490 ans.¹

Les 490 ans doivent s'écouler, dit le prophète depuis l'ordre qui sera donné de reconstruire Jérusalem jusqu'au Christ. Cet ordre fut donné à Néhémias la vingtième année du règne d'Artaxercès, comme le rapporte Esdras. Or, cette vingtième année d'Artaxercès coïncide avec la dernière de la 81^e Olympiade, ou avec l'an 300 de Rome et l'an 3550 du monde, car il est constant par le témoignage de Thucydide, de Charon de Lampsace, des Annales persanes, de Cornelius Nepos et d'Eusèbe, qu'Artaxercès commença son règne la dernière année de la 76^e Olympiade ou l'an 280

(1) « Les soixante et dix semaines de Daniel sont des semaines sacrées, telles que les reconnaissait la loi des Juifs, et composées chacune de sept ans, comme nous les voyons établies dans le 3^e livre de Moïse (25. 8.), et chez d'autres peuples, chez les Etrusques, par exemple, et les Romains. Le Talmud fait une mention expresse de ce genre de semaines. Au reste, les rabbins eux-mêmes, malgré leur aveuglement, n'ont jamais entendu autrement les semaines dont parle Daniel, comme on peut le voir dans les commentaires des rabbins Seadia Gaon et Abben Esra sur ce prophète.

» De même que la semaine ordinaire se compose de sept jours, que termine un jour de fête et de repos, ainsi sept années chez les Juifs formaient une semaine, qui finissait par une année sabbatique et sainte, où l'on ne pouvait ni labourer ni ensemer, et qui était spécialement consacrée au repos et aux fêtes. Par la même analogie et dans un ordre supérieur, sept semaines d'années ou 49 ans formaient une autre semaine plus considérable, un cycle, une épacte que terminait une année sabbatique plus solennelle encore. Cette année achevait l'époque de 50 ans, et s'appelait le *grand sabbat*, ou la *sainte année jubilaire*, dans laquelle toutes les propriétés retournaient à leurs anciens maîtres, tous les esclaves obtenaient leur liberté, et la nation toute entière fêtait, pour ainsi dire, son renouvellement. C'était une image de la grande restauration du genre humain par Jésus-Christ. Outre cela; tous les sept ans, c'est-à-dire après six ans de service, l'esclave juif devenait libre et tous les débiteurs obtenaient la rémission de leurs dettes. — Les soixante et dix semaines de Daniel sont donc des semaines d'années, composées chacune de sept ans, et formant un tout de 490 ans jusqu'au moment où la délivrance devait avoir lieu. » (Vis de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le docteur Sepp.)

de Rome, puisqu'ils affirment que Thémistocles victime de l'ostracisme à Athènes s'adressa cette année-là même à Artaxercès qui venait de monter sur le trône. La vingtième année de son règne est donc bien l'an 300 de Rome.¹

« Ainsi, le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait, dit Bossuet; il n'y a qu'à ajouter à 453 ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome et la 20^e d'Artaxercès, jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, les trente ans de cette ère qu'on voit aboutir à la quinzième année de Tibère et au baptême de Notre-Seigneur; il se fera de ces deux sommes 483 ans : des sept qui restent encore pour en achever 490, le quatrième, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort; et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'aurait pas même besoin de tant de justesse; et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel : les plus difficiles se contenteraient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrémités : ce que je dis afin que ceux qui croiraient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxercès, ou la mort de Notre-Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul; et que ceux qui voudraient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie, se défassent de leur inutile subtilité.² »

(1) Il était dans l'usage des Perses que le roi associât son fils à l'empire. C'est ce que fit Xercès à l'égard d'Artaxercès. Selon divers auteurs, c'est du premier couronnement d'Artaxercès par son père qu'il faut compter les 20 ans dont parle Esdras. (Voy. Liebermann. *Inst. theolog.*, tom. I.)

(2) *Disc. sur l'hist. univ.* 1^{re} part.

Le docteur Sepp qui a si savamment réfuté Strauss dans sa Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ où l'histoire évangélique est continuellement mêlée à

« Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. *Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes*; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie.¹ »

Ce n'est pas, en effet, une simple vue générale de ces grands événements qui a été donnée au prophète : la lumière de Dieu les lui a montrés dans leur détail, dans leur terrible et divin enchainement : le Christ est mis à mort; le peuple qui le rejette n'est plus son peuple; un autre peuple, instrument de la justice divine arrive avec son chef et détruit la ville et le sanctuaire; les sacrifices de la loi disparaissent avec le temple; la nouvelle alliance commence avec le nouveau sacrifice; et pendant qu'elle s'étend aux nations, la ruine de Juda se consomme sans retour.

Est-ce une prophétie ou est-ce de l'histoire?

Ceux qui résistent à la lumière de la foi souhaiteraient que tout le livre de Daniel ne fût qu'une histoire écrite après

l'histoire profane, fait partir les soixante-dix semaines de Daniel non de l'ordre donné à Nehemias, mais du premier ordre donné à Esdras par le même Artaxercès, l'an 296 de Rome. Cependant comme le docteur Sepp démontre d'une manière qui semble irréfutable que l'année de la naissance de Notre-Seigneur est l'an 747 de Rome, sept ans plus tôt que le porte la chronologie ordinaire, ses calculs reviennent à ceux de Bossuet, et prouvent que la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ est arrivée vers le milieu de la 70^e semaine de Daniel.

« On ne convient pas, dit Bossuet (Ibid. 10^e époque.) de l'année précise où Jésus-Christ vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ère vulgaire. »

Le docteur Sepp, encore une fois, nous paraît avoir mis ce point hors de doute.

(1) Bossuet, Op. cit. II^e part.

coup, mais cette divine histoire était déjà traduite en grec par les Septante sous Ptolomée Philadelphie, et le juif Josèphe rapporte qu'elle avait été auparavant montrée à Alexandre-le-Grand lorsqu'il vint à Jérusalem, et que le fameux capitaine y vit par d'autres endroits de la même prophétie, que nous citerons tout à l'heure, comment y était marquée l'heure de son passage en ce monde.

A de longs siècles de distance, Jacob et Daniel ont ainsi annoncé les mêmes événements, mais en les caractérisant par des circonstances diverses qui se sont toutes réunies dans leur accomplissement, et d'une manière prodigieuse, surhumaine, manifestement divine.

Dans la parole dite à Abraham, le Christ est montré comme la bénédiction des peuples; dans la parole dite à Jacob, le Christ est appelé l'attente des peuples; dans la parole dite à Daniel, le Christ apparaît comme le lien des peuples, comme l'auteur de l'universelle alliance. Le grand caractère de son *Règne* va nous être annoncé dans d'autres prophéties encore où Daniel ne s'attache plus à l'histoire du peuple juif, mais à l'histoire générale, à la succession des grands empires et à leur relation commune avec Celui de Jésus-Christ :

Lisons donc l'histoire du monde écrite d'avance :

« La seconde année du règne de Nabucodonosor, Nabucodonosor eut un songe dont son esprit fut extrêmement effrayé; et ensuite il l'oublia entièrement.

» Le roi commanda en même temps qu'on fit assembler les devins, les mages, les enchanteurs, et les chaldéens, afin qu'ils lui déclarassent quel avait été son songe : ils

vinrent donc et se présentèrent devant lui; et le roi leur dit : J'ai eu un songe , et j'è ne sais ce que j'ai vu , parce que rien ne m'en est resté dans l'esprit , qu'une idée confuse. — Les chaldéens répondirent au roi en langue syriacque : O roi , vivez à jamais; dites à vos serviteurs le songe que vous avez eu , et nous l'interpréterons. — Le roi répondit aux chaldéens : Mon songe m'est échappé de la mémoire : si vous ne me déclarez ce que j'ai songé , et ce que mon songe signifie , vous périrez tous , et vos maisons seront confisquées. Mais si vous dites mon songe et ce qu'il signifie , je vous ferai des dons et des présents , et je vous élèverai à de grands honneurs : dites-moi donc et interprétez-moi ce que j'ai songé. — Les chaldéens lui répondirent pour la seconde fois : S'il plait au roi de déclarer son songe à ses serviteurs , nous lui en donnerons l'interprétation. — Le roi leur répondit : Je vois bien que vous ne cherchez qu'à gagner du temps , parce que vous savez que j'ai oublié mon songe. Mais si vous ne pouvez me dire ce que j'ai songé , c'est une marque que vous lui auriez donné une interprétation trompeuse et pleine d'illusion , pour m'entretenir de paroles , jusqu'à ce qu'il se fût passé beaucoup de temps. Dites-moi quel a été mon songe , afin que je sache aussi que l'interprétation que vous lui donnerez sera véritable. — Les chaldéens répondirent au roi : Seigneur il n'y a personne sur la terre qui puisse faire ce que vous nous commandez ; et il n'y a point de roi quelque grand et puissant qu'il soit , qui ait jamais exigé une telle chose des devins , des magiciens et des chaldéens. Car ce que vous commandez , ô roi , est si difficile , qu'il ne se trouvera personne qui puisse vous satisfaire , excepté les dieux qui n'ont point de commerce avec les hommes. — Après cette réponse le roi

entra en fureur ; et dans son extrême colère il commanda qu'on fit mourir tous les sages de Babylone.

» Cet arrêt ayant été prononcé, on allait faire mourir les sages, et on recherchait Daniel et ses compagnons pour les faire périr aussi. Alors Daniel voulant savoir quelle était la cause de cette loi et de cette ordonnance, s'en informa d'Ariach, général des armées du roi, qui se préparait à faire mourir les sages de Babylone. Car c'était lui qui avait reçu cet ordre du roi. Daniel lui demanda donc quel était le sujet qui avait pu porter le roi à prononcer une sentence si cruelle. Ariach ayant dit toute la chose à Daniel, Daniel se présenta devant le roi, et le supplia de lui accorder quelque temps pour lui donner l'éclaircissement qu'il désirait. Et Daniel étant entré dans sa maison, déclara ce qui se passait à ses compagnons, Ananias, Misael, et Azarias, afin qu'ils implorassent la miséricorde du Dieu du ciel pour la révélation de ce secret, et pour que lui Daniel et eux-mêmes ses compagnons ne périssent pas avec les autres sages de Babylone. Alors ce mystère fut révélé à Daniel dans une vision qu'il eut pendant la nuit, et Daniel en bénit le Dieu du ciel, et il dit : Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles, comme il l'a été dès le commencement ; parce que la sagesse et la force sont à lui. *C'est lui qui change les temps et les empires, qui transfère et qui établit les royaumes, qui donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui ont l'intelligence et la lumière. C'est lui qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées, qui connaît ce qui est caché dans les ténèbres, et la lumière est en lui.* C'est à vous, ô Dieu de nos pères que je rends grâces, c'est vous que je loue, parce que vous m'avez donné la sagesse et la

force, et que vous m'avez fait voir ce que nous vous avons demandé, en nous découvrant ce que le roi désire de nous.

» Daniel alla ensuite trouver Ariach, à qui le roi avait ordonné de faire mourir les sages de Babylone, et il lui dit : Ne faites point mourir les sages de Babylone, menez-moi au roi et je lui donnerai l'éclaircissement qu'il désire.

» Ariach aussitôt présenta Daniel au roi, et lui dit : J'ai trouvé un homme d'entre les captifs des enfants de Juda qui donnera au roi l'éclaircissement qu'il demande. — Le roi répondit, en se tournant vers Daniel surnommé Balthasar : Croyez-vous pouvoir me dire véritablement ce que j'ai vu en songe, et m'en donner l'interprétation? — Daniel répondit au roi : Les sages, les mages, les devins et les augures ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine. Mais il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères les plus cachés, *et c'est lui qui vous a montré, ô roi, les choses qui doivent arriver dans les derniers temps* : voici donc quel a été votre songe, et les visions qui vous ont passé dans l'esprit, lorsque vous étiez dans votre lit. Vous pensiez, ô roi, à ce qui devait arriver après ce temps; et celui qui révèle les mystères vous a découvert les choses à venir.

» Ce secret m'a été aussi révélé, *non par une sagesse naturelle que j'ai*, et qui ne se trouve pas dans le reste des hommes, mais afin que le roi sût l'interprétation de son songe, et que les pensées de son esprit lui fussent connues. Voici donc, ô roi, ce que vous avez vu : il vous a paru comme une grande statue : cette statue grande et haute extraordinairement, se tenait debout devant vous, et son regard était effroyable. La tête de cette statue était d'un or très-pur; la poitrine et les bras étaient d'argent;

le ventre et les cuisses étaient d'airain, les jambes étaient de fer, et une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre fut détachée de la montagne *sans la main d'aucun homme*, et que, frappant la statue à ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or sebrisèrent tout ensemble, et devinrent comme *la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été*; et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât *plus rien en aucun lieu*, mais *la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre.*

» Voilà votre songe, ô roi, et nous l'interpréterons aussi devant vous. Vous êtes le roi des rois, et le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire : il vous a assujetti les enfants des hommes et les bêtes des champs, en quelque lieu qu'ils habitent; il a mis en votre main les oiseaux mêmes du ciel : et il a soumis toutes choses à votre puissance : c'est donc vous qui êtes la tête d'or. Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, et qui sera d'argent : ensuite un troisième royaume qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre, le quatrième royaume sera comme le fer; il brisera et réduira tout en poudre, comme le fer brise toutes choses.

» Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile, en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu que ce fer était mêlé avec la terre et l'argile. Et comme les doigts des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, ce royaume aussi

sera ferme en partie et en partie faible et fragile. Et comme vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile, ils se mêleront aussi par des alliances humaines, mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut se lier ni s'unir avec l'argile. Dans les temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement, selon que vous avez vu que la pierre qui avait été arrachée de la montagne sans la main d'aucun homme, a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or : c'est ainsi que le grand Dieu *a fait voir au roi* ce qui doit arriver à l'avenir : car votre songe est véritable, et l'interprétation en est très-certaine.¹ »

Voilà l'empire des Assyriens, l'empire des Perses, l'empire des Grecs et enfin l'empire des Romains qui s'assujettit et s'allie les peuples, mais par des liens qui doivent être brisés. Ces quatre empires n'en font réellement qu'un seul, l'empire de la force, l'empire de l'homme; il passe d'une nation à une autre, mais il ne change pas, et l'or, l'argent, l'airain et le fer ne sont que le même colosse aux pieds d'argile.

L'empire de la grâce et de la vérité vint donc frapper à la base cet empire de la force. La pierre détachée de la montagne sans aucune assistance humaine, le Christ né de notre race, fils de l'homme, fils du genre humain, mais par un acte immédiat de la toute-puissance de Dieu, a brisé le colosse de l'empire idolâtre et fondé l'empire spirituel, l'Eglise universelle à qui l'autorité ne sera pas ravie : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*²

(1) Daniel. 2.

(2) Matth. 16. 18.

Cette suite des empires, ou de l'empire de ce monde, jusqu'au règne du Christ, fut révélée à Daniel sous une autre figure encore :

« La première année de Balthasar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision :

» Je voyais dans une vision pendant la nuit : et voilà, les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer : et quatre grandes bêtes sortaient de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; et comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées ; elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné.

» Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté ; elle avait dans sa gueule et entre ses dents trois grandes défenses, et on lui disait : Lève-toi, rassasie-toi de carnage.

» Après cela, je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes, comme celles d'un oiseau ; cette bête avait aussi quatre têtes, et la puissance lui fut donnée.

» Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable, et prodigieusement forte : elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait ; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent

arrachées de devant sa face ; cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme , et une bouche qui disait de grandes choses.

» Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'Ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige , et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure ; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face. Un million le servaient , et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint , et les livres furent ouverts.

» Je regardais attentivement à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait ; et je vis que la bête avait été tuée , son corps détruit et livré au feu pour être brûlé , et que la puissance des autres bêtes leur avait été ôtée ; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

» Je regardais dans cette vision de nuit , et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel , qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; et on le présenta devant lui , et il lui donna la puissance , et l'honneur , et le royaume ; et tous les peuples , toutes les nations et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée , et son royaume est impérissable.

» Alors mon esprit frémit ; moi , Daniel , je fus épouvanté , et ces visions me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla et m'enseigna la signification de ces choses.

» Ces quatre grandes bêtes sont quatre grands royaumes qui s'élèveront de la terre ; mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire et le posséderont jusque dans les siècles des siècles.¹ »

Ces quatre bêtes qui sortent de la mer sont donc les quatre grands empires figurés dans la précédente prophétie par l'or, l'argent, l'airain et le fer, mais caractérisés dans celle-ci d'une manière plus frappante encore. Ils sortent des grandes eaux qui sont les peuples de la terre : *Aquæ quas vidisti populi sunt et gentes et linguæ.*² C'est en effet, de leur flux et de leur reflux, c'est des agitations qu'y causent les orages du temps, que naissent, sous la conduite de Dieu, les puissances qu'il donne au monde dans sa justice ou dans sa bonté. Le lion et l'aigle représentent l'empire d'Assyrie; l'ours de l'Iran, celui des Mèdes et des Perses; la panthère ou le léopard aux quatre ailes et aux quatre têtes, les rapides conquêtes d'Alexandre dont l'empire se partagea en quatre monarchies; la quatrième et formidable bête enfin, qui broie, qui dévore, qui foule aux pieds le reste, c'est la grande Rome, maîtresse des nations. Mais ce que le prophète avait vu auparavant comme une pierre détachée de la montagne sans le secours de l'homme, et qui, après avoir brisé le fer, l'airain, l'argent et l'or de la statue de Nabucodonosor, devint une grande montagne qui remplit toute la terre, il l'appelle ici le *Fils de l'homme*, et son règne, le *royaume des saints du Très-Haut*, l'empire spirituel qui *n'aura point de fin*. Il n'en aura point en effet, puisqu'après avoir duré sur la terre

(1) Daniel. 7. 4-18.

(2) Apoc. 17. 15.

jusqu'à la fin des temps, l'Eglise militante passera à l'Eglise triomphante dans les cieux.¹

§ II.

C'est l'avènement de cet empire ou de ce règne du Christ, que l'ange même envoyé à Daniel annonça ainsi à la nouvelle Ève, à la mère du nouvel homme, du chef du genre humain régénéré :

« Je vous salue, ô pleine de grâce : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes.... Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut, *et son Règne n'aura point de fin.*² »

C'est aussi sur ce règne que s'établit un jour le colloque suivant entre les deux puissances :

(1) Daniel n'a pas seulement annoncé *la suite* des quatre grands empires, mais il est entré à leur sujet dans des détails dont l'accomplissement est vérifié par l'histoire, comme le montrent tous les interprètes. Il a décrit, en particulier, « les conquêtes rapides d'Alexandre-le-Grand, sa mort précipitée et le partage de son empire; la puissance d'Antiochus, son orgueil et son impiété, sa cruauté, et sa mort qui devait être l'effet de la vengeance divine; les guerres des Rois d'Égypte et d'Asie, leurs alliances, leurs ruptures, leurs fausses réconciliations et leurs artifices. Il parle de ces événements futurs avec tant de clarté, que quelques-uns ont osé avancer que le livre qui porte son nom n'était point de lui, mais d'un auteur qui vivait du temps d'Antiochus. Ils tâchaient ainsi d'affaiblir l'autorité de ce livre divin, irrités qu'ils étaient d'y voir si clairement marqué le temps de la venue du Messie, sa mort, l'établissement de son règne et sa puissance éternelle. Mais il est aisé de réfuter ces calomnies. Ce livre a été reçu chez les Juifs longtemps avant Antiochus; les Septante l'ont traduit cent ans avant lui, et selon Josephé même (*Ant.* l. 2. c. 8.), on le montra à Alexandre-le-Grand pour lui faire voir ce que Daniel avait écrit de lui. » (Carrières.)

(2) Luc. 1. 28, 30, 33.

Le représentant à jamais célèbre du dernier empire, « Pilate rentra dans le palais, fit venir Jésus, et lui dit : Etes-vous roi des Juifs? — Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? — Pilate lui répliqua : Ne savez-vous pas que je ne suis pas juif? Ceux de votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains : qu'avez-vous fait? — Jésus lui répondit : *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs : mais mon royaume n'est point d'ici.* — Pilate lui dit alors : Vous êtes donc roi? — Jésus lui répartit : *Oui, je suis roi. C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité : quiconque appartient à la vérité écoute ma voix.* — Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? — Et ayant dit ces mots il sortit encore pour aller vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme.¹ »

Jésus-Christ affirme donc qu'il est Roi, et que le règne qu'il vient établir *en ce monde*, n'est pas *de ce monde*, n'est pas d'ici, mais d'en haut, puisque c'est le règne de la vérité. La politique demande : Qu'est-ce que la vérité? et puis s'en va sans attendre la réponse.

Nous ne savons s'il est dans l'Évangile quelque chose de plus saisissant que la suite de ce colloque. Le gouverneur romain avait présenté aux Juifs Jésus flagellé et couronné d'épines, espérant voir leur haine enfin assouvie par ce lamentable spectacle, mais « ils se mirent à crier, en disant : Crucifiez-le, crucifiez-le! — Pilate leur dit : Pre-

(1) Joan. 18. 33-36.

nez-le et crucifiez-le vous-mêmes; car pour moi je ne trouve en lui aucun crime. — Les Juifs répondirent : Nous avons une loi, et *selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.* — Pilate ayant entendu ces paroles, CRAIGNIT ENCORE D'AVANTAGE. Et étant entré dans le prétoire, il dit à Jésus : D'OU ÊTES-VOUS? — Mais Jésus ne lui répondit plus.¹ »

Quelle crainte, quelle question, et quel silence!

« Alors Pilate lui dit : Vous ne me parlez point? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer? — Jésus lui répondit : *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché.* — DEPUIS CELA PILATE CHERCHAIT UN MOYEN DE LE DÉLIVRER.² »

Il est évident qu'un rayon de la lumière de Dieu frappait encore l'œil du juge, et lui faisait entrevoir qu'un grand mystère passait devant lui. Mais la politique qui l'avait rendu indifférent à la vérité, jusqu'à lui mériter le silence de la Vérité vivante, la politique va lui dérober ce reste de lumière :

« Les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, *vous n'êtes point l'ami de César*; car quiconque se fait roi, se déclare contre César. — Pilate ayant entendu *cette parole*, mena Jésus hors du prétoire, s'assit à son tribunal au lieu appelé en grec Lithostrotos, et en hébreu Gabbatha. C'était le jour de la préparation de la pâque, et il était environ la sixième heure; et il dit aux Juifs : Voilà votre roi. — Mais

(1) Joan. 19. 6-8.

(2) Joan. ibid. 10-12.

ils s'écrièrent : Otez-le, ôtez-le du monde, crucifiez-le. — Pilate leur dit : Crucifierai-je votre roi? — Les princes des prêtres lui répondirent : Nous n'avons point *d'autre roi que César*. — ALORS, il le leur abandonna pour être crucifié.¹ »

La croix est le trône où le chef du nouvel empire veut monter pour « attirer tout à lui.² »

§ III.

Il faut maintenant entendre les prophètes nous annonçant d'avance les caractères de cette royauté nouvelle. Il faut voir la grande figure du Christ dessinée par ces mains que conduisait la droite de Dieu. Les prophètes n'ont pas seulement tracé les grands traits de la divine victime de notre rédemption, mais ils sont descendus jusqu'aux détails et jusqu'aux ombres :

« Et toi, Bethléem, tu es petite entre les villes de Juda; et cependant c'est de toi que sortira celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité.³ » *

Vous avez ici le lieu obscur de la naissance temporelle du Christ, mais vous avez en même temps le lieu splendide de sa naissance éternelle *In sinu Patris*.⁴

Mais comment naîtra-t-il en ce monde? « Une Vierge concevra, dit Isaïe, et elle enfantera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel :⁵ » c'est-à-dire Dieu avec nous.⁶ *

(1) Joan. ibid. 12-16.

(2) Joan. 12. 32.

(3) Mich. 5. 2.

(4) Joan. 1. 18.

(5) Is. 7. 14.

(6) Matth. 1. 23.

Et quelle sera la vie de cet enfant né d'une vierge, de ce Dieu avec nous ?

« Je suis l'Oint du Seigneur, envoyé pour annoncer la vérité aux humbles, guérir les âmes blessées, délivrer les captifs, prêcher le temps de la miséricorde.¹ »

« Oui, dit encore le prophète, *Dieu lui-même viendra* et vous *sauvera* : c'est alors que les yeux des aveugles s'ouvriront, que le sourd entendra, que le boiteux bondira comme le cerf, et que la langue des muets sera déliée.² »

Et cependant, celui qui exercera une telle puissance, sera plein de douceur et d'amour :

« Il ne foulera pas aux pieds le roseau déjà brisé, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore.³ »

Mais cette miséricorde que les prophètes ont vue dans la vie du Christ, ils l'ont vue briller de tout son éclat dans la Passion du Sauveur. — Ils ont vu la victime volontaire vendue comme l'agneau du sacrifice :

« Trente pièces d'argent furent alors comptées pour ma récompense. Et *le Seigneur* me dit : Allez jeter à *l'ouvrier en argile* cet argent qu'ils ont estimé ma valeur aussi, lorsqu'ils *m'ont mis à prix*.⁴ »

Ils ont vu ses humiliations, ses souffrances et sa mort, comme ils ont vu la gloire dont elles devaient être suivies :

(1) Is. 61. 1-2.

(2) Is. 35. 5-6.

(3) Is. 42. 3.

(4) Zach. 11. 12-13.

« Qui a cru à notre parole , s'écrie Isaïe , quand nous avons annoncé la grande œuvre de Dieu ?

» Il s'élèvera comme un faible arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre aride. Il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons vu , et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous est apparu comme un objet de mépris , comme le dernier des hommes , comme l'homme de la douleur et des souffrances. Sa face nous était comme cachée ; il semblait méprisable , et nous l'avons méconnu. *Il a véritablement pris sur lui nos langueurs et s'est chargé lui-même de nos peines.* Et nous l'avons considéré comme un lépreux , comme un homme que Dieu a frappé et humilié *Mais il a été couvert de plaies pour nos iniquités, et il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.* Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes ; chacun avait suivi sa voie : et *Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert en sacrifice parce que lui-même l'a voulu,* et il n'a point ouvert la bouche pour se plaindre : il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; et comme un agneau devant celui qui le tond , il gardera le silence. Condamné au dernier supplice , il est mort au milieu des douleurs : mais qui dira sa génération,¹ la nombreuse postérité enfantée par sa mort, lorsqu'il aura été retranché de la terre des vivants ? *Je l'ai frappé, dit*

(1. Ce fut de ces paroles d'Isaïe que l'Esprit-Saint se servit pour amener à la foi en Jésus-Christ le ministre de la reine d'Ethiopie, comme nous l'avons vu à la page 64 , où nous avons suivi , avec Carrières , l'interprétation d'un grand nombre de Pères qui traduisent : *Qui nous racontera sa génération, sa naissance divine, son éternelle origine ?* La traduction dont nous nous servons ici paraît la plus conforme au texte hébraïque.

le Seigneur, à cause des crimes de mon peuple.... Le Seigneur l'a donc voulu briser dans son infirmité, parce qu'en donnant sa vie pour le péché, il enfantera une race durable, et fera accomplir la volonté de Dieu sur la terre.

» Il verra le fruit de ce qu'il aura souffert, et il en sera rassasié. Mon Serviteur est juste, dit le Seigneur, et il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et portera sur lui la peine due à leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai les multitudes pour partage, et parce qu'il a sacrifié sa vie, qu'il a voulu être mis au nombre des coupables, qu'il a porté les péchés de tous, et qu'il a prié pour les pécheurs, il s'emparera des dépouilles des puissances ennemies. Réjouissez-vous donc (Eglise des nations), stérile, qui n'enfantiez point; chantez des cantiques de louange, et poussez des cris de joie vous qui n'aviez point d'enfants, parceque celle qui était abandonnée est maintenant plus féconde que la première épouse. Prenez donc plus d'espace pour dresser vos tentes, car vous vous étendrez à droite et à gauche; votre postérité aura les peuples pour héritage, et elle habitera les villes désertes. Ne craignez plus, vous ne serez plus confondue, vous ne rougirez plus, il ne vous restera plus de sujet de honte, parceque vous oublierez la confusion de votre jeunesse, et vous perdrez le souvenir de l'opprobre de votre veuvage. Car celui qui vous a créée sera votre Seigneur; son nom est le Dieu des armées: et votre rédempteur, le Saint d'Israël, s'appellera le Dieu de toute la terre.¹ »

Voilà comment Isaïe annonce les triomphes du Christ, après en avoir décrit les douleurs, avec une précision qui a

(1) Is 53 et 54.

fait donner à sa prophétie le nom d'Évangile de l'Ancien Testament.

Les autres prophètes n'ont pas été moins divinement clairs :

« Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, dit encore le Psalmiste, et ils m'ont offert du vinaigre pour étancher ma soif.¹ » — « Ils ont percé mes mains et mes pieds, on pourrait compter tous mes os. Ils m'observent et me considèrent avec attention : ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort.² » — C'est ainsi que le prophète-roi parle au nom du Sauveur dans le Psaume même dont Jésus-Christ en croix adressa les premières paroles à son Père au moment suprême de notre rédemption : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?³ » — « Je suis l'opprobre des hommes, dit-il encore dans le même Psaume, je suis l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Je suis l'objet de leurs railleries, et *ils secouent la tête en disant* : Il a mis sa confiance dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre.⁴ »

Vous le voyez : la scène du Calvaire était écrite mille ans d'avance : « Ceux qui passaient par là le blasphémaient en secouant la tête et lui disaient : Toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâties en trois jours,⁵ que ne te sauvestu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.⁶ »

(1) Ps. 68. 22.

(2) Ps. 21. 17-19.

(3) Ps. 21. — Matth. 27. 46. — Marc. 15. 34. (4) Ps. 21. 7-9.

(5) Jésus avait ainsi parlé du temple de son corps. (Joan. 2. 19-21)

(6) Matth. 27. 39-40.

Mais il est un autre chant de David que Jésus-Christ s'est encore appliqué lui-même, et où le prophète royal, dans un sublime colloque entre Dieu et son Christ, a tout dit du Verbe incarné :

Sa passion : *Il boira dans son passage de l'eau du torrent*; sa gloire : *C'est pour cela qu'il élèvera la tête*; sa puissance : *Il jugera les nations*; son sacerdoce perpétuel et jusqu'au rit de son sacrifice : *Tu es prêtre pour toujours selon le rit de Melchisedech* (Car Melchisedech offrit le pain et le vin parce qu'il était le prêtre du Très-Haut.¹); sa filiation divine enfin : *Jehovah a dit A MON MAITRE : Asseyez-vous à ma droite.*² C'est en parlant de cette prophétie, que Jésus-Christ, nous l'avons vu, adressa aux pharisiens cette question qui les réduisit au silence : *Si David l'appelle son Seigneur, comment le Christ est-il son fils ?*³

Enfin, le Verbe de Dieu a fait annoncer avec une souveraine clarté le sacrifice universel du Nouveau Testament, de la victime une fois immolée sur le Calvaire, et qui devait être offerte *en tout lieu* par le nouveau Sacerdoce : *Je prendrai, dit-il, des prêtres de toutes les nations,*⁴ et ce n'est plus seulement à Jérusalem, mais *partout* que *mon nom sera glorifié* par l'offrande du sacrifice sans tache : *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus : et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda : quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum.*⁵

Voilà donc ce qui était écrit de Jésus-Christ des siècles avant l'incarnation ! Et dans quel livre ? Dans le livre que

(1) Gen. 44. 18.

(2) Ps. 109.

(3) Matth. 22. 45.

(4) Is. 66. 34.

(5) Mal. 4. 44

conserve avec un soin jaloux le peuple ennemi du Christ, peuple unique, seul vivant des anciens peuples, mort lui-même comme peuple, mais vivant comme témoin des premiers jours, vieillard aveugle et quarante fois séculaire, que toutes les puissances du monde ne pourront séparer du monument biblique autour duquel il veille et sur lequel son aveuglement est écrit comme tout le reste !

Les chefs des empires, les grands capitaines, les hommes célèbres, ont eu leurs historiens pour redire au monde leurs noms et leurs vies, mais lequel d'entre ces grands hommes a pu faire écrire son histoire par tous les siècles qui l'ont précédé? Aucun, hormis Notre-Seigneur Jésus-Christ. *C'est qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu,*¹ et que seul, par conséquent, il a pu dire par la bouche de ses prophètes, l'œuvre qu'il voulait accomplir en *prenant notre nature et en habitant parmi nous.*²

§ IV.

Mais s'il a fait écrire d'avance sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, son triomphe, il a surtout parlé lui-même de la grande œuvre pour laquelle il est mort :

« Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que JE suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.³ »

(1) Joan. 1. 1.

(2) Ibid. 44.

(3) Matth. 28. 18-20.

Qui parle ainsi? Est-ce un homme?

S'il n'était qu'un homme, sa parole serait insensée. Tout passe en ce monde : les peuples et les rois, les lois et les cultes, les hommes et les choses ; et tandis que les empires renversés les uns sur les autres ne nous font voir dans l'histoire humaine qu'une longue succession de ruines, voilà qu'un homme se présente, qui prétend fonder un empire éternel :

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les forces de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle!¹ »

Encore une fois, si cette parole était d'un homme seulement, elle n'exprimerait qu'un vain rêve. C'est parce qu'elle est d'un Homme-Dieu que nous la voyons se réaliser depuis vingt siècles. « Et qu'on ne dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement : car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse.² »

Jésus-Christ apparaissant à ses apôtres après sa résurrection leur avait dit :

« Ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous avais annoncé lorsque j'étais encore avec vous, qu'il était nécessaire que *tout ce qui a été écrit de moi dans la*

(1) Matth. 16. 18

(2) Bossuet. *Disc. sur l'hist. univ.* II^e part.

loi de Moïse, dans les Psaumes et dans les Prophètes, fût accompli. — En même temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures ; et il leur dit : C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on *prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations*, en commençant par Jérusalem.¹ »

« *Tunc aperuit illis sensum* : Il leur ouvrit l'esprit, il leur donna l'intelligence. — Donnez, Seigneur, dit saint Augustin, donnez aussi l'intelligence à ceux qui doutent du Christ, ouvrez-leur l'esprit et le cœur, afin qu'eux aussi voient comme ont vu les premiers disciples. Jésus se tenait au milieu d'eux, ajoute le saint Docteur ; ils l'avaient vu souffrir ; ils l'avaient vu attaché à la croix ; et puis ils le virent présent et vivant après sa résurrection. Les disciples virent cela, mais il est une chose qu'ils ne virent pas. Qu'est-ce donc qu'ils ne virent pas ? Le corps, c'est-à-dire, l'*Eglise*. Ils virent tout le reste ; mais pour le corps ils ne le virent point. Ils virent l'époux, mais l'épouse était encore cachée. Il la leur avait aussi annoncée d'avance ; car il a été écrit : « C'est ainsi que le Seigneur devait souffrir, » et le troisième jour ressusciter d'entre les morts. » C'est là l'époux, et que dit-il de l'épouse ? « Et en son nom la pénitence et la rémission des péchés seront prêchées à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. » C'est ce que les apôtres ne voyaient pas encore. Ils ne voyaient pas l'Eglise répandue par toutes les nations. Ils virent la tête, et par la tête ils crurent au corps : par ce qu'ils voyaient, ils

(1) Luc. 24. 44-47.

croyaient à ce qu'ils ne voyaient pas. Nous sommes comme eux; nous voyons quelque chose qu'ils ne voyaient pas. Qu'est-ce que nous voyons qu'ils ne voyaient pas? L'Église répandue par toutes les nations. Qu'est-ce que nous ne voyons pas et qu'ils ont vu? Jésus-Christ sous la forme humaine. Or, de même que ceux-là en voyant cela crurent au corps, c'est-à-dire à l'Église; *de même, nous qui voyons le corps, nous croyons à la tête.* Que ce que nous voyons nous soutienne aussi dans la foi! La vue de Jésus-Christ les soutenait et les faisait croire à l'Église qui devait se former dans l'avenir; que la vue de l'Église nous soutienne de même, pour nous faire croire à Jésus-Christ ressuscité. Leur foi a été accomplie; la nôtre le sera à son tour. Leur foi à l'Église a été vérifiée; la nôtre en Jésus-Christ se vérifiera aussi. Jésus-Christ tout entier leur était connu comme à nous; mais ils ne l'ont pas vu tout entier, pas plus que nous ne le voyons tout entier. Ils ont vu la tête, et ils ont cru au corps, nous voyons le corps; et nous croyons à la tête.¹ » *

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Jésus-Christ a affirmé sa divinité; il l'a fait annoncer à toute la terre; il l'a prouvée par ses œuvres, et par les deux témoins que Dieu seul peut prendre : le passé et l'avenir; il a manifestement fait servir tous les temps à sa gloire; il est seul en vérité, *le Roi immortel des siècles.*

Que font, après cela, ceux qui croient se donner des airs de science, en parlant de Jésus-Christ comme d'un

(1) Serm. 416. Ed. Ben.

sage et d'un grand homme? Ils comparent le maître des temps aux hommes qui passent avec le temps, et font ainsi profession non-seulement d'impiété mais d'ignorance volontaire. Ils blasphèment et ils déraisonnent.

S'il était du moins possible de les compter encore au nombre de ceux dont Jésus-Christ a dit à l'heure suprême de la rédemption : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!*

CHAPITRE II.

JÉSUS-CHRIST DANS L'HISTOIRE.

ARTICLE PREMIER.

QU'EST-CE QUE L'HISTOIRE GÉNÉRALE ? — EXISTE-T-ELLE ? — OÙ EST-ELLE ?

§ 1.

Qu'est-ce que l'histoire générale ?

Les Ecritures des deux Testaments, on vient de le voir, rendent à la Divinité de Jésus-Christ un témoignage incomparable. La science légère, s'efforcera de s'en débarrasser en disant : Ce n'est que de l'histoire sacrée ! mais sacrée ou profane, cette histoire est-elle concluante ? Elle l'est, manifestement, si l'ancien Testament est antérieur au nouveau, et si les faits annoncés tant de siècles d'avance dans le premier, ont été fidèlement accomplis dans le second. Or, cette antériorité et cet accomplissement sont éclatants comme la lumière du jour. — Le témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ par les Ecritures est donc souverainement historique, et, en nous arrêtant ici, nous eussions déjà montré la place unique qu'occupe Jésus-Christ dans l'histoire. Mais nous voulons insister sur ce grand sujet, le traiter à un autre point de vue, et faire reconnaître dans le Christ la clef de l'histoire générale,

celui qui seul a ouvert le grand livre des destinées de l'humanité. Nous voulons faire toucher au doigt par tout homme sincère, la vérité de ces paroles :

« Je vis dans la main droite de celui qui était assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux, — et j'entendis une voix qui disait : Qui ouvrira le livre et en lèvera les sceaux? — Mais nul ne pouvait ouvrir le livre ni le regarder. Je fondais en larmes de ce que nul ne s'était trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. Alors l'un des vieillards me dit : Voici le lion de la tribu de Juda qui a vaincu, et qui a la puissance d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux. — Je regardai et je vis un agneau *comme égorgé* et qui était *debout*. Et il vint prendre le livre, et après qu'il l'eut ouvert... j'entendis le Cantique nouveau : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, *parce que vous avez été mis à mort, et que par votre sang vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation.*¹ »

Voilà ce que vérifie à la lettre l'histoire du monde. Mais qu'est-ce que l'histoire du monde? Quel en est l'objet véritable?

Est-ce la suite des empires et des dynasties? la chaîne des grandes batailles qui ont successivement changé la carte du monde politique? la vie des grands capitaines des différents siècles? Sont-ce les guerres entre les États qui se sont disputé la prépondérance, et dans chaque État, les luttes entre les partis qui s'y sont disputé le pouvoir? Est-ce

(1) Apoc. 5. 4-9.

le progrès des lettres, des arts, des sciences, de l'industrie et du commerce chez les différentes nations? Est-ce enfin, la condition du droit privé, du droit public et du droit des gens aux différentes époques du monde? — Oui, sans doute, c'est tout cela, mais n'est-ce que cela?

Manifestement, l'histoire du monde doit être *le tableau fidèle de la marche du genre humain à travers les siècles.*

Or, cette marche ne consiste-t-elle que dans le mouvement politique, juridique, scientifique, littéraire, industriel, artistique, des nations? Ce mouvement, ou plutôt ces mouvements divers des hommes et des peuples *sur eux-mêmes*, ne sont-ils pas dominés par un mouvement général qui emporte tous les autres, par le grand mouvement vers *la fin*, vers le but de l'humanité?

S'il n'en était pas ainsi, il faudrait comparer la terre et les hommes qui l'habitent à un champ où les fourmis se disputent le grain qui tombe, et où les cigales chantent quelques jours au milieu des fleurs jusqu'à ce qu'arrive l'hiver avec le silence et la mort : *Et habitatores ejus sunt quasi locustæ.*¹

Nous sommes loin, en parlant ainsi, de méconnaître l'importance de l'histoire politique et militaire, de l'histoire du droit, de l'histoire des sciences, des arts et de l'industrie; mais nous disons que cette importance dépend principalement elle-même de sa relation avec l'histoire fondamentale de l'humanité, c'est-à-dire avec l'histoire de notre origine, de notre nature, de nos destinées, et du mouvement général du monde moral vers sa fin dernière. C'est là l'unique

(1) Is. 40. 22.

véritable tableau de la vie du genre humain, l'unique histoire vraiment générale, la seule qui montre le lien des peuples et des temps. Comment l'histoire qui n'indique pas ce lien peut-elle s'appeler générale ou universelle? Elle ne l'est pas plus que le simple rapprochement d'une multitude de cartes particulières des différentes contrées du globe n'est la mappemonde. Mais ce grand lien qui fait apercevoir l'ensemble du monde moral est nécessairement triple dans son unité, puisqu'il n'unit les peuples entre eux qu'à la condition de les rattacher en même temps à un même principe et à une même fin. Or, ce qui *relie* le monde à son principe et à sa fin, s'appelle *religion*, et voilà pourquoi l'histoire religieuse est nécessairement l'âme et l'unité vivante de l'histoire du monde.

La science moderne, même chez les adversaires de la foi, s'est vue contrainte de reconnaître cette vérité. — Aussi, l'histoire des religions est-elle devenue le grand objet des travaux scientifiques de l'Allemagne. La France l'a suivie dans cette voie, et la même tendance se manifeste ailleurs. — C'est ainsi que dans un ouvrage où l'on a réuni ce que les écoles rationalistes de la France et de l'Allemagne ont produit de plus hasardé sur cette question, on a reconnu cependant avec elles que *la religion est la vie du monde, que les nations reposent sur une conception religieuse.*¹

Encore une fois donc, l'histoire religieuse est l'unité vivante, l'âme de l'histoire générale, parce qu'elle seule décrit le mouvement qui emporte avec lui tous les autres,

(1) *Études sur l'histoire de l'humanité*, par M. Laurent. Préface.

Où la religion est l'âme des peuples, elle forme la vraie substance de leur vie historique, c'est le fil qui doit nous conduire dans le labyrinthe des faits passagers.

et qui influe si radicalement sur eux, que c'est le degré même du libre consentement des sociétés ou de leur résistance également libre à ce mouvement principal et divin, qui caractérise, dans ce qu'elles ont de fondamental, les civilisations diverses dont le monde a été le théâtre.

Mais cette histoire générale existe-t-elle? Le monde se souvient-il de son origine et sait-il sa destinée? L'humanité sait-elle d'où elle vient, où elle va et par quel chemin? Y a-t-il sur la terre une société qui n'a jamais perdu le fil de cette grande histoire? Y a-t-il un livre où on la trouve écrite et dont la véracité est *évidente par elle-même*: *Justificata in semetipsa*? Toutes les autres histoires génésiaques ou religieuses sont-elles la confirmation de celle-là, et tous les autres livres sacrés du monde, l'incontestable contre-épreuve de celui-là?

Oui, l'histoire du monde existe; oui, le monde se souvient de son origine et de sa destinée, et ceux qui s'efforcent de répandre l'obscurité et le doute sur son principe et sa fin, dans l'espoir de se frayer impunément un chemin arbitraire à travers la vie, doivent se résigner à la lumière. Oui, l'humanité sait d'où elle vient, où elle va et par quelle voie; et cette grande voie de l'humanité est si largement et si profondément tracée dans toute la suite des âges, qu'il est impossible de la méconnaître au milieu des mille sentiers où se sont égarés ses pas.

Oui, il est sur la terre une société perpétuelle en possession certaine de cette histoire; une société qui la garde dans ses archives et qui la montre à l'univers écrite de main si *évidemment* divine, que la *raison* ne peut douter de son témoignage sans se renier elle-même.

Oui, cette histoire qui n'a besoin d'être confirmée par aucune autre, l'est cependant par toutes les autres, et par la fable elle-même, ce faux reflet de la lumière divine dans l'imagination humaine, ce mensonge si semblable à la vérité, qu'il en devient, malgré lui, la confirmation.

Nous allons parcourir toutes ces thèses déjà préparées par la science des croyants et des incrédules, et en constater les invincibles conclusions, mais dans un ordre inverse de celui que nous venons d'indiquer. Nous n'irons pas de la vérité à la fable, mais nous partirons de la fable pour chercher et reconnaître la vérité. Les ombres nous révéleront la lumière, et leur direction commune nous dira d'où vient le jour.

Nous verrons ainsi qu'au point de départ de l'humanité, dans sa marche à travers les siècles, dans le but qu'elle veut atteindre, et dans le moyen qu'elle emploie pour y parvenir, le Christ est partout, le Christ *seul* rend raison de tout ; qu'en dehors de lui, les vains systèmes décorés du nom de philosophie de l'histoire sont des rêves qui s'évanouissent en présence des faits, et que Celui qui a dit de lui-même : *Je suis la lumière du monde*, a seul donné le mot du grand secret des temps.

§ II.

Un fait domine l'histoire religieuse du monde.

Si nous ne nous adressions qu'à des esprits non prévenus, nous suivrions la méthode ordinaire dans l'exposé du grand fait historique du christianisme *avant* et après Jésus-Christ. Nous dirions avec Bossuet : « Quatre ou cinq faits authen-

tiques, et plus clairs que la lumière du soleil, nous font voir notre religion aussi ancienne que le monde : ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a créé l'univers, qui tenant tout en sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.¹ » — Mais comme il est aujourd'hui un trop grand nombre d'hommes habitués à éluder les faits qui les gênent, et prompts à s'en débarrasser en se jetant d'un autre côté, nous voulons les placer tout de suite en présence d'un fait auquel ils n'échapperont pas, puisqu'on le rencontre infailliblement de quelque côté qu'on se tourne. C'est parce qu'il domine l'histoire de tous les peuples, qu'il suit le mouvement religieux de l'humanité jusque dans ses plus grands écarts, et qu'il le caractérise fondamentalement, que nous le prenons pour point de départ de toutes nos recherches.

Quel est-il, ce fait ?

C'est la foi du genre humain à l'expiation par le sang, foi attestée par l'universalité des sacrifices.

Faut-il encore donner des preuves de cette universalité ? Elles semblent superflues après cet aveu de Voltaire : « De tant de religions si différentes, il n'en est aucune qui n'ait eu pour but principal les expiations. L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence.² »

Aussi, le savant anglais Faber s'est-il borné à dire sur ce grand sujet : « Il n'est pas nécessaire d'établir par des

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* II^e part. in fine.

(2) *Essai sur les mœurs*, c. 120. — Nous verrons Voltaire oublier, avec sa légèreté ordinaire, l'importance du fait qu'il reconnaît ici.

preuves régulières et formelles, que la pratique d'immoler des victimes expiatoires a été usitée dans toutes les parties de la terre, et qu'elle a été également adoptée par les nations les plus barbares et les plus civilisées. Le sauvage idolâtre du nouveau monde et le sectateur policé de l'ancien polythéisme croient également que, *sans l'effusion du sang*, les péchés ne peuvent être remis.¹ »

Mais si, pour être constant, ce grand fait n'a pas besoin de démonstration en forme, il est cependant si plein d'enseignements historiques du premier ordre, qu'un des plus fermes et des plus pénétrants esprits de notre siècle, le comte de Maistre, en a fait l'objet d'une étude à part. L'ouvrage d'un pareil ouvrier ne doit pas être refait. Et si nous nous permettons ici de dégager l'*Éclaircissement sur les sacrifices* de certaines digressions philosophiques dont il peut se passer, et de simplifier ses conclusions dans leur rapport avec notre sujet, ce sera sans altérer les textes du grand écrivain. Nous citerons d'abord ceux où il rappelle certaines circonstances lumineuses du fait dominateur de tous les cultes, pour rechercher ensuite avec lui comment ce fait est expliqué par la science.

« Il n'y a rien de plus connu dans l'antiquité, dit-il, que les *tauroboles* et les *crioboles* qui tenaient au culte oriental de Mithra (mais dont l'usage s'était introduit chez les Grecs et les Romains). Ces sortes de sacrifices devaient opérer une purification parfaite, effacer tous les crimes et procurer à l'homme une véritable renaissance spirituelle : on creusait une fosse au fond de laquelle était placé l'initié : on étendait au-dessus de lui une espèce de plancher percé d'une

(1) *Ilor. Mosaic.*

infinité de petites ouvertures, sur lequel on immolait la victime. Le sang coulait en forme de pluie sur le *pénitent*, qui le recevait sur toutes les parties du corps, et l'on croyait que cet étrange baptême opérait une *régénération spirituelle*. Une foule de bas reliefs et d'inscriptions rappellent cette cérémonie et le *dogme universel* qui l'avait fait imaginer....¹

» Rien n'est plus frappant dans toute la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies payennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers; mais sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général, il se conforme au rite fondamental des nations....

» Il faut remarquer que, dans les sacrifices proprement dits, les animaux carnassiers, ou stupides, ou étrangers à l'homme, comme les bêtes fauves, les serpents, les poissons, les oiseaux de proie, etc., n'étaient point immolés, à quelques exceptions près qui tiennent à d'autres principes. On choisissait toujours, parmi les animaux, les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes *les plus humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi....

(1) Gruter nous en a conservé une très-singulière que Van Dale a citée :

Dis Magnis
Matri Deum et Attidi
Seatus Agesilauæ Esidius....
..... *Taurebolio*
Criobolioque in æternum
RENATUS aram sacravit.

» C'est que la théorie entière des sacrifices expiatoires reposait sur le dogme de la réversibilité. On croyait (comme on a cru, comme on croira toujours) que l'innocent pouvait payer pour le coupable.

» La doctrine de la substitution étant universellement reçue, il ne restait plus de doute sur l'efficacité des sacrifices proportionnée à l'importance des victimes; et cette double croyance juste dans ses *racines*, mais corrompue par cette force qui avait tout corrompu, enfanta de toute part (excepté chez les Juifs) l'horrible superstition des sacrifices humains...

» On voudrait pouvoir contredire l'histoire lorsqu'elle nous montre cet abominable usage pratiqué dans tout l'univers; mais, à la honte de l'espèce humaine, il n'y a rien de si incontestable; et les fictions même de la poésie attestent le préjugé universel....

» Tout Gaulois attaqué d'une maladie grave, ou soumis
» aux dangers de la guerre, dit César,¹ immolait des hommes ou promettait d'en immoler, ne croyant pas que les
» dieux pussent être apaisés, ni que la vie d'un homme
» pût être rachetée autrement que par celle d'un autre. Ces
» sacrifices exécutés par la main des druides, s'étaient
» tournés en institutions publiques et légales; et lorsque
» les coupables manquaient, on en venait au supplice des
» innocents. »

« Ces sacrifices, ajoute le comte de Maistre, subsistèrent dans les Gaules, comme ailleurs, jusqu'au moment

(1) *De Bello Gallico*, l. 6. c. 46.

où le christianisme s'y établit; *car nulle part ils ne cessèrent sans lui, et jamais ils ne tinrent devant lui.*

» Est-il nécessaire de citer les Tyriens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Chananéens? Faut-il rappeler qu'Athènes, dans ses plus beaux jours, pratiquait ces sacrifices tous les ans? Que Rome, dans les dangers pressants, immolait des Gaulois? Qui donc pourrait ignorer ces choses?

» Lorsque nous arrivâmes en Amérique, à la fin du XV^e siècle, nous y trouvâmes cette même croyance. On amenait aux sacrificateurs mexicains jusqu'à vingt mille victimes humaines par an; et, pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple....

» Solis nous a conservé un monument de l'horrible bonne foi de ces peuples, en nous transmettant le discours de Magiscatzin à Cortez pendant le séjour de ce fameux Espagnol à Tlascala. *Ils ne pouvaient pas, lui dit-il, se former l'idée d'un véritable sacrifice à moins qu'un homme ne mourût pour le salut des autres.*¹

» Au Pérou les pères sacrifiaient leurs propres enfants...

» Aujourd'hui même, malgré l'influence de nos armes et de nos sciences, avons-nous pu déraciner de l'Inde ce funeste préjugé des sacrifices humains? Que dit la loi antique de ce pays? *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans, et celui de trois hommes pendant trois mille ans.*²

(1) Ant. Solis. *Cong. de la Nouv. Esp.* 1. 8. c. 8.

(2) *Recherches Asiatiques.* Sir Will. Jones. Tom. II. p. 4058.

» Je sais que, dans les temps plus ou moins postérieurs à la loi, l'humanité, par fois plus forte que le préjugé, a permis de substituer la figure d'un homme à la victime humaine, mais les sacrifices réels ont duré pendant des siècles, et celui des femmes à la mort de leurs maris subsiste toujours....

» Le gouvernement du Bengale ayant voulu connaître en 1803, le nombre des femmes qu'un préjugé barbare conduisait sur le bûcher, trouva qu'il n'était pas moindre de trente mille par an.¹

» *Toujours et partout* où le vrai Dieu n'a pas été adoré, on a immolé l'homme; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent, et la fable elle-même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté.² » — Et là où le vrai Dieu n'a pas cessé d'être adoré, les expiations par le sang, mais exemptes de l'horrible immolation des victimes humaines, ne furent pas moins en usage qu'ailleurs, de sorte que le sacrifice fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances.

Voilà le fait : quelle en est l'explication ?

§ III.

Quel est le sens de ce fait universel ?

Écoutons d'abord la petite science : « L'idée vulgaire qui se présente la première à l'esprit et qui précède visible-

(1) *Annales littéraires et morales*, tom. II. — *Documents anglais*, traduits dans la *Gazette de France* du 19 Juin 1804.

(2) De Maistre, *ibid.*

ment la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de *présent* fait à la Divinité. *Les dieux sont nos bienfaiteurs* (datores honorum) : *il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux* : de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvraient les repas.

» Heyne, en expliquant ce vers d'Homère :

Du repas dans la flamme il jette les prémices,¹

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices : « Les » anciens, dit-il, offrant aux dieux une partie de leur » nourriture, la chair des animaux dut s'y trouver com- » prise, et le *sacrifice*, ajoute-t-il, *envisagé de cette ma- » nière, n'a rien de choquant.*² » Ces derniers mots, pour l'observer en passant, prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le choquait.

» Il ne s'agit point en effet uniquement de *présent*, d'*offrande*, de *prémices*, en un mot d'un simple acte d'hommage et de reconnaissance rendu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à la *suzeraineté* divine ; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels : ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait les repas domestiques.

(1) *Iliad.* l. 41. 230.

(2) Heyne, *ad loc.*

» Il s'agit de *sang*, il s'agit de *l'immolation* proprement dite; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans *l'effusion du sang*, une vertu expiatrice utile à l'homme : voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil.¹ »

Il s'agit de savoir pourquoi, à côté des sacrifices dits *pacifiques* au moyen desquels l'homme *exprimait* ses sentiments d'adoration et de reconnaissance envers la Divinité, on trouve partout et toujours les sacrifices *expiatoires*, l'immolation des victimes.

« Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la religion*, adopte l'idée de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un sacrifice, dit-il, est considéré comme un » présent : or, pour donner une chose à Dieu, il faut la » détruire pour l'homme. S'agit-il d'un solide, on le brûle; » d'un liquide, on le répand; d'un animal, on le tue. » L'homme, faute d'un meilleur moyen, rêve qu'en se » faisant du tort il fait du bien à Dieu; il croit au moins » prouver de cette manière la sincérité des sentiments » d'amour et d'adoration dont il est animé; et c'est ainsi » que notre dévotion mercenaire se flatte de tromper Dieu » après s'être trompée elle-même.² »

(1) Les Perses, au rapport de Strabon, se divisaient la chair des victimes, et n'en réservaient rien pour les dieux; car, disaient-ils, Dieu n'a besoin que de l'âme de la victime. Ils appelaient ainsi le *sang*, ou la vie animale. (Strabo, l. 45.) — Ce texte curieux réfute directement les idées de Heyne, et se trouve parfaitement d'accord avec les théories hébraïques, suivant lesquelles *l'effusion du sang constitue l'essence du sacrifice*. (De Maistre. Op. cit.)

(2) *The natural History of religion*.

Le comte de Maistre après avoir fait remarquer que cette acrimonie n'explique nullement le problème de savoir d'où a pu venir aux hommes de tous les temps et de tous les lieux l'idée de la vertu expiatrice de l'effusion du sang, ajoute :

« On peut remarquer dans ce morceau de Hume, l'un des caractères les plus frappants de l'impiété : c'est le *mépris de l'homme*. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil et ne respirant que l'orgueil, l'impiété ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, de la décourager, de la dégrader, d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer : et c'est ainsi que, sans y faire attention, elle met dans le jour le plus resplendissant le caractère opposé de la religion, qui emploie sans relâche *l'humilité pour élever* l'homme jusqu'à Dieu.¹ »

Hume ne voit dans le culte universel qu'un rêve stupide : *L'homme*, dit-il, *croit prouver de cette manière la sincérité des sentiments d'amour et d'adoration dont il est animé; et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire se flatte de tromper Dieu après s'être trompée elle-même!* — Il n'y a cependant ici que l'écrivain qui se trompe. Quand les sentiments sont sincères, *ils s'expriment*. Le culte est l'expression de ce sentiment de justice : *Il faut faire hommage de nous-mêmes et de nos biens à celui de qui nous tenons ce que nous sommes et ce que nous possédons*. L'homme, être spirituel et corporel, ne conçoit la vérité qu'au moyen des images, et comme il la conçoit, il

(1) De Maistre. Op. cit.

l'exprime. Mais le culte ne manifeste pas seulement le sentiment religieux, il l'éveille. Quand je plie les genoux, dit quelque part saint Augustin, mon âme s'incline.

En ordonnant le culte, Dieu a traité l'homme selon la double nature qu'il lui a donnée, intellectuelle et sensible. Aussi, quand j'allume la lampe du sanctuaire ou que je dépose une fleur au pied des tabernacles, je prétends être plus philosophe que ces étroits raisonneurs qui sourient en me regardant faire.

Mais revenons au sujet principal. Nous avons entendu la vaine science par la bouche de Heyne et de Hume : il faut encore écouter Voltaire qui n'a pas manqué d'oublier avec soin l'aveu que nous avons cité et que lui avait arraché l'évidence :

« On ne voyait, dit-il, dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, de longues fourchettes de fer, des *cuillers*, ou des *cuillères* à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le mépris et l'horreur. *Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité des mœurs, qui porta ENFIN les hommes à sacrifier d'autres hommes.*¹ »

« Voltaire, répond le comte de Maistre, n'avait sans doute jamais mis le pied dans un temple antique; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple proprement dit présentait le spectacle d'une boucherie ou d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches,

(1) Voyez la note 1^{re} sur la tragédie décrépite de *Minos* (De Maistre. Op cit.).

ces longues fourchettes, ces *cuillers* ou *cuillères*, et tant d'autres instruments aussi terribles, sont tout aussi à la mode qu'autrefois, sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers ou des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite.

» Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation *systématique* de l'homme. On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'*enfin* employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux, antérieurement usités depuis des siècles : rien n'est plus faux. *Toujours et partout où le vrai Dieu n'a pas été adoré, on a immolé l'homme....*

» La simple conscience qu'on appelle *bon sens* suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication de Voltaire, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité...¹ »

Mais est-ce la véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité qui, pour expliquer la base sanglante du culte universel, a dit un jour :

La crainte dans le monde imagina les dieux?²

(1) De Maistre. *Eclaircis. sur les sacrifices.*

(2) *Primus in orbe deos fecit timor.* — Ce passage, dont on ignore le véritable auteur, se trouve parmi les fragments de Pétrone. Il est bien là. (De Maistre, *ibid.*)

« Je n'adopte point cet axiome impie, dit admirablement bien le comte de Maistre. Je me plais au contraire à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir et la bonté, en l'appelant *le Seigneur, le Maître, le Père, etc.*, montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer encore que la musique, la poésie, la danse, en un mot tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte, et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier mot devint partout synonyme du premier.

» Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

» Il faut cependant avouer, que l'histoire nous montre l'homme persuadé dans tous les temps de cette effrayante vérité : *qu'il vivait sous la main d'une puissance irritée, et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

» Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires ; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très-bien comment elles s'accordent, et pourquoi le sentiment de la terreur à toujours subsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

» Les dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de grâce. Mais les dieux sont justes et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes ;

et pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice*.

» Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. *Les hommes primitifs, dont le genre humain reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables. Les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme*; en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la *dégradation primitive et universelle*, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le péché*; car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme,¹ et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain...² »

Cette tradition n'a jamais séparé l'idée de la faute de celle de l'expiation, l'idée de la déchéance de celle de la réhabilitation, l'idée de la dégradation, de l'esclavage de l'homme, de celle de la rédemption. — « La rédemption est une idée universelle » exprimée par le sacrifice. « *Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable*, mais le christianisme (Nous le verrons.) a rectifié cette idée et mille autres qui même dans leur état négatif (Leur état d'altération.) lui avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif.³ »

C'est ce témoignage que nous voulons entendre, avant de montrer comment le christianisme a rétabli dans leur pureté primitive les grandes idées qui furent l'âme des sacrifices, et dont il est lui-même le divin accomplissement.

(1) C'est-à-dire qui ne la révèle telle qu'elle est, et qui n'y correspond divinement.

(2) De Maistre, *ibid.*

(3) *Ibid.*

§ IV.

Le sens des sacrifices expiatoires, selon les traditions universelles. — Source commune de ces traditions.

Les traditions de tous les peuples sont pleines de la double croyance à la chute et à la rédemption, et la fable n'est ici, comme elle l'est ailleurs, que la contre-épreuve manquée mais très-reconnaissable encore de la vérité. L'état primitif d'innocence et de bonheur de notre nature, sa dégradation originelle et par conséquent universelle, son châtement, ses espérances appuyées sur l'attente d'une grande réparation, constituent le fond des traditions générales dont l'uniformité jusque dans les plus étonnants détails, révèle avec éclat l'existence d'une source commune.

Ces détails sont tels, en effet, qu'on les croirait inventés à dessein pour la défense du christianisme, si leur authenticité n'était attestée par les monuments classiques de la littérature sacrée et profane de tous les peuples.

Nous vivons à une époque où il a plu à Dieu de faire glorifier l'histoire sacrée de la création par les voix de toutes les sciences. Des hommes qui refusaient la lumière du ciel et s'obstinaient à ne vouloir la chercher que sur la terre, l'ont rencontrée tout à coup dans les entrailles du globe. *Si ascendero in cælum, tu illic es : si descendero in infernum, ades.*¹ Mais ce n'est pas là seulement que la science a rencontré Dieu. Elle l'a trouvé encore aux extrémités du monde, au delà des mers où elle cherchait un démenti à la parole révélée.

(1) Ps. 138. 8.

La vérité sur les origines et les destinées de l'humanité, se trouva donc glorifiée aussi par les traditions de tous les peuples : *Si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris : etenim illuc manus tua deducet me : ET TENEBIT ME DEXTERA TUA.*¹ Les ombres de la fable sont devenues lumineuses en présence de la grande réalité : *Quia tenebræ non obscurabuntur à te, et nox sicut dies illuminabitur : sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.*²

La vérité, sans doute, est comme perdue au sein du paganisme ; elle y flotte comme un corps inanimé dans un déluge de fictions, de contradictions et d'infâmes erreurs ; mais si on ne l'y rencontre qu'à l'état de cadavre et même de cadavre mis en lambeaux, la réunion de ses membres épars ne nous représente pas moins la lamentable figure du grand corps conservé ailleurs tout entier dans l'unité vivante de son âme. Sans la connaissance de cette unité toujours vivante de la vraie religion, il serait impossible d'en reconnaître les restes là où la foi des peuples a fait naufrage, mais il est également impossible à l'homme éclairé par la révélation, de méconnaître l'origine de ces restes, quand il les rencontre.

Le célèbre et malheureux auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, avant que son orgueil blessé lui eût troublé la vue, avait reconnu dans l'uniformité des traditions du monde sur certains faits de la grande histoire humaine, la preuve d'une commune origine, de cette source unique qu'il appelait de son vrai nom : *la révélation primitive*. Mais déjà le rêve de la *raison générale* le portait à jeter un voile sur le chaos d'erreurs où les vérités antiques étaient

(1) Ps. 188. 9.

(2) Ibid. 48.

ensevelies. L'esprit de système produisit son fruit. Ce fut un fruit de confusion. De là les citations des chapitres 26^e, 27^e et 28^e de l'Essai, citations qui, sans être fausses, ne sont pas présentées dans leur vrai jour, parce que dégagées d'un monstrueux assemblage de mensonges qu'on n'indique pas, ou qu'on indique à peine, elles font croire à la pureté des doctrines les plus impures. Qui n'a été tenté, en lisant ces extraits, de croire les Védas, le Zend-Avesta, l'Oupnek'hat, l'Invariable milieu, les livres d'Hermès, l'Edda, le Coran, comparables à l'Ecriture unique qui, semblable à Celui qui l'a inspirée, ne se dément jamais?

C'est en recourant aux livres sacrés de l'erreur, afin d'y vérifier des citations que bien des apologistes ont produites *avant* et *après* Lamennais; c'est en parcourant ces livres de l'Orient désormais accessibles dans notre langue, que nous avons été surpris et indignés de l'absurde injustice qui les compare à la parole divine qui va de la Genèse à l'Evangile, d'Adam à Jésus-Christ et jusqu'à la consommation des siècles, toujours égale à elle-même, toujours sublime et toujours sainte. Nous n'avons pas voulu omettre de signaler cette injustice avant de recourir à notre tour aux sources où d'autres ont puisé. Quand il est question de faits et de témoignages, force est à tout écrivain de s'arrêter à ce qui est irrécusable, et par conséquent de sacrifier la nouveauté à la certitude par d'inévitables répétitions.

La Perse, l'Inde, la Chine, l'Egypte, la Grèce, Rome, les Gaules, la Scandinavie, l'Amérique elle-même, vont tour à tour rendre témoignage à la chute et à la rédemption du genre humain. Elles vont nous montrer le mal entrant

dans le monde par la *désobéissance*, la femme *trompée la première* par la vaine curiosité et par l'esprit séducteur représenté sous la forme tortueuse du *serpent*, l'homme entraîné par elle et entraînant avec lui la nature humaine renfermée en lui tout entière; cette nature châtiée mais rendue à l'espérance et poursuivant l'*expiation* par les *sacrifices* dans l'attente de la grande réparation par le *libérateur universellement attendu*, fils de la femme et fils de Dieu, seul capable de triompher de la *justice de son Père*.

Nous commençons par la Perse, parce que les traditions de l'*Iran* se ressentent plus que les autres de la proximité du berceau du genre humain.

Que disent les livres attribués à Zoroastre sur l'origine du monde et de l'homme? Une foule d'ignobles choses, mais où la vérité est cachée comme la perle dans le fumier. Nous allons l'en extraire et la présenter ici presque seule, afin d'éviter d'interminables longueurs. Mais pour ne pas tomber dans la faute d'omission que nous relevions tout à l'heure, nous prions le lecteur qui croirait pouvoir juger la cosmogonie des Perses par ces extraits, de la parcourir elle-même dans la traduction d'Anquetil Duperron. Il ne nous accusera pas alors de trop de sévérité pour avoir dit que la vérité s'y trouve enfouie comme un trésor dans un lieu d'infection.

« Des productions du monde, dit Zoroastre, la première que fit Ormusd (le bon esprit) fut le ciel; la seconde, l'eau; la troisième, la terre; la quatrième, les arbres; la cinquième, les animaux; la sixième, l'homme.¹

(1) Bonn-Dohsch. — *Zend-Avesta*, tom. 2. Cosmogonie. p. 248. Trad. d'Anquetil Duperron.

» L'homme vivait bien , il était immortel.¹

» Il est parlé dans la loi , des courses de l'ennemi dans le monde. Il est dit qu'Ahriman (le mauvais esprit) et tous les Dews (démons) virent l'homme pur , et qu'ils en furent abattus.²

» Ahriman se présenta à la lumière avec tous les Dews qui ne cherchent qu'à détruire. Sous la forme d'une *couleuvre* il sauta du ciel sur la terre.³

» Ormusd parle de Meschia et de Meschiané (Le premier homme et la première femme.). L'homme fut ; le père du monde fut. Le ciel lui était destiné , à condition qu'il serait humble de cœur ; qu'il ferait avec humilité l'œuvre de la loi ; qu'il serait pur dans ses pensées , pur dans ses paroles , pur dans ses actions , et qu'il n'invoquerait pas les Dews. En persévérant dans ces dispositions , l'homme et la femme devaient faire réciproquement le bonheur l'un de l'autre.⁴

» D'abord , Meschia et Meschiané dirent ces paroles : C'est Ormusd qui a donné l'eau , la terre , les arbres , les bestiaux , les astres , la lune , le soleil , et tous les biens qui viennent d'une racine pure , d'un fruit pur. Ensuite Péétiàreh (surnom d'Ahriman qui veut dire Source de maux et de la mort⁵) *courut* sur leurs pensées ; il renversa leurs dispositions , et leur dit : C'est Ahriman qui a donné l'eau , la terre , les arbres , les animaux et tout ce qui a été nommé ci-dessus. Ce fut ainsi qu'*au commencement* Ahriman les trompa sur ce qui regardait les Dews : et jusqu'à la fin ce

(1) *Vendidad Sadé*. — *Zend-Avesta*, tom. 1. part. 2. p. 170. (2) *Ibid.* p. 350.

(3) *Ibid.* p. 351.

(4) *Ibid.* p. 377.

(5) Tom. 1. part. 2. p. 264. 362-63.

cruel n'a cherché qu'à les séduire. En ajoutant foi à ce mensonge, tous les deux devinrent *Darvands* (Ce mot signifie les esclaves d'Ahriman, les damnés.); et leurs âmes seront dans le Douzakh (séjour des damnés) jusqu'au renouvellement des corps.¹

» Le Dew *qui ne dit que le mensonge* devenu plus hardi, se présenta une *seconde fois*, et leur apporta *des fruits* qu'ils mangèrent; et par là, de cent avantages dont ils jouissaient, il ne leur en resta plus qu'un.² »

Dans son exposition du *système mythologique des Mages*, Anquetil Duperron fait observer que, dans leur doctrine, « la régénération de l'humanité déchue doit se faire par le secours d'un médiateur qu'ils appellent *Mithra*; que *Mithra* est mitoyen, c'est-à-dire placé entre Ormusd et Ahriman; qu'il combat pour le premier contre le second; — qu'il est encore médiateur entre Ormusd dont il reçoit les ordres et les hommes confiés à ses soins.³ »

« Nous lisons, en effet, dans le Zend-Avesta que *Mithra* est *médiateur*; médiateur donné sur l'Albordy (montagne qui s'élève au-dessus de la terre jusqu'à la lumière première); que c'est lui qui sauve, qui donne le Behesch (le ciel), procure le secours de Raschné-râst (ange donné aux hommes par *Mithra* et qu'accompagnent dix mille esprits célestes); qu'il secourt contre l'armée cruelle ceux qui le prient en lui offrant la chair des animaux (le sacrifice), et qu'il élève ses mains vers Ormusd.⁴ »

(1) Ibid. tom. 2. p. 377-78.

(2) Ibid. p. 378.

(3) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et belles-lettres*, tom. 6. p. 298-299.

(4) Tom. 4. part. 2. p. 82. n. 40, et tome 2. p. 217, 218, 219.

C'est encore dans le Zend-Avesta qu'on dit de la *parole* d'Ormud (*Honover*, verbum.) « qu'elle existait *avant tous les êtres*; — qu'Ormud la prononça *au commencement*, à la création; que cette parole *source* de tout et qui *veille* sur tout, est : *Je suis.*¹ » — Encore une fois, l'unité de ces vérités n'est pas dans le Zend-Avesta, puisque cette parole qui crée et qui veille, ce verbe vivant n'y est pas le même que Mithra, et qu'Ormud y est aussi distingué de la divinité suprême; mais tous les membres épars du corps de la vérité s'y trouvent : la formation du monde et de l'homme, le bonheur et l'immortalité de celui-ci, la tentation de l'esprit du mal, de l'ancien *serpent*, la chute de l'homme, son châtement et son salut par le médiateur et le sacrifice.

Ce n'est pas seulement dans les traditions des Perses que l'ange déchu apparaît comme le serpent tentateur. Les Indiens l'appellent aussi indifféremment ou le prince des démons (Assours) ou le roi des serpents.²

Le Psalmiste a dit : *Omnes dii gentium dæmonia* : Tout le culte idolâtrique (culte de crainte et de convoitise) s'adresse aux démons. Est-il étonnant après cela qu'on trouve dans les Indes des temples érigés en l'honneur des serpents et surtout du grand serpent *Ananta* ou *Maha-Secha* si fameux dans les fables indiennes et sur lequel repose *Vichnou* endormi sur les eaux de l'océan?³

Mais le vestige de la tradition primitive du genre humain sur l'intervention de l'ange déchu dans la dégradation

(1) Tom. 1. part. 2. p. 85. n. 4. et 138. — P. 140, 412, 414, et tome 2. p. 239.

(2) Maurice. *Histoire de l'Indoustan*, tom. 1. c. 44.

(3) Dubois. *Mœurs et institutions de l'Inde*, tom. 2. p. 486-87.

originelle de l'homme, se retrouve surtout aux Indes dans la fable du serpent *Kalya* vaincu par Vishnu ou Vichnou lorsque celui-ci s'est incarné sous la forme de *Krishna*.

Vichnou ou Vishnu est la seconde personne d'une espèce de trinité indienne, car le Brahmanisme qui règne dans tout l'Hindoustan reconnaît un être souverain, Para-Brahma, qui n'agit que par l'intermédiaire de Brahma, Vichnou et Shiva. Ceux-ci, à leur tour, ne gouvernent le monde que par une infinité de dieux subalternes. Selon la doctrine des *Védas*, les Indiens se représentent Vichnou comme le dieu qui s'incarne pour les sauver, et pour arracher le monde à la puissance des mauvais esprits. Mais cette idée primitive de l'incarnation est aussi altérée chez eux que celle de la Trinité, car Vichnou s'est déjà incarné neuf fois : en poisson, pour sauver les quatre Védas dérobés à Brahma ; en tortue, pour soutenir la terre prête à s'abîmer dans le fond de la mer ; en sanglier, pour tuer le géant Hirany-Akshana, qui avait caché la terre dans les sept mondes souterrains ; puis, en homme-lion, en bremenain, et enfin en homme sous les différents noms de *Para-Surana*, de *Rama*, de *Krishna* et de *Bouddha*.

Cette neuvième incarnation eut lieu dans la personne de Chakia-Mouni fils du roi Kapilavastou, né l'an 622 avant notre ère. On lui donna plus tard le nom de Bouddha, et les Chinois l'appelèrent Fo qu'on ne doit pas confondre avec Fo-hi leur premier législateur. Le Bouddhisme fut une réforme du Brahmanisme tendant à l'abolition des castes. C'est lors qu'il était retiré dans les montagnes du Caucase indien d'où il prit le nom de Bouddha, que le fils du roi Kapilavastou emprunta sa doctrine au magisme de

Zoroastre, mais en y mêlant de monstrueuses erreurs.* Celui-ci, de son côté, avait suivi les traditions de la plus vieille des nations, la Chaldée. « A portée de consulter les sages chaldéens, dit Anquetil Duperron dans la vie de Zoroastre, c'est dans leurs écrits qu'il puisa les doctrines sublimes qu'il annonça ensuite à la Perse. » Les Asiatiques ne s'accordent pas sur l'époque où parut Chakia-Mouni. Les uns le font vivre dix siècles, les autres, six siècles avant notre ère. Mais si les Bouddhistes ne sont pas d'accord sur ce point, ils le sont pour faire *revivre* Bouddha soit dans une idole, soit dans la personne de leurs patriarches ou grands prêtres. Chassé de l'Inde par les Brahmanes au V^e siècle après Jésus-Christ, le Bouddhisme règne actuellement dans la Chine et la Mongolie, au Japon, à Ceylan, au Thibet où Bouddha renaît aujourd'hui successivement dans les Grands-Lamas.

L'incarnation de Vichnou en *Krishna* est aux yeux des Hindous la plus pure et la plus glorieuse de toutes. Le dieu y périt cloué par une flèche sur l'arbre sacré du Sandal.

Il existe sur *Krishna* une légende indienne très-curieuse, mais *postérieure de plusieurs siècles à l'ère chrétienne* et dont l'astronome Bendley est parvenu à déterminer l'époque.

La voici avec le résumé qu'a fait le cardinal Wiseman des travaux scientifiques dont elle a été l'objet :

« *Krishna*, l'Apollon indien, est représenté comme un » *Avatar* ou incarnation de la Divinité. A sa naissance, » des chœurs de Devatas chantèrent des hymnes à sa » louange, tandis que des bergers entouraient son ber-

» ceau ; il fallut cacher sa naissance au tyran Causa , à qui
 » il avait été prédit que cet enfant causerait sa perte.
 » L'enfant se sauva avec ses parents au delà des côtes de
 » l'Yamouni. Pendant quelque temps , il vécut dans l'obs-
 » curité , puis il commença sa vie publique , et se distingua
 » par sa valeur et sa bienfaisance ; il immolait les tyrans
 » et protégeait les pauvres ; il lavait les pieds des brahmes
 » et prêchait la doctrine la plus parfaite ; mais à la fin la
 » puissance de ses ennemis prévalut : il fut , suivant une
 » tradition , cloué à un arbre par une flèche , et prédit , avant
 » de mourir , les maux qui arriveraient dans le Cali-Yuga ,
 » au mauvais âge du monde , trente-six ans après sa mort. ¹ »

« Devons-nous être surpris que les ennemis du christianisme se soient emparés de cette légende , comme contenant le texte de notre histoire évangélique ? Les noms de Christ et Krishna , corrompu par quelques-uns en Kristna , furent déclarés identiques , et les nombreuses similitudes qui se trouvaient entre leurs histoires furent considérées comme trop clairement définies pour permettre de douter que tous deux ne fussent un seul et même personnage. ² La facilité avec laquelle les premiers explorateurs des lettres indiennes se laissèrent entraîner par leur enthousiasme à attribuer une antiquité extravagante à tout ce qu'ils rencontraient , vint favoriser ces assertions. Sir W. Jones , dont le jugement mérite assurément considération , avait affirmé « que le nom de Krishna et les *traits généraux* de » son histoire , étaient bien antérieurs à la vie de notre » Sauveur , et probablement au temps d'Homère. » Puis ,

(1) Voyez cette légende dans Paulinus a S. Barthol., *Systema Brahmanicum*. — *Religions de l'antiquité*, de Creuzer , trad. de Guigniaut. t. 1. p. 205.

(2) *Ruines* , par Volney.

reconnaissant l'imposture de tant de coïncidences accidentelles dans les deux vies ou les deux histoires, il jugea que les points de ressemblance moins importants, furent dans les temps plus modernes, *ajoutés à la légende première* d'après les *Evangiles falsifiés*.¹ »

» Maurice reconnaît pareillement l'antiquité de la légende, mais il la considère comme *le reste d'une tradition primitive*, concernant la venue future d'un rédempteur qui, en effet, devait être un *Avatar* ou incarnation de la Divinité.

» C'est à l'examen de l'époque à laquelle vivait ce héros divin que M. Bentley a appliqué ses calculs astronomiques. Il a cherché sans relâche dans les relations qui le concernaient, quelque date qui pût servir de base pour déterminer l'époque de sa vie; et après avoir trouvé ces relations trop insignifiantes, quoique l'histoire portât que le célèbre astronome Garga avait assisté à sa naissance et avait décrit l'état des cieux à ce moment solennel, M. Bentley fut assez heureux pour se procurer le *Janam-Patra* de Krishna, qui contient la position des planètes à la naissance du dieu. Or, d'après la supputation basée sur les tables européennes, réduites au méridien d'Ujein, les cieux ne peuvent avoir offert l'état décrit dans le *Janam-Patra* que le 7 août de l'an 600 de notre ère. M. Bentley conclut que cette légende fut une habile imitation du christianisme, forgée par les brahmes, dans le dessein prémédité d'empêcher les naturels du pays d'embrasser la religion chrétienne qui avait commencé à pénétrer jusqu'aux limites les plus reculées de l'Orient.² »

(1) Wiseman, *Disc. sur les rapports de la science avec la vérité révélée*. (2) *Ibid.*

La vérité sur la légende de Krishna ressort tout entière des sentiments réunis de sir W. Jones, de Maurice et de Bentley. Le Krishna des indiens, comme le Mithras des Perses (Nous dirons bientôt comme le Kiunsté des Chinois, l'Orus des Egyptiens, l'Apollon et l'Hercule des Grecs.) est une altération incontestable de la grande tradition primitive sur le *Désiré* des nations, le Sauveur du monde; et les Brahmes ont eu d'autant plus de facilité à enrichir plus tard par l'imitation de l'Évangile la légende ancienne de Krishna, que celle-ci, par son origine même, s'y prêtait à *priori*. — C'est, en effet, à l'incarnation de Vishnu en Krishna que les Indiens rapportent (nous l'avons déjà remarqué) la grande victoire sur le fameux serpent Kalya ou Kalinaga, victoire où l'on rencontre le souvenir le plus clair et la plus vive des images de la rédemption promise à l'origine du monde.

Les traditions de la Chine sont en harmonie avec celles de l'Inde et de la Perse :

« Le philosophe Tchouangsé enseignait, conformément à la doctrine des *Kings* ou livres sacrés des Chinois, que dans l'état du premier ciel, l'homme était uni au dedans à la souveraine raison, et qu'au dehors il pratiquait toutes les œuvres de justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité; il n'y avait en lui aucun mélange de fausseté. Alors les quatre saisons de l'année suivaient un ordre réglé, sans confusion. Rien ne nuisait à l'homme, et l'homme ne nuisait à rien. Une harmonie universelle régnait dans toute la nature. Mais les colonnes du ciel furent rompues; la terre fut ébranlée jusqu'aux fondements. L'homme s'étant révolté contre le ciel, le système de l'univers fut dérangé et l'harmonie générale troublée; les maux et les crimes

inondèrent la face de la terre.¹ » — Tous ces maux sont venus, dit le livre Li-Ki de ce que « l'homme méprisa le souverain empire. Il voulut disputer du vrai et du faux; et ces disputes bannirent la raison éternelle. Il regarda ensuite les objets terrestres, et les aima trop; de là naquirent les passions. — Voilà la source de tous les crimes, et ce fut pour les punir que le ciel envoya tous les maux.² »

« Les traditions chinoises font remonter, comme les autres, l'origine du mal à l'instigation d'une intelligence supérieure, révoltée contre Dieu et revêtue de la forme du serpent. Selon ces traditions, le dragon superbe, Tchi-Seou fut le premier auteur de la révolte; et on trouve dans les caractères qui écrivent son nom, observe Paravey,³ le sens de femme et de serpent. Il est question dans la même tradition, d'un personnage appelé Kough qui offre en chinois la même idée que l'Architecte de tout mal; et le livre Kouei-Tsang dit qu'il a le visage d'un homme, et le corps du reptile que Lopi appelle dragon noir.⁴ »

« Les livres Li-Ki, dit Ramsay, parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la première splendeur par l'arrivée d'un héros nommé Kiuntsé, qui signifie Pasteur et Prince à qui ils donnent aussi le nom de très-Saint, de Docteur universel, de Vérité souveraine. — C'est le Mithras des Perses, le Brahma (ou plutôt le Vichnou) des Indiens. — Les livres Chinois parlent même des souffrances et des combats de Kiuntsé. — La source de toutes ces allégories, ajoute le même écrivain est une *très-ancienne tradition*,

(1) Ramsay, *Discours sur la mythologie*, p. 446 à 448. (2) Ibid. p. 449 à 450.

(3) *Annales de Philosophie*, tom. 16 p. 355.

(4) A. Nicolas. *Etudes philosophiques*, tom. 2. c. 4.

commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen, à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruirait les crimes qu'en *souffrant lui-même beaucoup de maux*. »

Nous allons vérifier la justesse de cette observation en parcourant les traditions de l'Égypte et de la Grèce.

L'être caché dans le crime, l'Ahriman des Perses qui aborda le premier homme et la première femme sous la forme d'une couleuvre est le Typhon des Égyptiens. Typhon, comme le dit Plutarque dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, appartient aux « mauvais démons,¹ natures grandes et puissantes qui sont dans l'air...² Il fit par son envie et malignité plusieurs mauvaises choses, *il remplit de maux et de misères la mer et la terre*, et puis en fut puni, et la *femme et sœur* d'Osiris en fait la vengeance, éteignant et amortissant sa race et sa fureur. » — En effet, « Plutarque expose dans le même traité, qu'un descendant d'Isis, nommé Orus (C'est le Mithras des Perses, le Vichnou des Indiens, les Kiuntsé des Chinois, l'Apollon des Grecs qui tue de ses flèches le serpent Python.), terrassa Typhon, et cet Orus, observe Plutarque, *n'est pas celui de la première génération*, qu'ils appellent l'ancien Orus, mais l'Orus déterminé, défini et parfait, qui ne tua pas entièrement Typhon, mais lui ôta la force et la puissance. — Typhon fut bien surmonté, mais non pas tué, parce que la déesse qui est dame de la terre, ne voulut pas permettre que sa puissance fût entièrement détruite,

(1) *De Isis et Osiris* n. 2.

(2) *Spiritualia nequitia in caelestibus*. (Eph. 6. 12.)

mais seulement la diminue, voulant que le combat demeure. ¹ »

La foi du genre humain à l'innocence primitive, à la déchéance et à la rédemption, est empreinte aussi d'une manière ineffaçable dans l'âge d'or et l'âge de fer des poètes, ainsi que dans l'espoir qu'ils ont également chanté du retour du premier âge. Les vers de Virgile et d'Ovide sur ce double sujet sont universellement connus. ²

Personne n'ignore non plus la fable grecque de Pandore, première épouse donnée à l'homme par Jupiter. ³ Pandore est constituée dépositaire d'une boîte mystérieuse qu'il lui est défendu d'ouvrir. Elle cède à la tentation de *curiosité*, *désobéit*, et aussitôt tous les maux sortent de la boîte pour se répandre sur la terre. *Mais au fond reste l'espérance!*

La mythologie grecque développe la même vérité, si nous osons nous exprimer ainsi, dans la fable de Prométhée, dont M. Auguste Nicolas a fait ressortir la lumineuse harmonie avec la fable égyptienne d'Isis.

« Prométhée, dit-il, cette grande personnification de l'humanité a voulu dérober à la divinité son secret. Aussitôt il en est puni. Attaché à un rocher, il est la proie incessamment rongée par le vautour du mal, le vautour né d'Echidna, monstre moitié femme et moitié serpent. ⁴ Mais

(1) A. Nicolas. *Études*, loc. cit.

De Isis et Osiris, n. 44. — En lisant ces paroles, on croit presque entendre la Genèse : *Et ait Dominus ad serpentem : Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* (Gen. 3.) — Voyez les *Études sur le Christianisme*, loc. cit.

(2) Ovide, *Metamorph.* 8. — Virgile, *Georg.* l. 4. — *Eglog.* 4.

(3) Hésiode, *Theog.* v. 810 et suiv. (4) Chompré, *Dict. de la Fable*.

au fond de son supplice reste cependant encore l'espérance, l'espérance du libérateur. Prométhée est *le premier qui reçut pour épouse une vierge formée par Jupiter*. Et cette première femme, qu'était-elle? Chef-d'œuvre funeste, dit Hésiode, fatale merveille, beau mal; car c'était Pandore qui, elle aussi, fut la cause de tous nos maux.¹ »

Après avoir résumé ce qui reste des trois tragédies d'Eschyle sur *Prométhée dérobeur du feu*, *Prométhée enchaîné*, et *Prométhée délivré*, le même auteur ajoute :

« La première chose qui frappe dans toute cette fable dramatique de Prométhée, c'est l'obscurité, l'incohérence et pour ainsi dire la difformité des parties; et de là on doit d'abord conclure qu'Eschyle n'a pas voulu faire une œuvre d'invention; il y aurait mis plus d'art, de suite, et de lien. — Il s'est borné à recueillir les restes de quelque tradition dont lui-même n'avait pas la parfaite intelligence, et que nous retrouvons d'ailleurs dans d'autres poètes, notamment dans Hésiode, qui les avait recueillis avant lui. — Mais en prenant la fable de Prométhée dans son ensemble, on en découvre aisément les grandes lignes : Prométhée a voulu se faire l'égal de Dieu; il tombe condamné à un affreux supplice, au fond duquel il nourrit cependant l'espérance formelle d'un libérateur. La femme *Io* partage avec l'homme cette double destinée, et c'est d'elle, et *d'elle seule*, que doit provenir leur libérateur commun. C'est de la femme rendue féconde par la seule vertu de Dieu,² que

(1) Hésiod. *Théog.* V, 549 et suiv.

f (2) « Jupiter, dit Prométhée à Io, Jupiter posera sur ton front sa main caressante, son toucher suffira. Et de toi un fils naîtra dont le nom rappellera l'origine. » (*Επαφύς*. *Επαφύς* signifie toucher légèrement.)

doit venir au monde cet enfant dont le nom indiquera la miraculeuse origine, qui sera ainsi le fils de Dieu et le fils de la femme. Il désarmera la justice de son père irrité contre l'homme,¹ et terrassera l'antique ennemi qui fut l'auteur de tous les maux de Prométhée. Cet ennemi tombera de son trône, et les imprécations lancées contre lui au commencement, par le maître du ciel, s'accompliront. »

C'est dans la même tragédie d'Eschyle que Mercure dit à Prométhée :

« *Ne crois pas qu'un tel supplice doit avoir un terme avant qu'un Dieu s'offre pour te remplacer dans tes souffrances.*² »

Or, voici maintenant le rapport frappant de la fable égyptienne d'Isis avec la fable grecque de Prométhée :

« La Mythologie faisait venir le vautour attaché au foie de Prométhée, de Typhon et d'Echidna. Et dans le *Dictionnaire de la Fable* nous lisons : « Echidna, monstre » moitié femme et moitié serpent. »

» Dans le même dictionnaire, au mot *Io*, nous lisons aussi :

« *Io ou Isis*, fille d'Inachus; les Egyptiens lui dressèrent des autels, et lui offraient des sacrifices sous le nom d'Isis. — Assez souvent on la trouve dans les

(1) Dans un vers conservé par Plutarque de la troisième tragédie d'Eschyle sur *Prométhée délivré*, ce fils de Dieu est appelé : *Ce cher fils d'un père ennemi* (Plutarque, *Vie de Pompée*), et dans la deuxième tragédie d'Eschyle, il est dit de ce fils qu'il sera *plus fort que son père*.

(2) Cela fait penser à cette parole de saint Paul : « Il a aboli le décret de notre condamnation en l'attachant à la Croix. » (Col. 2. 14.)

» anciens monuments avec un enfant qu'elle tient sur ses
 » genoux, ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres
 » figures, elle est toute couverte de mamelles. »

» Io, compagne des malheurs de Prométhée, et de laquelle doit descendre le libérateur, est donc la même qu'Isis; et celle-ci, qu'est-elle ?

» Isis toute couverte de mamelles est la nourrice universelle, la mère du genre humain, femme et sœur d'Osiris, comme Eve était femme et sœur d'Adam.

» Par ses rapports mauvais avec le serpent Typhon, qui mit tout en combustion et remplit de maux la terre et les mers, elle devient la mère de nos douleurs sous le nom d'Echidna, monstre moitié femme et moitié serpent, qui donna le jour au vautour *rongeur* de Prométhée.

» Mais comme elle a été la cause de nos misères, elle doit devenir la source de notre réhabilitation : d'elle doit sortir, à *travers plusieurs générations*, le libérateur de l'humanité, de Prométhée; et d'elle seule, de sa semence virginale,¹ car elle deviendra mère par l'effet d'une miraculeuse et divine conception; de là vient qu'on la représente dans les anciens monuments mythologiques avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou qu'elle nourrit de son lait.

» Cet enfant (Epaphus ou Orus) fils de la femme et libérateur de Prométhée, c'est-à-dire toujours de l'humanité

(1) Les Gaulois, nos ancêtres, adoraient la déesse Isis ou la Vierge de laquelle un fils était attendu. C'est ce que constate Elias Schedius dans son ouvrage *De Diis Germanis*, c. 13. — Ce fait a été confirmé par la découverte qui a été faite en 1833 à Châlons-sur-Marne, sur l'emplacement d'un temple païen, de l'inscription suivante : *Virgini Parturæ Druides*.

(car l'humanité, selon Hésiode, a été solidaire de la faute et du malheur de Prométhée), cet enfant libérateur, dis-je, sera en même temps Dieu et fils de Dieu. Il sera ce Dieu qui mettra fin au supplice de l'homme en s'offrant pour succéder à ses souffrances; divin médiateur, il désarmera la justice de son Père irrité contre l'homme, qui, dans sa reconnaissance, pourra l'appeler *le cher fils d'un Père ennemi*.

» Voilà comment, sans rien changer, nous retrouvons mot à mot dans le chaos de la fable, et nous reconstruisons pièce à pièce le corps entier de la vérité.¹ »

Mais, encore une fois, c'est parce que nous sommes en présence de ce corps vivant, qu'il nous est possible de rétablir, avec ses membres déchirés par la fable, cette unité complète où quatre personnages presque identiques représentent les diverses faces de la même vérité, où Pandore, Io, Isis et Echidna figurent les différents caractères de la femme qui fut tout à la fois l'épouse du premier homme, la compagne de ses malheurs, la mère du genre humain, la source de nos maux, et dans sa postérité, dans la seconde Eve, la source de notre délivrance.

Ce n'est pas tout : l'Ahriman des Perses, le Kough des Chinois, le grand Serpent des Indiens, le Typhon des Egyptiens, le Python des Grecs, l'Até d'Homère,² appa-

(1) *Etudes phil. sur le Christ*. I. 2. c. 4.

(2) « Une divinité se joue des aveugles humains; elle les accable l'un par l'autre; errant au sein des ténèbres, elle marche sur nos têtes, et sème dans l'univers le malheur et l'outrage. Jadis elle offensa Jupiter, qu'on dit être *fort au-dessus des hommes et des dieux*. Soudain Jupiter saisit Até par sa brillante chevelure, et d'une main vigoureuse la précipita des cieux. » (*Iliad*. chant 49.) — C'est là, il faut

rait aussi dans les traditions des Japonais, des Scandinaves, des Scythes et des Américains.

« Au Japon, la tradition nous représente le serpent ligué contre le Créateur ; et quand on y veut peindre la création, on emploie la figure d'un gros arbre autour duquel se roule un énorme serpent.¹ »

« Les Scandinaves personnifient le terrible fils de Locke, le principe du mal, sous la forme d'un serpent qui enveloppe le monde et le pénètre de son venin.² »

« Les anciens Scythes, enfin, d'après les pères de l'histoire profane, se disaient descendre d'une femme serpent.³ »

Il faut avouer après cela, que si l'institution de la *semaine*, ce souvenir universel de l'histoire de la création, tourmentait à bon droit l'incrédulité aveugle et obstinée de Diderot, les traditions du monde sur la chute originelle et la rédemption doivent irriter à plus forte raison les esprits qui ne veulent ni croire ni entendre ce qui les gêne. Echapperont-ils du moins à la grande voix de tous les peuples et de tous les temps en se réfugiant dans le nouveau monde ? Trouveront-ils là des croyances indépendantes des traditions de l'ancien ?

Alexandre de Humboldt va leur ôter cette dernière espérance :

Je reconnaitre, un écho très-clair de la tradition primitive sur la chute des Anges que l'Écriture appelle *les dieux* des nations, et ailleurs : *Abreas potestates, potestates tenebrarum*.

(1) Noël. *Cosmog. Japon.* (2) Edda. *Introd. à l'hist. du Danem.*, par Mallct.

(3) Hérodote et Diodore de Sicile.

Les anciens Mexicains vénéraient la « célèbre *femme au serpent*, *Cihuacohualt*, appelée aussi Quilaztli ou *Tonacacihua*, la mère de notre chair : elle est la compagne de Tonacateuctli. Ils la regardaient comme la mère du genre humain, et après le dieu du *paradis céleste*, Ometeuctli, elle occupait le premier rang parmi les divinités d'Anahuac : *On la voit toujours représentée en rapport avec un grand serpent*. — D'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le grand esprit Tezcatlipoca, ou par le soleil personnifié, le dieu Tonatiuh. Ces allégo-ries rappellent d'anciennes traditions de l'Asie. On croit voir dans la femme au serpent des Aztèques (anciens Mexicains), l'Eve des peuples sémitiques ; dans la couleuvre mise en pièces, le fameux serpent Kalya ou Kalinaga, vaincu par Vishnu, lorsqu'il a pris la forme de Krishna. Le Tonatiuh des Mexicains paraît aussi être identique avec le Krishna des Hindoux chanté dans le Bhagavata-Pourana, et avec le Mithra des Perses.

» Derrière le serpent, *qui paraît parler* à la déesse *Cihuacohualt* (la mère du genre humain), se trouvent deux figures nues ; elles sont de couleurs différentes et paraissent dans l'attitude de se battre. La *femme au serpent* était regardée au Mexique comme mère de deux enfants jumeaux : ces figures nues sont peut-être les enfants de Cihuacohualt ; elles rappellent le Caïn et l'Abel des traditions hébraïques.

» La cosmogonie des Mexicains, leurs traditions sur la mère des hommes, *déchue de son premier état de bonheur et d'innocence* ; l'idée d'une grande inondation, dans laquelle une seule famille s'est échappée sur un radeau ; l'histoire

d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux ; les cérémonies d'ablution pratiquées à la naissance des enfants ; ces idoles faites avec de la farine de maïs (pétrée avec du sang) et distribuées en parcelles au peuple rassemblé dans l'enceinte des temples ; ces déclarations de péchés faites par les pénitents, ... » tout cela, selon Alexandre de Humboldt, s'explique soit « par les traditions venues de l'Asie occidentale ; habitée par les peuples de race sémitique, soit par *les mêmes traditions, d'une haute et vénérable antiquité* venues aux Américains par les Indes ou par le plateau oriental de la Tartarie.¹ »

L'usage des sacrifices sanglants existait en Amérique comme dans le reste de l'univers, mais « une prophétie ancienne, dit le même écrivain, faisait espérer à ce peuple, une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses : cette prophétie portait que Centeotl qui est identique avec la Chri ou Lakchmi des Hindoux, et que les Aztèques de même que les Arcadiens, désignaient sous le nom de *la grande déesse, ou Déesse PRIMITIVE* (Tzinteotl), triompherait à la fin de la férocité des autres dieux, et que les *sacrifices humains* feraient place à l'offrande innocente des prémices des moissons.² »

Les mêmes traditions sur la chute et la rédemption, se trouvent enfin chez les peuples du Nord qui inondèrent l'Europe au commencement de l'ère chrétienne.

« Dans la mythologie gigantesque et fantastique de ces peuples, rassemblée sous le nom d'Edda, il est une prophé-

(1) *Vue des Cordilières*, p. 83, 84, 86.

(2) *Ibid.* p. 97 et 134.

tie que M. Ampère a appelé avec raison l'Apocalypse du Nord, dit M. Auguste Nicolas, mais à travers les obscurités de laquelle on distingue clairement ces grands traits : un combat final entre les dieux et les hommes ; dans ce combat, Thor, le premier-né des enfants d'Odin et le plus vaillant des dieux, livre un combat particulier au grand serpent (Midgar) ; Thor terrasse le grand serpent, mais *il laisse lui-même la vie dans la victoire* ; — puis, tout est consommé ; le maître souverain met fin aux désordres, et établit les sacrés destins qui dureront toujours.¹ »

N'avons-nous pas eu raison de dire que l'uniformité des traditions universelles sur la déchéance et la délivrance du genre humain, et surtout sur certaines circonstances de l'une et de l'autre, révélait avec éclat l'existence d'une source commune.

Nous plaignons sincèrement les esprits assez troublés pour demander encore la preuve de cette communauté d'origine.² Evidemment, au lieu de leur répondre, il vaut mieux attendre qu'ils s'éveillent. Voici cependant ce que nous avons pu recueillir de leurs rêves.

« Les religions, disent-ils, sont *comme les langues*, des symboles créés par les instincts du genre humain dans la période de sa spontanéité. » — Spontanéité collective ou spontanéité des races. — « Ce sont des idées écloses au fond de la conscience des peuples ; comme toutes les œuvres de la nature, elles cachent leur origine dans de mystérieuses

(1) Rimboung. *Rationalisme et tradition*.

(2) Nous nous sommes borné ici aux traditions qui ont directement trait à notre sujet. Nous aurons plus loin l'occasion de donner des nouvelles preuves de l'unité primitive des traditions universelles.

profondeurs. — Ce sont des créations spontanées de l'humanité, des miracles psychologiques, antérieurs à l'histoire...¹ » *

Nous citons textuellement cette phraséologie germanique récemment adoptée par des sophistes français. Elle fait penser à ces médecins embarrassés en présence de maladies inconnues, et qui couvrent leur ignorance de formules techniques et superbes. Nous voulons bien qu'il y ait eu pour les sociétés comme pour l'homme, un âge où la poésie domine, où la spontanéité est plus forte que la réflexion, quoique la spontanéité et la réflexion, la poésie et la philosophie soient de tous les âges du monde. Moïse historien et législateur n'est-il pas plus ancien qu'Homère, et la spontanéité poétique du Dante n'est-elle pas plus récente que la réflexion philosophique de saint Thomas d'Aquin? Mais sans insister sur ce point, nous reconnaissons volontiers que le caractère dominant des peuples jeunes est la spontanéité naïve et poétique. Nous venons nous-même de constater que leur imagination a revêtu de symboles et d'images fabuleuses les vérités traditionnelles et primitives. Mais que la spontanéité des races ait produit *seule*, parmi une infinité de fables incohérentes, cette prodigieuse uniformité de faits et de croyances qui, dans leurs mystérieux détails, n'ont aucun rapport nécessaire avec la nature humaine, ou, comme ils le disent, avec l'instinct de l'humanité, comment le croire jamais ?

(1) Voyez dans la *Revue des deux Mondes*, septembre 1857 : *De l'Histoire des idées religieuses en Allemagne et en France au 19^e siècle*. — L'auteur analyse les systèmes de l'Allemagne importés en France par divers écrivains et en particulier par M. Ernest Renan. — Nous avons vérifié l'exactitude de cette analyse en lisant les *Etudes* de M. Renan, dont nous donnerons des extraits à la fin de cet ouvrage.

Qui, de bonne foi, attribuera à la spontanéité des races diverses, les articles du symbole suivant : Le mal est entré dans le monde par la curiosité, l'orgueil et la désobéissance; la femme a été trompée la première par le serpent séducteur ou le mauvais esprit; le premier homme, le chef du genre humain entraîné par elle a entraîné avec lui l'humanité tout entière dans sa chute; la nature humaine est châtiée et doit chercher l'expiation par les sacrifices dans l'attente d'un grand libérateur et d'une grande victime; — que ce soit là, disons-nous, l'œuvre doctrinale de la spontanéité des différents peuples, et que la Chaldée, la Perse, l'Inde, la Chine, l'Égypte, la Grèce, Rome, la Gaule, la Scandinavie, l'Amérique, aient créé, chacune de leur côté, par l'inspiration spontanée de la nature, ce symbole uniforme jusque dans ses plus surprenantes particularités, c'est une absurdité trop forte pour l'intelligence humaine, quand celle-ci n'est pas obscurcie par une érudition indigeste, ou enflée par l'orgueil de la demi-science.

La vraie science donne ici la main au bon sens, et répète ce que le célèbre Cuvier disait des traditions universelles relatives à l'époque du commencement des sociétés après le déluge : *Il est impossible qu'un simple hasard donne un résultat universel... et que les idées des peuples s'accordent sur ce point, si elles n'avaient pas la vérité pour base.*¹

(1) Cuvier dit de la certitude du fait du déluge : « C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie; résultat d'autant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile. » (*Disc. sur les révol. du globe.*)

Le même savant dit aussi, en parlant de l'époque de l'origine des sociétés après le déluge : « Est-il possible que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant, et qui fasse remonter à peu près à quarante siècles (vingt et quelques siècles avant Jésus-Christ) l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne,

Il est plus évidemment impossible encore que ces idées se soient accordées par une spontanéité quelconque sur les *points précis* que nous venons de constater.

Voilà le langage de la science véritable. Voici celui de la science qui enfle :

« Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant et tantôt un être indéfinissable, *heureux et malheureux* ; ils l'attendent encore. — L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon qui amènerait le règne de la justice ; et tout le paganisme grec et égyptien avait une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, mais qui tous décélaient de même cette *chimère universelle*. — Les autres nations de la terre n'ont pas moins donné dans ces *étranges* visions. Les Chinois attendent un Phelo, les Japonais un Peyrum et un Combadoxi, les Siamois un Sommona-Codom. Tous les Américains l'attendaient du côté de l'Orient, qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations...¹ »

Cette *étrange* et hautaine *vision* de Boulanger sur la *chimère universelle* de l'humanité, rappelle ce mot que nous avons déjà cité du comte de Maistre à propos d'un morceau aussi vide de Hume : « L'un des caractères les plus frappants de l'impiété, c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, mère de l'orgueil, toujours ivre d'orgueil, et ne respirant que l'orgueil, l'impiété ne cesse cependant d'ou-

indienne et chinoise ? Les idées des peuples qui ont si peu de rapport ensemble, dont la langue et les lois n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point si elles n'avaient la vérité pour base ? » (Ibid.)

(1) Boulanger. *Antiquité dévoilée*.

trager la nature humaine, de la décourager, de la dégrader; d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer.³ »

Ce n'est pas ainsi que la sagesse antique, dans ses plus illustres organes, traitait les traditions du monde. — Zoroastre, Confucius, Socrate, Platon, c'est-à-dire les philosophes les plus justement célèbres de l'Orient et de la Grèce, s'en faisaient, au contraire, les respectueux échos :

Nous lisons dans *l'Invariable milieu* traduit par Abel Rémusat :

« Le ministre Phi consulta Confucius, et lui dit : O maître, n'êtes-vous pas un saint? — Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. — Mais, reprit le ministre, les trois Rois n'ont-ils pas été des saints? — Les trois Rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible. Mais moi, Khièou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. — Le ministre reprit : Les cinq Seigneurs n'ont-ils pas été des saints? — Les cinq Seigneurs, dit Confucius, doués d'une excellente bonté ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable. Mais moi, Khièou, je ne sais pas s'ils ont été des saints? — Le ministre lui demanda encore : Les trois Augustes n'ont-ils pas été des saints? — Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps. Mais moi, Khièou, j'ignore s'ils ont été des saints. — Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin :

(1) De Maistre. *Eclaircis. sur les sacrifices.*

S'il en est ainsi, *quel est donc celui que l'on peut appeler saint?* — Confucius, ému, répondit à cette question : — Moi, Khièou, J'AI ENTENDU DIRE que dans les contrées occidentales,¹ il y aurait un saint qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter de changement, produirait naturellement *un océan d'actions méritoires*. Aucun homme ne saurait dire son nom; mais moi, Khièou, J'AI ENTENDU DIRE que c'était là LE VÉRITABLE SAINT.² »

M. Abel Rémusat nous apprend où se trouve cette parole de Confucius sur le saint qui devait venir de l'Occident : « Elle ne se trouve ni dans les *Kings*, ni dans les *Ssé Chouï*, mais dans des ouvrages originaux, et notamment dans le *Ssé wén louï thsiù*, au chapitre 35; dans le *Chán Tháng Ssé Khaò tchtng tsi*, au chapitre premier; et dans le *Liet-tseu thsionán chouï*.³ »

M. Abel Rémusat fait suivre ces citations de ces paroles un peu mystérieuses : « Je ne ferai aucune réflexion sur ce passage, et j'engagerai seulement le lecteur à le comparer avec celui du *Tchoùng-joung* (*l'Invariable milieu*), chapitre 25. » Or, c'est dans ce chapitre qu'il est dit à deux reprises que *le sage attend sans inquiétude le saint qui doit venir à la fin des siècles*.⁴

Nous avons déjà entendu Zoroastre dans le *Zend-Avesta*, sur la chute de l'humanité et sur la médiation du dieu-sauveur; mais écoutons Socrate et Platon :

(1) A l'occident de la Chine.

(2) *L'Invariable milieu*, note, p. 444, 445.

(3) Ibid. p. 443.

(4) Ibid. p. 402.

« **SOCRATE.** Le meilleur parti que nous ayons à prendre, c'est d'attendre patiemment. Oui, il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes.

» **ALCIBIADE.** Quand est-ce que viendra ce temps-là ? Et qui est-ce qui nous enseignera ces choses ? car il me semble que j'ai un désir ardent *de connaître ce personnage.*

» **SOCRATE.** *Celui* dont il s'agit s'intéresse à ce qui nous touche ; mais il le fait, à mon avis, à la manière dont Homère raconte que Minerve en agit à l'égard de Diomède. Minerve dissipa le brouillard qu'il avait devant les yeux, afin qu'il pût distinguer les dieux d'avec les hommes. Il est pareillement nécessaire que le brouillard épais qui réside maintenant sur les yeux de votre entendement soit dissipé, afin que vous puissiez dans la suite distinguer au juste le bien d'avec le mal.

» **ALCIBIADE.** *Qu'il vienne donc*, et qu'il dissipe, quand il lui plaira, ces ténèbres. Je suis, quant à moi, tout disposé à faire tout ce qu'il lui plaira de me prescrire.

» **SOCRATE.** Je vous le dis encore. *Celui* dont nous parlons désire infiniment votre bien.

» **ALCIBIADE.** Ne serait-il donc pas à propos de différer l'offrande des sacrifices *jusqu'à ce qu'il vienne ?*

» **SOCRATE.** Vous avez raison ; il faudrait mieux prendre ce parti que de courir les risques de ne savoir si en offrant des sacrifices on plaira à Dieu, ou si on ne lui déplaira pas.

» ALCIBIADE. A la bonne heure donc : *quand ce jour-là sera venu*, nous ferons nos offrandes à Dieu. J'espère même de sa bonté qu'il n'est pas fort éloigné.¹ »

Vous voyez que pas plus que Confucius, Platon ne traite l'attente des nations de *chimère universelle*, et que, pour être de son siècle, il ne méprise pas tous les siècles comme l'a fait Boulanger, et avec lui Volney qui, dans ses *Ruines*, confesse ainsi ce qu'il renie : « Les traditions sacrées mythologiques avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand *médiateur* qui *devait venir*, — d'un juge final, — d'un *Sauveur* futur, — roi, — Dieu, conquérant et législateur, — qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes *de l'empire du mal*. »

Voltaire, cet autre contempteur des hommes et des siècles, a dit à son tour :

« C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et les Chinois, que le sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait que le sage viendrait de l'Orient. — Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.² » Rapprochez de cet aveu de Voltaire celui que nous lui avons entendu faire ailleurs : « De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait eu pour but principal les expiations ; l'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence ;³ » et vous aurez un frappant exemple de la légèreté des esprits esclaves du mensonge.

Oui, l'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence ; oui, le genre humain s'est toujours cru coupable ;

(1) Platon. *Alcibiade*.

(2) *Addition à l'hist. génér.* p. 15.

3. *Essai sur les mœurs*, ch. 120.

oui, il a toujours avoué sa dégradation primitive et universelle; oui, il a toujours cherché l'expiation dans le sacrifice; oui, partout et toujours il a cru qu'il n'y a de rémission que par le sang : *Sine sanguinis effusione non fit remissio*;¹ oui, partout et toujours il a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable, et que l'efficacité des sacrifices était proportionnée à l'importance des victimes; oui, partout et toujours, il a emporté avec lui l'espérance d'une victime parfaite, d'un sauveur, d'un libérateur, d'un révélateur; oui, l'Asie l'a attendu de l'Occident et l'Europe de l'Orient, et un jour la grande Rome a parlé de cette attente par la bouche de ses grands écrivains, non à l'âge de sa jeunesse et de sa *spontanéité collective*, mais à l'âge de sa maturité complète, et elle nous a montré les regards de l'univers fixés sur le même point du monde :

« *Tout l'Orient*, dit Suétone, était plein du bruit de cette antique et ferme croyance, qu'il était dans les destins que vers ce temps on allait voir sortir de JUDÉE² ceux qui régiraient³ l'univers : *Percrebuerat oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.*⁴ »

« On était généralement persuadé, dit Tacite, sur la foi d'anciennes prophéties sacerdotales, que l'Orient allait prévaloir, et qu'on ne serait pas longtemps sans voir sortir de la JUDÉE ceux qui régiraient l'univers : *Pluribus per-*

(1) Hebr. 9. 22.

(2) La Judée est à l'occident de l'Asie, à l'orient de l'Europe.

(3) Les maîtres pacifiques du cinquième empire, l'empire spirituel prophétisé par Daniel.

(4) In *Vespasian*.

*suasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri ex ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur.*¹ »

Tacite et Suétone ne constatent pas seulement le même fait, n'énoncent pas seulement la même pensée, mais l'expriment par les mêmes paroles : c'est qu'ils étaient l'écho du même oracle devenu populaire à Rome.

Cicéron, malgré son scepticisme, n'a pu s'empêcher de remarquer auparavant cette prédiction, et demande dans son livre de la *Divination*, à quel homme s'applique l'oracle des Sybilles qui devait s'accomplir bientôt par la venue d'un roi QU'IL FAUDRAIT RECONNAITRE POUR ÊTRE SAUVÉ : *Sybillæ versus observamus, quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpretis nuper, falsa quædam hominum fama dicturus in senatu putabatur, EUM QUEM RE VERA REGEM HABEBAMUS, APPELLANDUM QUOQUE ESSE REGEM, SI SALVI ESSE VELLE MUS. Hoc si est in libris, in quem hominem et in quod tempus est?*²

Cicéron fait ici allusion à ce que rapporte encore Suétone dans la vie d'Auguste : « Que d'après un prodige qui eut lieu publiquement à Rome, il avait été annoncé que LA NATURE était en travail d'un personnage qui deviendrait le Roi des Romains : *Prodigium Romæ factum publicè quo denun- tiabatur regem populi romani NATURAM PARTURIRE.*³ »

(1) *Hist.* l. 5. c. 43.

(2) *De Divinit.* l. 2. c. 54.

(3) Sueton. *Vita Cas. Aug.* c. 94. — Cette prédiction, dit encore Suétone, fit craindre au Sénat la fin de la république, et lui inspira un décret portant défense d'élever aucun enfant mâle qui naîtrait cette année-là. Le décret fut éludé à Rome, mais il n'en fut pas ainsi de celui que porta à Jérusalem Hérode effrayé par le même oracle dont l'accomplissement attirait en Judée les sages de l'Orient. Macrobe, auteur païen, rapporte qu'Auguste ayant appris qu'Hérode dans le mas-

Ce sont les prédictions répandues dans tout l'Orient, rappelées par Tacite et Suétone, et les oracles semblables des Sybilles dont parle Cicéron, qui ont évidemment inspiré la quatrième Eglogue de Virgile, comme il le dit lui-même : *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas*. Virgile chante donc le dernier âge prédit par la Sybille, et l'apparition prochaine de l'enfant qui va *descendre des cieuz* pour *renouveler la terre*. Il applique, il est vrai, ces sublimes prophéties à la naissance d'un fils alors espéré par quelque illustre romain sur lequel les commentateurs n'ont pu parvenir à s'entendre, mais si Virgile fait en cela comme Tacite et Suétone, et même comme l'historien juif Josèphe, lorsque celui-ci devenu courtisan fit honneur à Vespasien des prophéties relatives au Messie, le grand poète de Rome ne constate pas moins avec éclat l'existence même de ces oracles, leur immense portée et leur popularité. S'ils eussent été moins remarqués et moins répandus, comment un homme de génie et de goût comme l'était Virgile, eût-il osé adresser au consul Pollion des paroles semblables à celles-ci :

« Muses de Sicile, chantons de plus grandes choses : le dernier âge prédit par la Sybille est arrivé : *le cours immense des siècles va recommencer*. Astrée (déesse de la justice) revient sur la terre. Une race nouvelle *descend du haut des cieuz*. *Que la naissance de cet enfant par qui l'âge de fer va cesser, et qui fera lever l'âge d'or pour*

sacre des enfants fait par son ordre en Syrie, n'avait pas épargné son propre fils, dit par ironie : « Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils. » C'était une allusion à la loi qui défend aux Juifs de tuer aucun porc. Quant au meurtre du fils d'Hérode rapporté par Macrobe, Josèphe précisant le fait nous apprend que ce tyran fit mourir trois de ses fils, Alexandre, Aristobule et Antipater. (*Vie de Jésus-Christ*, par Sepp.)

tout l'univers, soit l'objet de vos soins, chaste Lucine!¹ C'est de ton consulat, ô Pollion, que datera cette brillante période, et que *les temps recommenceront leur cours*.² C'est alors que s'il reste encore des suites de *l'iniquité des hommes*, toute la terre va du moins respirer, affranchie de cette terreur qui la tenait enchainée depuis si longtemps. Celui par qui doivent s'opérer ces merveilles *prendra la vie au sein de la Divinité* ; il se distinguera entre tous les êtres célestes, au-dessus desquels il paraîtra, et il régira le monde pacifié par les vertus de son père. — *Viens donc, cher descendant du ciel, grand rejeton de Jupiter!* — Le temps prédit approche; viens recevoir les grands honneurs qui te sont dus. Regarde : à sa venue, le globe du monde se balance, la terre, et la mer et le ciel profond, s'agitent; *tout tressaille à l'approche de la nouvelle ère qui va s'ouvrir!* » *

Sicelides Musæ, paulo majora canamus :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :

(1) Déesse qui préside à la naissance.

(2) N'est-il pas bien remarquable que ce soit justement sous le consulat de Domitius Calvinus et de C. Asinius Pollio, qu'Hérode fut nommé roi de Judée par un sénatus-consulte, sur la recommandation de Marc-Antoine et d'Octave, pendant la 434^e Olympiade, ou au commencement de l'an 714 de Rome? On sait que c'est à l'époque même où Judas perdrait le sceptre que devait paraître dans le monde Celui qui devait venir et qu'attendaient tous les peuples. — Hérode régna 37 ans. — L'Évangile dit : Jésus étant né à Bethléem de Juda *dans les jours du roi Hérode*. (Matth. 2.) — Nous avons déjà vu que le Sauveur du monde, naquit vers l'an 747 de Rome. — Quand le sceptre passa à Hérode, au premier étranger qui régnait en Judée, le souvenir de la grande prophétie de Jacob se réunissant à la fin des semaines de Daniel, remplit la Judée de l'attente du prochain avènement du Messie. Les Juifs répandus partout et à Rome comme ailleurs, portant avec eux les Écritures traduites en grec sous Ptolémée-Philadelphie, rendirent l'attente générale, et nous avons entendu Tacite et Suétone rapporter le bruit que faisait cette attente universelle du nouveau maître du monde qui devait sortir de Judée. — Voilà ce qui a inspiré Virgile.

*Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna :
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.*

*Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.
Teque adeo, decus hoc ævi, te Consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.
Ille Deûm vitam accipiet, Divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis ;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.*

*Talia secla, suis dixerunt, currite, fuis,
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere, o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm soboles, MAGNUM JOVIS INCREMENTUM!
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum :
Aspice ventura lætentur omnia seculo!*

Encore une fois, ce n'est pas à propos d'un enfant attendu par un consul ou par l'un des triumvirs que Virgile eut écrit : *Le cours des siècles* va recommencer, une ère nouvelle va s'ouvrir pour *l'univers entier*, la terre, la mer et les cieux tressaillent à l'approche du temps prédit où le fils du maître des dieux va paraître. Non, ce n'est pas ainsi qu'il eût parlé, si Rome n'eût été profondément émue par l'attente universelle que Tacite, Suétone et Cicéron ont rappelée dans les mêmes termes. Les prophéties avaient des échos partout, et la Providence a voulu qu'elles arrivassent à la grande Rome par les voix réunies du prince des orateurs, du prince des historiens, et du prince des poètes.

C'est assez : l'Orient, la Grèce, Rome, tous les siècles et surtout les grands siècles, nous ont fait entendre les échos quelquefois troublés, quelquefois magnifiques de la même parole : où est la voix qui l'a prononcée ?

§ V.

Où se trouve la source de l'histoire humaine. — Où est décrit le cours de ce grand fleuve.

Où la trouverons-nous donc dans toute son intégrité, cette parole primitive qui perce à travers le bruit confus de toutes les erreurs ? A-t-elle été écrite ? A-t-elle été gardée ? Et se fait-elle reconnaître avec clarté comme l'œuvre divinement originale dont toutes les autres ne sont que les copies altérées, les souvenirs infidèles ?

Oui, avec une souveraine clarté.

En effet :

1° Elle est manifestement la première dans l'ordre des temps ;

2° La première encore par l'ordre des choses qu'elle révèle et par la manière dont elle les révèle ;

3° Elle porte ses preuves avec elle, preuves irrécusables de sa véracité : *Justificata in semetipsa* ;

4° Elle est inséparable de la société immortelle dont l'origine se confond avec celle de l'humanité même, et qui apparaît ainsi seule marquée du caractère propre de son auteur ;

5° Enfin, elle seule répand une pleine lumière sur le grand fait que nous avons vu dominer l'histoire religieuse du monde, sur la base sanglante du culte universel, sur la double croyance du genre humain à sa chute et à sa rédemption, et sur l'unité de la vérité brisée par le paganisme, mutilée par toutes les hérésies, reniée par l'hérésie radicale ou le rationalisme.

I. Nous parlons, on le voit, du monument consacré par Dieu lui-même au souvenir de la révélation primitive, quand les nations lui devinrent infidèles. Nous parlons de la Bible, et de la Genèse d'abord, cette pierre angulaire de tout l'édifice biblique.

La Genèse est le premier livre du monde. Le Pentateuque même tout entier est le plus vieux monument écrit de l'histoire humaine. Il est antérieur non-seulement à tous les livres historiques, mais à tous les livres mythologiques, poétiques et fabuleux.

Les livres sacrés de l'Inde, de la Chine, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, des peuples du Nord, sont tous, dans la forme où ils nous sont parvenus, postérieurs aux livres de Moïse.

Les *Védas* des Hindoux furent recueillis et publiés par Vyasa (ou le Compilateur) au IV^e siècle avant notre ère.

Les *Kings* des Chinois furent en partie composés et en partie revus et publiés par Confucius qui mourut vers l'an 479 avant Jésus-Christ, et le *Tao-te-King* est l'ouvrage de Laotseu que Confucius avait eu pour maître.

Le *Zend-Avesta* des Perses (actuellement des Guèbres ou Parsis) n'est un ouvrage antique que dans sa première partie le *Vendidad-Sadé*, et il est attribué à Zoroastre qui vivait au VI^e siècle avant l'ère vulgaire, sous Darius fils d'Hystaspe.

Quant aux livres *Hermétiques* des Egyptiens, tous ceux qui avaient quelque importance ont péri, à l'exception d'un seul qui est conservé en entier, le *Pimandre*, mais dans des traductions grecques et latines.

La *Théogonie* d'Hésiode remonte tout au plus au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne.

L'*Edda* des Scandinaves est une compilation qui parut au X^e ou XI^e siècle après Jésus-Christ, cinquante ans après l'introduction du christianisme en Islande.

En rappelant ces faits généralement reconnus, nous sommes loin de nier que les Védas, les Kings, le Zend-Avesta, les livres d'Hermès, tels qu'ils nous sont parvenus, reposent, dans ce qu'ils ont de plus antique, sur des documents antérieurs qui remontent vraisemblablement à l'époque où les fables idolâtriques commencèrent à altérer la révélation primitive. Mais le monument de la Genèse, nous le verrons clairement, est la protestation solennelle de la vérité historique contre ces coupables altérations, et apparaît, dans l'état d'intégrité où il nous est parvenu, antérieur de plus de mille ans à tout ce qui nous reste d'écrit sur les fables antiques. Un critique rationaliste, qui voudrait que les livres mosaïques ne fussent pas de Moïse, est cependant obligé d'avouer que *le Pentateuque contient les documents qui nous font approcher le plus près de*

*l'origine du genre humain.*¹ De pareils aveux ne sont arrachés que par l'évidence.

Ce que nous venons de dire suffit sur l'antériorité de la base du monument biblique à tous les livres *mythologiques*.

Quant à ce que l'antiquité profane nous a laissé en fait *d'histoire*, en Occident et en Orient, il faut entendre l'illustre Cuvier :

« La chronologie d'aucun des peuples d'Occident, dit-il, ne remonte par un fil continu à plus de trois mille ans (vers l'époque de Salomon). Aucun d'eux ne peut nous offrir avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. Le nord de l'Europe n'a d'histoire que depuis sa conversion au christianisme, l'histoire de l'Espagne, de la Gaule, de l'Angleterre ne date que des conquêtes des Romains; celle de l'Italie septentrionale, avant la fondation de Rome, est aujourd'hui à peu près inconnue. Les Grecs avouent ne posséder l'art décrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trente-trois ou trente-quatre siècles; longtemps encore depuis, leur histoire est pleine de fables, et ils ne font remonter qu'à trois cents ans plus haut les premiers vestiges de leur réunion en corps de peuples. Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont, avec un peu de suite, qu'à vingt-cinq siècles, à Cyrus, environ six cent cinquante ans avant Jésus-Christ; et en admettant ce qu'on en rapporte *de plus ancien* avec quelques détails historiques, on s'éleverait à peine à quarante.²

(1) M. Ernest Renan. *Etudes*. — *Hist. du peuple d'Israël*.

(2) Et à 4250 ans avant Jésus-Christ seulement, selon Volney, d'après Hérodote.

» *Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté.*¹ Il vivait quatre cent quarante ans avant Jésus-Christ. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter, Cadmus, Phérécyde, Aristée de Proconèse, Acusilaüs, Hécatee de Milet, Charon de Lampsaque, etc., ne datent pas d'un siècle avant lui. On peut même juger de ce qu'ils étaient par les extravagances qui nous restent extraites d'Aristée de Proconèse et de quelques autres.

» *Avant eux, on n'avait que des poètes; et Homère, le plus ancien que l'on possède, le maître et le modèle éternel de tout l'Occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans.*²

» *Quand ces premiers historiens parlent des anciens événements, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales et non des ouvrages publics. Ce n'est que longtemps après eux que l'on a donné de prétendus extraits des annales égyptiennes, phéniciennes et babyloniennes. Bérosee n'écrivit que sous le règne de Séleucus Nicanor; Hiéronyme, que sous celui d'Antiochus Soter; et Manéthon, que sous le règne de Ptolémée-Philadelphe. Ils sont tous trois seulement du troisième siècle avant Jésus-Christ.*

» *Que Sanchoniaton soit un auteur véritable ou supposé, on ne le connaissait point avant que Phylon de Byblos en eût publié une traduction sous Adrien, dans le second*

(1) Hérodote mourut vers l'an 406 avant Jésus-Christ.

(2) Il vivait dans le IX^e siècle avant Jésus-Christ, dans le X^e selon les autres, 907 avant Jésus-Christ d'après les marbres de Paros.

siècle après Jésus-Christ; et quand on l'aurait connu, l'on n'y aurait trouvé, pour les premiers temps, comme dans tous les auteurs de cette espèce, qu'une *théogonie puérile*, ou une métaphysique tellement déguisée sous des allégories, qu'elle en est méconnaissable.

» *Un seul peuple nous a conservé des annales écrites en prose avant l'époque de Cyrus*; c'est le peuple juif. — La partie de l'ancien Testament que l'on nomme *Pentateuque* existe sous sa forme actuelle *au moins* depuis le schisme de Jéroboam, puisque les Samaritains la reçoivent comme les Juifs, c'est-à-dire qu'elle a maintenant à coup sûr plus de deux mille huit cents ans. — Il n'y a NULLE RAISON pour ne pas en attribuer la rédaction à Moïse lui-même, ce qui la ferait remonter à cinq cents ans plus haut, à *trente-trois siècles*; et il suffit de la lire pour s'apercevoir qu'elle a été composée *en partie* avec des morceaux d'ouvrages antérieurs.¹

» On ne peut donc AUCUNEMENT DOUTER que ce soit L'ÉCRIT LE PLUS ANCIEN dont notre Occident soit en possession.² »

Mais la Genèse n'est-elle que le plus ancien livre historique de l'Occident? Elle est, sans aucun doute, le plus ancien livre historique du monde. Cuvier, dans le même *Discours sur les révolutions du globe*, le prouve en parcourant tout ce que l'Inde, l'Égypte, la Chaldée, la Perse, l'Arménie, l'Arabie et la Chine peuvent offrir de documents historiques, si on peut appeler ainsi la série des faits mêlés aux mensonges ambitieux de l'imagination

(1) Comme plus tard, les livres des Rois. *C'est l'opinion de Cuvier.*

(2) Cuvier. *Disc. sur les Révolutions du globe.*

orientale. La conclusion légitime de cette savante analyse est qu'Hérodote n'est pas seulement le plus ancien des historiens de l'Occident, mais de tous les historiens connus, le vrai père de l'histoire profane; que Moïse ayant écrit dix siècles avant lui, le Pentateuque est manifestement le plus vieux monument de l'histoire humaine; et que tout ce que la critique démêle de vrai parmi les rêves fabuleux de l'Orient, devient une nouvelle preuve de la vérité du récit imposant de la Genèse.

Si nous avons cru pouvoir nous dispenser d'insérer ici l'étude de Cuvier dans toute son étendue, ce n'est pas seulement parce que le *Discours sur les révolutions du globe* est le plus répandu et le plus souvent cité de tous les écrits du grand naturaliste, mais parce que ses conclusions, sous le rapport qui nous occupe, ont désormais la valeur de chose jugée aux yeux même de la science ennemie, puisque nous avons vu la critique la plus légèrement audacieuse en négations, s'incliner devant elles.¹

II. Le Pentateuque n'est pas seulement le premier livre historique du monde dans l'ordre des temps; il l'est encore par l'ordre des choses qu'il contient.

Les livres sacrés de l'Orient, de l'Égypte et de la Grèce ont tous un caractère dominant de *nationalisme*. La patrie y absorbe la terre et le ciel, l'histoire des hommes et des dieux.

Il en est à peu près de même des livres historiques de l'antiquité païenne. Les auteurs qui nous ont laissé des histoires plus ou moins générales, ont oublié l'unité de la

(1) Voir M. Ernest Renan, loc. sup. cit.

grande famille humaine , et par conséquent l'unité historique du monde. Ils n'ont pas su rattacher les branches de l'arbre des générations à leur tronc , et celui-ci à ses racines comme l'a fait la Genèse. Ils ont laissé dans l'obscurité la plus complète le grand tableau de la dispersion des hommes et des origines des différents peuples sur lequel Moïse seul a répandu la lumière. Ils ont perdu le fil conducteur que la Bible nous donne pour parcourir sans nous perdre le labyrinthe des temps.

« Hérodote prend pour centre la Grèce. Le premier qui eut des rapports avec les Grecs , fut Crésus , roi des Lydiens ; de là l'histoire de ce roi et de son peuple. Crésus fut vaincu par Cyrus , roi des Perses ; de là l'histoire de Cyrus , ainsi que des Perses et des Mèdes. Cambyse , fils de Cyrus , envahit l'Égypte ; de là l'histoire de ce pays , ainsi que des pays limitrophes , l'Éthiopie et la Lybie. Darius , fils d'Hystaspe et successeur de Cambyse , fait la guerre aux Scythes ; de là l'histoire des Scythes et des Indiens. Darius et Xercès , son fils , entrent dans la Grèce ; de là une histoire détaillée des peuples Grecs et de leurs mœurs , tel est le plan d'Hérodote.

» Diodore de Sicile , venu quatre siècles après Hérodote , sous les règnes de César et d'Auguste , fit une histoire universelle en quarante livres. Les trois premiers sur les antiquités des Barbares ; les trois suivants , sur les antiquités des Grecs jusqu'à la guerre de Troie ; ensuite onze , depuis cette guerre jusqu'à la mort d'Alexandre , et les vingt-trois derniers depuis cette mort jusqu'à l'an 60 avant Jésus-Christ. Pour les temps qui ont précédé la guerre de Troie , il dit qu'on ne peut rien assurer , attendu qu'il n'en est

resté aucun monument authentique. De cette fameuse guerre à la 180^e Olympiade, soixantième année avant Jésus-Christ, il compte onze cent vingt-huit ans ; ce qui reporterait cette guerre, moitié fabuleuse, moitié historique, vers le temps de Jephthé. L'histoire de Diodore, de l'aveu de son auteur, n'a donc aucune certitude pour les premiers temps.

» Trogue Pompée, natif des Gaules, avait aussi fait, sous Auguste, une sorte d'histoire universelle en quarante deux livres ; mais il ne nous en est parvenu qu'un petit extrait par Justin.

» Appien, Grec d'Alexandrie, composa deux histoires, universelles en un sens. L'une commençait à la guerre de Troie et finissait au temps de Trajan, sous le règne duquel il vivait ; l'autre renfermait l'histoire de tous les peuples conquis par les Romains. Il ne nous reste que quelques livres de l'une et de l'autre.

» Les autres historiens de l'antiquité profane qui sont venus jusqu'à nous, soit en totalité, soit en partie, n'ont écrit que des histoires particulières. Xénophon, la vie de Cyrus ; Arrien et Quinte-Curce, l'expédition d'Alexandre ; Thucydide, la guerre d'environ trente ans entre Athènes et Sparte, connue sous le nom de Guerre du Péloponèse ; Tite-Live et Dion Cassius, une histoire romaine depuis sa première origine jusqu'à leur temps : le premier sous Auguste, le second sous Alexandre-Sévère ; Denis d'Halicarnasse, les antiquités de cette histoire ; Polybe, la période depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine ; Salluste, deux événements ; Jules César, les mémoires de ses propres

guerres; Suétone, la biographie des douze premiers Césars; Tacite, l'histoire de leurs règnes, ainsi que de quelques autres. A ces historiens, on peut ajouter Strabon qui, au commencement de l'ère chrétienne, fit une géographie historique de l'univers alors connu; et Pausanias qui, deux siècles plus tard, écrivit un voyage scientifique en Grèce.¹ »

Vous le voyez : les écrivains de l'antiquité païenne racontent *les histoires* des peuples et de leurs princes; Moïse seul raconte l'*histoire* primitive de l'humanité, et après nous avoir fait remonter jusqu'à la source du grand fleuve des générations, seul encore il nous fait assister au spectacle imposant de la division de ses eaux. C'est *par la Genèse*, comme le montre clairement Cuvier,² que parmi les fables des Indiens, des Egyptiens, des Chinois, sur leurs origines respectives, on distingue facilement ce qu'elles contiennent d'historique.

La Bible tout entière, ce corps parfaitement harmonique dans tous ses membres, et dont la Genèse est la tête, nous révèle ensuite la pensée de Dieu dans l'ordre et la succession des âges du monde, et nous en découvre le ravissant ensemble par le lien qui rattache les siècles à Celui qui les a créés dans sa puissance,³ les a disposés dans sa sagesse,⁴ les a rachetés dans son infirmité,⁵ et les jugera dans sa gloire.⁶ La création, la rédemption, le jugement, marquent le commencement, le milieu et la fin des temps.

(1) Rohrbacher. *Hist. univ.* 1. 20.

(2) Loc. sup. cit.

(3) *Per quem fecit et sæcula.* (Hebr. 1. 2.)

(4) *Fide intelligimus aptatè esse sæcula Verbo Dei.* (Hebr. 11: 3.)

(5) *Qui creavit nos virtute sua, redemit nos infirmitate sua.* (S. Aug.)

(6) Apoc. 1 et alibi.

Daniel a décrit d'avance avec clarté, la succession des empires et le mouvement général du monde allant au premier avènement du Sauveur, à l'empire spirituel qui ne doit plus être vaincu par l'empire de la force ;¹ et saint Jean a décrit d'avance aussi, les luttes de l'Eglise militante contre toutes les puissances ennemies, jusqu'au jour où toute lutte cessera par le second avènement du *Roi immortel des siècles*.²

C'est ainsi que la Bible est le premier des monuments historiques, non-seulement par l'antiquité du Pentateuque qui en est la base, mais encore par l'élévation, la largeur, la richesse et la féconde unité de son sujet. Le mot de Chateaubriand lui est donc souverainement applicable : « Pour découvrir l'original d'un tableau au milieu d'une foule de copies, il faut chercher celui qui, dans son unité ou la perfection de ses parties, décele le génie du maître. »³

III. Mais suffit-il que la Bible soit le plus vieux, le plus vaste et le plus achevé des monuments historiques du monde, pour n'être pas comme les autres, l'œuvre des mains de l'homme ? Ne porte-t-elle donc pas un cachet unique et manifestement divin ?

Elle le porte, sans aucun doute, et nous l'avons déjà indiqué, mais il faut y arrêter les regards des incroyants, et leur faire avouer qu'ils résistent à l'évidence :

« Qu'ils ne pensent pas échapper à Dieu, dit Bossuet ; il a réservé à son Ecriture une marque de divinité qui ne

(1) Voyez le Chapitre 4^{er} de cet ouvrage. (2) Apoc.

(3) *Génie du christianisme*, l. 8. c. 4.

souffre aucune atteinte; c'est le rapport des deux Testaments. On ne dispute pas du moins que tout l'ancien Testament ne soit écrit devant le nouveau. *Il n'en faut pas davantage.* Par le rapport des deux Testaments, on prouve que l'un et l'autre est divin : ils ont tous deux le même dessein et la même suite; l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. Ainsi, tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine providence nous est révélé.¹ »

« Si on ne découvre pas un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, *on mérite de ne rien voir et d'être livré à son propre endurcissement, comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.*² »

Nous n'avons pu éloigner le souvenir de ces dernières paroles, quand nous parcourions certaines œuvres germaniques devenues françaises de nos jours,³ où l'on explique l'appa-

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* II^e part. in fine. — Nous prions les érudits, ceux du moins qui rejettent toute démonstration de la foi qui n'a pas la prétention d'être laborieuse, de noter cette parole de Bossuet : *Il n'en faut pas davantage.* Le coup d'œil de l'Aigle, le regard du génie est d'accord avec le bon sens, pour écarter ici la nécessité des recherches savantes et des travaux d'érudition.

(2) *Ibid.*

(3) Avec les modifications qu'y a faites l'esprit français. Nous sommes loin, lorsque nous parlons des rêves de l'Allemagne, de nier la grandeur de ses travaux scientifiques. Ce que nous appelons le germanisme, c'est l'esprit paradoxal, ce

rition du christianisme par des *miracles psychologiques*, par les *forces cachées de la spontanéité*, et où l'on transforme les Evangiles en grandes légendes poétiques enfantées par cette spontanéité *collective* qui caractérise, dit-on, certaines époques de l'esprit humain. Mais pour transformer les Evangiles en grandes légendes, et les expliquer par la spontanéité collective des esprits à l'époque des Césars, on n'a pas pensé qu'il fallait transformer en même temps tous les livres de l'ancien Testament en complices *a priori* de cet inexplicable enfantement !

Evidemment, il y aurait là un miracle plus que psychologique, et si les écrivains dont nous parlons se sentent portés à y croire, nous aurons une preuve de plus de la crédulité de l'incrédulité.¹

sont les prétentions à l'intuition créatrice, ce sont les synthèses arbitraires qui refont l'histoire à l'image des systèmes que l'on formule avec un superbe mépris des faits et du bon sens.

(1) Le Germanisme tel que nous le définissons tout à l'heure, s'est introduit en France dès la Restauration, sous le patronage de quelques professeurs d'histoire et de philosophie devenus plus tard les maîtres de l'enseignement officiel. Depuis lors, la plupart des systèmes historiques et philosophiques qui se sont succédé en Allemagne, ont eu leurs échos en France, et les chefs de la guerre déclarée au delà du Rhin à la divinité de Jésus-Christ par le rationalisme avoué, et par le rationalisme caché ou protestant, ont trouvé en France les auxiliaires qui leur sont indispensables pour rendre la lutte générale au moyen de la langue générale. — Cependant M. Guizot dont le rationalisme n'est pas déguisé dans ses premiers ouvrages, est redevenu chrétien. Il croit à la divinité de Jésus-Christ et déclare la foi surnaturelle nécessaire, même au salut temporel des nations. Augustin Thierry est mort avec une foi plus pleine encore, puisqu'il ne séparait plus Jésus-Christ de son Eglise. C'est en vain qu'on a tenté de nier ou de rendre douteux ce retour du célèbre historien à la foi de l'Eglise qu'il avait traitée avec une prévention si persévérante et quelquefois passionnée. La négation et le doute ont fait silence à la voix des témoins de ses dernières années et de sa fin. On dit que M. Cousin incline, de son côté, vers le testament de Schelling, et qu'après avoir puissamment contribué au mouvement du rationalisme éclectique moderne, il tend à revenir aussi à la foi de ses pères. Mais pendant que les patriarches reviennent (Fasse le Ciel que ce soit

L'harmonie des deux Testaments est manifestement une œuvre surhumaine. L'érudition la plus vaste, la critique la plus perspicace, n'ont jamais pu trouver ailleurs rien qui ressemble à cette œuvre qui domine le passé, le présent et l'avenir. Mais les recherches de la science ont servi à constater d'une manière nouvelle et inattendue l'inspiration de l'historien des origines du monde, de l'homme et des peuples.

Il est *impossible*, en effet, d'expliquer sans cette inspiration, le fait avéré de la concordance éclatante de la Genèse sur la formation du monde avec les récentes découvertes des sciences naturelles. Nous disons qu'il est impossible de rendre raison de ce fait autrement que par l'inspiration de Moïse, car c'est trois à quatre mille ans avant les derniers progrès des sciences, qu'il s'est exprimé sur leurs plus étonnants résultats, non-seulement de manière à ne pas les contredire, mais de manière à ravir leurs auteurs par sa profonde et lumineuse précision.

La création de l'univers avant l'ordonnance de ses parties, la production de la lumière avant les astres, les six jours de la formation successive de tous les êtres de la nature, le repos du septième jour, c'est-à-dire la cessation des productions du Créateur après la création de l'homme, l'unité de l'espèce humaine, sa destruction par le déluge, sa conservation par le second père du genre humain, sa

en esprit et en vérité, c'est-à-dire de cœur et de bouche, humblement et hautement, devant Dieu et devant les hommes, sans rougir d'être pour Dieu contre eux-mêmes !), pendant que les maîtres reviennent, les disciples restent dans les voies qui leur furent tracées. Plusieurs même s'y enfoncent de plus en plus, nous l'avons vu au commencement de l'ouvrage, et nous le verrons encore en le terminant.

propagation par les chefs des trois grandes races, et la cause violente de la division des langues; tout a été ridiculisé par le XVIII^e siècle, et tout est vengé par le XIX^e.

Nous ne voulons pas analyser de nouveau ici les œuvres des savants de notre siècle qui ont glorifié Moïse sans l'avoir voulu. Ce travail d'analyse a déjà été fait, surtout par le cardinal Wiseman dans ses *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, et il a été résumé lui-même avec beaucoup de clarté et d'ensemble par M. Auguste Nicolas dans ses *Etudes sur le christianisme*.

Nous nous bornerons à citer ici les conclusions de ce résumé :

« Moïse a été vrai, et seul vrai, lorsqu'il a posé le fait de la *création* du ciel et de la terre comme un fait primitif de la toute-puissance de Dieu, distinct de la formation subséquente de leurs diverses parties, — ainsi que toute saine philosophie est forcée d'en convenir.*

» Il a dit vrai lorsqu'il a présenté d'abord la terre sans vie, dans un état de submersion, au sein d'une mer sans habitants, — *comme l'a constaté Cuvier*.

» Il a été étonnamment vrai, lorsqu'il a représenté la production de la lumière-calorique avant le soleil, — comme s'accordent à le dire *Chaubard, Marcel de Serres, Godefroid, Young, Fresnel, et Arago*.

» Il a dit vrai, lorsqu'il a dépeint l'apparition successive des êtres organisés, en allant du simple au composé, les végétaux d'abord (*Germen, herba, arbor.*); — les reptiles

et autres animaux marins, et en même temps les oiseaux ; — puis les animaux terrestres ; — puis l'homme, — *comme le reconnaissent tous les géologues.*

» Il a été vrai, lorsqu'il a dit que toutes ces œuvres de Dieu avaient été progressivement enfantées en six jours, autres que ceux que mesure le soleil, ¹ après lesquels, et au septième jour dont il ne marque pas la fin, ² le Créateur avait cessé son œuvre et lui avait imprimé une stabilité invariable, — comme le reconnaissent encore tous les géologues et les naturalistes, et comme vient le confirmer cet usage universel et perpétuel de la période hebdomadaire (de la semaine), et du repos religieux de tous les peuples au septième jour, *constaté par Laplace, et si fort remarqué par Diderot.*

» Il a dit vrai dans le récit du déluge universel, de sa *rapidité*, de son *universalité*, de sa *date*, et jusque dans les *circonstances* du salut de la *seule* famille qui parvint à y échapper, — comme le confirment *la nature* et les *traditions universelles* consultées par les *géologues*, les *physiciens*, les *historiens*, et les *voyageurs*.

» Il a dit vrai, quand il n'a placé que dix générations entre la création et le déluge, et qu'il a donné à chacune d'elles une durée d'environ mille ans, ³ — comme disent *toutes les traditions profanes*, au rapport de *Volney*.

(1) Evidemment autres, puisque le soleil n'a été formé qu'au quatrième jour.

(2) Le septième jour dure encore : c'est le jour de la vie du genre humain, selon la pensée de saint Augustin.

(3) De sorte que Sem, fils de Noé, avait vu Mathusalem qui avait vu Adam.

» Il a dit vrai lorsqu'il a fait venir tous les hommes d'un seul homme, — *comme disent Buffon, Lacépède, Cuvier, et tous les grands naturalistes.*

» Il a dit vrai, enfin dans le grand récit de la confusion violente des langues et de la dispersion des hommes, sous la conduite des trois chefs des races en partant de l'Assyrie, réservoir primitif de toutes les langues et de toute civilisation, — comme l'ont démontré *Barton, de Humboldt, Goulianoïff, Hunter, Klaproth, Nieburgh, Rémusat, de Paravey, Freycinet, Rochette, et tous les autres grands ethnographes.*¹ »

Voilà le fait : placez-le en présence de ceux qu'on voudrait lui comparer. Toutes les autres cosmogonies et tous les autres livres génésiaques de l'Orient et de l'Occident, ne résistent pas au premier regard de la science, et voici que Moïse, dans la Genèse, résiste non-seulement à l'épreuve des sciences, mais formule nettement les plus prodigieux résultats de leurs découvertes, *trente à quarante siècles d'avance !* Et vous n'y verriez pas la main du *Dieu des sciences*² avec la même clarté que Bossuet vous y a fait voir la main du maître des temps ?

IV. Nous n'avons cependant pas vu encore tout ce que contiennent les paroles de ce grand homme, ou plutôt avec quelle fidélité elles ont reflété l'éclat du caractère divin des Ecritures.

« Si on n'y voit pas, disait-il, un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, *sous divers états*, mais

(1) Liv. 2. c. 2.

(2) 1. Reg. 2. 3.

avec une *succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte SOCIÉTÉ* où il veut être servi, on mérite de ne plus rien voir. »

La Bible, vous l'entendez, n'est pas un livre abandonné aux hasards des siècles et de leurs révolutions. Jamais ce livre n'a été seul : toujours il a été offert au monde par des mains vivantes, uni à la parole vivante de l'autorité qui, *sous divers états*, mais avec une *succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers LA SOCIÉTÉ* des enfants de Dieu. Si donc cette société perpétuelle existe, et si sa perpétuité est évidemment l'œuvre de Dieu, il en faudra dire autant du Livre sacré qui en est inséparable, et croire de lui ce qu'elle en croit elle-même. Or, la perpétuité de cette société est incontestable, et le caractère divin de cette perpétuité ne l'est pas moins. Écoutez encore sur ce double sujet la grande voix qu'il serait téméraire de vouloir remplacer :

« Afin, dit-il, que cette *suite* du peuple de Dieu (La perpétuité de l'Eglise dans ses trois états.), fût claire aux moins clairvoyants, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu ; il vient, et il appelle les gentils comme il avait été prédit. Le peuple qui le reconnaît comme venu est incorporé au peuple qui l'attendait, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption : ce peuple est répandu par toute la terre ; les gentils ne cessent de s'y agréger, et cette Eglise que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée.

» Quelle consolation aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siège de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres : d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine ; quelle plus grande autorité que celle de l'Eglise catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?

» Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, *se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère* DE LA MAIN DE DIEU.

» C'est aussi cette succession, que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Eglise de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Eglise en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air. Car si Dieu a créé le genre humain ; si, le créant à son image, il n'a *jamais dédaigné* de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, *toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu.*

» Ici tombent aux pieds de l'Eglise toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme.

» Par exemple, le faux prophète des Arabes a bien pu se dire envoyé de Dieu, et après avoir trompé des peuples souverainement ignorants, il a pu profiter des divisions de son voisinage, pour y étendre par les armes une religion toute sensuelle; mais il n'a ni osé supposer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner, ou à sa *personne*, ou à sa *religion*, aucune liaison réelle ni apparente avec les siècles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Ecritures des chrétiens des témoignages de sa mission semblables à ceux que Jésus-Christ trouvait dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les chrétiens et les Juifs avaient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorants l'en ont cru sur sa parole six cents ans après Jésus-Christ; et il s'est annoncé lui-même non-seulement sans aucun *témoignage précédent*, mais encore sans que lui ni les siens aient osé ou supposer ou promettre aucun *miracle* sensible qui ait pu autoriser sa mission.

» De même, les hérésiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens, ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mystères qui passent les sens; ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par *celui de l'esprit*, soit même par celui des sens; en un mot, ils ont pu facilement ou se tromper, ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus

humain : mais, outre qu'ils n'ont pas pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni *réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins*, il y a toujours un fait malheureux pour eux que jamais ils n'ont pu couvrir : *c'est celui de leur nouveauté*. Il paraîtra toujours aux yeux de tout l'univers qu'eux et la secte qu'ils ont établie se seront détachés de ce grand corps et de cette Eglise ancienne que Jésus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs tenaient la première place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés établis. Le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vue s'interrompre. C'est le faible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies. *Nul ne peut changer les siècles passés*, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession.

» La seule Eglise catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. La Loi vient au-devant de l'Évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : *être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie, en qui nous croyons.* « *Jésus-Christ* » *est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles.*¹ »

» Ainsi, outre l'avantage qu'a l'Eglise de Jésus-Christ d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins qu'on

(1) Hebr. 13. 8.

a écrits hautement, et sans crainte d'être démenti, dans le temps qu'ils sont arrivés, voici *en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours subsistant, qui confirme la vérité de tous les autres* : c'est la suite de la religion toujours victorieuse des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre suite, et c'est la suite visible d'un continuel châtement sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs pères.

» Ils l'attendent néanmoins encore, et leur attente toujours frustrée fait une partie de leur supplice. Ils l'attendent, et font voir en l'attendant qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres livres, ils assurent la vérité de la religion; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front; d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

» *Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumière du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde : ils montrent, par conséquent, qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.*

» Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain; mais plutôt *il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules,*

» Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomptable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre; nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

» *De là vient qu'il y a tant d'incrédules*; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grâce. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son Eglise.

» Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent; que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde d'un commun accord la préfère à sa passion; et que la fausse science, que la seule nouveauté

fait admirer, cesse de surprendre les hommes ? *N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égarements, qu'on a le sens renversé*, et qu'on ne se défend plus que par présomption ou par ignorance ? L'Eglise, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnements qu'on lui oppose ; et les promesses divines, que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-dessus des sens ?

» Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement ; car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse ; et que l'Eglise, contre qui l'enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siècles, puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

» Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidèle en accomplissant ce qui regarde le siècle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siècle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation ; et l'Eglise sera sur la terre toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que ses enfants étant ramassés, elle soit tout entière transportée au ciel, qui est son séjour véritable.

» Pour ceux qui seront exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée; et après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

» Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses et ses menaces sont également certaines; et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il nous ordonne ou d'espérer ou de craindre dans l'éternité.¹ »

Nous avons voulu citer ces grandes pages en entier, parce qu'elles font voir avec évidence la société perpétuelle dont l'origine se confond avec celle de l'humanité, la société qui, en nous offrant les Ecritures des deux Testaments, ces monuments sacrés de son histoire, se présente elle-même à nos yeux comme un monument *plus visiblement* divin encore, comme la *réalité vivante* des deux autres.

Mais il nous reste à démontrer la dernière de nos affirmations sur la révélation biblique, celle qui va surtout au fond de notre sujet.

Jusqu'ici, nous avons vu que la Bible contient le premier des livres du monde dans l'ordre des temps; qu'elle en est le premier par l'ordre des choses qu'elle révèle; qu'elle porte en elle-même le cachet manifeste de son origine, la preuve évidente de son inspiration, et par son caractère prophétique, et par l'accord divin des deux Testaments, et par sa constante et miraculeuse harmonie avec les progrès des sciences et des siècles; enfin, qu'elle est inséparable d'une société dont le caractère surnaturel est

(1) *Disc. sur l'hist. univ.* II^e part. in fine.

palpable, et que par conséquent il faut croire de la Bible ce que cette divine société en croit elle-même.

Il nous reste à voir ce que nous avons principalement pour but de démontrer : que la révélation primitive contenue dans les Écritures, accomplie en Jésus-Christ, est *toujours vivante* dans l'Église, donne seule *le sens* des grands faits qui dominent l'histoire religieuse du monde.

ARTICLE II.

JÉSUS-CHRIST, CLEF DE L'HISTOIRE DE L'ANCIEN MONDE.

§ I.

Jésus-Christ seul explique les faits qui la dominent.

Ces faits, nous les avons constatés, mais il faut en ressaisir la chaîne.

Le genre humain tout entier a cherché le salut par le sang. On trouve les sacrifices expiatoires à la base de tous les cultes.

Cet usage universel est partout uni au sentiment de la dépravation de notre nature. L'humanité s'est toujours crue coupable et sous le coup de la justice divine. Mais cette foi n'a jamais été sans l'espérance, et celle-ci sans l'idée d'un divin libérateur. Toutes les mythologies en sont pleines, et sous différents noms et à travers le voile de mille fables, on entrevoit partout la même figure : un Dieu conversant avec les hommes et les délivrant par ses travaux, ses combats et ses souffrances. C'est le *Désiré des nations*.

L'Asie, nous l'avons vu, l'attendait de l'Occident, et l'Europe, de l'Orient.

La grande Rome, aux temps d'Auguste, redisait par ses voix les plus retentissantes, le *vieil et constant oracle* dont le bruit remplissait alors le monde : que le maître d'un empire nouveau et universel viendrait de la Judée.

La Judée, *seule* nation de la terre restée fidèle au culte primitif de l'unité de Dieu, *seule* toujours exempte de l'horrible abus des sacrifices humains, redisait plus haut que tout autre peuple, que les temps du Messie annoncé par ses prophètes, étaient arrivés.

Isaïe surtout avait dessiné les traits de la grande victime, et Daniel compté les années jusqu'à la consommation du sacrifice qui allait mettre fin à tous les autres : *Occidetur Christus et cessabit hostia et sacrificium.*

Jésus-Christ apparaît en Judée au temps marqué. Il parle comme nul homme n'a parlé, fait des œuvres que nul homme n'a faites, meurt sur la croix parce qu'il a solennellement affirmé sa Divinité et sa mission; et tous les sacrifices disparaissent du monde civilisé où une seule oblation demeure, celle de la victime immortelle dont le sang une fois répandu est offert *en tout lieu*, selon la parole du dernier des prophètes : *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.*¹

Ce fait incomparable n'apparaît pas seul. Un autre annoncé avec lui se lève et remplit le monde : c'est l'empire

(1) Mat. 4. 44.

spirituel, la famille des nations, la grande patrie des hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, l'œuvre des œuvres de Jésus-Christ : *Jesus moriturus erat pro gente, et NON TANTUM PRO GENTE, sed ut filios Dei qui erant dispersi congregaret in unum.*¹ Spectacle divin que la terre n'avait plus vu depuis le jour de la division des langues et des races.

Le Christ, en rappelant aux hommes qu'ils n'ont qu'un Père, leur apprend qu'il n'y a plus ni Grec, ni Barbare, ni esclave, ni libre, mais des enfants de Dieu ; et son apostolat, parlant désormais toutes les langues, rétablit la fraternité humaine dans la catholicité.

Cette parole de Bossuet ou plutôt de saint Paul est donc véritable : « Etre attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons : *Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, il est de tous les siècles.* » — Et il est donc vrai aussi que nous, chrétiens, nous avons d'irréductibles raisons de croire, et que jamais les rationalistes ne prouveront qu'ils en aient de pareilles de douter.

Mais nous voulons le leur montrer encore, en constatant un dernier fait intimement uni aux précédents, ou plutôt en pénétrant dans l'intérieur de l'un de ces faits dont nous n'avons guères vu que le dehors, et qui, vieux comme le monde, est cependant toujours jeune, toujours ancien et toujours nouveau, tant ses racines sont vivaces dans le sein de l'humanité.

(1) Joan. 44. 51.

L'homme se sent libre, et tous les paradoxes des sophistes sont impuissants à lui ravir ce sentiment. Il croit donc et croira toujours à sa responsabilité personnelle, aux mérites et aux démérites personnels.

Mais à côté de cette foi, il en est une autre également inébranlable : l'homme est un être social ; il le sent, il le voit. Il se sent et se voit *membre* d'un corps, membre de la famille avant tout, et ainsi de la grande famille humaine, et il croit à une certaine responsabilité commune, à une sorte de solidarité qui le lie, et que tous les efforts du raisonnement ne parviendront jamais à détruire, parce qu'ils ne peuvent rien contre la nature des choses.

Écoutons sur ce point un fidèle et intrépide observateur des faits, et pour cela même la terreur des idéologues, l'horreur des artistes en philosophie, l'immortel auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* :

« En réfléchissant, dit-il, sur la croyance générale et sur l'instinct des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées : ils sont très-disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille, comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et ses mauvaises qualités, capable de mériter et de démériter, et susceptible par conséquent de peine et de récompense. De là vient le préjugé, ou pour parler plus exactement, le dogme de la noblesse, si enraciné parmi les hommes.¹ Si vous le soumettez à l'examen

(1) Pas de révolte, s'il vous plait, et avant de continuer, pensez que la noblesse prise dans son acception naturelle et générale, n'est que l'honneur héréditaire, une

de la raison, il ne soutient pas l'épreuve; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celle que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

» Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, le blâme l'est de même, et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable; et ceux qui font cette question se vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

» Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or, ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le seul plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le hasard ou le préjugé de la naissance, proposez, s'ils ont un nom, ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

» Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

illustration qui vient des aïeux, et que c'est toujours un roturier qui la fonde. Ce qui n'empêche pas que l'illustration, la noblesse, quand elle dure, quand elle résiste au temps, grandit comme le fleuve en s'éloignant de sa source.

» Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction héréditaire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même? ¹ Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible, comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au paganisme comme au judaïsme ou au christianisme, à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations ; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'église.

» Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement : *On ne sait que répondre, mais on marche.* La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison ; mais suivant l'instinct et la *persuasion universelle*, toute famille est une. ² »

Le mérite et le démérite personnels subsistent, sans aucun doute, et ne peuvent être remplacés par aucun autre, mais ils n'échappent pas cependant à la solidarité qui résulte de l'unité mystérieuse et incontestable que toute conscience avoue pendant que l'esprit argumente en vain contre elle.

Nous avons vu démontrer un jour d'une manière solennelle, inattendue et plus que dramatique, toute la vanité de l'argumentation contre les faits : c'était à une séance du Congrès constituant de la monarchie belge, en 1831. Il était

(1) Encore une fois, pas de révolte contre les faits. Au lieu des mots *malédiction* et *bénédiction*, mettez : *tache* et *gloire* héréditaire, si vous l'aimez mieux. Et puis faites attention à ce qui suit.

(2) *Soirées de Saint-Petersbourg*, Entretien 10°.

question des titres de noblesse: Un ancien républicain de 93 lisait un long discours sur les préjugés de nos pères à cet égard; mais un autre député dont la tête blanchie, l'attitude et le ton nous sont encore présents, interrompit vivement son collègue, en lui disant: «*Si le fils de Franklin venait à Bruxelles, vous iriez le voir.*» — L'ex-citoyen déconcerté dut se résigner à lire sur le ton d'un vaincu, le reste de sa harangue inutile.

Oui, une certaine solidarité, une certaine communauté de gloire ou de confusion, lie à travers les âges les membres d'une même famille. C'est une vérité innée. Le raisonnement ne l'effacera jamais de la conscience humaine.

Il faut dire quelque chose de semblable, proportion gardée, de la solidarité qui lie les membres d'une même corporation, d'un même peuple, d'une même race.

Ce grand fait se confond avec celui de la *reversibilité des mérites*, si l'on n'aime mieux dire que celui-ci est le corrélatif de celui-là, et qu'ils résultent au même titre de l'*unité* profondément vraie de la famille humaine.

« La reversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables (si ceux-ci se mettent dans la disposition d'en profiter), est un dogme universel aussi ancien que le monde.¹ »

« On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la Divinité comme une victime expiatoire. Toujours les hommes ont attaché un

(1) Ibid. Entretien 9^o.

prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances.

» On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition ; car les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. — Lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.¹

» Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre.

» Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face ; les annales des peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence proportionnée aux vices des nations, de manière que lorsqu'il y a débordement de crimes, il y a toujours débordement de sang : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.*² »

L'esprit aveuglé et affaibli par l'orgueil, a beau se révolter contre cette *idée universelle* d'expiation, de satisfaction, de rachat, de rédemption du coupable par l'innocent, l'instinct divin de l'âme la ramène toujours à la vérité. Représentez-vous un enfant, pure et aimante victime, s'offrant à Dieu pour obtenir la vie ou la liberté de son père ; voyez saint Charles Borromée, les pieds nus et ensanglantés,

(1) Le comte de Maistre a l'art de faire beaucoup penser, et d'éveiller bien des souvenirs par un seul mot.

(2) *Eclaircis. sur les Sacrif.*

s'offrant, la corde au cou, à la justice divine pour éloigner la contagion de son troupeau; saint Vincent de Paul, demandant à Dieu la terrible épreuve qui accablait un de ses frères, et recevant aussitôt cet amer calice; saint François Xavier, se flagellant jusqu'au sang pour amollir le cœur endurci d'un grand coupable; des milliers d'hommes apostoliques, embrassant la souffrance avec Jésus-Christ pour la conversion des pécheurs; des âmes d'élite, sollicitant et *obtenant* de divines douleurs pour faire descendre sur d'autres âmes de divines miséricordes; et vous sentirez au fond de votre âme la vérité de la loi mystérieuse de la réversibilité des mérites dont le *raisonnement* ne peut parvenir à vous faire comprendre la *raison*.

Il est donc vrai que l'idée de la rédemption des coupables par l'innocence est une idée universelle, ineffaçablement empreinte dans la nature humaine.

Mais en avons-nous indiqué toute la portée? Les expiations dont nous avons parlé, les dévouements *des membres* d'un corps, d'une famille; d'une nation, pour le salut de leurs frères, ne sont que des rédemptions *particulières*, et à côté de ces sacrifices secondaires et passagers, ou plutôt, avant et après ces sacrifices d'un jour, nous trouvons l'effusion générale et perpétuelle du sang à la base du culte universel. Qu'est-ce que cela?

C'est la recherche permanente de l'expiation principale à laquelle toutes les autres doivent emprunter leur vertu, c'est la poursuite de la rédemption générale de notre nature qui gémit tout entière dans l'espérance : *Omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc, et ipsi gemimus*

*expectantes redemptionem.*¹ C'est l'homme qui, au sein de la plus complète division en toutes choses, confesse encore par tradition et par instinct la vérité perdue, le dogme de l'unité du genre humain. Et, en effet, la dégradation n'est universelle que parce qu'elle est originelle. La grande famille n'est déchue tout entière que parce qu'elle est tombée dans son chef. Les eaux du fleuve des générations ne sont troublées dans leur cours, que parce qu'elles l'ont été dans leur source. La continuité des sacrifices est donc la profession publique de leur insuffisance et de la nécessité d'une expiation *universelle* comme la prévarication, d'une victime *capitale* comme le coupable, de l'effusion d'un sang purificateur qui ait la puissance de rejaillir sur toutes les générations souillées par celui de leur père.

*Quomodo fiet istud?*² Comment cela se fera-t-il? L'arbre du genre humain peut-il recevoir une nouvelle racine ou du moins une nouvelle sève? L'humanité peut-elle renaitre d'un second père : *Nasci denuo?*³ Y aura-t-il un second Adam ?

Le christianisme, vous le voyez, est la réponse à la question posée à la fois par le grand fait qui domine l'histoire du monde, et par le mystérieux sentiment enraciné dans tous les cœurs.

Oui, il y aura un second Adam, parce que Celui qui créa le premier s'unira lui-même à la nature qu'il a faite à son image. C'est ainsi que de la source *première*⁴ de

(1) Rom. 8. 22-23.

(2) Luc. 1. 34.

(3) Joan. 3. 7.

(4) *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te SANCTUM vocabitur FILIUS DEI.* (Luc. 1. 35.) — *Omnia per ipsum facta sunt.* (Joan. 1. 3.)

l'humanité jailliront les eaux d'une vie nouvelle : *Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova;*¹ et c'est à la *liberté personnelle* (il ne faut pas l'oublier) qu'il appartiendra de choisir entre les deux courants, celui de la malédiction et celui de la bénédiction.

*Christus... factus pro nobis maledictum... ut in gentibus benedictio fieret.*² voilà donc l'unique réponse à l'attente universelle attestée par les institutions de tous les peuples, et par les sentiments ineffaçablement gravés dans la conscience humaine.

Mais il faut mieux embrasser encore l'ensemble de l'œuvre de Dieu, et jouir plus pleinement de la majestueuse beauté de l'ordre établi par la Providence. Il faut entendre ce que l'homme est dans la création, et ce que l'Incarnation est dans le plan de la sagesse éternelle.

§ II.

Jésus-Christ, but suprême de l'œuvre de Dieu. — Ses images dans la nature et l'humanité, profanées par le paganisme.

L'homme est manifestement le résumé de la création, puisqu'il réunit en lui les règnes divers de la nature, et la créature spirituelle et corporelle. Il est donc le lien vivant des deux mondes des corps et des esprits. D'un autre côté, l'incarnation du Verbe est la fin *librement* mais positivement voulue de Dieu dans la création. Quel est, en effet, le but déclaré des œuvres de Dieu? N'est-ce pas la félicité de ses créatures, le salut des anges et des hommes,

(1) II. Cor. 5. 17.

(2) Galat. 3. 13-14.

ou sa propre gloire, ce qui, au fond, est la même chose, puisque l'amour qui rend la créature heureuse en l'unissant au Créateur, est aussi ce qui glorifie Dieu davantage : *Dominus autem intuetur cor.*¹ L'union des créatures intelligentes avec Dieu par l'amour est donc la fin de la création. Mais si l'amour qui glorifie le Créateur et rend les créatures heureuses par leur union avec Dieu, est le but du Créateur, l'union suprême a été le but suprême de son amour, et cette union suprême qu'il a voulue avec une liberté égale à sa sagesse, c'est l'union personnelle ou hypostatique de la nature créée et de la nature increée. La nature humaine étant donc le divin résumé de toute la création, le Verbe divin en prenant notre nature s'est uni en elle à toutes ses œuvres : *Omni creaturæ*, selon le mot de saint Grégoire-le-Grand, et dans le sens que lui donne ce saint Docteur; et c'est ainsi qu'il a fait de toute la création un hymne d'amour infini à la gloire de Dieu : *Per ipsum et cum ipso et in ipso, est tibi Deo Patri in unitate Spiritus sancti omnis honor et gloria.*

Saint François de Sales s'est placé à ce point de vue, quand il a dit du genre humain qu'il a été créé pour l'incarnation, pour Jésus-Christ, comme l'arbre pour son fruit,²

(1) I. Reg. 16. 7.

(2) « Ainsi tout a été fait pour cet Homme-Dieu, qui pour cela est appelé *Ainé de toute créature* (Col. 1. 15.), *possédé par la divine majesté au commencement des voies d'icelle, avant qu'elle fit chose quelconque, créé au commencement avant les siècles* (Prov. 8. 22.); *car en lui toutes choses sont faites, et il est avant tout, et toutes choses sont établies en lui, et il est chef de l'Eglise, tenant en tout et partout la primauté.* (Col. 1. 16-18.) On ne plante principalement la vigne que pour le fruit : et partant le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. *Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures, et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers,*

et que le premier Adam était subordonné au second dans les desseins du Créateur.

Or, les desseins de Dieu sont sans repentance, et si la miséricorde s'est levée sur la chute de l'homme, si l'aurore de la rédemption a lui dès le principe sur les ruines de notre nature, c'est que le Verbe qui voulait s'incarner, a voulu aussi dès l'origine des choses ¹ nous racheter, et prendre sur lui notre mort pour nous rendre la vie. Le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ : *Primogenitus omnis creaturæ*, ² c'est-à-dire voulu *dans sa nature humaine* avant toute créature, a été ainsi pour tous les hommes la cause de la vie de la grâce, de cette vie supérieure à celle de la nature, de cette vie divine accordée au père du genre humain comme principe et semence de la vie de la gloire; et quand le premier homme eut perdu cette vie divine, elle lui fut offerte de nouveau aussitôt après sa chute, à lui et ensuite à tous ses descendants, en vue du sacrifice de l'Agneau immolé, dans la pensée de Dieu, aux premiers jours du monde. ³

Jésus-Christ, le grand objet de la promesse primitive, est ainsi resté l'Espérance et le Désir des nations.

et établie la succession de plusieurs générations qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin, que l'Épouse sacrée loue dans les Cantiques, et la liqueur duquel réjouit Dieu et les hommes. (Ps. 103.) Qui doutera donc de l'abondance des moyens de salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, *en considération duquel nous avons été faits*, et par les *mérites duquel nous avons été rachetés*. — Ce passage du *Traité de l'amour de Dieu* par saint François de Sales est une des nombreuses preuves de sa profonde science si bien voilée par la simplicité de son langage. La pureté de son cœur lui faisait voir clairement les plus hautes vérités. *Beati mundo corde.*

(1) *Occisus ab origine mundi.* (Apoc. 13. 8.)

(2) Col. 1. 45.

(3) Apoc. 13. 8.

Toute l'histoire humaine tend à lui comme à sa fin, gravite autour de lui comme autour de son centre. Les œuvres de Dieu dans le monde physique lui-même, mais surtout dans le monde moral, dans la nature¹ et l'humanité, nous parlent de ce but suprême de leur auteur. La parole sacrée nous découvre dans les grands anneaux de la chaîne des générations humaines, les types vivants, les images de l'homme par excellence, du nouvel homme, de la grande victime, du Sauveur et du chef du genre humain. Adam, Abel, Noé, Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Josué, Samson, David, furent sous des rapports divers, des figures frappantes du Sauveur du monde, des miroirs réfléchissant aux différentes époques de la vie du genre humain, quelques rayons de ce soleil des intelligences qui brille au milieu des temps. Adam est le chef de l'humanité et ainsi la figure du Christ qui est le chef de la vie nouvelle : *Qui est caput Christus*;² Abel est la première victime; Noé, le premier sauveur; Melchisédech, le pontife du sacrifice figuratif par excellence; Abraham, le père d'une postérité innombrable, parce

(1) Le monde visible est tout entier l'image du monde invisible, et le langage humain est plein de termes qui expriment les rapports de ces deux mondes. La faim et la soif de la justice, le calme de l'esprit, la rosée de la grâce, la lumière de la vérité, les orages des passions, les ténèbres de l'erreur, le feu de la charité, le pain de l'âme, et mille autres expressions semblables nous font comprendre ce mot de saint Paul : *Videmus nunc per speculum* : Nous voyons actuellement les choses invisibles dans le miroir des choses visibles qui en sont l'image. C'est ainsi que la parole de Dieu nous fait entrevoir dans les astres qui peuplent le ciel matériel, l'image des âmes qui peuplent l'éternelle cité des esprits : *Alia claritas solis, alia claritas luna, et alia claritas stellarum. Stella a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum.* (I. Cor. 13. 12.) C'est ainsi encore qu'elle nous fait voir, dans l'astre central de notre monde, l'image du centre glorieux de l'humanité régénérée, de Jésus-Christ ressuscité pour nous communiquer sa gloire : *Et civitas non eget sole neque luna ut luceant in ea : nam CLARITAS DEI illuminavit eam, et lucerna ejus est AENUS.* (Apoc. 21. 23.) (2) Eph. 4. 15.

qu'il a consenti à la mort de son fils unique; Isaac, la victime obéissante qui porte à l'autel le bois de son sacrifice; Jacob, le lutteur contre Dieu, le fort contre Dieu, comme celui qui triompha par l'amour de la justice divine sur le Calvaire; Joseph, l'innocent vendu et livré par ses frères et le Sauveur par là même de ses frères et du monde; Moïse, le grand législateur qui meurt pour ouvrir la terre promise à son peuple; Josué, le vainqueur qui en force l'entrée; Samson, le libérateur des siens en mourant volontairement au milieu de ses ennemis; David, celui qui se sert du glaive du grand adversaire pour lui trancher la tête, comme Jésus-Christ par sa mort a vaincu l'auteur de la mort. — Il faut nous borner, car tout était *figure* dans la *réalité* historique du vieux monde : *Omnia in figuris contingebant illis*.¹

Mais ne devons-nous pas croire qu'avant l'origine de l'idolâtrie, avant l'époque où Dieu éleva, pour protester contre elle, un peuple tout entier en monument à la vérité primitive, afin qu'Israël fût aux autres peuples un grand et vivant reproche de leur infidélité, ne devons-nous pas croire que ces peuples eurent aussi, dans leurs patriarches, des types du Sauveur promis à tous les hommes? Ne venons-nous pas d'indiquer une de ces grandes figures dans le pontife chananéen, le prêtre du Très-Haut qui bénit Abraham? Et Job, cette autre vivante image du Christ, n'était-il pas Arabe ou Iduméen? Et puis, le souvenir des grands hommes du monde primitif ne fût-il pas porté à tous les peuples par les descendants des fils de Noé? Enfin, bien des siècles après le déluge, ne voyons-

(1) I. Cor. 10. 44.

nous pas encore le chef et le pontife d'une tribu de Madianites, Jethro, adorant le vrai Dieu et lui offrant des sacrifices? — Tous les peuples, encore une fois, eurent leurs patriarches, et ceux dont nous parle l'Écriture ne furent certainement pas les seuls en qui Dieu se plut à dessiner les traits de son Fils. De là tant d'images du médiateur défigurées par les mensonges du paganisme.

§ III.

Le paganisme a corrompu toute vérité en la divisant. — Jésus-Christ auteur et réparateur de toute vérité.

On ne saurait trop insister sur ce point fondamental de l'histoire. C'est en *divisant* la vérité que l'idolâtrie a répandu l'erreur sur la terre. Elle a tout corrompu en séparant tout ce que Dieu a uni. Les cieus racontent la gloire de Dieu par la manifestation visible des perfections invisibles de leur auteur : l'idolâtrie sépare l'image de son objet et de son principe, et transporte à l'œuvre le culte dû au Créateur. C'est la première des idolâtries : le sabéisme. Dieu s'était complu à donner aux pères des nations, à leurs pontifes, à leurs législateurs, aux saints qu'il leur a envoyés, des traits de ressemblance avec leur divin modèle, et l'idolâtrie séparant encore ici ces images vivantes de leur grand objet, attribua aux unes ce qui était dit de l'autre. De là les fables sans nombre qui, chez les différents peuples, ont altéré sans l'effacer l'idée du Désiré des nations, de l'incarnation du Verbe. Chacun de ces peuples divisés aussi entre eux par l'orgueil et par les rivalités nationales, s'appliquait ce qui regardait l'humanité tout

(1) Exod. 18. — Voyez Bergier, *Traité de la vraie religion*, ch 4^{or}. art. 1^{er}. § 9.

entière, et *divisait ainsi le Christ* après avoir séparé les figures de leur unique et divin original. Prenant les ombres pour la réalité, l'idolâtrie demanda aux victimes figuratives ce qui n'appartenait qu'à la véritable, et comme l'espoir que lui donnaient les sacrifices était proportionné à l'importance des victimes, elle descendit jusqu'à l'impiété des sacrifices humains.

L'orgueil des hommes puni par la révolte des passions, par l'ignorance, par le trouble de la pensée et du langage, par la division des langues et des peuples, fit ainsi perdre de vue l'unité de la vérité et l'unité de l'humanité.

Jésus-Christ est le révélateur et le restaurateur de l'une et de l'autre.

Verbe incarné, il a redit et accompli la parole primitive, et en nous rappelant l'unité de la grande famille humaine, il nous a montré l'unité du sacrifice dont tous les autres étaient la figure, et qui fut consommé dans sa personne.

Jésus-Christ nous a fait retrouver l'unité dans deux autres sphères encore où l'idolâtrie voua son culte à la division. Nous parlons de la nature angélique et de la nature divine elle-même.

Avant de créer l'homme, Dieu avait créé les Anges nos frères aînés dans la lutte, comme ils le furent dans la récompense ou le châtement. Ce sont là ces *dieux* créés dont parle l'Écriture : *Quis similis erit Deo in FILIIS Dei?*¹ *Non est similis tui in DIIS, Domine.*² — Préposés par la Provi-

(1) Ps. 88. 7.

(2) Ps. 85. 8.

dence à la direction des mondes et des hommes, les anges n'ont d'autre mission que de tout rattacher à Dieu. Mais ceux qui se révoltèrent et qui furent privés de la grâce, sont devenus les grands adversaires et les tentateurs des hommes, Dieu le permettant ainsi pour nous éprouver par le combat et nous faire mériter la gloire qu'ils ont perdue. Ce sont là les vrais pères de l'idolâtrie. Au lieu de tout rattacher à Dieu, ils ne cessent de vouloir tout détacher de Dieu. Satan et ses anges devinrent ainsi *les dieux des nations* volontairement infidèles : *Omnes dii gentium dæmonia.*¹ — Evoquer les mauvais génies, prétendre les apaiser par des sacrifices inhumains, et se les rendre propices par la magie, c'est le fond du paganisme, ce grand culte de la crainte et de la convoitise vaincu par la Croix. Le Verbe incarné voulant être à la fois le Sauveur et le modèle de l'homme, nous a appris à combattre le père du mensonge et ses anges, et à rester unis aux anges fidèles dans l'adoration d'un seul Dieu. *Vade, Satana : scriptum est enim : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.*²

Enfin, c'est dans la nature incréée et infinie de Dieu même que l'idolâtrie a imaginé *la division*, mais c'est là aussi que Jésus-Christ nous a montré à la fois l'éternelle unité et l'éternelle fécondité.

La Trinité révélée dès le commencement à l'homme sa vivante image, se retrouve dans les traditions universelles. Elle semble y paraître même, *en quelque sorte*, plus que dans la Genèse où Moïse, dirigé par l'Esprit-Saint et connaissant le penchant du monde et de son propre peuple au culte de la pluralité des dieux, ne s'est exprimé qu'obscu-

(1) Ps. 95. 5.

(2) Math. 4. 10.

rément sur la société infiniment parfaite des personnes divines dans l'unité d'une même nature. Il laisse cependant entrevoir le grand conseil de la Trinité, quand, après avoir montré toutes choses sortant du chaos au commandement de la Toute-Puissance, il rapporte cette mystérieuse parole : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* »

La révélation faite au premier homme dans l'état de justice originelle a été certainement plus explicite, et il suffit de parcourir les traditions antiques pour s'en convaincre, car ce qui reste de la vérité dans ces traditions altérées, conserve encore trop de traces du dogme primitif pour qu'on puisse méconnaître leur origine.

Il est impossible, *sans aucun doute*, de reconnaître la Trinité chrétienne dans les traditions de l'Inde, de la Perse, de la Chine, de l'Égypte ou de la Grèce, ni même d'y trouver aucun de ses vrais éléments, et il faut avouer que tous les efforts du génie eussent été à jamais impuissants à former la Trinité divine avec ce que les Védas, le Zend-Avesta, le Tao-te-King de Laotseu, les livres égyptiens, la mythologie grecque ou même les ouvrages de Platon¹

(1) « Les traditions de l'Orient, dit M. Cousin (Trad. de Platon. *Notes sur le Phédon.*), servaient de base aux conceptions de Platon, c'était pour ainsi dire l'étoffe de sa pensée. — Platon reconnaît lui-même dans l'*Epinomis*, qu'une grande partie de sa science sur les dieux, il la doit à un barbare, à un *Chaldéen.* » (Ibid. *Epinomis*, 22.) — Le comte de Maistre avait déjà dit à ce sujet : « Il y avait en Platon un sophiste et un théologien, ou, si l'on veut, un Grec et un Chaldéen. — Il n'est grand, sublime, pénétrant que lorsqu'il est théologien, c'est-à-dire lorsqu'il énonce des dogmes positifs et éternels, séparés de toute chicane et qui portent si clairement le cachet oriental que, pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie : il y a dans ses écrits mille preuves qu'il s'était adressé aux véritables sources des véritables traditions. » (*Du Pape*, l. 4. c. 7.) — Il ne serait donc pas étonnant que l'idée d'une trinité se trouvât dans Platon. Le comte de Maistre

contiennent d'analogie à cette vérité première; mais si la Trinité n'est nulle part dans les mythologies ou les philosophies antiques, son altération profonde y est manifestement partout.

A la base de toutes les fables de l'Inde, on trouve une trinité : l'éternel Para-Brahma ou Brahm produit Brahma le dieu créateur, Vishnou le dieu conservateur, et Schiva le dieu de l'amour et en même temps le dieu destructeur. La puissance et l'amour ou Brahma et Schiva sont unis par Vishnou (ou Svadha) *sorti de la bouche* de Brahma et renfermant en soi le ventre d'or qui contient l'*œuf de l'univers*. Ces trois dieux produits par Brahm composent la *Trimourti* ou la trinité indienne que les Hindous invoquent par le mot *Oum*, trois lettres en une seule syllabe. On voit déjà qu'il n'est nullement nécessaire de rapporter les absurdités qui accompagnent et enveloppent la *Trimourti* pour la distinguer de la Trinité révélée par le Christ, puis-

(*Essai sur les sacrifices*, c. 3.) a cru le trouver dans ce passage : « Le grand roi étant au milieu des choses, et toutes choses ayant été faites par lui, puisqu'il est l'auteur de tout bien, le second roi est cependant au milieu des secondes choses, et le troisième au milieu des troisièmes, ce qui toutefois ne devait point s'écrire d'une manière plus claire, afin que l'écrit venant à se perdre, celui qui l'aurait trouvé n'y comprit rien. » (*Epist. 2. ad Dionys.* — Apud Euseb. *Præp. Evang.* l. 11.)

C'est, sans doute, en parlant de ce passage et d'autres analogues que M. Lefebvre docteur en théologie de l'université de Louvain, a dit : « Pour trouver le dogme de la Trinité dans Platon, on s'est appuyé sur des textes obscurs et énigmatiques. Il n'a pas été difficile de montrer que plusieurs de ces textes ont été mal interprétés, et que d'autres sont apocryphes. (H. Martin, *Etude sur le Timée*.) La trinité platonicienne est le résultat d'une fausse interprétation des Alexandrins, qui voulaient opposer cette trinité à la Trinité chrétienne. Quelques Pères de l'Eglise ont accepté les commentaires des Alexandrins et s'en sont servis comme d'un argument *ad hominem* pour prouver aux païens la vérité du dogme chrétien. Les Pères affirmaient que Platon avait puisé cette connaissance *vague* de la Trinité dans les doctrines mosaïques. » (*Coup d'œil sur la Théorie rationaliste du progrès*.)

que Brahma, Vishnou et Schiva sont des dieux produits par Brahm, et qu'ils diffèrent aussi entre eux par leurs qualités, leurs perfections, et même leurs *défauts*. Mais si les éléments de la Trinité ne sont pas dans la *Trimourti*, il faudrait cependant fermer les yeux à l'évidence pour n'y pas voir les vestiges profanés de la vérité première.

Les Perses, nous l'avons vu, croyaient que Zervane ou le Temps éternel avait produit Ormusd le bon esprit, Ahriman le mauvais esprit, et Mithra le médiateur. Ce n'est évidemment pas la Trinité, mais c'en est encore la profanation.

D'après Plutarque, la haute science sacerdotale de l'Égypte ne reconnaissait qu'un être suprême (*Hom*, — c'est l'*Oum* des Indiens.); mais elle adorait *Phta* comme le grand architecte de l'univers, et vouait un culte à sa sagesse à Saïs sous le nom de *Neit*, et à sa bonté dans Elephantine sous celui de *Cnef* ou *Knef*. Ces attributs devinrent des personnes : père, mère et fils; la force qui féconde, celle qui engendre, et le fruit. Chaque temple figurait et nommait diversement sa trinité, mais la prédominance de Thèbes fit prévaloir la Trinité d'Isis, Osiris et Orus. Les symboles et les fables égyptiennes s'y rattachèrent avec une telle profusion, qu'Isis fut appelée *Myriónima*, aux mille noms.¹

L'archéologue Maurice, dans ce qu'il a écrit sur les religions de l'antiquité, ainsi que de Marlès, dans son histoire de l'Inde, disent que la Chaldée, la plus vieille des nations, a conservé religieusement cette parole du fils de

[1] Voyez aussi Cantu, *Hist. univ.*

Cush : « Partout se trouve le *Monas* (l'unité) paternel et primitif. Ce *Monas* se multiplie et engendre deux personnes.¹ La trinité brille par tout l'univers. Le *Monas* en est le chef. Il fut conçu dans l'esprit du père que toutes choses seraient divisées en trois, et toutes choses furent divisées en trois. La trinité se compose de la vertu (*Virtus*, force.), de la sagesse et de la vérité. »

Les traditions religieuses arrivèrent en Grèce par différentes voies et y produisirent ainsi une grande confusion. Mais dans les initiations aux mystères, on exposait aux illuminés l'idée d'une trinité, c'est-à-dire du tout-puissant, du grand fécondateur et de la grande fécondatrice.²

La mythologie des Grecs nous rappelle ailleurs la grande vérité primitive dans la fable de Minerve ou Pallas, déesse de la sagesse, sortie *du cerveau* du grand Jupiter (Zeus) qui ne saurait être adoré qu'*avec Pallas et Junon*.³

En Chine, Laotseu, maître de Confucius, se faisant encore l'écho des traditions, s'exprime ainsi : « Avant le chaos, qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un être seul existait immense et silencieux, immuable et toujours agissant : c'est la mère de l'univers; j'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de Raison... On peut donner son nom à la raison primordiale; sans nom, c'est le principe du ciel et de la terre; avec un nom, c'est la mère de l'univers... — La Raison a produit *in*, un a

(1) Nous n'avons pu vérifier cette expression, mais nous soupçonnons qu'elle contient une traduction *fort libre* d'un mot qui revient probablement à celui que nous citerons tout à l'heure de Laotseu. C'est dans l'*Histoire du monde* de Riancy que nous avons trouvé cette citation de Maurice et de de Mariès.

(2) *Scoliaſte* d'Appollonius de Rhodes, 4. 917. (3) *Lact. Divin. inst.*

produit *deux*, deux a produit *trois*, trois a produit *toutes choses*. »

Les paroles que nous venons de citer, d'après la traduction d'Abel Rémusat, sont suivies d'autres aussi remarquables, mais que les sinologues ne rendent pas tous de la même manière. Voici comment les traduit Abel Rémusat : « Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas, se nomme I, celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme HI, celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme WEI. Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, n'en font qu'un. »

M. Stanislas Julien les comprend autrement : « Vous regardez (le Tao) et vous ne le voyez pas : on le dit incolore I. — Vous l'écoutez et ne l'entendez pas : on le dit aphone HI. — Vous voulez le toucher et vous ne l'atteignez pas : on le dit incorporel WEI. Ces trois qualités ne peuvent être scrutées à l'aide de la parole. C'est pourquoi on les confond en une seule. »

Quoi qu'il en soit du vrai sens des paroles de Laotseu, elles ont certainement pour objet trois qui reviennent à un : *I-Hi-Wei*, et il faudrait être décidé *a priori* à la négation *quand même*, pour n'y pas voir la trace manifeste du nom du vrai Dieu de la tradition mosaïque, *Je Ho Va*, surtout quand on sait, comme le montre Cornelius-a-Lapide, que les voyelles de ce nom (Les points voyelles.) ont été prises du nom d'*Adonai* par les Massorètes pour indiquer qu'il ne fallait pas prononcer le *Tetragrammaton*, mais *Adonai*;¹ et que la vraie prononciation du tetra-

(1) Le Tetragrammaton, c'est-à-dire le nom composé de quatre lettres יהוה ne pouvait être prononcé par les Hébreux, si ce n'est par les prêtres ou les pontifes

grammaton peut être *IIVE* ou *Je He Ve*,¹ c'est-à-dire *Celui qui est*, ou *Jè He Va*, qui est le verbe transformé en nom, véritable nom propre de Dieu.²

lorsque ceux-ci sacrifiaient, ou qu'ils bénissaient solennellement le peuple, et surtout lorsqu'ils entraient dans le Saint des saints. C'est ce nom ineffable que le souverain pontife portait gravé sur la lame d'or qui ornait sa tiare.

(4) Il est très-vraisemblable, selon Corn.-a-Lapide, que ce nom doit être prononcé *IIVE*, ou *IEHEVE*, c'est-à-dire, *celui qui est*, car c'est le nom même que Dieu s'est donné dans l'Exode. ch. 3. v. 14. lorsqu'il a dit à Moïse : « Voici ce que vous direz aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'a envoyé vers vous. » — Or, *qui est* se dit en hébreu *IIE* ou *IIVE*, ou *IEHEVE*. — Il faut remarquer qu'au chapitre 3. v. 14., on lit en hébreu : *EIE ASCER EIE* : *Je serai celui qui serai* ; mais il est certain que le sens de ces paroles est : *Je suis celui qui suis*, car les Hébreux se servent du futur au lieu du présent quand ils veulent indiquer qu'une chose continue, *demeure, ne passe pas*. C'est pourquoi, lorsque Dieu dit à Moïse : « Vous direz aux enfants d'Israël : *Celui qui est* m'a envoyé vers vous, » on lit de nouveau en hébreu : *EIE*, c'est-à-dire : *Je serai* m'a envoyé vers vous. — Ce n'est cependant qu'au chap. 6^e. v. 3. de l'Exode que le verbe reçoit la forme de nom dans le Tetragrammaton : « Je suis le Seigneur qui a apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob comme le Dieu tout-puissant ; mais je ne me suis point fait connaître à eux sous ce nom : *Je suis celui qui est*. » — Voyez, sur ce point, la note suivante de Corn.-a-Lapide.

(3) « Notandum, nomen *Jeheva*, non tam esse verbum, quam nomen a verbo deductum : est enim *Jeheva* nomen proprium Dei. Sicut ergo passim in aliis nominibus a verbo, puta *a tertia futuri*, formatur nomen significans qualis sit, sive qualis futurus sit ille cui hoc nomen inditur, ut Jacob significat supplantatorem, eumque qui supplantabit Esau, Israël significat dominantem, eumque qui dominabitur Deo; ita et *Jeheva* est nomen, habens eandem terminationem cum futuro *cal*, verbi *haia*, significatque *ens, eumque qui est et erit*. » — Voyez les développements que Corn.-a-Lapide donne à sa preuve dans ses commentaires. — Il mentionne toutefois un sentiment différent que le savant rabbin converti M. Drach a singulièrement autorisé depuis, dans sa deuxième lettre aux Israélites, où il montre que le nom de *Jehova* renferme en hébreu les trois temps du verbe substantif *Etre* : il fut, il est, il sera. — « Noster tamen Alcazar, dit Corn.-a-Lapide, multis contendit *Jehova* esse conflatum ex quatuor litteris, quarum *singulæ integræ dictionem significant*. *Jehova* ergo idem est, ait, quod *ihe, hoie, vohaia*, id est, *qui erit, qui est, qui fuit*. Unde *Jehova* idem est cum eo quod dicit Joannes (Apoc. 1. 4.) : *qui est, et qui erat, et qui venturus est*; ideoque vocatur hoc nomen tetragrammaton et ineffabile, quia *singulæ ejus litteræ non possunt effari integræ dictionem quam representant*. »

L'Edda des Scandinaves fait mention d'*Odin*, de *Freyja*, et de *Thor*, trois pouvoirs frères qui représentent la puissance créatrice, la fécondité et le terrible dieu de la destruction; et Acosta nous apprend que les Péruviens se courbaient devant l'idole de *Tanga-Tanga*, trois personnages en un seul, dans le temple de *Cuquiasco*.¹

Il serait inutile de multiplier ces citations. Celles que nous venons de rappeler suffisent pour montrer la justesse de cette conclusion de Th. Maurice : « Il serait aisé d'arriver à la cause qui a produit le système des deux principes : c'est le mélange continuuel du bien et du mal qui se montre dans toutes les choses de la terre. Mais pourquoi, pour la distribution des œuvres et des bienfaits de la Providence, aurait-on supposé partout trois agents plutôt que quatre ou dix, ou tout autre nombre ? C'est que ce dogme de trois hypostases dans la nature divine, transmis *par les premiers hommes* à leurs descendants et aux patriarches, mais altéré par le laps du temps, a servi de fondement à toutes les théogonies de l'ancien monde.² »

C'est en brisant la chaîne de la tradition et de l'autorité de l'Eglise primitive, du sacerdoce patriarcal *, que le paganisme perdit l'unité de la révélation, et jeta la division jusque dans la croyance à l'indivisible Trinité. Mais l'auteur et le consommateur de l'unité du genre humain et de l'unité de la rédemption, manifesta aussi dans tout son éclat, la vérité suprême de l'unité divine dans la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

⁽¹⁾ *Hist. des Indes*. 1. 5.

⁽²⁾ *Relig. de l'antiq.*

Il adressa un jour ces mystérieuses paroles à ses apôtres : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pourriez les porter maintenant. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous fera *entrer dans toute vérité*,¹ car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu...² c'est lui qui me glorifiera ; parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. *Tout ce qu'a mon Père est à moi*,³ c'est pourquoi je vous ai dit (du Saint-Esprit) *qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera*.⁴ »

C'est que le *Père, le Verbe et le Saint-Esprit, ne sont qu'une même chose*.⁵

Les apôtres, par l'ordre de Jésus-Christ, annonceront à tous les peuples cette vérité première, source de toute vérité : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*,⁶ mais il faudra auparavant que l'Esprit-Saint les rende eux-mêmes capables de la porter, qu'il leur ouvre l'intelligence, et leur donne des langues de feu. Il l'a fait, et nous en avons la preuve subsistante dans la foi de l'Eglise, dans son apostolat toujours vivant pour *nous faire entrer dans toute vérité*, et

(1) C'est le sens littéral du grec.

(2) *Ce qu'il aura entendu* du Père et du Fils dont il procède.

(3) *Tout ce qu'a mon Père est à moi*, n'ayant, mon Père et Moi, qu'une même essence, une même sagesse et une même puissance. *Ego et Pater unum sumus*. (Joan. 10. 30.)

(4) *Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera*, parce que, procédant de moi comme de mon Père, il reçoit de moi, avec son essence, tout ce qu'il a de lumières et de connaissances. (Voyez la Bible de Venise, résumant l'interprétation commune des saints Pères. — Joan. 16. 12-15.)

(5) I. Joan. 5. 7.

(6) Matth. 28. 19.

nous donner l'intelligence des Ecritures où la Trinité resplendit dans la plénitude de ses clartés.

Les quatre Evangiles et les Epîtres des apôtres, ont tout dit de la Trinité. Il n'est pas une pensée des grands génies du christianisme, des Augustin, des Grégoire de Nazianze, des Hilaire, des Athanase, des Origène, des Justin, des Irénée, disciple chéri de saint Polycarpe qui l'était du disciple bien-aimé du Sauveur ; il n'est pas une de leurs pensées sur le premier et le plus auguste des mystères, qui ne s'appuie sur la parole des Apôtres et des Evangélistes, et qui n'en soit l'humble et fidèle écho. Cette parole, toujours gardée par l'Eglise enseignante avec laquelle l'Esprit-Saint sera tous les *jours jusqu'à la fin des temps*, eut à toutes les époques, de dignes organes dans toutes les langues. Mais nous ne savons s'il en fût jamais de plus fidèle et de plus puissant dans aucune langue que celui qui traduit ainsi dans la sienne la grande révélation de la Trinité de Dieu et de la rédemption de l'homme :

« Les gentils sont appelés à la connaissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible auquel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils, et Saint-Esprit.

» Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Être divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

» Là sont expliqués les mystères qui étaient enveloppés et comme scellés dans les anciennes Écritures. Nous entendons le secret de cette parole : « Faisons l'homme à notre » image ;¹ » et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération.

» Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse, « conçue, selon Salomon, devant tous les temps, dans le sein » de Dieu ; » sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ouvrages. Le nouveau Testament nous enseigne que c'est le *Verbe*, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, *qui est toujours dans son sein*, et par qui *toutes choses ont été faites*.²

» Par là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les Proverbes : ³ « Dites-moi le nom de » Dieu, et le nom de son fils, si vous le savez. » Car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Père, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité père d'un fils égal à lui ; et que le nom de son fils est le nom de Verbe, Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son fils « unique, l'éclat de sa clarté, et l'empreinte de sa » substance.⁴ »

» Avec le Père et le Fils nous connaissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre, et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets

(1) Gen. 1. 26.

(2) Joan. 1. 1-18.

(3) Prov. 30. 4.

(4) Hebr. 1. 3.

de l'avenir; Esprit dont il est écrit : « Le Seigneur m'a » envoyé et son Esprit, ¹ » qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophètes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophètes, et qui parle par les prophètes, est uni au Père et au Fils, et intervient avec eux dans la consécration du nouvel homme.

» Ainsi le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystère, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les Séraphins que vit Isaïe, ² et nous adorons avec eux celui qui est trois fois Saint.

» C'était au Fils unique, qui était dans le sein du Père, ³ et qui, sans en sortir, venait à nous, c'était à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophètes n'avaient qu'effleurés.

» C'était à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie promis comme un homme qui devait sauver les autres hommes, était en même temps montré comme Dieu en nombre singulier et absolument à la manière dont le Créateur nous est désigné : et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, « il était » devant qu'Abraham fût fait; ⁴ qu'il est descendu du ciel, et » toutefois qu'il est au ciel; ⁵ » qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vrai Emma-

(1) Is. 48. 16.

(2) Is. 6. 2.

(3) Joan. 1. 18.

(4) Ibid. 8. 58.

(5) Ibid. 8. 13.

nel, Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même.

» Ainsi nous sont révélés les deux principaux mystères, celui de la Trinité et celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous soient toujours présents, et que nous reconnaissons la dignité de notre nature.

» En effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions, pour un peu de temps, au fond de notre âme, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre âme cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.¹

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le

(1) Greg. Naz. *Orat.* 36. — Aug. *De Trinit.* l. 9. c. 4 et seq. : *In Joan* tr. 1; *De Civit. D.* l. 1. c. 25, 27, 28.

fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Père qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite.

» En un mot, Dieu est parfait; et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui; et son amour, qui, sortant de la source inépuisable du bien en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : et puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être appelée Dieu; mais parce que ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

» Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé, dans cette Trinité adorable; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre âme, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

» Elle est; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la vérité de son être;⁴ et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes et que nous aimons : et nous aimons à être, et à entendre. Qui le peut nier; s'il s'entend lui-même? Et non-seule-

(4) August. loc. cit.

ment une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste la félicité et la dignité de la nature raisonnable.¹ Ainsi, et infiniment au-dessus, est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême.

(1) « Si j'étais une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, dit ailleurs Bossuet, et en qui il fallût que tout fût substantiel, ma connaissance et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant; et je serais trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire, je serais Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble, Père, Fils et Saint-Esprit: substance qui est incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une, en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles; à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour. »

Vous l'entendez: Dieu, être infini, est nécessairement une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il faut que tout soit substantiel; sa connaissance et son amour sont donc quelque chose de substantiel, de subsistant et de vivant; et il y a ainsi en Dieu trois subsistances vivantes en une seule substance, subsistances qu'on appelle personnes divines et qu'il ne faut pas se représenter comme des personnes humaines, substance qui est incompréhensible comme sa trinité de personnes, mais où la trinité est manifestement nécessaire comme elle, et ne peut pas ne pas être; trinité de personnes créées, distinctes mais indivisibles dans leur essence, comme l'être, l'entendre et le vouloir sont indivisibles dans notre âme, et y seraient substantiels, subsistants et vivants, si nous étions infinis. — Ne vous semble-t-il donc pas que ces paroles de Bossuet sur lesquelles je viens d'insister, font percevoir clairement la nécessité de trois subsistances vivantes infiniment parfaites, et consubstantielles en Dieu, c'est-à-dire, de trois personnes en une seule essence divine? Ne vous paraît-il pas que l'argumentation ou l'exposition de Bossuet, fait percevoir cette vérité aussi clairement que les meilleures thèses font percevoir la nécessité de l'infinité des perfections divines, infinité aussi incompréhensible que la Trinité? — Saint Bonaventure avait déjà dit et montré, que tout en nous gardant de vouloir comprendre l'incompréhensible, nous pouvons voir la nécessité de la Trinité du Père et du Fils et du Saint-Esprit. (*Itiner. c. 6.*)

» Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

» Notre âme, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brute.¹ Ces attributs conviennent au tout par rapport à chacune de ces deux parties : ainsi le Verbe divin, dont la vertu soutient tout, s'unit d'une façon particulière, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité, et engendré dans le temps, toujours vivant dans le sein du Père, et mort sur la croix pour nous sauver.

» Mais où Dieu se trouve mêlé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Notre âme n'est pas devant notre corps, et quelque chose lui manque lorsqu'elle en est séparée. Le Verbe, parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette âme qui préside au corps et y fait divers changements, elle-même en souffre à son tour. Si le corps est mû au commandement et selon la volonté de l'âme, l'âme est troublée, l'âme est affligée, et agitée en mille manières ou fâcheuses ou agréables, suivant les dispositions du corps; en sorte que comme l'âme élève le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au-dessous de lui par les choses qu'elle en souffre. Mais en Jésus-Christ, le Verbe

(1) Aug. *Epist.* 137. c. 3. Ed. B. : c. 3; *De civ. D.* l. 10. 29. — Cyril. *Epist. ad Valerian.* p. 3. — Concil. Eph. — Symbol. Athanas.

préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit : immuable et inaltérable, il domine en tout et par-tout la nature qui lui est unie.

» De là vient qu'en Jésus-Christ, l'homme absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'élève à soi, n'a que des pensées et des mouvements divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au dedans, tout ce qu'il montre au dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire digne de la raison même, de la sagesse même, et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumière en Jésus-Christ; sa conduite est une règle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

» Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres Pères ont crue si certaine. Les sens nous gouvernent trop, et notre imagination, qui se veut mêler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter sur une lumière si pure. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature; et il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puissent apercevoir. Mais si peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mystères qui font le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.¹ »

(1) *Disc. sur l'hist. univ. II^e part. ch. 6.*

La Trinité et l'Incarnation, voilà donc les deux grandes vérités qui rendent les ombres de l'histoire religieuse du monde intelligibles. Mais nous n'aurions cependant pas une vue pleine de l'ensemble de ces ombres devenues lumineuses en Jésus-Christ, si, après avoir parlé de la Trinité et de l'Incarnation, nous négligions de montrer dans l'Eucharistie, le rayon divin qui pénètre aux dernières profondeurs du chaos idolâtrique.

« L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginée que *les dieux* accouraient partout où le sang coulait sur les autels ;¹ ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour *que les anges* accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime.²

» Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux *dans la communion du corps et du sang des victimes*. Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse ; en sorte que, pendant longtemps, les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées, *de peur de communier*.³

(1) Porphyr. *De Abstin.* l. 2., dans la *Dém. évang.* de Leland, tom. 4, ch. 5. § 7. — Saint August. *De Civit. Dei*, l. 40. c. 44. — Orig. *Adv. Cels.* l. 3.

(2) Chrysost. *Hom.* 3. in *Ep. ad Ephes.*; *Orat. de Nat. Chr.*; *De Incomp. Nat. Dei*, hom. 3. — *Perpét. de la foi.* l. 2. ch. 7. n° 1. — Tous ces docteurs ont parlé de la *réalité* du sacrifice, mais nul d'eux plus *réellement* que saint Augustin lorsqu'il dit : *que le Juif, converti au Christianisme, buvait le même sang qu'il avait versé* (sur le Calvaire). Aug. *Serm.* 77.

(3) *Car tous ceux qui participent à une même victime sont un même corps.* (I. Cor. 10. 17.)

» Mais cette idée universelle de la *Communion par le sang*, quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et prophétique dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

» Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer, jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée : *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point.*¹ Comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point ; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle² de Celui qui s'appelle *Parole*, rayonnant du centre de la Toute-Puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles*

(1) Joan. 6. 54.

(2) *Σῶμα ἄγιον* τι. (Orig. *Adv. Cels.* l. 8. n. 83, cité dans la *Perpét. de la foi*, l. 7. ch. 4.)

coupables pour en dévorer les souillures.¹ Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies² où *les élans du cœur*³ heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. « On a droit de s'étonner, sans doute, que » l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu : mais voici bien un » autre prodige ! c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce » n'est point assez : pour appartenir de plus près à sa création chérie, *il entre dans l'homme*, et tout juste est un » temple habité par la Divinité.⁴ » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas, dans tout le monde spirituel, une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et LE SALUT PAR LE SANG.⁵ »

(1) *Adhaereat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula.* (Liturgie de la messe.)

(2) *Usque ad divisionem animæ et spiritûs.* (Hebr. 4. 12.)

(3) *Intentiones cordis.* (Ibid.)

(4) *Miraris homines ad Deos ire? Deus ad homines venit; imò, (quod proprius est, IN HOMINES VENIT.* (Senec. *Epist.* 74.) *In unoquoque virorum bonorum (QUIS DEUS INCERTUM EST) habitat Deus.* (Id. *Epist.* 41.)

Beau mouvement de l'instinct humain, qui cherchait ce que la foi possède !

INTUS CHRISTUS INEST ET INOBSERVABILE NUMEN.

(Vida, *Hymn. in Euchar.*)

QUIS DEUS CERTUM EST.

(5) *Éclairciss sur les sacrifices.*

Il est donc vrai que Jésus-Christ dissipe toutes les ombres de la fable, tous les nuages de l'histoire religieuse du monde, par la clarté de sa présence, de sa doctrine et de ses œuvres.

Mais si les temps qui ont précédé l'Incarnation deviennent lumineux en Jésus-Christ, que sera-ce des temps qui l'ont suivie ? Si le Christ est pour l'ancien monde la clef de ses origines et des grands secrets de son histoire, que sera-ce pour le monde moderne, pour ce monde futur dont parle l'épître aux Hébreux,¹ pour cette ère nouvelle qui date de lui et qui est si pleine de lui, qu'elle porte à jamais son nom sur les lèvres mêmes qui le renient ?

ARTICLE III.

JÉSUS-CHRIST CLEF DE L'HISTOIRE DU MONDE NOUVEAU.

§ I.

L'action de Jésus-Christ sur le monde est un fait unique auquel on ne peut rien comparer dans l'histoire. — Aveux du rationalisme en Allemagne.

Un écrivain dont les doctrines religieuses nous sont inconnues, analysant dans la *Revue des deux mondes* les travaux d'un jeune auteur qui s'est fait en France le disciple de l'érudition et de la sophistique allemandes, s'exprime ainsi :

« La première condition de la science, c'est la vérification des faits. Seulement il arrive trop souvent que la science, trouvant sur son chemin un fait dont elle ne peut

(1) Hebr. 2. 3.

rendre compte, le déclare faux, impossible, ou le dénature et le détruit par ses explications. C'est à cette tendance de la critique que j'oppose cette simple réflexion : Il y a maintes choses certaines qui sont incompréhensibles pour nous ici-bas. — Mais pour que cette objection porte, il faut qu'il s'agisse de faits réels. La venue du Christ, son enseignement, son action, le mouvement qu'il a imprimé au monde, sont-ce des faits ? Tout le problème est là.

» L'Allemagne en ce moment pose (enfin !) la question de cette manière. Il y a dans ces grandes écoles de l'exégèse, beaucoup de théologiens qui ne cherchent plus à discuter, à expliquer, mais seulement à exposer les faits : ce sont souvent les hommes les plus hardis. Après avoir traversé résolument cet amas de ruines faites par la critique, ils se sont demandé ce qui demeurerait encore debout ? Et plus d'un parmi eux a été surpris de voir qu'il restait quelque chose d'inexplicable, par conséquent d'inaccessible aux coups de la critique : *Inconcussum quid*, et ce quelque chose, c'est le rôle¹ du Christ, l'action qu'il a exercée sur le monde. — Je suis très-frappé de ce résultat inattendu des travaux de l'exégèse allemande. M. Strauss avait essayé de substituer le Christ hégélien, ou, en d'autres termes, l'humanité elle-même au Christ historique. Cette théorie qui violait l'histoire en lui imposant de vive force une théorie préconçue, est rejetée désormais, et M. Renan lui-même l'a réfutée avec vigueur. Or, tandis que M. Renan reprochait à M. Strauss d'avoir méconnu (non l'existence de la personne) mais le rôle personnel de Jésus-Christ, plusieurs théologiens allemands allaient bien plus loin que

(1) Il ne faut pas oublier que nous entendons ici le langage de la *Revue des deux mondes*.

lui (sur la nature de ce rôle ou de cette action), et appuyés sur les travaux mêmes de l'exégèse, ils disaient en parlant de la venue du Christ : *Il y a là un grand fait, un fait unique, un personnage auquel on ne peut rien comparer*; — et s'ils n'osaient pas encore écrire le mot *Divinité*, ce mot était visible cependant à chaque page de leur livre.

» Je veux signaler surtout ce résultat fondamental : toutes ces investigations de la critique la plus hardie qui fut jamais ont abouti à mettre en pleine lumière l'originalité exceptionnelle du rôle qui appartient au Christ. M. Bauer comme M. Ewald, et, au-dessous d'eux, M. Wolkmar, M. Zschwegler, M. Zeller, M. Heiligenfeld, tous enfin, tous ces esprits si résolus sont constamment ramenés à ce point : *Un personnage a paru dans l'histoire, qui a enseigné une doctrine, qui a produit des œuvres sans aucune analogie dans le passé, auquel on ne peut comparer aucun des personnages de notre race.*

» En vain a-t-on essayé de le confronter avec Bouddha, avec les prophètes hébreux, avec les Saints du moyen-âge; plus on l'examine à cette lumière, plus on le voit grandir et dépasser la mesure de l'humanité.

» Croyez-moi, disait Napoléon à Sainte-Hélène, je me connais en hommes, et je vous déclare que Jésus-Christ est plus qu'un homme. Napoléon sans doute est une médiocre autorité en des questions qui exigent les plus délicates finesses de la nature morale (Finesses, non.); *n'est-il pas curieux cependant que ce jugement de l'homme d'action soit si exactement conforme aux conclusions de la critique la plus subtile et la plus audacieuse ?*

» Les théologiens allemands (Ceux de la jeune école qui fait réaction contre Strauss et l'école historique ou anti-historique hégélienne.) n'osent point affirmer (encore) sans réserve la divinité de Jésus-Christ; ils déclarent du moins que Jésus-Christ est *plus qu'un homme*.

» Rien de plus instructif à mon avis que ces efforts de l'exégèse germanique pour échapper à la notion de Jésus-Christ Fils de Dieu. *Que d'explications qui n'expliquent rien! Que de commentaires mille fois plus difficiles à comprendre que le simple texte orthodoxe!* Celui-ci, M. Ch. Hermann Weisse, nous propose de croire que Jésus-Christ était Dieu, mais que ce Dieu habitait depuis longtemps au sein de l'humanité, et qu'il n'a fait que se révéler un jour sous une forme visible, au lieu de sortir de l'éternité pour s'incarner dans le temps. Celui-là, M. Dorner, voit dans le Christ un de ces types dont les choses d'ici-bas, selon la théorie de Platon, ne sont que la copie imparfaite, le type, l'idée première de l'homme, bien supérieur à tous les individus de l'espèce humaine, puisqu'il est lui-même le type absolu de l'espèce, et qu'il en comprend dans sa nature toutes les perfections possibles. Suivant un troisième, Jésus est homme, mais par la sainteté de sa vie et de sa mort, il a mérité que Dieu se penchât vers lui et lui communiquât *à lui seul* son incommunicable nature; Jésus est né homme et devenu Dieu! Un autre enfin voit dans la venue du Christ une seconde création, un second *Fiat lux, supérieur au premier*, de telle sorte que les mystères, les miracles, les dérogaions aux lois éternelles de l'univers échappent nécessairement à nos recherches, comme l'établissement de ces lois elles-mêmes est soustrait aux investigations de la science. Chacun

apporte ainsi son système, chacun combine ses expédients; mais peu importent les explications proposées : ce qui frappera tout lecteur attentif, c'est le *besoin* de ces explications, quelles qu'elles puissent être; ce sont tant d'efforts pour comprendre le rôle exceptionnel de Jésus, et par conséquent la reconnaissance implicite ou avouée de la place qui lui appartient au-dessus de l'humanité. »

§ II.

L'action de Jésus-Christ sur le monde a été et demeure surnaturelle.

Si la critique allemande s'arrête enfin devant Jésus-Christ pour reconnaître en lui une personne surhumaine;

(1) *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipientis cor eorum; et dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (Rom. 1. 21-22.)

(2) « Je regrette, ajoute le même écrivain de la *Revue des deux mondes*, que M. Ernest Renan n'ait pas cru devoir apprécier dans son *Etude* sur les historiens de Jésus le mouvement si remarquable accompli depuis le docteur Strauss; il y aurait rencontré de graves objections contre quelques-uns des arguments qu'il emploie. Après une exposition du rôle de Jésus humainement expliqué (1), M. Renan, comme si une secrète incertitude le faisait hésiter, se retranche dans l'argument que voici, comme dans une forteresse imprenable : « On me proposerait, dit-il, une analyse définitive de Jésus, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à rechercher, que je la récuserais; sa clarté même serait la meilleure preuve de son insuffisance. » (*Dilexerunt magis tenebras quam lucem!*) « L'essentiel ici, ajoute-t-il, n'est pas de tout expliquer, mais de se convaincre qu'avec plus de renseignements tout serait explicable. — Si M. Renan avait suivi de plus près les travaux théologiques de l'Allemagne dans ces dernières années, il y aurait vu la même manière de raisonner employée dans un sens tout contraire par les écrivains qui sont forcés de reconnaître dans Jésus-Christ, une nature supérieure à l'homme. Presque tous semblent dire : Point d'explications ! Maintenons le fait, le fait de la venue de Jésus-Christ, de sa prédication, de son action sur le monde, fait unique dans l'histoire et inexplicable à la raison bien plus par sa nature même que par l'absence de renseignements. » (*Revue des deux mondes*. Septembre 1857.) — En lisant ce qui précède dans le grand recueil rationaliste, M. Renan a dû éprouver une assez forte surprise de voir venir de sa chère Allemagne de pareilles vérités par un pareil chemin,

si elle avoue que l'action du Christ sur le monde est humainement inexplicable ; ne faut-il pas se roidir misérablement contre l'évidence, pour nier encore ce que confesse aujourd'hui cette science jusqu'ici si pleine d'elle-même, qu'elle prétendait n'admettre en dehors d'elle dans le monde et l'humanité que le reflet de ses rêves ?¹

Cet effort contre l'évidence a cependant été fait, et l'on a même cru trouver un argument radicalement décisif contre la révélation et l'action divine de Jésus-Christ, lorsqu'on s'est écrié dans une explosion naïve de suffisance :

« Il n'y a pas de surnaturel. Depuis qu'il y a de l'être, tout ce qui s'est passé dans le monde des phénomènes a été le développement régulier des lois de l'être, lois qui ne constituent qu'un seul gouvernement, la nature, soit physique, soit morale. Qui dit au-dessus ou en dehors des lois de la nature dans l'ordre des faits, dit une contradiction, comme qui dirait surdivin dans l'ordre des substances.² »

Ceux qui parlent ainsi ne doutent de rien. Leur ton est celui de maîtres sûrs d'eux-mêmes et d'avoir sondé le fond des choses. La contradiction que la foi de tous les siècles n'a pas soupçonnée, et que n'a pu apercevoir la science des Kepler, des Leibnitz, des Descartes, des Newton, des Bossuet, des Origène, des Augustin, des Thomas d'Aquin, ces petits génies, n'a pas échappé au regard de nos jeunes docteurs ! Le surnaturel dans l'ordre des faits est aussi impossible à leurs yeux que le surdivin dans l'ordre des substances. Sans presser ici ce dernier

(1) Le développement du moi, à la lettre. (2) M. Renan.

mot qui paraît insinuer que toute substance est divine, nous leur demanderons de déclarer franchement, si la nature divine est supérieure à la nature humaine, oui ou non? Ils n'oseront pas divorcer avec le bon sens au point de dire nettement non. Eh bien! la nature divine *nous* est donc surnaturelle. Ainsi en est-il des œuvres qui dépassent les forces de la nature humaine : elles *nous* sont surnaturelles. Mais rien n'est surnaturel pour Dieu : *Nec enim ista cùm fiunt, contra naturam fiunt, nisi nobis, quibus aliter naturæ cursus innotuit, non autem Deo, cui hoc est natura quod fecerit.*¹

Les mêmes choses sont donc tout à la fois naturelles et surnaturelles. — Elles sont surnaturelles pour nous, parce qu'elles dérogent aux lois de la nature, mais elles sont naturelles pour Dieu qui est l'auteur de la nature. « Comment se peut-il faire, dit encore saint Augustin, que ce qui arrive par la volonté de Dieu soit contraire à la nature, puisque la volonté du créateur est la nature même des choses? Les prodiges ne sont donc pas contre la nature, mais contre les lois librement données à la nature par son auteur et qui nous sont parfaitement connues : *Quomodo est contra naturam quod Dei fit voluntate, cum voluntas tanti utique conditoris conditæ cujuscumque rei natura sit? Portentum ergo fit non contra naturam, sed contra quam est* *NOTA natura.*² »

(1) Saint Augustin. *De Genes. ad litt.* l. 7. c. 13. — Voyez aussi les *Dissertations* de la Bible de Vence, sur l'Exode.

(2) *De Civit. Dei*, l. 21. c. 8. — Ceci nous donne occasion de faire remarquer que dans d'autres endroits de son ouvrage, M. Renan ne distingue pas assez le surnaturel du miraculeux. La grâce est surnaturelle, l'Eglise, les sacrements, sont des institutions surnaturelles, et ne sont pas pour cela des miracles proprement dits, parce qu'elles constituent quelque chose de permanent, un ordre établi par la Pro-

Il faut remarquer la force de ces expressions de saint Augustin : *Contra quam est nota natura*; et de ces autres : *Naturæ cursus innotuit*. En effet, si l'homme ne connaît pas toutes les forces de la nature, il n'en résulte pas qu'il ignore toutes les lois de la nature. Ce qu'il ne sait pas ne lui dérobe pas ce qu'il sait : *Certaines* lois de la nature sont *certaines* pour l'homme, et toutes les découvertes possibles n'enlèveront rien à cette certitude. On sait, par exemple, sans aucun doute, que la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie, la vapeur, l'électricité, le galvanisme, le magnétisme, les progrès de la chimie, et les autres progrès à réaliser encore, ne feront jamais qu'un homme mort puisse *naturellement* ressusciter. Ils ne feront jamais non plus qu'on puisse un jour *naturellement* expliquer cet autre fait aussi surnaturel dans l'ordre moral que la résurrection des morts est surnaturelle dans l'ordre physique : *Qu'il est une religion sur la terre résistant seule entre toutes à l'épreuve de la force, de la science et du*

vidence. C'est encore ce que M. Renan ne veut pas. « Il n'y a, dit-il, qu'un seul ordre de gouvernement, la nature. » M. Renan nie-t-il donc que notre nature gémissait dans l'attente d'un état meilleur ? La révélation, la grâce, l'Eglise, les sacrements sont la réponse divine à ce gémississement intérieur ; ce sont les moyens surnaturels que Dieu nous offre pour arriver à l'état où il nous fait aspirer tous. C'est l'ordre surnaturel que notre nature, attirée par Dieu, réclame elle-même, et que Dieu veut lui accorder. M. Renan n'en veut pas. Qu'il relise le chapitre de l'Evangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ annonce à Nicodème la nécessité de renaitre surnaturellement ; il y trouvera cette parole : *Tu es magister in Israël, et hæc ignoras ?*

Quant aux miracles, ils sont des dérogations aux lois établies, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. M. Renan soutient que Dieu ne peut jamais déroger à ses lois. Pourquoi ? Serait-ce parce que sa volonté est immuable ? Mais c'est son immuable et éternelle volonté de déroger aux lois qu'il a librement établies, quand sa sagesse le demande, quand il lui plaît de réveiller par un coup de sa droite, ses enfants oublieux et ingrats. — Le panthéisme empêche d'entendre ces enseignements du bon sens, parce que Dieu, pour les panthéistes, c'est la nature elle-même. Comment voulez-vous donc qu'elle ne soit pas immuable à leurs yeux comme elle est éternelle ?

temps, de toutes les forces, de toutes les sciences et de tous les temps.

C'est en présence de cette œuvre unique dans l'histoire, que nous avons vu s'arrêter la critique rationaliste, et que nous l'avons entendue confesser qu'elle usait en vain sa lime contre ce diamant. Mais nous ne devons pas nous contenter de ses aveux. Il nous faut voir par nous-mêmes que l'œuvre de Jésus-Christ a été et demeure surnaturelle.

La venue du Sauveur est l'événement qui, tout en révélant l'harmonie des temps, divise les siècles en deux parts. Croyants ou incroyants, nous devons tous supputer les années du monde, avant ou après Jésus-Christ.

Les siècles qui suivent son incarnation ont reçu de lui le caractère qui les distingue de ceux qui l'ont précédée. Ce caractère est dans le règne de l'esprit sur la chair, de la vérité sur la force. Ce grand caractère, Jésus-Christ l'a imprimé sur le corps et l'âme de l'humanité, en triomphant du culte et de l'empire idolâtres, *comme Dieu seul sait triompher* :

« *Mon règne, a dit le Christ, n'est pas de ce monde; il n'est pas d'ici; je suis venu sur la terre pour l'y établir en rendant témoignage à la vérité, et cette vérité c'est moi : Ego sum veritas.* » Le règne de Jésus-Christ en ce monde est donc celui de la vérité qui n'est pas de ce monde, mais de Dieu.

« *Si vous observez ma parole, dit-il encore, la vérité vous délivrera.* » De quoi nous délivrera-t-elle? De la servitude des passions, de l'esclavage du monde. Or, voici la parole de la délivrance : « *Que sert à l'homme de gagner*

l'UNIVERS, s'il perd son âme ? » L'âme de l'homme vaut donc plus que le monde ? Oui, et cette vérité a vaincu l'idolâtrie qui n'est que le *culte du monde*. Elle l'a vaincue dans les cœurs, sur les autels et sur le trône des Césars.

Cette triple victoire de la Croix sur l'idolâtrie est le grand fait du monde civilisé où les idoles ne sont tombées de l'autel et du trône¹ qu'après avoir été exilées des cœurs.² — Et comment Jésus-Christ les a-t-il chassés des cœurs ? Est-ce en révélant à l'homme sa grandeur et sa fin ? Sans doute, et c'est encore en l'attirant par l'amour à cette fin sublime et toute divine. Cet amour-là est un des *miracles toujours subsistants*³ du christianisme. Jésus-Christ a relevé la nature humaine courbée vers la terre par la concupiscence, en rapprochant de son regard affaibli et de son cœur appesanti, le grand objet pour lequel elle a reçu le cœur et l'intelligence. *Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde*. Il s'est abaissé jusqu'à nous pour nous relever jusqu'à lui, et en manifestant visiblement son amour ineffable, il nous a inspiré l'amour du Dieu invisible, afin de nous rendre dignes de le voir un jour et bientôt face à face :

(1) Du trône des Césars pontifes et dieux.

(2) L'islamisme n'est qu'une secte judaïco-arienne, née six siècles après la victoire de l'Évangile. En reniant la rédemption, cette âme de la religion patriarcale qu'il prétendait ressusciter, l'islamisme n'a combattu l'idolâtrie au dehors que pour la faire rentrer au dedans par le sensualisme ou la *concupiscence de la chair* ; et par l'*orgueil de la vie* ou le fanatisme de race appuyé sur le glaive de la conquête.

(3) Un miracle proprement dit est une exception, une dérogation *passagère* aux lois de la nature, lois qui ne peuvent évidemment être suspendues que par leur auteur. Les œuvres surnaturelles, lorsqu'elles sont *permanentes* ne sont donc plus des miracles proprement dits, mais elles ne prouvent pas moins qu'eux l'intervention divine, et c'est en ce sens que Bossuet les appelle des *miracles subsistants*. Nous avons suivi son grand exemple. Comme les cieus racontent la gloire de Dieu et révèlent l'auteur de la nature, ainsi l'Église, par ses caractères divins et sa vie surnaturelle, révèle l'auteur de la grâce.

Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilem amorem rapiamur.

Le feu sacré de l'amour divin allumé sur la terre par Jésus-Christ, est la grande œuvre surnaturelle à côté de laquelle l'ignorance seule peut passer sans étonnement. Parmi les sages de la philosophie païenne, un très-petit nombre a entrevu la grande loi de l'amour de Dieu,¹ mais

(1) Sénèque par exemple. C'est en parlant de lui et de son temps que le comte de Maistre a dit : « Tout le monde sait combien on était alors avide d'opinions nouvelles : il n'est pas même permis d'imaginer que Sénèque n'ait point eu connaissance de l'enseignement de saint Paul... » Certes, il n'est pas permis de l'imaginer, car Sénèque était en correspondance suivie avec son beau-frère Portius Festus devant qui saint Paul parla au roi Agrippa à Césarée, avant de venir à Rome où il prêcha deux ans en toute liberté. Evidemment une telle prédication, après de telles circonstances, n'a pu échapper à Sénèque.

On achève de s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages :

« Il y parle de Dieu et de l'homme d'une manière toute nouvelle, dit encore le comte de Maistre. A côté du passage des Epîtres où il dit que Dieu doit être honoré et aimé, une main inconnue écrivit jadis sur la marge de l'exemplaire dont je me sers : *Deum amari via alii auctores disserunt* : On ne lira guère ailleurs que : Dieu est aimé. S'il existe quelque trait de ce genre, on le trouvera dans Platon. Saint Augustin lui en fait l'honneur. » (*De Civit. Dei*, l. 8. c. 5 et 6. — *Sen. Epist.* 47.)

Nous verrons plus loin le passage de Platon auquel saint Augustin fait allusion.

« Pascal a fort bien remarqué qu'aucune autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer ; sur quoi je me rappelle que Voltaire, dans le honteux commentaire qu'il a ajouté aux *Pensées* de cet homme fameux, objecte que Marc Aurèle et Epictète parlent continuellement d'aimer Dieu. Pourquoi ce joli érudit n'a-t-il pas daigné nous citer les passages ? Rien n'était plus aisé, puisque, suivant lui, ils se touchent. » (*Soirées de Saint-Petersb.* 9^e Ent.) Il y a d'ailleurs une différence profonde, ou plutôt il y a l'infini entre l'idée de l'amour de Dieu et la prière qui lui demande cet amour. Pascal a constaté un fait du premier ordre, quand il a dit : *Nulle autre religion que la nôtre n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.* (*Pensées*, ch. 7.) Ni Sénèque, ni Marc Aurèle, ni Epictète, ni Platon n'ont pensé à demander à Dieu cet amour qui est l'âme de toute vertu. Horace, malgré son épicurisme, a exprimé la pensée de toute la philosophie païenne, en disant qu'il ne faut demander à Jupiter que les biens et la vie, et que c'est à l'homme à se procurer la vertu :

Hoc satis est orare Jovem qui donat et aufert ;

Det vitam, det opes . Equum mi animus ipse parabo.

(*Epist.* l. 1. ep. 14.)

aucun d'entre eux n'en a supposé le règne possible, aucun n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre. Jésus-Christ s'est fait aimer, et cet amour du Dieu fait homme est l'amour même du Dieu éternel et invisible, selon ces paroles aussi humainement inexplicables que leur accomplissement : « *Mon Père et moi nous ne sommes qu'une chose. La vie éternelle consiste à vous aimer, vous SEUL VRAI DIEU et JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé. — Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui ne renonce pas à tout pour moi n'est pas digne de moi.* »

Jésus-Christ est aimé en Dieu, parce qu'il a aimé en Dieu. L'Eglise dans laquelle il vit, montre la Croix au monde en disant : « *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.* » Et le monde attiré divinement se sent renaître par l'amour du Père qui est dans les cieux. Si la prière de la terre monte à Dieu, c'est avant tout pour que Dieu soit connu, que le règne éternel de l'amour arrive, et que la volonté paternelle de Dieu se fasse par ses enfants sur la terre comme au ciel. Qu'est-ce cela, sinon la faim et la soif de la justice à laquelle le rassasiement est promis et le reste par surcroît ? Il est donc vrai que l'amour surnaturel a renversé dans les cœurs le culte du monde et de son prince ; avant d'en renverser les autels dans l'univers chrétien. L'idolâtrie fut vaincue parce que Jésus-Christ a redit en Dieu la parole primitive : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, afin qu'il règne sur toute la nature.* »

La révélation de la dignité de l'homme aimé de Dieu jusqu'à la mort de la croix, et destiné à la vie divine par la

possession de Dieu même, cette révélation de la grandeur de l'homme en Jésus-Christ, fut aussi la pierre qui tomba sur les pieds d'argile du colosse de l'empire idolâtre. Celui-ci, par l'apothéose du maître, était une véritable théocratie sans Dieu. Aussi, le paganisme voulait-il que l'homme fût fait pour l'État et non l'État pour l'homme. Dans le christianisme, au contraire, toute autorité est servante. L'homme lui doit obéissance, sans doute, mais c'est parce qu'elle est l'organe, l'instrument de Dieu disposant toutes choses pour le bien temporel et spirituel de l'homme. Là est le but. L'autorité n'est qu'un moyen de le faire atteindre. Jésus-Christ, modèle divin de toute autorité, l'a déclaré en ces termes : « *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. — Que celui qui est le premier parmi vous devienne celui qui sert.* » — Il y a donc un premier, mais pour servir.

La seconde idolâtrie, l'idolâtrie de l'État, fut ainsi vaincue comme la première, et *les droits de l'homme à la pratique de ses devoirs* furent mis sous la protection de la parole et du sang de Jésus-Christ. Entendus de cette façon, on pourrait les appeler les droits divins de la conscience humaine.

Ce grand fait, l'un des traits caractéristiques du monde moderne, a été sans cesse en butte à la tendance ennemie toujours naturelle au pouvoir et à l'orgueil du commandement; mais toujours combattu, il reparait toujours. Jésus-Christ, d'ailleurs, l'a divinement garanti par l'institution de la société spirituelle appuyée, comme son caractère d'universalité l'exige, sur la distinction des deux puissances.

Otez cet appui aux droits de la conscience, et bientôt la liberté de conscience ne sera plus qu'un vain nom. Pourquoi ? parce que pour être longtemps respectée, elle ne doit pas être confondue avec le caprice individuel, mais revendiquée comme le bien commun des âmes, et par conséquent constituée en *vraie puissance* morale. Pourquoi encore ? parce qu'il n'est rien de digne qui ne soit dans l'*ordre*, et que dépourvue de la base d'une autorité de son genre, d'une véritable autorité spirituelle, elle ne sera plus la liberté, mais l'anarchie des consciences. Qui le niera ? Qui affirmera jamais avec réflexion que chacun de nous peut penser et croire tout ce qu'il veut, prêcher et établir le culte qu'il lui plaira, fût-ce le culte de la bonne déesse des anciens, ou le mormonisme des modernes ? Il y a donc des limites à la liberté de conscience ? Oui, mais qui les posera ? Sera-ce la force ? non, ce doit être une autorité légitime. Mais quelle autorité sera légitime ici aux yeux de la raison, si cette autorité n'est pas manifestement de Dieu ? Si l'autorité divine n'apparaît pas, la *raison* n'aura devant elle que *des raisons*, et toute raison est incompétente pour juger les consciences, pour maintenir ou appliquer la loi de Dieu. ¹

— Si donc vous ne voulez pas l'anarchie des consciences et avec elle le droit à toutes les anarchies, montrez-moi sur la terre une autorité spirituelle, une puissance enseignante divinement établie ; ou choisissez entre le plus radical des désordres, le désordre des esprits, et le plus complet des

(1) Nous n'ignorons pas le recours à la loi naturelle promulguée par la raison dans la conscience ! Mais en *pratique* en *réalité* cette promulgation n'est pas sûre. Il est de *fait* que l'humanité n'est pas dans l'*état d'intégrité naturelle* ! Les erreurs innombrables des philosophes sur l'homme et sur Dieu et ainsi sur la loi morale, démontrent, comme l'a dit saint Thomas d'Aquin, la nécessité de la révélation, d'une autorité divine enseignante, pour promulguer *avec certitude* la loi naturelle elle-même. Que sera-ce donc pour les autres vérités *nécessaires* à l'homme, et sur les-

désotisme, le desotisme doctrinal armé de l'enseignement obligotire.¹

La société spirituelle avec l'autorité enseignante qui est à sa base, est la grande œuvre pour laquelle Jésus-Christ est mort. C'est l'Eglise qu'il a fondée sur la pierre ferme en lui promettant d'être toujours avec elle; c'est l'empire spirituel du Fils de l'homme prédit par Daniel comme devant succéder à l'empire idolâtre, c'est le règne de la vérité qui désormais sera seul universel.

Ne la voyez-vous pas cette œuvre divine que la sagesse païenne n'a jamais soupçonnée? N'y a-t-il pas sur la terre une autorité sociale spirituelle dont la parole désarmée se fait non-seulement entendre, mais écouter, mais obéir avec amour par ses enfants : *Ex omni tribu et populo et natione?* Ne connaissez-vous pas le symbole de la grande

quelles la loi naturelle ne dit rien? Tous, nous nous sentons troublés par une lutte intestine, et en même temps attirés à une meilleure vie. Qui répondra donc aux grandes questions de l'âme sur le mal moral et son remède, sur la douleur, la mort et la fin? Qui, si l'autorité de Dieu ne parle pas? La raison ici n'a qu'un droit et un devoir : de reconnaître et d'écouter Dieu, et de ne s'imposer elle-même à personne.

(1) C'est ce qui a fait dire à Augustin Thierry, éclairé enfin sur cette Eglise qu'il avait si longtemps méconnue : « Je vois, par l'histoire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible, pour le développement de la vie du genre humain. Or, tout ce qui est en dehors du christianisme ne compte pas. De plus, tout ce qui est en dehors de l'Eglise catholique est sans autorité. Donc, l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche et je m'y sou mets. Je crois ce qu'elle m'enseigne. » (Voyez la relation du P. Gratry sur les derniers jours d'Augustin Thierry.)

Du reste, la nécessité et l'existence de cette autorité divine n'impliquent pas l'intolérance civile. La persuasion seule amène les âmes à la foi; et c'est un acte de sagesse, c'est un devoir même, de tolérer, c'est-à-dire de souffrir avec patience l'erreur de bonne foi, afin de la mieux guérir.

D'un autre côté, la tolérance n'implique pas la reconnaissance d'un droit proprement dit à la diffusion du mensonge, et ne désarme pas la société en présence des doctrines subversives et violentes.

famille, le seul *Credo* chanté par toutes les langues, dans les temples du monde civilisé, dans les forêts du Nouveau-Monde, et jusque dans les dernières îles des Océans ?

Le nationalisme caractérise toutes les sectes ; les plus puissants des faux cultes n'ont jamais été que des cultes de race, et les plus grandes philosophies que des écoles dont les maîtres ont rarement formé deux disciples qui fussent d'accord ; et voici une autorité doctrinale qui unit dans la même foi des hommes de toute nation, de toute science, de tous les siècles ! Qu'il y ait des incrédules, comment s'en étonner ? L'obscurité, la négation, la suffisance, sont naturelles à l'esprit de l'homme déchu ; mais que des génies du premier ordre et de tous les temps, s'accordent dans la soumission à la même foi, et cela malgré les variations des siècles et des hommes, ce ne peut être que l'œuvre divine de la grâce et de la vérité : *Digitus Dei est hic !* — Ce qui est évident de l'unité de doctrine ne l'est pas moins de l'unité sociale : la société religieuse catholique est manifestement une œuvre surhumaine. C'est à grand'peine que les maîtres des plus puissants empires, appuyés sur des légions d'hommes de guerre, maintiennent leur autorité, c'est-à-dire l'unité nationale d'un seul Etat, et voici qu'une puissance sans glaive, sans autre force que sa parole, reste seule debout au milieu des ruines de toutes les autres, et se fait obéir de siècle en siècle, par la grande famille des nations qu'on appelle la catholicité, peuple spirituel et universel qui a des enfants dans les deux hémisphères, même au milieu des royaumes soumis à des puissances persécutrices ! Et l'on passe à côté de ce fait unique, sans rival dans l'histoire, et l'on aurait le courage d'en cher-

cher les causes sur la terre ! Autant vaudrait y chercher la cause de l'harmonie des cieux !¹

Le caractère de l'autorité spirituelle, la distinction des deux puissances, la catholicité de l'Eglise sont donc aussi bien que la victoire sur l'idolâtrie par l'*amour du Dieu invisible*, des faits surnaturels, des faits divins que l'action seule de Jésus-Christ a produits sur la terre.

Mais nous n'avons pas tout dit sur la victoire surnaturelle de la charité de Jésus-Christ. En révélant aux hommes leur grandeur et leur fin, il ne les a pas seulement attirés à l'amour qui les a fait triompher du monde ; il n'a pas seulement voulu et obtenu pour lui l'amour suprême ; il a dit encore : « *Aimez vous les uns les autres comme je vous ai aimés ;* » il a voulu et obtenu l'amour universel de l'homme pour l'homme en tant qu'homme et enfant de Dieu, et il a ainsi enfanté des prodiges inconnus du monde païen.

L'égalité des hommes devant Dieu, la dignité de la femme, de l'enfant, du pauvre, de l'esclave, des petits, des délaissés de ce monde, fut révélée avec la grandeur naturelle et surnaturelle de l'homme. De cette vérité féconde, de cette divine semence de la parole de Jésus-Christ jetée dans le sein de l'humanité et arrosée du sang de la rédemption, on voit sortir l'unité et l'indissolubilité du mariage, et avec elles la pureté, la force, la majesté de la famille toujours défendue par l'Eglise contre le caprice des puissances, comme le principe de tout bien social ; l'adoucissement, la transformation et enfin l'abolition de l'esclavage si absolument nécessaire aux yeux des anciens,

(1) Voyez *Le livre Examen*, p. 71.

qu'Aristote et Platon le croyaient fondé sur la nature même des choses;¹ la fin de l'infanticide légal patroné à son tour, à la honte de l'esprit humain, par le plus sublime de ses sages, le *divin Platon*; enfin, les grandes œuvres qui ont donné des palais aux pauvres et à toutes les infirmités humaines, avec une cour pour les servir, avec des légions d'anges devenus les esclaves volontaires de leurs frères, après avoir conquis pour eux-mêmes, à force d'amour, la liberté parfaite des enfants de Dieu, la liberté du dévouement par la chasteté.

Or, voulez-vous, comme d'un seul coup, vous convaincre que toutes ces grandes œuvres : l'idolâtrie vaincue, l'établissement de la grande famille spirituelle des nations, la distinction des deux puissances, l'abolition de l'esclavage et des castes, la reconstitution de l'unité et de l'indissolubilité du mariage; la charité, le dévouement, le sacrifice élevés à la puissance d'institutions sociales volontaires; voulez-vous reconnaître, d'un seul regard, que ce sont là des œuvres surnaturelles qui appartiennent à Jésus-Christ et n'appartiennent qu'à lui seul? Fixez les yeux sur la mappemonde, cherchez où l'Évangile a été reçu et où il a été repoussé, et vous aurez trouvé où sont et où ne sont pas ces faits dont l'ensemble constitue la supériorité de la civilisation moderne sur la civilisation païenne, vous comprendrez pourquoi et comment la critique la plus audacieuse et la plus superbe, s'est enfin inclinée devant la

1. Ils ne se trompaient *pas tout à fait*, car l'esclavage est comme naturel à l'état de l'humanité déchuë, et son abolition résulte de notre régénération surnaturelle. Là où la nature est laissée à sa dégradation, l'esclavage renaît ou quelque chose de pire encore. — Voyez le 5^e Entretien de la *Démonstration catholique* déjà cité, p. 399-408.

grande figure du Christ, pour confesser que l'action exercée par lui sur le monde est victorieuse de toutes les négations et de toutes les explications, et qu'on ne peut comparer à Jésus-Christ aucun autre personnage de la race humaine.

Enfin, si vous désirez voir avec un surcroît de clarté, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est la clef de l'histoire du monde moderne, et qu'à lui seul appartiennent comme à leur divin principe, les grands faits qui caractérisent notre civilisation, retournez-vous vers ceux qui renient aujourd'hui Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, le Verbe incarné, le Désiré des nations, le Sauveur du monde. Ne les voyez-vous pas rétrograder vers la civilisation païenne? L'idolâtrie reprend l'empire de leurs cœurs par le panthéisme, par le culte du monde, de l'homme, de l'humanité, en un mot de la nature créée, des esprits créés : *Servierunt creaturæ.*¹ L'homme n'est plus, dans ce système, qu'une parcelle du grand Tout. Sa dignité d'enfant de Dieu disparaît, sa grandeur supérieure à celle du monde s'efface. La société devient à son tour, non cette mère qui demande à l'homme des sacrifices dignes de lui, dignes de son âme, et lui fait voir dans l'amour de la patrie une vertu qui attache à Dieu par l'accomplissement de sa volonté; mais elle devient cette grande chose qui absorbe l'individu et à laquelle l'individu doit être sacrifié pour elle-même. La statolâtrie, l'empire païen reparaît ainsi avec le socialisme ennemi déclaré de la distinction des deux puissances. La charité libre est dénoncée comme une imperfection qu'il faut proscrire au nom de la justice distributive, et la toute-

(1) Rom. 1. 25.

puissance de l'Etat, appuyée sur l'adage du vieil empire païen : *Omnia mihi licent in omnes*, doit remplacer l'amour de Dieu et l'amour des hommes. — La dégradation des femmes reparait avec le divorce déjà tant favorisé par le protestantisme, et la famille en dissolution fait prévoir une dissolution semblable de la société toujours et partout formée ou *déformée* à son image. Enfin, une sorte d'esclavage devient nécessaire aux sociétés où la crainte du maître doit remplacer absolument la crainte de Dieu, et de cet esclavage moderne, nous en voyons quelque chose dans l'institution de la conscription par le sort, combinée avec celle des grandes armées permanentes.¹

Notre civilisation née du christianisme jouit toujours de ses fruits, mais si elle devenait assez ingrate pour vouloir les goûter en jetant la cognée à la racine de l'arbre qui les porte, ses richesses, son industrie, son luxe et sa puissance ne la préserveraient pas d'une prochaine ruine.

Les nations antiques avaient atteint le plus haut degré de civilisation matérielle, quand elles se sont tout à coup écroulées. C'est que, pour vivre, le corps le mieux organisé et le plus fastueusement vêtu ne suffit pas. Il faut une âme. Or, il est visible que l'âme du monde moderne, c'est

(1) Il est impossible de nier que le soldat désigné par *le sort*, le soldat malgré lui, ne soit, selon l'expression de Donoso Cortès une sorte d'esclave à temps et en uniforme. L'institution toute moderne des grandes armées permanentes multiplie ces esclaves d'une manière qui serait effrayante, si l'état des choses qui rend ces armées *nécessaires* n'était pas plus effrayant qu'elles. — Ce qui nous fait parler ainsi n'est pas, on le voit, le sentiment inique qui méconnaît la dignité du soldat, la sublimité de la vocation militaire. La conscription par le sort n'empêche pas, d'ailleurs, nous le disons hautement, que cette vocation ne puisse être réelle chez un grand nombre, comme elle l'est manifestement chez tous ceux qui restent librement attachés à la noble carrière des armes.

Jésus-Christ. Demandez à quiconque en douterait encore, le nom d'un peuple actuellement civilisé que le Christ n'a pas animé de son souffle? Voltaire, de son temps, eût peut-être nommé la Chine. Cette réponse serait par trop plaisante aujourd'hui, même sur ses lèvres.

§ III.

L'histoire des erreurs modernes fait voir que leur source est la même que celle des erreurs antiques : la division de la vérité.

Si les différents degrés de la vraie civilisation dépendent incontestablement de l'état de la religion chez les différents peuples et aux différentes époques du monde, nous ne sortirons pas de notre sujet en jetant un coup d'œil sur l'ensemble des erreurs religieuses depuis l'ère chrétienne, comme nous l'avons fait sur les erreurs qui l'ont précédée.

Le Christ, en révélant de nouveau au monde infidèle l'unité de Dieu, l'unité du genre humain et l'unité de la rédemption, nous a fait voir que tous les égarements de l'ancien monde résumés dans l'idolâtrie, cette grande hérésie de la révélation primitive, furent toujours, sous différents rapports, le résultat d'une division ou d'une mutilation de la vérité. C'est lui encore, c'est sa parole toujours vivante selon sa promesse, qui nous découvre dans toutes les erreurs du monde moderne, le même esprit de division s'attaquant de différentes manières à l'unité de la révélation, et à la révélation de l'unité.

Le judaïsme d'abord, n'est que la séparation ou la division des deux alliances, des deux Testaments dont Jésus-Christ est l'harmonie. Le judaïsme moderne n'est plus le

mosaïsme. « *Je souffre pour la promesse faite à nos pères,*¹ » disait saint Paul, en annonçant aux Juifs l'accomplissement de la loi et des prophètes en Jésus-Christ.

Les premières hérésies chrétiennes eurent une origine orientale. Elles prétendaient jeter la division dans la nature divine elle-même, par la doctrine des *deux principes* éternels, et par celle des *émanations*. De là le manichéisme, de là surtout le gnosticisme dont le nom général résume les erreurs de ces premiers temps. Puis vient l'arianisme et le macédonianisme qui prétendaient diviser l'indivisible Trinité, le premier en niant la consubstantialité du Verbe, le second, celle de l'Esprit-Saint.

Après les hérésies qui s'attaquaient à l'unité de Dieu et à l'unité d'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parut le nestorianisme qui voulut diviser le Christ, en niant l'unité de sa personne dans ses deux natures, la nature divine et la nature humaine. — L'eutychieisme qui voulait les confondre, ne brisait pas moins le lien de leur *union* dans la personne du Verbe.

L'esprit de division, vaincu dans ses tentatives contre Dieu et contre son Christ, revint à la charge en tentant du moins de diviser les dons de Dieu. Nous avons reçu du ciel la liberté et la grâce : Pélage, pour défendre la première, nia la nécessité de la seconde, et ses disciples, sous différents noms, continuèrent cette guerre en changeant plus d'une fois leurs plans et en variant leurs armes.²

(1) Act. 26. 6.

(2) Plus tard, d'autres hérésies rejetèrent la liberté au nom de la grâce.

Les ennemis de la grâce étaient à peine vaincus, qu'un nouveau combat s'engagea sur le culte. C'est par le culte que nous allons à Dieu, et c'est par lui aussi que Dieu vient à nous, et nous communique ses dons d'une manière conforme à notre double substance. L'homme est une intelligence incarnée par l'acte même de sa création, puisque Dieu a uni personnellement en nous le corps et l'âme dans une même nature, la nature humaine.¹ Voilà pourquoi il veut nous accorder ses dons d'une manière sensible. La vérité éternelle nous arrive sous le voile de la parole, et le Verbe divin qui ne dédaigne pas de toucher notre âme par une image sonore qui frappe nos oreilles, veut bien par d'autres images encore nous parler aussi aux yeux.

L'esprit de mensonge rejeta cette *écriture* que tous les hommes savent lire et qui, par les images de la Croix, de la Mère de Jésus-Christ, des Apôtres, des Martyrs, des Vierges, exprimaient d'une manière si touchante les grandes vérités du christianisme, et inspiraient à tous, des sentiments de foi, d'espérance, d'amour, de pénitence et de confiante prière. Autant les idoles détachaient de Dieu, autant les saintes images en rapprochaient les âmes par le souvenir de ses bienfaits, et par la vue des grands modèles de toutes les vertus chrétiennes. Les iconoclastes voulurent la vérité sans images, et divisèrent avec violence ce que l'auteur de notre nature avait uni par amour pour nous.

C'est vers ce temps que parut le mahométisme. Il prétendait s'appuyer à la fois sur la révélation primitive et patriarcale, sur la révélation mosaïque et sur la révéla-

(1) On voit dans quel sens on peut dire que l'homme est une intelligence incarnée. Ce n'est pas dans le sens de la préexistence de l'âme.

tion chrétienne, et cependant les déchirait toutes les trois ensemble en méconnaissant la rédemption qui, de ces trois révélations n'en fait qu'une. Promise, annoncée, attendue, accomplie en Jésus-Christ, la rédemption est l'âme de la vraie religion. Le Christ est de tous les siècles : *Hæri, hodie et in sæcula*. C'est à cette grande unité que l'islamisme s'attaque. Secte puissante, judaïco-arienne, et en même temps doctrine toute sensuelle, toute *naturiste*, très-sympathique au déisme moderne, parce qu'elle renie la chute et la régénération de l'humanité, elle a été longtemps l'âme du grand empire antichrétien qui s'écroule de nos jours, et elle pourrait bien encore *contribuer* à le reconstituer plus tard dans des conditions nouvelles. L'islamisme, en effet, n'est pas l'empire ottoman. Pendant que celui-ci se dissout, l'islamisme gagne l'Afrique et l'Asie centrales, et sait trouver jusque dans l'Occident, de grandes voix rationalistes pour célébrer le Prophète et combattre avec lui la grande unité de la foi, au nom d'une autre unité qu'ils appellent supérieure, et qui n'est autre chose que la négation radicale de toute vérité, comme nous l'avons déjà vu.⁴

La seule grande hérésie du moyen âge, celle des albiges, renouela le manichéisme, et traita surtout avec mépris et avec fureur les sacrements de Jésus-Christ, ces signes sensibles de la grâce qu'ils communiquent en l'exprimant.

Enfin, l'esprit de division réunit toutes ses forces pour séparer, par la dernière des hérésies, tout ce que Dieu a uni dans son Eglise, ce vivant édifice de la révélation tout entière. La foi nous sauve, mais par la charité qu'elle ins-

(4) Dans l'Introduction de cet ouvrage. Nous reviendrons sur ce sujet.

pire : le protestantisme, par la voix retentissante de ses patriarches, sépare la foi de la charité, et déclare la foi suffisante sans les bonnes œuvres pour nous faire participer aux fruits de la rédemption. — L'espérance s'appuie, en priant, sur les mérites de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-même veut que nous allions à lui unis de cœur avec nos frères du ciel et de la terre, avec les âmes et les anges qui ont triomphé avant nous, et surtout avec le grand modèle de l'espérance et de la prière, avec la Mère du genre humain régénéré, avec Marie de qui Jésus est né.¹ Cette union vivante, cette *Communion des saints*² que les apôtres ont prêchée à toute la terre, qui a été crue et pratiquée dans tous les siècles, qui se trouve gravée sur les pierres des catacombes et sur tous les monuments des Eglises apostoliques, le protestantisme demande naïvement qu'on la lui montre dans la Bible,³ et veut que l'Eglise militante

(1) Matth. 4. 16.

(2) Symb. Apost.

(3) La Bible dit qu'on se réjouit dans le ciel de la conversion des pécheurs. (Luc. 15. 7.) Elle dit aussi des élus qu'ils seront comme des anges de Dieu. (Matth. 22. 30.) Elle dit encore que Jérémie, après sa mort, priait pour le peuple d'Israël. (11. Mach. 15. 14.) On sait donc dans le ciel ce qui se passe sur la terre; on y prie pour ceux qui font la traversée de la vie; et tandis que nous, passagers en ce monde, nous devons y prier les uns pour les autres, et nous recommander aux prières les uns des autres, comme la Bible nous le dit à cent endroits divers, et comme les Apôtres nous l'enseignent par leur exemple, nous ne pourrions pas nous recommander à nos frères qui nous aiment dans les cieux! — Montrez-nous cela dans la Bible, répondent imperturbablement les protestants. Mais qu'ils nous montrent donc dans la Bible tant de choses qu'ils croient encore avec nous et qui n'y sont pas: le baptême des petits enfants par exemple, et l'observance du dimanche, pour ne citer que deux points où ils restent fidèles à la foi primitive, malgré leur naïf principe: *Rien que la Bible!* — La Bible est-elle donc toute la religion? C'est comme si, en présence d'un édifice, vous prétendiez ne le trouver que dans son plan. Et puis, tout est-il écrit dans la Bible? Evidemment non; la Bible elle-même affirme que la foi est le fruit de la prédication vivante; que tout n'est pas écrit; qu'il faut garder la tradition comme l'Ecriture; que l'apostolat est perpétuel; que Jésus-Christ est avec l'Eglise enseignante jusqu'à la consommation des siècles; et

ne puisse parler à l'Eglise triomphante, ne puisse gémir assez haut pour être entendue des cieux, comme s'il y avait des distances pour la voix du cœur et des larmes, et comme si le silence lui-même ne parlait pas aux esprits.

L'amour divin, le protestantisme le sépare du culte qui en est l'expression divine, surtout dans l'Eucharistie qui est le cœur du christianisme; la grâce, il la sépare des sacrements qui en sont les grandes artères; le sacrifice unique de la rédemption, il le sépare de son oblation perpétuée sur les autels du nouveau Testament; la société universelle établie par Jésus-Christ, il la sépare de l'autorité que le Christ lui-même a mise à sa base; la parole écrite, il la sépare de la tradition vivante qui en découvre l'origine et le sens; et cette Ecriture, il la divise elle-même, il en divise les textes, il en cache l'ensemble, l'unité, c'est à dire la vérité, à l'exemple de celui qui combattait le Christ par la Bible dans la tentation du désert. *

L'erreur, après tout, n'est le plus souvent qu'un lambeau de vérité. L'erreur pure ne séduirait guères. Elle ne séduit le plus grand nombre que par les restes de la vérité qu'elle mutile. Mais nous venons de voir que cette mutilation est savante, et que le plan qu'elle exécute révèle un étonnant *esprit* de suite. Les auteurs des hérésies se seraient-ils entendus à de longs siècles de distance? Non, mais ils

que l'Eglise est ainsi pour tous les temps le soutien inébranlable de la vérité. (Matth. 28. 19-20. — Joan. 21. 25. — II. Thess. 2. 14. — II. Tim. 3. 15) La foi n'était-elle pas répandue dans les nations, avant que les Evangiles fussent écrits? Les peuples n'étaient-ils pas chrétiens, avant d'avoir lu une seule ligne du nouveau Testament dans leur propre langue? — Evidemment, si le principe protestant était le véritable, Notre-Seigneur Jésus-Christ, au lieu de promettre son assistance à l'apostolat, eût dû inventer l'imprimerie et établir la Société biblique! — Le protestantisme se moque de l'histoire et du bon sens.

ont un père, le *père du mensonge*. Il existe, en effet, un tel enchaînement dans les hérésies qui se sont succédées de siècle en siècle, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas y reconnaître l'œuvre d'une même pensée, le travail continu d'un rusé et puissant adversaire. Ce que nous disons ici, excitera, nous le savons, plus d'un sourire, mais ce ne sera pas, nous le savons aussi, celui de la vraie science. La science véritable est ici, comme toujours, d'accord avec la révélation chrétienne à laquelle les philosophies de l'Orient, de la Grèce et de Rome, rendent en ce point le même témoignage que les traditions universelles. Il y a d'autres esprits que l'esprit humain : telle est la croyance de tous les temps et de tous les peuples. Les anges sont nos frères aînés dans l'épreuve, la fidélité et l'infidélité, et quiconque méconnaît la réalité des relations des hommes avec ces puissances invisibles, fidèles ou déchues, ignore l'un des éléments de l'histoire du monde, puisqu'il ignore l'un des agents les plus puissants dans la grande lutte des idées et des passions qui enfante toutes les autres luttes.

Le père de toutes les erreurs les a toutes produites, nous venons de le voir, par la mutilation, la division de la vérité. C'est cette grande œuvre de division et de négation qu'il achève par le protestantisme radical ou le rationalisme. Le rationalisme, en effet, consomme la division de la raison et de la foi, de la nature et de la grâce, de Dieu même et de l'homme, non-seulement dans l'athéisme qui nie Dieu, ou dans le panthéisme qui le confond avec l'homme et le monde, ce qui revient au même, mais aussi dans le déisme ou le *naturisme*, qui brise le lien de Dieu et de l'homme et veut que la religion ne soit qu'une simple aspiration de

l'humanité, sans que son dieu sourd et muet y ait jamais répondu !

La dernière erreur rentre ainsi dans la première, car le dieu du rationalisme n'est pas le Dieu vivant et personnel, mais *le dieu-nature, le dieu-monde et humanité*.

La logique pousse invinciblement le déiste au panthéisme, ¹ et le panthéisme, qu'est-ce, sinon le paganisme philosophique ? Mais il est clair qu'il ne pourrait régner sur les esprits sans ramener avec lui l'idolâtrie populaire, et par conséquent l'état des sociétés antiques, le culte du monde et *des esprits créés*, le culte de l'État, la confusion des deux puissances, l'esclavage, la dégradation des femmes, la disparition des œuvres et des institutions inspirées par cet *amour DIVIN des hommes* qui est né au pied de la Croix. N'avons-nous pas déjà constaté plus haut le commencement de ce retour au paganisme social ? Il se consumerait infailliblement si l'action impérissable du christianisme n'y mettait obstacle.

(1) Les déistes sont les apôtres lettrés de l'*Eglise invisible* de la religion naturelle. Les religions, disent-ils, sont toutes sorties des instincts religieux de l'humanité, et n'expriment que ses aspirations vers l'infini. « Mais une fois les religions considérées comme des œuvres purement *subjectives*, dit M. Saint-René Taillandier, en analysant le progrès de l'erreur en Allemagne, il ne restait plus qu'à appliquer le principe. L'idée du genre humain et l'idée de Dieu furent confondues, le culte de l'humanité substitué par quelques-uns à l'adoration du Créateur, ce culte même repoussé comme une hypocrisie, et le droit divin de l'individu proclamé d'une voix sauvage. » Evidemment si l'humanité seule était la révélatrice des doctrines religieuses, l'idée de l'humanité et l'idée de Dieu se confondraient en nous, puisque, séparé de l'humanité, Dieu ne serait pour nous qu'un être silencieux et inerte comme la mort. Mais la nature humaine résiste elle-même par toutes ses puissances à cette confusion sacrilège. L'humanité se révolte contre ce rêve, et veut croire comme elle a cru partout et toujours à la parole du Dieu *vivant*.

§ IV.

L'unité triomphe de toutes les erreurs et de toutes les forces ennemies par l'Eglise de Jésus-Christ.

La justice de Dieu peut permettre le triomphe de l'erreur et du mal chez des peuples ingrats et infidèles à la lumière, mais ce triomphe ne sera jamais universel, l'Eglise militante ne pouvant périr. L'épreuve est faite; et elle suffirait pour convaincre les ennemis de la foi de la vanité de leurs espérances, si la passion pouvait être convaincue.

Mais pour les esprits trompés et qui cherchent la vérité de bonne foi, rien n'est plus propre à leur démontrer l'action divine de Jésus-Christ sur le monde, que le spectacle des luttes de l'Eglise toujours appuyée sur cette parole : *Je suis avec vous jusqu'à la fin.*

L'Eglise, en effet, ne s'est pas assise seulement dans l'immobile Orient, où elle est née à l'origine des choses avec la première famille humaine, où elle fut la mère de tous les chefs des peuples et des races avant la dispersion des hommes, et où Jésus-Christ la fit renaître en lui communiquant une nouvelle vie au milieu des temps; mais de l'Asie, elle a gagné l'Afrique, l'Europe et le Nouveau-Monde, et au sein de toutes les agitations de l'audacieuse race de Japhet, elle a été en butte aux assauts de toutes les puissances :¹ puissance de l'empire romain ou de la

(1) Ce paragraphe reproduit les p. 42-54 des *Entretiens sur la démonstration catholique de la Révélation chrétienne*. — Ces pages tout historiques se trouvent ici plus à leur place. Nous l'avions déjà remarqué dans les *Entretiens* où elles donnent un développement surabondant au fait acquis à la discussion.

persécution violente; puissance de la philosophie païenne assistée de toutes les forces de l'esprit humain et de toutes les passions du cœur pour se défendre contre la vérité de la croix; puissance de l'empire grec ou de la persécution doctrinaire; puissance des barbares, ou de la nature indomptée; puissance de l'islamisme ou du fanatisme rusé, inspirant la foi du glaive à une nation conquérante; puissance du schisme ou de l'ambition déchirant sous le masque du patriotisme le sein de l'Église, cette commune patrie des nations; puissance de l'hérésie ou de l'orgueil caché sous le faux zèle de la parole de vie; puissance du scandale, la plus forte pour la destruction, parce qu'elle introduit l'ennemi dans la place, mais qui cependant n'a rien pu contre la chaire de Pierre, lors même que par exception elle paraissait s'y être assise; puissance enfin de presque toutes ces forces réunies au dernier siècle, civilisation et barbarie, ruse et violence, schisme et scandale, incrédulité et terrorisme. L'Église a tout traversé avec la tranquillité de Dieu : « *Transiens per medium illorum, ibat.*¹ »

Dans les trois premiers siècles de l'Église de la nouvelle alliance, la persécution est presque incessante, et quelle persécution? Celle de l'*Empire de fer*.² C'est par millions que nos premiers frères, l'amour et le pardon dans le cœur et sur les lèvres, rendent le témoignage du sang à Jésus-Christ et à son Église. Le premier pape, Pierre, meurt crucifié. Plus de trente de ses successeurs, plus de trente papes meurent martyrs. Mais voilà que le sang des saints, abreuvant le sol de Rome et des provinces, appelle la justice de Dieu et mine les fondements de l'empire païen. La

(1) Luc. 4. 80.

(2) Daniel. 2. 40.

Croix monte sur le trône des Césars, la lumière de la foi éclaire les maîtres du monde, et dès lors l'auréole sacrée du sacerdoce et du pontificat fait reculer les empereurs jusqu'à Constantinople, comme s'ils craignaient de n'être plus à Rome que la seconde Majesté!

Ils eussent bien voulu, en embrassant la Foi, garder les prérogatives de la théocratie païenne, et, par l'instinct même du pouvoir, confondre les deux puissances. De là leur animadversion fréquente contre l'Église, et leur sympathie pour les sectes qui flattaient leurs prétentions. De là les terribles luttes de l'arianisme, du nestorianisme, de l'eutychéanisme, du monothélisme, et plus tard des iconoclastes, contre Rome. Mais est-ce Rome qui s'abaisse dans cette lutte de la vérité défendue par la parole contre l'erreur armée du glaive? Non : c'est l'empire grec qui se flétrit et perd sa puissance. Le véritable empire s'enfuit au nord, et Charlemagne viendra à Rome pour en recevoir le couronnement dans sa personne. L'empire grec s'en va, et Rome, la Papauté demeure. L'époque commencée antérieurement, des rois et des peuples barbares, au milieu de laquelle le règne de Charlemagne brilla comme un éclair dans d'épais nuages, cette époque devait durer encore. Terrible épreuve où toute institution religieuse purement humaine eût péri cent fois! Mais au lieu de périr dans ces luttes continuelles qui faisaient la vie de ces peuples, l'Église, par le sceau divin qu'elle porte au front, leur inspira un commun respect, et les papes, dont les nations et leurs princes réclamaient de concert les conseils et l'arbitrage, les papes, obligés par la nécessité des temps, de venir *directement* en aide à la société en péril, y déposèrent les grands principes de la civilisation européenne. Les

Barbares ont passé, les mœurs féodales ont fait leur temps, l'Église les a traversées en les adoucissant; mais les institutions de cette époque sont en ruine, et la Papauté, la Catholicité subsiste.

Le nouvel empire d'Occident avait grandi, mais lui aussi, avec l'instinct théocratique de la puissance matérielle qui, en veillant, comme c'est son droit et son devoir, aux intérêts humains de la société, veut ordinairement dominer les consciences. C'en était fait de l'Église et de la civilisation, si les papes eussent pu sacrifier la vérité aux empereurs d'Allemagne. Ceux-ci, dans l'immense querelle des investitures (si mesquinement comprise par les enfants du XVII^e et du XVIII^e siècle et par de prétendus amants de la liberté qu'ils trahissent), renouvelaient encore l'idée païenne de la confusion du sacerdoce et de l'empire.

Cette longue querelle a cessé, et la Papauté subsiste. Mais ce n'est pas seulement l'empire d'Occident que les papes avaient sur les bras. Les forces de l'Orient désormais passées aux Musulmans, le nouvel empire antichrétien menaçait pendant des siècles l'Europe civilisée par la foi chrétienne; comme une mer furieuse, il avançait de tous côtés, battait l'Europe en flanc dans toute la longueur de la Méditerranée, et poussait bien avant sur le continent. Qui le refoulera? qui le contiendra dans ses bornes? Toujours les papes, dont la puissante voix fait cesser les divisions intestines entre les princes chrétiens, pour les faire marcher ensemble sous l'étendard de la Croix à la défense de la civilisation en danger. C'est là l'œuvre des croisades, qui *ont toutes manqué et toutes réussi*, selon l'expression du grand comte de Maistre.

L'islamisme fut donc contenu. Aujourd'hui il semble fuir l'Europe, et la Papauté subsiste.

Aux épreuves du dehors se joignaient, à la même époque, les épreuves du dedans. Nouveaux manichéens, les albigeois, au midi de la France, n'étaient ni moins antichrétiens ni moins violents que les fils du Prophète, et ils avaient déclaré une guerre à mort à la Papauté.

Comme on l'a très-bien remarqué, *la position géographique des sectaires rendait le danger particulièrement formidable à la hiérarchie, et il semblait probable qu'une seule génération suffirait pour répandre la doctrine à Lisbonne, à Londres et à Naples.*¹ Mais non : pour confondre l'erreur et le scandale, les Vicaires de Jésus-Christ firent jaillir deux grandes sources de lumière et de sainteté : deux ordres célèbres d'Apôtres, les enfants de saint François d'Assise et de saint Dominique ; et pour contenir la violence des sectaires, les fidèles du nord de la France volèrent au secours de leurs frères. L'erreur fut ainsi vaincue par la parole, et la violence séditionnaire des obstinés réprimée par la légitime défense.

Mais tous ces dangers venant d'ennemis déclarés n'ont pas été les plus grands pour l'Eglise. Le plus formidable de tous fut toujours le relâchement des mœurs dans ses propres enfants ; et dans ses ministres, l'oubli de la sainteté de leur état. Ce danger domestique s'est reproduit à différentes époques, et nous apprenons de saint Cyprien et de saint Chrysostôme qu'il ne fut pas inconnu des premiers siècles. Mais il grandit surtout à la suite du débordement

(1) Macauley cité par A. Nicolas.

des Barbares, et il ne fallut rien moins qu'un homme de la droite de Dieu, un Hildebrand, le grand Grégoire VII, pour triompher de l'épreuve humainement insurmontable des scandales dans la maison de Dieu en proie à la simonie et à la licence. Une autre époque de relâchement prit fin par le décret de réformation du concile de Trente et les héroïques efforts de saint Charles Borromée, et la dernière précéda la grande expiation de la fin du dernier siècle. Toujours l'Église trouva en elle-même le principe de résurrection et de vie : ce feu sacré qui purifie et consume la rouille des misères humaines qui n'ont rien pu contre l'œuvre de Dieu.

Le centre de l'unité catholique, pour ne manquer d'aucune épreuve, a subi lui-même dans des temps malheureux, celle de quelques papes vicieux, qui firent exception dans la longue série de saints et de grands hommes qui sera éternellement la gloire du Saint-Siège ; mais il semble que Dieu ait permis cette exception pour rendre le prodige de la perpétuité de l'Église plus manifestement surhumain ; car, qu'y a-t-il de plus divin « que *la perpétuité dans la fragilité, et la force dans les misères ?* » Qu'y a-t-il de plus divin que cette parole de la Foi passant toujours pure par des lèvres impures, selon les infaillibles promesses du Fils de Dieu, et que cette fidélité du ministère apostolique dans des hommes qui personnellement en étaient indignes ?

Qu'y a-t-il de plus divin encore que cette unité invincible sortant victorieuse d'un schisme sans exemple, du grand schisme d'Occident dont elle était elle-même le prétexte ? Il semblait que des pontifes conjurassent la perte du pontificat ! Mais voyez la main de Dieu : elle écarte tous les

autres dangers, toutes les questions graves, toutes les erreurs, et promène d'un bout de l'Europe à l'autre l'Apôtre du jugement, la grande voix de saint Vincent Ferrier. Le schisme passe, et la Papauté reste.

Sera-t-elle enfin assez éprouvée, l'œuvre de Dieu? Non, parce que l'Eglise militante doit vérifier son nom jusqu'à la fin.

Nous disions qu'une époque d'abus et de scandales avait provoqué la *véritable réformation* catholique opérée par le concile de Trente. Mais ce remède ne devait être accepté que par les malades qui voulaient guérir. Des milliers d'autres avaient préféré cacher leur mal sous sa *justification*¹ doctrinale et systématique, qu'ils décorèrent du nom de *Réforme*, parce que ce nom était dans toutes les bouches et dans tous les cœurs honnêtes. *La puissance des mots* a toujours été celle des séducteurs, et la séduction n'a jamais vaincu qu'à l'aide d'un nom qui répondit à un vrai besoin moral ou social. C'est ainsi que la dernière des sectes se présenta d'abord sous le nom de *réforme*, et feignit de n'en vouloir qu'aux abus, tandis qu'au fond, elle profitait des abus pour s'attaquer à la chose. Toujours le désordre impénitent mène à l'erreur, et pour se convaincre que ce que l'on appela plus tard *Protestantisme*, fut une vaste erreur, il suffit de se rappeler les hommes² qui en furent

(1) Cette *justification* est le fond même de la doctrine morale du protestantisme. (Voyez le 5^e Entretien de la *Démonstration cath.*)

(2) Il est sans doute possible que des ministres indignes soient l'organe de la vérité dans une église *divinement fondée*, et nous l'avons remarqué tout à l'heure; mais il n'est pas possible que Dieu confie la mission de régénérer la société religieuse à des impudiques et à des *génies bouffons comme Luther, à des assassins couronnés comme Henri VIII.*

les premiers promoteurs et la personnification incontestable : un moine impudique et violent, Luther ; un clerc orgueilleux, fanatique, intolérant et froidement cruel, Calvin ; un malheureux prêtre, esclave des plus vils penchants, Zwingle ; un roi charnel jusqu'à l'infamie et l'assassinat juridique, Henri VIII. Et cependant, sorti de pareilles sources, le torrent de l'erreur ne pouvait manquer d'être dévastateur, car la secte caressa toutes les passions. Elle flatta le sot orgueil des gens de lettres en livrant les Ecritures à une interprétation sans règle, et en leur assurant des lumières inconnues des siècles précédents, au mépris de la parole du Christ, qui promet de ne jamais abandonner l'Eglise enseignante, et d'être *tous les jours* avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Elle flatta la cupidité des princes en leur offrant le patrimoine de l'Eglise. Elle flatta le caprice voluptueux des grands par ses principes sur le divorce, et par la justification même de leur polygamie avouée ou cachée. Elle flatta la licence des masses par ses incroyables doctrines sur l'inutilité de la pénitence et des bonnes œuvres pour le salut. Enfin, elle usa de violence et arma la moitié de l'Europe contre l'autre pendant presque un demi-siècle. — Est-ce ainsi que la véritable Eglise s'est établie ? Pendant les premiers siècles, elle répandit beaucoup de sang, mais c'était le sien.

Un demi-siècle de désordre fut donc le temps de croissance de la secte ; dans la suite elle ne devait plus grandir, et après trois siècles, nous assistons à son agonie. Le Protestantisme s'en va, et ce qu'il appelait le Papisme, c'est-à-dire la Papauté, c'est-à-dire l'Eglise catholique, racontera aux générations à venir qu'elle a rencontré le

protestantisme comme autrefois l'arianisme dans sa route à travers les temps.

Nous touchons à la dernière épreuve, la dernière du moins qui soit passée, car d'autres appartiennent à l'avenir, et plusieurs croient les voir poindre à l'horizon. La philosophie, ou plutôt le philosophisme moderne n'était, au fond, que le protestantisme dans son progrès logique, le rationalisme débarrassé du voile des Écritures. Mais comme la prétendue réforme avait dû en partie ses succès au *nom* qu'elle s'était donné, le philosophisme antichrétien dut aussi en partie les siens aux grands mots inscrits sur ses drapeaux, et qui, au fond, exprimaient des idées chrétiennes : la liberté, l'égalité (devant Dieu et devant la loi), la fraternité de tous les hommes. Mais en offrant les fruits de l'arbre, il jetait la cognée à la racine; en exaltant des idées chrétiennes, il en reniait la source et le vrai sens; et en proclamant la liberté de tous, il abattait la Croix qui l'avait révélée au monde. Cette fois encore, des abus réels favorisaient la guerre qu'il faisait à la chose même, et il ne faut pas s'en étonner : parmi les hommes attachés de cœur à la religion, il en est toujours un bon nombre qui confondent sa défense avec celle des institutions imparfaites et passagères auxquelles elle se trouve accidentellement liée, et qui ne savent pas assez distinguer la cause de Dieu qui ne périt pas, de la cause des hommes et des choses humaines, dont aucune n'est impérissable, parce qu'aucune n'est sans faiblesse et sans imperfection. Dieu permit sans doute la dernière et terrible tourmente pour le dégagement de l'Eglise, et pour purifier ses membres par l'épreuve, mais il garda son œuvre sous sa main toute-puissante, et jamais cette main divine qui tient le gouvernail de la barque de

Pierre ne fut plus visible que dans la dernière tempête. Déchainée dans toute l'Europe, la révolution en remua profondément le sol et en transforma la carte, mais elle avait surtout à cœur de se débarrasser de ce qu'elle considérait comme le vieil épouvantail de dix-huit siècles, de cette Papauté dont elle attribuait la durée à l'ignorance et à la superstition. Aussi, voyez-la revenir triomphante de Rome, entraînant captif celui qu'elle appelait le dernier des Papes, et qui mourut dans ses mains en 1799, la veille du dix-neuvième siècle. — Les triomphateurs croyaient avoir tué l'Eglise ! où sont-ils et où est-elle ?

Or, cette Eglise, en reparaissant après toutes les tempêtes, ne porte sur le front aucune trace des ans, mais se présente aux regards des ennemis qu'elle a lassés, avec la sérénité du premier âge, je veux dire avec sa constitution primitive inaltérée. Comparez-la avec toutes les institutions de ce monde, et vous la verrez seule en ce monde, s'y montrer comme n'en étant pas. Les institutions et les lois purement humaines sont et doivent être modifiables, parce qu'elles sont humaines, et les États qui ne veulent pas périr, doivent quelquefois faire céder leurs constitutions aux nécessités des temps. Mais l'Eglise, qui modifie aussi certaines lois disciplinaires, a-t-elle jamais laissé toucher à sa constitution appuyée sur l'unité du siège de Pierre ? A-t-elle jamais fait fléchir le dogme, la morale, les sacrements, ses lois divines positives, l'inflexible vérité enfin, devant les flatteries ou les menaces des puissances de la terre, des têtes couronnées ou des nations en révolte ? La vit-on jamais accorder quelque chose aux exigences des génies égarés, plus puissants quelquefois ici que les peuples et les rois ? Jamais. Tous les siècles le prouvent, mais ne citons

que quelques exemples des premiers et des derniers temps. Arius, à force de ruse satanique, semble entraîner le monde chrétien avec ses empereurs, et l'arianisme ne demande des Vicaires de Jésus-Christ que l'omission d'un mot. La sagesse humaine conseille le silence, mais les successeurs de Pierre ne se tairont pas. Comme Pierre et Paul, ils seront dans les chaînes, mais la parole de Dieu ne sera pas enchaînée : « *Sed verbum Dei non est alligatum.*¹ » — Les plus grands défenseurs de l'Eglise, ses plus chers et ses plus illustres enfants, les uns de bonne foi, les autres trompés par l'esprit d'orgueil, les Origène, les Tertullien, les Lamennais blessent l'immuable vérité : l'Eglise dissimulera-t-elle cette blessure, ne fût-ce que par amour maternel ? Son amour vient de trop haut pour se séparer ainsi de la vérité : elle avertira, elle priera, reprendra, menacera le génie qui s'égare, et s'il s'obstine, son obstination ne brisera que lui seul, et la lumière de l'immuable vérité rendra visible à tous les siècles la tache que le repentir n'a pas effacée. Luther entraîne plusieurs princes d'Allemagne, alléchés par la promesse des dépouilles de l'Eglise ; les plus puissants amis de la vérité espèrent conjurer le mal par des compromis : l'Eglise répond par le Concile de Trente.

Henri VIII, qui d'abord avait voulu mériter le titre de Défenseur de la foi, menace d'arracher l'Angleterre à l'unité, si les papes ne sacrifient à ses convoitises l'indissolubilité du mariage : les papes ne connaissent que la réponse des Apôtres : Nous ne le pouvons pas : « *Non possumus.*² » Le maître du monde des derniers temps, l'*Aigle ravissant*

(1) II. Timoth. 2. 9.

(2) Act. 4. 20.

tient dans ses serres le plus doux des pontifes, et fixant sur lui son regard impérial, lui demande ce que la conscience du chef de l'Église ne peut accorder : la force sera humiliée par la faiblesse invincible. Un autre monarque, le chef du grand schisme du Nord, le fier persécuteur des catholiques de son empire, croyant que le pape Grégoire XVI n'avait parlé contre les révoltes des peuples que par la peur que lui inspiraient les rois, se promettait bien d'aller à Rome intimider ce pontife, et se faire une arme de son silence contre les accusations de l'Europe. Accoutumé aux flatteries de sa cour et à l'hommage de toutes les craintes, il triomphait d'avance de celle de ce moine aux cheveux blancs qui avait un pied dans la tombe, et il se préparait à couvrir et à étouffer les gémissements des enfants par le silence qu'il espérait de leur père. Mais le Pape l'attendait pour lui demander compte de ses actes, et une main appuyée sur les documents authentiques qui démentaient les dénégations impériales : « *Votre Majesté et moi*, lui dit-il, *nous paratrons tous les deux au jugement de Dieu, c'est moi qui l'y attendrai.* » — Et le Czar, arrêté comme autrefois Attila par saint Léon, se retire troublé pour la première fois à la vue d'une puissance inconnue.

On comprend qu'une audacieuse fermeté résiste quelque temps à toutes les oppositions ; mais encore une fois, les institutions humaines ne parviennent à une longue durée qu'en s'accommodant aux temps et aux circonstances ; et s'il est, sur la terre, une institution *positive* qui ne fléchit jamais et qui cependant se maintient toujours, c'est qu'il est en elle un véritable principe d'éternité.¹

(1) « Les Etats périraient si on ne faisait pas souvent plier les lois à la nécessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements »

Ce principe, c'est Jésus-Christ; c'est celui qui a dit à l'apostolat perpétuel : « *Enseignez toutes les nations, JE SUIS avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*¹ » — C'est celui qui a dit en posant le fondement de l'apostolat lui-même : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église! et les forces de l'enfer, ne prévaudront jamais contre elle.*² »

ARTICLE IV.

JÉSUS-CHRIST CLERF DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE DU MONDE PRISE DANS SON ENSEMBLE A UN AUTRE POINT DE VUE.

§ 1.

Faits irrécusables et cependant inconciliables dans la théorie rationaliste sur l'histoire. — Le rationalisme est réduit à remplacer les faits par des rêves.

Nous trouvons dans l'histoire religieuse du monde des faits irrécusables et cependant inconciliables dans la théorie rationaliste.

Le premier de ces faits, c'est le culte de ce qui est antique, ou plutôt de ce qui est *primitif* en matière de *religion*. Ce ne sont pas seulement les peuples qui se sont émus au nom de la *foi de leurs pères*, ce sont encore les plus sublimes génies de tous les siècles. Le : *Patres nostri annuntiaverunt nobis*³ du poète vraiment inspiré dont les chants trente fois séculaires expriment toujours ce qui

ments, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement: il n'y en a point qui ait duré quinze cents ans. Mais que cette Religion se soit toujours maintenue, et inflexible; cela est divin. » (Pascal *Pensées*)

(1) Matth. 28. 20.

(2) Ibid. 16. 18.

(3) Ps. 43. 2.

vit au fond des âmes, ce mot du Roi-prophète a été aussi celui des sages de tous les temps. La tradition qui n'a jamais cessé d'être consultée et respectée dans les autres matières, a toujours été proclamée nécessaire en matière de religion. La science sacrée et la science profane sont d'accord ici, et la voix des sophistes qui protestent à l'écart ne sert qu'à relever l'harmonie générale. Ce n'est pas seulement Moïse qui, dans son sublime cantique, dit en parlant de la religion qui est la grande œuvre de Dieu : *Consultez les siècles anciens, considérez la suite des âges, interrogez votre père, et il vous l'apprendra; interrogez vos aïeux, et ils vous la diront.*¹

Ce n'est pas seulement le livre de Job qui s'exprime ainsi sur la vérité divine : *Allez aux races passées, recueillez avec soin les souvenirs de nos pères (car pour nous, nous ne sommes que d'hier et notre vie qui s'évanouit comme une ombre nous laisse dans l'ignorance); mais nos ancêtres vous instruiront;*² c'est aussi Confucius, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Senèque, pour nous borner aux maîtres de l'Orient, de la Grèce et de Rome :

« A quoi bon tes efforts, dit Confucius, pour tisser une nouvelle étoffe par toi-même? Quant à moi *pour n'errer pas*, je méditerai les mœurs et la doctrine de nos ancêtres. L'antiquité! je l'étudie toujours. Mon esprit s'attache à l'esprit des anciens. Grande, éclatante, et belle, est la doctrine que les sages nous ont transmise. Cet homme a rejeté nos anciennes doctrines, et sa démarche est incertaine, et il n'y a plus rien de fixe en lui.³ »

(1) Deut. 32. 7.

(2) Job. 8. 8.

(3) *Chou-King*, ch. 11. n. 4.

« — Les anciens, meilleurs que nous et *plus proches des dieux*, disait Socrate, nous ont transmis par la tradition les connaissances sublimes qu'ils tenaient d'eux... ; il faut donc en croire nos pères, lorsqu'ils nous assurent que le monde est gouverné par une intelligence suprême.¹ »

« — Il faut, dit Platon, qu'on ajoute foi à ce que les anciens nous ont transmis touchant les choses qui concernent la religion.² »

« Cela est certain, dit-il encore, quoique la preuve exige de longs discours ; et il faut croire ces choses sur la foi des traditions antiques, à moins qu'on ait perdu l'esprit.³ »

« On doit *certainement* toujours croire l'antique et sacrée tradition qui nous apprend que l'âme est immortelle, et qu'après sa séparation d'avec le corps un juge inexorable lui inflige les supplices qu'elle a mérités.⁴ »

« Que doit penser, que doit faire le sage ? Toutes ses idées, tous ses efforts se tourneront vers Dieu, c'est de lui qu'il faut être aimé, c'est lui qu'il faut suivre. Il n'est qu'une route, et la raison des *anciens peuples* nous l'a déjà tracée : on plait à qui l'on ressemble ; or, Dieu est le souverain bien. Il faut donc pour lui plaire chercher à lui ressembler, en faisant le bien.⁵ »

Il y dans ces pensées de Platon quelque chose de supérieur à lui-même et à toute la philosophie grecque qui n'a

(1) *Phileb.* Inter opera Platonis. — Platon écrivant à Denys de Syracuse lui dit : « Remarquez ceci : mes lettres sérieuses commencent par ce mot : Dieu ; les autres par ceux-ci : les dieux. »

(2) In *Timao*.

(3) *De legibus*, l. 12.

(4) *Epist.* 7.

(5) *De Leg.* l. 4.

guère parlé d'aimer Dieu ni d'être aimé de Dieu de cette manière, si jamais elle en a parlé.¹ Où Platon a-t-il puisé cette sublime doctrine? M. Cousin nous l'a déjà dit : « Platon lui-même reconnaît dans l'*Epinomis*, qu'une grande partie de sa science sur les dieux, il la doit à un barbare, à un *Chaldéen*.² »

Le comte de Maistre a donc eu raison de dire : « Platon n'est grand, sublime, pénétrant, que lorsqu'il est théologien, c'est-à-dire lorsqu'il énonce des dogmes positifs et éternels, séparés de toute chicane et qui portent si clairement le cachet oriental que, pour le méconnaître, il faut n'avoir jamais entrevu l'Asie : il y a dans ses écrits mille preuves qu'il s'était adressé *aux véritables sources des véritables traditions*.³ Il y avait en lui un *Grec* et un *Chaldéen*. On n'entend pas ce philosophe si on ne le lit pas avec cette idée toujours présente à l'esprit.⁴ »

Mais revenons aux aveux de la sagesse antique sur la nécessité de suivre en religion la tradition primitive. Aristote parle à ce sujet comme Platon, Socrate et Confucius, Il affirme comme Zoroastre que *la vérité n'est point une plante de la terre* :

« Voulez-vous découvrir avec *certitude* la vérité, dit-il, séparez avec soin *ce qu'il y a de premier*, et tenez-vous

(1) Mais la vraie religion *seule* a demandé à Dieu de l'aimer, a *prié* pour obtenir son amour.

(2) Platon. Trad. de M. Cousin, Notes sur le *Phédon*.

(3) Saint Justin le philosophe expliquant un passage où Platon parle inexactement de la création, dit que Platon a cru voir une matière préexistante dans cette terre invisible et incompressible dont parle Moïse? (*Cohort.* n. 29.) — Il ne doutait donc pas que Platon eût lu Moïse.

(4) *Du Pape*, l. 4. ch. 7.

à cela : c'est là, en effet, le dogme paternel, qui ne vient certainement que *de la parole de Dieu*.¹ »

Vous trouvez ici la raison dernière du culte des sages pour *ce qu'il y a de primitif*. Aristote motive ce culte comme l'a fait Platon son maître :

« C'est parce que les premiers hommes, sortis immédiatement de la main de Dieu, ont dû parfaitement le connaître comme leur propre père, et qu'on doit les en croire comme ses fils.² »

Cicéron ne parle pas autrement : « Certes, dit-il, le meilleur culte est le plus ancien, *le plus près de Dieu*.³ »

« Pour appuyer l'opinion dont vous demandez à être convaincu (il parle de l'immortalité de l'âme) je vous citerai *toute l'antiquité*, qui, *plus près de l'origine et de Dieu même*, savait mieux ce qui était vrai.⁴ »

Sénèque appelait aussi les premiers hommes, *les plus près des dieux*, A DIIS RECENTES.⁵

Voici donc la foi des simples et des *sages* : Il faut suivre *la religion de ses pères. Le meilleur est le plus ancien. Il faut s'en tenir, en matière de religion, à ce qui est primitif, parce que ce qui est primitif vient de Dieu, du Père des hommes. Faire autrement, c'est perdre l'esprit.*

C'est cette foi à la révélation primitive de Dieu à l'humanité qui portait Solon, Thalès, Pythagore, Eudoxe, Platon à rechercher en Orient et en Egypte *les anciennes tradi-*

(1) Arist. *Metaphys.* c. 8.(2) Plat. in *Timæo*.(3) *De Leg.* lib. 2. c. 46.(4) *Tuscul.* lib. 4. c. 11.(5) *Epist.* 90.

tions religieuses, comme nous le rappelle Plutarque,¹ et c'est à ces sources antiques qu'ils ont retrouvé quelque chose de la vérité retenue captive depuis par les poètes et les prêtres des idoles.

D'Aguesseau a donc eu raison de dire des philosophes païens : « Lorsqu'ils parlent bien, et qu'ils s'expliquent d'une manière qui ne peut s'entendre que suivant les idées qui nous sont connues par la révélation, je crois reconnaître dans leurs discours les vestiges d'une ancienne tradition, *toujours plus pure et moins altérée à mesure qu'on remonte plus près de sa source.*² »

Le savant chancelier ne fait que constater ici ce que nous venons d'entendre affirmer par ces sages eux-mêmes.

Encore une fois donc, c'est un fait irrécusable :

La sagesse de tous les siècles, a constamment reconnu qu'en matière de religion, *le premier est le meilleur, le primitif est le vrai*, parce que la religion ne doit pas être produite par l'homme comme les sciences humaines, mais *reçue de Dieu comme vérité divine.*

Nous pourrions ajouter à ce fait, celui de la *communication* de la civilisation de peuple à peuple, fait démontré, d'un côté, par l'état des peuplades sauvages qui, *d'elles-mêmes, n'en sortent jamais*, comme l'a dû reconnaître Benjamin Constant,³ et d'un autre côté par le cours de la

(1) *De Iside et Osiride.*

(2) *Lettres sur divers sujets de métaphysique.*

(3) « Les observations faites sur l'état des sauvages, dit le docteur Lefebvre de l'Université de Louvain, nous fournissent la preuve la plus complète que les théories de l'école progressiste sont fausses. Cette école, pour être conséquente, doit soutenir que l'état sauvage est l'état primitif de la société, et que l'homme s'est élevé

civilisation sur la terre, cours très-visible depuis sa source asiatique jusqu'à nous, à travers l'Inde et l'Égypte, la Grèce, Rome et l'Occident. Mais sans vouloir insister ici sur ce fait qui prouve la nécessité d'une action sociale antérieure pour imprimer le mouvement aux nations; pour réveiller l'activité de l'esprit humain, même dans la sphère des connaissances humaines, nous nous contentons de ce que nous avons établi par rapport à la religion : le culte de ce qui est antique, ou plutôt le culte de ce qui est

de l'ignorance originelle à la science des choses divines et humaines par l'application, de ses facultés intellectuelles, sans le secours de Dieu. Eh bien ! l'expérience des peuples qui par défaut de culture intellectuelle sont tombés dans l'état d'ignorance et de barbarie, nous montre que dans cette hypothèse l'origine de la civilisation et des connaissances religieuses est inexplicable. Recueillons les aveux de Benjamin Constant, ¹ ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont en opposition avec sa théorie : « Plus l'homme, dit-il, est voisin de l'état sauvage, plus il est stationnaire. Les hordes errantes que nous avons découvertes, clair-semées aux extrémités du monde connu, n'ont pas fait un seul pas vers la civilisation. Les habitants des côtes, que Néarque a visitées, sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a deux mille ans. A présent, comme alors, ces hordes arrachent à la mer une subsistance incertaine. A présent, comme alors, leurs richesses se composent d'ossements aquatiques, jetés par les flots sur le rivage. Le besoin ne les a pas instruites ; la misère ne les a pas éclairées ; et les voyageurs modernes les ont retrouvées telles que les observait il y a vingt siècles l'amiral d'Alexandre. Il en est de même des sauvages décrits dans l'antiquité par Agatharchide, et de nos jours par le chevalier Bruce. Entourées de nations civilisées, voisines de ce royaume de Mérosé si connu par son sacerdoce, égal en pouvoir comme en science au sacerdoce égyptien, ces hordes sont restées dans leur abrutissement : les unes se logent sous les arbres en se contentant de plier leurs rameaux et de les fixer en terre ; les autres tendent des embûches aux rhinocéros et aux éléphants, dont elles font sécher la chair au soleil ; d'autres poursuivent le vol pesant des autruches, d'autres enfin recueillent des essaims de sauterelles poussées par les vents dans leurs déserts, ou les restes des crocodiles et des chevaux marins que la mort leur livre ; et les maladies que Diodore décrit, comme produites par ces aliments impurs, accablent encore aujourd'hui les descendants de ces races malheureuses, sur la tête desquelles les siècles ont passé sans amener pour elles ni améliorations, ni progrès, ni découvertes. » (*Coup d'œil sur la théorie rationaliste du progrès.*)

(1) *De la relig.* t. 1. p. 194. Éd. de Brux.

primitif est au fond de la pensée religieuse de tous les temps. Il n'est pas de fait historique plus avéré.

De nos jours encore, comme à tous les jours du monde, cette pensée est maîtresse des esprits, et toutes les âmes droites veulent toujours être *de la religion de leurs pères*.

Mais il est un autre grand fait qui se pose en face de celui-là : *le progrès* ; le progrès, même en matière de religion. Nous disons : même en matière de religion, car sans discuter de suite différents faits allégués en faveur de cette thèse, et que nous verrons ne pas résister à l'examen, il en est un du moins reconnu de tous, des chrétiens et des rationalistes, c'est le progrès immense, incomparable, opéré dans le monde religieux par l'avènement du christianisme.

Y a-t-il donc contradiction entre ces deux faits ?

Y a-t-il contradiction entre le culte de tous les siècles pour ce qui est primitif en matière de religion, et le progrès religieux incontestablement produit dans le monde par le christianisme ?

Pour garder l'un de ces faits, faut-il renier l'autre ?

Oui, répond le rationalisme. Le culte de ce qui est primitif n'a été qu'une chimère universelle. « La philosophie de l'histoire, se fondant sur la nature de l'humanité, et sur le développement de ses destinées, proclame la grande loi du progrès continu, qui permet d'espérer dans l'avenir la réalisation de l'âge d'or de la paix et de l'harmonie que les anciens rêvaient dans le passé.¹ »

(1) *Etudes sur l'histoire de l'humanité*, préface.

« Toutes les traditions de l'antiquité s'ouvrent par un tableau idéal des premières sociétés humaines : les hommes prenant leurs espérances pour des souvenirs, reportaient au berceau du monde la félicité dont le besoin les tourmente.¹ »

L'humanité a donc pris le passé pour l'avenir ! Et de ses espérances elle en a fait des souvenirs ! Il n'est pas vrai que le premier soit le meilleur, qu'il faille s'en tenir

(1) Ibid tom. 1. p. 4. C'est la métaphysique hégélienne appliquée à l'histoire. Ecoutez M. Vacherot : « *Le parfait* (Ce que nous, chrétiens, appelons le Dieu vivant.), *le parfait* n'existe dans l'esprit que comme concept de la pensée. La perfection n'est qu'idéale. La réalité imparfaite tend à la perfection *au lieu d'en venir, a le bien absolu pour fin, non pour principe*. Elle tend à la perfection par le progrès, loi irrésistible qui a pour condition nécessaire le mal, ou, pour mieux dire, l'imperfection. » (*Hist. de l'École d'Alex.* tom. 3. p. 338.) — En d'autres termes plus clairs : Dieu ou l'être parfait n'est qu'une abstraction de la pensée, un idéal, Dieu ne nous a pas faits, mais nous le ferons de plus en plus ! — Ah ! je le comprends : il y a une justice divine, et l'orgueil sera jugé. C'est à lui qu'il sera dit un jour : « Qui est celui-là qui enveloppe ses pensées de paroles pleines d'ignorance ? Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? Dis-le moi, si tu as de l'intelligence Qui en a réglé les mesures et qui a tendu sur elle le cordeau ? Sur quoi ses bases sont-elles affermisses ? Qui en a posé la pierre angulaire, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble et que tous les anges étaient ravis de joie ? Qui a enfermé la mer dans ses digues lorsqu'elle débordait en s'échappant du sein maternel, lorsque pour vêtement je la couvrais d'un nuage, et que je l'enveloppais de ténèbres comme des langes de l'enfance ? Je l'ai resserrée dans ses limites, lorsque je lui donnai ma loi, et que je lui opposai des portes et des barrières ; et j'ai dit : Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin ; ici tu briseras l'orgueil de tes flots. — Est-ce toi qui, depuis ta naissance, commande à la lumière du matin, et assigne à l'aurore le lieu où elle se lève ? Est-ce toi qui, saisissant les extrémités de la terre, la secoue et en précipite les impies ? — La lumière des impies leur sera ôtée, et leur bras sera brisé. — As-tu pénétré dans la profondeur des mers, et as-tu marché dans le fond de l'abîme ? Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi, et as-tu vu l'entrée des ténèbres ? — La foudre part-elle à ta voix, et quand elle revient, te dit-elle : Me voici ?.... Tu voulais entrer en lutte avec le Tout-Puissant, et voilà que tu gardes le silence. » (*Job. 38. 4-13. 15-17. 35. — 39. 23.*) Puisent ces paroles retentir avant la dernière heure dans l'âme du superbe, et le porter à dire aussi : « Je ne serai désormais occupé que de ma bassesse, et je me mettrai la main sur la bouche. » (*Ibid. 39. 24.*) »

au dogme paternel et primitif, et que la tradition soit plus pure à mesure qu'on remonte plus près de sa source. C'est tout le contraire : il ne faut pas être de la religion de ses pères, mais de la religion de ses neveux, de la religion de l'avenir, parce qu'il y a progrès continu en religion. Si le christianisme a été un progrès, c'est parce qu'il est venu après l'idolâtrie et après la philosophie de l'Orient et de la Grèce. L'idolâtrie, dans ses dernières formes, était elle-même un progrès sur ce qu'elle avait été d'abord, car l'humanité a commencé par le fétichisme ou par le culte des créatures inanimées, pour passer ensuite à l'anthropomorphisme ou culte des créatures intelligentes ou des hommes déifiés, et arriver ainsi par un labeur continu aux religions de l'esprit et enfin à celle du grand Esprit. Le christianisme a été un progrès qui en prépare infailliblement d'autres, puisque le progrès continu est la loi de l'histoire et des destinées humaines !¹

Avez-vous jamais rencontré un mépris plus formel de l'humanité et de l'histoire ? Tous les siècles et tous les sages se sont trompés ! Ils ont pris leurs espérances pour des souvenirs, et de l'avenir ils en ont fait le passé ! Il est faux qu'ils aient trouvé en Orient les doctrines supérieures à leur époque et à eux-mêmes ; ce qu'ils ont cru trouver, ils ne l'ont pas trouvé, ce qu'ils ont cru entendre, ils ne

(1) Lessing, dans son ouvrage sur l'Education du genre humain, est le premier qui exposa en Allemagne cette théorie dont le germe est dans Spinoza. Kant, Schelling, Hegel, la développèrent. Condorcet, Dupuis, Benjamin Constant l'importèrent en France. Cousin, Jouffroy, Damiron, Saisset, Vacherot, Pelletan, Bouchitté, Guigniaut, Quinet, J. Reynaud, P. Leroux et le pauvre Lamennais lui-même la cultivèrent avec plus ou moins de zèle. Une fois en France, elle devint de mode, et à l'heure qu'il est, pendant qu'elle vieillit en Allemagne, où Schelling l'a reniée, des professeurs de Bruxelles et de Gand tâchent de la rajeunir en Belgique, comme d'autres le font ailleurs.

l'ont pas entendu, ce qu'ils ont cru apprendre, ils ne l'ont pas appris ! Ils ont été le jouet d'une illusion permanente et générale. La théorie du progrès continu le veut ainsi.

Mais si l'humanité, dans le culte qu'elle voua perpétuellement à l'antiquité, à ce qui est primitif en matière de religion, fut jusqu'ici le jouet d'une chimère universelle et perpétuelle, quel gage nous donnez-vous qu'elle ne le sera pas encore aujourd'hui, si, fidèle à vos leçons, elle croit sur votre parole que le passé n'est que l'avenir ? Vous comptez pour rien la pensée de tous les siècles, puisque vous récusez le témoignage de leurs plus dignes organes, et vous voulez qu'on respecte la pensée de votre siècle ou plutôt vos théories d'un jour ?

Evidemment, il n'y a qu'une chimère ici, et c'est la vôtre, car elle est chimérique votre théorie de la révélation successive et toujours progressive de la vérité religieuse à l'humanité par l'humanité elle-même. Pour donner à ce songe une apparence de réalité, vous n'êtes pas seulement réduits à mépriser ce que vous avouez être la pensée de tous les siècles, vous ne vous résignez pas seulement à dire : L'humanité s'est constamment et universellement trompée en prenant l'avenir pour le passé et ses espérances pour ses souvenirs, mais vous vous condamnez encore à renier l'histoire elle-même de ce passé pour la refaire tout entière à l'image de vos rêves.

C'est un rêve, en effet, que l'élaboration progressive d'une religion de plus en plus parfaite par l'humanité elle-même, et c'est, au contraire, un fait perpétuellement vérifié, que la dégradation progressive de la religion par l'esprit humain séparé de la tradition. Il n'y a pas d'exception à ce

fait, même chez les peuples les plus avancés sous d'autres rapports, et toute tentative vraie ou fautive de réforme en matière de religion, n'a jamais été nulle part qu'une tentative sincère ou hypocrite de retour à l'antiquité, à la croyance primitive.

Ces faits contrarient profondément les théoriciens qui font partir l'homme d'un état naturel d'ignorance, d'enfance sauvage, pour le faire arriver par le fétichisme et les différentes formes de l'idolâtrie, jusqu'au monothéisme, mais ce sont des faits irrécusables.

Quel est, incontestablement, le monument historique qui se rapproche le plus des origines du genre humain, de l'aveu même de la critique rationaliste? C'est la Genèse. Eh bien! la Genèse nous montre les hommes primitifs adorant le Dieu *unique* CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE, et nous fait assister au commencement de l'idolâtrie chez les peuples où cette première des erreurs profanait le culte du vrai Dieu, sans le faire disparaître encore.

Ce n'est pas immédiatement après le déluge, mais après la division et la dispersion des descendants des trois chefs des grandes races, que l'Écriture nous montre le polythéisme chez les Chaldéens. « Elle nous apprend, dit Bergier, que les ancêtres d'Abraham avaient donné dans cette erreur.¹ Laban, contemporain et parent de Jacob, nomme *ses dieux* les idoles que sa fille lui avait dérobées. Jacob, avant d'offrir un sacrifice au Seigneur, ordonne à tous ceux de sa maison, qui avaient des idoles semblables, de les lui apporter et il les enfouit dans la terre.²

(1) Jos. 24. 2, 15.

(2) Gen. 31. 19, 20. — 35. 2-4.

» Job parle de l'adoration du soleil et de la lune comme d'un crime, mais qui était connu chez les peuples parmi lesquels il habitait.¹ Du temps de Joseph, les augures et la divination étaient en usage chez les Egyptiens, ils poussaient déjà la superstition jusqu'à regarder les étrangers comme des profanes, et de ne vouloir point manger avec eux.²

» Cependant, malgré les progrès du polythéisme, la notion d'un seul Dieu créateur et maître de l'univers, ne fut point entièrement effacée de la mémoire des hommes; l'on en retrouve des vestiges, même chez les peuples plongés dans la superstition la plus grossière. C'est un reste précieux de la religion primitive, un monument subsistant de la tradition de nos premiers pères, que l'ignorance et les passions n'ont pu détruire. Il est important d'établir ce fait, à cause des conséquences qui en résultent; les écrivains sacrés et profanes se réunissent pour en rendre témoignage.

» Lorsque Abraham sortit de la Chaldée, par ordre de Dieu, pour venir habiter la Palestine, son premier soin, dans tous les lieux où il séjourna, fut d'ériger des autels au Seigneur, et d'invoquer son saint nom.³ Nous ne voyons pas qu'il ait été troublé dans ce culte par les Chananéens, maîtres de ces contrées, ni qu'ils lui aient témoigné de l'aversion; nous remarquons au contraire que ces peuples connaissaient et adoraient le même Dieu qu'Abraham. Après la victoire remportée par ce patriarche sur le roi de Sennaar et sur ses alliés, Melchisédech, roi de Salem,

(1) Job. 31. 26-28.

(2) Gen. 43 et 44.

(3) Gen. 12. 7. — 13. 4, 18. — 21. 33.

*prêtre du Dieu très-haut, accompagné du roi de Sodome, bénit Abraham au nom de ce même Dieu qui a créé le ciel et la terre.*¹

» Abimélech, roi de Gérare dans le pays des Philistins, professe la même foi qu'Abraham; il croit que la justice divine punit le crime et épargne les innocents.² Ce roi, suivi du général de ses troupes, fait alliance avec Abraham *au nom de Dieu*, persuadé que Dieu protège ce patriarche.³ Quarante ans après, les mêmes personnages renouvellent le traité avec Isaac, et tiennent encore le même langage.⁴ Les habitants de Heth vendent à Abraham le droit de sépulture parmi eux, et le regardent comme *un homme puissant protégé de Dieu.*⁵

» Lorsqu'il envoie son économe dans la Chaldée chercher une épouse à Isaac, Laban et Bathuel ne font mention que d'un seul Dieu qui conduit tous les événements.⁶ Ils conservent les mêmes idées longtemps après, en faisant alliance avec Jacob, ils prennent à témoin le Dieu d'Abraham et de Nachor, qui voit et entend leurs serments, qui punit la foi violée, et ils lui offrent des victimes;⁷ preuve certaine que les idoles de Laban n'avaient pas éteint le culte du vrai Dieu dans sa famille.

» Les Moabites et les Ammonites, descendants de Loth neveu d'Abraham, les Syriens issus de Nachor, les Ismaélites et les Madianites, enfants d'Abraham, nés d'Agar et Céthura, les Iduméens dont Esäü était le père, ne purent

(1) Gen. 14. 17.

(2) Gen. 20.

(3) Ibid. 21. 22.

(4) Ibid. 26. 28.

(5) Ibid. 23. 6.

(6) Ib. 24. 48.

(7) Ibid. 30 et 31.

oublier, en peu de temps, les leçons et la croyance de leurs aïeux. Jéthro, prêtre ou chef d'une tribu de Madianites, dont Moïse épousa la fille, connaissait le vrai Dieu ; il le bénit des prodiges qu'il a faits pour tirer son peuple de l'Égypte, il le reconnaît pour Dieu suprême, et lui offre des sacrifices.¹ Les amis de Job, qui étaient Arabes ou Iduméens comme lui, ne parlent point d'un autre Dieu que du Créateur de toutes choses.

» Balac, roi des Moabites, qui avait fait venir Balaam, pour maudire les Hébreux, connaissait le même Dieu qu'eux, il le nomme simplement le *Seigneur*. Balaam n'en nomme point d'autres dans ses prédictions que le Tout-Puissant ; il dit que c'est Dieu qui a tiré Israël de l'Égypte, et qui inspire les prophètes.² Le culte de Béelphégor, établi pour lors chez les Moabites, n'avait donc pas encore étouffé la connaissance du souverain Seigneur de l'univers.

» En Égypte même, où l'on place le berceau de l'idolâtrie, la notion d'un seul Dieu s'est conservée très-longtemps. Lorsque Joseph paraît devant Pharaon, et lui explique ses songes, ce roi reconnaît que Joseph est rempli de l'esprit divin ; que Dieu lui a révélé l'avenir.³ Quand l'ordre fut donné, sous un de ses successeurs, de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, il est dit que les sages-femmes égyptiennes *craignirent Dieu*, et n'exécutèrent point cet ordre cruel.⁴ A la vue des miracles de Moïse, les magiciens disent : « *Le doigt de Dieu est ici ;* » et Pharaon : « *Le Seigneur est juste, mon peuple et moi sommes des impies.* » Près de périr dans la mer Rouge, les Égyptiens s'écrient :

(1) Exod. 18. 10 et seq.

(2) Num. 22 et seq.

(3) Gen. 41. 38.

(4) Exod. 4. 17.

« *Fuyons les Israélites, le Seigneur combat pour eux contre nous.*¹ » Cependant les Egyptiens adoraient déjà le bœuf Apis, et Pharaon avait répondu d'abord à Moïse qu'il ne connaissait pas le Seigneur.² Concluons-en que l'idolâtrie était déjà très-enracinée parmi les Egyptiens, et la connaissance du vrai Dieu fort affaiblie. Les miracles de Moïse auraient dû la renouveler, si l'aveuglement des hommes était moins difficile à guérir.

» Rahab, femme née à Jéricho, parmi les Chananéens, reçoit chez elle les espions des Hébreux, et avoue que leur Dieu est le *Dieu du ciel et de la terre.*³ Adonibezech, dans son supplice, reconnaît la justice de Dieu, qui lui rend le même traitement qu'il a fait aux autres rois.⁴

» Plusieurs siècles après, les monarques de l'Orient se servent encore des mêmes expressions. Lorsque Salomon fut élevé sur le trône, le roi de Tyr rendit grâces au Seigneur du ciel et de la terre de ce qu'il avait donné à David un successeur digne de lui.⁵ La reine de Saba, étonnée de la sagesse et de la magnificence de Salomon, rend à Dieu le même hommage.⁶ Cyrus, dans ses édits, publie que ses victoires sont un don du *Dieu du ciel.*⁷ Darius ordonne aux Juifs de faire pour lui des vœux *au Dieu du ciel.*⁸ Assuérus le nomme ainsi dans un décret adressé à tout son empire.⁹ Nabuchodonosor, puni de son orgueil, s'humilie devant Dieu.¹⁰ Les habitants de Ninive le connaissaient sans

(1) Exod. 8. 19. — 9. 27. — 14. 25.

(2) Ibid. 5. 2. — 8. 26.

(3) Jos. 2. 44.

(4) Jud. 4. 7.

(5) III. Reg. 5. 7.

(6) Ibid. 10. 9.

(7) I. Esd. 4. 2.

(8) Ibid. 6. 9.

(9) Esther. 16. 16.

(10) Dan. 4. 34.

doute, puisqu'ils firent pénitence à la prédication de Jonas, qui leur parlait de sa part.¹ Achior, chef des Ammonites, rend témoignage du culte que les Israélites ont toujours rendu au seul Dieu du ciel, et des prodiges qu'il a opérés en leur faveur.² »

Les monuments de la religion des Indes, de la Perse, de l'Égypte, de la Grèce, de la Chine, sont d'accord avec l'Écriture pour nous convaincre que le polythéisme n'est qu'une altération du monothéisme, que les hommes et les peuples infidèles à la tradition et au culte primitif, n'ont fait que le corrompre de plus en plus, et que chaque tentative de réforme n'a été, comme nous l'avons dit, qu'une tentative de retour aux premières croyances.

Les Védas, livres sacrés des Indiens, révélés selon eux par Brahma lui-même dès l'origine du monde, mais rédigés ou mis en ordre par Vyasa (c'est-à-dire le Collecteur ou le Compilateur), peuvent remonter, dit Cuvier, à l'époque de Moïse, si l'on en juge par le calendrier qui s'y trouve annexé et par la position des colures que ce calendrier indique.³ Cuvier dit qu'ils peuvent remonter à cette époque, parce que cette antiquité des Védas lui semble très-douteuse, les époques des tables astronomiques des Indiens ayant été calculées après coup et mal calculées, et leurs traités d'astronomie antidatés. Quoi qu'il en soit, les Védas sont incontestablement le plus vieux monument de la religion des Indiens. Or, à l'époque où on les suppose écrits,

(1) Jon. 3.

(2) Judith. 5. — Bergier. *Traité de la vraie relig.*, part. 1^{re}. ch. 4. art. 1. § 8 et 9.

(3) *Mémoire* de Colebrooke sur les Védas cité par Cuvier dans son *Disc. sur les révolut. du globe*.

et où Moïse nous montre la religion primitive luttant encore contre les progrès de l'idolâtrie, le Rig-Véda nous rappelle cette lutte en faisant entendre des accents où la foi primitive se reconnaît encore : « Résidant aux confins de cet espace éthéré, dit-il à Dieu, fort de ta propre force, maître d'une intelligence invincible, ô Indra ! tu as fait pour notre bien la terre image de ta puissance. Personne n'est semblable à toi, toi que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Seul tu as fait complètement tout ce qui existe autre que toi.¹ »

La religion des Hindoux nous offre-t-elle depuis lors le spectacle du progrès continu ? Le Brahmanisme est-il devenu autre chose qu'une grande fabrique de dieux et de fables d'une gigantesque absurdité, qu'un cloaque de vices et d'infâmies ?

Chakia-Mouni sous le nom de Bouddha, tenta une réforme, mais comment ? En remontant aux traditions du magisme persan, les moins éloignées des traditions chaldéennes et mosaïques.² Ce qu'il y ajouta, loin de constituer un progrès religieux, ne fut qu'un progrès d'impiété ou d'ignorance. Les autorités les plus compétentes en cette matière, Rémusat, Burnouf, Barthélemy Saint-Hilaire, sont d'accord pour reconnaître dans le bouddhisme un système fondamentalement infecté d'athéisme et de nihilisme ou d'absorption finale de la vie individuelle dans le néant, et de principes de morale que la plume se refuse à transcrire.³ Le bouddhisme, d'ailleurs, s'est misérablement

(1) F. Nève. *Essai sur le mythe des Ribhavas*, cité par le docteur Lefebvre de l'Univ. de Louvain, dans sa *Réfutation des Etudes* de M. Laurent prof. à l'Univ. de Gand.

(2) Voyez la note à la fin de cet ouvrage.

(3) Burnouf. *Introd. à l'hist. du Bouddhisme indien*. — Rémusat. *Mélanges d'hist. et de littér. orient.* — Barthélemy Saint-Hilaire. *Le Bouddhisme, sa métaphysique*

assimilé les fables et les hontes des différents peuples où il s'est répandu.¹

La religion des anciens Perses nous offre le même spectacle de corruption progressive. Le zoroastrisme, dans le Zend-Avesta, est peut-être ce qui ressemble le plus à la vérité dans les erreurs antiques, et en le lisant, on comprend *quelquefois* ces paroles de Creuzer : « Il serait difficile de trouver dans toute l'antiquité, si ce n'est chez les Hébreux, rien qui fût comparable à la simplicité aussi sévère que sublime de la religion fondée sur le Zend-Avesta. Le sabéisme (le culte des astres) y est tellement idéalisé, le culte des éléments si épuré, tous les objets de l'adoration publique ou particulière si rigoureusement subordonnés à l'idée d'un être bon, auteur, protecteur et sauveur du monde, que l'on ne saurait guères taxer de polythéisme les sectateurs de cette doctrine.² » — Qu'est devenue depuis lors la religion des mages ? Demandez-le aux Parsis.

Demandez aussi au peuple chinois et à ses lettrés ce qu'ils ont fait des doctrines de Laotseu et de Confucius qui invoquaient avant tout les traditions primitives, comme les ont invoquées tous les vrais sages. Les superstitions d'une naïve idolâtrie d'un côté, et le matérialisme sceptique de l'autre, c'est, en deux mots, le tableau fidèle de l'état religieux du céleste empire.

L'histoire de la vieille Egypte, de la Grèce et de Rome démontre à son tour l'impuissance de l'esprit humain à produire, par lui-même, le moindre progrès en religion :

et sa morale. (*Journal des savants*, 1854 et 1855.) — Le docteur Lefebvre. *Coup d'œil sur la théorie rationaliste du progrès en religion.*

(1) Voyez la note citée.

(2) *Relig. de l'antiq.* trad. par Guigniaut.

Lucien nous apprend que les premiers Egyptiens n'avaient pas d'idoles ;¹ Plutarque, que les Thébains ne reconnaissaient aucun dieu mortel, et n'admettaient d'autre principe que le dieu Knef qui est éternel ;² Jamblique,³ Théophraste et Porphyre⁴ parlent de même, et les travaux des savants modernes sur l'Égypte,⁵ tendent généralement à confirmer cette conclusion : que le culte primitif de l'Égypte fut le monothéisme. Où est-elle arrivée cependant par le prétendu progrès continu ? Cette terre classique des sciences et des arts n'est-elle pas devenue la honte de l'esprit humain par une idolâtrie qui lutta de bassesse avec celle des Indes ?

La Grèce suivit la même pente. Il est impossible d'en douter de bonne foi quand, au témoignage exprès de Platon et d'Aristote⁶ sur la *tradition de leurs pères* relative à l'unité de Dieu, on joint ceux d'Hérodote et même d'Hésiode sur le culte primitif des habitants de la Grèce. Hérodote nous apprend que les Pélasges ne distinguaient point de dieux et ne leur donnaient pas de noms,⁷ et Hésiode bien plus ancien que lui, puisqu'il était contemporain d'Homère, dit aussi que sous Saturne les hommes ne rendaient point de culte *aux dieux bienheureux qui habitent l'Olympe*,⁸ et ailleurs, que Coelus (le premier selon Apollodore qui ait régné sur *tout l'univers*) ne voulut point partager l'empire avec les Titans ou *les enfants de la terre*.⁹ Cette même

(1) Lucien. *De Dea Syria*.(2) *De Isid. et Osirid.* c. 40.(3) *De myst. Ægypt.*(4) *De abst. animal.*(5) Jablonski, *Pantheon Ægyptiorum*. — Maury, *Des travaux modernes sur l'Égypte.* (*Revue des deux mondes*, 1855.)(6) Arist. *De mundo.* c. 6.

(7) L. 2. n. 69.

(8) *Les Travaux et les Jours*, v. 435. (9) *Theog.* v. 456.

notion du Dieu unique et suprême fut celle que les Grecs avaient d'abord de Jupiter ou de Zeus, père des dieux, mais elle s'altéra à mesure que les arts firent des progrès, et finit par être abaissée dans le culte public, non jusqu'à l'idéal de l'homme parfait, mais de l'homme avili et dégradé par les passions. C'est quand la Grèce devint la reine des nations policées, le sanctuaire par excellence des lettres et des arts, que la religion y descendit au dernier degré d'infamie. Nous avons cru longtemps que les termes généraux dont se servent la plupart des auteurs pour la flétrir, recouvraient certaines exagérations, mais nous savons aujourd'hui que ces généralités n'étaient que des voiles exigés par la conscience publique formée par le christianisme, et qu'il est littéralement vrai que la dégradation qui se cache chez nous, avait chez les Grecs ses prêtres, ses prêtresses, ses temples et ses solennités !

Les vérités traditionnelles, recueillies par Socrate et Platon, étaient comme noyées dans cet océan d'erreurs, même pour ceux qui s'en faisaient les organes, puisqu'on trouve dans les ouvrages de Platon d'incroyables turpitudes mêlées aux plus pures lumières. Tant il est certain que la vérité religieuse *n'est pas une plante de la terre*, et que si l'esprit humain peut en retrouver les restes, il est impuissant *seul* à leur rendre l'unité et la vie, à refaire de ces membres dispersés, un corps vivant, une unité vivante.

Rome, à sa naissance, ne fut point idolâtre. Plutarque nous apprend que Numa « défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête ; et qu'il

(1) Voyez l'*Hist. univ. de Cantu.* — Balmès, sur la *Civilisation.* — Chateaubriand. *Études historiques.* — Aug. Nicolas, l. 4. c. 6.

n'y avait parmi eux ni statue ni aucune image de Dieu. Pendant les cent soixante premières années, ils bâtirent des temples et autres lieux saints ; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu, ni moulée ni peinte, estimant que c'était un sacrilège de représenter par des choses périssables, ce qui est éternel et divin, et qu'on ne pouvait s'élever à la Divinité que par la pensée.¹ »

Varron atteste le même fait : « Si cet usage eût toujours duré, dit-il, le culte des dieux (!) serait plus pur. » Il le confirme par l'exemple des Juifs.²

Mais la Grèce devint la maîtresse de Rome en religion comme dans les lettres et les arts, et le grand empire descendit à son tour tous les degrés de la corruption idolâtrique. Ses philosophes (nous parlons des plus dignes) protestèrent en vain au nom de l'antiquité, comme nous l'avons entendu faire par Cicéron et Sénèque.

Ces protestations, pleines de doute et d'impuissance, n'empêchèrent pas Cicéron de sacrifier lui-même philosophiquement aux doctrines et aux pratiques les plus infâmes, Caton d'en sanctionner l'usage par son exemple, Virgile, Tibulle et Horace de les célébrer dans leurs chants.

Encore une fois, la sagesse n'était plus qu'un son, un écho de la vérité absente, un amusement d'esprit, sans autorité et sans force. Et quand la vérité vivante fit tout à coup entendre sa voix *importune* à ce monde perdu, quand elle lui apparut dans ses premiers apôtres et ses premiers disciples, l'empire se souleva contre elle et la déclara digne de mort, non-seulement par les cris de l'amphithéâtre, mais

(1) Plutarque. *Vie de Numa*. (2) Saint Augustin. *De Civit. Dei*, l. 4. c. 84

par la bouche des sages ; et afin que rien ne manquât à la condamnation du christianisme par la sagesse humaine, il se rencontra une voix, la plus grave de l'antiquité païenne, la voix de Tacite, pour justifier les supplices infligés aux chrétiens, *convaincus*, disait-il, *de mériter la haine du genre humain*. Jésus-Christ l'avait prédit : *Eritis odio omnibus propter nomen meum*.

Ce fut donc la grande Rome, la Rome des Césars, des philosophes, des historiens, des orateurs, des poètes, la maîtresse de l'esprit humain, qui pendant trois siècles exécuta cette sentence de sang. Tant il est vrai qu'il ne faut voir dans le christianisme que le *résultat naturel du progrès continu, de la fusion des doctrines et des religions qui cherchaient alors à s'harmoniser!*

Mais il est temps de conclure : Il n'y a pas une seule exception à ce grand fait : toujours et partout les religions ont été plus pures en se rapprochant de la religion primitive; toujours et partout, lorsque *les religions* se sont séparées de *la religion*, c'est-à-dire de la première, elles n'ont marché (progressé) que vers la corruption : *Proficientes in pejus*;¹ toujours et partout les tentatives de réforme n'ont été qu'un effort pour retourner au passé, effort impuissant quand il n'a été qu'*humain*, et il n'y a qu'un seul exemple d'un progrès religieux accompli dans l'humanité, c'est celui du progrès de la révélation *divine* par le christianisme.²

Encore une fois ; ce fait doit-il faire rejeter l'autre ?

(1) II. Tim. 3. 43.

(2) La révélation mosaïque, dans ce qu'elle avait de général, n'a été qu'une seconde promulgation de la révélation primitive. — Les prophéties annonçaient le Christ, et tout l'ancien culte en était la figure.

§ II.

Les faits inconciliables dans la doctrine rationaliste, trouvent leur harmonieuse unité en Jésus-Christ.

Le fait du progrès religieux accompli dans le monde par le christianisme, loin d'être en contradiction avec le premier fait que nous avons constaté, n'en est au contraire que la confirmation.

Par quelle parole, en effet, Jésus-Christ condamne-t-il l'erreur? *Ab initio non fuit sic!*¹ *Il n'en était pas ainsi au commencement.*

Comment caractérise-t-il lui-même sa mission? *Non veni solvere sed adimplere* :² *Je ne viens pas changer mais accomplir.*

Il s'annonce comme la parole primitive qui revient elle-même à l'humanité pour lui rendre la vérité négligée, repoussée, perdue, et la lui rendre avec le *surcroît de lumière* qui ne peut venir que de sa source. *Quod fuit ab initio... annuntiamus vobis.*³

Le grand fait du culte de tous les siècles pour la religion primitive, et le fait immense du progrès de la religion accompli par Jésus-Christ, sont donc en parfaite harmonie, puisque la doctrine chrétienne n'est que la doctrine de la régénération, de la restauration de l'humanité déchue, de son rétablissement dans la voie de la perfection.

(1) Matth. 49. 8.

(2) Matth. 5. 17.

(3) I. Joan. 1. 1.

Aussi, partout où cette doctrine n'est pas reçue, les peuples ne se relèvent pas. Partout où elle est repoussée : *Inclinata sunt regna*,¹ les nations inclinent à la décadence. Le fait que nous avons constaté par l'histoire de l'ancien monde, se renouvelle dans le nouveau, et de même qu'il est impossible de trouver dans les siècles qui ont précédé l'Incarnation un progrès religieux quelconque en opposition avec la tradition première, ainsi est-il impossible d'indiquer, depuis Jésus-Christ, un progrès religieux quelconque en dehors du christianisme ou de la révélation primitive *accomplie*.

Où trouverait-on ce progrès en dehors du Christ? Rien depuis lui ne s'est produit hors de lui que l'islamisme et le rationalisme.² Mais l'islamisme n'a été lui-même, par rapport à l'idolâtrie, qu'un retour *partiel* à la foi patriarcale, et par rapport au christianisme, qu'une limite, une borne, un obstacle violemment posé³ à la diffusion de l'Évangile, à la prédication de la parole chrétienne, divine et unique semence du progrès des âmes et des peuples. L'islamisme invoque le Dieu d'Abraham, mais en reniant l'accomplissement de la promesse faite au Père des croyants, en repoussant la bénédiction offerte par Jésus-Christ à toutes les nations.⁴

(1) Ps. 45. 7.

(2) Les hérésies ne sont que le rationalisme en germe.

(3) A l'insu du Prophète peut-être, mais non à l'insu de celui dont il était l'instrument, de l'Esprit de *division* dont nous avons déjà analysé les œuvres.(4) « Il ne semble pas, dit un rationaliste admirateur *des religions* et de l'islamisme en particulier, il ne semble pas que Mahomet ait rien vu au delà de l'horizon de l'Arabie, ni qu'il ait songé que sa religion pût convenir à d'autres qu'aux Arabes. Le principe *conquérant* de l'islamisme est une pensée d'Omar. » (E. Renan. *Mahomet et les origines de l'islamisme*.) — L'islamisme est un culte de race. Ce n'est pas le culte de la grande famille, de la grande famille des enfants de Dieu.

Qui, de bonne foi, reconnaitra jamais qu'un progrès religieux ait été accompli par le Coran dans ces contrées où brillaient autrefois, au sein de chrétientés florissantes, les lumières qui s'appelaient Ignace d'Antioche, Athanase d'Alexandrie, Cyprien de Carthage, Chrysostôme de Constantinople, Grégoire de Nazianze, Cyrille de Jérusalem, Augustin d'Hippone ?

Et comment le progrès des âmes pourrait-il sortir d'une doctrine qui assigne pour terme à la destinée humaine, pour fin aux aspirations de l'homme, un harem ou plutôt un lupanar dans le ciel où quatre-vingt-dix femmes seraient les épouses de l'homme sans jamais être mères, lui donnant ainsi, pour béatitude éternelle, le libertinage sans la paternité ! — *La foi, l'espérance, l'amour*, tous les élans de l'âme ne participent-ils pas à la nature de l'objet vers lequel ils tendent ?

Comment le progrès social sortirait-il d'une doctrine qui, en consacrant la dégradation des femmes par la polygamie, dépose le germe de mort dans *l'élément social* lui-même, la famille à l'image de laquelle est toujours faite la société ?¹ — Et que parle-t-on de climats pour justifier le

¹ : « Sur le point du mariage, dit l'écrivain rationaliste déjà cité, Mahomet réclama son privilège de prophète. Contrairement à ses prescriptions (Le Coran défend d'avoir plus de quatre femmes.), il eut quinze femmes, d'autres disent vingt-cinq. L'épisode de son mariage avec Maria la Copte est un des plus singuliers. — Ce choix provoqua une vraie sédition dans le harem à propos de laquelle Dieu, (le Dieu de Mahomet) révéla ce qui suit (dans le Coran) : *O Apôtre de Dieu, pourquoi dans la vue de complaire à tes femmes, t'abstiendrais-tu de ce que Dieu te permet ? Le Seigneur est bon et miséricordieux, il annule les serments inconsidérés. Il est votre maître. Il a la science et la sagesse.* (On voit que le dieu du Coran est le dieu des bonnes gens.) — Ainsi autorisé à punir les rebelles, le prophète les répudia pour un mois. Ce ne fut que sur les vives instances d'Abou-bekr et d'Omar qu'il consentit à reprendre leurs filles après les avoir admonestées par cet autre verset

méprisable sensualisme de l'islam et les révélations que Mahomet faisait descendre du ciel pour justifier ses désordres et ses adultères ? N'est-ce pas dans ce même Orient que le christianisme avait non-seulement relevé la famille par l'unité et la sainteté du mariage, mais encouragé la chasteté conjugale par le sublime spectacle d'une multitude d'âmes héroïquement dévouées à Dieu et à la virginité ? — Le christianisme est la religion de tous les climats et de tous les temps. Jésus-Christ, en révélant de nouveau au monde l'unité de Dieu, l'unité du genre humain, l'unité de sa rédemption, a envoyé sa parole à tous les peuples, et *partout* elle a fait des chrétiens. Lui comparer des cultes de race qui n'ont pas même songé à l'apostolat universel, et l'islamisme en particulier qui ne s'est établi que par la prédication du sabre,¹ c'est pousser la passion antichré-

(du Coran) : *Si vous vous opposez au prophète, sachez que Dieu se déclare pour lui. Il ne tiendrait qu'à lui de vous répudier toutes.* — Malgré l'usage qui interdit aux Arabes d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs, Mahomet épousa Zeynab déjà mariée à Zeyd, fils adoptif du prophète. Quelques versets du Coran firent cesser les murmures des musulmans austères, et le complaisant Zeyd vit son nom inscrit dans le livre saint. » — « Au lieu de cette haute rigueur du supernaturalisme (ajoute le même écrivain en usant d'une comparaison pleine de blasphème), au lieu de cette haute rigueur du supernaturalisme qui fit dire à l'homme-dieu : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent, » nous avons ici toutes les aimables faiblesses du cœur humain. » (Ernest Renan. Ibid.) — Faut-il s'étonner après cela que le même auteur ajoute : « L'islamisme n'est pas précisément une religion sainte, mais bien une religion naturelle, sérieuse (!), LIBÉRALE, une religion d'hommes en un mot. » — Et voilà les docteurs du progrès !

(1) « Il fallait, dit un disciple de l'école rationaliste, il fallait (aux hommes de l'Orient) une religion de ce monde, une religion de conquête et de jouissances IMMÉDIATES, le sabre comme instrument de prédication. » (*Études sur l'histoire de l'humanité*, par M. Laurent. Tom. 5. p. 506.) — C'est bien là, en effet, une religion de ce monde, puisque c'est la religion de la triple concupiscence. Lisez dans l'Évangile le chapitre de la Tentation du désert où Jésus-Christ nous apprend à triompher du monde et de son prince, et vous trouverez l'origine des religions de ce monde. La religion est par sa nature le lien des deux mondes, du temps et de l'éternité. A ceux qui trouvent convenable aux hommes, en Orient ou ailleurs,

tienne de l'esprit, c'est-à-dire l'orgueil, jusqu'à l'aveuglement.

Les barrières que l'islamisme a opposées si longtemps à la civilisation chrétienne, cèdent aujourd'hui de toutes parts. L'Orient est agité par le seul contact de la vérité, par l'influence désormais inévitable du christianisme. Le progrès ne lui viendra que de là, comme il est venu de là partout où on le rencontre. Il faut prier ceux qui en douteraient encore, de nommer le coin de terre où la civilisation est arrivée aujourd'hui sans le christianisme. L'Angleterre semblait l'avoir *exportée* aux Indes avec l'industrie, l'administration européenne, les machines et l'électricité, sans l'intervention de l'apostolat dont elle n'avait pas la puissance, et l'on voit aujourd'hui si toutes les autres forces réunies peuvent civiliser sans celle-là. Il en sera des peuples de l'islamisme comme de ceux du brahmanisme et du bouddhisme, l'agitation n'y deviendra la civilisation que par la diffusion de la sève chrétienne.

Le rationalisme en Chine est manifestement impuissant aussi à guérir le céleste empire de l'idolâtrie de Fo ou de Bouddha. Le philosophisme et le paganisme restent en présence sur cette vieille terre comme dans l'antiquité païenne. Les lettrés se contentent d'être les maîtres, et quand les chrétiens rendent témoignage à la vérité au tribunal des mandarins, ceux-ci leur demandent toujours comme Pilate à Jésus-Christ : *Qu'est-ce que la vérité*, sans la moindre envie de la connaître et de la répandre. Ils ont la conscience de leur impuissance, comme l'avaient autrefois

une religion qui s'impose par le sabre et qui propose à ses sectaires certaines jouissances immédiates, il n'y a plus rien à dire. « L'islam, dit le même écrivain, commence par *séduire* leurs appétits matériels, et finit par les moraliser (1). »

Socrate et Platon, Cicéron et Sénèque. C'est que la nature dégradée, avilie, déchue, sent qu'elle ne peut se relever que par un secours surnaturel; c'est qu'il faut renaître, comme le disait Jésus-Christ : *Oportet nasci denuo*,¹ et que la vie ne peut revenir que d'où elle est venue. Les esprits sincères en ont la conscience, lors même qu'ils ne s'en rendent pas complètement compte.

Le rationalisme en Europe est sans doute plus actif qu'en Chine, puisqu'il participe à certain degré aux lumières répandues par le christianisme, et jouit en ingrat des bienfaits de la foi; mais sa puissance religieuse est nulle comme ailleurs. Il a senti cette nullité au dernier siècle lorsqu'il a tenté de remplacer la révélation par la raison. Instruit par l'inefficacité de cette tentative contre le sentiment religieux, contre le sens divin que Dieu a donné à l'homme pour le mettre en relation vivante avec son principe et sa fin, le rationalisme recule aujourd'hui et s'efforce de tromper le besoin de foi que nous éprouvons tous, par l'apparence de ce qu'il lui refuse. Ne pouvant obtenir de l'esprit humain qu'il cherche la religion ailleurs que dans la révélation, il espère lui faire prendre le change en s'appelant lui-même *la révélation*. Vain espoir! Jamais l'humanité ne croira à l'homme en matière de religion. Sur les choses de Dieu, la raison humaine veut entendre Dieu, le témoignage, la révélation de Dieu. Tous les siècles ont cru que Dieu n'a pas privé l'homme de ce témoignage, et c'est la raison dans l'homme qui reconnaît Dieu quand Dieu lui parle. Ceux mêmes qui ne veulent pas écouter sa voix prouvent, à leur manière, qu'ils la discernent. En effet; une seule

1) Juan. 3. 7.

religion sur la terre est honorée de la haine des incrédules qui ne tiennent à aucun culte. D'où vient ce fait unique? C'est que tout le reste est visiblement humain, et par conséquent, ne les trouble pas. Si la religion catholique seule les irrite, c'est que le divin y perce de toutes parts, et que la vue de Dieu les tourmente. C'est ainsi que, sans le vouloir, le rationalisme confirme ce qu'il renie.

On ne trouve, d'ailleurs, chez le rationalisme, aucune idée généreuse et vraie sur le progrès de l'humanité, qui ne vienne de la foi chrétienne. Avec les mêmes doctrines philosophiques que celles des meilleurs rationalistes modernes, Platon et Aristote autorisaient et défendaient l'esclavage (et quel esclavage?) comme une institution de droit naturel, et le plus sublime de ces deux grands maîtres considérait la dégradation des femmes et l'infanticide comme des conditions d'une société parfaite.¹ — Aujourd'hui encore, malgré la science et la philosophie, la servitude hideuse des multitudes exploitées par une industrie sans entrailles, et la grande maladie moderne qu'on appelle *paupérisme*, ne trouveront leur remède que dans le réveil général de la foi. Pour amener le matérialisme du siècle à pratiquer la fraternité, il faut autre chose que des théories humanitaires, il faut la foi à l'unique révélateur de la fraternité universelle des enfants de Dieu, et il faut la crainte du jugement préparé par le Dieu fait homme à ceux qui ne voudront pas respecter les âmes qu'il a créées à son image et rachetées de son sang.

¹) Platon: dans sa *République*.

§ III.

La religion et le progrès.

Nous venons de voir que l'histoire religieuse du monde, considérée à un certain point de vue, se résume en deux grands faits : le culte universel et légitime de ce qui est primitif, et le progrès immense accompli par le christianisme; que ces faits sont inconciliables dans la théorie rationaliste, et que, pour garder l'un, elle se voit réduite à rejeter l'autre et à le remplacer par un vain rêve; enfin, que ces deux faits ne trouvent leur harmonieuse unité qu'en Jésus-Christ, parce qu'il est seul *le Verbe qui était au commencement*, la parole primitive revenue au milieu des temps, pour rappeler au monde l'éternelle vérité et l'accomplir.

Est-ce à dire cependant, qu'il ne puisse y avoir désormais de progrès de la religion chrétienne? A Dieu ne plaise! La vraie religion doit continuer ses conquêtes et se propager de plus en plus; la connaissance des vérités révélées doit croître dans les âmes, la science de la foi se développer dans les esprits; la justice et la charité doivent régner avec plus de plénitude dans les cœurs et dans les lois, dans les familles et dans les nations. Ce progrès dans l'intelligence, la réalisation et la diffusion de la vérité, est le progrès véritable, le développement dans l'unité.

C'est ce qu'établissait saint Vincent de Lerins par ces paroles devenues célèbres : « N'y aura-t-il donc dans l'Eglise de Jésus-Christ aucun progrès de religion? Il y en aura, certes, et un grand; et quel est celui qui serait assez ennemi des hommes et assez haï de Dieu pour le nier? Mais à

une condition, c'est que *ce progrès soit un progrès et non un changement* de la foi. Il faut donc que l'intelligence, que la science, que la sagesse des fidèles croisse et se perfectionne dans le cours des âges, mais seulement dans son genre, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même sens, dans le même esprit. ¹ »

Manifestement, il n'y a progrès qu'à une condition, c'est que *ce progrès soit un progrès et non un changement*. Ceux qui ne conçoivent le progrès qu'à la condition de renier la foi du passé pour embrasser la foi de l'avenir, ne s'entendent pas eux-mêmes.

Pie IX, dans son bref du 17 mars 1856 aux évêques de l'empire d'Autriche, expose les paroles de saint Vincent de Lerins d'une manière bien remarquable :

« Le progrès existe, dit-il, et il est très-grand, mais c'est le vrai progrès de la foi, ce n'en est pas le changement. Il faut que l'intelligence, la science et la sagesse *de tous*, comme de chacun en particulier, *des âges et des siècles de toute l'Eglise* comme des individus, croissent et fassent de grands, de très-grands progrès, afin que l'on comprenne plus clairement ce que l'on croyait d'abord plus obscurément, afin que la postérité ait *le bonheur de comprendre ce que l'antiquité vénérât sans l'entendre*, afin que les pierres précieuses du dogme divin soient travaillées, exactement adaptées, sagement ornées, et qu'elles s'enrichissent de grâce, de splendeur, de beauté, mais toujours dans le même genre, c'est-à-dire dans *la même doctrine*, dans le même sens, dans la même substance, de façon

1) *Commun. 22.*

qu'en se servant de termes nouveaux, on ne dise cependant pas de choses nouvelles. »

Quel vertige doit s'être emparé de certains esprits pour les empêcher d'entendre des paroles aussi manifestement vraies ? Le progrès est si peu opposé à l'unité qu'on ne le conçoit même pas sans elle. On n'avance qu'en marchant dans une même direction, qu'en suivant une même voie, qu'en tendant à une même fin.

Nous savons que les nouveaux sophistes prétendent ne pas renier l'unité, qu'ils s'efforcent même de la retrouver dans cette *unité supérieure* où toutes les contradictions viennent se confondre ; mais ce n'est là que leur dernier rêve, celui où leurs pensées *s'évanouissent*.⁴ Si le monothéisme est la vérité, le polythéisme est un mensonge ; si la création de l'homme dans l'état de justice et de bonheur, sa chute, son châtement, sa rédemption, en un mot si le christianisme est la vérité, le judaïsme infidèle à sa propre tradition, l'islamisme et le rationalisme sont des mensonges ; si Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, et s'il a dit à son Eglise, à l'apostolat perpétuel : « *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*,³ » le protestantisme est un mensonge. Vouloir réunir l'immuable vérité et tous ces mensonges dans une *unité supérieure*, ce n'est donc pas seulement renier la foi, mais c'est renier la raison, et le père Gratry a bien fait de jeter le cri d'alarme à la vue de la raison menacée par la sophistique contemporaine.

(4) Rom. 1. 21.

(3) Matth. 28. 20.

Oui, la raison a ses maladies comme le cœur, et son orgueil lui donne aujourd'hui la fièvre. Adorer toutes les contradictions dans l'unité supérieure du moi qui seul, en effet, *les enfante toutes*, n'est-ce pas l'acte d'une intelligence en délire ?

Nous adorons, nous, Celui dont il a été dit : « *Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'est pas tel que le OUI et le NON se trouvent en lui, car tout ce qui est en lui est très-ferme : Dei enim Filius Jesus-Christus qui in vobis per nos prædicatus est, non fuit Est et NON, sed Est in illo fuit.*¹ »

Le Christ est l'unique révélateur du progrès de l'humanité, parce que lui seul a dit pleinement d'où elle vient, où elle va, et par quel chemin; ce qu'elle est devenue, et ce à quoi elle doit prétendre et s'élever. Lui seul nous révèle pourquoi la vie est un combat : *Militia est*, une lutte pour retrouver non-seulement notre grandeur première, mais pour faire la conquête de ce qui eût été déjà l'objet de l'activité plus pacifique de l'homme dans l'état de justice primitive : la perfection ou l'union parfaite avec Dieu.

(4) II. Cor. 1. 19. — Dans son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, M. Vacherot a dit de l'éclectisme néoplatonicien, qu'il est la fusion harmonieuse de doctrines dont la CONTRADICTION disparaît dans l'UNITÉ D'UN PRINCIPE SUPÉRIEUR. (Tom. 3. p. 460.) En s'exprimant ainsi, M. Vacherot n'est que l'écho de Hegel, qui prétend transformer la vieille logique, c'est-à-dire l'esprit humain, en établissant au-dessus du principe de contradiction le principe d'identité, ou le principe du troisième survenant, principe supérieur en vertu duquel deux propositions contradictoires sont déclarées identiques, de sorte que le principe hégélien se formule ainsi : *Identité de l'identique et du non identique*. Les échos de Hegel ont les leurs à leur tour. M. Laurent, par exemple, a dit dans le 5^e volume de ses *Études* : « Il y a eu hostilité jusqu'ici entre Mahomet et le Christ, mais ils finiront par se rencontrer dans une unité supérieure. » On le voit, c'est le principe de Hegel appliqué à l'histoire des religions, comme Hegel lui-même l'a appliqué à la métaphysique, quand il a dit : *L'être en tant qu'être n'est que le néant*. C'est le pour et le contre déclarés identiques. — Voir à la fin de cet ouvrage, l'exposé complet de cette incroyable doctrine. »

La grande victoire de l'homme doit être remportée sur lui-même. Il doit reconquérir, à l'aide de Dieu, l'empire sur ses passions en révolte. La force spirituelle ou la vertu par laquelle il rétablit chez lui l'ordre moral et conserve la paix intérieure, est le plus difficile des courages : c'est celui qui emporte le ciel : *Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.*¹

Cette grande et suprême victoire qui rétablit l'ordre dans l'homme lui-même et y fait régner la justice, les ramène aussi dans les diverses sociétés dont il est membre. La famille, sans doute, est de droit naturel, et la société civile aussi, du moins dans ses conditions fondamentales, mais comme la nature déchue ne peut retrouver son intégrité, ni remplir toute justice, c'est-à-dire observer toute la loi morale, même naturelle, sans un remède réparateur, sans un secours surnaturel ; de même, l'ordre ne peut être parfaitement rétabli, la justice complètement observée dans la famille et dans l'État, que par le secours surnaturel de la religion. Comme la grâce est nécessaire à l'âme pour la guérir, l'affermir et l'élever à sa fin, des institutions pleines de grâce, c'est-à-dire surnaturelles, sont nécessaires au salut des sociétés ou à leur conservation dans l'ordre, à leur progrès dans la justice et la vraie liberté. La religion qui unit les hommes entre eux et avec Dieu dans une société surnaturelle de vérité et de grâce, eût été, même dans l'état d'innocence de notre nature ; l'âme des sociétés humaines, puisqu'elle prépare, dispose et élève l'homme à sa destinée véritable dans la vie future. Mais depuis la chute de l'homme, la religion n'est plus seulement la puissance qui élève la nature humaine à sa fin, elle est encore la puis-

(1) Math. 11. 12.

sance qui relève cette nature tombée, qui guérit cette nature malade, qui aide cette nature blessée et affaiblie, dans l'accomplissement même de la loi naturelle. Cette vérité est ineffaçablement écrite dans les faits les plus saillants de l'histoire. N'avons-nous pas vu la dégradation de la famille considérée comme de droit naturel par les plus grands esprits du paganisme ? L'esclavage païen qui méconnaissait la dignité et les droits de la personne humaine n'a-t-il pas été à son tour défendu comme une institution de droit naturel par la philosophie antique ?¹ Et ne devait-il pas lui paraître naturel, puisqu'il l'était, en quelque sorte, à une société non régénérée, non relevée surnaturellement ? La corruption n'est-elle pas naturelle à la mort ?

Cette double dégradation de la société domestique et de la société publique nous étonne, parce que nous sommes chrétiens, ou du moins parce que nous jouissons des fruits du christianisme. C'est encore ce qui nous empêche de nous étonner de la régénération surnaturelle de toutes les deux, régénération qui n'a été, nous l'avons démontré,² que la conséquence directe, le fruit même de la régénération des âmes, de la victoire de l'homme sur lui-même, du triomphe que la grâce a fait remporter à la justice sur les passions, cette grande source de toutes les servitudes.

Il y a donc un progrès *de la religion* et un progrès *par la religion*. Il y a un progrès de la religion, parce qu'elle doit être de plus en plus connue, de mieux en mieux comprise et pratiquée. Il y a un progrès par la religion, parce qu'en régénérant les âmes, elle régénère le monde, et qu'en

(1) Voyez l'analyse des doctrines de Platon et d'Aristote dans le grand ouvrage de Balmès sur la *Civilisation européenne*. (2) Art. 8^e. § 2, et 3

faisant lutter l'homme contre lui-même pour recouvrer l'empire intérieur, elle fait par là rentrer aussi dans l'ordre social l'empire de la justice et du droit.¹

Mais l'homme n'a pas perdu seulement la justice intérieure ou l'empire de lui-même; il a perdu aussi la science ou l'empire de la vérité, et la puissance ou l'empire de la nature. Sa vie trois fois militante cherche à recouvrer ce triple empire par un triple progrès.

La lutte contre l'ignorance pour resaisir le sceptre de la science, et la lutte contre la matière indocile pour resaisir la direction des forces de la création, peuvent avoir lieu, sans doute, et ont lieu souvent, comme le travail qui triomphe de la stérilité de la terre, sans le secours de la foi; mais si l'homme, dans ces luttes diverses, peut triompher sans la foi, jamais cependant ses victoires ne seront pleines sans elle. Elles finiraient même par être désastreuses, s'il prétendait au progrès scientifique et au progrès matériel, sans prétendre en même temps au progrès moral, et s'il voulait celui-ci indépendamment de sa condition indispensable : le progrès religieux.

En effet : la science humaine isolée, séparée de la foi qui est l'adhésion de la raison à la science de Dieu, produit l'orgueil, et nous dérobe ainsi tout un ordre de sublimes vérités dont la lumière nous offusque, nous irrite même, parce que nous ne pouvons les mesurer à notre mesure. Si notre science était plus sage, elle nous ferait baisser les yeux, et aussitôt la lumière du ciel, inaccessible en elle-

(1) On voit que la distinction de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel n'en implique pas la séparation, au contraire. Celui-ci suppose celui-là, et celui-là a besoin de celui-ci pour atteindre sa fin véritable.

même, répandrait pour nous un jour admirable sur toutes les choses de la terre. Privée des données de la révélation, la science doit se borner à scruter les faits mystérieux du monde visible, ¹ et peut à peine conjecturer les autres. La révélation lui fournit avec certitude les faits du monde invisible : *Argumentum non apparentium*. Or, ceux-ci sont les premiers, car ce qui se voit des yeux du corps, passe ou se modifie; c'est l'invisible qui demeure. Les faits passagers ne sont que l'ombre des autres, ou leur reflet dans le temps. Ce n'est donc qu'à l'aide de la révélation que la science peut découvrir quelque chose de certain sur l'harmonie des deux mondes, et qu'arrivée à ce degré suprême de la science ici-bas, elle peut préluder à la vision promise, non aux victoires de la science, mais à celles de la charité.

Le progrès matériel seul, sans le progrès moral, fournit des aliments aux passions sans leur offrir de remèdes, jette

(1) Les moindres faits de la nature sont pleins de mystères. Celui qui ne le voit pas est bien aveugle, et ignore jusqu'à son aveuglement. Les sciences constatent des faits et en recherchent les lois, et quand elles découvrent ces lois, ce sont de nouveaux faits qu'elles constatent, sans en voir le moins du monde la raison dernière, comme Newton le disait en parlant de la grande loi de l'attraction. Képler a vu plus avant que Newton, parce qu'il a comparé les vérités visibles aux vérités invisibles attestées par la révélation, mais ça été pour se confondre dans une adoration plus profonde de la Trinité. — Si la science n'acceptait pas les faits de la nature malgré leurs mystères, elle deviendrait elle-même impossible, puisqu'elle doit reposer tout entière sur l'observation. Mais puisqu'elle accepte les faits de ce monde, sur le simple témoignage des sens, comment n'accepterait-elle pas les faits de l'autre, sur le témoignage de Dieu? Elle a le droit de vérifier si ce témoignage est de Dieu, mais une fois reconnu avec certitude, il ne lui reste plus qu'à profiter de ses clartés. Sans ce témoignage, jamais la science ne sera pleine: toutes les facultés, sans la théologie, ne sont qu'un corps sans tête: elles ne feront jamais une université: *Universitatem scientiarum*. Du reste, la science qui ne recherche pas Dieu, n'est qu'une peureuse, et c'est quand elle a peur qu'on l'entend siffler dans l'obscurité!

inévitablement la société dans le désordre, et devient ainsi le principe de sa propre ruine. C'est quand il ignore le frein moral, la force sainte qui atteint les consciences, qu'on le voit, à certaines époques, espérer uniquement dans la force publique, et se rassurer quand ceux qui règnent prodiguent à la foule inquiète et menaçante, de l'argent et des plaisirs au prix de tout le reste : *Et ils pensaient les plaies de mon peuple d'une manière honteuse, et ils disaient : La paix, la paix, lorsqu'il n'y avait point de paix.*¹

Enfin, le progrès moral sans le progrès religieux n'est qu'un rêve, et tout effort tendant à réaliser l'un sans l'autre, est une tentative inutile contre la nature des choses. L'homme est ce qu'il est, c'est-à-dire déchu, blessé dans ses puissances, et en même temps racheté et attiré à une vie meilleure. S'il nie la lutte intérieure que toute conscience atteste, il se nie lui-même. S'il n'entend plus la voix qui gémit en lui comme en nous tous : *Omnis creatura ingemiscit*, il est volontairement sourd ; s'il ignore la réponse à ce cri intérieur : *Qui me délivrera ?* il ne sait rien. Il ne sait pas le remède à son mal, il ne sait donc pas le premier mot de la morale sincère ; il dissertera sur les passions, mais ne régnera jamais sur elles.

Le progrès, pour être vrai, doit donc être harmonique dans ses différentes sphères, et le progrès des âmes, le progrès intérieur doit vivifier, soutenir les autres et les garantir de leurs propres égarements.

Ces progrès divers produisent le mouvement des peuples vers une plus grande perfection, mais ce mouvement n'a

¹) Jer. 6. 14.

rien de fatal. Il ne ressemble ni au cours régulier des fleuves, ni même au flux et au reflux des mers, parce que, s'il est soumis à des lois, les peuples sont libres de les violer ou de les accomplir, en tout ou en partie. La Providence les laisse *dans les mains de leur conseil*, et c'est à eux de choisir ce qui doit les élever ou les abattre. L'histoire tout entière condamne sans appel les rêves de l'école fataliste.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que du progrès de la religion, du progrès par la religion, et du progrès secondé de la religion. Il nous reste à parler du progrès tenté contre elle.

La révélation a eu des ennemis dans tous les temps, parce que, dans tous les temps, la lumière a blessé les yeux malades et gêné les passions. Mais jamais complot aussi vaste n'avait été organisé contre la parole de Dieu qu'au dernier siècle. Le christianisme touchant à tout, à la création du monde et de l'homme, à l'origine des choses, à la dispersion des sociétés, à la division des langues et des races, à toute la suite de l'histoire de l'humanité, se vit attaqué de tous les côtés à la fois. On s'efforça de trouver des arguments contre lui dans l'astronomie, la chronologie, la physique, l'histoire naturelle, la géologie, la linguistique, les traditions des peuples et de leurs différents cultes. Mais ces efforts de la haine ne furent pas les seuls. Des esprits supérieurs, par l'amour désintéressé de la science elle-même, firent succéder aux œuvres plus ou moins légères du XVIII^e siècle, des travaux du premier ordre. Lacépède, Cuvier, Champollion, de Humboldt, Arago, Klaproth, Nieburgh, Rémusat, Dolomieu, Deluc,

Letronne, Marcel de Serres, Balbi, de Paravey, Ampère, de Férussac, et bien d'autres, devinrent, presque tous sans le vouloir, les vengeurs de la révélation; et le progrès des sciences tourna merveilleusement à la gloire de la foi dont on en espérait la ruine.

C'est là un fait unique dans l'histoire des religions. Aucune autre religion que *la religion*, que la première et la perpétuelle, n'a pu soutenir l'épreuve de la science. *Le paganisme n'a pu résister à un seul regard de l'esprit humain*, a dit un célèbre écrivain de nos jours,¹ mais ce n'est pas le paganisme seul qui n'a pu résister à l'examen. L'islamisme, chacun le sait, n'y résiste pas davantage, et le schisme comme les hérésies ne le soutiennent pas non plus. Le schisme, dès que la science le touche, cesse ou tombe dans l'hérésie; et l'hérésie, au contact de la science, retourne à la foi ou se dissout dans le rationalisme. Le seul christianisme universel ou catholique n'a rien à craindre de cette épreuve souveraine. Le siècle entier des encyclopédistes n'a servi qu'à vérifier cette parole du divin fondateur de l'Eglise : *Non prævalebunt adversus eam*.

Encore une fois, nous sommes en présence d'un fait unique dans les annales du monde.

Le paganisme n'a obtenu la foi ni de Socrate, ni de Platon, ni d'Aristote, ni de Cicéron, ni d'aucun de ses grands hommes. Les lettrés de la Chine, les philosophes de l'Inde, les savants de l'islamisme, ne conservent ni la foi de Brahma, ni la foi de Bouddha, ni la foi de Mahomet.

(1) Thiers. *De la Propriété*.

Le christianisme seul a conquis et gardé la foi des plus fermes génies de tous les siècles.¹

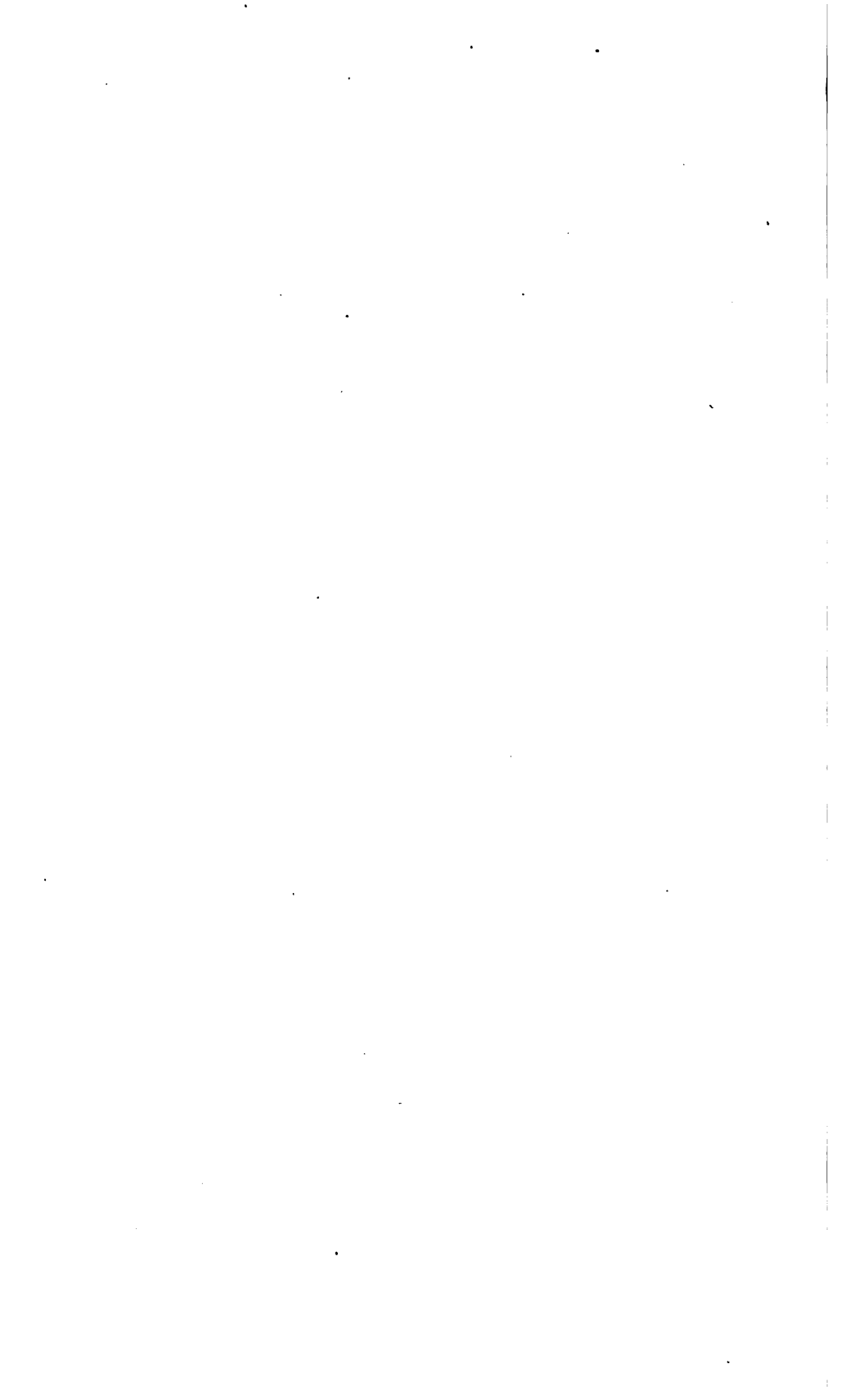
Ne voyez-vous pas que le doigt de Dieu est ici et qu'il n'est qu'ici ? La science n'a jamais gardé la foi là où la foi ne répond pas à la révélation véritable, et la foi n'aime et ne protège la science que là où elle est sûre d'elle-même parce qu'elle est sûre de Dieu.

Est-il besoin d'ajouter que le rationalisme, dans sa prétention à l'union de la science et d'une religion nouvelle, à l'union d'une science et d'une foi de sa façon, est plus faible, plus infirme, que le plus infirme des cultes ? Qu'il se le tienne pour dit : En religion, qui n'a pas le passé n'aura pas l'avenir. Ce qui n'a pas été cru hier, ne le sera ni aujourd'hui ni demain. Voilà pour la foi future du rationalisme. Quant à sa science, nous voulons dire sa science religieuse, nous croyons avoir démontré surabondamment

1) La science et l'incrédulité sont souvent unies, sans doute, mais on ne trouve nulle part, en dehors du christianisme, la science et la foi vivant ensemble dans des intelligences telles, par exemple, que saint Justin, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, saint Cyprien, Athénagore, Lactance, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Léon, saint Vincent de Lérins, saint Grégoire-le-Grand, saint Jean Damascène, Boèce, Cassiodore, saint Isidore de Séville, Beda, Alcuin, Gerbert, Roger Bacon, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Le Dante, Gerson, Suarez, Pic de la Mirandole, Le Tasse, Copernic, Galilée, Képler, Baronius, Bellarmin, Descartes, Pascal, Cornéille, Racine, Bossuet, Leibnitz, Petavius, Thomassin, Fénelon, Bergier, Muratori, saint Alphonse de Liguori, de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Schlegel, Stolberg, Görres, de Haller, Balmès, Mochler, Ozanam, Donoso Cortès, pour ne rien dire des vivants et ne citer que quelques noms des différents âges de l'Eglise. L'action permanente de l'Eglise sur le progrès intellectuel ne peut être contestée que par l'ignorance ou la mauvaise foi. (Voyez *Le livre Examen*, etc., 4^e et 6^e Entretien.). Il est évident que l'Eglise aime la science. Elle a toujours su que la lumière du temps et celle de l'éternité viennent de la même source.

qu'elle ne supporte pas l'examen, qu'elle est convaincue de faux par l'histoire, et condamnée par les faits qui la dominent.

Il nous reste à citer le rationalisme au tribunal de la conscience.



CHAPITRE III.

JÉSUS-CHRIST DANS LA CONSCIENCE HUMAINE.

JÉSUS-CHRIST SEUL RÉPOND AUX GRANDES QUESTIONS, AUX BESOINS ET AUX
ASPIRATIONS DE L'ÂME.

Les Écritures et l'histoire ne rendent pas seules témoignage à Jésus-Christ. A la voix des siècles et des deux Testaments, il faut en ajouter une autre, celle de l'âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ*. Tertullien, en se servant de cette expression, l'appliquait surtout à la croyance de l'unité de Dieu, et demandait aux païens si, dans leurs moments de peine inattendue, de douloureuse surprise, chacun d'eux ne s'écriait pas : *Mon Dieu!* — C'est là ce qu'il appelait le témoignage ou le cri de l'âme naturellement chrétienne. Mais la vérité contenue dans cette formule est d'une application bien plus étendue. Ce n'est pas seulement le dogme de l'unité de Dieu qui, en présence des erreurs contraires, en appelle au témoignage de l'âme, c'est, d'une certaine façon, la révélation tout entière. Le comte de Maistre a dit : « Il n'y a pas de dogme dans l'Eglise catholique, qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et par conséquent dans quelque opinion univer-

selle plus ou moins altérée çà et là, mais commune cependant, dans son principe, à tous les peuples et à tous les temps.¹ » — Il ne serait pas difficile, sans doute, avec un peu d'esprit de chicane, de faire sortir l'erreur de ces paroles, de montrer que le comte de Maistre confond l'ordre naturel et surnaturel, qu'il fait de la révélation une exigence et même une sorte de produit de notre nature, qu'il y renouvelle le baïanisme ou y prépare le lamennaisisme. Cependant, le grand écrivain, en se servant d'expressions dont la pleine exactitude laisse théologiquement à désirer, ne formule pas moins une vérité du premier ordre : c'est qu'il n'est pas de dogme catholique qui ne réponde divinement, surnaturellement, aux grandes questions de notre âme, aux aspirations, aux besoins, aux misères de notre nature, aux lumières et aux obscurités, au bien et au mal profondément cachés en nous. En d'autres termes, que l'homme pris tel qu'il est, dans l'état réel de sa nature, est une vraie pierre d'attente² de la révélation chrétienne, et que celle-ci s'y adapte avec une si divine harmonie, que

(1) *Du Pape*, l. 3. c. 8. § 1.

(2) C'est avec une intention théologique, c'est-à-dire pour prévenir les malentendus, que nous nous servons de ce mot : *pierre d'attente* de la révélation. Nous l'avons choisi 1^o parce que la nature humaine n'est pas, et n'a jamais été dans l'état (possible d'ailleurs) de pure nature : *Natura pura*, mais a toujours été et demeure, malgré sa chute, positivement destinée par son auteur à une fin surnaturelle, et par conséquent intérieurement préparée et disposée à cette fin. Dieu proportionne les moyens à la fin qu'il se propose, et ce n'est pas seulement hors de nous, mais en nous, qu'il agit en conformité de la fin qu'il nous destine. Or, les faits, pour être surnaturels, n'en restent pas moins des faits, dans l'homme comme au dehors de l'homme. Nous avons choisi cette expression 2^o parce que la nature humaine n'est pas dans l'état de justice primitive, mais de chute et de rédemption. De là d'autres faits intérieurs qui nous préparent à reconnaître et à goûter la révélation, et qui lui font écho en nous dès qu'elle nous parle. — Il est certains esprits classiques qui, sous prétexte de ne pas confondre ce qui est réellement distinct, croient devoir toujours traiter séparément ce que Dieu a uni, et s'exposent ainsi à ne plus voir l'homme comme il est, ni les choses comme elles sont.

toute âme sincère semble se retrouver elle-même en la rencontrant.

Mais c'est la révélation qui vient à notre rencontre : *Elle prévient ceux qui la désirent et se montre à eux la première*;¹ et quand Jésus-Christ paraît, sa doctrine, sa personne, sa vie, sa passion, sa mort, sa gloire, ses œuvres, tout en lui invoque en nous ce témoignage de l'âme qui retentit dans la conscience.

Quand donc nous disons : Jésus-Christ dans les Écritures, l'histoire et la conscience humaine; nous entendons réunir trois sortes de témoignages rendus à sa divinité, nous entendons affirmer qu'elle ne ressort pas seulement de la Bible et des faits publics attestés par tous les temps, mais des faits intimes attestés par tous les cœurs.

Ces faits sont sans nombre, et nous ne pouvons ici que choisir. Indiquons en quelques-uns, avant de les analyser :

C'est, d'abord, la lutte intérieure, la guerre intestine que nul de nous n'ignore et que Jésus-Christ seul explique; c'est, avec la lumière qu'il répand sur le désordre de notre nature, la force surnaturelle qu'il nous communique pour en triompher, fait intime par excellence dont on ne doute que par inexpérience, et qui inspire à tous ceux qui en font l'épreuve, cet acte de reconnaissance sorti du cœur de l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi*; c'est le mystère de la douleur dont Jésus-Christ seul donne le sens; c'est le mystère de la mort dans

(1) *Sep. 6. 18.*

un être immortel, mystère de contradiction, naturel et contre nature, qui ne devient lumineux que sur la Croix ; c'est enfin la grande aspiration de l'âme humaine, à laquelle Jésus-Christ seul répond en Dieu.

ARTICLE PREMIER.

JÉSUS-CHRIST DONNE SEUL LE SENS DE LA LUTTE INTÉRIEURE DONT L'HOMME
EST A LUI-MÊME LE THÉÂTRE.

Il y a deux doctrines sur l'homme : la première dit que l'homme est bon par lui-même, et que le mal vient du dehors, des préjugés et des injustices d'une société universellement appuyée sur l'erreur. Elle dit que le bien consiste à suivre les instincts de la nature, que laissés à eux-mêmes les penchants de cette nature sont droits, ses mouvements justes, ses élans sublimes.

La seconde dit que le mal vient du dedans, et que la société serait sans préjugés, sans erreurs, sans iniquités, sans troubles, si l'homme était bon ou plutôt *n'était que bon* par lui-même. Elle dit que tout est mélangé en nous, que notre cœur est le théâtre d'une lutte entre deux forces, ou entre une force et une puissante faiblesse, qu'il faut, avec l'aide de Dieu toujours préparé et toujours accordé à qui l'implore, combattre l'une par l'autre et vaincre pour conquérir la paix.

La première de ces doctrines est un chimère ; la seconde est un fait, une réalité trois fois certaine..

Ce n'est pas que nous traitions de chimère tout ce qu'on dit de la grandeur, de l'élévation de notre nature. A Dieu

ne plaise ! Non , notre nature n'a pas tout perdu. Elle conserve des restes glorieux d'un état plus parfait. Créée image vivante de Dieu , elle tient toujours de la noblesse de son origine. Faite à la ressemblance de Celui qui est le principe , la raison , l'idée incréée , le modèle éternellement vivant de tout ce qui est et peut être , elle semble se retrouver et se reconnaître dans toutes les œuvres de Dieu , dans ce miroir des créatures où se réfléchissent les perfections divines dont elle porte en elle-même une plus complète image. De là ce tressaillement intérieur , cette harmonie qui s'éveille dans l'âme , ce mystère de poésie qui ne trouve pas de langue pour se traduire , en présence des spectacles de la nature et des grandeurs morales de l'humanité.

Il ne faut donc pas dire que tout soit mauvais dans l'homme. Non , la lumière naturelle n'y est pas éteinte , le sentiment du vrai , du juste , du beau , du bon , n'y est pas mort , l'étincelle divine y dort sous la cendre , et le souffle de Dieu peut en faire jaillir de célestes flammes.

Mais il ne faut pas non plus fermer les yeux sur le prodigieux mélange qui est au fond de cette nature. Il faut dire avec saint Augustin :

« Qui ne sait dans quelle ignorance de la vérité et dans combien de passions mauvaises , qui commencent déjà à paraître au sortir de l'enfance , l'homme vient en ce monde , comme d'une racine que tous les enfants d'Adam ont en eux-mêmes dès leur naissance , de sorte que si on le laissait vivre à sa fantaisie , il n'est presque pas de dérèglement où il ne se portât ?... » L'expérience « montre clairement à

quoi la nature se porte de son propre poids et de quel secours elle a besoin pour s'en retirer.¹ »

Il faut dire avec Bossuet :

« Vous vous trompez, ô sages du siècle. L'homme n'est pas les délices de la nature puisqu'il l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même. D'où vient donc une si étrange disproportion ? Faut-il le dire ? Et ces mesures si mal rapprochées avec ces fondements si magnifiques, ne crient-ils pas assez haut que l'ouvrage n'est pas dans son entier ? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine, mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnaître. Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains ? C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan. Ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout embarras. La foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.² »

Oui, la foi nous a rendus à nous-mêmes, puisque c'est le dogme de notre chute originelle qui nous explique l'énigme que nous sommes, et qui a inspiré à Pascal ce mot victo-

(1) *De Civit. Dei.*

(2) 1^{er} Serm. pour la Pentec.

rieux : *L'homme serait plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.*

Mais ce n'est pas le mot de Pascal qui est victorieux, c'est la vérité qui est victorieuse, la vérité de la dégradation humaine, universelle parce qu'elle est originelle, et dont nous sommes nous-mêmes à nous-mêmes la preuve toujours vivante.

Manifestement, quatre choses sont en nous : le désordre d'abord, la révolte des sens et des passions contre la loi de la raison ; l'infirmité de l'âme dans la répression de ce désordre ; sa complicité même, son inclination au mal, à la rébellion, à l'indépendance :

Nititur in vetitum semper, cupimusque negata;

enfin, une sorte d'obscurité ou d'aveuglement intérieur qui sert de voile à ce désordre, à cette infirmité et à cette malice. — Sommes-nous ainsi sortis des mains de Dieu ? L'apparition de notre nature sur la terre a-t-elle été celle d'une créature troublée et en révolte contre elle-même, d'une intelligence aveuglée, d'une âme malade ? Non ; Dieu n'a pas donné à l'homme la royauté de ce monde pour couronner ses œuvres par une ruine. Il a créé l'homme juste et droit : *Fecit hominem rectum* ;¹ il ne lui a donné la puissance sur la nature qu'après la lui avoir donnée sur lui-même et sur ses passions, et après l'avoir enrichi de tous les dons de la sagesse. Comment se fait-il donc que le désordre de la concupiscence, l'ignorance, l'infirmité et l'orgueil naissent avec nous et soient si difficilement vaincus ?

(1) Eccl. 7. 30.

Nous avons entendu les traditions universelles, ces échos plus ou moins altérés de la révélation primitive, donner à cette question une réponse identique qui constate la vérité de notre déchéance originelle ; mais cette grande vérité que nous rappelait tout à l'heure un mot célèbre de Pascal, n'est mise dans tout son jour que par la révélation consommée en Jésus-Christ. C'est après lui avoir prêté une oreille plus attentive, que nous resterons convaincus par le *témoignage même de la conscience*, que l'âme incrédule aux enseignements de Jésus-Christ, ne s'écoute pas, ne s'entend pas elle-même.

La révélation nous apprend que l'homme ne parvient pas à sa fin comme un automate. Dieu a voulu que le chef-d'œuvre de ses mains devint heureux avec mérite et par choix, en travaillant lui-même à l'accomplissement de sa destinée. Il ne créa donc pas seulement le père et la mère du genre humain dans la justice, mais dans la liberté, et les destina à mériter la gloire par l'amour, la gloire de Dieu par l'amour de Dieu, par la libre soumission à la volonté de leur Père : *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui. Adjecit mandata et præcepta sua : Si volueris mandata servare conservabunt te... Apposuit tibi aquam et ignem : ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi : quoniam multa sapientia Dei.*¹ — Tout était en harmonie chez nos premiers parents comme dans toutes les œuvres de la création. *Ils ignoraient la lutte intérieure des passions contre la raison, et leurs sens étaient soumis à leur*

(1) Eccli. 15. 14-19.

esprit parce que celui-ci l'était à Dieu. Mais la liberté de l'homme devait être éprouvée. Dieu permit qu'elle le fût par l'ange tentateur.

Il est des esprits créés avant l'homme et dont les relations avec l'homme n'ont été méconnues d'aucun âge, d'aucun peuple, d'aucune philosophie, sinon à l'âge de la *philosophie du mépris* que notre siècle renie enfin. Parmi ces esprits créés comme nous dans la justice et la liberté, les uns restèrent fidèles à Dieu, les autres se laissant éblouir par la grandeur des dons divins, voulurent en jouir avec indépendance en ne s'appuyant que sur eux-mêmes, et furent précipités par leur orgueil dans l'abîme naturel à tout esprit séparé de Dieu : *Videbam Satanam sicut fulgur de caelo cadentem.*¹ L'ange déchu tenta d'orgueil aussi cette nature humaine qu'il voulait entraîner dans sa révolte et dans sa chute. Il insinua d'abord *le doute*, cette première révolte de l'esprit : *CUR præcepit vobis Deus?* Il porta ensuite à la révolte ouverte par l'orgueil et l'incrédulité : « *Nequaquam moriemini.... Aperientur oculi vestri : et eritis sicut dii scientes...* »² — *Ne craignez rien, vous ne mourrez pas; vos yeux s'ouvriront, et vous saurez comme des dieux.* » Voilà toute la tentation : Vous jouirez de la lumière de la science, de la vie, de la perfection de votre être, dans *l'indépendance* de votre principe, *par vous-même, comme des dieux!* Satan veut inoculer à la nature humaine le mal qui l'a perdu : *Similis ero Altissimo!*¹ Séduite la première par l'esprit d'orgueil et de curiosité, la femme engagea le chef même du genre humain dans sa désobéissance. L'homme trouva aussitôt ce qu'il

(1) Luc. 10. 18.

(2) Gen. 3. 1, 4, 5.

(3) Is. 14. 14.

avait cherché : *il fut laissé à lui-même*. Ayant rompu le lien de la grâce qui l'attachait à Dieu de la manière la plus intime et la plus élevée, il sentit se troubler aussitôt en lui toute l'harmonie de son être : la révolte de son esprit fut châtiée par celle de ses sens ; l'union de son corps et de son âme menacée d'une dissolution prochaine ; et sa nature déjà dépouillée des divins privilèges de la grâce et de l'immortalité, fut encore blessée par sa chute et affaiblie dans ses propres puissances. L'humanité se trouva donc gâtée tout entière dans sa source, et le grand fleuve des générations ne roula dès son origine, que des eaux impures. Les misères entrèrent dans le monde avec le désordre, le malheur avec le mal, la mort qui sépare le corps de l'âme, avec le péché qui sépare l'âme de Dieu. Il était impossible que le père de la nature humaine transmet désormais à sa postérité les privilèges que cette nature avait perdus, et c'est ainsi que nous naissons tous pour mourir et sans cette justice originelle, sans cette grâce sanctifiante dont la privation constitue surtout la déchéance ou la tache originelle de notre race.* Mais si la faute du premier homme affecta nécessairement tous ses descendants, la miséricorde de Dieu qui répondit dès l'origine à notre misère, n'a manqué non plus à aucun de nous. A côté et au-dessus du vieil homme, du chef de l'humanité tombée, Dieu, dans ses conseils éternels, avait placé le nouvel homme, chef de l'humanité déifiée, Sauveur de l'humanité déchue, Père de l'humanité régénérée. A côté du premier Adam source de la nature, apparaît donc le second Adam source de la grâce et de la rédemption ; et si, par la loi même de notre nature qui est une dans tous ses membres, nous souffrons de la révolte et de la dégradation d'un seul et nous naissons tous avec la tache de notre père, l'amour et l'obéissance

d'un seul a fait rejaillir à son tour la grâce sur toutes les générations humaines, parce que c'est l'amour de Celui qui est notre père aussi et à bien plus forte raison que tout autre, puisque c'est de lui seul que toute paternité descend. *Antérieur* à tous les temps, il a voulu et pu seul faire participer tous les hommes aux mérites du sacrifice accompli au milieu des temps. *Nous appartenons ainsi tout à la fois à l'ordre de la chute et à l'ordre de la rédemption, ou plutôt au désordre de la chute et à l'ordre de la grâce. La grâce perdue est rendue à notre nature, mais à notre nature blessée, troublée, inclinée au mal. De là cette lutte* qui doit remplacer en nous le travail facile de l'obéissance primitive. Le travail devient une guerre pénible mais nécessaire pour vaincre la nature révoltée en nous et hors de nous. Il faut que l'homme gagne désormais la vie temporelle et éternelle à la sueur de son front : *In sudore vultus tui vesceris pane.*¹

La conquête du royaume des cieux doit être accomplie par la victoire de l'homme sur lui-même : *Si quis vult venire post me abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me.*² C'est la grande lutte de l'âme, et celui qui triomphe dans cette lutte est le plus grand des vainqueurs, le seul qui soit véritablement héros devant Dieu : *Qui dominatur animo suo melior est expugnatore urbium.*³ Il souffre et nul ne le voit souffrir; il combat jusqu'à la mort sans que le monde assiste à cette guerre invisible, et l'ennemi qu'il doit vaincre, c'est une partie de lui-même! — Ah! je comprends maintenant l'amour infini de celui qui, par l'agonie de Gethsémani et le délaissement du

(1) Gen. 3. 19.

(2) Matth. 16. 24.

(3) Prov. 16. 32.

Calvaire, nous a revêtus de sa force en prenant sur lui notre faiblesse.

Mais il faut entendre le témoignage de l'âme sur ce grand mystère de l'homme intérieur dont Jésus-Christ seul donne la clef.

Ce mystère, en effet, n'est pas seulement un dogme, mais un *fait de conscience* qui n'est ignoré totalement de personne.

Est-il un seul homme de bonne foi qui ne se reconnaisse dans ce mot célèbre :

Video meliora , proboque , deteriora sequor ?

et dans cette autre parole plus célèbre encore : « *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas : je sens dans les membres de mon corps une loi qui combat contre la loi de mon esprit et qui me rend captif?*⁽¹⁾ » — C'est donc un fait attesté par toutes les consciences que la vie des sens résiste en nous à la vie de l'esprit, et que l'esprit qui doit régner sur les passions en devient l'esclave. L'homme sent par l'esprit que c'est un désordre, voit par son intelligence que c'est une honteuse tyrannie, mais il y cède et s'avilit en rougissant. L'homme raisonnable cède ainsi l'empire à l'homme animal.

Voilà le fait. D'où vient-il? Répondez, vous qui n'êtes pas chrétien; ou plutôt avouez que nul rayon n'éclaire pour vous l'obscurité de cet abîme. — D'où vient, encore une fois, la révolte de l'homme contre l'homme, de la vie ani-

(1) Rom. 7. 19, 23.

male contre la vie morale, et l'incapacité de l'esprit à ressaisir son pouvoir, à régner en paix sur ses puissances inférieures ?

Ecoutez donc la révélation chrétienne, et aussitôt l'écho puissant de la vérité se réveillera dans votre âme, et il ne tiendra qu'à vous de faire l'expérience décisive de la divinité de Jésus-Christ :

Dieu, dans notre création, avait uni en nous trois vies diverses et subordonnées, et n'avait rendu la vie animale docile à la vie morale ou spirituelle, qu'à la condition de la soumission libre de celle-ci à la vie surnaturelle ou divine qui n'était elle-même que la vie spirituelle à un *degré suprême* de lumière et d'amour. Dieu n'a donc soumis les sens et les passions à l'esprit qu'à la condition de la soumission libre de l'esprit à la lumière de la révélation et à l'action de la grâce divine sur notre âme. C'est parce qu'il s'est révolté contre cet ordre, que l'esprit de l'homme a été châtié, qu'il est devenu infirme et esclave de son esclave. Pour retrouver son empire, il doit s'élever de nouveau par la prière qui obtient la grâce, à cette vie supérieure ou surnaturelle *dont nous ne perdons jamais la conscience*, parce que nous y avons été destinés et élevés dans notre création, et que Dieu nous y *porte*¹ toujours.

Quand l'homme ingrat *veut diviser ces trois vies que Dieu a unies*, se contenter des deux premières, mépriser la plus haute, résister à la grâce qui l'y attire, *il tombe au-dessous de lui-même*. Voilà le fait, et en même temps le mot de l'énigme. Celui qui compte pour rien les plus

(1) Par la grâce actuelle.

précieux des dons de Dieu, mérite de perdre les moindres. Celui qui néglige les richesses de la grâce, ne conservera pas *dans leur intégrité* les vertus mêmes de la nature. *Propter quod et tradidit illos Deus in desideria cordis eorum in immunditiam.*¹ Jésus-Christ nous l'a dit dans la parabole de l'Enfant prodigue, cette divine histoire de la conscience humaine. Le fils ingrat veut *vivre de son bien* dans l'indépendance de son père, et il tombe dans la misère et la dégradation jusqu'à désirer la pâture des animaux immondes. Du fond de cet abîme, il se souvient, gémit et se relève. Qui n'a entendu cette voix intérieure, ce gémissement de l'esprit qui aide le nôtre à retrouver ce qu'il a perdu : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus?*² C'est la voix de Celui qui nous a créés pour une vie toute divine d'amour et de grâce, et qui nous l'offre encore en ouvrant notre cœur à la prière qui la fait revenir.

L'*aspiration* de la nature humaine à une vie supérieure ou surnaturelle; le *besoin* qu'elle ressent de la lumière d'en haut pour être *éclairée* sur cette vie, du secours d'en haut, de la grâce de Dieu pour y être *élevée*, et en même temps pour être *guérie* de sa faiblesse, de son infirmité; la réalité enfin et l'efficacité de cette grâce qui guérit, fortifie, élève, sont encore des *faits de conscience* dont on ne persiste à douter qu'en refusant de les vérifier dans la vie pratique.

Un grand esprit que M. Cousin appelle *le plus profond métaphysicien qui ait honoré la France depuis Mallebranche*,³ et dont M. Royer-Collard disait : *C'est notre mattre à tous*, Maine de Biran, passa de longues années

(1) Rom. 4. 24.

(2) Rom. 8. 26.

(3) *Oeuvres philosophiques* de Maine de Biran.

sans faire cette expérience de la lumière et de la grâce de Dieu. Il la fit enfin et en parle ainsi dans son *Journal intime* :

« Une certaine lumière qui vient de nous, de notre activité, peut éclairer notre esprit sans que nous aimions ce qu'elle nous fait voir : mais toute lumière qui *éclaire d'en haut* l'intelligence, porte avec elle l'attrait et l'amour pour ce qui luit ainsi dans l'intelligence. L'âme sent alors cette *force supérieure et étrangère* qui peut diriger notre force propre de pensée et de volonté, l'exciter, l'élever quelquefois *au-dessus d'elle-même*.

» L'illusion de la philosophie (de la philosophie séparée de la vérité religieuse) est de regarder le principe de la vie spirituelle comme exclusivement propre au moi, et, parce qu'il s'affranchit jusqu'à un certain point des objets sensibles, de le considérer comme indépendant de cette autre *influence supérieure*, d'où lui vient *toute cette lumière qu'il ne fait pas*.

» J'ai été autrefois bien embarrassé, pour concevoir comment l'esprit de vérité pouvait être en nous, sans être nous-mêmes, ou sans s'identifier avec notre propre-esprit, notre moi. *J'entends maintenant la communication intérieure d'un esprit supérieur à nous, qui nous parle, que nous entendons au dedans, qui vivifie et féconde notre esprit sans se confondre en lui; car nous sentons que les bonnes pensées, les bons mouvements ne sortent pas de nous-mêmes. Cette communication intime de l'ESPRIT avec notre esprit propre, quand nous savons l'APPELER ou lui préparer une demeure au dedans, est UN VÉRITABLE FAIT PSYCHOLOGIQUE, et non pas de foi seulement.* »

Voilà une grande âme qui n'a pas craint de rentrer en elle-même, et d'y constater les faits surnaturels qui font peur aux libres penseurs, ces esclaves qui ne connaîtront la liberté que le jour où ils auront osé regarder en face toute la vérité : *Veritas liberabit vos.*¹

« Les forces vivantes, ou les vies que l'expérience intérieure apprend à distinguer, et que le sens intime ne permet pas de confondre, sont *trois* et non pas *une seule*, dit encore Maine de Biran, quoiqu'il n'y ait logiquement qu'un seul homme, et psychologiquement qu'un *moi* unique.

» Il y a donc trois catégories de faits psychologiques : la première comprend les phénomènes de *la vie animale*.

» La deuxième renferme les faits relatifs à la vie *propre de l'homme*, sujet sentant et pensant, soumis aux passions de la vie animale, et en même temps libre d'agir par sa propre force, et en vertu de cette force seule, personne morale, *moi* qui se connaît et connaît les autres choses, exerce diverses opérations intellectuelles qui ont leur principe commun dans la conscience du *moi*, ou dans la force active qui le constitue.

» La troisième, la plus importante de toutes, est celle que la philosophie (séparée) a cru jusqu'à présent devoir abandonner aux spéculations du mysticisme, quoiqu'elle vienne se résoudre aussi en *faits d'observation*.

» Elle comprend les faits, ou les modes et actes de cette *vie spirituelle* dont les caractères se trouvent si visiblement

(1) Joan. 8. 32.

empreints, pour qui sait les voir, dans le premier, le plus beau, le plus divin, *le seul divin* des livres de philosophie, dans le code des chrétiens, dans toutes les paroles de Jésus-Christ conservées dans les Evangiles, et les écrits qui nous les ont transmises avec l'esprit qui les inspira. »

Vous entendez *le témoignage de l'âme* du premier métaphysicien de son temps, du maître des penseurs modernes, au jugement de M. Cousin et de Royer-Collard. Le cri de sa conscience sincèrement interrogée devient un acte de foi, et la libre recherche de toute sa vie le jette à genoux aux pieds de Jésus-Christ, dès qu'il demande à cette voix divine la réponse qu'elle donne seule à la grande question de l'homme :

« La religion résout seule, dit-il, le problème que la philosophie pose. Elle seule nous apprend où est la vérité; elle seule nous dit aussi que, jugeant les choses sur le rapport des sens ou d'après nos passions, ou même d'après une raison artificielle ou de convention, nous vivons dans une illusion perpétuelle. C'est en nous élevant vers Dieu, en cherchant à nous identifier avec lui, *par sa grâce*, que nous voyons et apprécions les choses comme elles sont. Il est certain que le point de vue des sens et des passions n'est pas du tout celui de la *raison humaine*, et encore moins celui de cette *raison supérieure* qui, *assistée du secours de la religion*, plane sur toutes les choses de ce monde.¹ »

Si la lumière qui vient *d'en haut et luit dans l'âme* qui la cherche en Jésus-Christ, est un véritable *fait psychologique*, et non pas de foi seulement, il en faut dire autant de

(1) *Journal intime.*

l'efficacité de la grâce qui guérit notre infirmité morale et nous élève au-dessus de nous-mêmes. De tous les faits de conscience celui-ci est le plus facile à vérifier. « *Éprouvez, dit l'Esprit-Saint, et vous verrez : Gustate et videte.*¹ » — « *Je suis la vigne, dit Jésus-Christ, et vous n'en êtes que les branches.* » De moi vient la sève de la vie divine. Sans elle vous ne pouvez produire aucun des fruits de cette vie-là. « *Sans moi vous ne pouvez rien faire. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Je donne l'eau qui seule désaltère, je donne le vin qui fait les âmes chastes, je donne le pain qui fait les forts. Je suis ce pain vivant descendu des cieux. Si vous ne mangez de ce pain vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui s'en nourrira vivra de la vie éternelle.* »

O parole qui n'avez jamais trompé personne, comment se fait-il qu'il y ait des âmes qui refusent de faire l'épreuve de votre divine fidélité? Il est trop manifeste que si elles refusent la vie, c'est qu'elles craignent la lutte; et que si elles renoncent à goûter dès ce monde le commencement de la vie éternelle, c'est parce que cette vie ne germe que dans la mort féconde des passions : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit multum fructum affert.*² Mais quiconque veut se donner la peine de vivre de la vraie vie, la trouve infailliblement en Jésus-Christ, et sait alors par expérience tout ce que signifient ces paroles surhumaines : « Celui qui demande obtient : *Omnis qui petit accipit;*³ Celui qui mange ce pain aura la vie : *Qui manducat hunc*

(1) Ps. 33. 9.

(2) Joan. 12. 24

(3) Matth. 7. 8.

panem vivet ;¹ » et transformé comme l'Apôtre, il s'en va répétant avec lui : « *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*² »

Jésus-Christ n'explique donc pas seulement notre ruine, mais il la répare, et en vrai maître de la vie, il la rend à ceux qui l'ont perdue : *Veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*³

ARTICLE II.

JÉSUS-CHRIST SEUL DONNE LE SENS DE LA DOULEUR ET EN FAIT GOUTER LE FRUIT.

La lumière que Jésus-Christ répand seul sur la source du mal de l'âme, et le remède efficace que seul encore il lui donne, ne constituent pas l'unique fait qui rende en nous témoignage à la divinité du Christ. A la révélation de la nature de notre mal et de son remède, Jésus-Christ ajoute le don de l'intelligence de la douleur, et la grâce d'en goûter le fruit, grandes et divines choses qu'on ne trouve qu'en lui, et qu'on ne garde qu'avec lui.

Dans la lutte contre les passions, nous avons vu Dieu tendre la main à l'homme, et l'aider de sa force ; mais il vient aussi au secours de la faiblesse de l'âme par l'infirmité du corps, infirmité qu'il transforme encore en remède, en préservatif, et en source de mérites.

La douleur des sens, les souffrances physiques, n'expient pas seulement le désordre, mais éteignent ou amortissent le foyer des passions. Les peines morales produites en nous

(1) Joan. 6. 59.

(2) Gal. 2. 20.

(3) Joan. 10. 10.

par les inconstances du monde et de la fortune, par les injustices, l'oubli, l'ingratitude des hommes, nous éclairent et nous détachent de la gloire si bien appelée vaine, des affections fausses et désordonnées, et de tous les rêves qui nous empêchent d'aller à Dieu.

Dieu n'aime pas à voir souffrir l'homme; Créateur et Père, il ne laisse un libre cours à sa justice qu'à l'égard des obstinés, et ne veut jamais pour elle-même la peine de sa créature. Mais il aime trop son enfant pour lui épargner le remède au plus grand des maux, au seul mal essentiel, au seul qui, *par notre propre volonté*, puisse devenir éternel. Ce remède, c'est la douleur. C'est dans la douleur que l'homme s'humilie et fait l'aveu qui commence tout bien dans un cœur coupable : Je l'ai mérité : *Digna factis recipimus*.¹

Mais quand est-ce surtout que cette parole de justice et de vérité sort de notre cœur? C'est quand, à l'exemple du pécheur qui l'a prononcée, nous regardons Jésus-Christ souffrant pour nous, et que les yeux fixés sur la grande victime innocente et volontaire, nous sentons qu'il est bon et nécessaire de souffrir par justice avec Celui qui n'a souffert que par miséricorde : *Hic vero nihil mali gessit*.²

Nous avons souvent entendu de grandes voix dire de sublimes choses sur la patience, mais jamais elles n'ont dit si bien que le pauvre prêtre exhortant le pauvre peuple à mettre *ses peines aux pieds de la Croix*.

Que les savants des instituts des deux mondes viennent donc à l'école d'un de ces pauvres, d'un de ces hommes

(1) Luc. 23. 41.

(2) Ibid.

qu'ils traitent de mystiques, mais chez lesquels ils trouveront la clef de la science qu'ils ignorent, l'intelligence du fait qui domine la vie, du grand mystère de la douleur :

« La terre est un lieu de mérites, voilà pourquoi c'est un lieu de souffrances. Le Verbe s'est incarné pour nous apprendre par son exemple à supporter avec patience les croix que Dieu nous envoie. *In hoc enim vocati estis : quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.*¹ Jésus-Christ voulut souffrir pour nous encourager dans les souffrances. Le prophète l'appelle *l'homme de douleurs* : *Virum dolorum*,² parce que la vie de Jésus-Christ ne fut qu'une longue souffrance.

» De la même manière que Dieu a traité son Fils bien-aimé, il traite encore ceux qu'il aime et qu'il reçoit pour ses enfants : « *Quem enim diligit Dominus, castigat : flagellat autem omnem filium quem recipit.*³ Ne vous découragez donc pas dans la souffrance. Dieu vous traite en cela comme ses enfants. Quel est l'enfant qui ne soit pas châtié et corrigé par son père ? — Que si nous avons du respect pour les pères de notre corps, lorsqu'ils nous châtient, combien plus devons-nous être soumis à celui qui est le Père des esprits, afin de jouir de la vie.⁴ »

» Dieu n'envoie jamais d'affliction sans la récompenser de suite par quelque grâce.

» Les plus grandes grâces que Dieu accorde à ceux qui le cherchent, c'est, d'abord, de ne point pécher ; puis, de

(1) I. Petr. 2. 21.

(2) Is. 53. 3.

(3) Hebr. 42. 6.

(4) Ibid. 7-9.

faire le bien, et c'est déjà plus; enfin, de souffrir pour son amour, et c'est le comble des faveurs divines en ce monde.

» L'état des justes sur la terre est de souffrir en aimant, celui des saints dans le ciel d'aimer en jouissant. Pour s'animer à souffrir, il faut écrire au pied de son crucifix : *C'est ainsi qu'on aime*. Ce n'est cependant pas la souffrance, mais la volonté de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qui est la marque *la plus certaine* qu'on l'aime. Quoi de plus désirable, disait sainte Thérèse, que d'avoir quelque certitude qu'on plait à Dieu !

» Ah ! si les hommes connaissaient tout le prix des souffrances, elles seraient bientôt comme un objet de rapine, tant ils chercheraient à s'enlever les uns aux autres les occasions de souffrir.

» Pour arriver à l'union avec Dieu il faut passer par le creuset de l'adversité : c'est dans ce creuset que Dieu détruit ce qu'il y a de mauvais en nous.

» Saint François de Sales se trouvant plongé dans de grandes tribulations, disait : « Depuis quelque temps les » oppositions et les contradictions que j'éprouve, me font » goûter une paix incomparable ; elle me présage l'union » prochaine et stable de mon âme avec Dieu.¹ »

C'est ainsi que parlent et écrivent les âmes véritablement éclairées, les savants dans la science de Dieu. C'est ainsi que vivent les vrais sages. Ils savent ce que savait l'Apôtre, quand il disait : « *J'ai compté pour rien toute science hor-*

(1) Saint Alphonse de Liguori *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*. c. 5.

mis la science de Jésus-Christ,¹ et tout me semble une perte au prix de cette sublime connaissance.² » Que sait-on, en effet, quand on ne sait pas souffrir, quand on ignore le mystère de la croix qui est le mystère de la vie? Et comment peut-on vivre en ce monde où la douleur règne en souveraine, si on ne se soumet à sa puissance qu'avec le murmure de l'esclave? Mais vous venez de l'entendre : l'empire de la douleur n'est pas une tyrannie. Ce n'est pas même de la justice sans mélange, mais de la justice pleine de grâce : la douleur expie, la douleur guérit, la douleur détache, la douleur élève et sanctifie. Elle expie le péché, guérit les passions, détache du monde, élève à Dieu et enrichit l'âme des plus sublimes vertus. Elle est la grande preuve et le grand attrait de l'amour. Deux choses révèlent l'amour : les bienfaits, et les souffrances volontairement embrassées ; mais les souffrances le révèlent bien plus sûrement et plus ardemment que les bienfaits. Quand nous lisons sur la croix : *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde,*³ il y a dans notre cœur quelque chose qui répond : Et c'est ainsi qu'en ce monde il faut aimer Dieu.

La douleur est donc reine ici-bas, mais elle n'y exerce sa puissance que pour nous rendre libres, libres du péché, libres des passions, libres du monde et de ses illusions ; et son calice plein d'amertume est aussi plein d'amour et de vie.

Il est impossible, sans doute, d'aimer la peine pour elle-même, mais il est possible de l'aimer comme remède, comme expiation, comme preuve d'amour, comme moyen de le témoigner à Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort et la mort de la croix. Oui, on peut aimer la douleur, et on

(1) I. Cor. 2. 2.

(2) Phil. 3. 8.

(3) Jqan. 3. 16.

l'aime, en effet, comme l'avare aime la charge d'or qu'il porte avec peine et avec joie. — « *Je vous conseille, dit le Seigneur, d'acheter de moi pour vous enrichir, de l'or éprouvé par le feu : Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias.*¹ » Cet or éprouvé par le feu, c'est l'amour éprouvé par la souffrance. C'est la plus grande des grâces de Dieu ; c'est la plus féconde des sources de la gloire.

Le livre de Job où éclate si vivement le christianisme primitif et l'attente du rédempteur, est déjà plein de cette sublime doctrine. C'est là qu'on voit l'innocent accablé sous le poids de la douleur, non en proportion de ses péchés, mais afin d'être éprouvé et sanctifié davantage, et de rendre plus de gloire à Dieu par un amour plus parfait : *Ut manifestentur opera Dei in illo.*²

C'est à cette sublime philosophie de la croix qu'il faut renvoyer les esprits égarés qui expliquent les inégalités de la vie actuelle par le degré de notre culpabilité dans une vie antérieure ! Comment ne voient-ils pas qu'ils tuent par cette doctrine le respect dû à la douleur et la compassion pour ceux qui souffrent ?³

Aurait-il du moins compris et goûté la science de la croix, celui qui a dit de la religion chrétienne : « Cette puissante religion qu'on appelle le christianisme, exerce

(1) Apoc. 3. 18.

(2) Joan. 9. 3. — Nous appliquons ici aux souffrances de Job et au miracle de la grâce qui les transforme, ce que l'Évangile dit de l'Aveugle-né et du miracle de sa guérison.

(3) C'est la doctrine de M. J. Reynaud et de bien d'autres adeptes de l'erreur de la métempsycose ou de la migration des âmes. M. Laurent les a suivis dans ses *Études*, tom. 4. p. 451-453. — Voyez l'Appendice à la fin de cet ouvrage. *

sur le monde une domination continue, et elle le doit, entre autres motifs, à un avantage que seule elle a possédé entre les religions : cet avantage, savez-vous quel il est ? C'est d'avoir seule donné un sens à la douleur.¹ »

L'écrivain homme d'État qui parle ainsi, n'a fait qu'entrevoir le grand fait qu'il signale. Il ne s'est pas suffisamment arrêté en sa présence, et ne l'a pas assez bien regardé. Avec un peu plus d'attention, il n'eût pas dit que le christianisme a *donné un sens à la douleur*, comme si le christianisme n'était qu'un système, une heureuse pensée, une consolante hypothèse de l'esprit humain, mais qu'il a donné *le sens de la douleur*, qu'il nous en a donné l'intelligence.²

(1) M. Thiers. *De la propriété*.

(2) Le contexte de ce passage fera voir que nous ne jouons pas sur les mots :

« Cette puissante religion qu'on appelle le christianisme, exerce sur le monde une domination continue, et elle le doit, entre autres motifs, à un avantage que seule elle a possédé entre les religions : cet avantage, savez-vous quel il est ? C'est d'avoir donné seule un sens à la douleur... Ainsi, tandis que le paganisme n'a pu résister à un seul regard de l'esprit humain, le christianisme dure après que Descartes a posé le fondement de la connaissance humaine (posé ?), après que Galilée a découvert le mouvement de la terre (489 ans après Nicolas de Cusa qui l'enseigna à Rome vers l'an 1425, et fut ensuite élevé au cardinalat par le Pape Nicolas V.), après que Newton a découvert l'attraction, après que Voltaire et Rousseau ont renversé les trônes, et tous les politiques sages, sans juger ses dogmes qui n'ont qu'un juge, la foi, souhaitent qu'il dure. »

Le christianisme, malgré ses dogmes qui, apparemment, n'ont aucune relation avec le sens de la douleur, a donc eu l'heureuse idée de consoler les pauvres gens en peine, et la sagesse politique, toujours si embarrassée de la foule qui souffre, doit souhaiter qu'il dure !

Nous avouons que le respect des sages pour une doctrine qui, à leurs yeux, ne peut être jugée, ne nous inspire pas une plus grande confiance que la protection des politiques qui font au christianisme l'honneur de souhaiter qu'il dure. Sa durée, heureusement, ne dépend pas de leurs vœux, et sa doctrine ne demande qu'à être jugée. M. Thiers paraît ignorer que si la grâce de la foi est une lumière que Dieu offre à notre intelligence, l'acte de foi que cette lumière nous demande est en même temps un acte de raison, et que si notre intelligence croit, c'est-à-dire adhère aux

Si pour faire accepter et embrasser la douleur, il eût suffi de lui donner un sens, on l'eût fait, sans aucun doute, depuis longtemps, et à défaut de Platon, Epicure y eût pensé. Mais non, la sagesse humaine est si naturellement muette devant cette énigme, que lorsqu'elle a voulu en deviner le mot, elle a fourni la preuve la plus frappante de son impuissance en recourant à la fable de la métempsychose, cette négation puérile et audacieuse de la conscience universelle. Qui est-ce, en effet, qui se souvient d'une existence antérieure ? Et comment expier des fautes personnelles dont on n'a nul souvenir ?

Non, Jésus-Christ n'a pas donné un sens à la douleur, mais il a révélé le sens de la douleur, et il l'a révélé seul, parce qu'il est seul ce qu'il a dit de lui-même : *Je suis la vérité.*

ARTICLE III.

JÉSUS-CHRIST SEUL DONNE L'INTELLIGENCE DU MYSTÈRE DE LA MORT,
ET EN FAIT GOUTER LA DIVINE AMERTUME.

Le mystère de la mort ! diront les hommes de la science. Quel mystère y a-t-il à mourir ? Le corps ne tend-il pas à la dissolution ? Quoi de plus naturel et de plus simple que ce prétendu mystère ?

C'est bien le cas de s'écrier : O sagesse humaine *toujours courte par quelque endroit !* La mort n'est pas seulement la

vérités révélées, c'est qu'elle juge qu'il faut les croire, parce qu'elle les voit appuyées sur *le fait même* de la révélation, sur le témoignage manifeste de Dieu. C'est avec bonheur que les chrétiens ont entendu M. Thiers exprimer avec un rare talent ce qu'il a entrevu, mais ils seraient bien plus heureux s'ils le voyaient reconnaître la vérité tout entière, et l'embrasser par la foi, ce divin talent qui sauve les sages et les simples.

dissolution du corps, mais la défaite *de l'homme* après une lutte suprême et inutile. Le corps n'est pas tout l'homme. S'il était tout l'homme, il mourrait sans agonie comme la plante qui se dessèche ou le fruit qui se corrompt. La plante qui végète oppose aussi, il est vrai, une certaine résistance à la mort, mais cette résistance n'est pas une lutte proprement dite, parce qu'elle est privée de sentiment. Partout où il y a lutte contre la mort, il y a une âme. Cette lutte n'est encore qu'une lutte d'instinct chez l'animal dont l'âme n'est que sensitive, mais elle est réfléchie chez l'homme dont l'âme est tout à la fois sensitive et raisonnable, intelligente, immortelle. L'homme est un esprit, une intelligence unie à un corps dans l'unité d'une même nature, et il éprouve par conséquent pour la mort l'horreur d'un être qui se sent créé pour l'immortalité. Nature unique dans ses deux substances, l'homme ne veut pas être immortel à demi. Et quand la mort approche son calice de nos lèvres, nous entendons tous au fond de notre âme, le cri de l'humanité : *Transeat calix iste !* Oui, l'homme veut vivre, vivre toujours et tout entier dans l'union personnelle du corps et de l'âme. Et cependant il sait à n'en pouvoir douter, qu'il va être arraché à cette vie commune de la manière la plus lamentable, et il ne peut faire un pas sans rencontrer la grande ombre de la mort, qui du terme de la vie domine cette vie tout entière. N'est-ce pas là une contradiction mystérieuse dans l'œuvre de Dieu ? Comment a-t-il pu unir la mort à l'immortalité, et donner pour tabernacle à un esprit *presque angélique*¹ un corps destiné à la corruption ? Comment a-t-il pu nous donner non-seulement l'instinct de notre conservation, mais la volonté réfléchie

¹) Ps. 8. 6.

et invincible de vivre, en nous plaçant en même temps dans la nécessité invincible de mourir ? Comment le Créateur tout-puissant de l'homme et l'auteur de l'ordre universel nous laisse-t-il ainsi en guerre avec nous-mêmes, et dans l'inexorable certitude d'être à la fin vaincus ?

N'est-il donc pas la bonté par nature : *Cujus natura bonitas* ? Tout ne nous parle-t-il pas de son amour de Père : la terre qui nous offre ses ombrages, ses parfums et ses fruits ; la splendeur du jour qui nous éclaire, le silence des nuits qui nous repose, la majesté des cieux qui nous élève, les harmonies infinies de la création qui nous ravissent, le chef-d'œuvre des mains créatrices surtout, ce corps qu'elles nous ont formé et dont l'organisation merveilleuse mise avec un art infini en rapport avec la nature entière, nous fait voir que la terre est l'empire de l'homme et qu'il en est créé le roi.

Oui, toutes choses nous disent que c'est une puissance bienfaisante qui nous a faits, et que c'est l'amour qui nous a donné l'être. D'où vient donc que *toute créature humaine est gémissante*,¹ et que la vie des hommes n'est qu'une longue crainte de la mort, comme la journée de ces esclaves qui redoutent pour le soir l'arrivée du plus impitoyable des maîtres : *Qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti* ?²

N'y a-t-il pas là, encore une fois, une mystérieuse contradiction ? Et quand l'esprit humain a prétendu l'expliquer seul, quand il a voulu pénétrer sans Dieu dans ces sombres profondeurs, n'en est-il pas remonté plein de trouble

¹ Rom. 8. 21. — *Omnis creatura ingemiscit.*

² Hebr. 2. 15.

et en rêvant des blasphèmes ? D'où est sortie la doctrine sacrilège des deux principes éternels, l'un bon, l'autre mauvais, sinon de l'impuissance de la raison humaine à se rendre compte (lorsqu'elle n'écoute qu'elle-même) de l'horrible guerre qui ne finit jamais entre le bien et le mal, entre la vie et la mort ?

Mais ce n'est là qu'un premier mystère de contradiction. Il n'apparaît pas seulement dans l'union de la mort avec un être immortel, et dans la relation de cette cruelle mort avec la bonté divine, mais aussi dans sa relation avec l'espérance humaine. L'homme sait que toutes ses aspirations, tous ses rêves de bonheur, tous les efforts de sa vie, aboutiront infailliblement au tombeau, et que tout finira par être jeté avec lui dans une fosse. Comment se fait-il donc que la vue de cette malédiction finale ne lui ravisse pas l'espérance ?

Il est de fait que si la mort triomphe de la vie, l'espérance cependant résiste à la mort, et qu'au sentiment de l'immortalité de l'âme s'unit partout dans l'homme le pressentiment qu'il revivra tout entier. L'apothéose n'a été qu'une des formes de ce vague pressentiment qu'on retrouve au fond de l'attente où nous sommes tous de revoir ceux que nous avons aimés.

Mais qui nous montrera le double lien qui unit entre elles ces choses qui se heurtent violemment : l'horreur de la mort avec la foi à la bonté divine, la victoire de la mort avec l'espérance qui ne sait pas mourir ?

Allons, sagesse humaine, si bornée et pourtant si superbe, montrez-nous ce double lien, dites-nous com-

ment la mort et ses horreurs se concilient avec le divin instinct de notre immortalité et la foi à la bonté de Dieu, et comment le triomphe final de la mort se concilie avec l'invincible espérance?

Mais nous avons interrogé en vain les oracles philosophiques de l'Orient, de la Grèce et de Rome, pour entendre le mot de ce double mystère, et il n'est pas une voix des temps modernes qui ait rien dit de plus sur ce point que la sagesse antique.

C'est, encore une fois, que « *la révélation résout seule le problème que la philosophie pose,*¹ » et que Dieu se réserve la réponse à la grande question de l'humanité.

Tournons-nous donc du côté de Dieu, du côté de celui qui seul a dit : *Habeo claves mortis*.² Je tiens les clefs de la mort : lui seul nous en dira les secrets.

Le premier secret de la mort, c'est que Dieu ne l'a pas faite : *Deus mortem non fecit*.³ Il n'avait donné la vie à l'homme que pour la lui garder : *Creavit enim ut essent omnia*.⁴ Le second, c'est que l'homme l'a faite. Le corps, nous l'avons reconnu, tend par lui-même à la dissolution. Le privilège de l'immortalité ne lui fut accordé qu'à cause de son union avec une âme immortelle unie elle-même à Dieu par l'amour. L'immortalité du corps, toute surnaturelle qu'elle est, entraînait ainsi dans les conditions de la parfaite harmonie de notre nature avec sa destinée positive. L'homme, par le péché, troubla cette harmonie. En brisant

1; Maine de Biran. *Journal intime*.

(2) Apoc. 1. 18.

3; Sep. 1. 14.

(4) Ibid.

le lien qui l'attachait à Dieu, il atteignit en même temps celui qui unissait sa double substance, et en se séparant par l'orgueil de la source première de sa vie, il posa le principe de la séparation du corps et de l'âme et mérita d'entendre la terrible sentence : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière.*¹ La mort, œuvre de l'homme, puisqu'il se l'est donnée par l'aiguillon du péché,² en est donc devenue le châtiment,³ et ici comme dans ses autres actes, la justice divine, pour punir l'homme, s'est bornée à le laisser à lui-même. L'enfer, cette seconde mort que Dieu n'a pas faite non plus : *Mors secunda*,⁴ n'est encore, dans son fond, dans sa peine principale, qu'une séparation, la séparation définitive de l'âme et de Dieu, de l'âme *obstinée* que Dieu laisse enfin à elle-même, comme elle l'a voulu, parce qu'en la sondant, l'œil du souverain juge y a vu l'éternité du péché.

Mais le châtiment de la première mort transformé en expiation par le nouvel homme, par le désir des nations, par la victime immolée, dans les conseils de Dieu, dès l'origine du monde, est désormais destiné à nous préserver

(1) Gen. 8. 49.

(2) I. Cor. 15. 56.

(3) Rom. 6. 23.

(4) Apoc. 2. 11. *Qui vicerit, non ladetur a morte secunda.* — Nous disons que cette mort éternelle n'est, dans son fond, que la séparation définitive de l'âme et de Dieu, parce que c'est du *désordre* qui sépare l'âme de Dieu, que sortent toutes les autres peines de l'enfer. En traitant ce sujet, Bossuet a dit : « Ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice : *Producam ignem de medio tui qui comedat te.* (Ezech. 28. 18.) Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui dévorera tes entrailles. Je ne l'enverrai pas de loin contre toi, il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront les péchés qui le produiront. » (3^e Dim. de l'Avent.) — Or, de même qu'après la résurrection, la gloire des âmes sera communiquée réellement à leurs corps : ainsi le feu des âmes coupables, le feu qui prend dans les consciences, se communiquera *réellement* aux corps des réprouvés.

de la seconde mort, si nous acceptons la première en Jésus-Christ. Celle-ci elle-même doit être un jour *absorbée* ¹ dans la victoire du Christ, *qui mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo reparavit*, ² parce que notre âme retrouvant par la grâce de la rédemption la vie divine qu'elle avait perdue, doit rendre un jour à son corps la vie immortelle qu'elle lui a enlevée.

Cette vérité est comme cachée dans le sentiment général qui fait descendre l'homme dans la tombe avec espérance; ³ mais elle n'est pleinement révélée que par celui qui a fait sortir la vie d'un tombeau. Si donc vous voulez apprendre le dernier secret de la mort, et pourquoi l'espérance humaine n'est pas ensevelie avec elle dans la même tombe, écoutez le grand Apôtre dont toute la science était de savoir Jésus-Christ : ⁴

« Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment. Ainsi parce que la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit aussi venir par un homme. Car comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ, et chacun en son rang, Jésus-Christ le premier comme les prémices de tous, puis ceux qui sont à lui, qui ont cru à son avènement. Et alors viendra la consommation de toutes choses. — Mais quelqu'un me dira : En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront? Insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point de vie s'il ne meurt auparavant? Et quand vous semez, vous ne semez pas le

(1) I. Cor. 15. 36.

(2) Office de l'Église.

(3) Ps. 15. 9.

(4) I. Cor. 2. 2.

corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du blé ou de quelqu'autre chose. Mais Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît, et il donne à chaque semencé le corps qui est propre à chaque plante. — Il en arrivera de même dans la résurrection des morts. Le corps comme une semence est maintenant mis en terre plein de corruption, et il en ressuscitera incorruptible. Il est mis en terre tout difforme, et il en ressuscitera tout glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur. Il est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera comme un corps spirituel. — Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Alors cette parole de l'Écriture sera accomplie : La mort a été absorbée par la victoire. O mort ! où est ta victoire ! O mort ! où est ton aiguillon ? Or, le péché est l'aiguillon de la mort. — C'est pourquoi rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ.¹ »

Voici donc tous les secrets du mystère de la mort : elle est un châtement terrible, sans doute, mais ce grand châtement n'est plus que la grande expiation si, à l'exemple de Jésus-Christ et avec son secours humblement imploré et jamais refusé, nous disons comme la grande victime des pécheurs : « *Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant, non ce que je veux, mais ce que vous*

(1) I. Cor. 15. — L'Apôtre dit, aux v. 50-51 : « *La corruption ne possédara pas cet héritage incorruptible. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* » — « *Les uns ressusciteront pour la gloire, dit aussi le prophète, les autres pour la honte éternelle : Qui dormiunt in terra pulvère evigilabunt : alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper.* » (Dan. 12. 3.)

voulez !¹ J'ai résisté à votre volonté sainte pour me rendre esclave de mon orgueil, de mes sens et de mes passions ; maintenant, je veux mourir pour satisfaire votre justice, je veux être obéissant jusqu'à la mort : que votre volonté soit faite ! Acceptez en expiation de mes offenses le sacrifice d'une vie dont j'ai trop abusé. Je veux mourir avec Jésus-Christ pour vivre éternellement avec Jésus-Christ. »

La voilà donc changée, cette terrible mort, en sacrifice d'humilité, de repentir, d'obéissance et d'amour !

La mort est encore le grand dépouillement de l'homme. Elle lui enlève tout ce qu'il possédait en ce monde. Mais en Jésus-Christ, l'impitoyable ravisseuse devient une céleste libératrice : elle brise les chaînes de nos passions, nous délivre du poids de ce corps corruptible, du fardeau de nos péchés, du danger d'y retomber encore.

La mort est la grande séparation, la grande division, puisqu'elle va jusqu'à nous diviser nous-mêmes. Mais en Jésus-Christ elle devient le grand moyen de l'union parfaite avec Dieu.

Il est donc vrai que Jésus-Christ seul donne l'intelligence de la mort. Il est vrai, comme le disait saint François de Sales, que *vue à travers la croix*, cette terrible mort change de face. C'est par la croix, en effet, et par elle seule, que la mort, cette suprême douleur, devient aussi l'expiation suprême ; que le dépouillement universel devient l'universelle délivrance, et que la séparation finale devient l'union qui consomme tout. Il est vrai enfin que si nous mourons

(1) Matth. 26. 39.

unis à Jésus-Christ, les amertumes de la mort n'empêcheront pas que, dans notre âme, *la justice et la paix s'embrassent*⁽¹⁾ à notre dernière heure.

Mais pour obtenir cette grâce qui couronne la vie, il faut s'y préparer; pour s'assurer une telle mort, il faut s'habituer à mourir en faisant souvent à Dieu l'offrande du sacrifice qui se consommera plus tôt que nous ne pensons. Chaque soir donc, quand approche le sommeil, cette image quotidienne de la mort, demandons à la Mère de la vie, à celle qui, debout au pied de la croix, vit mourir le chef des élus, qu'elle nous obtienne de dire de cœur, *maintenant et à l'heure de la mort*, la prière du cœur de Jésus-Christ, prière de tous les jours, mais du dernier jour surtout, prière du dernier sacrifice qui nous unira à celui de la croix, expiera nos péchés, nous délivrera du mal, accomplira la volonté de Dieu et consommera toute justice, nous fera trouver la vie par la mort, nous ouvrira le ciel pour nous faire régner dans la gloire du Père qui nous l'a préparé et qui nous y attend.

Mais à vous qui me lisez, pourquoi ne vous dirais-je pas ceci comme je me le dis à moi-même? Voulez-vous faire une épreuve de plus de la divinité de Jésus-Christ? Eh bien! allez à sa Mère. Offrez à cette Mère du nouvel homme, à la nouvelle Eve, à votre Mère par conséquent, offrez-lui chaque jour la prière des anges et des hommes, le salut du ciel et la plainte de la terre : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce!.... priez pour nous maintenant et à l'heure de la mort*; et offrez-la lui pour trouver par elle la grâce de dire chaque jour aussi *en esprit et en vérité*, cette autre

(1) *Justitia et pax osculatae sunt.* (Ps. 84. 11.)

prière qui résume tout l'Évangile : *Notre Père qui êtes aux cieux!* Prière divine! elle vous révélera Celui qui seul a pu, en quelques mots d'une inépuisable fécondité, exprimer tout ce que l'homme, dans les situations les plus diverses de l'âme, peut avoir besoin de dire ou de demander à Dieu, mais ce qu'il aura surtout besoin de dire et de demander à l'heure suprême.

ARTICLE IV.

JÉSUS-CHRIST SEUL RÉPOND EN DIEU À LA GRANDE ASPIRATION DE L'ÂME.

Nous ne pouvons nous séparer de cet inépuisable sujet, sans reconnaître encore que Jésus-Christ seul répond en Dieu à la grande aspiration de la nature humaine.

Nous appelons ainsi le désir du bonheur, désir qui s'élève si véritablement du fond de notre âme, qu'il l'emporte, pour ainsi parler, tout entière avec lui. C'est qu'il est l'inclination même de l'homme à sa fin, et que l'inclination à la fin est le grand ressort de la vie de toute créature.

Vouloir vivre et vouloir vivre heureux, c'est vouloir la même chose, puisque le bonheur est dans l'amour véritable, et que le véritable amour est la vie : *Qui non diligit manet in morte.*¹

Or, cette volonté, ce grand désir de l'âme, Jésus-Christ seul l'appaise en Dieu. Seul il répand dans nos cœurs l'amour qui donne la paix.

(1) I. Joan. 3. 14.

Isaïe disait du Christ, en le montrant à travers les siècles : « Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de *la paix*.¹ »

Les anges, à sa naissance, firent entendre ce céleste cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, *paix* aux hommes de bonne volonté.² »

Lui-même, avant de souffrir, dit à ses disciples : « Je vous laisse ma *paix*, je vous donne ma *paix*, non comme le monde la donne.³ »

La première parole qu'il leur adresse après sa résurrection, c'est encore : « La *paix* soit avec vous !⁴ » salut divin qui donne ce qu'il exprime, et qu'il leur redit jusqu'à trois fois, pour leur montrer la plénitude de ce don ineffable.

Enfin, ses apôtres revêtus de son Esprit pour annoncer l'Évangile à toutes les nations, commencent toujours par ce mot qui résume toute l'œuvre du Christ en ce monde : « Que Dieu notre Père, et Jésus-Christ Notre-Seigneur vous donnent la *grâce* et la *paix*.⁵ »

Cette paix est la révélation intérieure de la divinité de Jésus-Christ au cœur de l'homme. Il ne lui a pas suffi de nous la révéler par sa parole, par son apostolat, par les Écritures, par les prophéties accomplies, par l'harmonie manifeste des deux Testaments, par ses œuvres, par sa résurrection, par l'établissement de son Église, par le *miracle subsistant* de la catholicité qui prouve, à lui seul,

(1) Is. 9. 6.

(2) Luc. 2. 14.

(3) Joan. 14. 27.

(4) Joan. 20. 19.

(5) Rom. 4. 7. — Saint Pierre, saint Paul, saint Jean, commencent ainsi leurs Éptres.

la vérité de tous les autres ; non ; à cette surabondance de preuves (*Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*¹), il a voulu en ajouter une autre encore, la plus douce de toutes, l'expérience intérieure du don que l'homme ne peut faire à l'homme : « *Si scires donum Dei* : Si tu savais le don de Dieu, disait-il à la Samaritaine (cette image choisie de l'âme égarée), si tu savais le don de Dieu, et *qui est Celui* qui te demande à boire, tu le lui demanderais toi-même, et il te donnerait de l'eau vive, — non de cette eau-ci qui n'éteint pas la soif, mais de celle que je donne et qui l'éteint, parce qu'elle devient à celui qui la cherche, une source qui jaillit à la vie éternelle.¹ »

Ce qui jaillit à la vie éternelle, c'est la foi, l'espérance et l'amour, mais l'amour surtout, car la foi cessera dans la vision, et l'espérance dans la possession, mais l'amour qui commence sur la terre, loin de finir dans les cieux, s'y épanouira éternellement : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.*

C'est lui qui, dès ce monde, peut seul apaiser l'âme : *Pax a Deo Patre et a Christo Jesu Filio Patris in veritate et caritate,*² parce qu'il n'y a de paix que dans l'amour et la vérité, ou dans l'amour véritable.

C'est lui qui donne la paix dans la lutte, la paix dans la peine, la paix dans la mort ; nous l'avons clairement reconnu tout à l'heure, et l'expérience la plus décisive le fait voir tous les jours.

Les âmes encore infirmes distinguent l'amour du devoir. On les voit placer l'amour d'un côté et le devoir de l'autre.

(1) Ps. 92. 5.

(2) Joan. 4. 10-14.

(3) II. Joan. 8.

Le devoir et l'amour ne sont cependant qu'une même chose, puisque l'accomplissement du devoir est l'acte d'amour par excellence, celui qui gagne le cœur de l'*Amour* même : « *Deus charitas est.*¹ »

Dieu n'est pas une puissance vague, une grandeur abstraite, une majesté tellement cachée derrière le voile de la création, qu'elle ne nous ait donné aucun autre signe d'amour personnel. Le vrai Dieu est le Dieu vivant, le Dieu qui aime et qui possède infiniment ce qui attire l'amour et l'enflamme. Tout ce qu'il a donné de tendresse au cœur de ses créatures est nécessairement en lui : *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum, non considerat?*² Celui qui donne n'a-t-il pas tout ce qu'il donne? Il a donc l'amour d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, d'un époux, d'une épouse, d'un enfant même, puisqu'il a fait le cœur de l'enfant aussi, et qu'il n'a pas dédaigné d'être enfant lorsqu'il s'est uni personnellement à la nature humaine.

Celui qui n'entend pas, qui ne voit pas que Dieu a nécessairement, ou plutôt qu'il est nécessairement, et à un degré infini de perfection, tout ce qu'il a communiqué à ses œuvres (*Quod factum est in ipso vita erat.*) n'est encore qu'une intelligence malade, blessée, aveuglée, ou par l'orgueil, ou par les passions.

L'homme, de son côté, n'est tout ce qu'il est que pour s'attacher à Dieu. Il n'est le chef-d'œuvre des mains créatrices, le roi de la nature, la ressemblance vivante, l'enfant de Dieu, que pour vivre de la vie de son Père : *Vita Dei.*³

(1) I. Joan. 4. 8.

(2) Ps. 93. 9.

(3) Eph. 4. 18.

Et quelle est cette vie sinon l'*amour même*?¹ Malheur à l'homme, s'il résiste à la loi de sa destinée, à l'inclination divine qui le porte à sa fin, car rien au monde ne pourra calmer son âme bouleversée dans toutes ses puissances. Le corps, en nous, est fait pour l'âme; dans l'âme, l'intelligence est faite pour éclairer et en même temps pour servir la volonté; mais la volonté pourquoi est-elle faite, sinon pour aimer? Vouloir est-ce autre chose qu'aimer? Que veut-on, sinon ce qu'on aime? Encore une fois donc, malheur à l'homme s'il n'aime pas ce pour quoi il a un cœur, s'il n'aime pas Celui même qui lui a donné le cœur : « *Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disait saint Augustin, et notre cœur sera dans l'inquiétude, jusqu'à ce qu'il se repose en vous!* »

C'est que rien, sur la terre, ne peut suffire à la flamme que Dieu a mise au cœur de l'homme. Elle rencontre, sans doute, ici-bas, des objets d'amour légitime et dont l'amour se confond avec le devoir, avec la volonté même de Dieu; mais si l'homme sépare ces affections de leur principe et de leur fin, le vide se fera dans son cœur, et il n'échappera pas à l'inexorable ennui qui punit tous les infidèles.

L'amour divin est la vocation universelle. Pèlerins sur la terre, nous n'y sommes tous que pour aller à Dieu. Or, c'est par l'amour qu'on y va. L'amour est le mouvement de l'âme.

Mais nous entendons dire quelquefois par des âmes faibles : Comment aimer Dieu, puisqu'on ne le voit pas? Elles ne réfléchissent pas que ce qu'elles ont le plus aimé sur la

(1) I. Joan. 4. 8.

terre, elles ne l'ont jamais vu. Qui ne s'aime soi-même? Et cependant, qui a vu cet être invisible, ce *moi* qui a un corps mais qui n'est pas le corps, cette âme qui pense, qui veut et qui aime en nous? Qui n'a aimé une mère, un père, une âme amie? Est-ce ce qui était visible que nous aimions en eux? Mais quand ils ont vieilli, quand leur enveloppe mortelle s'est flétrie, ne les avons-nous plus aimés? Quand leur corps est tombé en dissolution, quand ils l'ont quitté, quand ils sont partis, ne les avons-nous plus aimés? Manifestement, ce que nous avons le plus aimé en ce monde, nous ne l'avons jamais vu, c'est la bonté, la beauté de ces âmes que nous ne verrons face à face, comme nous ne verrons la nôtre, qu'en arrivant en face de Dieu : *Nunc filii Dei sumus ; et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam quum apparuerit, similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est.*¹ Miroirs vivants des perfections de Dieu, nous réfléchirons alors directement sa lumière, nous serons pénétrés de ses splendeurs, et c'est par lui que nous nous verrons : *In lumine tuo videbimus lumen.*²

Mais ces âmes invisibles que nous avons aimées, nous ne les eussions pas aimées, si nous ne les avions bien connues. Nous en avons aimé la bonté, parce qu'elle s'est manifestée d'une manière sensible. C'est ainsi que Dieu se fait aimer. Il est invisible, mais les preuves de son amour nous touchent de toutes parts. Mon Dieu, disait encore saint Augustin, tout ce que je vois sur la terre et au-dessus de la terre, toutes vos créatures me disent de vous aimer, parce que vous les avez faites par amour pour moi : *Caelum*

(1) I. Joan. 3. 2.

(2) Ps. 35. 10.

*et terra et omnia quæ in eis sunt, mihi dicunt ut amem te.*¹ La providence divine à l'égard de l'homme est si manifeste dans l'ensemble de ses œuvres, que l'oubli de Dieu dans l'homme est un prodige d'aveuglement qui ne s'explique que par la blessure faite à notre intelligence par notre chute.

Mais ni ces preuves générales de la bonté de Dieu, ni les soins maternels de sa providence spéciale dont chacun de nous se souvient, ne suffissent à l'attente dont Dieu lui-même remplit nos cœurs. Elle y est comme un souvenir des communications familières qui existaient entre Dieu et l'homme dans l'état d'innocence, ou plutôt comme un besoin de cette familiarité divine à laquelle le Père du genre humain l'a accoutumé en conversant avec lui, à tous les âges du monde : *Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis; novissime, diebus istis locutus est nobis in Filio.*² Dieu a toujours parlé à l'homme. Il a parlé à nos premiers parents dont la parole est elle-même un don de Dieu, aussi manifeste que le don de la vie; il a parlé aux patriarches; il a parlé aux prophètes par lui-même et par ses anges; il a parlé par ses prophètes; il a parlé aux apôtres, et il a dit en fondant l'apostolat perpétuel qu'il parlerait en lui jusqu'à la fin des temps.

Avouons-le donc, la grande aspiration du cœur de l'homme, aspiration qui est elle-même une grâce de Dieu, ne trouve pleinement son objet que dans ces relations divinement humaines où nous jouissons de l'intimité de Dieu. Le paganisme n'a été que la profanation de cette aspira-

(1) *Conf.* I. 10. c. 6.

(2) *Hebr.* I. 1-2.

tion, de ce désir, et le christianisme n'en est que la plus parfaite réalisation en ce monde.

La majesté et l'amour ne vont pas ensemble; l'amour naît de la similitude ou du moins la produit; et voilà pourquoi, après nous avoir créés à sa ressemblance, Dieu, par un amour infini, a voulu prendre la nôtre. Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. Or, de même que la création n'est pas un acte passager, mais *permanent*, en ce sens que Dieu opère toujours¹ en soutenant² son œuvre; ainsi l'incarnation, ce don suprême de Dieu à la nature humaine, est un don qui ne passe pas, Jésus-Christ le Dieu fait homme étant *vivant pour toujours*; ³ *toujours vivant pour intercéder, pour s'offrir à Dieu pour nous*, sur la terre et dans les cieux; ⁴ *toujours vivant pour se donner à nous sur la terre et dans les cieux.*⁵

Ce n'était pas assez pour Dieu de se donner à la nature humaine en général par l'incarnation. Ce n'était assez ni pour le cœur de Dieu, ni pour le cœur de l'homme. Dieu nous fait désirer davantage, parce qu'il veut nous donner davantage. Comme il sera tout à tous dans la gloire, et tout à chacun des élus, *bien plus réellement* que le soleil n'est réfléchi tout entier dans l'Océan et tout entier dans chaque goutte d'eau, ainsi se donne-t-il tout entier à chacun de

(1) *Usque modo operatur.* (Joan. 5. 47.)

(2) *Omnia in ipso constant.* (Coloss. 1. 17.)

(3) *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* (Rom. 6. 9.)

(4) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hebr. 7. 25.) *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (Mal. 1. 11.)

(5) *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* (Joan. 6. 52.)

nous en cette vie, comme le gage véritable de la vie éternelle, mais sous le voile du temps, selon l'exigence de notre condition actuelle.

Cependant, de tous les voiles du temps, aucun n'était plus digne de couvrir la face de Dieu, que le voile eucharistique. Ce signe admirable exprime, en effet, tout ce qu'il cache. Il nous dit par le symbole de l'aliment terrestre, que Dieu est la vie éternelle de l'homme : « *Je suis le pain vivant descendu des cieux ; celui qui mange ce pain vivra éternellement ;*¹ » il nous dit par la séparation des espèces sacramentelles, que c'est par sa mort, par l'effusion de son sang, que Jésus-Christ nous a mérité la vie que son cœur nous apporte ; il nous dit toute l'ardeur, toute la tendresse de ce cœur, puisque celui-ci, ne se donne à nous sous la forme d'aliment, que pour nous faire mieux comprendre combien est étroite l'union qu'il veut contracter avec nous. L'union de l'aliment et de celui qui s'en nourrit n'est-elle pas la plus intime de toutes, une véritable union substantielle ? Jésus-Christ veut nous montrer par là, non qu'il se transforme en nous, puisqu'il est vivant, impassible, immortel, éclatant de gloire, et plus délié mille fois que la lumière, mais qu'il veut nous transformer en lui, nous faire vivre de sa vie divine en répandant lui-même cette vie dans nos âmes.

Ne sentez-vous pas, demandait saint Vincent de Paul, ne sentez-vous pas, après la sainte communion, le feu divin qui brûle dans vos poitrines ? Cette question de l'homme de Dieu est la révélation de la vraie source de toutes ses œuvres : *Jésus-Christ vivait en lui.*²

(1) Joan. 6. 51-52.

(2) Gal. 2. 20.

C'est que Jésus-Christ n'est pas seulement un objet d'amour, et un modèle d'amour, mais une source d'amour. La charité qu'il nous commande, c'est lui-même qui la donne, et l'amour qu'il veut de nous, c'est lui-même qui l'enflamme en nous, si nous y disposons nos cœurs. Nul n'en doute que celui qui n'a pas le courage d'entrer dans ces dispositions, et de faire cette divine expérience : *De quo nullus dubitat nisi inexpertus.*¹

Ce défaut de courage ne lui donne cependant pas le droit de douter, car l'expérience qu'il ne veut pas faire est faite devant lui, et se prouve par ses incomparables fruits.

Nous l'avons montré ailleurs,² et nous ne nous répéterons pas ici, mais nous demanderons aux âmes distraites en présence des miracles subsistants de Jésus-Christ, si l'amour qu'il veut et si l'amour qu'il donne ne prouvent pas tous les deux sa divinité ?

Il n'est dans tous le cours des siècles qu'une seule voix qui ait prononcé sur la terre ces paroles étonnantes : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. — Celui qui m'aime garde mes commandements.³ *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure.*⁴ *Celui qui ne renonce pas à tout pour moi, n'est pas digne de moi.*⁵ » — Evidemment, ces paroles sont divines, ou elles sont coupables. Mais comment douter de leur source adorable, en présence de leur miraculeux accomplissement ?

(1) Saint Thomas d'Aquin.

(2) *Le livre Examen*. 5^e Entretien.

(3) Joan. 14. 15 et 21.

4. Ibid. 23.

(5) Luc. 14. 33. — Matth. 37. 38.

Jésus-Christ seul a demandé, a voulu l'amour du monde ; Jésus-Christ seul a dit de lui-même qu'il attirerait cet amour des hommes et des siècles : *Et Ego si exaltatus fuero a terra ; omnia traham ad meipsum* ;¹ Jésus-Christ seul a été aimé des hommes et des siècles comme il l'a voulu. Quel est, dites-moi, le grand homme, l'insigne bienfaiteur de ses frères qui ait été aimé des siècles, après sa mort ? — Aimé et célébré comme on l'est par la postérité et par l'histoire, à la bonne heure ; mais aimé *comme on est aimé de ceux qu'on aime*, aimé des cœurs et des âmes, de cet amour qui est lui-même l'âme de la vie, — qui le fut jamais après sa mort, hormis Jésus-Christ seul ? — Lui seul a aimé le monde² comme Dieu seul sait aimer : *In hoc cognovimus charitatem DEI, quoniam ILLE animam suam pro nobis posuit* ;³ et lui seul a été aimé du monde comme Dieu seul mérite de l'être. Le sang des martyrs, l'apostolat perpétuel, la pénitence des déserts ; la plume de feu des docteurs, l'amour ineffable des vierges, les larmes du repentir versées aux pieds de Jésus-Christ depuis Marie-Madelaine jusqu'à nous, la prière répandue devant les tabernacles, les flammes qui s'allument dans la communion et produisent ensuite de si humbles et de si grandes choses, tout manifeste dans l'Eglise seule l'accomplissement unique, surhumain, visiblement divin, de la parole unique, sur-humaine, visiblement divine, que l'Eglise répète à ses enfants, en leur montrant la Crèche, la Croix et l'Eucharistie : « *Lorsque j'aurai consommé mon sacrifice, j'attirerai tout à moi.* »

Voilà l'amour dont notre cœur a soif. Voilà l'amour que Jésus-Christ seul commande et obtient en Dieu. Aurons-

(1) Joan. 12. 32.

(2) Ibid. 3. 16.

(3) I. Joan. 3. 16.

nous toujours des yeux pour ne pas voir? Si Jésus-Christ est manifestement Dieu, parce que lui seul a fait attester sa divinité par les deux témoins que Dieu seul peut prendre : le passé et l'avenir;¹ s'il est manifestement Dieu, parce que lui seul s'est rendu le maître, le roi des siècles, et parce qu'il est seul la clef du grand secret des temps;² n'est-il pas manifestement Dieu encore, parce que lui seul s'est rendu le maître des cœurs ?

Oui, les temps et les cœurs vaincus nous parlent de lui avec la même puissance que la grande voix des Ecritures, et l'hymne à sa Divinité sort trois fois sublime de l'harmonie des deux Testaments, de la conscience de l'homme, et de tous les âges de l'humanité.

¹ (1) Voyez le chapitre 1^{er} de cet ouvrage. (2) Voyez le chapitre 2^e.



CHAPITRE IV.

LES ANTECHRISTS DANS LES ÉCRITURES, LA CONSCIENCE ET L'HISTOIRE.

Nous avons dit dans l'Introduction de cet ouvrage, qu'en apprenant à connaître le Christ, le *Roi immortel des siècles*, nous apprendrions à connaître aussi les antechrists de tous les siècles. Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici en est maintenant convaincu. Quand on a entendu le triple témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ par l'harmonie des deux Testaments, par l'ensemble de l'histoire religieuse du monde, et par la manifestation des consciences; quand on a reconnu que la voix des Ecritures, la voix des temps et la voix des âmes, ne font qu'une voix pour dire à Jésus-Christ : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant*; peut-on méconnaître encore, dans la voix qui trouble ce concert, la voix même de l'antechrist ?

Non, sans doute, et ce qui nous reste à apprendre à ce sujet, n'est que le complément de ce que nous savons déjà.

C'est ce qui nous a déterminé à ne pas séparer dans ce chapitre, les enseignements de l'Écriture, de l'histoire et de la conscience. L'Écriture nous dira qui elle appelle antechrist; l'histoire nous montrera ceux qui ont surtout

mérité ce nom; et la lumière répandue par Jésus-Christ dans les consciences, nous révélera auparavant le lieu de leur commune origine, cet abîme intérieur d'où sortent toutes les erreurs avec le mépris de la vérité.

§ I.

« Vous avez entendu dire que l'Antechrist doit venir; il y a dès à présent plusieurs antechrists.¹ »

Où sont-ils ?

« Qui est menteur sinon celui qui *nie que Jésus soit le Christ ?* C'est là l'Antechrist, qui *nie le Père et le Fils*. Quiconque nie le Fils, ne reconnaît point le Père; et quiconque confesse le Fils, reconnaît aussi le Père.

» Faites donc en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous. Si ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père. Et c'est ce que lui-même nous a promis, en nous promettant la vie éternelle.

» Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire touchant ceux qui vous séduisent.² »

Ceux-là séduisent donc les hommes et sont des antechrists, qui nient que Jésus soit le Christ, le Sauveur promis à l'origine, le Désiré des nations, le Messie annoncé par les prophètes, le Rédempteur du monde.

(1) I. Joan. 2. 18.

(2) I. Joan. 3. 22-26.

Ceux-là sont des antechrists qui nient la divinité de Jésus-Christ, la nature divine du *Fils unique*, non créé, mais engendré du Père : *Unigeniti a Patre*.¹

« Il s'est élevé dans le monde plusieurs imposteurs qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu revêtu de notre chair. Celui qui ne le confesse point est un séducteur et un antechrist.² »

Ceux-là sont donc aussi des antechrists, qui nient la nature humaine en Jésus-Christ, qui nient que Dieu se soit fait homme, que Jésus-Christ soit vrai Dieu et vrai homme.

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit; mais éprouvez si les esprits sont de Dieu; car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde. — Voici à quoi on reconnaît qu'un esprit est de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu avec une chair véritable, est de Dieu : et tout esprit qui divise Jésus-Christ, celui-là n'est point de Dieu, et c'est là l'*esprit* de l'*Antechrist* dont vous avez entendu dire qu'il doit venir; et il est déjà venu dans le monde.³ »

On est donc antechrist, on appartient à l'antichristianisme, dès qu'on divise Jésus, dès qu'on nie l'union véritable de la nature divine et de la nature humaine en sa personne, dès qu'on nie, en un mot, l'Incarnation du Verbe : *In principio erat Verbum, et Deus erat Verbum.... Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis*.⁴

¹ Joan. 1. 14.

² II. Joan. 7.

³ I. Joan. 4. 1-3.

⁴ Joan. 1. 1, 14.

En reniant l'Incarnation, les antechrists renient en même temps la Trinité : *ceux qui nient le Fils ne reconnaissent point le Père*. Ils méconnaissent l'adorable mystère de la fécondité éternelle de Dieu ; ils méprisent ce que Dieu nous a révélé de plus sublime et de plus lumineux sur lui-même, et parce que cette lumière est inaccessible, ils ferment les yeux à sa clarté. La Trinité est, en effet, ce que nous savons de plus incompréhensible et de plus clair tout à la fois sur la nature divine. Bossuet, en commentant les Écritures et les Pères, nous l'a victorieusement démontré.¹

(1) Voyez ci-dessus, p. 226-234. — Bossuet ne prétend pas, sans doute, prouver l'existence de la Trinité *a priori* par des arguments fournis uniquement par la raison, mais il montre, qu'après avoir reçu de la révélation la notion de la Trinité, la raison, par la connaissance que nous avons de nous-mêmes, peut démontrer la nécessité de trois subsistances vivantes ou de trois personnes dans une même essence ou nature divine. Il résulte de l'exposé de Bossuet : 1^o que notre raison conçoit clairement cette nécessité ; 2^o qu'elle conçoit aussi pourquoi elle ne peut comprendre *comment* est ce qui est nécessairement.

Ceux qui blasphèment ce qu'ils ignorent devraient lire ces pages, et ils rougiraient de leurs blasphèmes. « Un fait trois, et trois font un, voilà l'arithmétique chrétienne, » disent-ils misérablement avec M. de Boufflers ; comme si le christianisme enseignait la trinité et l'unité en Dieu, sous le même rapport, c'est-à-dire deux absurdités et en même temps deux hérésies !

« Quand nous disons la trinité dans l'unité, dit saint Thomas d'Aquin, nous ne posons pas le nombre dans l'unité d'essence, comme si elle était trois fois une ; mais nous posons les trois personnes dans l'unité de la nature divine, comme les individus (*supposita*) d'une nature, sont comptés dans l'unité de cette nature. » (P. 4. q. 81. a. 4.)

Gardons-nous, toutefois, de confondre les personnes divines avec les personnes humaines. Les personnes divines sont distinctes, mais indivisibles dans leur nature, dans leur essence. Nous en portons une certaine image en nous-mêmes où la puissance, l'entendement et la volonté sont distincts, mais indivisibles dans notre âme.

Oui, dit Bossuet, et ils y seraient substantiels, subsistants, vivants, si nous étions parfaits ou infinis. Écoutons-le lui-même :

« Si j'étais (comme Dieu) une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il FALLÔT que tout fut substantiel, (ma puissance), ma connaissance,

La Trinité et l'Incarnation sont donc les deux grandes vérités pleinement révélées par Jésus-Christ, et reniées avant tout par les antechrists. La négation des grandeurs de Dieu d'un côté, des misères et de la rédemption de l'homme de l'autre, c'est la double base de l'antichristianisme.

« *Quiconque nie le Fils, a dit saint Jean, ne reconnaît point le Père.* »

Les antechrists ne renient pas seulement Dieu comme Père dans son éternelle fécondité : ils renient aussi Dieu comme Père des hommes dans la grande révélation de son amour : « *Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique; afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*¹ »

Dieu, sans doute, est Père des hommes par la création et par les soins de sa providence générale, mais l'humanité coupable, déchue, dégradée, livrée comme elle l'est aujourd'hui, à l'ignorance, à la concupiscence, à la souffrance, à la mort, est manifestement sous le coup de la justice, se sent châtiée, et laisse universellement entendre le cri dont

et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant; et je serais trois personnes subsistantes dans une seule nature. »

C'est ainsi que Dieu nous ayant appris ce que nous sommes, nous pouvons, en nous entendant nous-mêmes, entendre aussi ce que doit être Dieu. Nous ne pouvons comprendre le *comment* de la Trinité, sans doute, mais comprenons-nous mieux le *comment* de l'infini dont la nécessité est évidente? Et de quoi, après tout, comprenons-nous le *comment*?

Il est des esprits, nous ne l'ignorons pas, qui lisent Bossuet, commentant les paroles de l'Écriture et des Pères sur la Trinité, et qui n'y voient rien. Mais cela prouve-t-il que la lumière n'a pas de clarté, ou bien que leur vue ne la supporte pas encore?

(4) Joan. 3. 46.

l'Apôtre s'est fait l'écho : *Qui me délivrera?*¹ Elle le fit entendre ce cri de douleur, aussitôt après sa déchéance, et Dieu qui, dans sa miséricorde, le lui inspira : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*,² lui répondit dès l'origine par la promesse de la rédemption.³ Aussi, n'est-ce que dans l'attente du Sauveur, et surtout dans sa venue, que l'humanité tombée a continué de dire à Dieu : *Mon Père!* mais elle le lui a dit à plus forte raison que dans l'état d'innocence, car nulle part Dieu ne s'est montré aussi Père que dans la rédemption : *Sic Deus dilexit mundum.*

Ceux qui, avant ou après l'Incarnation, ont méconnu la vérité de la chute de l'homme, l'état de dépravation de l'humanité, la promesse, l'attente, l'accomplissement de la rédemption, ont méconnu *le Père* parce qu'ils ont méconnu *le Fils.*

Nous disons : Ceux qui ont *méconnu*; car chez ceux qui sans leur faute, mais uniquement par la faute de leurs ancêtres, ont été privés de la connaissance explicite de la grande promesse, ou plus tard de son accomplissement, et qui n'ont pas, d'ailleurs, résisté personnellement aux grâces que Dieu offre à tous les hommes, la foi au *Dieu Sauveur* du monde se trouvait implicitement contenue dans la foi à la paternelle miséricorde de Dieu pour nous, et dans l'espérance que ni le péché, ni les ténèbres, ni les misères de la vie, ni les horreurs de la mort, n'ont pu vaincre ni empêcher de s'élever à la Divinité par la prière.

Cependant, si l'espérance a résisté dans le genre humain au châtement dont l'homme est lui-même à lui-même le

(1) Rom. 7. 24.

(2) Rom. 8. 25.

(3) Gen. 3. 14.

monument lamentable et authentique, c'est que Dieu la lui a rendue, en mêlant dès l'origine sa miséricorde à sa justice. Ce n'est qu'appuyée sur la foi, à la promesse primitive, que l'espérance a passé depuis lors, malgré la douleur et la mort, de génération en génération.

Privée de la foi qui est le fondement de cette espérance, la vie du genre humain, comme celle de l'homme, serait sans lumière, et c'est parce qu'en reniant *le Fils*, ils renient *le Père*, c'est parce qu'ils méconnaissent Dieu en lui-même et dans son œuvre, dans sa grande œuvre du salut des hommes, que les antéchrists de tous les temps ont ignoré volontairement le fond de l'histoire du monde, et le triste rôle qu'y remplit leur orgueil.

C'est l'orgueil, en effet, qui ne veut pas avouer son châtement; c'est l'orgueil qui nie la chute originelle et ses traces si profondes en nous et si manifestes; c'est l'orgueil qui ne veut confesser ni le mal, ni la nécessité du remède, ni l'esclavage du péché, ni le besoin de la divine délivrance; c'est l'orgueil qui aime son mal et préfère être perdu que d'être sauvé par grâce; c'est l'orgueil ou la révolte de l'esprit punie par la révolte des sens, qui ne veut ni avouer ni combattre cette dernière et honteuse révolte et qui la caresse parce qu'elle est à lui; c'est l'orgueil qui ne veut pas entendre que l'homme doit haïr quelque chose en lui-même pour s'aimer et se sauver lui-même : *Qui odit animam suam in hoc mundo in vitam æternam custodit eam*;¹ c'est l'orgueil avec la lâcheté pour complice, qui rejette la grâce de la rédemption parce qu'il ne permet pas à l'âme de combattre et de vaincre le désordre

(1) Joan. 12. 25.

dont il est le principe; c'est l'orgueil enfin qui, en présence de la croix, s'endurcit jusqu'à résister à l'attrait divin de son Sauveur. Mais c'est parce qu'il y résiste qu'il est déjà jugé : *Qui non credit jam judicatus est : quia non credit in nomine Unigeniti Filii Dei.*¹ Or, voici le jugement porté contre les superbes : « *La lumière est venue dans le monde, et ils ont MIEUX AIMÉ les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises; car quiconque fait le mal, hait la lumière.* »² »

Mais l'orgueil de l'esprit humain a lui-même pour instigateur l'orgueil d'un autre esprit, du premier esprit infidèle dans la première des épreuves, du premier des révoltés, de l'ange déchu, de Satan ou de l'adversaire qui pousse tous les antechrists, en les tentant d'abuser de leur liberté comme il a abusé de la sienne.

Ceux qui nient l'existence des esprits et leurs relations avec les hommes, méprisent non-seulement la foi, mais la science. Nous l'avons vu déjà³, et bientôt nous le verrons encore.

Les antechrists de la nature humaine sont les disciples des antechrists de la nature angélique, et comme les enfants par choix, du père du mensonge : *Vos ex patre diabolo estis.*⁴ C'est le mot de Jésus-Christ.

Le premier ennemi du Verbe, du Fils unique éternellement engendré dans le sein du Père, ce fut le premier *des Fils* de Dieu dans le temps, Celui qui, au lieu de dire : *Quis ut Deus : Qui est semblable à Dieu*, qui est sem-

(1) Joan. 8. 18.

(2) Ibid. 8. 19.

(3) Chap. 2^e. art. 3. § 3.

(4) Joan. 8. 44.

blable au Fils unique parmi les fils créés à son image : *Quis similis Deo in filiis Dei*,¹ s'est séparé de l'Archange fidèle, et n'a pas voulu redire le cri de la victoire, mais s'est épris de lui-même et s'est dit à lui-même : « Je serai semblable à Dieu : *Similis ero Altissimo!* »² — Détaché de Dieu par son orgueil, il s'est trouvé seul dans un abîme vide. Sa malice désormais ne servira plus qu'à notre épreuve, selon les desseins de la justice ou de la miséricorde de Dieu, et ses prétendues victoires ne feront qu'augmenter son supplice.

Il n'est pas difficile de reconnaître cet Esprit dans la première des tentations de l'humanité. Il veut perdre l'homme par où il s'est perdu lui-même. Il porte le père et la mère du genre humain à la désobéissance, en leur promettant ce qu'il s'était promis en vain : *Vous serez comme des dieux.*³

C'est la voix du père de l'idolâtrie. Il pousse l'homme au culte de la créature et à l'oubli du Créateur. Toute l'idolâtrie est là. Elle est le culte du créé, le culte du monde, de la nature corporelle et spirituelle, de l'ange déchu et de l'homme déchu, et en changeant de forme elle ne change pas d'essence.

Cependant, par toutes ses impostures, l'adversaire du Verbe se recherche toujours lui-même, et reste avec ses légions, au fond de toutes les idolâtries : *Omnès dii gentium demonia.*⁴ N'ayant pu arriver au trône de Dieu, il singe la puissance divine pendant le temps que Dieu lui

(1) Ps. 88. 7.

(2) Is. 44. 44.

(3) Gen. 3. 5.

(4) Ps. 95. 5.

donne encore : à la religion, il oppose la superstition; aux prophéties, les oracles; aux sacrements, la magie; aux miracles, les prestiges de sa puissance; à la vérité surnaturelle et divine, le mensonge surnaturel et satanique.¹

Quand Jésus-Christ vint détruire son empire : *In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli*,² Satan auquel il cachait l'accomplissement de son éternel dessein, s'approcha du Christ, et le Christ, pour nous instruire, le laissa faire, comme il le laissa faire aussi dans sa passion, parce qu'il voulait souffrir et nous sauver. Nous venons d'apprendre à connaître le père du mensonge par *la Genèse*, par *le livre de la génération* du monde et de l'homme; apprenons à le mieux connaître encore par le livre de notre régénération :

« Jésus fut donc conduit par l'Esprit dans le désert, où il voulait être tenté par le démon. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. — Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.³ — Le démon alors le transporta dans la ville sainte,⁴ et le mettant sur le pinacle du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il a donné à ses anges des ordres qui vous regardent; et ils vous porteront dans

(1) Nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

(2) I. Joan. 3. 3.

(3) Le texte peut se traduire : « Mais de tout ce qui plaît à Dieu de lui donner pour sa nourriture. » En hébreu le mot *parole* se prend souvent pour chose. (Bibl. de Vence.)

(4) Jésus-Christ permettant à l'esprit déchu d'exercer sa puissance *naturelle* sur les corps. Nous reviendrons aussi sur ce point.

leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre la pierre. — Jésus lui dit : Il est encore écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. — Le démon le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde, et leur gloire, lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, *vous prosternant, vous m'adorez*. — Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.¹ »

Jésus-Christ a voulu nous apprendre que c'est par la triple concupiscence, par le sensualisme, l'orgueil et la cupidité, que Satan éloigne l'homme de Dieu, et lui fait prostituer son culte au monde et au *prince du monde*,² au *dieu de ce siècle* ;³ et il a voulu en même temps nous apprendre à le vaincre, en nous soumettant à Dieu pour régner sur tout le reste.

Le père de l'idolâtrie, cette grande erreur qui revivra, le fut aussi de toutes les hérésies et de toutes les incrédulités.

L'esprit de l'homme suffit à enfanter l'erreur, sans doute, puisque pour errer, il ne faut que défaillir. Cependant, même pour se tromper, l'homme n'a pas été seul. Ne l'avons-nous pas reconnu avec clarté, lorsque nous avons vérifié l'étonnant esprit de suite qui rattache les uns aux autres les anneaux si divers de l'erreur, pour n'en faire qu'un grand corps, le corps du mensonge remué par la même âme, par l'unité de la négation devenant de plus en plus radicale ?

(1) Matth. 4. 1-10.

(2) Joan. 12. 31.

(3) Il. Cor. 4. 4.

Les ennemis du Christ, à toutes les époques, ignorèrent le plan général de la guerre où ils ne furent jamais que des soldats ou des chefs subalternes. Il en sera de même de ceux qui combattront sous le même drapeau jusqu'à la fin. C'est ce qu'a fait entendre au premier des antechrists depuis l'incarnation, le saint et illustre disciple de saint Jean l'évangéliste, saint Polycarpe de Smyrne. Il vint à Rome sous le pontificat de saint Anicet, le troisième successeur de saint Pierre. Valentin et Marcion y enseignaient leurs impiétés. Marcion rencontrant un jour saint Polycarpe lui demanda s'il le connaissait : « Oui, répondit-il, je te connais pour le premier-né de Satan.¹ »

Nous n'allons pas recommencer ici la généalogie des sectes, que nous avons déjà faite lorsque nous avons montré que toutes divisent le Christ et la grande œuvre du Christ;² mais comme l'esprit qui *divise Jésus est l'esprit de l'antechrist*,³ nous concluons de l'histoire des hérésies, que leurs auteurs furent tous des antechrists, comme le furent à leur tour les puissances du siècle qui leur prêtèrent les mains, unissant la force à l'erreur, la violence à la séduction. Cependant, si les persécuteurs idolâtres, de Néron à Julien l'apostat; si les hérésiarques et les empereurs qui furent les fauteurs des premières hérésies, principalement de l'arianisme; si les Juifs qui méconnurent l'accomplissement des promesses faites à leurs pères, et substituèrent le judaïsme au mosaïsme; si le faux prophète de l'islam armé de l'hypocrisie et du glaive, invoquant les deux Testaments et les reniant tous les deux; si les auteurs du schisme d'Orient; si les chefs de toutes les

(1) Saint Irénée. 1. 3. c. 3. (2) Chap. 2. art. 3. § 3. (3) I. Joan. 4. 3.

sectes ; si les pères de la grande hérésie des derniers temps ; si les principaux organes du rationalisme qui en est sorti, furent à différents degrés des antechrists ; le judaïsme cependant, l'islamisme et le rationalisme, portent surtout au front le caractère ou le signe de l'antichristianisme : le judaïsme en niant formellement que Jésus-Christ soit le Christ ;¹ l'islamisme et le rationalisme en reniant *le Père et le Fils*,² la Trinité et l'Incarnation, la chute de l'homme et sa rédemption ; et tous les trois ensemble en méconnaissant l'unité de la grande œuvre de Dieu qui relie les temps en Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'ils outragent Celui qu'ils prétendent adorer,³ et préparent les voies à la grande négation du Dieu vivant, à la dernière des idolâtries.⁴

§ II.

Mais sont-ce là tous les antechrists ? Après ceux que nous venons de définir, n'y en aura-t-il aucun autre ?

Cette parole de saint Jean : « *Vous avez entendu dire que l'Antechrist doit venir, il y a dès à présent plusieurs antechrists ;* » n'indique-t-elle pas clairement que s'il est plusieurs antechrists, il en est un cependant qui doit venir, et dont les autres ne portent le nom que par similitude ?

Et quand le même apôtre écrit de ceux qui nient ou la divinité ou l'humanité en Jésus-Christ : « *Tout esprit qui détruit ou divise Jésus, n'est point de Dieu, et c'est là*

(1) I. Joan. 4. 2.

(2) Ibid.

(3) Nous ne parlons pas des Israélites ou même des enfants d'Israël qui sont de bonne foi.

(4) Le rationalisme y conduit directement.

l'esprit de l'Antechrist dont vous avez entendu dire qu'il doit venir, et il est déjà venu dans le monde; » ne fait-il pas entendre que les antechrists qui sont déjà dans le monde participent à l'esprit de l'Antechrist qui doit paraître à la fin des temps ?

C'est là, d'ailleurs ce que saint Paul enseigne formellement :

« 1. Nous vous conjurons par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il aux Thessaloniens, et par notre réunion avec lui,

» 2. De ne pas vous laisser ébranler dans votre premier sentiment, et de ne pas vous troubler; en croyant, sur la foi de quelque esprit prophétique, ou sur quelques discours, ou sur quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur est près d'arriver.

» 3. Que personne ne vous séduise, en quelque manière que ce soit; car ce jour-là ne viendra point que l'*apostasie*¹ ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître cet homme de péché, cet enfant de perdition,

» 4. Qui, s'opposant à Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou ce qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, comme s'il était Dieu, et voulant lui-même passer pour Dieu.

» 5. Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai dit ces choses lorsque j'étais avec vous ?

(1) C'est l'expression propre du grec; et plus bas (v. 7.) saint Paul remarque que ce mystère d'iniquité commençait à s'opérer de son temps.

» 6. Et vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il vienne en son temps.¹

» 7. Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent;² et quand l'obstacle qui l'arrête aura disparu,³

(1) La fermeté de la foi des chrétiens, qui doit être affaiblié un jour, à l'avènement de l'Antechrist. (Voyez la Bible de Vence.)

(2) Le mystère d'iniquité qui commençait à se former dès le temps de saint Paul, est l'apostasie dont il vient de parler, et qui doit se généraliser avant la fin des temps.

« Les hérésies des premiers siècles, surtout l'arianisme, et les autres qui ont entraîné des peuples entiers, ont commencé cette fameuse apostasie; elle s'est étendue en Orient par le schisme des Grecs, elle a depuis arraché à l'Eglise bien des peuples du nord; elle pénètre aujourd'hui partout par l'esprit d'incrédulité. » (Bible de Vence.)

(3) Le grec peut se traduire : *Tantum qui tenet nunc, donec de medio fiat*; c'est-à-dire, selon le père de Carrières : Le mystère d'iniquité ou l'apostasie commencé dès à présent, attendant pour éclater que ce qui l'arrête encore ait disparu. Par ces mots : *Qui tenet nunc*, dont saint Augustin avoue ne pas pénétrer le sens, « saint Jérôme, saint Chrysostôme et bien d'autres Pères, entendent l'empire romain (devenu chrétien), et pensent que l'Apôtre annonçant ici la destruction de cet empire, s'exprime en termes couverts, pour ne pas blesser les Romains, sous la domination desquels l'Eglise se trouvait. » (B. de Vence.) Mais saint Thomas d'Aquin jette un grand jour sur ce passage en l'expliquant avec celui qui précède : *Nisi venerit discessio primùm*, et que plusieurs entendent aussi de la révolte ou de la défection des nations soumises à l'empire devenu chrétien. « Comment admettre cela, s'objecte saint Thomas, puisque les nations ont depuis longtemps secoué le joug de l'empire romain, et que cependant l'Antechrist n'est pas venu ? Il faut répondre, continue-t-il, que l'empire romain n'est pas détruit, mais qu'il est transformé, et que d'empire temporel, il est devenu empire spirituel, comme le dit saint Léon dans le sermon sur la fête des saints Apôtres. Il faut donc dire que la défection dont parle l'Apôtre n'est pas seulement la révolte contre l'empire temporel, mais contre l'empire spirituel, c'est-à-dire contre la foi catholique de l'Eglise romaine. » (Lect. 4. in c. 2. II. ad Thess.). — Puis, expliquant le texte suivant : *Qui tenet nunc donec de medio fiat*, saint Thomas rapporte diverses interprétations et conclut ainsi : « C'est-à-dire que ce qui retient l'arrivée de l'Antechrist, c'est que plusieurs doivent encore embrasser la foi et d'autres la perdre, jusqu'à ce que l'Eglise soit ravagée par la grande apostasie. (Lect. 2. in hunc loc.)

Les versets 3, 6 et 7 de ce chapitre de saint Paul aux Thessaloniciens se rapportent donc au même fait, à la grande défection ou à la grande apostasie qui doit précéder la venue de l'Antechrist; et tout le contexte prouve que Carrières a bien traduit le v. 7.

» 8. Alors se découvrira l'impie que le Seigneur Jésus fera périr par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de son avènement :¹

» 9. Cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan avec toutes sortes de miracles et de prodiges trompeurs,

» 10. Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés.² »

Il y aura donc un grand adversaire du christianisme, un grand ennemi de Jésus-Christ et de son Eglise, un antechrist auquel les autres n'auront fait que préparer les voies, et qui les surpassera tous en puissance et en impiété.

Il ne niera pas seulement la divinité de Jésus-Christ, il ne reniera pas seulement le vrai Dieu dans l'auguste Trinité, il ne reniera pas seulement la grande œuvre de l'amour divin : l'incarnation du Verbe ; mais revêtu de la puissance surhumaine de Satan, il trompera ceux qui n'ont pas aimé la lumière de la vérité, et s'élevant au-dessus de tout ce qui est appelé dieu, il se donnera lui-même comme un dieu. Voilà l'homme qui apparaîtra à la tête de l'empire antichrétien dont le retour est également annoncé par le grand prophète du nouveau Testament, saint Jean l'évangéliste.

Plusieurs parties de sa prophétie restent encore dans l'ombre, sans doute, et ne seront pleinement éclairées que

(1) On voit que l'apparition de l'Antechrist précédera immédiatement le second avènement de Jésus-Christ.

(2) II. Thess. 2.

par l'avenir, mais d'autres sont déjà manifestement accomplies, et plusieurs grands traits des événements futurs, les plus grands même, ceux qui dessinent les dernières luttes de l'Eglise et les dernières scènes du monde, sont d'une telle précision et d'un tel éclat, qu'il est impossible de se méprendre sur leur objet, et qu'on ne le ferait, d'ailleurs, qu'en se séparant du sentiment unanime des Pères.

Rappelons-nous que Daniel a vu les empires sortant du sein des nations comme du sein d'une mer agitée,¹ et de quelle manière il a caractérisé ces empires, ou plutôt la succession de cet empire du paganisme, chez les Assyriens, les Perses, les Grecs, et les Romains. Il a comparé l'empire des Assyriens au lion, celui des Perses à l'ours de l'Iran, celui des Grecs à la panthère, et celui des Romains à une bête monstrueuse où les autres venaient se confondre et qui foulait aux pieds et broyait les nations. Il a montré ensuite la chute de cet empire, et l'avènement de l'empire spirituel de la chrétienté.

C'est de celui-ci que saint Jean décrit les phases. Il le fait dans des révélations qui ont pour objet les sept âges de l'Eglise représentés par divers symboles.² Mais s'il donne ainsi l'histoire prophétique de l'Eglise dans son ensemble, il décrit surtout, et à plusieurs reprises, les deux plus grands faits de cette histoire : les combats de l'Eglise à son établissement, pendant les persécutions de l'empire idolâtre des premiers siècles, et la lutte suprême qu'elle aura à soutenir pendant la persécution finale de l'empire anti-chrétien des derniers temps.

(1) Daniel. 7. — Voyez ci-dessus p. 104.

(2) Voyez la note dans l'Appendice, à la fin de cet ouvrage. *

C'est sur ce dernier point que la tradition est constante et le sentiment des Pères unanime.

Saint Jean, le Daniel de la nouvelle alliance, nous montre donc la bête de l'ancien empire ressortant de nouveau *de la mer*, de l'abîme des grandes eaux, ou de l'agitation des peuples, et réunissant à la fois les caractères qu'elle n'eut que successivement dans le monde antique :

« Et je vis s'élever de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes ; et sur ses cornes, dix diadèmes ; et sur ses têtes, des noms de blasphème. *Cette bête que je vis était semblable à un léopard ; ses pieds étaient comme des pieds d'ours ; sa gueule comme la gueule du lion : et le dragon¹ lui donna sa force et sa puissance.* Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort ; mais cette blessure mortelle fut guérie, et toute la terre en étant dans l'admiration suivit la bête. Alors ils adorèrent le dragon qui avait donné sa puissance à la bête, en disant : Qui est semblable à la bête ? Et qui pourra combattre contre elle ? — Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait insolemment, et qui blasphémait, et elle reçut le pouvoir de faire la guerre durant quarante-deux mois. Elle ouvrit donc la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Il lui fut donné aussi le pouvoir de faire la guerre aux saints, *et de les vaincre*, et la puissance lui fut donnée sur *les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, et de toute nation* : et elle fut adorée de tous ceux qui habitent la terre, *dont les noms ne sont point écrits* dès la

1) « Ce dragon, dit saint Jean (Apoc. 12. 9.), est l'ancien serpent qui est appelé diable et Satan.

création du monde dans le *livre de vie de l'Agneau qui a été immolé*. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende : celui qui aura réduit les autres en captivité, y sera réduit lui-même : celui qui aura tué par l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints.

» Je vis encore s'élever de la terre une autre bête qui avait deux cornes *semblables à celles de l'Agneau*; mais elle *parlait comme le dragon*. Et elle exerça toute la puissance de la première bête en sa présence : et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes; et elle séduisit ceux qui habitent sur la terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre qu'ils élevassent une image à la bête qui, frappée par le glaive, était cependant de nouveau vivante. Et il lui fut donné le pouvoir d'animer l'image de la bête, et de faire parler cette image, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Elle fera encore que tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçoivent le caractère de la bête à la main droite et au front, et que personne ne puisse ni acheter ni vendre, que celui qui aura le caractère et le nom de la bête, ou le nombre de son nom. C'est ici la sagesse; que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête; car c'est le nombre d'un homme, et son nombre est de six cent soixante six.¹ »

(1) Apoc. 13.

Encore une fois, si les Pères et les docteurs de l'Eglise ne sont pas et ne peuvent pas être unanimes sur chacun des détails de cette prophétie que l'avenir seul dévoilera pleinement, ils le sont cependant pour y reconnaître le retour de la bête de Daniel, la résurrection de l'empire antichrétien qui paraissait mort avec Rome païenne : *Qui habet plagam gladii et vixit* ; le caractère sacré que cet empire s'attribuera de nouveau, comme le fit l'ancien empire idolâtre, en prétendant comme celui-ci à la puissance spirituelle et temporelle ; sa domination universelle enfin, à l'aide d'une autre puissance, ou d'une seconde bête appelée le faux prophète¹ de la première, et qui, sans combattre les pouvoirs établis dans les divers États, en fera les alliés du grand empire ennemi du nom chrétien :² *Et admirata est universa terra post bestiam.*

(1) Ibid. 19. 20. — *Et apprehensa est bestia, et cum ea pseudopropheta qui fecit signa coram ipsa, quibus seduxit eos qui acceperunt characterem bestia, et qui adoraverunt imaginem ejus.*

(2) Ibid. 16. 14. — *Et vidi de ore draconis, et de ore bestia, et de ore pseudopropheta (On voit qu'ils ne font qu'un.), spiritus tres immundos in modum ranarum. Sunt enim SPIRITUS DEMONIORUM FACIENTES SIGNA : ET PROCEDUNT AD REGES TOTIUS TERRE CONGREGARE ILLOS IN PŒLIUM ad diem magnum omnipotentis Dei.*

Le savant auteur des dissertations de la Bible de Vence montre que le sentiment unanime des Pères est ici fondé sur l'évidence et l'enchaînement du texte de l'Apocalypse. Il prouve cet enchaînement par différents passages, et en particulier par ceux où saint Jean parle du premier, du deuxième et du troisième malheur (9. 12. — 11. 14.), désignant évidemment par le troisième, le jugement dernier ; et par le deuxième qui le précède immédiatement, la persécution finale de l'Antechrist où les deux témoins de Jésus-Christ sont mis à mort par cette bête même qui doit monter de l'abîme (11. 7.), et dont le règne et la persécution sont décrits au chapitre 13^e que nous avons cité tout entier.

Nous remarquons tout à l'heure que saint Jean n'a pas seulement donné l'histoire prophétique des différents âges de l'Eglise, mais qu'il est revenu à diverses reprises sur les deux grands faits de cette histoire : les persécutions des premiers siècles, et la suprême persécution des derniers temps. Dans la bête qui revit après être frappée du glaive, des auteurs modernes ont vu la résurrection de l'empire païen

Mais où se formera cet empire antichrétien à la tête duquel paraîtra le dernier persécuteur de l'Église, le dernier fondateur d'un faux culte, le dernier et le plus grand ennemi de Jésus-Christ? Quelle est la puissance qui le porte dans ses flancs? Quelle sera cette autre puissance qui le secondera avec une si prodigieuse efficacité, cette seconde bête désignée sous le nom de faux-prophète? Sera-t-elle aussi une puissance temporelle et spirituelle, ou ne sera-t-elle que doctrinale, et comme une sorte d'apostolat de la première? Encore une fois, *où, comment et par qui* se formera l'empire antichrétien?

On ne peut le dire avec une pleine certitude, ¹ mais ce qui résulte clairement des Écritures, c'est que le chef du dernier empire antichrétien unira à la puissance temporelle, la puissance doctrinale et la puissance surnaturelle ou satanique, et qu'il sera soutenu par une autre puissance affectant de son côté *la ressemblance de l'Agneau* par la doctrine et les miracles, mais *parlant au fond comme le dragon*, en véritable ennemie de Jésus-Christ.

La puissance doctrinale de l'Antechrist, comme fondateur de culte, est clairement annoncée dans saint Paul,

tentée par Julien l'Apostat aidé de son faux-prophète, c'est-à-dire de la philosophie théurgique de son temps; mais si Julien fut en cela la plus vive des images de l'Antechrist, comme il le fut dans une autre tentative encore, celle de rebâtir le temple de Jérusalem qui sera, d'après la tradition, effectivement reconstruit sous le règne de l'Antechrist, on ne peut cependant, sans méconnaître la clarté et l'enchaînement du texte de saint Jean, appliquer à cette vivante figure ce que saint Jean dit de la réalité, et ce qui, *dans son ensemble*, ne peut s'entendre *littéralement* que du chef de l'empire antichrétien des derniers temps.

(4) Ce que les Pères, les Docteurs de l'Église et les Souverains Pontifes en ont écrit est assurément plein de lumière; mais ils n'ont pas donné leurs pensées à ce sujet comme les enseignements mêmes de la foi. C'est ce que nous voulons indiquer en disant qu'on ne peut affirmer ici avec une pleine certitude. *

dans saint Jean et dans les Evangiles. Il résulte cependant de l'ensemble des textes sacrés, qu'il ne dévoilera pas tout d'un coup sa doctrine, mais peu à peu et avec ruse, afin de gagner successivement les juifs, les chrétiens et les infidèles, mahométants, idolâtres et incrédules.

« C'est en parlant de l'Antechrist, écrit saint Jérôme, que Jésus-Christ disait aux Juifs : Je suis venu au nom de mon Père, et vous n'avez point cru en moi ; Un autre viendra en son nom, et vous le recevrez : *Rursumque de Antichristo loquitur Dominus ad Judæos : Ego veni in nomine Patris mei, et non credidistis mihi : Alius veniet in nomine suo, illum suscipietis.* » — Et plus loin, il ajoute : « Les Juifs, après avoir méprisé la vérité en la personne de Jésus-Christ, recevront le mensonge en recevant l'Antechrist : *Christi veritate contempta, mendacium, id est, Antichristum susceperunt.*¹ »

» Le texte que saint Jérôme entend ici de l'Antechrist, est entendu dans le même sens par saint Irénée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Augustin, saint Prosper, saint Cyrille d'Alexandrie, Théodoret, saint Grégoire-le-Grand, et la plupart des modernes.²

» Mais il est d'autres textes qui servent à prouver que l'Antechrist s'annoncera *sous le nom de Christ* : c'est d'abord ce que dit Jésus-Christ à ses disciples, en leur annonçant la séduction des derniers temps; et ceci regarde peut-être les premiers commencements de l'Antechrist avant qu'il soit monté sur le trône : *Alors, dit Jésus-Christ, si quelqu'un*

(1) Hieron. *Ad Algas. quest. 41.*

(2) Bible de Vence. *Diss. sur l'Antech.*

*vous dit : Le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point, parce qu'il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. J'ai voulu vous en avertir auparavant. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne sortez point pour y aller. Si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point; car comme un éclair qui sort de l'Orient parait tout d'un coup jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.*¹ — Et dans une autre occasion, il disait encore en s'adressant spécialement à ses disciples : *Il viendra un temps où vous désirerez voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. Et on vous dira : Il est ici, il est là. Mais n'y allez point, et ne le suivez point; car comme un éclair brille et se fait voir d'un côté du ciel jusqu'à l'autre, ainsi paraîtra le Fils de l'homme en son jour.*² — C'est ce qui donne lieu à saint Cyrille de Jérusalem de penser que le démon profitera de l'attente où se trouveront les Juifs et même les chrétiens : *les Juifs qui attendent leur Messie; et les Chrétiens qui alors désirant voir un des jours du Fils de l'homme pour les consoler dans leurs maux, seront dans l'attente du dernier avènement de Jésus-Christ. « Lorsque le vrai Christ » sera près de paraître pour la seconde fois, dit ce Père, notre » adversaire, prenant occasion de l'attente des simples et » principalement de celle des Juifs, suscitera un homme qui » prendra fausement le nom de Christ.*³ » Saint Grégoire pensait aussi que l'Antechrist, non-seulement prendrait le nom de *Christ*, et s'offrirait comme tel aux Juifs, mais qu'il tenterait même de séduire sous ce nom les Chrétiens qui

(1) Matth. 24. 23-27.

(2) Luc. 17. 22-24.

(3) Cyrill. Hieros. *Catech.* 45.

attendent Jésus-Christ; c'est ce qu'il marque assez clairement lorsqu'il dit que les hommes alors seront entraînés par une erreur contagieuse, de manière qu'en servant l'Antechrist ils croiront servir bien plus réellement le vrai Christ; et tout ce qu'ils feront par une injuste perfidie, ils croiront le faire pour la vérité de la foi la plus pure : *Pestifero errore persuasi, si in istis famulantur Antichristo, ut tunc verius præbere se æstiment obsequium Christo... Leviathan iste ita seducet corda reproborum, ut quidquid agunt ex iniquitate perfidiæ, pro veritate rectæ fidei se agere suspicientur, quasi bene eis olet id quod zelo religionis exercent.*¹

» Il paraît donc qu'à la fin des temps il doit s'élever plusieurs faux prophètes, *plusieurs faux christs, entre lesquels sera le dernier Antechrist*; et que lorsque cet impie commencera à se montrer, ce sera d'abord, comme dit l'Évangile, dans des lieux déserts et secrets : *In deserto, in penetralibus*; il s'annoncera sous le nom de *Christ*, et l'on dira : « Le Christ est ici, ou il est là : *Ecce hic est Christus, aut illic.* » Sous ce nom respectable, et par l'éclat des prodiges qu'il fera, il séduira peut-être une partie des Chrétiens, mais principalement la plupart des Juifs. Son parti se fortifiera; sa puissance *s'accroîtra*; et pour augmenter le nombre de ses sectateurs, en attirant à lui tous les ennemis de Jésus-Christ, il finira par se déclarer lui-même *ouvertement contre Jésus-Christ* et contre les Chrétiens qui ne voudront pas apostasier.² »

(1) *Mor. in Job. l. 34. c. 31-32.*

(2) Bible de Vence. *Diss. sur l'Antech.*

Écoutons saint Thomas d'Aquin sur le même sujet :

« Pour attirer à lui les Juifs, l'Antechrist s'annoncera comme étant le Messie promis dans la loi, et il reconstruira le temple de Salomon, déclarant qu'il veut le culte mosaïque. *Il affirmera qu'il vient détruire toute idolâtrie, s'élevant au-dessus de tout ce qui est appelé dieu par les païens*, et de ce qui est adoré comme Dieu par les chrétiens, ¹ quoiqu'au fond de son cœur, son but sera de détruire le culte du vrai Dieu et le vrai sacrifice.

» Pour attirer à lui les idolâtres, il s'élèvera une statue par laquelle il fera rendre des oracles, à l'aide de *l'esprit du mal*. *Et faciet ut quicumque non adoraverit imaginem bestiæ occidatur.* ²

» Pour attirer à lui les chrétiens, il se donnera pour le Christ dont le second avènement est promis dans l'Évangile, il feindra de mourir et de ressusciter, et, par la puissance satanique, il s'élèvera dans les airs. ³

(1) Ce qui n'aurait rien d'opposé au mahométisme qui affecte de reconnaître la mission de Moïse et même celle de Jésus-Christ, mais en les reniant au fond l'une et l'autre, aussi bien que la révélation primitive, puisqu'il rejette la rédemption qui est l'âme ou l'unité de toutes les trois. Nous verrons plus loin comment toutes les erreurs pourront se donner la main contre l'éternelle vérité.

(2) Apoc. 18. 15.

(3) On sait que Simon le Magicien fit la même chose. Ce ne sont pas seulement les plus illustres écrivains du christianisme, saint Justin, saint Cyrille de Jérusalem, saint Ambroise, saint Augustin, Théodoret, etc., qui parlent du vol de Simon comme d'un fait avéré, mais ce sont aussi des auteurs païens, Suétone et Dion Chrysostôme. Ceux-ci rapportent, en effet, qu'un magicien entreprit de voler dans les airs en présence de Néron. Par ses prestiges, cet imposteur se fit appeler : *La grande vertu de Dieu*, et c'est la réputation qu'il s'était acquise dans son pays, qui l'enhardit à se rendre à Rome où la foi du prince des apôtres triompha une seconde fois de son orgueil. Les Romains l'avaient pris pour un dieu, et d'habiles critiques, parmi lesquels sont les Bollandistes, selon la remarque de Feller, prouvent qu'une

» L'efficacité de ses fraudes sera secondée par la prédication et par les miracles de ses faux apôtres et de ses faux prophètes : « *Vidi aliam bestiam ascendentem de terra* » et *habebat cornua duo similia Agni,*¹ » scilicet doctrinam et gratiam faciendi miracula. Il croitra donc en audace, et finira par déposer toute ruse et par enseigner sans déguisement le blasphème, en niant la divinité de Jésus-Christ.² »

Il s'opposera alors ouvertement au vrai Dieu et à son Fils : *Negans Patrem et Filium.*³

« Saint Jérôme remarque qu'il ne faut pas confondre dans le texte de saint Paul *adversatur* avec *extollitur*; et que ces deux expressions renferment deux caractères différents de l'Antechrist : il sera opposé à Jésus-Christ, et il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu : *Qui adversatur Christo, et extollitur supra omne quod dicitur Deus.*

» Il s'opposera donc à Jésus-Christ; et c'est pour cela même qu'il est appelé Antechrist : *Qui adversatur Christo, et ideo vocatur Antichristus.* Mais l'Apôtre ne dit pas qu'il s'opposera au culte des idoles, il dit seulement qu'il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu. S'il interdisait le culte des idoles, il trouverait de l'opposition chez les infidèles, mais laissant subsister ce culte, il se contentera de se faire adorer comme le premier de tous les dieux, et l'éclat

statue lui fut érigée à Rome dans l'île du Tibre. — Quant à la possibilité intrinsèque de cette espèce d'ascension, voyez l'Évangile de saint Mathieu, c. 4. v. 5 et 8.

(1) Apoc. 13. 11.

(2) Saint Thomas d'Aquin. *Tract. de Adv. Antich.* p. 56-64. Leod. 1842.

(3) I. Joen. 2. 22.

de sa puissance lui attirera de la part des infidèles cet hommage qui laissera subsister leurs autres superstitions : *Et extollitur supra omne quod dicitur Deus.* »

Saint Jean le fait assez entendre lorsqu'il parle de la bête de Daniel, ou de l'empire idolâtre qui était, qui n'est plus et qui doit revenir.¹ »

« Il y a plus : saint Jean dit expressément² que ceux qui adoreront la bête, adoreront aussi le dragon, c'est-à-dire le démon même dans les idoles. *Ils adorèrent*, dit saint Jean, *le dragon qui avait donné sa puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, en disant : qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle?* Voilà deux cultes bien distingués, et qui subsistent en même temps : le culte du dragon et le culte de la bête, le culte du démon et le culte de l'Antechrist qui, en tolérant le culte idolâtrique, se contentera de s'élever au-dessus de toutes les idoles : *Et adoraverunt draconem, qui dedit potestatem bestiæ : et adoraverunt bestiam, dicentes : Quis similis bestiæ.* »³

L'Antechrist ne sera donc opposé qu'au vrai Dieu et à Jésus-Christ son Fils unique, un seul Dieu avec son Père.

(1) Apoc. 17. 8..

(2) Ibid. 13. 4.

(3) Bible de Vence, *Diss. sur l'Antechrist*. — L'auteur de cette dissertation dit encore de l'Antechrist : « Saint Paul l'appelle l'homme de péché. « Ne croyons donc » point, dit saint Jérôme, que l'Antechrist soit, comme quelques-uns le pensent, » Satan ou quelque démon : mais croyons que ce sera quelqu'un d'entre les hommes » en qui Satan habitera réellement : *In quo totus Satanus habitaturus sit corporaliter.* » (Hier. *In Dan.* 7.). — Cependant, il ne faut pas en conclure que Satan habitera substantiellement et hypostatiquement dans cet homme, comme la divinité en Jésus-Christ, mais seulement que toute la malice de Satan se trouvera en lui, qu'il sera animé plus qu'aucun autre de l'esprit de Satan. C'est aussi ce que dit saint Jean Chrysostôme. « Ce sera un homme qui possédera toute la puissance de Satan. » (Chrys. *in II. Thess. hom.* 3.) — Voilà pourquoi il parodiara sacrilègement le Christ et dira avec blasphème : *Ego et Pater unum sumus*. La bête sera adorée avec le dragon.

Le grand adversaire tolérera tout, excepté le vrai christianisme. Il ne persécutera que l'Église seule. Il protégera toutes les erreurs ; il favorisera tous les cultes et le culte de tous les dieux ; il se fera reconnaître lui-même comme un dieu : *Ostendens se tanquam sit deus* (Gr. *Αποδεικνύοντα ἑαυτὸν ὅτι ἐστὶ Θεός.*), et comme le plus grand de tous : *Supra omne quod dicitur deus aut colitur.*

« C'est ainsi que son image, à laquelle le faux prophète fera rendre les hommages divins,¹ sera regardée comme la première des idoles.² »

On dira peut-être que l'avènement d'un semblable culte, que le retour de l'idolâtrie est désormais impossible. Mais en parlant ainsi, on ne prouverait qu'une chose : l'ignorance où l'on est de l'histoire de l'esprit humain.

« La philosophie rationaliste, aux trois principaux âges de son existence, dans l'Inde antique, à l'époque grecque-romaine, et dans les temps modernes, a toujours parcouru le même cercle, suivant les mêmes chemins pour venir se briser sur le même écueil. — Un combat plus ou moins long s'engage d'abord entre le spiritualisme et le sensualisme ; suit une trêve où le doute envahit les esprits, c'est le moment du scepticisme ; l'éclectisme, qui n'est qu'un scepticisme mitigé et tourmenté du besoin de croire, lui succède. Puis, sur le fond du panthéisme, qui clôt toute ère philosophique, naissent et se développent la théurgie ou les sciences magiques et superstitieuses.³ »

(1) Apoc. 13. 14 et 15.

(2) Bibl. de Vence, loc. cit.

(3) *Comment finissent les philosophies*, par A. Dechamps.

C'est cette dernière philosophie qui a prêté sa puissance à Julien l'Apostat, lorsqu'il tenta la reconstitution de l'empire idolâtre.

Pourquoi cette tentative ne se renouvellerait-elle plus ? N'a-t-on pas dit déjà des travaux modernes sur le paganisme : *L'ombre de Julien dut tressaillir en entendant relever sa thèse, et proclamer que le paganisme pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme.*¹

Il ne faut jamais oublier, sans doute, que *devant Dieu, mille ans sont comme un jour*,² et il ne faut pas se hâter de voir dans les erreurs contemporaines la préparation prochaine et dernière à l'idolâtrie future. Mais si saint Paul annonçant cette idolâtrie où l'homme *s'affirmera Dieu et s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu*, l'a vu en germe dans le premier siècle : *Mysterium jam operatur iniquitatis*,³ peut-on douter, sans faiblesse intellectuelle, que ce germe se soit développé depuis ? Et faudra-t-il, de peur de passer pour visionnaire, résister à l'évidence et ne pas voir ce qui saute aux yeux ? Faudra-t-il nier que ce qui se passe aujourd'hui nous fasse très-bien comprendre ce qui pourra se passer un jour ?

Le panthéisme n'a-t-il pas relevé la tête ? La doctrine du dieu-humanité et même du dieu-homme, timide et voilée d'abord, n'a-t-elle pas déchiré ses voiles ? Ne parle-t-elle pas à cette heure dans les premières chaires de l'Europe savante ?

Ce que Hegel a dit avec une nuageuse emphase, ses disciples ne le redisent-ils pas, les uns avec prudence,

¹) *Études d'hist. relig.* par M. Renan, p. 48.

²) II. Petr. 3. 8.

³) II. Thess. 2. 7.

les autres avec une audacieuse clarté, en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Russie, dans le Nouveau-Monde?

Le maître avait dit : « L'être même, c'est la définition métaphysique de Dieu ;¹ mais l'être en tant qu'être, n'est que le néant,² l'être pur n'est qu'une *pure abstraction* ;³ Dieu n'est Dieu qu'en tant qu'il se connaît, et il ne se connaît qu'en tant qu'il a conscience de lui, *dans l'homme.* »

Les disciples ont repris :

« Non-seulement la substance universelle n'est pas sans les individus, mais elle n'a d'être et de réalité que dans et par les individus. Prise à part, elle n'est ni cause ni principe de l'être ; elle *n'est qu'une abstraction de l'esprit.*⁴ »

« Dieu n'est donc, ajoute un autre, *que l'ombre projetée par l'homme sur le ciel.*⁵ »

Aussi, s'écrie un troisième, « ma tâche est d'affirmer l'homme, nié pendant près de deux mille ans par les sophistes religieux et scholastiques. La science, la conscience qu'un homme a de son Dieu *n'est autre chose qu'un nom* pour désigner la science qu'il a de son *moi*. Son Dieu, c'est son âme manifestée : l'homme s'adore lui-même et ne peut pas ne pas s'adorer.⁶ »

(1) Hegel *Log.* § 85.

(2) Ibid. § 86.

(3) Ibid. § 87. — Voyez l'*Etude sur la sophistique*, par le P. Gratry. p. 140.

(4) M. Vacherot. *Hist. de l'École d'Alexand.* tom. 3. p. 479.

(5) *Etud. sur la sophist.* p. 133.

(6) Feuerbach.

« Apprenez donc à l'homme, conclut un quatrième, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui-même, qu'il est l'alpha et l'oméga de toutes choses, l'être supérieur et la réalité la plus réelle.¹ »

Mais voici une profession de foi analogue, à l'usage des oreilles plus délicates : « Le mot Dieu étant en possession des respects de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription et ayant été employé dans de belles poésies, ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de l'abandonner. Dites aux simples de vivre d'aspiration à la vérité, à la beauté, à la bonté morale, ces mots n'auront pour eux aucun sens. Dites-leur d'aimer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous comprendront à merveille.² *Dieu, providence, immortalité, autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-être*, que la philosophie interprètera dans des sens de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage.³ Sous une forme ou sous une autre, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins suprasensibles, *la catégorie de l'idéal* (c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal) comme l'espace et le temps sont *les catégories des corps* (c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps). En d'autres termes, l'homme, placé devant *les choses belles, bonnes ou vraies*, sort de lui-même, et suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, *s'exalte, s'absorbe*. Qu'est-ce cela, sinon adorer?⁴ »

(1) Guillaume Marr.

(2) Parce que la vérité est vraie.

(3) Parce que la vérité demeure : *Veritas Domini manet*.

(4) *Etud. d'hist. relig.* par M. Renan. p. 418-419.

Dieu est donc la *catégorie de l'idéal*, ou bien, comme le dit encore le même écrivain, *le grand son unique* que rendent nos facultés vibrant simultanément.¹

Nous n'ignorons pas que les prudents de la doctrine la trouvent encore ici peu déguisée et la voudraient plus déceimment, yêtuë, mieux voilée surtout, comme elle l'était au temps des éclectiques si pleins de respect pour le christianisme, cette grande œuvre de l'*intuition* humaine, de cette sublime faculté dont le caractère est l'enthousiasme, *et qui a produit tous les prophètes et engendré toutes les religions*;² mais si le Sanhédrin des anciens s'effraie de l'audace des plus jeunes, le nombre de ceux que tout déguisement impatientie augmente tous les jours. La foi à l'*humanité faite dieu* excite en eux la révolte contre la foi au *Dieu fait homme*, au Dieu vivant, créateur, sauveur, législateur et juge du monde :

(1) *Etudes*, p 418. — M. Renan n'est cependant pas content de M. Feuerbach. Serait-ce à cause des doctrines de son confrère d'Allemagne ? Pas précisément, mais à cause de leur forme violente et de la condamnation lancée par elles contre dix-huit siècles de l'histoire de l'*esprit humain*. *L'humanité a tout fait*, dit M. Renan, *et, nous voulons le croire, tout bien fait*. — Il semble, au premier abord, que M. Renan soit plus logique que Feuerbach, car si l'humanité est la divine révélatrice, le seul Dieu vivant, il faut adorer toutes ses pensées, les dix-huit siècles de christianisme comme tout le reste, et les fsire entrer dans la grande harmonie, dans le *grand son vibrant* de nos facultés. Aussi M. Renan (p. 417.), pour n'être point sévère envers la philosophie de Feuerbach, ne veut voir dans ce qu'il y trouve de colère et de haine, qu'un *malentendu*. A la bonne heure ! — Cependant, toute réflexion faite, la logique est du côté de la haine. Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ ne veut pas de cette harmonie discordante du oui et du non ; parce qu'il veut être adoré seul ; parce qu'il refuse d'adorer l'esprit humain, comme il a refusé d'adorer l'esprit angélique révolté contre Dieu ; parce qu'il dit à l'homme adverseire, comme au démon : *Vade Satana ; Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies*. — Si donc vous n'êtes pas pour lui, vous devez être contre lui, comme Feuerbach, et vos facultés vibrant plus *logiquement*, finiront par rendre le son de la haine.

2) Relisez le cours de M. Cousin, et les œuvres de ses disciples.

« Tant que la raison humaine n'aura pas poussé *jusqu'aux dernières profondeurs du ciel* son cri de protestation; tant que l'esprit humain n'aura pas chanté sa Mar-seillaise; il ne servira de rien, disent-ils, d'affranchir les hommes.¹ » — En effet, si la raison humaine est la raison divine, comme l'affirment les maîtres, si l'esprit universel ne développe le monde qu'en se développant lui-même *en nous*,² les disciples ont raison de proclamer que l'essentiel est de s'affranchir de Dieu, de secouer le joug de tout ce qui est appelé Dieu, et de faire la déclaration des droits divins de l'homme.

« Commençons par renvoyer dans le ciel le Père éternel. Sa présence parmi nous ne tient plus qu'à un fil, le budget. Coupez la corde. Vous saurez ce que la révolution doit mettre à la place de Dieu.³ — La révolution ne pactise point avec la Divinité.⁴ »

N'est-ce pas un des caractères distinctifs de notre époque, qu'elle puisse entendre de pareils blasphèmes sans s'émouvoir? Aussi, ne les vomit-on sans ménagement, que parce qu'on sait qu'elle n'en frémissa pas, et qu'ils sortent eux-mêmes de l'esprit du temps.

Comment n'en sortiraient-ils pas? L'esprit de chaque siècle vient des classes lettrées, ce qui est surtout vrai du nôtre, où la pensée des *lettrés* répandue par la presse,

(1) Préface des *Lettres réunies d'Eugène Sue et d'Edgar Quinet*. — Edition de Bruxelles.

(2) *Souvent avec paresse et lenteur*, dit Hegel. (*Hist. de la philosophie*, tom. 3, p. 518. 2^e éd.)

3) *La révolution au XIX^e siècle*, par P. J. Proudhon. p. 292.

4) *Ibid.* p. 294.

circule comme le sang dans toutes les veines de la société. Cette pensée elle-même est puisée aux sources de l'enseignement public, et celui-ci depuis un demi-siècle est livré au panthéisme. Le panthéisme y domine la philosophie, l'histoire, les sciences politiques elles-mêmes. De là viennent les *prophètes de la religion de l'avenir* où toutes les révélations du dieu-humanité se confondront *dans une unité supérieure*.¹

Mens agitat molem : Un esprit remue le corps du monde antichrétien. Ses membres le sentent sans pouvoir encore s'en rendre exactement compte. Mais les Chrétiens savent ce que sera cette révélation de l'esprit attendu *qui doit relier tous les cœurs* ;² ils savent que les sectes se fondront un jour dans la grande *unité de la négation* contre la seule unité véritable, l'*unité de la foi*. La catholicité ne disparaîtra jamais. L'Eglise qui seule, dans ses trois états d'Eglise primitive, mosaïque et chrétienne, embrasse tous les temps malgré la diversité des âges, apparaîtra toujours seule catholique, c'est-à-dire la même partout, malgré la diversité des lieux, et fera à jamais seule le même acte de foi

(1) « Mahomet, dit M. Laurent, est un prophète, un révélateur pour l'Orient, comme Jésus-Christ l'a été pour le monde occidental (Comme si Jésus-Christ n'avait envoyé l'apostolat universel et perpétuel qu'à l'Occident !). Il y a eu hostilité jusqu'ici entre Mahomet et Jésus-Christ, mais ils finiront par se rencontrer dans une unité supérieure. — Le plus grand obstacle à l'harmonie, c'est la prétention des chrétiens et des mahométans à une *révélation divine* exclusive, cet obstacle tombera. Dans le monde occidental, le *dogme de l'incarnation* fait place à la croyance *d'une révélation continue, progressive, par l'humanité*. Dans le monde oriental que nous nous imaginons entièrement immobile, il y eut de bonne heure des protestations contre la divinité du Coran. » (*Études*, tom. 5, p. 479-480.) — Pourquoi donc M. Laurent ne veut-il pas de Feuerbach qui dit si bien : « Ma tâche est d'affirmer l'homme nié par les sophistes religieux et scholastiques ? » — Qu'il avoue, comme M. Renan, qu'il n'existe entre eux qu'un malentendu.

(2) E. Quinet. *Lettre à E. Sue*.

dans toutes les langues : *Credo in unum Deum ; Patrem, Filium et Spiritum Sanctum. — Et unam, Sanctam, Catholicam et apostolicam Ecclesiam. — Confiteor unum-baptisma in remissionem peccatorum, et expecto resurrectionem mortuorum, et vitam venturi sæculi.* — Mais à côté de cette grande unité de la foi, de l'espérance et de la charité, apparaîtra un jour la grande unité négative de la haine du *Dieu vivant*, ce grand obstacle à l'harmonie, et qui, disent-ils, doit être renversé !

C'est la semence de cet arbre-là que saint Paul voyait germer à l'origine de l'Eglise, c'est cet arbre lui-même dont nous avons vu s'étendre les branches par les hérésies des premiers siècles, par l'arianisme, par le schisme d'Orient, par le mahométisme qui a envahi une partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe ; par le protestantisme qui a divisé le Nord et le Nouveau-Monde ; par le rationalisme enfin qui résume et consacre toutes les révoltes en divinisant le révolté. On ne peut nier que tout soit disposé pour nous faire comprendre la possibilité, et pour nous faire entrevoir par les seules données humaines, la probabilité de la division du monde en deux camps. Pendant que toutes les erreurs se confondent, les nations se mêlent et les distances s'effacent. La vérité et le mensonge se croisent d'un bout du monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair, à la lettre désormais, et sans métaphore. Supposez donc à la doctrine en vogue une personnification puissante, chose qui n'a manqué aux grandes erreurs dans aucun siècle, et vous saurez ce que ce nouveau maître pourra dire :

« Dieu est Dieu, dira-t-il aux Juifs, et Moïse fut son prophète ; Dieu est Dieu, dira-t-il aux musulmans, et

Mahomet fut son prophète; Dieu est Dieu, dira-t-il aux Indiens, aux Chinois, aux Tartares, et Brahma et Bouddha furent ses prophètes; Dieu est Dieu, dira-t-il aux chrétiens de toutes les nations, et comparant avec blasphème le Roi des siècles aux hommes vaincus par le temps, Dieu est Dieu, leur dira-t-il, et Jésus fut son prophète! — J'apporte au monde *la bonne nouvelle* de la paix, mais pour la lui donner, je viens déclarer la guerre à ceux qui ne voudront pas de la grande unité dont je suis la source. Je suis l'Esprit des christes et des prophètes; qui n'est pas pour moi est contre moi. »

L'entendez-vous le révélateur du mensonge? L'entendez-vous le faux christ, l'envoyé du grand mot vide qu'il appelle Dieu? Grand mot vide, sans aucun doute, puisqu'il exprime toutes les contradictions de l'esprit humain, toutes les prétendues révélations du *moi* divinisé; grand mot vide, manifestement, puisque semblable au panthéon de Rome païenne, il reçoit tous les dieux, même le Dieu vivant, pourvu qu'il se place au niveau des morts! C'est qu'au fond, l'Antechrist, véritable fondateur de la dernière idolâtrie, ne s'appuiera sur le nom de Dieu que pour prêcher le mépris de Dieu : *Extolletur contra omne quod dicitur Deus*, et renouvellera la grande théocratie païenne par la confusion des deux puissances, et *l'apothéose de l'homme seul* : *Ostendens se tanquam sit Deus*, donnant ainsi au panthéisme cette personnification puissante, théurgique et populaire qui lui manquait encore. — Le voilà donc l'antichristianisme dans sa dernière forme. — En Jésus-Christ, dit saint Paul, *il n'y a pas le oui et le non*, pas de contradiction, *mais l'unité*, la grande unité positive de la vérité toujours la même dans tous les temps (Au commencement

était le Verbe, et le Verbe s'est incarné,¹ et il n'est pas venu changer mais accomplir.²), et avec la grande unité de la vérité, la grande unité de l'amour, la fraternité universelle de tous les enfants de Dieu. Dans l'Antechrist, au contraire, il y aura la grande unité de négation de toute foi positive, et la grande unité de la haine de tout ce qui croit, adore, aime *autre chose que l'homme révolté contre le Dieu vivant, autre chose que l'esprit humain*, les passions humaines, la puissance humaine.³ C'est au nom de cette trompeuse unité négative, et de cette fausse union de la haine, que le chef du dernier empire antichrétien fera partout la guerre à la vérité, qui *seule* lui résistera. Ne l'entrevoiez-vous pas, la persécution universelle de la seule Église universelle, au nom de la prétendue tolérance universelle?⁴

Il nous est donc bien permis de dire avec l'Apôtre que *le mystère de l'iniquité est en travail*, et que son œuvre avance toujours. — Mais afin que notre époque ne laisse rien à désirer pour nous convaincre par elle-même de la possibilité et de la probabilité du retour de l'idolâtrie, elle joint à la doctrine qui divinise l'homme, la manie des pratiques superstitieuses. C'est que l'homme, malgré son orgueil, sent sa faiblesse, et que dans sa révolte, il invoque comme instinctivement, un rebelle plus puissant que lui.

Je n'oublierai jamais la réponse que me fit à Vienne en 1847, un savant distingué auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissout dans le rationalisme,

(1) Joan. 1. 1, 14.

(2) Matth. 5. 17.

(3) La bête et le dragon qui aura donné sa puissance à la bête.

(4) *Le livre Kwamen*. 3^e Entr.

et le rationalisme ne peut devenir populaire. Quel sera donc désormais le culte de l'erreur pour ceux qui ne voudront pas de la vérité ? » — « Tout indique, me répondit-il, l'avènement de quelque nouvelle forme de la théurgie et de la superstition. Le panthéisme populaire, sera une sorte de nouveau paganisme. » — Le souvenir de cette réponse que je rapprochai des paroles écrites dix ans plus tôt, et que je citais tout à l'heure, sur *la fin des philosophies*, me frappa et dut me frapper, quand la fièvre des *Esprits* s'empara des deux mondes. Cette fièvre, il est vrai, semble vouloir se calmer de ce côté-ci de l'Océan, mais le fait éclatant de son apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité du retour de l'idolâtrie dont saint Paul nous a parlé, et dont il a dit encore :

« L'esprit de Dieu dit ouvertement que dans les derniers temps, plusieurs abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques : *Spiritus manifeste dicit quia in novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris, et doctrinis dæmoniorum.*¹ »

Enfin, un dernier phénomène de notre âge nous aide à concevoir ceux qui nous sont annoncés pour le dernier âge. Ce n'est pas seulement la tendance instinctive à la superstition² ou au culte des esprits, chez les âmes éloignées de Dieu, mais la prétention formelle à la réhabilitation de Satan.

(1) I. Timoth. c. 4.

(2) La superstition peut exister dans le culte, lorsqu'il est faux, et dans l'objet du culte, lorsqu'on rend aux créatures le culte qui n'est dû qu'à Dieu, comme on le fait par l'idolâtrie, la divination, etc.

C'est sérieusement, magistralement, qu'on donne l'ancien serpent pour le père de la liberté et du progrès, et on ne dit plus seulement que *Mahomet et Jésus-Christ finiront par se rencontrer dans une unité supérieure*,¹ mais que le Christ et Satan s'y rencontreront à leur tour :

Et quand ils seront près des degrés de lumière
 Par nous seuls aperçus,
 Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
 Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
 Bélier de Jésus !

Ces paroles sont tombées des lèvres autrefois chrétiennes d'un grand poète² apostat, et la justice de Dieu les a laissé passer.

Aucun siècle chrétien n'a retenti de pareils chants. Ils ne sont pourtant pas ce que le nôtre a entendu de plus infâme. Satan est annoncé par des voix plus fermes et plus dévouées encore. En voici une qui parlait naguères dans les assemblées souveraines d'un grand peuple :

« Il y a plus de dix-huit siècles, un *homme* tenta, *comme nous* faisons aujourd'hui, de régénérer l'humanité. A la sainteté de sa vie, à sa prodigieuse intelligence, aux éclats de son indignation, le *Génie* des révolutions, *adver-*

(1) *Etudes*, etc., par M. Laurent, loc. cit.

(2) Nous gardons encore les professions de foi écrites par sa jeune âme à la nôtre. Qu'est-il arrivé depuis ? Est-ce Jésus-Christ qui a cessé « d'être le jour ? » cette lumière du ciel qu'aucun « flambeau » ne remplace ? N'est-ce pas plutôt l'œil de l'âme qui n'a plus su en supporter l'éclat ? — *De corde exiunt cogitationes mæla*. — N'est-ce pas aussi que, voulant plaire à la foule, cette âme sonore a voulu répondre à toutes les voix ? *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quam a solo Deo est, non queritis ?*

saire de l'Éternel, crut reconnaître un fils. Il se présenta à ses yeux et lui dit, en lui montrant les royaumes de la terre : Je te les donne tous, si tu veux me reconnaître pour ton auteur, et m'adorer. — Non, répondit le Nazaréen : j'adore Dieu, et je ne servirai que lui seul. — L'inconséquent réformateur fut crucifié. Après lui, pharisiens, publicains, prêtres et rois reparurent, plus oppresseurs, plus rapaces, plus infâmes que jamais, et la révolution vingt fois reprise, vingt fois abandonnée, est restée un problème. *A moi, Satan, qui que tu sois, démon que la foi de mes pères opposa à Dieu et à l'Église !* Je porterai ta parole, et je ne te demande rien.

» Je sais que ceux qui demandent ce que nous mettons à la place du gouvernement, ne manqueront pas de nous demander encore ce que nous mettons à *la place de Dieu*.

» Je ne recule devant aucune difficulté. Je déclare même, dans la sincérité de ma conviction, à la différence des anciens athées, que tel me paraît être, en effet, le devoir de la philosophie. Je conviens que de même qu'il ne suffit pas d'abroger le gouvernement, si on ne le remplace par autre chose, de même *nous ne viendrons à bout d'expulser Dieu*, qu'en dégageant *l'inconnue* qui, dans l'ordre des conceptions humaines et des manifestations sociales, lui succède.¹ »

Quel sera donc ce successeur de Dieu dans l'antichristianisme? Mais on vient de vous le dire : c'est celui que le Christ eût dû écouter et adorer, celui qu'il faut opposer à

(1) *La Révolution au XIX^e siècle*, par P. J. Proudhon, p. 290-291.

Dieu et à l'Eglise, celui dont on porte la parole et qu'on invoque ainsi :

« Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles ni bonnes; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde. Que serait sans toi la justice? un instinct; la raison? une routine; l'homme? une bête. Toi seul animes et fécondes le travail, tu anoblis la richesse, tu sers d'excuse à l'autorité, tu mets le sceau à la vertu. Espère encore, proscrit! Je n'ai à ton service qu'une plume; mais elle vaut des millions de bulletins.¹ »

Le père de l'idolâtrie que la magie invoquait en secret depuis la chute des idoles, obtient donc de nouveau des hommages publics; et nous avons eu raison de dire que l'homme, malgré son orgueil, sent sa faiblesse, et que dans sa révolte, il invoque comme instinctivement, un rebelle plus puissant que lui.

(1) *La justice dans la révolution, etc.* — C'est dans le même ouvrage que M. Proudhon qualifie ses doctrines d'*athéistes*, tendant à *éliminer Dieu comme inutile*. Il y signale encore les prêtres comme les *ennemis du genre humain*, renouvelant ainsi dans les termes mêmes cités par Tacite, l'accusation portée contre les chrétiens, lors des sanglantes persécutions de l'empire idolâtre. Comment le premier écrivain de la révolution ne verrait-il pas dans les chrétiens *des ennemis du genre humain*, quand il ne voit en Jésus-Christ qu'un traître à sa mission, un infidèle à l'*Esprit* qu'il refusa d'adorer? L'Oraison dominicale n'est-elle pas la révélation du cœur de l'Homme-Dieu, le divin résumé de l'Evangile? Eh bien! cette prière qui dit tout à tous, en exprimant ce que tous doivent dire à Dieu, M. Proudhon l'appelle un *tissu d'idées niaises, contradictoires, immorales même et impies, un incompréhensible galimatias!* M. Proudhon est invariablement fidèle à la logique de l'*Esprit* qu'il sert. Rien de plus incompréhensible, en effet, rien de plus insupportable pour cet esprit que ces paroles : *Pater! sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua!* Rien de plus niais, à son sens, que

De là viendra un jour, quand la justice de Dieu le permettra, la puissance surnaturelle de l'Antechrist et de ses apôtres.

§ III.

Mais *il n'y pas de surnaturel*, nous a dit un membre de l'Institut de France, celui-là même qui appelle Dieu : *Le grand son unique rendu par nos facultés vibrant simultanément.*

Qu'il n'y ait pas de surnaturel pour celui qui tire Dieu du sein de sa nature, comme le son d'une lyre, cela se conçoit;¹ mais pour le reste du genre humain, il en est tout autrement. La nature humaine croit au surnaturel par

celle-ci : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*; rien de plus contradictoire à son orgueil et à ses desseins que cette humble prière : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen.* — Les blasphèmes de la grande secte moderne n'auraient cependant pas la force d'émouvoir les sages de la politique, s'ils n'outrageaient que Dieu; mais de Dieu, ils descendent droit à eux, et la grande plume révolutionnaire ajoute : *Que la société n'a pas le droit de punir le coupable : que l'assassin devant ses juges peut lui dire qu'il rejette leur code, PARCE QU'IL NE CROIT PAS EN LEUR DIEU et en leur société, dans laquelle il n'a pas reçu sa part.* — Faut-il espérer que la logique de la révolution portera enfin les hommes d'Etat à apprendre leur *Pater*?

(1) « Que si vos facultés, vibrant simultanément, n'ont jamais rendu ce grand son unique que nous appelons Dieu, je n'ai plus rien à dire, vous manquez de l'élément essentiel et caractéristique de notre nature. — A ceux qui, se plaçant au point de vue de la substance, me demanderont : Ce Dieu est-il ou n'est-il pas? — Oh! Dieu! répondrai-je, c'est lui qui est et tout le reste qui paraît être. » (*Etudes*, par M. Renan. p. 448.) — Voilà comme on se tire d'affaire. Après avoir dit : Dieu n'est qu'un son, un mot exprimant la catégorie de l'idéal, une abstraction en soi, qui n'a de réalité que dans le monde et en nous, on sent l'objection venir : Mais alors, Dieu n'existe pas? — Et on répond : Mais si, c'est lui qui est tout et le reste n'est rien. Et l'on se frotte les mains comme si on n'avait pas redit la même chose : C'est nous qui sommes Dieu, hors de nous pas de Dieu : Dieu est tout, le reste rien, c'est-à-dire, hors du monde rien n'est Dieu.

cela seul qu'elle croit au Dieu vivant, créateur de toutes choses, visibles et invisibles. Rien n'est surnaturel pour Dieu, parce que rien ne lui est supérieur. Ce qui est surnaturel pour l'homme, c'est ce qui dépasse indubitablement les forces de sa nature; et ce qui est surnaturel pour toute créature, c'est ce qui dépasse les forces de tout être créé.¹ Ce qui est surnaturel pour l'homme, ne l'est donc pas toujours pour des natures supérieures à l'homme.

Existe-t-il de ces natures? Que sont-elles? Que peuvent-elles?

« Qu'il y ait dans le monde, dit Bossuet, un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très-graves, et dans des circonstances qui les rendent très-assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens, et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples par diverses illusions, et par des prédictions trop précises

(1) Voyez ci-dessus, p. 242-245.

pour venir purement par la connaissance des astres. Il faut y ajouter encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuaient à la vertu des démons. Ces oracles trompeurs et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, Chrétiens, sinon à quelque cause occulte, qui, se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusion, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très-constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux : jusque-là qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser, et pour se les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient découvert trop manifestement la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés ; il les voulait faire passer pour de saintes et mystérieuses institutions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des platoniciens. Or, ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce

soit pour appuyer ce que nous croyons, par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique; mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres qui étaient leurs esclaves, et dont ils étaient les divinités.

» D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile; puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du nouveau Testament.¹ »

Mais quel est précisément le caractère de ces esprits, et quelles sont leurs forces ?

» Chaque créature, répond encore Bossuet, a ses caractères propres avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immuable solidité, et l'eau sa liquidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant une lumière infinie, il ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence toutes ces diverses perfections qui sont dispersées deçà et delà dans le monde: toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la

(1) Bossuet. *Serm. sur les démons*, 1^{er} Dim. de carême.

grâce sont dérivées dans les créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois, Chrétiens, qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétale, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent, et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies ; et c'est de cette race que sont les démons.

» Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature ? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très-constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie ? Et les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toucher de très-près à la majesté divine ? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles,

la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paraît quelquefois de si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; aussi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la connaissance de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice; de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu; et ainsi c'est le Créateur que je loue pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

» Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu? Que nous autres pauvres mortels, abimés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la voie de Dieu; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille ennemis domestiques, qui étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine: qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très-bien qu'il était la souveraine béatitude, c'est ce qui est

terrible; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraie; c'est par où je reconnais très-évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

» Les fous marcionites, et les manichéens encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étaient méchants par nature: ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement; et de là ils concluaient que la malice était une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très-expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge, mais qu'« il n'est pas demeuré dans la vérité: *In veritate non stetit.*¹ » Que s'il n'y est pas demeuré, il y avait donc été établi; et s'il est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice? Ne comprenez-vous pas que Dieu étant lui seul la règle de toutes choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir; et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-ce pas assez de vous dire que les anges étaient créatures, pour vous faire entendre très-évidemment qu'ils n'étaient pas impeccables?

» Dieu est tout, ainsi qu'il disait à Moïse: « Je te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence;² » et puisqu'il est tout, il s'ensuit très-évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes; elles ne sont autre chose que ce qu'il plait à Dieu de les faire. Ainsi le néant est

(1) Joan. 8. 44.

(2) Exod. 33. 49.

leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu ; de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant, par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « De même qu'une peinture, bien qu'elle représente tous les linéaments de l'original, ne saurait exprimer sa vigueur, étant dépourvue de vie et de mouvement : ainsi, dit ce grand personnage, les natures spirituelles et raisonnables expriment en quelque sorte la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles sont ses images ; mais elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pouvoir pécher. *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret, non habens motum ; ita et anima imago spiritus solam vim ejus exprimere non valuit, id est, non delinquendi felicitatem.* » De là il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de la liberté les a trop charmés ; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste ; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu ; et quittant cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie

(1) *Adv. Marcion.* l. 2. n. 9.

éternelle devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les démons ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

» Voilà, voilà les ennemis que nous avons à combattre aussi malins à présent qu'ils étaient bons dans leur origine, aussi redoutables et dangereux, qu'ils étaient puissants et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connaissances leur sont demeurées; et en voici la solide raison, que la théologie nous apprend.

» Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit? en se retirant lui-même de ces esprits ingrats et superbes: et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connaissances, tout leur pouvoir, en un mot tout ce qui leur servait d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice: ce qui leur arrive, selon cette juste, mais terrible maxime, que « chacun est puni » par les choses par lesquelles il a péché: *Per quæ peccat*

» *quis, per hæc et torquetur.*¹ » O anges inconsidérés ! vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendus orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées ; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel : vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-mêmes. Comment cela arrivera-t-il, chrétiens ? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures ; tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'Apôtre nous crie, dans l'épître aux Ephésiens : « Revêtez-vous, mes frères, des armes de Dieu, parce que » nous n'avons point à combattre contre la chair ni le » sang,² ni contre des puissances visibles. »

» Pénétrons la force de ces paroles ; ne voyez-vous pas que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière ? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur ; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang : les puissances qui s'opposent à nous, sont des esprits purs et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons

(1) Sap. 11. 47.

2, Ephes. 6. 11, 12.

une petite boule. « Ce sont en effet les princes du monde, » dit le saint Apôtre; ce sont des malices spirituelles, *spiritualia nequitiae*: » où il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées; mais que par une rage désespérée ils les ont toutes converties en malice. ¹ »

Mais jusqu'où s'étendent ces *forces naturelles*?

Les démons peuvent-ils séduire les hommes en faisant des miracles?

C'est en ces termes que saint Thomas d'Aquin pose la question. Il va la résoudre lui-même; mais ne perdons pas de vue en l'écoutant, que la puissance naturelle des esprits de mensonge est tout entière sous la main de Dieu qui l'enchaîne. Quand Dieu la déchaîne, c'est-à-dire ne la retient pas, et qu'il la laisse s'exercer dans certaines limites, ce n'est jamais qu'avec justice et avec sagesse, ou pour éprouver les bons, ou pour châtier les obstinés, ou pour manifester sa puissance devant laquelle toute force n'est que faiblesse.

« Si l'on prend le mot de miracle dans son acception propre, dit saint Thomas, il n'y a que Dieu qui puisse en faire. Les démons ainsi que toutes les créatures en sont incapables. Car le *miracle proprement dit* est une déro-

(1) La distinction des bons et des mauvais anges, dont il est parlé dans l'Écriture sainte, se rapporte évidemment à la distinction des bons et des mauvais génies, dont il est fait mention dans l'histoire des différents cultes. L'erreur des gentils, qui ont fait de ces génies autant de dieux auxquels ils ont offert des sacrifices, en se figurant les uns comme gouvernant *seuls* le monde, les autres comme étant les auteurs du mal, ne peut-elle pas être regardée comme une altération du culte (primif) et catholique qui nous donne les anges comme ministres du Tout-Puissant, et les démons comme les ennemis de Dieu et des hommes? *Omnes dii gentium damonia.* » (Card. Gousset. *Theol. dogm.* p. 3. c. 4.)

gation à l'ordre de toute la nature, et toute puissance créée est nécessairement comprise dans cet ordre et soumise à ses lois. Cependant on donne quelquefois dans un *sens large* le nom de *miracle* à ce qui dépasse les forces humaines sous le rapport de l'intelligence et de la volonté. Les démons peuvent en ce sens faire des miracles qui étonnent les hommes, parce qu'ils ont plus de *connaissance* et de *puissance* qu'eux. — Mais il faut savoir que quoique les œuvres de cette nature produites par les démons ne soient pas, comme elles nous le paraissent, de véritables miracles (c'est-à-dire des dérogations à l'ordre de toute la nature, aux lois de la nature), cependant elles ont leur *réalité*. — Ainsi, le feu du ciel a réellement consumé les serviteurs de Job et ses troupeaux, et la tempête qui a fondu sur sa maison a tué en réalité ses enfants. Ces œuvres furent produites par Satan, et comme le dit saint Augustin, elles n'étaient pas de simples illusions.

» La puissance des démons, conclut saint Thomas, étant limitée comme celle de toute créature, ils ne peuvent donc faire des miracles proprement dits; mais si, par miracle, on entend tout ce qui surpasse les facultés de l'homme, ils peuvent faire de ces sortes de prodiges, dans un but de séduction.¹ »

Benoit XIV établit les mêmes principes en disant : « *Ex his (quæ dicta sunt) inferri posse videtur, effecta insolita et miranda quæ excedunt vires et facultatem naturæ creatæ visibilis et corporeæ nobis notæ, miracula esse, sed minora illis, quæ excedunt vires et facultatem totius naturæ creatæ.*² »

(1) *Sum. theol.* p. 1. q. 114. a. 4.

(2) *De Serv. Dei Beatificatione*, l. 6.

Après avoir établi cette vérité, saint Thomas se fait trois objections :

« Les vrais miracles, dit-il, supposent une modification, un changement dans les corps. Or, les démons ne peuvent faire changer un corps de nature. Donc, ils ne peuvent pas faire de vrais miracles.

» La matière, répond le savant docteur, n'obéit pas aux bons et aux mauvais anges à volonté, au point que les démons puissent, par leur puissance, faire passer une matière d'une forme dans une autre. Mais ils peuvent, pour produire de semblables effets, employer les principes producteurs qui existent dans les éléments de ce monde. (Ils peuvent, *applicando activa passivis*, produire des effets merveilleux, exciter, par exemple, tout à coup un incendie.) C'est pourquoi il faut reconnaître que les démons (*si Dieu le permet*) peuvent opérer toutes les transformations des êtres matériels qui peuvent être l'effet d'une force naturelle et qui sont produites par les principes producteurs dont nous venons de parler, pourvu qu'ils mettent en œuvre ces principes eux-mêmes.

» Cependant, parmi les œuvres merveilleuses dont le démon est l'auteur, il en est de purement illusoires. Cette illusion peut avoir deux causes. 1^o Elle peut être produite au dedans de nous, parce que le démon a le pouvoir d'agir sur l'imagination et sur les sens au point de faire voir les choses autrement qu'elles ne sont. 2^o Elle peut être produite extérieurement. Car, puisque le démon peut (*si Dieu n'enchaîne pas sa puissance*) se former un corps aérien de telle forme et de telle figure qu'il lui plaît, et se rendre visible par ce moyen, il peut par la même raison donner à

tout être matériel la forme qu'il veut, et le faire passer pour une chose d'une autre espèce. »

C'est ainsi que les mages de Pharaon, par la vertu des démons, ont semblé produire des serpents; ou bien, s'il faut admettre avec saint Thomas, qu'ils en aient produit de véritables, ce n'aura été que par substitution. La puissance qu'ont les anges et les démons d'enlever les corps, et par conséquent d'en substituer d'autres en leur place, est démontrée en plusieurs endroits de l'Évangile, par exemple au chapitre IV^e de saint Matthieu.

« Cependant, s'objecte encore saint Thomas, il semble que les démons ne puissent pas séduire les hommes par de vrais miracles, car la puissance des démons se manifestera surtout dans les œuvres de l'*Antechrist* qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, comme le dit saint Paul aux Thessaloniens. Donc à plus forte raison les démons ne font-ils dans les autres temps que de faux miracles ou des prodiges trompeurs. »

A cette deuxième objection, saint Thomas répond avec saint Augustin, « que les œuvres de l'*Antechrist* seront des miracles trompeurs, des prodiges menteurs, ou parce qu'il fera illusion en paraissant faire ce qu'il ne fera pas réellement, ou parce que s'il fait de *vrais prodiges*, ils entraîneront dans l'*erreur* ceux qui y croiront. »

« Mais un argument qui prouve le pour et le contre n'a pas de valeur, s'objecte finalement saint Thomas. Si donc les démons peuvent faire de *vrais miracles* pour persuader l'erreur, les miracles ne peuvent plus être employés comme

preuves pour établir la vérité de la foi; ce qui n'est pas admissible, puisqu'il est dit dans saint Marc¹ que *le Seigneur agissait et qu'il confirmait la parole des apôtres par des miracles.*

» Mais quand les magiciens font des choses semblables à celles qu'opèrent les serviteurs de Dieu, répond le docteur angélique, ils ont une *fin différente*, et n'agissent pas avec la même puissance.² »

C'est ainsi, en effet, que les mages de Pharaon furent vaincus par les miracles de Moïse; les prophètes de Baal par Elie, et Simon le Magicien par saint Pierre.

La *grandeur* des œuvres, et la *fin* ou le but où elles tendent, font aisément discerner leur principe.

On dira peut-être : Mais les miracles sont faits pour confirmer la doctrine, et vous recourez maintenant à la doctrine pour discerner les miracles ?

Non; mais nous ne divisons pas ce que Dieu unit toujours, sa lumière et sa force, sa sagesse et sa puissance; nous disons qu'il a donné à l'homme de quoi reconnaître l'une et l'autre; que les miracles sataniques ne tromperont jamais que ceux qui aimeront à être trompés, ceux qui, selon l'admirable parole de saint Paul, *se laissent porter à l'iniquité, parce qu'ils n'aiment pas la vérité*;³ et que là est la raison de la justice terrible qui *permet leur séduction par les prodiges de l'esprit de mensonge*, selon la pensée du même apôtre.⁴

(1) Marc. 16. 20.

(2) Loc. cit.

(3) II. Theas. 2.

(4) Ibid. — « Quels que soient les artifices de l'ange de ténèbres qui se transforme en ange de lumière, on peut toujours facilement, avec le secours de la grâce,

Jésus-Christ n'est pas seulement plein de *puissance*, mais plein de *grâce* et de *vérité*. La force, la lumière et la sainteté de Dieu apparaissent en lui tout à la fois. Ses œuvres dépassent l'action de toute force créée : les paralytiques se lèvent et s'en vont à sa voix, les lépreux sont purifiés d'une seule parole, les boiteux se redressent et bondissent, les aveugles voient, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés, et les âmes coupables renaissent dans les larmes. Sa parole resplendit de l'éclat incomparable de l'unité de la vérité : *Je ne suis pas venu changer, mais accomplir*, et il rend les cœurs brûlants en faisant voir réalisées en sa personne toutes les choses annoncées de lui dans la loi, les Psaumes et les Prophètes; sa doctrine enfin n'attire l'âme que par la sainteté, en proposant à l'homme de triompher de lui-même pour conquérir Dieu, de vaincre la triple concupiscence pour puiser la vraie vie à la source de l'amour qui seul peut éteindre la soif divine de la nature humaine.

La force de Dieu apparaît ainsi dans ses œuvres, la sagesse immuable de Dieu dans sa parole, la sainteté de Dieu dans la loi d'amour qui élève l'homme au-dessus du monde et de lui-même.

Le contraire apparaîtra dans l'Antechrist : il affectera d'abord, sans doute, la *ressemblance de l'Agneau*, mais il parlera enfin *comme le dragon*, et ce sera par la triple concupiscence qu'il s'attachera tous les infidèles au témoignage de Dieu et au témoignage de l'âme.

qui ne manque à personne, discerner les prédictions divines et les miracles où se montre *le doigt de Dieu*, des prédictions, des prestiges, et même des prodiges *sur-humains*, que Dieu permet quelquefois pour éprouver le juste ou punir l'orgueil de l'impie. (Gousset. *Theol. dogm.* tr. 2. p. 2. ch. 4. § 2.)

Si, par ses prodiges et par ceux des siens, il expose les élus à la séduction, il n'arrivera cependant pas à les séduire. Jésus-Christ nous en assure lui-même : *Surgent pseudo-christi et pseudo-prophetæ, et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur* (SI FIERI POTEST) *etiam electi.*¹ Ses miracles seront donc tels que les élus y trouveraient la séduction, si cela était possible, mais les âmes qui cherchent sincèrement Dieu, ne peuvent être trompées par l'esprit de mensonge. Jésus-Christ, d'ailleurs, en nous parlant des épreuves à venir, nous a dit que les faux christes seront à jamais impuissants à imiter le véritable, ni dans son premier, ni dans son second avènement. Ils ne viendront ni souffrir, ni mourir pour le salut des hommes, ni juger les ingrats avec l'éclat de la toute-puissance : « *Car, comme l'éclair qui sort de l'Orient paratt tout à coup jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. Et partout où se trouvera le corps, les aigles s'assembleront.* »² »

Les aigles sont les âmes qui cherchent la lumière, qui aiment la vérité, et suivent l'attrait de Dieu qui les élève au-dessus de ce qui passe. Si cela est vrai de la grâce, que sera-ce de la gloire ? Quand Jésus-Christ paraîtra, tous ces aigles voleront à lui.

Mais si, dès cette vie, l'Agneau nous attire à Dieu en nous portant à l'amour de la lutte et de la croix ; le dragon nous détache de Dieu en flattant nos passions, et personne ne lui cède qu'avec la conscience sourde de son esclavage. Ceux donc qui se laisseront séduire par sa puissance, ne seront séduits que par leur faute, et Dieu ne permettra

(1) Matth. 24. 24.

(2) Ibid. 24. 27.

cette séduction que par un acte de souveraine justice, châ-tiant dans les hommes coupables, leurs résistances à sa lumière, *de sorte que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, et qui ont consenti à l'iniquité, soient justement condamnés.*¹

Encore une fois donc, quelle que soit la puissance des esprits de mensonge, elle est tout entière sous la main de Dieu qui l'enchaîne, et lorsqu'il la déchaîne, c'est-à-dire lorsqu'il ne la retient pas, ce n'est que par une providence toujours sage et toujours juste.

Cette justice s'exerce plus souvent qu'on ne pense, d'une manière cachée; mais à la fin des temps, aux jours de la grande apostasie, elle s'exercera avec éclat :

« *Satan sera délié : il sortira de sa prison, il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde; et il les assemblera pour combattre; et leur nombre égalera celui du sable de la mer.*² »

« *Et je vis sortir de la gueule du dragon, de la gueule de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs (Tres spiritus immundos in modum ranarum). Ce sont des esprits de démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de la terre, pour les assembler au combat du GRAND JOUR du Dieu tout-puissant. Voilà que JE VIENS COMME UN VOLEUR.*³ »

(1) II. Thess. 2. 41.

(2) Apoc. 20. 7.

(3) Apoc. 16. 13-15.

§ IV.

On voit que la grande persécution décrite par saint Jean au chapitre XIII^e de sa prophétie, terminera le règne de l'Antechrist et sera suivie du jugement. La durée de ce règne n'est annoncée nulle part, mais il n'en est pas de même de la durée de *la grande tribulation*, de la grande et dernière épreuve de l'Eglise universelle.

« Il lui fut donné (à la bête ou à l'Antechrist) une bouche qui se glorifiait insolemment, et qui blasphémait, et elle reçut le pouvoir de faire la guerre durant *quarante-deux mois*.

» Il lui fut donné aussi le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre, et la puissance lui fut donnée sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation. Et elle fut adorée de tous ceux qui habitent la terre, dont les noms ne sont pas écrits dès la création dans le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé. ¹ »

La persécution sera donc universelle, et durera trois ans et demi.

Mais le secours sera proportionné à l'épreuve. La vérité aura des témoins plus extraordinaires encore que les organes du mensonge, et tandis que les gentils, les sujets du nouvel empire idolâtre fouleront aux pieds la ville sainte, c'est-à-dire l'Eglise de Jésus-Christ, pendant quarante-deux mois, ²
« *Je donnerai à mes deux témoins*, dit le Seigneur, de

(1) Apoc. 13. — Voir la note relative à ces prophéties, dans l'Appendice.

(2) Ibid. 41. 2.

prophétiser (aussi) durant mille deux cent soixante jours.¹ »

Cette prédication des deux témoins de Dieu sera prodigieuse :

» Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui sont devant le Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, il sortira de leur bouche un feu qui dévorera leurs ennemis. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie pendant le temps qu'ils prophétiseront ; et ils ont le pouvoir de changer les eaux en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils le voudront. *Et après qu'ils auront achevé leur témoignage*, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera ;² et leurs corps demeureront étendus dans les places de la grande ville, qui est appelée spirituellement Sodome et Egypte, où leur Seigneur même a été crucifié.³ Et les hommes de diverses tribus, de peuples, de langues et de nations différentes, verront leurs corps durant trois jours et demi, sans vouloir permettre qu'on leur donne la sépulture. Les habitants de la terre se réjouiront de les voir en cet état ; ils feront des festins, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, *parce que ces deux prophètes auront fort tourmenté ceux qui habitaient la terre* (en les pressant avec puissance de

(1) 42 mois de 30 jours, selon la computation hébraïque, font 1260 jours.

(2) Quoique la prédication des deux témoins doive durer le même espace de temps que la persécution de l'Antechrist, il paraît cependant qu'elle commencera auparavant. L'efficacité de leur apostolat sur les Juifs et les chrétiens qu'ils détourneront du culte de l'Antechrist, sera l'une des causes de la persécution où les martyrs seront innombrables.

(3) Jérusalem doit redevenir une des grandes cités du monde.

se convertir). Mais trois jours et demi après, Dieu répandit en eux l'esprit de vie, ils se relevèrent, et ceux qui les virent furent saisis d'une grande crainte. Alors ils entendirent une puissante voix qui venait du ciel et qui leur dit : Montez ici; et ils montèrent au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis. — Le second malheur est passé, et le troisième viendra bientôt.¹ »

Le second malheur est la persécution même de l'Antechrist, pendant laquelle, on le voit, Dieu assistera son Eglise par un apostolat surnaturel, plus puissant en paroles et en œuvres que l'apostolat du mensonge.² Aussi l'Eglise universelle donnera-t-elle à Dieu, dans cette dernière épreuve, des martyrs de toutes les nations, car la grande apostasie n'aura pas triomphé de la catholicité : « *Je vis, dit l'Évangéliste-prophète, une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue : ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes à la main. Et ils chantaient : C'est à notre Dieu et à l'Agneau qu'est due la gloire de nous avoir sauvés. — (Mais) qui sont ceux-ci qui apparaissent vêtus de robes blanches ? Et d'où sont-ils venus ? — Ils sont venus ici après avoir passé par la grande tribulation, et ce sont ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.* »³ »

Le mal triomphera donc du bien, *humainement*, et le bien ne triomphera qu'en souffrant et en mourant, jusqu'à l'arrivée du souverain Juge qui triomphera *divinement*.

(1) Apoc. 11.

(2) Quels seront ces hommes prodigieux, ces puissants témoins de Dieu ? Voyez la note *in fine*.

(3) Apoc. 7. 9-14.

« Et je vis le ciel ouvert, — et celui qui s'appelle le Fidèle et le Véritable, qui juge et combat justement. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait sur la tête plusieurs diadèmes, et il portait un nom que nul autre que lui ne connaît. Il était vêtu d'une robe teinte de sang ; et le nom qu'on lui donne c'est le Verbe de Dieu. Les armées des cieus le suivaient, et il sortait de sa bouche une épée à deux tranchants. C'est lui qui foule la cuve du vin de la colère du Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. — Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées rassemblées. Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait des prodiges en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête, et qui avaient adoré son image. Ils furent jetés l'une et l'autre dans l'étang de soufre et de feu. wp. xxx

» Et Dieu fit descendre du ciel un feu¹ qui dévora ses ennemis, et le démon qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où la bête et le faux prophète seront tourmentés dans les siècles des siècles.

» Alors, je vis un trône blanc,² et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel le ciel et la terre s'enfuirent ; et il n'en resta pas même la place. Je vis ensuite les morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône : et les livres furent ouverts ; et puis on ouvrit encore un autre livre, qui est le livre de vie : et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres. Car la mer avait rendu les morts qui étaient ensevelis dans les eaux ; et la mort et

(1) C'est la conflagration du monde. (2) C'est le jugement.

le sépulcre avaient aussi rendu leurs morts; et chacun fut jugé selon ses œuvres.

» Et l'enfer et la mort furent jetés dans un étang de feu.¹ C'est là la seconde mort. Et celui qui ne fut pas trouvé dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.

» Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu; et la mer n'était plus.

» Et je vis la Jérusalem nouvelle qui venait de Dieu et descendait du ciel parée comme une épouse l'est pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du trône et qui disait : Voici le tabernacle où Dieu demeure avec les hommes; et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple; et Dieu sera leur Dieu. Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux; et la mort ne sera plus : il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé : *Prima abierunt*.

» Alors celui qui était assis sur le trône dit : Je vais faire toutes choses nouvelles : *Ecce nova facio omnia*.

» Et il dit : Écrivez : ces paroles sont très-certaines et très-véritables. — Il me dit encore : Tout est accompli :² je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. — Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie.

(1) Apoc. c. 20. — La mort, c'est la puissance persécutrice ou la bête : l'enfer, c'est le dragon et ses anges rebelles.

(2) Apoc. c. 21.

» L'Esprit et l'Épouse disent : Venez. — Que celui qui entend dise : Venez.... — Certainement je viens bientôt. Amen. Venez, Seigneur Jésus.¹ »

ÉPILOGUE.

Quelle sublime poésie! diront ceux qui craignent de croire. Qu'elle est grande cette image du jugement, et qu'elle répond bien à l'*idéal* de la justice que rien ne réalise à nos yeux! Toutes les âmes méconnues, calomniées, trahies, victimes de l'iniquité triomphante, ont rêvé cette manifestation publique des consciences. C'est à ce rêve du malheur que le christianisme donne un corps par le dogme du jugement général, par la foi au grand jour où seront jugées toutes les justices : *Cum accepero tempus, Ego justitias judicabo.*²

C'est ainsi que cette puissante religion console les douleurs humaines; et *tous les politiques sages.... souhaitent qu'elle dure!*³

Et voilà comment on croit échapper à la vérité de la fin.

Mais si le souverain Juge laisse traiter de noble rêve la vérité du dernier jour du monde; s'il souffre avec patience les paroles de l'arrogance humaine, jusqu'au lever du *soleil de justice*; il n'attend cependant pas jusqu'à ce grand jour de sa providence; pour rendre à chacun selon ses œuvres.

Le regard incrédule qui tombe peut-être sur ces lignes, ferait bien de les parcourir jusqu'au bout, car celles qui suivent le regardent lui-même :

(1) Apoc. c. 22.

(2) Ps. 74. 8.

(3) *De la prop.* l. 4. c. 7.

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium. Il est décidé que vous mourrez, et que ce qui suivra votre mort, c'est votre jugement.¹

Or, voici le jugement de l'incrédule :

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique; afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils pour juger le monde; mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné : mais celui qui ne croit pas est condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici la condamnation : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière* : parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres soient jugées. Mais celui qui vit selon la vérité, s'approche de la lumière, exposant au grand jour les œuvres qui ont été faites en Dieu.² »

Rentrez donc dans votre conscience, et *jugez-vous vous-même pour ne pas être jugé.*³ Que trouvez-vous au fond de votre âme : est-ce l'amour ou la crainte de la lumière? Si vous aimez la lumière, comment n'aimez-vous pas Jésus-Christ? Comment pouvez-vous méconnaître en lui cette lumière qui est venue dans le monde, et qui seule, luit divinement dans les ténèbres?

(1) Hebr. 9. 27.

(2) Joan. 8. 16-23.

(3) I. Cor. 11. 31.

Comment ferez-vous donc pour échapper à la clarté de Dieu? Elle éclate au dehors, elle vous pénètre au-dedans, elle vous enveloppe de tous côtés.

Vous vous êtes habitué à nous demander compte de notre foi; mais en faisant ainsi, vous avez interverti les rôles, et vous avez placé le coupable sur le siège du juge, car c'est à vous de rendre compte de votre incrédulité.

Quel droit avez-vous d'abord, de douter de Jésus-Christ, ou de le méconnaître, après avoir entendu le témoignage rendu à sa Divinité par la miraculeuse harmonie des deux Testaments?

Prouverez-vous jamais qu'un autre que Dieu ait pu prendre à témoin le passé et l'avenir, ait pu faire conspirer ainsi tous les temps à sa gloire?

Quel compte rendrez-vous donc de votre incrédulité?

Etre attendu depuis l'origine, venir, être reçu par une postérité qui dure autant que le monde, n'est-ce pas le caractère de Jésus-Christ? N'est-il pas vrai qu'on trouve en lui et qu'on ne trouve qu'en lui, la réalisation d'un dessein où tous les siècles sont compris?

Quel compte rendrez-vous donc de votre incrédulité?

Et quand vous voyez descendre de la croix le seul rayon divin qui luise dans les grandes ombres de l'histoire religieuse du monde, le seul qui éclaire la base sanglante du culte universel, quel droit vous reste-t-il de passer au pied de la croix *en secouant la tête?*¹

(1) Matth. 27. 39.

Quel moyen de méconnaître dans les traditions universelles l'altération *évidente* d'une même vérité et d'une même foi, de la foi à la vérité de la chute et de la rédemption?

Mais il ne vous a pas fallu chercher la vérité si loin, puisqu'elle est venue à vous la première, et qu'en sollicitant votre foi, elle y avait préparé votre âme.

Comment, en effet, ne pas croire à la chute, quand on en porte les traces, et à la rédemption, quand on est libre d'en goûter les fruits?

Comment ne pas croire à la solidarité de la faute ou de la tache, et à la réversibilité de l'expiation dans la grande famille, dans la grande société du genre humain, quand on y croit déjà dans toutes les autres familles et dans toutes les autres sociétés? N'avez-vous pas reconnu que vous y croyez comme tout le monde, et que vous tenteriez vainement, dans la vie pratique, de vous soustraire à cette double loi universellement et instinctivement admise à tous les degrés de la société humaine?¹ Quel droit auriez-vous donc de la rejeter dans la société des sociétés, dans la famille des familles, dans celle-là même qui est l'unique source de toutes les autres?

La foi chrétienne en nous révélant la chute dont nous sentons les suites, et la rédemption que toute âme espère,² est ainsi en plein accord avec la nature, comme elle l'est avec l'histoire. Quel droit avez-vous donc de les rejeter toutes les trois, et quel compte rendrez-vous de votre incrédulité?

(1) Ci-dessus, p. 202-210.

(2) *Omnis creatura ingemiscit...; et nos gemimus... expectantes redemptionem.*
(Rom. 8. 32.)

Mais je vous entends : vous ne comprenez pas tout? Et parce que vous ne comprenez pas tout, ne voyez-vous plus rien? Les faits cessent-ils d'être des faits, parce que leur dernière raison d'être vous échappe? Le chêne ne sortira-t-il du gland que lorsque vous aurez compris comment il en sort, et pourquoi il en sort chêne plutôt que palmier? La solidarité humaine, et la réversibilité des expiations sont des faits gravés comme la liberté et la responsabilité personnelle au fond de notre nature. De quel droit voulez-vous conserver les uns et vous défaire des autres? Encore une fois donc, quand la révélation divine éclaire l'homme, elle le trouve si bien préparé à la reconnaître, que pour la renier sciemment il faudrait qu'il se reniât lui-même.

A ce fait divin de l'harmonie de la vraie religion avec la nature et l'histoire, il faut ajouter celui de la perpétuité et de la vitalité constante de la foi chrétienne, fait auquel on ne peut rien comparer dans les annales de l'esprit humain, et qui manifeste avec éclat la source unique de la vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, toujours plus jeune que la dernière des erreurs, parce que l'éternité n'a pas d'âge.

Cette perpétuité toujours jeune, comment l'expliquerez-vous sans Dieu, en restant fidèle à vous-même? Comment écouterez-vous la voix de la raison, sans que ce grand fait enlève le repos à votre incrédulité?

La catholicité viendra vous troubler à son tour, et si vous cherchez à vous tranquilliser par des comparaisons, vous le chercherez vainement. Quand donc avez-vous rencontré les apôtres du bouddhisme ou de l'islamisme cherchant à répandre la vérité chez nous, je ne dirai pas

au prix de leur sang, mais au prix de leurs peines? — Vous savez bien que l'apostolat de Jésus-Christ est le seul catholique; que l'Eglise seule a des enfants de toutes les races, en Chine, aux Indes, au Japon, en Afrique, en Amérique, dans l'Australie; qu'elle y a même toujours ses confesseurs et ses martyrs, comme elle les eut dans les Catacombes, quand elle vint à Rome d'Antioche et de Jérusalem. Vous parlez des religions de l'Orient et des religions de l'Occident : mais ignorez-vous que l'Eglise est venue de l'Asie où Dieu l'a fait naître avec la première famille humaine? Ne savez-vous pas que Jésus-Christ la fit renaître là même où elle était née, et que c'est de l'Orient qu'elle a gagné l'Afrique, l'Europe et le Nouveau-Monde appuyée sur le : *Docete omnes gentes?*

Montrez-moi donc hors du symbole des apôtres, un *Credo* chanté dans toutes les langues. — Ce fait de la catholicité brillait, dès les premiers siècles; d'un éclat si divin, que saint Augustin y voyait la main de Dieu avec la même certitude que les apôtres la virent en Jésus-Christ ressuscité; et plus de mille ans après saint Augustin, Bossuet voyait dans le même fait le *miracle subsistant* qui démontre la vérité de tous les autres.

Pourquoi ce qui est clair aux yeux de saint Augustin et de Bossuet, ne l'est-il pas aux vôtres? La faute est-elle du côté de la lumière, ou du côté de l'œil qui n'en jouit plus?

Mais voici Jésus-Christ qui s'approche et vous promet la vue, si vous la voulez. *Quid tibi vis faciam?* Que voulez-vous que je vous fasse? Que ne répondez-vous, comme l'Aveugle de l'Evangile : *Rabboni, ut videam : Seigneur, que je voie.*

Il ne vous promet pas seulement la vue, mais la guérison de votre âme. *Venez à moi et je vous guérirai.* Il veut même vous donner une vie toute nouvelle, si vous voulez *le pain vivant descendu des cieux.*

Tous ceux qui ont cherché en lui la lumière et la vie, sont là pour vous dire tous qu'ils l'ont trouvé *plein de grâce et de vérité.* Pourquoi refusez-vous donc de faire l'épreuve de la fidélité de Dieu ?

Auriez-vous peur de voir ? Auriez-vous peur de vivre ? Serait-ce que cette vie demande la lutte, la lutte contre ce que vous savez bien ?

Mais si cette lutte coûte à notre faiblesse, elle est facile à la foi qui prend Jésus-Christ avec elle pour faire la conquête de la paix et de la gloire. Ce qui ne coûte rien vaut-il quelque chose ? Et puis, qu'avez-vous à perdre, sinon le vide, l'ennui, l'amertume que Dieu laisse se répandre sur toutes vos voies, pour vous rappeler à lui ?

Pourquoi ne revenez-vous pas ?

Est-ce parce qu'il faudra brûler ce que vous avez adoré, et adorer ce que vous avez brûlé ? Mais à quoi sert de vouloir brûler ce qui est adorable, et de vouloir adorer ce qui doit être jeté au feu ? à quoi sert d'être fidèle à la cendre et d'être infidèle à la vie ?

Le monde vous blâmera, sans doute, puisque vous ne lui sacrifierez plus ; mais le monde passe avec ses ignorances et ses mensonges, et avant même que vous paraissiez devant Celui qui reste et qui vous jugera, ne savez-vous pas de quelle joie est inondée l'âme qui ne demande plus

au monde ce qu'il veut, mais qui veut elle-même ce qu'elle doit, et s'en va, jusqu'à la mort, répétant la parole qui a fait saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Vous craignez peut être ce joug de la loi de Dieu, et pour votre esprit qui veut penser librement, et pour votre cœur qui veut aimer de même ? Mais ne savez-vous pas que ce joug est suave justement parce qu'il rend libre ? La vérité ne délivre-t-elle pas l'esprit de la servitude du mensonge, et le cœur de la servitude des passions ? Ne comprenez-vous pas ce mot : *Veritas liberabit vos ?* Comment échapper aux doctrines qui changent et qui passent, entraînant avec elles les esprits captifs dans des voies perdues ; comment échapper aux caprices de l'opinion, au flux et au reflux de toutes les erreurs, sinon en servant la vérité qui nous fait régner sur tout le reste ? Ne goûtez-vous pas cette parole : *Cui servire regnare est ?*

Pendant que vous délibérez, vous marchez, et vous marchez vers le terme, vers le jour et l'heure où vous serez jugé sur le choix même qui fait le grand objet de la vie.

Ce qui est, est. Les nuages qui montent de votre cœur et obscurcissent vos regards, n'y changeront rien. La puissance qui vous a créé, l'amour qui vous a racheté, est en même temps la justice qui vous jugera. Or, elle vous jugera selon les lumières que vous aurez reçues. Vous semblez vous inquiéter quelquefois du salut des hommes privés des dons qui vous ont été faits. Laissez-les à la miséricorde de Dieu, et inquiétez-vous de vous-même.

En se révélant à votre âme, Jésus-Christ n'a-t-il pas donné à sa parole et à ses œuvres assez d'ombre et assez

de lumière pour rendre votre foi certaine tout ensemble et méritoire ? La profondeur et la clarté de la révélation n'en prouvent-elles pas toutes les deux la source ? La lumière serait-elle de Dieu si, répandant sur nous ses clartés, elle ne restait elle-même inaccessible ?

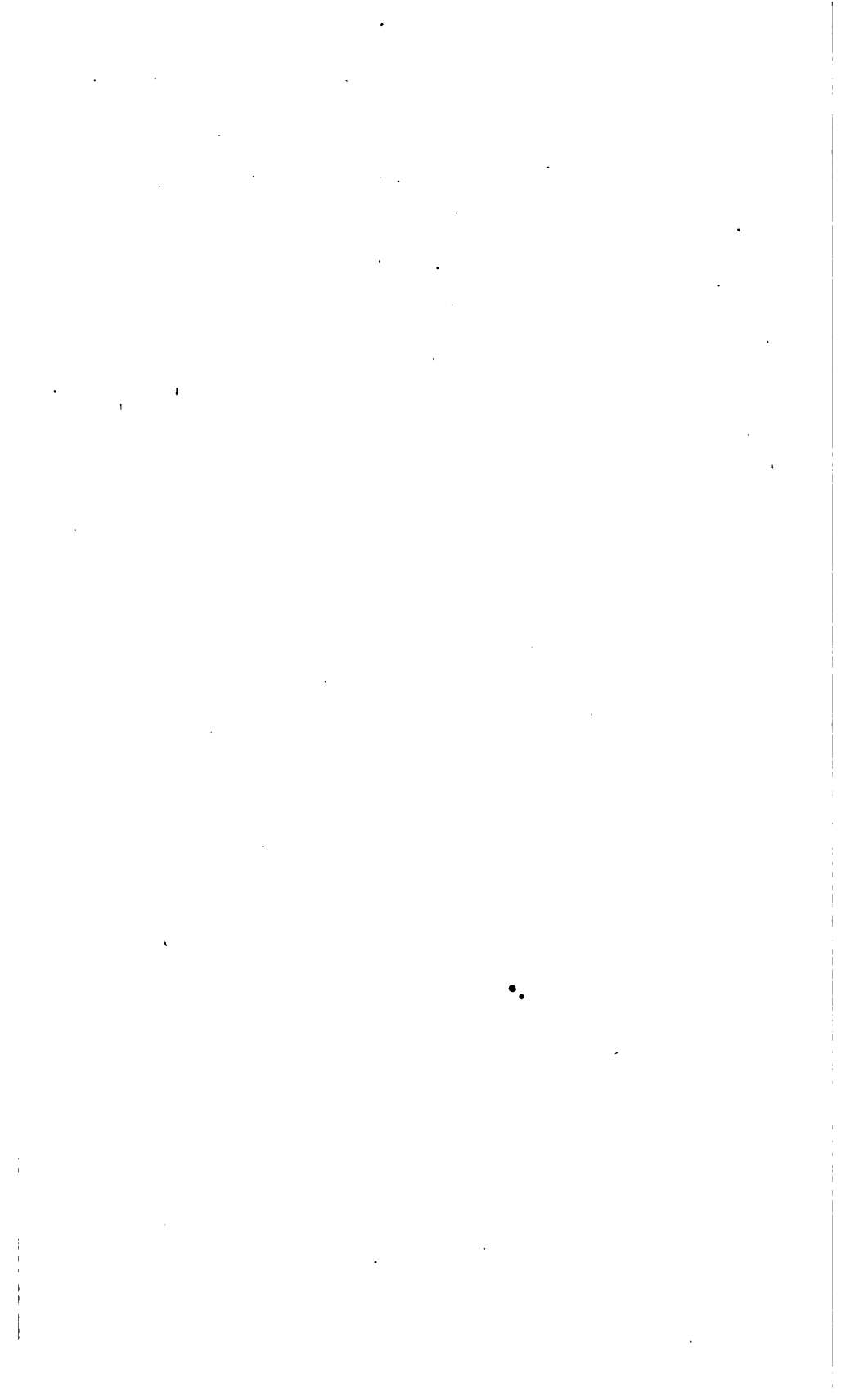
C'est dans cette clarté souveraine que Jésus-Christ vous apparaît comme le maître des temps et le maître des cœurs, comme votre Père, votre Sauveur et votre Juge ; et en se révélant à vous, il vous révèle vous-même à vous-même, ce qui n'est pas moins d'un Dieu que tout le reste.

Mais il veut maintenant que vous vous révéliez à votre tour. C'est l'unique moyen de jouir intérieurement de la lumière qui vous inonde. Ouvrez-lui donc votre âme afin qu'elle y entre, mais ouvrez-la-lui tout entière. Faites du moins pour la guérison de votre âme ce que vous feriez pour la guérison de votre corps ; découvrez toutes vos plaies, afin que nulle n'échappe au sang de la rédemption ; faites le grand acte de justice que Jésus-Christ vous commande et dont vous sentez vous-même le besoin : *Confessez tout ce que vous êtes* ; et bientôt vous confesserez aussi dans la joie d'une vie toute divine, que *Dieu est vraiment dans le Christ se réconciliant le monde*,¹ et que *le Christ est par-dessus tout le Dieu béni dans tous les siècles*.²

(1) II. Cor. 5. 19.

(2) Rom. 9. 5.

FIN.



APPENDICE.

NOTES ET COMMENTAIRES SUR QUELQUES POINTS DE THÉOLOGIE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

I.

De la nécessité de la révélation sous un double rapport, dans l'état *positif* de notre nature; et de la facilité avec laquelle la révélation divine est discernée par la raison humaine.

« C'est un fait de conscience que l'homme aspire à la vie future, et que sur les choses finales, invisibles, divines, il sent le besoin d'être instruit divinement; que sur les choses de Dieu, sa raison désire entendre Dieu; que sur les choses éternelles, elle appelle le témoin de l'éternité : *Argumentum non apparentium*. » (Page 12.)

Nous nous exprimons; on le voit, en langue vulgaire, afin d'être entendu de tout le monde, mais les théologiens qui voudraient des termes plus classiques, verront assez que nous ne faisons pas ici de la révélation une *exigence de notre nature*.

La révélation est un bienfait surnaturel, gratuit comme la grâce. Supposer le contraire serait tomber dans le *baïanisme*.

Nous montrons, il est vrai, que la révélation répond à des besoins intimes de notre âme, ou à des faits de conscience, mais si nous prouvons par ces faits la nécessité de la révélation, nous le faisons dans le sens que le font les théologiens, quand ils démontrent cette nécessité par l'état réel, actuel, de la nature humaine.

Constater ces faits de conscience, c'est constater cet *état*, rien de plus, rien de moins. C'est prendre l'homme tel qu'il est, non tel qu'il eût pu être, si Dieu ne l'avait destiné qu'à une fin purement naturelle, et que l'homme fût resté dans cet état : *In statu naturæ puræ*.

Or, l'homme n'a pas été destiné à une fin purement naturelle, et il n'est pas resté *in statu naturæ puræ*. Il est actuellement *in statu naturæ lapsæ*, dans l'état de nature *déchue* mais *rachetée*, c'est-à-dire souffrant des suites de sa déchéance, mais toujours attiré à un état meilleur. Il éprouve le besoin, il sent la nécessité de la révélation et du secours de Dieu 1° pour être *éclairé* dans son ignorance et *aidé* dans sa misère, 2° pour être *élevé* à l'état supérieur auquel Dieu l'attire.

Écoutons saint Thomas sur la première de ces nécessités :

« Il est nécessaire à l'homme, dit-il, d'être instruit par la foi : — *Necessarium est homini accipere per modum fidei*, — non-seulement des choses qui sont supérieures à la raison naturelle, mais encore de celles que les lumières naturelles peuvent découvrir : 1° pour que l'homme arrive plus promptement à la connaissance de la vérité; 2° pour que la connaissance de Dieu soit plus générale; 3° à cause de la *certitude*. Car la raison humaine est souvent en défaut quand il s'agit des choses divines. La preuve en est, que les philosophes dans leurs investigations rationnelles sur l'homme (*même*) sont tombés dans beaucoup d'erreurs et qu'ils ont professé des sentiments tout à fait contraires. Par conséquent, pour avoir sur Dieu des notions certaines, indubitables, il a fallu (*oportuit*) que la foi nous les transmitt, comme étant la parole de Dieu qui ne peut mentir. » (2. 2. q. 1. a. 4.)

Prouver de cette manière la nécessité de la révélation, n'est pas un procédé baïaniste, parce qu'il ne s'agit nullement ici du surnaturel et du révélé comme d'un complément essentiel de notre nature, mais comme d'une lumière et d'un secours accordé à cette nature blessée par sa chute et affaiblie dans toutes ses puissances. — La révélation est donc moralement nécessaire à tous les hommes, même aux sages, pour leur donner sur Dieu et sur la loi naturelle des notions certaines et indubitables, mais elle leur est strictement nécessaire pour les conduire à la connaissance des vérités de l'ordre surnaturel. Et cette nécessité résulte elle-même d'un fait libre et gratuit, de la destination positive de l'homme à la vie surnaturelle.

Or, il faut bien remarquer que par suite de cette destination, Dieu opère en nous des choses qui ne sont pas de foi seulement, mais qui sont en même temps des faits de conscience.

Dans l'homme comme au dehors de l'homme, les faits, pour être surnaturels, ne cessent pas d'être des faits. Ils sont *en nous sans être de nous, de nous seuls du moins*, et on peut en prendre à témoin ceux-là mêmes qui en ignorent le principe. L'homme ne se sent-il pas attiré à une vie meilleure ? N'y aspire-t-il pas ? N'est-ce pas ce fait de conscience qu'a exprimé saint Paul quand il a dit : *Toute créature gémit et espère ?* (Rom. 8. 19, 24.)

Eh bien ! nous nous appuyons sur ce fait que nulle conscience humaine ne niera sans mentir à elle-même, et nous disons à l'homme égaré par le rationalisme :

« Vous connaissez comme moi, comme tous les hommes, la soif du bonheur et de la vie, la crainte et l'horreur de la mort. Vous voulez vivre, vivre heureux, vivre toujours. L'inclination invincible à *la vie future* est donc au fond de votre cœur. Mais que savez-vous de cette vie future ? Qu'en pouvez-vous savoir ? Que peuvent vous en dire vos semblables ? Le regard de notre âme n'y pénètre pas, l'expérience ne nous en apprend rien, et quand Platon, pour en être instruit, a soupiré après l'enseignement divin (*Alcib. 2.*), il n'a été, comme plus tard saint Thomas d'Aquin, que l'écho fidèle de la voix qui gémit dans notre nature : Sur Dieu et l'invisible avenir, l'homme veut entendre Dieu, le témoin de l'éternité. En matière de religion, la raison humaine veut donc la foi divine, la foi n'étant que l'adhésion de l'esprit humain au témoignage manifeste de Dieu. » (4^{er} Ent. sur la *Démonst. cath.* résumé dans la *Lettre au Prince de Broglie.*)

Nous sommes loin de nier les forces de la raison, mais c'est justement à cause de ce qu'elle sait de l'existence de Dieu, et de la responsabilité de l'homme, qu'elle sent le besoin de l'éducation divine, comme le disent de concert la conscience et l'histoire. Celui qui voit qu'il y a un Dieu, un grand Esprit qui a produit l'ordre universel, un maître suprême des hommes et des choses, ne sait pas encore ce que notre âme désire connaître et ce qu'elle a besoin de savoir sur Dieu et sur l'homme. Il ne suffit pas, en effet, de démontrer l'existence de Dieu, la spiritualité et

la liberté de l'homme pour donner une solution ferme et certaine à tant de questions qui agitent notre esprit et notre cœur ; pour répondre aux grands *postulata* de la nature humaine, aux grandes questions que la raison pose, mais qu'elle ne résoudra jamais seule, sur le *mal*, la *douleur*, la *mort* et la *fin*. De là le besoin d'entendre Dieu sur Dieu, et le Père de la grande famille humaine sur notre origine, notre condition actuelle et nos destinées futures. (*Lib. Exam.* 2^{me} Ent.)

Le rationalisme est donc fondé, on ne saurait assez le redire, sur la négation de deux faits incontestables : du fait intérieur que nous venons de constater, et du grand fait extérieur qui répond au premier avec un éclat sans égal, qui l'éveille même ou le réveille dans les consciences endormies. Ce grand fait, nous l'avons vu, c'est l'autorité divine enseignante qui, dès l'origine, commence l'éducation surnaturelle du genre humain, la continue dans tout le cours des siècles, et en présence des sectes ou des religions altérées, apparaît toujours seule marquée du grand signe de Dieu : *l'unité* victorieuse des temps, de l'espace, des forces et des faiblesses humaines.

Mais s'il est de fait 1^o qu'en matière de religion, nous sentons le besoin du témoignage de Dieu ou de l'autorité divine enseignante ; s'il est de fait 2^o que cette autorité divine se manifeste par son caractère propre ; il est de fait aussi 3^o que Dieu nous a donné assez de lumière pour la reconnaître facilement quand elle se montre et qu'elle nous parle.

C'est ce qui nous a fait dire (dans la *Lettre* au Prince de Broglie, sur les *différentes méthodes de démonstration de la foi*) :

« Le caractère de l'autorité divine enseignante est-il si facile à discerner ? Oui, dès qu'il se montre. L'homme en aurait-il donc l'idée en lui-même et comme cachée en son âme ? Sans doute, puisqu'il est lui-même, par sa raison, l'idée vivante ou l'image de Dieu, qu'il porte ainsi dans son propre fond la lumière naturelle suffisante pour reconnaître son principe, et par conséquent l'autorité qui en garde l'empreinte.

Vous nous soupçonnez peut-être de faire ici de la haute métaphysique ou plutôt de la psychologie transcendante, et cependant nous ne faisons que traduire dans la langue philosophique, des faits auxquels toutes les consciences rendent témoignage. Oui, de même que l'homme a une inclina-

tion naturelle vers Dieu *avant de savoir bonnement quel il est*, selon le mot si simple et si profond de saint François de Sales, c'est-à-dire avant de le savoir explicitement, distinctement, et *qu'il le reconnait sans peine, dès qu'il lui est annoncé*, ainsi l'homme reconnaît tout de suite la véritable autorité divine dès qu'elle se montre et qu'elle lui parle, parce que seule sur la terre elle porte le caractère de Dieu et répond avec plénitude à ce que toute conscience humaine cherche réellement, quoique implicitement, en cherchant le témoignage de Dieu, la parole divine enseignante.

Vérifiez vous-même : demandez au plus simple des hommes si la vraie religion peut enseigner le oui et le non, si elle peut varier dans sa doctrine ? Ne le ferez-vous pas sourire ? Il sait donc que l'unité est le caractère de l'autorité divine sur la terre.

Demandez-lui si la vraie religion ne doit pas être la même aujourd'hui qu'hier, demain qu'aujourd'hui ? Daignera-t-il vous répondre ? Il sait donc que la perpétuité ou l'unité dans les temps est essentielle à la vraie foi.

Demandez-lui si on peut croire d'une manière à Paris, et d'une autre manière à Rome ou à Jérusalem ? Et vous verrez qu'il sait, comme le premier docteur du monde, que la vraie foi doit être universelle, qu'elle doit avoir l'unité dans les lieux, c'est-à-dire *être partout la même*, et que les défenseurs des religions exclusivement nationales sont des politiques sans foi, des aveugles ou des hypocrites.

Demandez-lui si l'autorité divine enseignante peut douter de ce qu'elle enseigne, et s'il est possible qu'en nous la donnant, Dieu ne nous l'ait pas donné fidèle gardienne de sa parole. Et vous verrez qu'il sait comme vous qu'une autorité doctrinale, divinement établie, doit être divinement assistée ou infaillible en matière de foi.

Il est donc vrai que tout homme, si simple qu'on le suppose, dès qu'on éveille son attention sur ce point, sait que la véritable autorité divine enseignante sur la terre doit être une, perpétuelle, universelle, infaillible. Et nous avons eu raison de dire que tout homme de bonne foi se croit implicitement dans la catholicité, et qu'il cesserait d'être de bonne foi si, en présence de cette catholicité, se révélant à lui dans tout son éclat, il ne l'embrassait pas de toute son âme, ou si, né dans son sein, il abandonnait cette mère dont tous les traits sont ceux de Dieu même.

Comment s'y méprendre, en effet ? Et faut-il insister encore sur ce fait aussi éclatant que le soleil ? Où serait l'autorité divine que cherche la conscience humaine, si elle n'était pas dans cette religion, qui, non-seulement nous parle, *Tanquam potestatem habens*, comme ayant puissance de Dieu, mais qui seule prouve sa mission par le grand signe de Dieu, l'unité, l'unité en tous sens, à travers le temps, l'espace, les cultes et les empires ?

Comment ne pas reconnaître Dieu dans cette unité surhumaine qu'il communique à son œuvre, et qui la rend immuable comme sa puissance, invariable comme sa sagesse, universelle comme son amour, catholique, en un mot, car c'est là le nom de cette unité trois fois divine ? Comment ne pas voir Dieu dans cette catholicité, qui remonte seule avec l'humanité jusqu'à son origine,¹ tend seule les bras à tous les peuples, proteste seule divinement contre toute religion nationale, ou contre tout culte de race, se trouve seule à sa place dans tous les lieux malgré la diversité des climats, comme elle appartient à tous les temps malgré la diversité des âges, prêche seule la même loi sous tous les cieux, et fait seule chanter le même symbole dans toutes les langues ?

Manifestement, la démonstration de la révélation chrétienne est dans ce mot de saint Augustin : « *Nous voyons le corps, c'est-à-dire l'Église universelle, et nous croyons à la tête, c'est-à-dire à la divinité de Jésus-Christ.* »² » Oui, l'Aigle d'Hippone a eu raison de dire : « *Tenet me in Ecclesie gremio ipsum catholicæ nomen,* »³ parce que le nom de catholique est évidemment le nom propre de la vérité divine sur la terre, et que ce nom n'exprime pas seulement une idée, mais un fait, et un fait tel, qu'il serait impossible de l'affirmer un seul jour en face du monde, s'il n'était pas incontestable. » (Voir la lettre déjà citée.)

« Aussi, pour distinguer la véritable autorité divine des autorités religieuses usurpées par les sectes ou les faux cultes, il suffit au bon sens de prêter l'oreille à la voix même de ces cultes ou de ces sectes. Il les jugera toutes fausses aussitôt avec pleine certitude, pourvu qu'il ait entendu la voix de l'autorité catholique. N'avons-nous pas vu que sur

(1) « *Ecclesia generatim accepta, est congregatio fidelium in vero Dei cultu adunatorum sub Christo capite* Quæ definitio comprehendit etiam fideles ab Adamo usque ad Christum, tam Judæos, tum Gentilium. » (Deus, de Ecclesia.)

(2) *Serm.* 116. *Ed. B.*

(3) *Lab. cont. Ep. Fund.*

Dieu et les choses de Dieu, l'homme de bonne foi ne croit ni à lui-même ni à ses semblables, mais qu'il veut le témoignage de Dieu, l'autorité vivante de Dieu, et qu'il sait implicitement, et reconnaît explicitement dès qu'elle lui parle, que le grand caractère de cette autorité est l'unité en tout sens ou la catholicité ?

Eh bien, toutes les voix qui parlent en dehors de l'Église, ou nient l'existence de l'autorité divine enseignante sur la terre, et protestent ainsi contre la conscience humaine (comme le fait le rationalisme et avec lui et avant lui le protestantisme, ce rationalisme encore caché sous le masque de la Bible), ou si ces voix affectent cette autorité, elles apparaissent dépourvues de son grand caractère, du signe divin de l'unité ou de la catholicité, *sans songer même à y prétendre.*

Qu'y a-t-il, en effet, hors de l'Église ? Il n'y a que le paganisme, l'islamisme, le protestantisme du schisme ou des sectes, et le rationalisme. Tout le reste y revient. Écoutons-les donc : que dit le rationalisme ? « Dieu ne nous parle que par notre propre raison et il n'y a pas d'autre révélation que celle de l'homme à lui-même. » Le rationalisme proteste donc contre le fait de conscience qu'avoue toute âme sincère, contre le besoin religieux qu'éprouve la nature humaine de l'éducation divine, contre la foi du genre humain à la révélation, ou bien il donne à ces mots de révélation et de foi un sens opposé à celui qui leur fut donné partout et toujours. Nulle part, en effet, et jamais on n'a donné le nom de foi aux conceptions mêmes de l'esprit humain, mais à son adhésion au témoignage du Dieu vivant. Le pur naturalisme en religion est donc contre nature. C'est la doctrine de ceux qui craignent d'entendre Dieu, et qui nient d'avance ce qu'ils redoutent. C'est la prolongation du consentement au premier mensonge : *Eritis sicut dii, scientes.*¹

Il suffit à l'âme qui cherche Dieu d'entendre le rationalisme pour le juger, il ne faut aucune érudition pour cela, aucune recherche historique, aucune critique des textes. Il suffit de ne pas céder à un orgueil insensé.

Il n'en faut pas davantage pour juger le protestantisme. Il suffit de l'entendre lui-même, pourvu qu'il ne se déguise pas. Que dit-il, en

(1) Gen. 3. 5.

effet? « *La Bible, toute la Bible, rien que la Bible! Lisez, comparez, jugez vous-même. Dieu vous parlera intérieurement. Il ne vous a donné aucune autre autorité divine enseignante sur la terre.* » — Nous voilà donc tous infaillibles par la grâce de Dieu! C'est trop d'absurdité et de mauvaise foi. Tout proteste contre le protestantisme : les ténèbres de la conscience au dedans, les divisions de la doctrine au dehors. Pour voir que Dieu n'est pas là, il n'est nullement nécessaire de s'enfermer dans une bibliothèque et de compulsier toutes les versions de la Bible. Dieu n'a pas fait de la religion un secret qu'il confie tout bas à chaque conscience. Il en a fait l'héritage commun de la grande famille des âmes, un bien public et divin gardé par une autorité publique et divine. Voilà la foi du genre humain. Le protestantisme, en la reniant, *sente si bien qu'il renie la nature des choses*, que malgré son grand principe : *La Bible, rien que la Bible*, il se voit forcé d'ajouter aussi la parole vivante à l'Écriture. *Il prêche, donc il a tort.* En ouvrant la bouche il se condamne lui-même.

Faut-il parler de l'islamisme?

Mais il devrait nous parler le premier, et a-t-il jamais songé à nous envoyer des apôtres? Il a connu, sans doute, l'apostolat du glaive, le zèle de la conquête, mais son zèle doctrinal ne serpente que dans une certaine sphère. L'islamisme est manifestement un culte de race. Il glisse de l'Asie jusqu'aux idolâtres de l'Afrique, mais ne gagne l'Orient de l'Europe que pour s'y établir sans le pénétrer de sa foi, et pour y mourir. Le sentiment même de la catholicité lui manque autant que la puissance catholique, que la force doctrinale universelle. Les musulmans n'ont guère la prétention de convertir les chrétiens, et ils n'ont pas le désir de nous donner le Coran comme nous avons celui de leur donner l'Évangile. L'islamisme n'a donc pas le caractère de Dieu, le grand signe du Père de la grande famille humaine. Encore un coup, il est évident que Dieu n'est pas là, et il est inutile pour s'en convaincre de scruter les origines historiques du Coran et de son prophète. Il suffit de voir et d'entendre l'islamisme lui-même en présence de la catholicité.

Le paganisme se condamne à son tour et à bien plus forte raison, car il est le culte *national* par excellence, le culte des dieux locaux, des dieux de ce siècle, des esprits divisés et révoltés contre leur principe : *Omnes dii gentium demonia.*¹ — Les Romains donnaient bien aux dieux des nations le

(1) Pa. 25. 5.

droit de cité et une place au Panthéon ; mais quand les Grecs et les Romains et avant eux les Perses, les Assyriens, les Égyptiens, après qu'ils furent tombés dans l'idolâtrie, ont-ils songé à éclairer les peuples ? Et les païens de nos jours, les disciples de Bouddha et de Brahma, quand ont-ils pensé à nous donner la lumière ? Nulle part, hors de l'Église, on ne voit l'ombre d'une puissance doctrinale universelle, d'une autorité religieuse catholique.

Encore une fois : les controverses de l'érudition sont superflues ici, et nous avons eu raison de dire qu'il suffit à l'âme sincère, en présence de la catholicité, d'écouter les voix des autres cultes ou des sectes, pour les entendre prononcer leur propre condamnation. »

Nous ne pouvons donc admettre que pour discerner la véritable autorité divine enseignante sur la terre, il faille de gré ou de force, se lancer dans la carrière de la critique et des recherches savantes, et nous croirions manquer à *Dieu et au bon sens*, si, en présence de l'autorité vivante et catholique qui affirme que Dieu est avec elle, nous supposions qu'il fallût *s'enfermer dans une bibliothèque pour s'en apercevoir*.

C'est en s'appuyant sur le fait *notoire, public, incontesté*, de la catholicité, que les plus illustres apologistes, saint Irénée, Tertullien, saint Augustin, saint Vincent de Lerins, ont *prescrit* contre toutes les erreurs présentes et futures. Tertullien affirme que la critique des textes n'est ni la voie qui conduit à la foi, ni l'arme la plus puissante pour la défendre (*De Præscrip.* c. 49.). Saint Irénée rappelle que c'est l'autorité vivante de l'Église qui répand la foi sur la terre et l'y conserve (*Adv. hæres.* l. 3. c. 3) ; saint Augustin proclame qu'il ne croirait pas à l'Évangile si l'autorité de l'Église ne l'y déterminait (*Cont. Ep. Fund.* c. 5.), et que c'est par la *vue de la catholicité* qu'il arriva à la *foi en Jésus-Christ* (*Serm.* 446.) ; Bossuet enfin s'écrie comme Pascal, que l'Église catholique est le *miracle subsistant* qui prouve à toujours la vérité de tous les autres.

« Mais ce ne sont pas seulement les Pères, les Docteurs, les écrivains de l'Église qui ont vu la force et la clarté démonstrative de cette preuve : elle a été aperçue toujours par ses plus ardents ennemis. L'éclat de cette lumière, loin de leur échapper, les blesse, et nous trouvons la contre-épreuve manifeste de notre démonstration dans le sentiment *unique* que l'incrédulité éprouve, et n'éprouve qu'à l'égard de la vraie religion.

N'est-il pas avéré que l'incrédulité n'a d'*aversion* profonde que pour l'Église, et qu'autant elle a d'*aversion* pour l'Église, autant elle a de sympathie pour les sectes dissidentes, autant elle est débonnaire même aux cultes non chrétiens ? D'où cela vient-il ? d'une affinité secrète. Hors de l'Église, l'incrédulité ne voit partout que l'homme, et l'œuvre de l'homme, c'est-à-dire des pièces du naturalisme et du rationalisme. Dans l'Église au contraire elle rencontre le surhumain, elle entrevoit Dieu, elle recule à l'apparition du souverain Maître qui commande et qui juge. Que ne cherche-t-elle Dieu ? Elle y verrait aussitôt le Dieu qui aime et qui vivifie. Mais l'orgueil fuit Dieu, ou plutôt lui résiste, et veut que l'homme soit à lui-même sa lumière et sa vie, et c'est ainsi que la même lumière divine qui attire les humbles *irrite* les superbes : *Abcondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis*. Tout est là, l'humilité est sincérité et vérité. »

Nous reviendrons sur ce grand sujet dans la note VII^e. Mais nous ne voulons pas terminer celle-ci, sans rapporter une objection qui nous a été faite au sujet de la lumière naturelle qui est en nous, et que nous disons suffisante pour nous faire discerner la véritable autorité divine :

« N'est-ce pas s'avancer trop, a-t-on dit, que de faire des idées innées (ou de cette lumière naturelle) un moyen de reconnaître la *vérité* de la religion surnaturellement révélée ? »

Mais que veut-on objecter par là ? N'admet-on pas avec tous les théologiens que les motifs de crédibilité s'adressent à la raison pour la conduire à reconnaître le fait de la révélation ? N'admet-on pas avec saint Alphonse de Liguori que si *les vérités* de la foi ont un côté obscur, *la vérité* de la foi est évidente, parce que les motifs de crédibilité prouvent évidemment que Dieu a parlé ? (*Vérité de la foi* ? Introd.) N'admet-on pas avec le même saint et savant auteur, dans sa réfutation du sémipélagianisme, que l'intelligence *voit naturellement la vérité* de la foi, mais que *la pieuse volonté de croire*, ou même *la pensée de se soumettre* à l'autorité divine qui se manifeste, ne vient que de la grâce ? (*Ref. des hérés.* VI. § 4.) Eh bien, nous ne disons pas autre chose : nous disons que la raison est capable de voir, par sa lumière propre, que Dieu a parlé, de reconnaître l'intervention surnaturelle de Dieu dans les faits qu'on appelle motifs de crédibilité. C'est cette vieille vérité que nous appliquons aux caractères de l'Église, justement parce qu'ils constituent un motif de

crédibilité. Nous disons qu'il y a assez de lumière dans l'homme pour reconnaître Dieu dans ses œuvres, et que la raison voit clairement que l'unité, la perpétuité, l'universalité, la sainteté de l'Église, ne sont pas des choses naturelles ou purement humaines, mais surnaturelles et divines. (Voyez *Le libre Examen*, p. 70-74 et les Entretiens 4^{er}, 3^e, 6^e.)

II.

Du besoin de la grâce, considéré comme fait de conscience.

« L'homme sent son infirmité et cherche le divin remède, comme il reconnaît son ignorance des choses divines et cherche la lumière d'en haut, la parole, l'autorité de Dieu. Il sent son inclination au mal et le besoin d'un secours pour la vaincre, et en même temps il éprouve le désir d'une vie supérieure et le besoin de la main de Dieu, de l'aide de Dieu pour s'y élever. En un mot, sa faiblesse cherche la force et la trouve, là où la raison cherche et trouve la lumière. » (Page 14.)

Le besoin de la *guérison intérieure* et le désir d'une *vie supérieure* sont tous les deux constatés par saint Paul quand il dit : *Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Et ensuite : *OMNIS CREATURA ingemiscit... et nos gemimus adoptionem filiorum Dei expectantes.* (Rom. c. 7. et 8.) — Nous ne disons pas que ce besoin et ce désir déterminent leur objet, mais qu'ils l'appellent, et qu'ils préparent ainsi l'âme à le reconnaître, quand celui qui lui fait sentir ce besoin et lui inspire ce désir, vient à elle *plein de grâce et de vérité*. Nous ne disons pas non plus (nous l'avons déjà fait observer), que notre nature exige par elle-même la révélation et la grâce ou l'ordre surnaturel, comme l'a imaginé Baïus, mais que Dieu l'y a destinée gratuitement, et qu'il la fait aspirer à la vie qu'il lui destine. Il ne faut pas que l'habitude des distinctions classiques, d'ailleurs si nécessaires, nous tente de séparer ce que Dieu a uni, et nous fasse méconnaître des faits attestés par toute conscience sincère : *OMNIS creatura ingemiscit, adoptionem filiorum Dei expectans.*

La nature humaine dit en gémissant : *Quis me liberabit?* Mais c'est Dieu seul qui lui répond : *Gratia Dei per Jesum Christum.* — Du reste, la voix qui gémit en nous est déjà une grâce offerte à tous : *Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.*

III.

Un épisode de la libre recherche.

« Cette doctrine convient à tous ceux qui, au fond, n'en veulent aucune, et prétendent chercher toujours sans trouver jamais, de peur de rencontrer une limite à la libre recherche. » (Page 19.)

Cette prétention a été naïvement (quoique implicitement) avouée lors de la séance publique de l'Association du *Dageraad* ou des libres penseurs, qui a eu lieu à Amsterdam le 4 novembre 1857. Dans le discours d'ouverture, le président de la Société, après avoir dit que le but de l'Association est la recherche de la vérité, ajoute que cette libre recherche interdit à la Société d'accepter *aucune* thèse, aucun dogme qui limiterait ses études, ou tendrait à exclure ou à écarter de la Société toute personne qui aurait des vues différentes. « Réunis pour chercher la vérité, dit-il, il serait contradictoire de commencer par l'admettre à priori. » — Et à *posteriori*? Une fois admise, ne tendra-t-elle pas à écarter de la Société toute personne qui aurait des vues différentes? Vous ne voulez pas commencer par admettre ce qui a été constamment admis jusqu'à vous, pourquoi voulez-vous qu'on admette ce que vous aurez admis vous-même? Dès que vous acceptez une thèse comme certaine, vous admettez une borne, une limite à la libre recherche. Or, cela ne doit pas être : il faut être libre de chercher toujours, il faut mériter d'être du nombre de ceux dont saint Paul a dit : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes.* (II. Tim. 3. 7.) Qu'y a-t-il au fond de tout cela? Il y a un orgueil sans limite, nourri de cette pensée : rien n'est certain, rien n'est vrai que ce que je déclare tel moi-même ; rien de certain avant moi ; ou plutôt encore : il n'y a de vrai que ma pensée que je puis modifier toujours, puisque j'en suis le maître : *Je suis la vérité!*

IV.

D'un passage étonnant des œuvres de M. Guizot.

« Il est douloureux de voir un grand esprit confondre les conditions de l'autorité religieuse divinement établie et divinement assistée (*Ite, — Docete, — Vobiscum sum.*), avec les conditions de l'autorité temporelle dans les sociétés civiles, comme le fait dans le même écrit... » (Page 34.)

« Certainement, dit M. Guizot, le Christianisme, c'est l'autorité; mais ce n'est pas l'autorité seulement, c'est tout l'homme, toute sa nature et toute sa destinée. Or, la nature et la destinée de l'homme, c'est l'obéissance morale, c'est-à-dire l'obéissance dans la liberté. Dieu a créé l'homme pour qu'il obéît à ses lois, et il l'a créé libre pour qu'il obéît moralement. La liberté est d'institution divine, comme l'autorité; ce qui est l'œuvre humaine, c'est la révolte et la tyrannie. »

C'est parfait : le Christianisme, c'est l'autorité de Dieu. C'est l'ordre surnaturel dont M. Guizot a dit dans le même ouvrage : « *C'est du Dieu vivant dont nous avons besoin. Il faut pour notre salut présent et futur, que la foi dans l'ordre surnaturel, que la soumission à l'ordre surnaturel rentrent dans le monde et dans l'âme humaine.* » — Evidemment, en disant que le Christianisme, c'est l'autorité, M. Guizot entend l'autorité de Dieu. Dieu veut qu'on lui obéisse librement, et la liberté morale est ainsi d'institution divine comme l'autorité. L'homme est libre d'obéir, mais il y est obligé. Son mérite est de se soumettre librement comme il le doit. Immédiatement après avoir parlé ainsi de l'autorité divine et de la liberté humaine, M. Guizot ajoute :

« Dans l'état social, l'autorité et la liberté ont l'une et l'autre besoin de garanties, et elles ont l'une et l'autre droit à ces garanties. Il faut des freins pour contenir ceux qui ont à gouverner et ceux qui sont à gouverner, car les uns et les autres sont hommes. De là les institutions et les lois politiques, qui tantôt soutiennent, tantôt limitent le pouvoir, c'est-à-dire qui déterminent à quelles conditions et par quels moyens l'autorité est exercée et la liberté assurée. »

Vous vous attendez, sans doute, à ce que l'illustre écrivain, après avoir indiqué son sentiment sur les conditions de l'autorité et de la liberté dans la société civile, va nous le dire aussi *sur les conditions de de l'une et de l'autre dans la société religieuse, ou dans le Christianisme ?* Pas le moins du monde. Il va tout confondre :

« Quand le Christianisme a paru dans le monde, dit-il, c'est la liberté, la liberté morale de l'homme qu'il a invoquée.... Il n'a jamais attaqué ni mis en question les pouvoirs établis; il a fait plus; .. il a ordonné de respecter leurs droits. Mais en même temps, et pour les rapports de l'homme à Dieu, il a fait appel à la conscience libre de l'homme.... — Au jour de la création, Dieu a prescrit l'obéissance à l'homme sous peine de perdition; au jour de la régénération, Dieu a mis la liberté de l'homme en mouvement, pour commencer l'œuvre du salut;... il a affirmé *qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* »

Est-ce que Dieu, en prescrivant l'obéissance à l'homme au jour de la création, n'a pas mis la liberté de l'homme en mouvement ? Et au jour de la régénération, lorsqu'il a mis la liberté de l'homme en mouvement, ne lui a-t-il pas prescrit l'obéissance ? Vous le voyez, M. Guizot parle tout à la fois de l'autorité de Dieu et de l'autorité de l'homme, et passe de l'une à l'autre en confondant tout. Il le fait encore dans ces paroles où la sagesse semble briller, au premier abord, du même éclat que le langage :

« Dieu n'a point de partialité et ne laisse point de lacune dans ses desseins; quand il agit sur les hommes, il embrasse la nature humaine tout entière, nos penchants, nos besoins, nos intérêts, nos droits divers sont tous devant ses yeux, et il pourvoit et satisfait en même temps à tout : à l'autorité comme à la liberté, à la liberté comme à l'autorité. C'est une dangereuse erreur de méconnaître ce caractère complet et harmonieux des œuvres divines et de les mutiler en y cherchant des armes pour nos dissensions humaines. Jésus-Christ est venu pour sauver l'homme, non pour faire triompher une cause. *Le Christianisme a commencé par mettre en jeu et invoquer la liberté; puis il a conquis et déployé l'autorité, puis il s'est accommodé aux diverses formes d'autorité et de liberté qu'a fait paraître çà et là dans le monde le cours des choses.* Associé aux destinées et aux actes du genre humain, le Christianisme a souffert de nos erreurs et de nos fautes; il a été souvent altéré et compromis par les égarements

tantôt de l'autorité, tantôt de la liberté *humaines*, mais, par son origine et son essence, il est en dehors de leurs luttes, inépuisable dans sa vertu pour guérir les maux contraires, et toujours prêt à porter son secours du côté où le péril éclate et où le besoin de redressement se fait sentir. — Dans l'état actuel des sociétés et des esprits, c'est l'autorité, et l'ordre avec l'autorité, qui sont en péril. Le Christianisme leur doit tout son appui. »

Fort bien : mais de l'autorité du Christianisme lui-même, vous n'en dites rien. Que pensez-vous de l'autorité doctrinale que Jésus-Christ a établie pour perpétuer la révélation ? Que faites-vous de ces paroles du Christ : *Allez, enseignez toutes les nations, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ?*

V.

Sur la prophétie de Michée rappelée dans l'Évangile.

« Et toi, Bethléem, tu es petite entre les villes de Juda; et cependant c'est de toi que sortira celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité! » (Page 110.)

« Saint Matthieu nous apprend qu'Hérode, ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, et s'étant enquis d'eux où devait naître le Christ, le Messie, ils lui dirent que c'était dans Bethléem de Juda, selon ce qui avait été écrit par le Prophète : *Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda, car c'est de vous que sortira le Chef qui conduira Israël mon peuple.* On lit aujourd'hui dans l'hébreu, dans la Vulgate et dans les Septante même : *Et vous, Bethléem-Ephratha, quoique vous soyez petite entre les principales villes de Juda, cependant c'est de vous que sortira celui qui dominera sur Israël.* C'est bien au fond le même sens, et on pourrait dire que l'Évangéliste ou même les prêtres et les docteurs qui alléguèrent ce texte s'attachèrent moins aux expressions qu'au sens. Mais quelques anciens ont lu d'une manière plus conforme aux expressions de saint Matthieu ; et il y a lieu de soupçonner que les expressions de saint Matthieu représentaient l'ancienne leçon du texte. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que selon

cette prophétie, c'était de Bethléem que devait sortir le Messie ; et c'est aussi dans Bethléem que Jésus-Christ a pris naissance. Le Messie, le Chef annoncé par Michée, devait être le Dominateur d'Israël ; et c'est aussi ce que l'ange dit de Jésus-Christ : *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob*. Mais tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela les vrais Israélites ; et tous ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas pour cela ses vrais enfants : ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés être les enfants d'Abraham ; et les enfants de la promesse sont ceux qui sont héritiers de la foi de ce patriarche. Les autres sont représentés, soit par Ismaël exclus de l'héritage de son père, soit par Esaü dont le droit d'aînesse est transmis à Israël son frère, qui par cette raison est appelé *Jacob*, Supplantateur. Jésus-Christ est donc venu régner *sur la maison de Jacob*, c'est-à-dire principalement sur les gentils qui, substitués aux Juifs, sont aussi particulièrement désignés sous le nom de *Jacob*. Le Messie doit sortir de Bethléem : voilà son origine selon la nature humaine, selon laquelle il doit être fils de David. *Et tu, Bethlehem Ephratha, non es parvulus in principibus Juda : ex te enim egredietur Dux, qui sit Dominator in Israël*. Mais la nature humaine doit être unie en lui avec la nature divine ; il doit être en même temps *fils de David et fils de Dieu* ; et selon sa nature divine, son origine remonte jusqu'au commencement des temps ; elle précède même le commencement des temps ; elle remonte jusqu'aux jours de l'éternité ; et c'est ce que dit aussi le Prophète : *Et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis*. Jusqu'ici la prophétie est très-claire : la suite souffre quelque difficulté ; mais il sera néanmoins facile de l'éclaircir en considérant bien les expressions du texte, leur liaison avec celles qui précèdent, et enfin la nature des événements mêmes qui y répondent. Le Messie promis sera le Dominateur d'Israël ; mais la plupart de ceux qui ne sont Israélites que selon la chair le méconnaîtront, le rejeteront ; c'est pourquoi, après avoir pris naissance au milieu d'eux, après avoir même consommé au milieu d'eux tous ses mystères, il les abandonnera : *Post hoc dabit eos*. Car la liaison même de cette parole avec celles qui précèdent prouve que le prophète continue de parler du Dominateur d'Israël ; et nous voyons dans Osée que l'expression dont se sert ici le prophète Michée signifie quelquefois *abandonner*. *Comment vous abandonnerai-je, ô Ephraïm ?* dit le Seigneur par la bouche d'Osée ; *comment vous livrerai-je à vos ennemis, ô Israël ? comment vous traiterai-je comme j'ai traité Adama ? comment vous rédui-*

rai-je à l'état où j'ai réduit Séboïm ? QUOMODO DABO TE, EPERRAIM ; TRADAM TE, ISRAEL ? QUOMODO DABO TE SICUT ADAMA ; PONAM TE UT SEBOIM ?

» Le Dominateur d'Israël abandonnera donc ceux au milieu de qui il aura pris naissance ; mais ce ne sera pas pour toujours : il les abandonnera jusqu'à ce que celle qui doit enfanter ait enfanté ; et alors les restes de ses frères reviendront et se réuniront aux enfants d'Israël : *Dabit eos usque ad tempus quo parturiens pepererit ; et reliquæ fratrum ejus convertentur ad filios Israël*. Saint Jérôme reconnaît que ces derniers mots annoncent la conversion future du peuple juif ; il reconnaît que l'enfantement ici marqué est celui par lequel les gentils sont engendrés à Jésus-Christ ; mais il suppose que l'expression, *dabit eos*, peut se rapporter au temps qui a précédé la vocation des gentils ; et s'entendre de l'état dans lequel Dieu a laissé les Juifs durant cet intervalle : c'est ce qui lui a donné lieu de traduire : *Dabit eos usque ad tempus in quo parturiens PARIET*, comme nous le lisons dans la Vulgate : c'est-à-dire, *il les laissera jusqu'au temps où celle qui doit enfanter ENFANTERA*. Voici de quelle manière il explique ce texte : « Ce Dominateur d'Israël qui doit » sortir de Bethléem, mais dont l'origine remonte jusque dans l'éternité, laissera les Juifs ; il leur permettra de régner jusqu'au temps de » celle qui doit enfanter, c'est-à-dire jusqu'au temps où s'accomplira » cette parole : Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez pas ; faites éclater » les cris de votre joie, vous qui ne deveniez point mère : car celle qui » était abandonnée a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un » mari : *Dabit Judæos, eosque regnare permittet, usque ad tempus parientis, quando complebitur illud : Lætare, sterilis, quæ non paris ; erumpe et clama, quæ non parturis, quoniam multi filii desertæ magis quam ejus quæ habet virum*. Car, ajoute-t-il, lorsque celle qui était stérile aura » engendré sept enfants, et lorsque celle qui avait eu beaucoup d'enfants » sera tombée dans la défaillance ; lorsqu'à l'occasion de la chute des » Juifs, la plénitude des nations sera entrée, alors tout Israël sera sauvé : » *Cum enim sterilis pepererit septem, et quæ multos habuerat filios fuerit infirmata, et delicto populi judæici, plenitudo gentium subintraverit, tunc omnis Israël salvus fiet*. Alors les restes de ses frères reviendront et se » réuniront aux enfants d'Israël : alors viendra le prophète Elie dont le » nom signifie le Seigneur Dieu, et il réunira le cœur des pères avec le » cœur des enfants, et le cœur des enfants avec le cœur de leurs pères : » alors ce dernier peuple se joindra à l'ancien, en sorte que ces derniers

» soient appelés avec vérité enfants d'Abraham, lorsqu'ils croiront en celui qu'Abraham a vu avec joie : *Et reliquiae fratrum ejus ad filios Israël convertentur, et adveniens Elias propheta, quod interpretatur Deus Dominus, convertet corda patrum ad filios, et cor filiorum ad patres suos : et novissimus populus jungetur antiquo, ut veri filii Abraham appellentur, cum in eum crediderint quem vidit Abraham, et letatus est.* » Mais l'expression de l'hébreu peut fort bien aussi signifier : *Dabit eos usque ad tempus quod parturiens peperit.* Alors l'expression *dabit eos* pourra s'entendre de l'abandon auquel les Juifs incrédules ont été justement livrés depuis la mort de Jésus-Christ ; et cela forme, ce semble, un sens plus naturel et plus suivi. Le Messie sortira de Bethléhem, mais après avoir pris sa naissance au milieu des enfants d'Israël, après avoir consommé au milieu d'eux ses mystères, après avoir fait éclater au milieu d'eux les premiers effets de sa puissance et de son règne ; il les abandonnera jusqu'à ce que l'Eglise son épouse ait engendré, selon l'expression de l'Apôtre, la plénitude des nations ; après quoi les restes de ce peuple, qui sont ses frères selon la chair, viendront se réunir à ceux qui sont les vrais enfants d'Israël par l'esprit de la foi : *Dabit eos usque ad tempus quo parturiens peperit, et reliquiae fratrum ejus convertentur ad filios Israël.* » (Bible de Venise.)

VI.

Du caractère des prophéties en général, et de la prophétie d'Isaïe sur l'*Emmanuel*, en particulier.

« La Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. Is. 7. 14. » (Page 110.)

Ne pouvant citer toutes les prophéties, nous pensions d'abord nous borner à quelques-unes des plus importantes, et qui ne donnent lieu à aucune controverse sérieuse. Telles sont celles de Jacob et de Daniel, du Psalmiste, d'Isaïe, de Malachie, sur les temps et les caractères distinctifs du Messie ; la chaîne des événements qui ont précédé, accompagné et suivi son apparition ; la cause, la nature, l'excès et le fruit de ses douleurs ; la ruine de l'ancien peuple ; la consommation et la perpétuité du nouveau sacrifice ; l'universalité de la nouvelle alliance, etc. A ces prophé-

ties accablantes pour l'incrédulité et qu'on trouvera au chapitre I^{er} de cet ouvrage (Art. 2. p. 85-116.), nous en avons cependant ajouté quelques autres qui donnent prise à la discussion. La célèbre prophétie d'Isaïe sur l'enfantement virginal de l'*Emmanuel*, ne pouvait surtout être passée sous silence, et l'objection que les Juifs et les incrédules font contre elle, nous fournit une excellente occasion de donner à bien des lecteurs (qui n'ont fait ni ne feront d'études spéciales sur ces matières) la clef d'un grand nombre de prophéties.

I. Cette clef se trouve dans un fait facile à vérifier : c'est qu'ordinairement, pour ne pas dire toujours, les prophéties eurent lieu à l'occasion de certains événements présents ou prochains qui étaient la *figure* des événements futurs.

Saint Paul a dit du peuple de l'ancienne alliance : *Hæc omnia in figura contingebant illis* : « Les choses qui lui arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous autres qui nous trouvons à la fin des temps. » (I. Corinth. 10. 11.) — Toute la suite de l'histoire de ce peuple, rappelée dans les Psaumes 77°. 104°, 105°, 106°, prouve à l'évidence cette vérité que l'Apôtre résume admirablement au 40^e chap. de sa I^{re} Épître aux Corinthiens. — Israël fut un monument vivant élevé à la révélation primitive et à la rédemption promise et attendue. La vie de ce peuple est le tableau en raccourci des origines du genre humain, de sa chute, de sa captivité, mais surtout de sa délivrance par l'Agneau sans tache; de son passage à travers le désert de ce monde où Dieu le conduit par la foi à sa parole lumineuse et obscure tout à la fois; de la nourriture céleste qu'il doit prendre, du pain du ciel dont il doit se nourrir pour persévérer jusqu'à la fin dans la voie qu'il doit suivre; des combats qu'il doit livrer, des souffrances qu'il doit supporter, des tentations qu'il doit vaincre, pour entrer en possession de sa patrie. Celui devant qui *mille ans sont comme un jour* (II. Petr. 3. 8.), et en présence de qui le temps est comme sans division, parce qu'il voit tout dans l'unité, s'est donc plu à nous rendre sensible cette unité de l'œuvre de sa providence. Et ce n'est pas seulement dans les grands traits que nous venons d'indiquer que sa sagesse a esquissé l'ensemble et surtout l'*avenir* de cette œuvre, car elle en a dessiné aussi les détails dans une foule de circonstances et dans un grand nombre de personnages qui étaient de vivantes images des choses futures.

Ces figures étaient donc des faits, des réalités qui en représentaient d'autres, et c'est à l'occasion de celles-là que les prophètes parlaient de celles-ci.

Mais ce qui caractérise les grandes prophéties, c'est qu'elles *ajoutent* à la figure, l'annonce formelle, explicite, de ce qui était contenu, *caché dans la figure*.

Il est un grand nombre de prédictions, sans doute, qui gardent elles-mêmes la nature des figures, et qui, par conséquent, présentent dans les mêmes paroles un sens littéral et un sens allégorique, dont l'un s'applique à la chose figurative, et l'autre à la chose figurée. Mais on tomberait dans une grave erreur, si on supposait qu'il en est ainsi de toutes les prophéties. Les plus importantes n'ont de sens littéral, dans leurs passages décisifs, que celui qui regarde Jésus-Christ, et cela est si clair, qu'elles deviendraient inexplicables, si on voulait leur en donner un autre. C'est ainsi que les prophéties de la Genèse, des Psaumes, d'Isaïe, de Daniel, de Michée, de Malachie, que nous avons rapportées déjà, et celle d'Aggée dont nous parlerons plus loin (Note X.), regardent directement, manifestement Jésus-Christ, et ne regardent que lui seul.¹

Les auteurs inspirés de ces grandes prophéties, parlent d'abord du fait présent ou prochain qui en est l'occasion, et ravis ensuite par l'esprit de Dieu, ils s'élèvent au fait futur, et semblent complètement perdre de vue le premier, tant leurs paroles deviennent uniquement applicables à Jésus-Christ, au grand avenir du Messie dont l'attente fut l'âme de toute l'histoire d'Israël.

Mais il est d'autres prophéties où ils reviennent de l'avenir au présent, du fait figuré au fait figuratif, et c'est alors qu'elles restent obscures aux yeux de ceux qui en ignorent la clef, et qu'elles laissent le champ ouvert aux disputes de ceux qui ferment les yeux à la lumière des prophéties prises dans leur ensemble, et les ouvrent avec soin, dès qu'un détail

(1) Ce qui fait aujourd'hui leur clarté est justement ce qui en faisait l'obscurité avant leur accomplissement. Comment, en effet, sans connaître Jésus-Christ, « concilier les idées de grandeur et de bassesse, de servitude et de règne, de vie et de mort, de divinité et d'humanité, de sépulture et de résurrection, d'Israël sauvé et d'Israël réprouvé » (H. de Venne.), que les prophètes unissent partout à l'idée du Messie ? Mais au-ci, comment méconnaître l'éclatant accomplissement de tout ce qu'ils ont écrit de lui, quand Jésus-Christ nous montre ces apparentes contradictions harmonieusement confondues dans sa personne ?

isolé paraît offrir quelque aliment à leur amour des ténèbres : *Dilexerunt tenebras.*

II. La prophétie d'Isaïe sur la *Vierge Mère de l'Emmanuel* est la plus obscure de toutes les prophéties de ce genre, parce qu'elle est la seule où le prophète, au lieu de parler d'abord du personnage figuratif, et puis de s'élever à son grand objet, commence par le Messie, passe immédiatement, sans la moindre transition, à celui qui en est la figure, et revient de nouveau au Messie. Mais quoiqu'il n'y ait pas de prophétie plus obscure, sous ce rapport, il n'en est pas non plus de plus claire sous un autre, car si Isaïe ne s'y élève à Jésus-Christ que par de rapides élans, chacun de ceux-ci est un éclair qui dissipe en un instant toutes les ombres.

C'est ce que nous allons reconnaître en premier lieu.

Nous prouverons ensuite contre les Juifs et les incrédules, que toute autre interprétation que celle de l'Évangile (Matth. 1. 20-23.), rend cette prophétie inintelligible.

Nous montrerons enfin que l'explication qu'en donne l'Évangile est la seule conforme au caractère général et manifeste des livres prophétiques.

1. La prophétie sur l'*Emmanuel* est contenue dans les chapitres 7^e, 8^e et 9^e d'Isaïe.

Il est même évident, comme le remarque Bergier, que jusqu'au chapitre 11^e où il est dit : *Il sortira un rejeton du tronc de Jessé, l'Esprit de Dieu se reposera sur lui, etc.*, Isaïe ne perd point de vue son objet, et que dans ces six chapitres, il est question du Messie. Mais le contexte des trois premiers suffit à ce que nous voulons démontrer.

Isaïe dit, au chapitre 7^e : *Le Seigneur vous donnera lui-même un signe (c'est-à-dire un prodige). Voilà que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel.*

L'Évangile de saint Matthieu rapporte ainsi cette prophétie : « Comme Joseph réfléchissait à ces choses, voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph fils de David, ne craignez point de prendre Marie votre épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit.

Elle enfantera un fils, et vous l'appellerez de son nom Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. Or, tout ceci s'est fait afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le Prophète, disant : *Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel (ce qui signifie : Dieu avec nous).* » (Matth. 4. 20-23.)

Isaïe ajoute, au chapitre 8° : « Le Seigneur fera fondre sur ce peuple le Roi des Assyriens avec toute sa gloire comme les grandes eaux d'un fleuve. Il sortira de son lit et s'élèvera par-dessus ses rives, et inondant tout le pays, il se répandra en Judée, jusqu'à ce qu'elle ait de l'eau jusqu'au cou; il étendra ses ailes, et il en couvrira toute votre terre, *ô Emmanuel.* »

Le Messie devait, en effet, naître dans cette terre, et posséder à jamais le trône de David. (Luc. 1. 32.)

Au chapitre 9°, Isaïe dit : « Dieu a d'abord frappé légèrement la terre de Zabulon, et la terre de Nephtali; et à la fin sa main s'est appesantie sur la Galilée des nations, qui est le long de la mer au delà du Jourdain. Mais *enfin* ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort.... CAR UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ, et un fils nous a été donné, et la domination a été mise sur son épaule; et il sera appelé *l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le PÈRE DU SIÈCLE FUTUR, le PRINCE DE LA PAIX. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur des armées fera ces choses.* »

L'Évangile n'a pas parlé plus clairement de Jésus-Christ; et il est évident que le *petit enfant* dont parle Isaïe au chapitre 9°, est l'enfant promis comme un divin prodige et appelé *Emmanuel*, aux chapitres : 7° et 8°.

2. Mais après la lumière, vient l'obscurité. Les éclairs d'Isaïe rentrent dans la nue, l'analyse exacte de ces trois chapitres va nous y faire entrer à notre tour :

« Le royaume de Juda était dans la consternation. Achaz; se voyant attaqué par les rois de Samarie et de Damas, et ne se sentant point assez

furt pour leur résister, songeait à appeler à son secours le roi d'Assyrie. Alors le Seigneur dit à Isaïe : « *Allez au-devant d'Achaz avec Jasub votre fils, et dites-lui de demeurer en repos, et de ne pas craindre ces deux queues de tisons fumants, Rasin, roi de Syrie, et Phacé, roi d'Israël, parce qu'ils n'exécuteront point leur mauvais dessein contre Juda.*¹ » — Isaïe obéit; et comme Achaz ne croyait pas à ses promesses, il lui dit : « *Demandez au Seigneur un signe au haut du ciel, ou au plus profond de la terre.* » — Achaz répondit : « *Je n'en demanderai point, et je ne tenterai point le Seigneur.* » — Alors Isaïe répliqua : « *Ecoutez donc, maison de David; n'est-ce pas assez que vous soyez à charge aux hommes, sans l'être encore à mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur va lui-même vous donner un signe : La Vierge (c'est l'expression du texte hébreu et de la version des Septante), la Vierge concevra et enfantera un fils, et vous l'appellerez EMMANUEL, עִמָּנוּ אֵל; il se nourrira de miel et de beurre jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien, car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, les pays que vous détestez à cause de leurs deux rois, seront abandonnés à leurs ennemis.*² »

» Isaïe³ prit deux témoins, et écrivit en leur présence par l'ordre du Seigneur : *Hâtez-vous de prendre les dépouilles, prenez vite le butin. Il s'approcha de la prophétesse son épouse; elle conçut et enfanta un fils, et le Seigneur lui dit : « Appelez-le Maher-schalar Hhasch-baz (c'est-à-dire, Hâtez-vous de prendre les dépouilles, prenez vite le butin); car avant que cet enfant sache appeler son père et sa mère, la force de Damas et les dépouilles de Samarie seront emmenées devant le roi des Assyriens. »* — Isaïe, parlant ensuite au peuple de Judá, lui dit : « *Me voici, moi et mes enfants, que le Seigneur m'a donnés pour être des prodiges et des signes dans Israël, de la part du Seigneur des armées, qui demeure sur la montagne de Sion.*⁴ » — Et après avoir parlé de la vengeance que le Seigneur devait exercer contre les deux princes qui faisaient alors la guerre à Juda, et du bonheur futur de ce dernier royaume, il ajoute : « *Car il nous est né un enfant; un fils nous a été donné; l'empire a reposé sur ses épaules. Il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et il jouira d'une paix qui ne finira point. Il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume, afin qu'il l'affermisse dans le jugement et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à*

(1) Isa. 7. 3.

(2) Ibid. 10.

(3) Ibid. 8. 1.

(4) Ibid. 8. 19.

*jamais. Ce sera le zèle du Seigneur des armées qui fera cela.*¹ » (Bible de Vence.)

Voilà toute la suite de la prophétie. C'est en s'appuyant sur son contexte que les Juifs (et avec eux les incrédules) ont soutenu, d'abord, qu'il n'est question dans ces trois chapitres que de l'enfant d'Isaïe, de *Maher-schalal* seul.

Ils ont manifestement tort. En effet : 1° si *Emmanuel* était le même que *Maher-schalal*, on lui eût donné après sa naissance le nom d'*Emmanuel* sous lequel il avait été promis, ou tout au moins, en lui donnant un autre nom, on eût remarqué que le premier lui appartenait également. 2° *Emmanuel* est clairement désigné comme le maître du pays de Juda; car Isaïe dit du roi d'Assyrie : *Il couvrira toute votre terre, ô Emmanuel*. Celui-ci n'est donc pas le fils du prophète. 3° Il est également impossible d'appliquer au fils d'Isaïe ces paroles du chapitre 9° : *Un enfant nous est né, et un fils nous a été donné; la royauté réside sur son épaule. Il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix; son empire etc.* 4° La chose est si évidente, que les Juifs ont imaginé, en désespoir de cause, que l'enfant promis au chapitre 7°. v. 14, et rappelé au 8°. v. 14-15, et dont on marque la naissance au chapitre 9°, avec des titres si pompeux et des traits si magnifiques, n'est autre qu'Ezéchias fils du roi Achaz. Mais ce système est insoutenable. « L'Écriture (IV. Reg. 16. 2. — 18. 2.) nous dit expressément qu'Achaz ne régna que seize ans, et qu'Ezéchias en avait vingt-cinq lorsqu'il lui succéda : Ezéchias était donc né huit ou neuf ans avant le commencement du règne de son père. Or, cette prophétie est de la première ou de la seconde année d'Achaz; donc ce ne peut être d'Ezéchias, qu'Isaïe voulait parler. » (B. de Vence. *Diss. sur cette proph.*) — D'ailleurs, Isaïe au chapitre 7° parle non d'un enfant né, mais d'un enfant à naître, et les titres de *Dieu*, de *Père du siècle futur*, de *Prince de la paix qui n'aura point de fin*, ne conviennent pas plus à Ezéchias ou à tout autre homme, qu'au fils d'Isaïe. — Mais de qui parle donc le prophète ?

Il est évident que cette prophétie a deux objets, et qu'elle restera éternellement inintelligible pour ceux qui voudront l'appliquer à un seul.

(1) Ibid. 9. 6, 7.

L'auteur de la dissertation déjà citée analyse ainsi l'exposition que fait Bossuet du double objet de ce célèbre passage d'Isaïe .

« L'objet *présent* était la naissance d'un fils d'Isaïe , qui devait être la preuve de la *délivrance* de Juda. L'objet *éloigné* était la naissance de Jésus-Christ, né d'une mère-vierge, et qui devait *délivrer les hommes de l'oppression du péché*. Le premier était le gage et l'assurance du second. »

Bergier ajoute : « Le dessein du prophète n'était pas seulement de tranquilliser Achaz sur l'entreprise des rois d'Israël et de Syrie, mais d'assurer la famille de David qu'elle ne serait détruite ni par ces deux rois, ni par les ravages des Assyriens. (c. 8. v. 40.) Or, ni le fils d'Isaïe, ni Ezéchias, ne pouvaient être le gage de la protection du Seigneur contre ces ennemis de la Judée ; mais la venue du Messie, qui devait naître du sang de David, était une preuve que ce sang subsisterait, du moins, jusqu'à ce grand événement. » (*Dict. de Théol.* art. EMMANUEL.)

« Quand David a parlé de la naissance du Messie, continue l'abréviateur de Bossuet, il a d'abord commencé à parler de Salomon, qui était son fils immédiat, et tout d'un coup il s'élève au Messie. Ici, au contraire, Isaïe parle d'abord du Messie, ensuite de son propre fils. Les enfants d'Isaïe, Séar-Jasub, et *Maher-schalal*, furent donnés à tout le peuple comme un *prodige* qui les assurait de leur future *liberté* ; à l'occasion de ces deux *filz*, le Seigneur fait prédire la venue de son *Fils* pour le *salut de tout le monde*, et sa *naissance miraculeuse d'une mère-vierge*.

» Le premier fils qu'avait eu Isaïe était nommé *Séar-Jasub*, c'est-à-dire, *Le reste reviendra*. C'était une assurance au roi et au peuple de Juda, que ceux que la guerre et les misères présentes avaient obligés de s'enfuir, ou qui avaient été emmenés captifs par les deux rois ennemis dont on a parlé, reviendraient heureusement dans leur patrie. Le prophète était accompagné de ce fils lorsqu'il se présenta devant Achaz et lui annonça¹ la naissance d'EMMANUEL et de *Maher-Schalal*. C'est à l'occasion de ces deux fils, *Séar-Jasub* et *Maher-Schalal*, qu'il dit : « *Me voici, moi et mes enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être un prodige et un signe dans Israël,* »² parce qu'en effet ces deux enfants étaient des prodiges et des prophéties vivantes.

(1) *Iso.* 7. 3 et seqq.

(2) *Ibid.* 8. 18.

« Voilà trois personnes bien marquées et bien distinguées , EMMANUEL, *Maher-schalal* et *Séar-Jasub*. La vierge Marie conçoit et enfante EMMANUEL ou le Messie ; la prophétesse met au monde le fils d'Isaïe, nommé *Maher-schalal*, frère de *Séar-Jasub*. L'enfant qui doit être appelé *Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix*, est fort différent de l'enfant qui doit naitre, croître, parvenir à l'âge de raison, et servir de preuve à Achaz, de la vérité de la promesse d'Isaïe. »

3. Cette méthode d'interprétation, il faut bien le comprendre, n'est pas arbitraire, et on ne l'a pas imaginée ici pour se tirer d'embarras. Non, elle est fondée sur *la méthode même des prophètes*, comme nous l'avons montré en commençant. Quiconque ne voudra pas la suivre, se mettra dans l'impossibilité de donner à cette prophétie *un sens raisonnable quelconque*.

Au risque de tomber dans quelques redites, nous finirons par les réflexions qu'a suggérées à l'auteur des dissertations de la Bible de Venço, cette méthode générale des prophètes, qui répand un si grand jour sur la prophétie du chapitre 7^e d'Isaïe en particulier :

« Il faut, dit-il, établir un principe important pour l'explication des prophéties, qui est que, pour l'ordinaire, les prophètes proposent leurs prédictions touchant le Messie, à l'occasion de quelque autre personne. Par exemple, en parlant de David, ou de Salomon, ou d'Ezéchias, ou de Zorobabel, tout d'un coup ils passent à Jésus-Christ; ou en parlant de Cyrus, et du retour de la captivité de Babylone, ils expriment les qualités du Messie et la rédemption du genre humain. Quelquefois ils commenceront un discours où ils décrivent leur mission, leur emploi, leurs travaux, les persécutions auxquelles ils sont exposés, et subitement ils s'élèvent à la vie, à la mort, à la passion du Sauveur. *Ce n'est point une méthode qu'ils ne suivent que rarement et par occasion; c'est la règle commune et générale de presque toutes les prophéties.* C'est ce qui est remarqué par saint Jérôme¹ et par les commentateurs. Ce saint et savant interprète des Ecritures fait encore une autre observation, qui est que les prophètes, annonçant les choses futures, ne négligent pas celles qui sont présentes : *Sic futurorum texit vaticinium, ut presens*

(1) Hieron. in Jerem. n. et Isai. 3 et 22, et ita Nahum. 2. — Nunc vel maxime obscuri sunt prophete, quod repente dum aliud agitur, ad alios personis mutatur.

tempus non deserat; ¹ en sorte que les événements prochains qu'ils prédisent, et qu'on voit arriver, sont tout à la fois des preuves de leur mission et de leur inspiration présente et actuelle, et des assurances des autres choses plus éloignées qu'ils annoncent.

» Il n'y a qu'à appliquer ce principe au sujet dont il s'agit ici. Isaïe veut donner à Achaz une preuve de sa délivrance prochaine. Il lui promet qu'il naîtra un fils qui sera le gage de sa prédiction, et qu'avant que cet enfant sache parler et discerner le bien du mal, ce qu'il a prédit s'accomplira. Mais il débute par une promesse bien plus importante et plus intéressante. Il lui dit que *la Vierge* par excellence, selon l'expression de l'hébreu, c'est-à-dire, celle-là même que Dieu lui montrait, et de qui on attendait le libérateur promis, lequel devoit naître de la maison de David; que cette vierge concevrait et enfanterait, selon la promesse du Seigneur, un fils qui serait appelé EMMANUEL, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*. Après quoi, quittant tout d'un coup ce grand objet, qu'il n'a fait paraître à ses yeux que comme un éclair, il vient à la naissance d'un enfant ordinaire qui devoit être le gage de sa parole. EMMANUEL, ou le Messie, est le premier dans l'intention du prophète; mais le fils d'Isaïe est l'objet principal qui occupe l'esprit et l'attention du roi et de son peuple. Ce sont deux enfants entièrement différents, et qui n'ont rien de commun, si ce n'est que le fils du prophète est l'occasion de ce qui est dit de la personne du Messie et de sa naissance miraculeuse. On peut même observer que le prophète les distingue par la manière dont il s'exprime au *ŷ. 16*: *Quia antequam sciat puer*, etc. Il ne dit pas simplement: *Quia antequam sciat*, ce qui rapporterait nécessairement ceci à cet EMMANUEL qui vient d'être nommé; mais il dit: *Antequam sciat puer*, ce qui avertit qu'il s'agit ici d'un autre enfant. On pourrait objecter que l'hébreu dit הַנְּעִרָה: *Ille puer*, comme auparavant: *Illa virgo*; mais il est encore remarquable que le prophète ne dit pas: *Puer iste, הַנְּעִרָה הַזֶּה*, ce qui se rapporterait encore nécessairement à EMMANUEL: il dit: *Ille puer*, ce qui laisse à entendre que l'enfant dont il parle ici n'est pas cet EMMANUEL. Ce n'est pas non plus *un enfant* quelconque; mais c'est *l'enfant* que la suite fera connaître, l'enfant qui doit naître de l'épouse du prophète. Enfin on peut observer que la particule hébraïque exprimée dans la Vulgate par *quia*, pourrait aussi signifier *sed*, ce qui pourrait séparer mieux encore ces deux promesses.

(1) Hieron. in cap. 1. Malach.

» Dans les autres prophéties, on commence d'ordinaire par le sujet historique et littéral, à l'occasion-duquel on doit parler du Messie; ici c'est le contraire. Isaïe commence par annoncer la naissance de Jésus-Christ d'une mère-vierge, et immédiatement après, il vient à son propre fils, comme signe de la délivrance de Juda. *C'est ce qui distingue cette prophétie de toutes les autres, et en fait la grande difficulté.* Et comme Isaïe n'avait, pour ainsi dire, tiré qu'un trait, quoique fort marqué, pour désigner la personne du Messie, de peur qu'on ne s'y méprît, il y revient dans la suite de son discours à trois diverses reprises, et caractérise son sujet d'une manière qui ne permet pas de le méconnaître, puisqu'il lui donne les titres de Dieu, de Père du siècle futur, de Prince de paix, qui doit régner éternellement dans l'équité et dans la justice; caractères qui ne conviennent à nul autre qu'au Messie. »

VII.

Le fait de l'Eglise est la preuve permanente de la révélation divine. — Paroles remarquables de saint Augustin.

« La vue de Jésus-Christ ressuscité soutenait les apôtres, dit saint Augustin, et les faisait croire à l'Eglise qui devait se former dans l'avenir; que la vue de l'Eglise nous fasse croire aussi à Jésus-Christ ressuscité. » (Page 119.)

Voici le texte même dont nous avons donné la traduction : « Et dixit eis. Quid? Quoniam sic oportebat, quoniam sic scriptum est, et sic oportebat. Quid? Christum pati et resurgere a mortuis tertio die. Viderunt hoc, viderunt patientem, viderunt pendentem, viderunt post resurrectionem præsentem, viventem. Quid ergo non videbant? Corpus, id est, Ecclesiam. Illum videbant, illum non videbant. Sponsus videbant, sponsa adhuc latebat. Promittat et ipsam. Sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis tertio die. Hoc sponsus est: quid de sponsa? Et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum per omnes gentes, incipientibus ab Jerusalem. Hoc nondum videbant discipuli: Ecclesiam per omnes gentes, incipientibus ab Jerusalem, nondum videbant. Caput videbant; et de corpore capiti credebant. Per hoc quod videbant, quod non videbant credebant.

Similes illis sumus et nos : videmus aliquid , quod ipsi non videbant ; et non videmus aliquid , quod ipsi videbant . Quid nos videmus quod ipsi non videbant ? Ecclesiam per omnes gentes . Quid non videmus , quod ipsi videbant ? Christum in carne constitutum . Quomodo illi illum videbant , et de corpore credebant : sic nos corpus videmus , de capite credamus . Invicem nos adjuvent visa nostra . Adjuvit eos visus Christus , ut futuram Ecclesiam crederent : adjuvat nos visa Ecclesia , ut Christum resurrexisse credamus . Impleta est fides illorum , impletur et nostra : impleta est illorum de capite , impletur nostra de corpore . Totus Christus et illis innotuit , et nobis innotuit : sed totus ab eis non est visus , nec a nobis totus visus . Ab eis caput est visum , corpus creditum : a nobis corpus visum , caput creditum . » (Serm. 116. Ed. Ben.).

La vérité qu'expose ici saint Augustin lui était si chère , qu'il y revient souvent en l'exprimant chaque fois presque dans les mêmes termes . C'est ainsi qu'il dit encore :

« *Toto terrarum orbe Ecclesia diffusa est : omnes gentes habent Ecclesiam . Nemo vos fallat : ipsa est vera , ipsa est catholica . Christum non vidimus , hanc videmus : de illo credamus . Apostoli e contra illum videbant , de ista credebant . Unam rem illi videbant , aliam credebant . Videbant illi Christum , credebant Ecclesiam quam non videbant : videmus et nos Ecclesiam , credamus in Christum , quem non videmus , et tenentes quod videmus , perveniemus ad eum quem nondum videmus . » (Serm. 238. Ed. Ben.)*

Et ailleurs :

« *Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas ; et dixit eis , quia sic scriptum est , et sic oportebat Christum pati , et resurgere a mortuis tertio die , — et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum per omnes gentes , incipientibus ab Jerusalem . (Luc. 24.) — Illud non vidimus , sed hoc videmus . Quando ista promittebantur , nondum videbantur . Apostoli Christum præsentem videbant , sed toto terrarum orbe diffusam Ecclesiam non videbant ; videbant caput , et de corpore credebant . Habemus vices nostras , habemus gratiam dispensationis nostræ : ad credendum certissimis documentis tempora nobis in una fide sunt distributa . Illi videbant caput , et credebant de corpore ; nos videmus corpus , credamus de capite . » (Serm. 242. Ibid.)*

C'est toujours la même vérité qui a fait dire à l'Aigle d'Hippone : « *Tenet me in Ecclesie gremio ipsum catholicæ nomen.* » — Et encore : « *Evangelio non crederem nisi me Ecclesiæ catholicæ commoveret auctoritas.* » (Cont. Ep. Fund. c. 5.)

Il l'expose enfin , *ex professo*, dans son traité : *De fide rerum quæ non videntur*, où il s'exprime ainsi :

« Me attendite, vobis dicit Ecclesia; me attendite, quam videtis, etiamsi videre nolitis. Qui enim temporibus illis in Judæa terra fideles fuerunt, ex virgine nativitatem mirabilem, ac passionem, resurrectionem, ascensionem Christi, omnia divina dicta ejus et facta præsentia præsentia didicerunt. Hæc vos non vidistis, propterea credere recusatis. Ergo hæc adspicite, in hæc intendite, hæc quæ cernitis cogitate, quæ vobis non præterita narrantur, nec futura prænuntiantur, sed præsentia demonstrantur. An vobis inane vel leve videtur, et nullum vel parvum putatis esse miraculum divinum, quod in nomine unius crucifixi universum genus currit humanum? Non vidistis quod prædictum et impletum est de humana Christi nativitate, *Ecce virgo in utero accipiet, et pariet filium*: sed videtis quod prædictum et impletum est ad Abraham Dei verbum: *In semine tuo benedicentur omnes gentes*. Non vidistis quod de mirabilibus Christi prædictum est: *Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram*: sed videtis quod prædictum est: *Dominus dixit ad me, Filius meus es tu, ego hodie genui te: postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ*. Non vidistis quod prædictum est et impletum de passione Christi: *Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea; ipsi vero consideraverunt et conspexerunt me, diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem*: sed videtis quod in eodem Psalmo prædictum est, et nunc apparet impletum: *Commemorabuntur et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus universæ patris gentium; quoniam Domini est regnum, et ipse dominabitur gentium*. Non vidistis quod de resurrectione Christi prædictum atque completum est, loquente Psalmo ex persona ejus prius de traditore et persecutoribus ejus: *Egrediebantur foras, et loquebantur simul in unum; adversum me insurrabant omnes inimici mei, adversum me cogitabant mala mihi; verbum iniquum disposuerunt adversum me*. Ubi, ut ostenderet nihil eos valuisse occidendo resurrecturum subjecit atque ait: *Numquid qui dormit, non adjiciet ut resurgat?* Et paulo post cum de ipso

suo traditore per eandem prophetiam prædixisset, quod in Evangelio quoque scriptum est : *Qui edebat panes meos, ampliavit super me calcaneum*; hoc est, conculcavit me : continuo subdidit : *Tu autem, Domine, miserere mei, et resuscita me, et reddam illis*. Impletum est hoc, dormivit Christus, et evigilavit, hoc est, resurrexit : qui per eandem prophetiam in alio Psalmo ait : *Ego dormivi et somnum cepi, et exsurrexi, quoniam Dominus suscipiet me*. Verum hoc non vidistis, sed videtis ejus Ecclesiam, de qua similiter dictum et impletum est : *Domine, Deus meus, ad te gentes venient ab extremo terræ, et dicent : Vere mendacia coluerunt patres nostri simulacra, et non est in illis utilitas*. Hoc certe sive velitis seu nolitis adspicere etiam si adhuc aliquam putatis esse vel fuisse in simulacris utilitatem : certe tamen innumeros gentium populos relicis vel abjectis vel concontractis hujusmodi vanitatibus audistis dicere : *Vere mendacia coluerunt patres nostri simulacra, et non est in illis utilitas : si faciet homo deos, et ecce ipsi non sunt dii*. Nec putetis autem ad unum aliquem Dei locum gentes prædictas fuisse venturas, quoniam dictum est : *Ad te gentes venient ab extremo terræ*. Intelligite, si potestis, ad Deum Christianorum qui summus et verus est Deus, non ambulando venire gentium populos, sed credendo. Nam res eadem ab alio Propheta sic prænuntiata est : *Prævalebit, inquit, Dominus adversus eos, et exterminabit omnes deos gentium terræ, et adorabunt eum unusquisque de loco suo omnes insulte gentium*. Quod ait ille : *Ad te omnes gentes venient* : hoc ait iste : *Adorabunt eum unusquisque de loco suo*. Ergo venient ad eum non recedentes de loco suo, quia credentes in eum invenient eum in corde suo. Non vidistis quod prædictum et impletum est de ascensione Christi : *Exaltare super cælos Deus* ; sed videtis quod continuo sequitur : *Et super omnem terram gloria tua*. Illa de Christo jam facta atque transacta omnia non vidistis sed ista præsentia in ejus Ecclesia videre vos non negatis. Utraque vobis prædicta monstramus : utraque autem vobis impleta propterea demonstrare videnda non possumus, quia revocare in conspectu præterita non valemus.

» Sed quemadmodum voluntates amicorum quæ non videntur, creduntur per indicia quæ videntur : sic Ecclesia quæ nunc videtur, omnium quæ non videntur, sed in eis litteris ubi et ipsa est prædicta monstrantur, et index est præteritorum, et prænuntia futurorum. Quia et præterita quæ jam non possunt videri, et præsentia quæ nunc possunt videri omnia, cum prænuntiarentur, nihil horum poterat tunc videri.

Cum ergo fieri prædicta cœperunt, ex illis quæ facta sunt usque ad ista quæ fiunt, de Christo et Ecclesia quæ prædicta sunt ordinata serie cucurrerunt : ad quam seriem pertinent de die judicii, de resurrectione mortuorum, de impiorum æterna damnatione cum diabolo, et de piorum æterna remuneratione cum Christo, quæ similiter prædicta ventura sunt. Cur ergo res primas et novissimas quas non videmus non credamus, cum testes utrarumque res medias quas videmus habeamus, atque in prophetis libris et primas et medias et novissimas vel audiamus prænuntiatas antequam fierent, vel legamus ? »

C'est donc par l'Eglise que nous arrivons à Jésus-Christ : *Tenentes quod videmus, pervenimus ad eum quem nondum videmus*. Oui, car c'est par elle que Jésus-Christ vient à nous, se manifeste à nous. C'est par cette œuvre divine de la catholicité qu'il redit à tous les siècles ce qu'il a dit une fois : *Operibus credite*.

C'est par le dernier anneau de la chaîne des faits divins qu'il nous la fait saisir toute entière ; c'est par « *ce miracle toujours subsistant qu'il confirme la vérité de tous les autres, à tel point qu'il faut s'étonner qu'ayant établi la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules*. Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomptable en sont la cause. » (*Hist. univ. II^e part. in fin.*)

Pascal, comme saint Augustin et comme Bossuet a vu un motif de crédibilité proprement dit ou une preuve de la divine origine de la révélation chrétienne, dans l'incomparable fait de l'Eglise, lorsqu'il a dit : « *La vraie religion est telle, que l'état où elle est suffit pour en prouver la vérité*. » (*Pensées.*)

Le célèbre auteur de la *Symbolique*, Moëhler, a fait remarquer la même chose quand il a dit de l'*unité catholique* qu'elle est l'œuvre divine de laquelle Jésus-Christ parlait à son Père comme de la preuve permanente de sa mission : *Ut credat mundus quia tu me misisti*. (*Symb. c. 5. § 36.*)

Des auteurs classiques on ne peut plus autorisés expriment la même vérité avec toute la précision théologique désirable, quand ils disent que l'Eglise, *par ses caractères*, est un motif de crédibilité qui suffit aux

simples et qui est *nécessaire aux sages* (Liebermann. *Instit.* l. 1. c. 2. p. 3.); qu'elle est même par l'éclat de ses caractères. le premier des motifs de crédibilité (Dens. *De Fide*, n° 18.); qu'elle prouve la révélation *indépendamment des Ecritures* (Ibid. n° 20.); et que, selon le cours ordinaire des choses (*Nisi extraordinarie fiat immediata revelatio.*), la divinité ou la divine origine de la révélation chrétienne *ne nous apparaît dans toute son évidence que par elle.* » (Ibid.)

Mais puisqu'il en est manifestement ainsi, n'est-il pas regrettable qu'on n'insiste pas davantage dans les cours de théologie sur une vérité aussi fondamentale ? N'est-il pas triste qu'on semble même quelquefois la perdre de vue, lorsque, dans le traité *De vera Religione*, ou *De Demonstratione christiana*, on expose parmi les motifs de crédibilité, celui de l'universalité et de la stabilité du Christianisme, en faisant avec soin abstraction de l'Eglise qui est ce fait-là même dont on constate le caractère surhumain et démonstratif de la révélation ? N'est-il pas étonnant qu'on prenne si bien garde de prononcer le mot d'Eglise avant d'avoir démontré, *indépendamment du fait* qu'elle constitue, les autres faits dont elle est elle-même la preuve, non unique, mais principale ? — C'est évidemment se laisser distraire par la science, du simple regard du bon sens; c'est oublier ce qu'a dit saint Augustin : « *Habemus vices nostras, habemus gratiam dispensationis nostræ : ad credendum certissimis documentis tempora nobis in una fide sunt distributa. Illi videbant caput, et credebant de corpore; nos videmus corpus, credamus de capite;* » c'est négliger le moyen même que Jésus-Christ nous a donné pour aller à lui : *Tenentes quod videmus, pervenimus ad eum quem nondum videmus;* c'est confondre les temps, et ne vouloir arriver au miracle qui est devant nos yeux que par les preuves écrites des miracles faits aux yeux des autres; et parce que la résurrection du chef a précédé la formation du corps, c'est refuser de voir le corps aujourd'hui visible, avant d'avoir prouvé d'une manière laborieuse la résurrection du chef invisible; c'est faire comme eussent fait les apôtres si, pour croire à la catholicité annoncée, mais encore invisible, ils eussent en présence de Jésus-Christ ressuscité, exigé d'autres preuves de ce qu'il leur annonçait, que sa résurrection elle-même. Ces preuves surabondantes, Jésus-Christ les leur a données, en leur montrant l'accomplissement de toutes les prophéties dans sa personne; mais comment leur en a-t-il fait saisir la chaîne, sinon par l'anneau vivant qui était devant eux ? « *Nous sommes traités comme eux par*

le divin maître : *Similes illis sumus. Quomodo illi illum videbant, et de corpore credebant: sic nos corpus videmus, de capite credamus: De même qu'en voyant Jésus-Christ, ils crurent à l'Eglise, ainsi en voyant l'Eglise, nous devons croire en Jésus-Christ* (S. Aug. *Serm.* 446.); car la preuve qu'il nous donne de sa résurrection par le miracle toujours subsistant de la catholicité (Bossuet.), n'est pas moins certaine que la preuve de la catholicité qu'il leur donnait par le miracle de sa résurrection : « *Habemus vices nostras, habemus gratiam dispensationis nostræ: ad credendum certissimis documentis tempora nobis in una fide sunt distributa. Illi videbant caput, et credebant de corpore; nos videmus corpus, credamus de capite.* »

Encore une fois, nous sommes loin de blâmer les démonstrations chrétiennes qui suivent l'ordre des temps, et procèdent en s'appuyant d'abord sur des documents écrits; mais nous disons qu'elles ne doivent pas nous engager à fermer les yeux sur la démonstration que la Providence continue toujours devant nous : *Usque modo operatur*, par le miracle subsistant qui prouve à lui seul la vérité de tous les autres.

Nous avons donc cru bien faire d'attirer sur ce point l'attention des défenseurs de la foi, lorsque nous avons publié les *Entretiens sur la démonstration catholique de la révélation chrétienne*, désirant faire entendre par ce titre même, que s'il est plusieurs bonnes méthodes de démonstration de la foi, s'il est une démonstration chrétienne et une démonstration catholique, concluantes l'une et l'autre, quoique se succédant l'une à l'autre, il est aussi une démonstration catholique de la révélation chrétienne que la Providence fait d'un seul coup, et continue aux yeux de l'univers par l'œuvre permanente de la catholicité.

Ce point est d'autant plus important, que cette grande œuvre, ce grand fait n'est pas seulement un motif de crédibilité proprement dit, mais qu'il est pour nous le principal, celui qui se distingue de tous les autres en ce qu'il est présent, public, notoire : *Notorium et habens evidentiam facti*; en ce qu'il est vivant, parlant, se manifestant et s'expliquant lui-même.

C'est ce caractère à part qui fait comprendre 4° pourquoi l'érudition, la critique, les études proprement dites ne sont nullement nécessaires pour nous en donner la certitude (Voir le 6° Ent. de la *Dém. cath.* in fine,

et la *Lettre au Prince de Broglie sur les Différ. Dém. de la foi.*); 2° comment la Providence établit par lui l'accord entre la raison et la foi, sans exiger de nous des recherches dont la plupart des hommes sont incapables, des discussions qui, ordinairement, n'aboutissent pas même pour les savants; 3° enfin, pourquoi ce motif suffisant pour donner un fondement rationnel à la foi des simples, est nécessaire aussi à la foi des sages, la raison n'arrivant à la foi divine, selon l'ordre général établi par la Providence (*Nisi fiat immediata revelatio.*), que par sa soumission à une autorité vivante qui prouve elle-même sa mission : *Per apostolatam ad obediendum fidei* (Rom. 4. 5.); — *Redigens omnem intellectum in obsequium Christi.* (II. Cor. 40. 5.)

C'est ainsi que Jésus-Christ a gagné la foi des apôtres : *Operibus credite*; c'est ainsi que les apôtres ont gagné la foi du monde : *Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis*; — *Signa apostolatus mei facta sunt super vos*; — c'est toujours ainsi que l'apostolat perpétuel ou l'Eglise enseignante conserve ou propage la foi dans tous les siècles, puisqu'elle est elle-même la grande œuvre du Fils de Dieu, l'œuvre de ses œuvres, le miracle de ses miracles : *Illi videbant caput et credebant de corpore; nos videmus corpus, credamus de capite.*

Que faut-il donc répondre à ceux qui, en présence de la catholicité, demandent, pour croire à la mission divine de Jésus-Christ qu'on la leur prouve par des monuments contemporains du passage du Fils de Dieu en ce monde? Il faut la leur prouver comme ils le désirent, puisque ces monuments ne manquent pas, mais il faut surtout leur montrer que le grand monument contemporain de ce divin passage, la grande œuvre qui l'atteste à jamais, celle qui porte avec le plus d'éclat le cachet ineffaçable de son origine, c'est l'Eglise universelle elle-même. Il faut leur dire avec saint Augustin montrant la catholicité aux donatistes : *Ecce lux mea, ubi est obscuritas vestra?* (Serm. 483) Les caractères de l'Eglise ne sont-ils pas des faits et des faits évidemment surhumains? Ils sont donc la preuve de son origine, le signe visible de la présence de Celui qui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Mais que dire de ceux qui croient à cette présence, et qui, pour en convaincre les autres, ne trouvent point d'autres voies que celle de la critique? Ne se sont-ils donc jamais fait cette question : Est-il possible

que la toute-puissance de Dieu soit avec une société vivante, et qu'il faille de longues études pour s'en assurer ?

L'Eglise est un fait, disent-ils, et par conséquent c'est dans l'histoire que nous devons chercher nous-mêmes les preuves de son institution et de son autorité. *C'est en remontant le cours des siècles l'histoire à la main, que nous devons vérifier par nos propres recherches si elle ne nous trompe pas dans ce qu'elle nous dit d'elle-même !*

Comme si Dieu ne témoignait pas en elle par les caractères que lui seul pouvait lui donner !

Les Juifs disaient à Jésus-Christ que son témoignage était insuffisant parce qu'il se rendait témoignage à lui-même. Jésus-Christ leur répondait que, par ses œuvres, Dieu son Père rendait témoignage en lui. Il a donné à son Eglise de pouvoir répondre de même, puisqu'elle est la grande et divine œuvre qui rend à jamais témoignage à Jésus-Christ, le *miracle subsistant* qui confirme la vérité de tous les autres. L'époux a donné à l'épouse le droit manifeste et divin de parler comme lui.

Certes, nous ne faisons pas abstraction de l'histoire, mais nous soutenons fermement et nous ne cesserons de le dire, puisque Dieu nous le dit lui-même, que c'est en écoutant l'Eglise enseignante que nous sommes pleinement assurés de son passé et de ses origines, parce que son témoignage, revêtu de l'éclat de ses caractères, est le témoignage historique par excellence, celui qui l'emporte divinement sur tous les autres. — De bonne foi, nous le demandons à ceux qui croient indispensable à une démonstration chrétienne, de vérifier le témoignage de l'Eglise sur sa divine origine par nos propres recherches historiques, parviendrions-nous jamais à la *reconstruire historiquement*, comme ils disent, si l'édifice tout entier, élevé par les mains de Dieu, n'était là debout devant nous ?

N'est-ce pas le centre toujours vivant de l'unité, n'est-ce pas l'incomparable autorité catholiquement reconnue du successeur de Pierre qui nous fait comprendre le : *Tu es Petrus* ? N'est-ce pas l'autorité toujours agissante de l'épiscopat et le ministère toujours subordonné du sacerdoce et des autres ordres qui nous font comprendre les textes relatifs à la hiérarchie ? N'est-ce pas l'exercice de la puissance des clefs qui nous

donne l'intelligence du : *Quorum remisistis peccata* ? N'est-ce pas l'offrande universelle du sacrifice qui nous empêche de n'entendre qu'à demi ou de n'entendre qu'à peine le mot divin : *Hoc facite in meam commemorationem* ? N'est-ce pas le culte universel , catholique , prodigieux de la présence réelle, qui nous préserve de toute participation aux imaginations allégoriques des sectaires et des rationalistes sur l'auguste mystère qu'on peut appeler le cœur du christianisme ? Ainsi de tout le reste , depuis l'atrium jusqu'au sanctuaire , depuis la pierre angulaire jusqu'au sommet de ce temple vivant , de cette Eglise : *Quæ celsa de viventibus sacris ad astra tollitur* : tout ce qui en a été écrit est visible , tout ce qui en a été dit dans les monuments de sa tradition reste imprimé *in viventibus sacris* ; et si l'Eglise s'appuie sur les fondements posés par la main de Dieu , si elle cite les paroles de vie qui sont tombées de la bouche de Jésus-Christ , si elle montre avec soin les traces de son immuable foi sur les monuments de sa tradition dans tous les siècles , c'est elle qui s'appuie , c'est elle qui cite , c'est elle qui montre , c'est elle qui nous découvre sa base , qui nous donne la clef de ses archives et le sens des documents qu'elles contiennent . C'est elle , en un mot , qui non-seulement nous dit , mais nous fait voir par son impérissable vie tout le sens de cette parole qu'elle vérifie : *Je suis avec vous jusqu'à la fin*.

Voyez donc ceux qui lui ont tourné le dos , voyez-les à l'œuvre pour construire ou reconstruire historiquement l'Eglise par les efforts de la science *séparée* : quelle tour de Babel ne tentent-ils pas en vain d'élever ! Nous ne ferions pas mieux qu'eux , si nous n'avions les yeux fixés sur la maison de Dieu inébranlablement assise sur la pierre ferme : *Supra firmam petram*.

N'allons pas , sans doute , négliger un seul des dons de Dieu , et sachons surtout profiter religieusement de celui des saintes Ecritures , mais n'oublions jamais par quelle main Dieu nous l'a fait , et ne soyons pas assez aveugles pour méconnaître ce qui est aussi clair que la lumière du jour : que l'Eglise , dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance , existait avant les Ecritures ; qu'elle seule nous en garantit l'authenticité et le sens ; que la foi manifestement antérieure aux Ecritures ne trouve dans celles-ci qu'un divin aliment de plus ; que toutes les vérités ont été confiées à la parole vivante de l'Eglise enseignante : *Docete, vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* , mais que toutes ne l'ont pas été à l'Ecriture qui , nulle part , ne prétend formuler l'ensemble de

l'enseignement chrétien, mais affirme, au contraire, qu'elle ne rapporte ni tous les exemples du Christ, ni toute la doctrine qu'il a laissée à son Eglise (Joan. 21. 25. — Act. 4. 3.); enfin, que supposer, en présence de l'Eglise, la *nécessité* des monuments écrits pour démontrer la révélation, c'est tomber dans une erreur qui ne blesse pas seulement la foi, mais le bon sens. C'est une pitié, en effet, de ne pas voir que si la main de Dieu apparaît clairement dans l'Écriture, elle se révèle avec un éclat bien autrement sensible dans l'autorité vivante, dans l'apostolat permanent qui continue de dire à tous les siècles : *Signa apostolatus mei facta sunt super vos* (II. Cor. 12. 12.), puisque le sceau de sa mission est imprimé dans ses caractères, dans la catholicité même si bien nommée par Bossuet : *le miracle subsistant qui prouve à jamais la divinité du Christ.*

Ne séparons donc pas ce que Dieu a uni : l'Écriture, la tradition, et l'autorité divinement établie pour les garder toutes les deux ; mais sachons et voyons que c'est évidemment par celle-ci que nous sommes mis en possession certaine des deux autres. (Tertull. *De Præscript.* c. 49. — S. Iren. *Adv. hæres.* l. 3. c. 3. — Moëhler, *Symb.*) Comprenons toute la portée de cette parole de saint Augustin : « *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesie catholicæ commoveret auctoritas;* » ne faisons pas à l'époux, selon l'expression du même saint Docteur, ne faisons pas à Jésus-Christ l'injure de supposer qu'il n'a pas donné à son épouse des qualités qui la rendent facilement reconnaissable, des caractères manifestement dignes de lui, mais reconnaissons, au contraire, que si la vue de Jésus-Christ ressuscité a suffi aux Apôtres pour les faire croire au *miracle* futur de la catholicité, ce grand miracle nous suffit à son tour pour nous faire croire à Jésus-Christ ressuscité ; que Dieu nous traite toujours comme les premiers disciples, et que c'est par ses œuvres visibles qu'il nous demande aussi la foi aux invisibles : « *Similes illis sumus et nos : quomodo illi illum videbant et de corpore credebant : sic nos corpus videmus, de capite credamus. Invicem nos adjuvent visa nostra. Adjuvit eos visus Christus, ut futuram Ecclesiam crederent : adjuvat nos visa Ecclesia, ut Christum resurrexisse credamus.* » (*Serm.* 416. cit.)

VIII.

Des origines du Bouddhisme.

« C'est lorsqu'il était retiré dans les montagnes du Caucase indien d'où il prit le nom de Bouddha, que le fils du roi Kapilavastou emprunta sa doctrine au magisme de Zoroastre, mais en y mêlant de monstrueuses erreurs. » (Pag. 147-148.)

Sa vie solitaire et méditative lui fit donner les noms de Cākya-mouni et de Bouddha ; Cākya-mouni veut dire solitaire de la race de Cākya, et Bouddha signifie *sage* ou *parvenu à la connaissance*. (Voyez Burnouf.) « C'est véritablement, dans le magisme ou le mazdéisme, dit M. Schœbel, en réfutant M. Ernest Renan, qu'il faut chercher l'explication de l'œuvre réformatrice de Bouddha. Qu'on dise, en effet, où Bouddha a puisé la doctrine de l'égalité d'origine des hommes, celle du péché originel (Kléca), le mépris du polythéisme, la certitude que l'homme peut vaincre le mal, exercer la vertu, et acquérir ainsi un bonheur inaltérable après cette vie, si ce n'est là seulement où ces doctrines, fruit des traditions primitives, étaient alors connues et professées, en exceptant, bien entendu, la religion de Moïse ? C'est dans le zoroastrisme que la mémoire des faits du monde primitif s'était conservée d'une manière si surprenante, qu'il semble que certaines parties de l'Avesta soient écrites par un autre Moïse. Un Dieu unique, personnel et infini, *Ormouzd*,¹ créant l'univers en six jours par son Verbe, *Honover* ; la révélation du Verbe dans la parole, *Avesta* ; un esprit malfaisant, personnel et fini, *Ahriman*, cherchant sans cesse à changer le bien en mal, et séduisant le *Meschia*, l'homme qu'Ormouzd a créé bon et qu'il a placé dans le lieu de délices, séduisant l'homme, dis-je, sous la forme du serpent, *Aschmogh*. Voilà le péché originel. (Zend-Avesta, tom. 2.) Puis une hiérarchie d'anges (*Amschaspands*, sept premiers esprits, avec les *Izeds* et *Fervors* ou *Feroiers*) pour exécuter les ordres de Dieu et protéger l'homme ; une

(1) Ceci est inexact. La Religion de Zoroastre admettait deux principes opposés, Ormouzd et Ahriman, au-dessous desquels s'élevait un Dieu suprême, Zervano-Akerina. Voyez Anquetil Duperron et le chap. 2e de cet ouvrage, p. 146.

hiérarchie de démons (*Deos, Darvands, Daroudjs*) pour détruire la création physique aussi bien que la création morale ; la sainteté proposée à l'homme par l'être saint (*Ormouzd*), comme devant être le but de ses efforts ; la prière, un précepte ; le sacrifice, obligatoire ; l'immortalité de l'âme ; un lieu de séjour céleste après cette vie pour les bons ; l'enfer pour les méchants, et la prière pour les âmes des morts.

» Telle était, *confondue et mêlée avec beaucoup d'éléments naturistes*, cette religion du « Pays saint » (*Sogdiane*) qui a dû inspirer sa doctrine à Bouddha. On n'avouera bien que les Aryas ayant entièrement perdu le fil des traditions spirituelles primitives, ce qui ressort déjà suffisamment de l'ensemble du Rig-Véda, n'ont pu retrouver autour d'eux, ni en eux-mêmes, les doctrines de l'égalité d'origine de la race humaine, du péché originel et de la réhabilitation. Ces doctrines se trouvant dans le bouddhisme, et ne se trouvant plus dans le védisme ni dans le brahmanisme, la provenance du bouddhisme d'une religion étrangère à l'Inde et se rattachant aux traditions primitives est établie avec évidence. Bouddha, en effet, n'a pu inventer ces doctrines. *On n'invente pas ces choses-là, et je pense qu'il est superflu de le démontrer.*

» Mais si le bouddhisme touche au surnaturel par ses origines, il s'en éloigne TOUT A FAIT, par la forme que lui a donné son fondateur ; il est purement humain ou naturiste. Le but qu'il propose à ses sectateurs est l'acquisition des vertus morales, et au lieu de donner à ces vertus une sanction divine ou surnaturelle, il les fait aboutir au *nirvana*, c'est-à-dire à une abstraction physique, *le retour de l'homme à l'état d'élément!* délivré ainsi de la possibilité de souffrir encore et de changer, il jouira à jamais d'un bonheur négatif !

» Mais cette doctrine a subi des additions si nombreuses et si disparates, qu'elle est devenue comme le pot pourri de toutes les religions, depuis le christianisme jusqu'au fétichisme. D'un développement proprement dit, il ne peut en être question pour le bouddhisme, il ne s'est pas développé, il s'est étendu, il a juxtaposé ou amalgamé, à l'abri du nom de Bouddha, les croyances de tous les pays où il s'est établi. Avant déjà qu'il ne fût sorti de l'Inde, il s'était donné un dieu suprême et toute une hiérarchie de dieux, ce qui est tout à fait contradictoire avec sa doctrine primitive ; il s'était formé une sorte de Christ, il avait donné à son fondateur une légende miraculeuse dont une partie fut calquée sur l'histoire

de Jésus-Christ ; il avait accouplé la fatalité avec la liberté, la magie avec la science, l'adoration de la matière avec la dévotion pour des êtres d'un idéalisme raffiné ; puis, après être sorti de l'Inde, il a succombé dans chaque pays où il s'est transporté, aux influences des religions et des opinions qu'il y a trouvées établies. Il est matérialiste en Chine, idolâtre dans la presqu'île transgangétique, sorcier chez les Tartares, monacal à Ceylan, pastiche au Thibet, et le sort de Bouddha est analogue à sa doctrine. Les uns l'incorporent dans la personne du Grand-Lama, les autres dans une idole ; ici, il devient une formule, ailleurs le fils d'une nuée ; enfin, il n'y a partout que dissemblance, incohérence, et contradiction, l'unité ne s'y trouve que dans l'absurde. Aussi nous est-il permis de dire que celui qui après avoir étudié Bouddha ou le bouddhisme, ose affirmer (comme M. E. Renan) que « la légende du Bouddha Cākya- » mouni est celle qui ressemble le plus, par son mode de formation, à » celle du Christ, comme le bouddhisme est la religion qui ressemble le » plus *par les lois de son développement* au christianisme ; » il nous est permis, dis-je, de dire que celui qui ose affirmer cela est complètement aveuglé par cette *science de mauvais aloi* qui, en ces jours, veut refaire *sur un plan à elle* l'histoire de l'humanité, afin que le temple que Dieu y a toujours occupé ne serve plus désormais qu'à son orgueil ou aux idolâtries d'une religion dont la formule est : *Homo sibi Deus.* »

IX.

L'origine des religions, d'après une théorie germanique que M. Renan a importée en France, et que l'Allemagne abandonne.

« Les religions, disent-ils, sont comme les langues, des symboles créés par les instincts du genre humain, dans la période de sa spontanéité. — Ce sont des créations spontanées, des miracles psychologiques, antérieurs à l'histoire. » (Page 163.)

Certes, la spontanéité humaine est pour quelque chose dans le développement des langues, comme elle est pour quelque chose dans le développement des idées religieuses, des sentiments religieux ; mais que la religion et le langage soient des créations de la spontanéité de l'homme,

soient exclusivement son ouvrage, c'est là une doctrine qui ne peut soutenir l'examen : nous l'avons prouvé au chapitre 2^e de cet ouvrage. (Voir art. 4. § 4.) — Mais il faut montrer que l'analyse que nous avons reproduite de cette doctrine est exacte.

« Les religions, dit M. Renan, tiennent si profondément aux fibres intimes de la conscience humaine, que l'interprétation scientifique en devient à distance presque impossible. — Créées par l'effort simultané de toutes les facultés agissant dans la plus parfaite harmonie, elles ne sont plus pour nous qu'un objet de curieuse analyse. » (*Etudes d'hist. religieuse*, p. 6.)

« La mythologie est un second langage, né comme le premier de l'écho de la nature dans la conscience, aussi inexplicable que le premier par l'analyse, mais dont le mystère se révèle à qui sait comprendre les forces cachées de la spontanéité. » (P. 49.)

« C'est donc une très-grave erreur de supposer qu'à une époque reculée l'humanité ait créé des symboles afin de couvrir des dogmes. Tout cela est né simultanément, d'un même bond, en un moment indivisible, comme la pensée et la parole. » (P. 26.)

Mais pourquoi ces miracles ne se renouvellent-ils plus ? Les forces cachées de notre nature sont-elles épuisées ? Les facultés de l'homme qui agissaient dans la plus parfaite harmonie ne peuvent-elles plus s'entendre ? Les cordes de cette lyre vivante sont-elles brisées à jamais ? L'homme n'est-il plus de la même espèce qu'autrefois ? Il le paraît, car M. Renan appelle l'auteur des miracles primitifs : *L'homme spontané*. (P. 27.)

« L'homme spontané crée le symbole avant de savoir bien précisément ce qu'il y met. » (P. 42.)

On voit que l'incrédulité n'a pas peur des mystères. Si du moins, ses fidèles savaient *pourquoi* ils doivent les croire ! Serait-ce parce que l'Allemagne les a révélés ?

M. Renan, quand il s'agit de religion, ne peut entendre parler de tradition. C'est sans doute parce que ce fleuve doit avoir une source.

Il est donc décidé que l'origine des religions et des langues est la force cachée de la spontanéité humaine exclusivement.

Parmi les conséquences de ce grand principe, M. Renan compte naturellement l'indépendance radicale où sont les unes des autres les mythologies antiques. Oeuvres de la spontanéité, elles ont pu être affectées accidentellement par le contact des races, mais au fond, dans ce qu'elles ont de substantiel, elles sont toutes *nées de l'écho de la nature dans la conscience*. M. Renan soutient donc contre Creuzer et son école, avec Otfried Muller et la sienne, *l'originalité* de la mythologie grecque. Cependant, dans une note de la page 39 de ses *Études*, il avoue que des découvertes capitales, fondées principalement sur les Védas, ont répandu sur ce point un jour nouveau et inattendu. En effet, la prétendue originalité de la mythologie grecque est réfutée au double point de vue des doctrines et de l'art par MM. Roeth et Braün professeurs d'Heidelberg.

Quand M. Renan aura suffisamment profité du jour inattendu répandu sur cette matière, il ne parlera plus avec dédain des préoccupations de Huet, de Bossuet et de *l'école théologique* qui voit dans la mythologie une forme altérée des traditions primitives. (P. 40.)

Il est facile d'exercer son talent littéraire sur les préoccupations de l'école théologique, mais il est difficile, il est même impossible de nier avec quelque apparence de raison, qu'il y ait au fond de toutes les mythologies, des *faits* dont la nature et la frappante similitude jusque dans les plus singuliers détails, démontre avec évidence leur origine commune et traditionnelle. (Voir p. 164-165 de cet ouvrage.)

M. Renan nie la couleur théologique du culte primitif de la Grèce. C'est bien vite fait; mais nous entendrons à ce sujet des témoins plus compétents que lui. (Voir ch. 2. art. 4. p. 296-297.) — Il rejette aussi, sur les origines grecques, *l'hypothèse surannée des colonies orientales*. Nous verrons tout de suite qu'il semble même rejeter toute autre hypothèse analogue. Mais d'où les Grecs sont-ils donc venus? Seraient-ils sortis des coquillages ou de l'écume de la mer? Non; M. Renan leur donne une origine terrestre: « Ce coin privilégié du monde, dit-il, cette divine feuille de mûrier jetée au milieu des mers, vit éclore pour la première fois la *chrysalide* de la conscience humaine dans sa naïve beauté. Les vraies origines de l'esprit humain sont là... » (P. 40.)

Bien obligé: j'ignorais encore cette nouvelle.

X.

La quatrième Eglogue de Virgile, et une prophétie d'Aggée.

« *A sa venue, dit Virgile, la terre, et la mer et le ciel s'agitent; tout tressaille à l'approche de la nouvelle ère qui va s'ouvrir.* » (Page 173.)

*Aggredere, o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deum soboles, magnum jovis incrementum:
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, calumque profundum:
Aspice venturo latentur omnia seculo!*

Ne croirait-on pas lire la traduction latine de cette divine poésie du prophète Aggée :

« Ne craignez point, car voici ce que dit le Dieu des armées : Encore une fois, et cette fois est peu éloignée, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et le continent ; j'agiterai toutes les nations, et le Désiré de tous les peuples apparaitra. »

Nous saisissons ici l'occasion de faire remarquer la clarté de cette prophétie dont nous n'avons rien dit dans le 4^{er} chapitre de cet ouvrage :

« La plus importante des prophéties d'Aggée est celle qui regarde l'avènement du Messie. Le Seigneur adressant sa parole à ce prophète, lui dit : ¹ Parlez à Zorobabel, chef de Juda, à Jésus, grand-prêtre, et à tout le peuple, et dites-leur : Qui est-ce parmi vous qui soit resté d'entre ceux qui ont vu le premier temple dans sa splendeur, et comment regardez-vous celui-ci? n'est-il pas vrai qu'en comparaison du premier vous le complex pour rien? Prenez cependant courage, Zorobabel, et vous aussi, Jésus, grand-prêtre; que tout le peuple prenne courage avec vous. Soyez fidèles à l'alliance que j'ai faite avec vous, lorsque vous êtes sortis de l'Egypte, et mon esprit sera avec vous. Ne craignez point, car voici ce que dit le Dieu des armées : Encore une fois, et cette fois est peu éloignée,² et j'ébranlerai le

(1) Aggée. 2. 3 et seqq.

(2) Vulg. *Adhuc unum modicum est.* Hébr. **עוד אחת מעט ה'** ; *Adhuc unum, et brevis erit.*

ciel et la terre , la mer et le continent ; j'agiterai toutes les nations , et celui qui est l'objet des désirs de tous les peuples viendra. Je comblerai de gloire cette maison, dit le Seigneur. Tout l'argent et tout l'or sont à moi ; mais la gloire de cette dernière maison surpassera celle de la première ; et ce sera dans ce lieu même que je donnerai la paix, dit le Dieu des armées. Il est visible que toutes les promesses renfermées dans cette prophétie sont liées au second temple , qui est appelé comme le premier la maison du Seigneur ; et qu'ainsi elles ont dû être accomplies avant qu'il fût brûlé par les Romains. L'esprit le plus médiocre comprend cette conséquence ; car c'est de ce temple si différent de la magnificence du premier que le prophète parle , en disant que la gloire de cette maison surpassera celle de la première : *Magna erit gloria domus istius novissima plus quam prima*. Ce temple n'est plus , et déjà plus de dix-sept siècles se sont écoulés depuis qu'il est renversé ; il y a donc au moins autant de temps que tout ce que Dieu lui promet ici a dû avoir son effet. Sa gloire a donc dû être plus grande que celle du premier temple dont Dieu avait donné le plan et le dessin à David ; temple qui fut ensuite exécuté avec tant de sagesse et de magnificence par Salomon ; où la présence de Dieu se rendit sensible par le nuage qui le remplit , et où les premières victimes offertes sur l'autel furent consumées par le feu qui tomba du ciel. Mais si le Messie , c'est-à-dire si Dieu même , dans la personne du Messie , n'a point honoré de sa présence le second temple , en quoi est-il comparable au premier , bien loin d'avoir eu sur lui aucun avantage ? et qui ne voit que tout est inférieur dans le second , si la vérité même n'est venue s'y manifester aux hommes , et mettre fin aux nuages et aux figures ?

» Qu'est-ce que le désiré des nations , si ce n'est pas le Messie ? Peut-on lui donner un nom qui lui soit plus propre , et est-il possible de méconnaître sous ce nom celui en qui tous les peuples doivent être bénis selon la promesse faite à Abraham ? Or , ce divin libérateur qui doit être l'objet des désirs de tous les peuples doit venir dans le temple bâti par Zorobabel ; c'est ce qui doit relever la gloire de ce temple au-dessus de celle du premier. *Veniet desideratus cunctis gentibus , et implebo domum istam gloria*. C'est ce qui doit distinguer ce nouveau temple ; c'est ce qui doit lui tenir lieu de l'or et de l'argent qui avaient été prodigués dans celui de Salomon. On n'y verra point l'arche autrefois construite par Moïse , et qui n'était que le Symbole de la présence du Seigneur ; mais on y verra

le Fils de Dieu fait homme, l'arche vivante en qui la plénitude de la divinité habitera corporellement. Or, ce temple ne subsiste plus : *le désiré des nations* y est donc venu ; il y est donc venu avant que ce temple fût renversé ; il y est donc venu en la personne de Jésus-Christ, qui a lui-même déclaré qu'il était *le Fils de Dieu, envoyé de Dieu son Père pour sauver les hommes*, qui a prouvé sa mission par ses miracles, et spécialement par sa résurrection et son ascension glorieuse, après laquelle ce temple a été détruit pour achever de prouver que Jésus-Christ était celui qui devait y être envoyé, et qui devait en faire toute la gloire.

» Dieu promet de *donner la paix* dans ce temple ; et cette paix n'est point une paix limitée à certain peuple ou à certain temps. C'est *la paix* simplement dite, la paix éternelle, constante, comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples ; c'est la réconciliation des hommes avec Dieu. Voilà l'ouvrage réservé au Messie ; voilà quel doit être le fruit de sa venue. Avant la ruine de ce temple, cette paix doit y être annoncée ; celui qui doit en être le médiateur doit y paraître ; avant que ce temple périsse, cette paix doit être conclue dans Jérusalem même : *In loco isto dabo pacem*. Jésus-Christ est venu apporter cette paix ; il l'a annoncée plusieurs fois dans ce temple ; il en a donné le gage à ses disciples dans Jérusalem en leur donnant son corps et son sang dans la cène eucharistique ; il a scellé cette paix par l'effusion de son sang dans sa passion et sur la croix ; sa mort a été le prix de notre réconciliation ; sa résurrection en a été la preuve ; son ascension y a mis le dernier sceau : et tout étant ainsi consommé, ce temple a été réduit en cendres. Il n'est donc plus permis de demander si le Messie est venu, ou si Jésus-Christ est le Messie. Le lieu où était autrefois ce temple a rendu depuis plus de dix-sept siècles toutes ces questions superflues : la promesse est accomplie, et la preuve en est manifeste, puisque le temple ne subsiste plus.

» Dieu dit par le prophète Aggée *qu'il va ébranler encore une fois le ciel et la terre, la mer et le continent ; qu'il agitera toutes les nations, et qu'alors le désiré de tous les peuples viendra.*¹ L'obscurité des premières paroles

(1) Saint Paul, dans son épître aux Hébreux, entend par ces paroles : *Adhuc semel et commovebo orbem et terram*, le changement de l'ancien loi et du premier état de la religion ; et il est évident que c'est le sens littéral de l'expression du prophète : *Quod autem, adhuc semel, dicit, declarat mobilium translationem, tanquam factorum, ut manent es quo sunt immobilia.* Hebr. 12. 27.

commence à être éclaircie par les secondes ; et celles-ci deviennent plus claires encore par la liaison que le prophète met entre elles et la durée du second temple. L'agitation *du ciel et de la terre, de la mer et du continent*, représente ici l'agitation même de tous les peuples. L'agitation *du ciel et de la terre* se manifeste dans la nation juive, où le sacerdoce et la royauté, les chefs de la nation et la nation entière, éprouvent de nouveaux ébranlements lorsque Jésus-Christ vient opérer la rédemption des hommes : la royauté de ce peuple s'éteint, son sacerdoce tombe; diverses sectes partagent cette nation ; et c'est au milieu de cet ébranlement que le Christ parait. Dieu va créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle ; l'Eglise de Jésus-Christ va succéder à la Synagogue ; le peuple chrétien au peuple Juif. De même la Judée est au milieu des nations infidèles comme le continent au milieu des mers ; mais Dieu va ébranler *les mers et le continent* ; les Perses ont subjugué les Chaldéens, mais les Grecs subjuguèrent les Perses ; les Romains subjuguèrent les Grecs ; la Judée même deviendra province romaine ; et c'est alors que le désiré des nations paraîtra, et remplira ce temple de gloire. Toutes ces révolutions sont arrivées : *le ciel et la terre, les mers et le continent* ont été ébranlés ; le temple est détruit : *le désiré des nations* a donc paru : Jésus-Christ est donc le Messie. C'est ainsi que la divine providence a mis les preuves de notre sainte religion à la portée des esprits les plus simples, en les fixant à des lieux et à des temps dont les sens mêmes peuvent juger. » (Bible de Vence, *Dissert. sur Aggée.*)

Le Talmud, traité *Sanhédrin*, fol. 97 verso, dit que cette prophétie concerne le Messie. — C'est une preuve entre mille autres de l'aveuglement prodigieux des Juifs en présence du Christ et de son Eglise.

XI.

Le dogme de la création.

« Moïse a dit vrai lorsqu'il a posé le fait de la création du ciel et de la terre, comme un fait de la toute-puissance de Dieu. » (Page 189.)

La connaissance du dogme de la création est essentielle à la vraie connaissance de Dieu. Nous le comprendrons clairement, lorsque nous

aurons vu : 1° les erreurs qu'ont enfantées l'altération, l'oubli ou la négation de ce dogme ; 2° la perpétuité de la foi au Dieu créateur, dans la vraie religion ; 3° l'impuissance où la raison humaine a toujours été réduite d'arriver à cette vérité fondamentale sans le secours de la lumière révélée, et en même temps la puissance qu'elle possède de concevoir et de démontrer que la création est la seule explication de l'origine des choses qui n'implique pas contradiction.

I. Les grandes erreurs religieuses et philosophiques sur l'origine du monde sont le panthéisme, le matérialisme et le dualisme.

Le vieux panthéisme de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, est le système religieux de l'*emanation*. Le matérialisme philosophique qui le suivit, chercha l'origine des choses dans les éléments physiques du monde, soit dans un élément primordial, soit dans l'eau, l'air ou le feu, soit dans le mélange turbulent des atomes. — Le dualisme d'Anaxagore et de Pythagore, renouvelé et complété par Platon, reconnut une cause intelligente de l'univers, mais en supposant en même temps un second principe éternel, la matière dont Dieu n'était que le grand architecte, et ainsi la cause efficiente de l'ordre universel. Aristote croyait à l'éternité du monde dans sa forme actuelle, et n'en cherchait pas en Dieu la cause efficiente, mais la cause finale ou attractive qui met toutes les forces de la nature en mouvement. Il manquait à son génie ce divin rayon de lumière qu'il pouvait si facilement obtenir : *Ego sum Alpha et Omega*. — Un autre dualisme affirmait aussi deux principes éternels, mais l'un bon, l'autre mauvais, et celui-ci principe de la matière. — Le nouveau panthéisme enfin, repose sur le même fondement que l'ancien, mais s'en distingue sous un rapport, c'est qu'au lieu de voir dans le monde et dans toutes les choses du monde, des émanations de la substance divine *toujours moins parfaites*, et tendant toujours vers la corruption, vers la dégradation de l'être divin, jusqu'à leur retour et leur absorption dans la substance première, il y voit au contraire un développement de la substance divine, de l'être divin, *un progrès de Dieu même* arrivant enfin dans l'humanité à la conscience de lui-même et à l'intelligence de son but ! — Les panthéistes modernes ayant respiré l'air du christianisme n'ont pu échapper à la grande idée de la régénération et du progrès, mais ils l'ont profanée en l'embrassant, et au lieu de voir dans l'homme, une créature qui avance vers Dieu, ils ont préféré voir Dieu avançant

jusqu'à l'homme. C'est toujours sous une forme nouvelle le vieux mensonge du vieux Protée : *Eritis sicut dii*.

Le matérialisme qui place l'origine de toutes choses, des corps et des esprits, du monde physique et du monde moral, de la pensée et de l'ordre, dans la matière même; le dualisme qui suppose deux principes éternels, soit la matière et Dieu, soit le dieu bon et le dieu mauvais qui produit la matière; le panthéisme ancien et moderne qui veut non-seulement l'unité de la substance infinie, mais son *unicité*, et ne voit dans tout le reste qu'une émanation ou un développement de Dieu; et non une création de sa toute-puissance, voilà donc les grandes erreurs sur l'origine des choses.

II. Le dogme primitif de la création proprement dite, ou de l'acte tout-puissant qui fait être ce qui n'était pas, n'a été altéré que plusieurs siècles après la dispersion des trois races, sorties de la seconde famille-mère du genre humain.

Il le fut par le vieux panthéisme, principe véritable de l'idolâtrie, car c'est en confondant la substance créée avec la substance incréée, en divinisant toutes les forces de la nature, qu'il fit rendre à la créature l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur.

« Cependant, malgré les progrès du polythéisme, la notion d'un seul Dieu créateur et maître de l'univers, ne fut point entièrement effacée de la mémoire des hommes; et l'on en retrouve des traces, même chez les peuples plongés dans la superstition la plus grossière.¹ » — Mais l'idolâtrie devint peu à peu maîtresse du culte public, et s'il est vrai, comme Anquetil Duperron s'efforce de le prouver, que Zoroastre et ses disciples résistèrent à l'entraînement général, il n'en est pas moins certain qu'il n'en préservèrent aucun peuple, et que le seul peuple d'Israël garda toujours la foi au Dieu créateur du ciel et de la terre. Dieu lui-même avait posé, par la vocation du père des croyants, la base de ce monument vivant élevé au milieu des nations infidèles à la mémoire de la révélation primitive de la création, et à la promesse primitive de la rédemption. Le peuple de Dieu ren lit toujours témoignage à l'une et à l'autre, et les livres sacrés des deux Testaments ne sont que l'expression écrite de cette foi immortelle.

(1) Voyez page 89 et suiv. de cet ouvrage.

Il n'est pas de vérité plus clairement enseignée dans les saintes Ecritures que celle de la création. On la trouve *in capite libri*, à la première ligne du premier des livres inspirés :

In principio creavit Deus cælum et terram. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. (Gen. 1. 1.)

« Le mot hébreu *barà*, traduit dans la Vulgate par *creavit*, présente invariablement ce sens dans la forme où il est employé au premier verset de la Genèse, la forme *Kal*. Il n'y a pas dans la Bible un seul exemple du contraire. Aussi les plus savants rabbins, Maïmonide et Kimchi, ont reconnu, de la manière la plus expresse et la plus formelle, dans l'hébreu *barà*, la création *ex nihilo*. « Dans notre langue sainte, dit Maïmonide, » nous n'avons pas d'autre mot que *barà* pour signifier la production » d'une substance du néant. — *Barà*, dit David Kimchi, est le passage du néant à l'être. » (Maïmonide. *Comm. in Gen.* — Kimchi. *Radices hebraicæ.* — Marct. *Theod. chrét.* 14^e Leç.)

Toute la Bible est là pour déterminer le sens de sa première parole :

Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* (Gen. 1. 3.) C'est ainsi que Moïse parle des œuvres de Dieu. Il n'est pas possible d'exprimer d'une manière plus claire et plus forte, plus simple et plus sublime, la *toute-puissance* qui produit les êtres par son seul vouloir.

Le Psalmiste parle de même : *Dieu a dit, et tout a été fait; il a commandé, et tout a été créé: Quia ipse dixit, et facta sunt: ipse mandavit, et creata sunt.* (Ps. 148. 5.)

Le prophète Roi dit encore : *Dieu a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui est en eux: Qui fecit cælum et terram, mare, et omnia quæ in eis sunt.* (Ps. 145. 6.)

Isaïe : *J'ai appelé le ciel et la terre, et ils se sont présentés.* (45. 24. — 48. 42.)

Le livre de la Sagesse : *Creavit ut essent omnia: Il a créé toutes choses afin qu'elles fussent.* (Sap. 1. 14.)

Le livre de Judith : *Vous avez dit, Seigneur, et tout a été fait; et d'un souffle, vous avez tout créé.* (16. 17.)

Le livre des Machabées : *Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et toutes les choses qui y sont renfermées; et de bien comprendre que Dieu les a créées DE RIEN, aussi bien que tous les hommes.* (II. Mach. 7. 28.)

L'Evangile : *Et maintenant, mon Père, glorifiez-moi ou vous-même, (Jésus-Christ parle de son humanité), de la gloire que j'ai eue en vous (comme Dieu) AVANT QUE LE MONDE FUT.* (Joan. 47. 5.)

Les Actes des Apôtres : *Dieu, qui a fait le monde, et toutes les choses qu'il renferme.* (Act. 47. 24.)

Saint Paul : *Dieu appelle CE QUI N'EST PAS comme ce qui est.* (Rom. 4. 47.)

Cependant, comme il n'est rien de téméraire ou d'insoutenable, qui n'ait été avancé par quelque faux érudit, il s'est trouvé des écrivains qui n'ont vu la création ni dans la Bible ni dans les saints Pères, ¹ et qui ont prétendu en faire une découverte philosophique. C'est tout le contraire qui est vrai. La création est une vérité révélée qui brille dans toute la suite des Ecritures, comme dans la perpétuité de la foi catholique, et l'histoire de la philosophie ancienne et moderne prouve que l'esprit humain perd l'idée de la création, et rétrograde vers les erreurs antiques, dès que son orgueil lui fait fermer les yeux à cette lumière plus haute que Dieu lui offre, et qui n'est jamais repoussée impunément.

La seule Eglise catholique qui remplit tous les siècles par une suite qui ne peut lui être contestée, ² a confessé constamment un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles, ³ qui, par sa vertu toute-puissante, a, au commencement du temps, fait de rien l'une et l'autre substance, la substance spirituelle et la substance corporelle, la substance angélique et la substance matérielle. ⁴

L'Eglise opposa cette foi divine aux hérésies des premiers siècles, comme aux erreurs du vieux monde que ces hérésies renouvelaient, le

(1) Voyez les textes de saint Justin, d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Augustin, etc., dans la Théologie du Card. Gousset, ou dans quelque autre Théologie dogmatique.

(2) Bossuet. *Disc. sur l'Hist. univ.* part. IIe in fine. (3) Symboles des Apôtres, de Nicée et de Constantinople.

(4) 1^{er} Concil. général de Latran. c. 1. *De fide catholica.*

gnosticisme par le système panthéiste de l'émanation, et le manichéisme par le système dualiste des deux principes.

Il est bien frappant, après dix-huit siècles, que le dernier des écrivains qui voulut prendre le rôle de novateur dans l'Eglise, M. de la Menais, ait dû finir par où l'hérésie avait commencé, par la prétention de mêler la Trinité, c'est-à-dire le christianisme, au panthéisme, luttant en vain contre le juste châtement infligé à son orgueil par cette logique du mensonge qui force les erreurs à tourner toujours dans le même cercle.

« D'un seul trait, dit Bergier, Moïse a sapé par la racine le faux système des émanations, qui a été la source de tant d'erreurs, le fondement du polythéisme et de l'idolâtrie, l'hypothèse absurde du destin ou de la fatalité, et toutes les autres rêveries philosophiques, longtemps avant leur naissance.

» De la notion de *Créateur*, dit-il encore, s'en suivent tous les attributs de Dieu, ce dogme seul nous en donne la vraie notion. Dieu est l'Être nécessaire ou existant de lui-même, puisqu'il est la première cause sans laquelle rien n'aurait pu sortir du néant : il est éternel, rien n'était avant lui, et il est avant tous les temps ; il est tout-puissant ; rien peut-il résister à celui qui opère par le seul vouloir ? Il est infini, aucune cause n'a pu le borner. — Par quel espace pouvait-il être limité avant la création ? Il est pur esprit, puisqu'il a tiré du néant la matière, et qu'il agit avec intelligence ; pour connaître tout ce qui est, tout ce qui sera, tout ce qui peut être, il n'a besoin que de voir l'étendue de son pouvoir, il ne doit pas lui en coûter davantage pour gouverner le monde, qu'il ne lui en a coûté pour le former. — Faute d'avoir connu ce dogme essentiel, les philosophes ont été incapables de démontrer l'unité, la simplicité, la parfaite spiritualité de Dieu : ou ils l'ont connu comme *l'âme du monde*,¹ ou ils ont pensé que Dieu avait laissé à des *esprits inférieurs* le soin de le fabriquer et de le gouverner.² La théologie de

(1) C'est l'erreur d'Aristote qui ne voit en Dieu que le premier moteur.

(2) C'est l'erreur de Simon le Magicien, de Marcion, de Néandre, de Saturnin, de Valentin, de Basilide et des autres gnostiques, partisans du système de l'émanation. Saint Paul parlait de ces premières hérésies lorsqu'il écrivait à Tite : *Stultas autem questionum, et sanctorum... deorum.* (3. 9.) Et à Timothée : *Regarde te ut demones quibusdam ne invidentur fabulis et sanctorum... deorum.* (1. Tim. 1. 34.) ; et encore : *Evite les nouveautés profanes, et tout ce qu'oppose une science fausement appelée gnose, dont quelques-uns faisant profession, se sont égarés dans la foi.* (Ibid. 6. 20-21.) — Les généalogies dont parle l'Apôtre sont les esprits, génies ou *démones* sortis de Dieu par émanation. — Ces *démones* ou esprits, les Grecs les nommaient *démones*, terme par lequel ils désignaient les esprits en général.

Moïse, qui est celle de notre premier père, était donc le meilleur préservatif contre les divers égarements du genre humain. ¹ »

III. Mais si la science dépourvue des lumières de la révélation, si la philosophie, même dans les premiers génies de tous les siècles, n'a pu arriver seule à la grande vérité de la création, il n'en résulte pas que la raison humaine ne puisse la concevoir ni la démontrer. Elle ne peut, sans doute, démontrer *comment* Dieu crée, comme elle ne peut non plus démontrer *comment* Dieu est, puisqu'il faudrait, pour faire ces deux choses, embrasser l'infini et comprendre la toute-puissance. Mais on peut concevoir clairement l'existence de ce qu'on ne comprend pas, convaincre de contradiction ceux qui la nient, les obliger à l'admettre ou à tomber dans l'absurde, et la démontrer elle-même directement et invinciblement.

C'est ainsi qu'on prouve l'existence de Dieu, et c'est ainsi encore, qu'en présence du monde, on prouve la création du monde.

Constatons d'abord, en deux mots, l'absurdité des doctrines qui fient la création, c'est-à-dire l'acte de la toute-puissance qui a fait être ce qui n'était pas :

Le dualisme et le panthéisme sont les seuls systèmes puissants qui aient attaqué cette vérité. Eh bien ! tous les deux impliquent contradiction, tous les deux forment l'absurde, puisque le dualisme affirme deux êtres éternels et nécessaires, ou *deux infinis*, et le panthéisme affirme l'unité absolue de toutes choses, *l'unicité* de substance dans tous les êtres, et par conséquent *l'identité du fini et de l'infini*.

Quels gigantesques efforts n'ont pas fait en Allemagne, pour échapper à cette contradiction inévitable, les fondateurs de la philosophie de l'absolu, ² les restaurateurs du panthéisme, Fichte, Schelling et Hegel ! Et cependant, à quoi ces efforts ont-ils abouti ? Schelling, qui parla le dernier, n'a-t-il pas confessé hautement l'absurdité de leur œuvre commune ? ³ N'est-il pas revenu au sens commun, en affirmant comme

(1) *Dict. de Théol.*

(2) *L'absolu*, dans le langage de la philosophie allemande, signifie l'identité essentielle de toutes choses, la substance unique qui se développe dans la nature, et arrive dans l'humanité à la conscience et à l'intelligence d'elle-même !

(3) Voir la note XIV, sur la philosophie allemande.

Maine de Biran, avec Leibnitz et tous les vrais philosophes, la réalité des substances finies, et l'existence d'un Dieu distinct du monde ? Et M. Cousin n'en a-t-il pas fait autant ?

Il n'en est pas de la doctrine de la création comme du système panthéiste. Si la création a, pour nous, quelque chose d'incompréhensible, la raison *comprend pourquoi* elle est incompréhensible.

Elle comprend qu'elle ne peut sans déraison vouloir embrasser l'infini, l'acte même de la toute-puissance. Mais l'incompréhensible n'est pas l'absurde, la création n'impliquant aucune contradiction. Nous allons le voir, après avoir démontré que Dieu est créateur.

N'est-il pas évident que la substance finie existe ? Le monde n'est-il pas composé de parties ? Ce qui est composé de parties finies n'est-il pas évidemment fini ?

Mais l'existence de l'infini n'est pas moins évidente, que celle du fini, et si je ne puis comprendre, embrasser l'infini, je comprends très-bien, très-clairement, que l'infini doit être, qu'il est impossible qu'il ne soit pas, qu'il est nécessaire. — En effet, affirmer l'infini, ce n'est pas autre chose qu'affirmer l'être. C'est dire : L'être est, et le néant n'est pas ; en d'autres termes : *Ce qui est, est ; et ce qui n'est pas, n'est pas.* Mais pourquoi affirmer l'infini n'est-il pas autre chose qu'affirmer l'être ? Parce que l'infini est l'être à qui *rien ne manque*, l'être qui est tout à fait, l'être parfait ou qui ne tient *rien du tout du néant*. N'est-il pas évident que cet être est, puisque s'il n'était pas, il y aurait du néant quelque part, *c'est-à-dire que ce qui n'est pas, serait ?* Il est donc vrai que *la perfection ou l'infini est la raison d'être.*¹

L'être infini existe donc nécessairement :

Cette vérité est tellement la vérité des vérités, la lumière de toutes les intelligences, le fond de notre raison, qu'en remontant du fini à l'infini, nous ne concevons réellement le premier que par le second, puisqu'il serait impossible de concevoir le fini ou le manque d'être, si on n'avait

(1) *La perfection est la raison d'être*, dit Bossuet. Pourquoi l'imparfait serait-il et le parfait ne serait-il pas ? c'est-à-dire pourquoi ce qui tient plus du néant serait-il et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas ? Qu'appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque, etc. (*Éléctions sur les mystères*. 1^o Élévation.)

auparavant, au fond de son âme, l'idée de l'être ou de l'infini. C'est la vue du fini qui éveille cette idée, sans doute, mais si elle n'était pas en nous avant même d'être l'objet de nos réflexions, nous serions à jamais impuissants à concevoir quoique ce fût.

Reprenons :

L'infini est nécessairement. Etre nécessairement, c'est être par soi, de soi : *Per se, a se.*

Le fini est ; il saute aux yeux ; mais il n'est pas nécessairement. Il est clair, en effet, que tout être fini est contingent, c'est-à-dire qu'il peut évidemment ne pas être. Vous pouviez ne pas être, ni dans votre corps, ni dans votre âme. Manifestement, l'*Etre* n'a pas besoin de vous. Il en est de même de tous les êtres finis, dans leur fond et dans leur forme. Vous pouviez non-seulement ne pas être de telle manière, mais *ne pas être du tout.*

Mais si le fini n'est en rien nécessaire, s'il n'est pas du tout nécessairement, ou *par soi*, il est donc tout à fait *par un autre.*

S'il est tout à fait par un autre, il a commencé d'être, et par conséquent il est créé par l'être nécessaire sans lequel rien ne serait à jamais.

C'est donc l'Infini qui crée librement le fini, Dieu qui crée le monde, comme l'enseigne la foi primitive victorieuse de toutes les erreurs : *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia : ipsi gloria in sæcula. Amen.* (Rom. 11. 36.)

Qu'objecte-t-on à ces vérités immuables ? On dit que rien ne peut sortir du néant.

Mais quand on dit que Dieu fait être ou exister *ce qui n'était pas*, on ne fait pas sortir les êtres du néant comme de leur cause, mais on proclame Dieu *principe de tous les êtres* : *Ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia.*

On dit encore : Si la création est une production de substances qui ne sont pas Dieu, l'être s'accroît par la création, et Dieu n'est plus infini !

Mais comment ne voyez-vous pas que c'est justement parce qu'il est infini que Dieu peut produire des substances sans PARTAGER, sans ALTÉRER la sienne, comme vous le voudriez ? Comment ne voyez-vous pas que la création du fini ne peut rien ajouter à l'infini ? N'entendez-vous donc pas ce que veut dire : *In ipso vivimus, movemur et sumus?* (Act. 17. 28.) Comment ne voyez-vous que si nul ne peut donner ce qu'il n'a pas, Dieu en donnant l'être à ses créatures, le leur donne *sans en rien perdre*, par la raison même qu'il est infini, qu'il reste infiniment tout ce qu'il donne, d'une manière infiniment supérieure ? Comment ne voyez-vous pas qu'en supposant *une croissance de l'être* par la production des substances finies, c'est vous qui niez l'infini ?

Le croirait-on ? C'est l'auteur de l'*Esquisse d'une philosophie*, c'est Lamennais qui n'a rien trouvé de mieux que ces deux misérables difficultés aussi vieilles que l'ignorance humaine, pour justifier son passage au panthéisme.

Dieu, dit-il, *crée avec sa propre substance!*

Mais comment crée-t-il ainsi sans créer ?

En posant une limite à sa puissance, il crée les forces; en posant une limite à son intelligence, il crée les esprits; répond le génie égaré!

Mais alors, la force que je suis, l'intelligence que je suis, sont substantiellement la force et la sagesse divines, et je suis consubstantiel à Dieu, je suis Dieu !

En face de cette déification de la créature, l'ancien croyant cherche une issue pour échapper au panthéisme et au blasphème, mais laquelle ? La substance divine, dit-il, est dans ces deux états *divers essentiellement différente!*

Quelle défaite !

Quelle différence y a-t-il donc entre la substance et l'essence de Dieu ? Et comment l'infini peut-il être dans deux états divers ? S'il pose des limites à sa propre puissance, à sa propre intelligence, à sa propre substance, cette substance devient donc limitée ? Elle est donc finie et infinie tout à la fois ?

C'est ainsi que Lamennais se débat en vain contre l'absurde, comme l'ont fait Fichte, Schelling et Hegel, et que moins heureux que Schelling, il a laissé le : *Similis ero Altissimo* retomber de tout son poids sur ses égarements.

« Quand on en vient jusqu'à *s'attribuer* les dons de Dieu, disait autrefois un prêtre illustre, Dieu qui *résiste aux superbes* se retire, et abandonne cet insensé à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles qui étonnent et qui consternent; ces chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins. » (*Réflexions sur l'Imitation de Jésus-Christ*, l. 3. ch. 44. par l'abbé F. de Lamennais.)

Seigneur, ayez pitié de nous !

XII.

I. Une autorité religieuse divinement établie a-t-elle toujours été nécessaire à la conservation de la vraie foi sur la terre? — II. De sa nécessité, peut-on conclure son existence, avant même de constater celle-ci par le fait? — Le peut-on en restant dans l'ordre purement logique ou métaphysique? Le peut-on moralement et avec certitude? — III. Cette autorité a-t-elle existé toujours?

« C'est en brisant la chaîne de la tradition et de l'autorité de l'Eglise primitive, du sacerdoce patriarcal, que le paganisme perdit l'unité de la révélation. » (Page 224.)

Le fait que nous constatons en ces termes, se rattache aux deux thèses développées ailleurs ¹ et en partie résumées dans les notes I^o et VII^o de cet Appendice. Nous les compléterons en répondant aux trois questions posées dans celle-ci.

I. Une autorité divinement établie a-t-elle toujours été nécessaire à la conservation de la vraie religion sur la terre?

La religion et la société religieuse sont des choses distinctes, mais ne sont pas des choses séparées. Elles sont unies en quelque sorte comme notre corps et notre âme. La religion est l'âme de la société religieuse.

(1) Dans les *Entretiens sur la Démonstration de la révélation*.

Or, pas de société sans autorité. Une autorité religieuse ou doctrinale a donc été toujours inséparable de la vraie religion.¹

C'est en parlant d'elle que le comte de Maistre a dit en citant Mallebranche : *Toute société religieuse divinement instituée suppose l'infaillibilité.* (Du Pape, l. 4. c. 4.) Il faut bien saisir le sens et la portée de cette parole :

L'infaillibilité doctrinale dont il est ici question, ne consiste pas à produire la vérité, mais à la garder, et au besoin à la définir. Elle n'est que la *fidélité* divinement garantie dans la conservation du dépôt de la révélation.

N'est-il pas manifeste que toute société religieuse divinement instituée suppose cette fidélité divinement garantie ? Si Dieu a établi lui-même une autorité *doctrinale*, n'est-il pas évident que c'est pour nous préserver de l'erreur en matière de religion ? Quand Dieu dit : *Docete*, n'est-il pas clair qu'il doit ajouter : *Vobiscum sum* ? La grâce d'état d'une autorité divine enseignante, n'est-ce pas justement cette fidélité divinement assistée ? Il faut dire de la nécessité de cette autorité ce que saint Thomas a dit de la nécessité de la révélation, et pour les mêmes raisons. Elle n'est pas seulement nécessaire aux hommes pour les faire arriver à la connaissance des choses divines plus promptement et plus généralement, mais elle est nécessaire à tous, aux sages comme aux simples, pour leur donner la *certitude* en matière de religion, c'est-à-dire en ce qu'il importe le plus à l'homme de connaître sans l'ombre du doute : sa fin et les moyens d'y parvenir. *Pour avoir sur Dieu des notions certaines, indubitables, il a fallu, dit saint Thomas, que la foi nous les transmitt, comme étant la parole de Dieu qui ne peut nous tromper.* (2. 2. q. 4. a. 4.)

Mais à quoi nous servirait que Dieu eût parlé autrefois, si sa parole ne nous était transmise elle-même avec une inviolable fidélité ? Un livre ne prouve pas lui-même son authenticité, ne décide pas entre ceux qui lui donnent différent sens, ne corrige pas ceux qui l'entendent mal, et une expérience décisive démontre que les sectes ne voient dans les Ecritures que l'image de leurs propres rêves. Encore une fois donc, il faut le

(1) Voyez les *Entretiens*, p. 201-207, sur la distinction des puissances dans les divers ordres de sociétés.

Docete, et le *Vobiscum sum*, il faut l'autorité réclamée par la nature des choses divines, et proclamée par l'Écriture comme elle l'est par la tradition.

C'est ce qui a fait dire à saint Augustin :

Je ne croirais pas à l'Évangile, si l'autorité de l'Église ne m'y déterminait. (Cont. Ep. Fund.)

C'est de la nécessité de cette autorité que Bossuet a dit :

Notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine. (Disc. sur l'hist. univ. part. II. in fine.)

C'est de cette nécessité que Fénelon dit :

Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible pour les garantir de se tromper. — Les savants, ajoute-t-il, ont autant besoin que le peuple d'une autorité suprême qui fixe leurs INCERTITUDES. (Lettre sur la religion.)

C'est de cette nécessité qu'a dit saint Alphonse de Liguori :

IL A TOUJOURS ÉTÉ NÉCESSAIRE d'avoir une école de vérité, une autorité pour conserver intactes LES VÉRITÉS RÉVÉLÉES DÈS L'ORIGINE du monde, afin que les hommes pussent apprendre d'elle, SANS DANGER D'ÊTRE TROMPÉS, les choses qu'ils doivent croire et les choses qu'ils doivent pratiquer. (Les vérités de la foi.)

C'est de cette nécessité que le R. P. Perrone a dit :

Validissimæ rationes ostendunt, de via ordinaria, divinam revelationem ab auctoritate divinitus instituta atque infallibili, custodiri atque proponi debere. (De vera Relig. Pars. II. prop. I.)

Il serait aisé de multiplier les témoignages rendus à cette nécessité, mais ceux de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Bossuet, de Fénelon, de Mallebranche, du comte de Maistre, de saint Alphonse

de Liguori etc. , suffisent à un fait attesté d'ailleurs par toutes les consciences.

En effet , si les théologiens prouvent que la parole divine enseignante est un bienfait de Dieu , un don de sa miséricorde , mais qui nous est nécessaire dans l'état d'ignorance et d'obscurité où nous nous trouvons sur les choses divines , état dont les plus grands hommes , Platon et Cicéron , par exemple , n'ont pu sortir d'eux-mêmes , comme ils le reconnaissent hautement ; et si les théologiens savent encore et expliquent très-bien d'où vient cet état d'ignorance et de misère , sont-ils pour cela les seuls à le sentir ? L'obscurité qui s'est répandue en nous sur les vérités mêmes de la religion naturelle , n'est-elle pas un fait de conscience pour ceux aussi qui ne sont ni philosophes ni théologiens ?

Et puis , l'homme ne sent-il le besoin , la nécessité d'être éclairé avec certitude que sur les vérités de la religion naturelle ? A quelle étonnante distraction d'érudit ne faut-il pas se laisser aller pour le croire ? Si j'arrivais par moi-même à une certitude où n'a pu arriver Cicéron sur la nature et les perfections de Dieu , sur la destinée et l'immortalité de l'âme , saurais-je pour cela tout ce qu'il m'est nécessaire de savoir ?

Pourquoi rencontré-je au fond de mon être une lutte terrible et toujours renaissante ? Pourquoi fais-je quelquefois le mal que je hais ? Et le bien que j'approuve pourquoi ne le fais-je pas toujours ?

Qui me révélera ce mystère ?

Qui me dira la source de mon mal , et qui m'en indiquera le remède ? Malheureux que je suis , qui me délivrera de moi-même ?

Pourquoi , malgré le désir du bonheur que j'éprouve invinciblement , faut-il que la vie me soit une longue chaîne de souffrances , et pourquoi , malgré l'amour également invincible de la vie , faut-il qu'au bout de toutes mes voies j'aperçoive la fosse ouverte de laquelle chacun de mes pas me rapproche ?

Et qu'y a-t-il après la chute dans l'abîme ? Est-ce la lumière ou les ténèbres , l'amour ou la haine , l'espérance ou le désespoir ? La continuation de la vie , ou la continuation de la mort : *Mors secunda* ?

Encore une fois, qui me dira le mot de la lutte que j'éprouve, de la douleur qui m'étreint, de la mort qui me menace, de la fin qui m'attend ?

Est-ce la raison naturelle qui répond à ces questions qui sortent de mon âme et de toutes les âmes ?

Non : la parole seule du Dieu vivant peut résoudre les questions que la raison renouvelle sans cesse avec une légitime inquiétude.

Il est donc évident que l'autorité divine enseignante, que l'éducation surnaturelle déjà si nécessaire pour nous donner la connaissance *pleine et certaine* des vérités de la religion naturelle, est bien plus nécessaire encore pour nous éclairer sur les grands problèmes qui sortent du cercle de la religion naturelle, et nous intéressent cependant au suprême degré.

Les théologiens qui savent et qui expliquent pourquoi et comment notre état de dégradation originelle et d'ignorance nous rend la foi nécessaire *in ordine ad cognitionem religionis naturalis*, savent aussi pourquoi, à part cet état de chute, nous sentons encore le besoin d'une lumière plus haute que la raison. Ils savent que ce besoin est une conséquence de notre destination positive à la vie surnaturelle. Mais ce besoin dont les théologiens savent la raison, faut-il, encore une fois, faut-il être théologien pour le sentir ?

Chacun de nous ne désire-t-il pas savoir les liens de ce monde et de l'autre, et quels sont les rapports des luttes et des douleurs de la vie et de la mort avec la dernière fin ? Le bonheur qui nous échappe en cette vie, et que nous ne cessons de poursuivre, ne le désirons-nous pas dans la vie future ? Cette aspiration à une vie surnaturelle, n'est-elle pas un fait de conscience pour tous les hommes ? Mais, encore une fois, qu'y a-t-il au delà de la tombe ? L'œil l'a-t-il vu ? l'oreille l'a-t-elle entendu, le cœur de l'homme le lui a-t-il révélé ? Si celui qui habite l'éternité ne nous en parle pas lui-même, qui tentera d'en dévoiler le mystère, à moins d'être un insensé ?

Voilà pourquoi il n'est aucun peuple de la terre, ni aucun âge du monde, où l'on trouve une religion fondée par la raison humaine. Sur Dieu et l'invisible avenir, toujours et partout l'homme a voulu entendre Dieu, et jamais il n'a cessé de rendre témoignage à la nécessité de la

révélation lors même qu'il n'en a embrassé que l'ombre. Malgré ses prétentions, sous ce rapport, le rationalisme lui-même a l'instinct de son impuissance, et quand il appelle *la révélation de l'esprit attendu* qui doit fonder la religion de l'avenir, il proclame sans le savoir, qu'en rejetant le vrai Dieu, le Dieu de tous les temps, le Dieu qui ne change pas, il se verra dans la nécessité d'en adorer un autre. (Voyez p. 405-409, sup.)

II. Maintenant, je le demande, si la révélation continuée ou l'autorité divine enseignante nous est doublement nécessaire, et pour nous guérir de notre ignorance naturelle, et pour nous éclairer sur la fin surnaturelle à laquelle nous aspirons tous, est-il bien certain que Dieu ne nous a pas refusé ce qui nous est deux fois nécessaire ?

Le bon sens s'empresse de dire oui, et il a raison, mais ce n'est cependant pas sans raison non plus que la théologie distingue ici plusieurs choses :

1° La création de l'homme dans l'état purement naturel, sans sa destination à la possession surnaturelle de Dieu, eût déjà été un insigne bienfait. Combien d'hommes se contenteraient de l'immortalité sur la terre, s'ils pouvaient y être exempts des misères de la vie actuelle ? Combien même accepteraient l'immortalité avec ces misères !

2° Après la prévarication de l'homme, la justice de Dieu pouvait le laisser au sort qu'il s'était fait, à l'état qu'il avait librement choisi.

De la nécessité de la révélation résultant de cet état de déchéance et d'ignorance, on ne peut donc, en restant dans l'ordre abstrait et purement logique, conclure rigoureusement l'existence même de la révélation ou de l'autorité divine enseignante.

La théologie, en ce sens, a donc raison ; et cependant le bon sens n'a pas tort.

Le bon sens, en effet, ne prend pas l'homme tel qu'il eût pu être, soit dans l'état exclusivement naturel, soit dans l'état supposé et possible d'abandonnement après sa chute, mais dans l'état où il est positivement. Il prend donc l'homme positivement tombé et positivement rendu à l'espérance.

On dira : Mais ce dernier état résulte d'un fait libre et gratuit de la miséricorde de Dieu, fait dont on ne peut démontrer l'existence *a priori*.

Aussi ne la démontre-t-on pas absolument *a priori*, mais *a priori secundum quid*.

En effet, quand Dieu rappelle l'homme à lui, ne le rappelle-t-il qu'extérieurement ? Ne fait-il rien intérieurement, n'agit-il pas en nous pour nous préparer à ce qu'il nous destine, pour nous faire aspirer à ce qu'il nous offre au dehors ? *Ne nous donne-t-il pas la confiance d'obtenir la lumière dont nous avons doublement besoin ?*

A cette question donc : Dieu nous refusera-t-il ce qui nous est deux fois nécessaire, le bon sens a raison de répondre : CERTAINEMENT *non*. C'est que le bon sens ne se place pas dans un ordre de choses abstrait et purement logique, mais reste dans l'ordre moral, dans l'ordre réel, et juge des choses *in concreto*.

N'est-ce pas pour établir à ce sujet l'accord entre la science abstraite et le bon sens que le P. Passaglia a dit :

« Mettant de côté la question de fait, la révélation est souverainement probable, *pour ne pas dire CERTAINE.* »

Et encore : « *En restreignant le plus possible nos conclusions, nous disons qu'il est POUR LE MOINS souverainement probable que Dieu, par d'autres témoignages que ceux de la nature, s'est manifesté lui-même et a fait connaître au genre humain ses conseils et ses volontés.* »

Et pourquoi toutes ces expressions : *En restreignant le plus possible nos conclusions, nous disons qu'il est souverainement probable, pour le moins souverainement probable, pour ne pas dire certain, etc. ?*

« Parce que si Dieu n'a pas suppléé à la faiblesse de l'humanité, répond le P. Passaglia, si Dieu n'a pas suppléé à son insuffisance par d'autres voies, par des voies en dehors de ses manifestations naturelles, le genre humain, en ce qui concerne la religion, *doit désespérer de lui-même*, et s'enfoncer dans des ténèbres non moins épaisses que pernicieuses. Dieu nous préserve, ajoute-t-il, Dieu nous préserve de prononcer une telle sentence ! Qui donc oserait professer tant de mépris pour la race

humaine, et si peu de confiance en la bonté infinie de Dieu notre Père dans la création? » (4^e Conf. 1854.)

Il est donc vrai qu'au fond de la nature humaine, il n'y a pas seulement l'inclination à la vie future, le besoin et le désir du témoignage de Dieu sur l'invisible avenir, mais la confiance d'entendre ce témoignage, la foi à son existence.

Il est donc vrai qu'en cherchant ce témoignage, cette parole de Dieu, cette éducation paternelle, cette autorité divine enseignante, la bonne foi demande : Où est-elle ? Et que la mauvaise foi seule demande : Est-elle ?

Il est donc vrai que la bonne foi la cherche avec confiance, parce qu'elle croit en Dieu : *In Deum Patrem*, attend de lui ce qu'un père ne refuse pas à ses enfants, la vérité, l'aliment de la vie ; et que la mauvaise foi ne demande si elle est, ne doute de l'existence de cette autorité divine, que parce qu'elle aime à en douter, parce qu'elle désire qu'elle ne soit pas, qu'elle la craint et la fuit, comme il arrive trop souvent à l'homme de craindre la lumière. (Voy. *Le libre Examen*, p. 27 et p. 37.) Il est donc vrai, enfin, que Dieu, en venant à nous, nous inspire de le chercher, et nous donne la confiance de le rencontrer : *Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quaerite illum : quoniam invenitur ab his qui non tentant illum : apparet autem his qui habent fidem in illum.* (Sap. 4. 4.)

3. On objecte contre la nécessité de l'autorité divine enseignante, que bien des peuples en sont privés, et que, cependant, la foi ne doit pas y être impossible, puisque Dieu veut sauver tous les hommes.

Mais c'est justement l'état des peuples privés de cette autorité par l'infidélité de leurs chefs ou de leurs pères, avant ou après Jésus-Christ, qui prouve cette nécessité avec évidence, comme nous le montrons à plusieurs reprises dans cet ouvrage (P. 277-300. — 244-257, — *et alibi.*)

Il ne résulte cependant pas de l'état déplorable de ces peuples, que la foi divine y soit impossible aux âmes sincères. Les grands coupables chez les nations égarées, sont ceux qui ont brisé la chaîne de l'autorité qui les rattachait à l'unité. Pour ceux qui sont dans l'ignorance invincible, et qui se croient dans la vraie société des enfants de Dieu, ils a pa tien-

ment à l'âme de l'Eglise, selon l'expression reçue, et Dieu les éclaire et les aide *via extraordinaria*, puisqu'ils sont privés sans leur faute du *moyen ordinaire* établi par la Providence pour la conservation de la vraie foi. Ce n'est pas alors la foi qui leur manque, mais un enseignement plus développé de ce que croit *implicitement toute âme soumise à l'autorité de Dieu*. Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ; mais ceux qui, avant la prédication évangélique, attendaient le salut de Dieu, de la manière que sa sagesse l'avait résolu, sans qu'ils connussent explicitement comment il devait s'accomplir, se sauvaient par la foi implicite en Jésus-Christ. — Depuis l'incarnation, le salut n'est évidemment pas devenu plus difficile, et ceux qui n'ont pas entendu la bonne nouvelle, comme le dit saint Bernard (*De Baptismo.*), sont dans la même situation que les premiers. — *Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi*, dit saint Paul; *car pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent.* (Heb. 11. 6.) Dieu et sa justice, voilà les deux grandes vérités que le Verbe qui parla au monde à l'origine, et qui s'incarna au milieu des temps, manifesta à l'homme par la lumière de la raison et par la lumière révélée. *La plénitude de la révélation de la justice et de la miséricorde de Dieu est dans l'Evangile; mais ceux qui n'ont pas entendu cette pleine révélation seront jugés selon ce qu'ils auront reçu, et Dieu seul sait jusqu'où la lumière de la grâce intérieure doit suppléer à la lumière révélée pour rendre dignes de lui les âmes qui le cherchent.* (Voyez *Le livre Examen*, p. 460-462.)

On objecte encore contre la nécessité d'une autorité divine enseignante en matière de religion, qu'avant Jésus-Christ cette autorité n'existait pas, ou n'existait que chez les Juifs, et que par conséquent il est faux qu'elle ait toujours été nécessaire à l'homme comme l'enseignent saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Fénelon, saint Alphonse de Liguori, Mallebranche, le comte de Maistre, le père Perrone, etc., etc.

Nous répondons avec Bossuet : L'Eglise catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être contestée. — *Et elle réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, jusqu'à l'origine du genre humain.*

On insiste et on dit : L'Eglise primitive n'avait pas d'autorité divinement instituée pour conserver intactes les vérités révélées, afin que les hommes pussent les apprendre d'elle sans danger d'être trompés, comme

l'affirmant de concert Bossuet, Fénelon, saint Alphonse, saint Thomas, saint Augustin et les autres.

Nous répondons : L'Eglise primitive n'avait pas d'autorité enseignante constituée dans la forme définitive que lui a donnée Jésus-Christ, cela est vrai ; mais il est faux qu'elle ait jamais été privée auparavant de toute autorité divinement établie.

Plusieurs ont pensé, nous ne l'ignorons pas, que la tradition *naturelle* de la famille a suffi pour conserver au monde la révélation primitive ; et d'autres ont cru en indiquer la raison en disant que la révélation primitive n'avait pour objet que la *religion naturelle*. Mais il y a là une triple erreur :

1° Il est de fait que la tradition *naturelle* des familles n'a pas conservé le dépôt de la religion primitive, puisque les nations sont tombées dans l'idolâtrie.

2° La religion qu'on appelle exclusivement naturelle, n'a jamais existé. Dans l'état réel de notre nature et de sa destination, l'homme n'eût jamais pu vouloir s'en tenir à la religion purement naturelle, sans résister à la nature elle-même, nous voulons dire au gémissent qui sort de sa dégradation et que Dieu inspire à l'homme. Il y a dans notre nature quelque chose qui ne vient pas de la nature, mais de sa dégradation d'un côté, et de la grâce de Dieu de l'autre. Notre nature *se sent* déchue (je ne dis pas *se sait*, car c'est Dieu qui le lui révèle), mais *se sent* malade (Rom. 7.), et soupire après le divin remède. Elle se sent aussi attirée à une fin supérieure, et en désire la révélation, c'est l'affirmation de l'Apôtre. — La révélation primitive n'avait donc pas uniquement pour objet l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté et la responsabilité de l'homme, mais aussi la chute de l'homme, la promesse du salut, la nécessité de la grâce, les sacrifices figuratifs de la rédemption, l'institution du sacerdoce.

3° Le sacerdoce, le ministère sacré que tous les siècles ont reçu comme une institution divine, a pu être *uni* à l'autorité dans la famille, mais jamais *confondu* avec elle. L'autorité religieuse a toujours été *distincte* de l'autorité domestique et de l'autorité civile. Nous ajoutons que l'autorité religieuse *divinement instituée* a toujours été *assistée* de Dieu pour conserver le dépôt de la révélation primitive, et que les familles et les

nations qui sont devenues infidèles, et qui ont perdu ce divin dépôt, ne sont devenues infidèles que pour avoir rompu avec l'autorité assistée de Dieu.

Mais comment Dieu donna-t-il cette assistance au sacerdoce primitif, à l'autorité patriarcale ? Il la donna comme il convenait qu'elle fût donnée dans l'enfance du monde, c'est-à-dire d'une manière sensible, par lui-même ou par les anges. Dieu ne conversa-t-il pas avec Adam, Abel, Seth, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, pour ne citer que les grands patriarches ? Et qu'on remarque bien que ce n'est pas seulement aux pères ou aux pontifes d'un peuple ou d'une race que Dieu se montre et que Dieu parle ; non, car l'Écriture qui ne nous a pas donné l'histoire de tous les peuples et de toutes les races, nous dit cependant que Job, prêtre chez les Arabes, conversa avec Dieu et lui offrit des sacrifices ; qu'Abraham reçut la bénédiction du *prêtre du Très-Haut* chez les Chananéens, de Melchisédech qui offrit aussi l'hostie figurative de la grande victime ; que le Père des croyants, se trouvant en Egypte, fut en relation avec les chefs de ce peuple qui adoraient aussi le vrai Dieu et conversaient avec lui. Maintenant, je le demande, quel sera l'esprit assez préoccupé de rapetisser la Providence et d'amoindrir la bonté divine, pour croire que Dieu n'a accordé ce secours qu'aux pères et aux pontifes des peuples et des races que l'Écriture ne rappelle qu'incidemment ? Nous avons donc eu raison d'affirmer que les familles et les nations qui ont perdu le dépôt de la révélation primitive, ne sont devenues infidèles que pour avoir rompu la chaîne de l'autorité religieuse patriarcale, divinement instituée et assistée dans l'Église primitive universelle dont Dieu lui-même, par une intervention positive et vivante, restait le chef visible, le centre d'unité. « *Ecclesia enim, generatim accepta pro omni statu, loco et tempore, est congregatio fidelium in vero Dei cultu adunatorum sub Christo capite. Que definitio comprehendit etiam fideles Veteris Testamenti ab Adamo usque ad Christum, tum Judæos, tum GENTILES.* » (Dens. *De Ecclesia.*)

Mais à l'époque même où l'infidélité commença, à l'époque de la naissance de l'idolâtrie, cette grande hérésie du monde primitif, Dieu protesta contre elle par un acte admirable de sa providence, par la vocation du père de ce peuple dont nous lui avons vu faire un monument vivant élevé à la révélation primitive au confluent des grands empires, et puis un peuple missionnaire chez les nations égariées. —

C'est ainsi que Celui qui vient au secours des âmes sincères, *in omni gente, et via extraordinaria*, si elles sont privées sans leur faute du moyen ordinaire établi par la Providence; c'est ainsi que Dieu n'oublia pas entièrement sa miséricorde à l'égard même des nations coupables, et suppléa, en quelque sorte, aux grâces et aux secours extérieurs qu'il avait accordés à l'Eglise primitive pour la conservation du dépôt divin, par la révélation mosaïque et la constitution du peuple élu qui fut aux autres d'un secours permanent, servant ainsi de préparation à l'état final de l'Eglise dans la perfection qu'elle a reçue de Celui qui ne vint rien changer, mais tout accomplir. Et comme ces nations qui ont perdu la foi primitive, ne sont tombées dans la grande hérésie qu'on appelle infidélité ou paganisme, que pour avoir rompu la chaîne de l'unité de l'Eglise primitive, de même les nations infidèles du monde chrétien, ou les peuples livrés au schisme et à l'hérésie n'y sont tombés que pour avoir rompu avec l'unité de l'Eglise dont le centre visible a été constitué à jamais par Jésus-Christ.

Il faut remarquer donc que l'assistance divine qui est une conséquence de l'institution divine de l'Eglise, ne lui a pas été accordée toujours de la même manière, mais d'une manière toujours digne de la Providence. C'est ainsi qu'à la constitution d'un centre d'unité permanent, il a promis une assistance permanente : *Omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*.

Résumons-nous : La religion et la société religieuse sont inséparables par la nature des choses et par l'institution positive de Dieu.

La société religieuse ne peut être conçue sans l'autorité religieuse.

La société religieuse a pour fin le bonheur ou le salut éternel des âmes, et l'autorité religieuse a pour devoir d'enseigner aux hommes quelle est cette fin suprême et quels sont les moyens de l'atteindre.

Toute société religieuse divinement instituée, suppose donc une autorité enseignante divinement établie et divinement assistée pour garder fidèlement le dépôt des vérités divines.

La nécessité de l'autorité divine enseignante est avouée par toutes les consciences sincères; constatée par les erreurs des plus grands hom-

mes qui ont prétendu s'en passer, et par l'état des peuples qui l'ont abandonnée; manifestée par la perpétuité même de cette autorité qui remplit tous les siècles par une suite qui ne peut lui être contestée; et jamais l'absurde théorie protestante qui suppose une société religieuse sans une autorité doctrinale divinement établie, n'a pu être légitimement pratiquée, ni avant, ni après Jésus-Christ. Le protestantisme, d'ailleurs, est venu à son tour démontrer cette vérité, en se réfugiant constamment dans les bras de l'autorité temporelle : *Mentita est iniquitas sibi*. — Les efforts que font aujourd'hui chez lui les esprits éclairés et chrétiens, pour échapper à cette constitution civile, les conduiront infailliblement à l'Eglise-mère, s'ils ne veulent pas périr dans l'isolement.

Quant aux âmes de bonne foi qui sont sans doute nombreuses dans les pays arrachés à l'Eglise par la volonté de leurs princes, il est évident qu'elles ne sont protestantes qu'en vertu du principe catholique mal appliqué. Elles voient en effet dans la Bible ce que l'enseignement de leurs ministres leur apprend à y trouver, et par leur docilité même, protestent contre le protestantisme. Celui-ci ne dure que par inconscience, et le seul fruit logique qu'il puisse produire, c'est le rationalisme dont l'enfantement lui donne la mort.

XIII.

Un exemple de l'abus que le protestantisme fait des divines Ecritures.

« Cette Ecriture, il la divise elle-même, il en isole les textes, il en cache l'unité, c'est-à-dire la vérité, comme le fit celui qui combattit le Christ par la Bible dans la Tentation du désert. » (Page 262.)

Le grand moyen employé par l'esprit de mensonge pour tromper les hommes, c'est de prendre le vêtement de la vérité divine elle-même. Ce vêtement c'est l'Ecriture sainte, la lettre sans l'esprit et contre l'esprit, la lettre divisée contre elle-même. Le Christ a voulu nous prémunir contre cette ruse satanique, en permettant que dans la Tentation du désert, où il voulut nous servir d'exemple, Satan qu'il laissait dans le

doute sur sa divinité, vint l'éprouver et l'assaillir à l'aide des textes de l'Écriture sainte : « Il est écrit... » disait le père du mensonge. (Matth. 4. 6.)

C'est ainsi qu'ont fait et que feront toujours les hérétiques : s'emparer d'un ou de plusieurs textes, les isoler des autres, fermer l'oreille à la tradition qui en conserve le sens, et à l'esprit de Dieu toujours vivant dans son Église.

Mais contre ceux qui isolent les textes, pour couvrir ainsi leurs erreurs de paroles divines tronquées ou profanées (c'est la même chose), il faut à l'exemple du Sauveur, au même chapitre de la Tentation, réunir les textes divisés, et répondre avec l'autorité divine qu'il a perpétuée sur la terre.

Voici un révoltant exemple de la profanation de l'Écriture par la *division* des textes au profit de l'erreur, contre la gloire de la très-sainte Vierge Mère de Dieu.

L'Évangile nous montre Marie invinciblement résolue à garder sa virginité, puisqu'elle ne peut comprendre comment elle deviendra Mère du Sauveur, et qu'elle dit, sans hésiter, à l'ange qui lui annonce l'incarnation du Verbe : « Comment cela pourra-t-il être, puisque je ne connais point d'homme ? » Dans notre langue, le mot *connaître* ne rend pas ici l'énergie du texte : *Quoniam virum non cognosco*, c'est-à-dire : « Parce que je ne veux avoir de commerce avec aucun homme. » C'est le seul sens possible de ces mots, car si Marie n'eût été résolue à une virginité perpétuelle, ils n'auraient eu aucun sens, selon la remarque de saint Augustin.

Mais l'hérésie a si peu le sens des choses de Dieu, que dans cette admirable créature qui eût renoncé plutôt à la maternité divine qu'à la virginité, elle suppose, après l'incarnation du Verbe l'abandon de la résolution de rester vierge !

L'hérésie cependant a trouvé des textes qui, dans leur isolement, prêtent à cette erreur infâme, surtout chez ceux qui ignorent les usages et les locutions hébraïques, et aussitôt elle s'en est emparée avec l'astuce du serpent. Nous avons rencontré des âmes droites trompées par ces ruses, et qui, les larmes aux yeux, remerciaient ceux qui les délivraient

par l'évidence de la vérité, d'une erreur aussi insupportable à un cœur chrétien.

Quels sont ces textes que l'hérésie dénature en les divisant ? ce sont ceux qui, réunis, nous apprennent que Marie épouse de Cléophas, *sœur de la Mère du Seigneur* (Joan. 19. 25.), était mère de Jacques et de Joseph. (Matth. 27. 56. — Marc. 15. 40.) Or, Jacques (le mineur) et Joseph ainsi que Simon et Jude leurs frères, sont tous les quatre appelés frères de notre Seigneur (Matth. 13. 55 et 42-47.), de la même manière que saint Paul appelle l'un d'eux saint Jacques le mineur (*fils d'Alphée¹ et de Marie sœur ou parente de la sainte Vierge*), frère du Seigneur : *Fratrem Domini* (Gal. 1. 19.), selon l'usage des Hébreux qui donnaient le nom de frère, *Ach*, à tous ceux de leur parenté. Eh bien ! l'hérésie n'oublie pas seulement ici cet usage ou cette locution hébraïque si fréquente dans les Ecritures, par exemple quand elles donnent le nom de frère d'Abraham à Loth son neveu (Gen. 13. 8.), le nom de frère (Gen. 29. 15.) de Jacob à Laban, son oncle (Gen. 28. 2.), mais elle affirme que les parents du Sauveur appelés ses frères (Matth. 12. 47.) étaient les enfants de la très-sainte Vierge Marie, malgré les textes cités (Matth. 13. 55 et 27. 56. — Marc. 15. 40. — Joan. 19. 25. — Galat. 1. 19.) qui disent formellement qu'ils étaient les enfants de Marie, épouse d'Alphée et sœur ou parente de la très-sainte Vierge. — Voilà où pousse l'envie cachée de ternir la virginité de la Mère d'un Dieu fait homme !

Et cependant, combien n'est-il pas facile de faire passer cette erreur sacrilège dans la foule des esprits ignorants qu'on constitue juges du sens des Ecritures, pour les leur interpréter comme on veut, en les dispensant tout à la fois, et de la science des Ecritures, et de la foi à la parole vivante de l'apostolat perpétuel auquel Jésus-Christ a promis son assistance jusqu'à la fin des siècles. (Matth. 28. 19, 20.)

L'hérésie, pour ravir à Marie dans l'esprit des chrétiens, la gloire de sa virginité perpétuelle, a profané encore cet autre texte : « Et il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfantât son fils premier-né, à qui il donna le nom de Jésus. » (Matth. 1. 25.) Donc, dit l'hérésie, après

(1) (Matth. 10. 3.) — Cléophas et Alphée sont deux traductions du même nom du texte original, ou plutôt deux manières de l'écrire. Maldonat a dit que Marie-Cléophas était fille de Cléophas et épouse d'Alphée, mais nous pensons avec d'autres qu'il s'est trompé. Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur ce point qui n'affecte nullement la question principale.

l'enfantement de l'Homme-Dieu, elle cessa de vivre dans la virginité. Comme si les mots : *Jusqu'à ce que*, dénotaient nécessairement un changement, tandis qu'ils sont si souvent employés sans en indiquer aucun, par exemple : « Le Seigneur dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » (Ps. 109.) S'ensuit-il de ces mots : *Jusqu'à ce que*, que le Christ après sa victoire ne règne plus à la droite de son Père ? — C'est dans le même sens qu'il est dit de l'oiseau que Noé lâcha hors de l'arche : « Il ne revint plus jusqu'à ce que les eaux de la terre fussent séchées. » (Gen. 8. 7.) C'est-à-dire qu'il ne reparut plus, et non qu'il revint après le dessèchement des eaux.

Par ces mots donc : « Il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfantât, » saint Matthieu n'affirme qu'une chose, mais une chose admirable, inouïe, divine, c'est-à-dire, la naissance de Jésus-Christ d'une Mère-vierge, et confirme *uniquement* ce qu'il a dit plus haut que Marie avait conçu le Sauveur par la vertu du Saint-Esprit : « *Antequam concernerent inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* » (Matth. 1. 18.) « *Quod autem dicitur : Antequam concernerent, dit saint Jérôme, non sequitur ut postea concernerint; sed Scriptura quod factum non est ostendit.* » (In Cap. 1. Matth.)

Enfin, pour ne pas négliger une dernière attaque du protestantisme contre la dignité virginale de la Mère du Christ, il faut remarquer qu'on appelle *premier-né*, en général, et dans l'Écriture en particulier, celui avant lequel nul autre n'a vu le jour, fût-il fils unique, comme on le voit au livre de l'Exode, ch. 4. v. 22, où le peuple *unique* de Dieu dans le choix dont il a été l'objet, est appelé son fils premier-né, et au chap. 13. v. 2, où Dieu ordonne de lui offrir le premier-né fût-il *unique*, et au livre de Josué (17. 1.) où Machir fils *unique* de Manassé est appelé son premier-né, etc., etc.

Ces exemples suffiront pour faire comprendre combien il est facile à l'hérésie de tromper l'ignorance, ou même l'orgueil des demi-savants, par la promesse de l'intelligence *cachée aux autres* (c'est ainsi qu'elle parle) des Saintes Écritures. Comme le tentateur à l'origine, elle promet la science cachée, et comme le même tentateur au désert, elle cache ses mensonges sous le dehors de la parole de Dieu même. Tromper les hommes au moyen de la parole humaine, c'est un vil mensonge; mais

les tromper au moyen de la parole divine , que sera-ce ? Y a-t-il un mot pour caractériser ce sacrilège ? Et voilà cependant le rôle que jouent de prétendus prédicateurs de la parole évangélique ! Qu'on reconnaisse donc enfin qu'il serait moins dangereux de voir entre les mains de ceux qui les écoutent avec la stupide et présomptueuse prétention de découvrir enfin le sens des Ecritures (inconnu de leurs pères et de l'Eglise universelle !), qu'il serait moins dangereux , disons-nous , de leur voir entre les mains un mauvais livre dont le venin se découvre, que le livre sacré où le venin se cache sous la parole de Dieu même, où le poison du mensonge est donné dans le fruit de la vérité. Les Saintes Ecritures lues par les fidèles de la manière dont ils les lisaient du temps des Apôtres qui les leur expliquaient, ou par eux-mêmes ou par les Evêques, les prêtres et les diacres qu'ils constituaient dans les différentes Eglises, les Saintes Ecritures ainsi lues, et c'est ainsi qu'elles l'ont été dans tous les siècles de l'Eglise, sont le livre sanctifiant par excellence, la parole pleine de grâce et de vérité. Lues autrement, avec un esprit de révolte contre l'autorité vivante à laquelle Jésus-Christ a confié la parole écrite et non écrite (comme l'affirme l'Evangile), les Saintes Ecritures deviennent par l'abus qu'en fait l'orgueil, le plus dangereux des livres, le moyen même de consacrer toutes les erreurs, et de faire vénérer comme venant de Dieu tous les rêves de l'esprit humain : *Corruptio optimi pessima*.

XIV.

De l'influence de la philosophie allemande et principalement de la méthode de Hegel sur la sophistique contemporaine.

(Page 310. sup.)

I. Kant, par sa *Critique de la raison pure*, fut la cause occasionnelle du système de philosophie qu'on est convenu d'appeler philosophie allemande, ou philosophie de l'*absolu*. Voici comment Kant la fit naître. Voulant donner à nos connaissances une base plus solide que celle de nos convictions naturelles, une base purement rationnelle ou qui eût en elle-même sa raison dernière, il arriva logiquement à établir que rien en nous ne démontre qu'il y ait un lien nécessaire entre nos facultés et leur objet ; entre nos idées et les réalités physiques ou métaphysiques.

De là ses vains efforts pour échapper au scepticisme par la *Critique de la raison pratique*, au moyen de laquelle il prétend arriver à la *certitude objective*. Il n'y arriva, en effet, ou plutôt il ne garda cette certitude, que par l'heureuse inconséquence qui finit toujours par soumettre les idéologues à l'empire de la nature et du bon sens.

Un de ses disciples et de ses amis, Fichte, voulut cependant y arriver autrement, et tenta d'échapper logiquement au scepticisme en restant fidèle au principe de son maître, c'est-à-dire à la nécessité d'appuyer nos connaissances sur une base purement rationnelle. Que fit-il donc ? Il affirma que la *connaissance en nous est identique à l'essence des choses*, et posa sans façon l'*identité du sujet et de l'objet*. Cette identité substantielle de toutes choses, du moi, du monde physique et du monde métaphysique, fut appelée l'*absolu*.

En passant ainsi d'un seul bond du scepticisme au panthéisme, le disciple croyait combler l'abîme ouvert par son maître. La critique de la raison avait fait dire à Kant : Je ne sais rien avec certitude ; Fichte affirme qu'il sait tout parce qu'il est tout !

Cette dernière expression, malgré son exagération apparente, est la formule exacte du panthéisme de Fichte.

C'est du moi, en effet, qu'il fait sortir le monde et Dieu !¹ On donna donc, à son système le nom d'*idéisme subjectif* et transcendant.

La raison de Fichte n'y tint pas plus que celle de ses disciples, et parmi ceux-ci, il y en eut un, Schelling, qui chercha à donner à la philosophie de l'*absolu*, une base plus acceptable. Il maintint donc l'identité du sujet et de l'objet, du *moi* et du *non moi*, ou l'*unicité* de substance en toutes choses ; mais au lieu de faire sortir le monde du moi, c'est le moi qu'il fit sortir du monde, rentrant de ce côté dans le panthéisme de Spinoza. La conception de Schelling fut plus séduisante que celle de Fichte. Elle heurta moins le bon sens en flattant également l'orgueil de l'homme, car Schelling affirmait que la force universelle qui se développe dans la nature n'arrive que dans l'humanité à la conscience d'elle-

(1) « Fichte déclare sans détour que le monde, tel qu'il le conçoit, n'est qu'une modification du moi lui-même, une forme de notre activité, et qu'il ne peut fournir aucune donnée pour en conclure l'existence d'un Dieu distinct du monde. » (*Théodicée*, par H. Maret.)

même et à l'intelligence. C'était dire, en d'autres termes, que *l'homme est ce qu'il y a de plus divin dans le dieu-grand-tout*. — On donna donc à ce panthéisme le nom d'*idéisme objectif*, parce que Schelling tenta d'expliquer comment tout dérive de l'*absolu* ou de l'unité substantielle de toutes choses, en partant de cet absolu lui-même qu'il saisit par une intuition immédiate.

On sait que Schelling finit par renier le panthéisme, et par reconnaître la *réalité des substances finies, un Dieu personnel distinct du monde, et la divinité de Jésus-Christ*.

Hégel, disciple de Fichte comme Schelling, s'attacha comme eux à la philosophie de l'*absolu* ou au panthéisme, mais il préféra, dans la manière de l'exposer, la conception de Schelling, et s'efforça de lui donner la base rationnelle qui lui manquait encore, en partant non de la réalité, mais de l'*idée* même que nous en avons.

Hégel, comme l'a dit M. Cousin, débute par des abstractions qui sont pour lui le type de toute réalité.

Au premier abord, cette méthode paraît être celle de Fichte, et semble devoir détruire le système de Schelling, mais il n'en est rien, car si l'*absolu* en se développant, n'arrive qu'en nous au dernier degré de sa perfection, c'est-à-dire à la connaissance de lui-même, comme l'affirme Schelling, Hégel n'a pas tort de chercher dans cette connaissance qui est la perfection même de l'*absolu*, le type de toute réalité. Et c'est ainsi qu'il fait ressortir de l'*idée* ce que Fichte en faisait sortir, et qu'il reste cependant fidèle au réalisme de Schelling, mais en lui cherchant une base dans la raison. Hégel part de ce principe : *Tout ce qui est rationnel est réel, et tout ce qui est réel est rationnel*, et il définit la philosophie : *La science de la raison en tant que celle-ci est l'Idée et la conscience de toute existence dans son développement nécessaire*.

Avant de continuer l'exposé du système hégélien, revenons un instant à Schelling qui en est le vrai père :

« L'*absolu*, pour réaliser la progression infinie qui est sa loi, dit Schelling, (loi en vertu de laquelle il arrive dans l'humanité à la conscience de lui-même, à l'intelligence), doit pouvoir revêtir successivement toutes les formes ; et pour être capable de ces transformations suc-

cessives, il ne doit affecter primitivement et essentiellement aucune forme particulière. L'absolu, originairement et en lui-même, ne possède donc aucune forme déterminée; il n'est pas l'étendue, il n'est pas la pensée, il n'est pas l'intelligence, la volonté, l'esprit; il n'est pas la matière. Il n'est qu'une pure *possibilité de devenir* toutes choses; et pour se réaliser il doit se diviser lui-même, se particulariser en une multiplicité infinie. Ainsi l'infini passe dans le fini, l'être se développe dans l'existence. »

« Le monde se développe avec ordre, ajoute M. Maret, il manifeste dans toutes ses parties et dans son ensemble une magnifique harmonie; et cependant la théorie de l'absolu nie un plan du monde, antérieur au monde, un plan conçu et réalisé par une intelligence parfaite! » (*Théodicée*, 48^e leçon.)

Mais il est aujourd'hui superflu de réfuter Schelling puisqu'il s'est réfuté lui-même? Examinons plutôt comment Hegel a essayé de fortifier le réalisme absolu de Schelling par sa méthode logique et ses abstractions métaphysiques.

Hegel ayant défini la philosophie « la science de la raison en tant que celle-ci est l'idée de toute existence dans son développement nécessaire, » « divise toute la philosophie en trois parties: la *logique* science de l'idée pure, qui se confond pour lui avec la métaphysique; la *philosophie de la nature*, science de l'idée dans son existence objective; la *philosophie de l'esprit* où il explique comment l'idée engendre l'âme, la société et Dieu! Hegel prétend donc par la seule force de la dialectique, faire sortir de l'idée toutes choses: l'absolu, la nature, l'esprit: l'absolu, c'est-à-dire l'idée pure, l'idée considérée en elle-même et d'une manière abstraite; la nature, c'est l'idée manifestée et devenue objet; l'esprit, c'est l'idée faisant retour sur elle-même; et selon qu'en revenant sur elle-même l'idée (devenue alors esprit) s'envisage comme esprit *subjectif*, ou comme esprit *objectif*, ou comme esprit *absolu*, elle nous donne soit l'âme, objet de la psychologie; soit nos semblables ou la société, objet de la morale; soit Dieu, objet de la religion! »

Nous avons préféré à toute autre cette analyse du système hégélien empruntée à l'*Encyclopédie* de Bouillet, parce qu'elle est exacte et

complète, et qu'elle montre clairement, sans l'avoir prétendu, que Hegel s'est borné à traduire Schelling dans une autre langue.

« Par un procédé d'élimination qui consiste à dépouiller successivement la pensée de tous les concepts qui, ayant des relations mutuelles, s'affirment et se nient réciproquement, il cherche l'idée la plus générale, et contenant toutes les autres. Cette idée est celle de l'être, qui seule résiste à sa dissolvante analyse. Aussi est-ce la seule qu'il retienne, et dont ensuite il veuille tirer tout le système de la raison. Voici son procédé :

» Nous ne pouvons pas penser l'être sans nous le représenter sous certains caractères; et le trait distinctif de ces caractères est qu'ils s'appellent et se repoussent réciproquement. Quand je pense à l'être, quand je parle de l'être, je me le représente nécessairement comme absolu ou comme relatif, comme un ou comme multiple, comme nécessaire ou comme contingent, comme éternel ou comme temporel, comme esprit ou comme matière, enfin, comme *infini* ou comme *fini*. Tous les caractères énumérés venant se résumer dans ces deux derniers, pour abréger, nous n'opérerons que sur les deux derniers termes, ceux de l'infini et du fini; et tout ce que nous dirons d'eux pourra s'appliquer aux autres. Hegel remarque donc que ces deux termes de la raison, le fini et l'infini, s'appellent réciproquement. Essayez de penser l'un sans penser l'autre en même temps; essayez de parler de l'un sans nommer l'autre; vous ne le pouvez pas. Mais il va plus loin, et il prétend que ces termes, en se supposant et en s'appelant, se détruisent l'un par l'autre. En effet, poursuit-il, quand je dis de l'être qu'il est fini, j'affirme qu'il n'est pas infini; et quand je dis qu'il est infini, j'affirme qu'il n'est pas fini. Ces deux termes se nient donc réciproquement, ils sont en opposition; ils luttent, et se détruisent l'un l'autre. Cette opposition m'oblige à chercher au delà du fini et de l'infini un terme qui les réunisse, où ils se confondent, duquel ils procédaient. Si ce terme n'existait pas, il n'y aurait pas d'unité dans la pensée.

» Ce terme dernier et suprême ne peut être que l'idée la plus générale et la plus vaste, la plus compréhensive et la plus féconde, l'idée même de l'être. J'arrive donc à l'idée d'être, qui n'est ni fini, ni *infini*, et qui PEUT DEVENIR l'un et l'autre.

» Mais ici se manifeste une nouvelle relation. L'idée de l'être en appelle et en suppose une autre, qui, de son côté, l'appelle et la suppose elle-même. Je ne puis pas penser l'être, sans penser en même temps le néant; je ne puis pas penser le néant sans penser l'être. Qu'est-ce que le néant? c'est la négation de l'être? Qu'est-ce que l'être? c'est la négation du néant. Toutefois, il n'arrive pas à la relation entre le néant et l'être ce qui advient à la relation existant entre le fini et l'infini, et que nous venons de voir se résoudre dans la destruction réciproque de ces deux termes. Loin d'être une relation d'opposition et de lutte, la relation entre le néant et l'être est une relation d'*identité absolue*. Cet être auquel nous arrivons par l'élimination de toute qualité, de tout mode, de toute détermination; cet être absolument indéterminé est le vide lui-même. Nous ne saisissons, nous ne distinguons, nous n'apercevons rien. Cet être dépouillé, cet être nu est donc le néant lui-même. Ainsi, Hegel arrive à sa maxime fondamentale : *Le néant et l'être sont identiques*.

» Toutefois, cet Être-néant n'est pas le néant absolu. C'est un néant fécond; c'est un milieu entre le néant absolu et l'être développé; *c'est le devenir, das werden*. Ce devenir est ce qui n'est pas, mais qui peut être; ce qui se fait. » (M. Marret. *Théodicée*.)

N'est-ce pas encore une fois la traduction abstraite, mais littérale de Schelling auquel Hegel doit évidemment l'idée fondamentale du *devenir*, de l'infini se réalisant dans le fini, de l'être se réalisant dans l'existence?

Hegel a été enlevé trop subitement à ses abstractions pour avoir le temps de désavouer ses œuvres à l'exemple de Fichte et de Schelling, mais celui-ci survivant à Hegel se chargea de ruiner l'édifice élevé à tant de frais par son disciple.

La chose n'était pas difficile : comment, en effet, ne pas voir que l'idée de l'être n'est au fond que l'idée même de l'infini (Voy. p. 496. sup.), de l'être qui est par lui-même? Comment supposer qu'en affirmant le fini on détruit l'infini? Comment concevoir un être qui ne soit ni fini ni infini, comme l'avait prétendu Schelling d'abord, et Hegel après lui? Comment concevoir l'être sans l'existence? Et comment un être qui n'existe pas, une pure abstraction peut-elle être féconde? Comment admettre ce fameux *devenir*, cette *puissance de devenir*, cet *absolu* auquel aucun être ne *pré-existe* et qui *n'existe pas* lui-même, qui n'est qu'une possibilité de devenir toutes choses, selon Schelling, et l'*idée pure* et abstraite, selon Hegel?

O métaphysiciens rêveurs, que vous êtes petits en présence d'Augustin, de Leibnitz, de Bossuet ! Et que c'est bien de vous qu'il a été dit : *Evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* (Rom. 1. 21-22.)

II. Cependant, la méthode de Hegel ayant pour but de donner un fondement rationnel au grand rêve poétique de Schelling, est devenue la source principale de la sophistique contemporaine. Nous ne nous étonnons plus de l'empressement qu'on a mis à adopter cette méthode dans l'étude de la philosophie de l'histoire, de la littérature, de la politique même, quand nous aurons mieux compris encore la portée de son principe, et à quelle sorte d'usage il se prête naturellement.

Ce principe est le principe d'identité, comme nous venons de le vérifier.

« Mais qu'est-ce que le principe d'identité, demande le père Gratry ?

» Ce que je vais dire est invraisemblable mais vrai, répond le célèbre oratorien.

» Le principe de l'identité n'est rien moins, selon l'hégélianisme, qu'une transformation radicale de la logique.

« C'est en vain, dit Hegel, que l'on voudrait conserver les formes du passé, et résister à un nouvel avènement !...

» Le moment est venu de transformer la logique. » (Hegel. *Œuv.* t. 3. p. 3-6.)

» Soit : en quoi consiste cette transformation ?

» L'ancienne logique, celle que le monde a connue jusqu'à présent, admet qu'on ne peut affirmer en même temps le pour et le contre d'un même sujet dans le même sens et sous le même rapport. C'est ce qu'on appelait le *principe de contradiction*, ou *Principium exclusi tertii*, comme quand on dit : Telle chose est ou n'est pas ; il n'y a pas de milieu.

» Eh bien ! Hegel, tout en disant qu'il maintient ce principe (Hegel se contredit directement sur tous les points), Hegel dit qu'il lui en superpose un autre, savoir : le *principe de l'identité*, principe qu'on appelle

en Allemagne *Principium tertii intervenientis*, le principe du troisième survenant.

» Qu'est-ce que le principe du troisième survenant ou principe de l'identité ? C'est le principe supérieur en vertu duquel toutes les contradictions, qui sont bien, en effet, des contradictions selon les hégéliens (ce qui maintient l'ancienne logique tout en la transformant), toutes ces contradictions, dis-je, sont conciliées et ramenées à l'identité. C'est pourquoi le principe hégélien se formule ainsi : *Identité de l'identique et du non identique*.

» C'est ce principe que Hegel démontre plusieurs fois *ex professo*, dont il développe sans cesse la théorie et qu'il applique à toutes les pages de ses dix-huit volumes. C'est le fond du système ; c'est ce qui élève la raison supérieure (*Vernunft*) au-dessus du sens commun (*Verstand*) ; c'est, en un mot, toute la logique, et la logique est tout, dit-il. Par exemple, pour avoir le principe fondamental de la métaphysique, il suffit de traduire la formule logique et de dire : « L'être pur, c'est le » néant pur. »

» Voilà le principe fondamental de ce qu'on nomme aujourd'hui la philosophie allemande, l'hégélianisme, *cette identité de l'identique et du non identique*, ce principe qui fait dire à Hegel que *l'être c'est le néant* ; que *les ténèbres sont la lumière* : que *la nécessité c'est la liberté* ; et qu'il en est de même *du bien et du mal* ; que l'infini, c'est le fini ; que Dieu, c'est le monde, etc. ; et toutes les autres identités que l'on voudra imaginer, comme celle du *passif* et de l'*actif* (commerce), du *tout et de la partie* (géométrie), du *positif et du négatif* (algèbre), au point que Hegel soutient vraie cette équation : $\frac{1}{2} y - y = 2 y$;¹ tous ces délires, enfin, sont le *principe de l'identité*.

» Et ce principe est en même temps le procédé. Ce procédé, qui est un procédé de perpétuelle contradiction, Hegel l'applique partout, dans toutes les parties, dans tous les détails de son système. Ses ouvrages ne sont qu'un tissu de contradictions dans les termes. Quand il juge les doctrines et les faits, pour montrer que tout est à la fois bon et mauvais,

(1) C'est là sans doute ce qui a toujours fait repousser Hegel par la section de géométrie de l'Institut de Berlin, qui comprenait que si le principe de l'identité absolue triomphait, c'en était fait de la géométrie. — Voyez les textes allemands cités par le P. Grady dans la *Sophistique contemporaine*.

vrai et faux, juste et injuste, il porte sur un même fait et sur une même doctrine des jugements contradictoires, affirmant, par exemple, à propos de Socrate, qu'il fut justement condamné, et aussitôt après que ce fut à tort, que les Athéniens eurent raison de se repentir ensuite de la juste condamnation de Socrate. Mais comme tout ceci est incroyable et qu'on nous reproche, quand nous affirmons ces choses de vive voix, de ne pas comprendre Hegel, ... je dis que ce principe, tel que je viens de le décrire et non pas autre, ce principe du *troisième survenant*, qui concilie toujours tout, ce principe de l'*identité absolue de l'identique et du non identique*, je dis que ce principe, enfin, dans tout le prodige de son absurdité, a été non-seulement pratiqué, appliqué par Hegel perpétuellement, mais encore théoriquement expliqué et démontré *ex professo*. Je le dis, et je cite textuellement la démonstration, en prévenant que Hegel l'a répétée plusieurs fois dans ses ouvrages, presque dans les mêmes termes. Ce qui suit est tiré de la grande logique, page 446, deuxième édition.

» Il s'agit de démontrer le principe de l'*identité absolue de l'identique et du non identique*, en d'autres termes, que *quelque chose* et *autre chose* sont toujours *identiques*.

« En premier lieu, dit Hegel, *quelque chose* et *autre chose* sont l'un et l'autre existants ; donc ils sont tous les deux *quelque chose*.

» En second lieu, chacun des deux est en même temps *autre chose*.

» Peu importe celui des deux que, sans autre raison, on appellera le premier *quelque chose*.

» Notez qu'en latin, quand ils se présentent l'un et l'autre dans une proposition, tous les deux s'appellent *aliud*. On dit : *alius, alium, alter, alterum*.

» Si nous appelons A un certain être, et B un autre être, B d'abord est, par là, déterminé comme *autre* ; mais A est en même temps tout aussi bien l'*autre* de B. Tous les deux sont donc au même titre *autre chose*....

» Donc, tous les deux, soit en tant que *quelque chose*, soit en tant qu'*autre chose*, sont toujours *la même chose*. » (P. 447.)

» Quand on n'a plus ces textes sous les yeux, on n'y croit plus. Ils sont absolument invraisemblables; mais, enfin, ils existent.

» Nous avons mis en italique les mêmes mots que le texte allemand.

» Ici on peut nous objecter : d'abord qu'on ne comprend pas la démonstration qui vient d'être citée textuellement, et ensuite qu'on ne peut pas croire que ce soit là la démonstration fondamentale du célèbre principe de l'*identité*, et de tout le système de l'*identité absolue*.

» Je vais donc mettre l'argument en forme pour le rendre plus clair.

» Soit un objet quelconque. Je dis que cet objet est identique à tout autre.

» En effet, soit un second objet différent du premier.

» Ce second objet est *autre* à l'égard du premier.

» Mais le premier par conséquent est *autre* à l'égard du second.

» Donc ils sont *AUTRE* tous les deux.

» Donc ils sont identiques par ce principe de l'ancienne logique que deux choses identiques à une troisième sont identiques entre elles. Les deux objets étant ici identiques à *AUTRE* sont identiques entr'eux.

» On voit le rôle du *troisième survenant* (*Principium tertii intervenientis*) dans la dialectique de Hegel. L'*autre* est ici ce troisième survenant qui unit les deux objets différents, et en démontre l'identité. C'est ainsi qu'en général l'*identique* et le *non identique* sont identiques. Il y a toujours un troisième survenant, ne fût-ce que l'*autre* ou le *non identique*.

» Maintenant si quelqu'un ne peut croire que ce soit là la démonstration fondamentale du célèbre principe de l'*identité*, et suppose que nous nous permettons de le travestir facétieusement, nous demandons qu'on relise le texte qui vient d'être cité, ou bien qu'on s'en rapporte à Willm, l'imperturbable historien de Hegel.

« Telle est, dit Willm, la subtile déduction du *principe fondamental* » de Hegel : elle repose principalement sur cette assertion sophistique

» que quelque chose de déterminé en devenant un autre, ne fait que
 » revenir à soi, parce qu'il est lui-même un autre quant à l'autre et par
 » conséquent identique avec lui.¹ »

» Quant à Hegel il tient tellement à cette démonstration, qui joue sur
 les deux mots *quelque chose* et *autre chose*, qu'il la reproduit presque
 dans les mêmes termes en maint endroit, notamment au paragraphe 95
 de la logique où il déclare invincible « cette démonstration toute simple,
 » qui à cause de sa simplicité même ne frappera peut-être pas assez,
 » mais qui est irréfutable. »

» Ainsi, c'est cette démonstration de l'identité de *quelque chose* et d'*autre
 chose*, démonstration qu'il est impossible de considérer comme un propos
 sérieux, c'est cette démonstration fondamentale de tout le système (le
 système de l'identité absolue), que Hegel donne, nous le voyons, comme
 étant irréfutable.

» Ainsi raisonne et parle ce bateleur de la pensée; bateleur assurément :
 seulement, Hegel est comparable à un bateleur qui se prendrait au sérieux,
 et qui, tenant deux boules dans ses deux mains, croirait vraiment faire
 passer l'une dans l'autre, quand il fait glisser l'une dans sa manche.

» Certainement, jamais la décomposition intellectuelle n'a été poussée
 aussi loin. Jamais pareil défi n'a été porté à la raison.

» Hegel est le plus complet des sophistes. Il nie toute évidence et affirme
 toute absurdité. Hegel, par exemple, nie la vérité absolue de ces deux
 propositions : *L'Être est, et le néant n'est pas*. Selon lui, c'est là l'enfance
 de la pensée, et il est plus vrai de dire que *l'Être n'est pas* et que *le néant
 est*, et c'est là un progrès de la réflexion philosophique, représenté par
 les sophistes grecs. Il pense que la vérité même, c'est de dire que l'Être
 n'est pas et est, que le néant est et n'est pas. « Héraclite, » dit-il, est
 le premier qui ait émis ce mot profond : *l'Être et le non être sont la même
 chose : tout est et n'est pas*.² Or, dit ailleurs Hegel, il n'y a pas une
 seule proposition d'Héraclite que je n'admets dans ma logique.³ »

(1) Willm. *Hist. de la Phil. allem.* tom. 4. p. 160.

(2) *Hist. de la Phil.* tom. 1. p. 202.

(3) *Ibid.*

» Demandez à un hégélien d'admettre cette proposition : L'Être est et le néant n'est pas. Vous l'embarrasserez beaucoup.

« J'ai fait moi-même cette expérience à l'égard de l'un des hommes les plus instruits et les plus spirituels que je connaisse, mais, selon moi, trop versé dans la philosophie de Hégel. Admettez-vous, lui dis-je, que *l'Être est et que le néant n'est pas*.

» Après hésitation, je reçois cette réponse textuelle : « Le néant ! il faut » pourtant bien qu'il soit quelque chose, puisqu'on le nomme. »

» C'est précisément ce que dans l'admirable dialogue du sophiste, où Platon semble avoir tout prévu, la sophistique objecte en faveur du néant. Mais alors, dit Platon, si le néant est, voyons quelle est son essence. Il découvre bientôt que l'essence du néant est de n'être absolument pas, et il accorde sans plus tarder que le néant *est* cela, c'est-à-dire *ce qui n'est absolument pas*.

» Mais Hégel en conclut que le néant *est* aussi bien que l'Être, et que d'ailleurs Être et Néant sont aussi bien même chose qu'autre chose.

» C'est-à-dire que Hégel détruit la possibilité de la parole et de la pensée, comme Aristote l'affirme des sophistes grecs que le sophiste allemand continue et développe. —

« Ce qu'on rapporte des sophistes grecs, nous paraissait autrefois fabuleux. Nous avons aujourd'hui sous les yeux des sophistes qui adoptent tous leurs principes, et vont plus loin. C'est une secte qui détruit formellement, en théorie et en pratique, les lois de la raison, et altère la valeur des mots. Les sophistes allemands et leurs disciples, nous l'avons prouvé, — et c'est un fait aussi certain que prodigieux, constaté de tous ceux qui ont connu des hégéliens, — ces sophistes, outre qu'ils violent les lois de la raison, et suppriment la double barrière de l'évidence et de l'absurde, introduisent un langage nouveau, inconnu de l'humanité. C'est réellement une langue nouvelle non pas quant à la forme, mais *quant au fond*; nouvelle relativement au sens universel des mots dans toutes les langues que parlent des hommes. Ce sont des *criminels de la pensée* qui violent les lois de la pensée comme d'autres les lois sociales, qui altèrent la valeur des mots comme d'autres celle des monnaies. C'est la plus grande et la plus dangereuse perversité intellec-

tuelle dont l'histoire fasse mention. *Ce n'est pas seulement un système, c'est un esprit. C'est une ivresse de la raison qui cesse d'aimer la vérité, qui perd toute orientation, comme disait Kant, qui passe avec la plus étrange facilité du pour au contre, du vrai au faux, des ténèbres à la lumière, qui cesse d'en sentir le contraste, qui en accepte l'identité comme celle des deux faces d'un même tout, qui est ivre en un mot; qui tourne et qui croit que la vérité tourne. Oui, je dis que quiconque lit Hegel le voit tourner, et l'entend affirmer que la vérité tourne. C'est le délire pratique, réel, d'un orgueil souverain et sans frein; qui, égalant la pensée humaine à la pensée divine, et la pensée de chaque homme à la pensée du genre humain croit sa propre pensée divine, absolu, créatrice; créatrice des réalités, et maîtresse de l'histoire. Nous leur entendons dire que leur pensée produit la vérité; qu'elle produit la réalité, et que quand la nature n'est pas conforme à leur pensée, c'est la nature qui se trouve en défaut. Oui, cela est ainsi, c'est le texte et l'esprit du système; qui connaît ces sophistes le sait.*

» Est-ce là, oui ou non, la barbarie intellectuelle ? »

III. Enfin, le même auteur nous montre l'usage tout particulier que les sophistes font de cette doctrine lorsqu'ils se sentent frappés, et comment ils passent en un instant du oui au non, de la thèse à l'antithèse, retournant du pour au contre, par le mensonge systématisé que Hegel nomme, en effet, le retournement philosophique de l'idée : *Umschlag*.

« Qu'un déiste attaque le sophiste et lui dise : Vous êtes un athée. Il répond : Je ne suis pas athée ; Dieu est.

» Qu'un athée lui reproche cet aveu, il répond : Dieu n'existe pas.

» Quoi ! reprendra le déiste, Dieu n'existe pas ! alors vous êtes athée. — Point du tout : Dieu existe dans la nature et dans l'humanité. Dieu existe dans et par les individus.

» Mais alors vous êtes panthéiste, car selon vous la nature et l'humanité sont Dieu ?

» Nullement : « L'Être universel, en contractant dans la nature et l'humanité les attributs de l'individualité, la vie, la pensée, la conscience, la personnalité, perd ceux de l'universalité, l'infinitude, l'immensité,

» l'éternité, l'absolue indépendance ; » donc, selon moi, la nature et l'humanité ne sont pas Dieu. Donc je ne suis point panthéiste, puisque je n'accorde ni à la nature, ni à l'humanité les attributs de l'universel. Je condamne Spinoza. Je l'ai réfuté dans mon livre.

» Mais alors, dit le panthéiste, vous admettez donc le Dieu puéril des chrétiens et de l'ancienne métaphysique, ce Dieu distinct du monde, qui vit, qui connaît et qui aime à part, comme s'il était un individu, et qui se suffit à lui-même ?

» Nullement, je n'admets pas ce Dieu puéril, puisque je vous affirme que Dieu, pris en lui-même, n'est qu'une abstraction et qu'il ne vit et n'existe que dans et par les individus.

» Telle est la manière de se servir du *retournement philosophique de l'idée*, et de l'identité de la thèse et de l'antithèse, dans l'unité de la synthèse. » (*Etude sur la sophistique contemporaine.*)

Le père Gratry s'attache ensuite à faire toucher au doigt dans l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, par M. Vacherot, et dans la défense de cet ouvrage par son auteur, l'usage perpétuel de ce retournement philosophique de l'idée; mais cette défense ou cette apologie n'est qu'un des fruits de la sophistique, un des faits curieux de polémique hégélienne, et s'il fallait rapporter et analyser tous les autres, le labeur serait immense.

IV. Le fameux *Umschlag* de Hegel est, en effet, la clef d'une foule de mystères contemporains. Parviendrait-on jamais, sans lui, à comprendre, par exemple, qu'un professeur d'une Université officielle (placée au confluent des idées germaniques et françaises), après avoir nié *ex professo* dans ses ouvrages, la *Divinité de Jésus-Christ*, l'*Incarnation du Verbe*, la *Chute de l'homme* et la *Rédemption*, c'est-à-dire le christianisme tout entier (*Etudes sur l'histoire de l'humanité*, tom. 4. p. 394-403.), se plaigne dans l'Avant-propos du volume suivant que des publicistes catholiques et des Evêques aient signalé hautement aux familles cet enseignement comme *antichrétien* ?

Conçoit-on qu'il ait dit de ces publicistes et de ces Evêques : « Est-ce » bien dans l'intérêt de la religion qu'ils disent *ce qui n'est pas vrai*, ou

ce pieux mensonge ne couvre-t-il pas des passions plus terrestres? » (Tom. 5.. Avant-propos. p: VIII et IX.)

— C'est donc un mensonge d'appeler antichrétien un enseignement qui nie la Divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation du Verbe, la chute et la rédemption du genre humain?

Evidemment, sans l'identité de l'identique et du non identique, il n'y a pas moyen de sortir de là.

Mais si, répondra M. le professeur, car il ne faut pas « rendre mon enseignement solidaire de mes écrits, ni déclarer l'Université (dont je suis membre) solidaire de mon enseignement. » (Ibid. p. VIII.)

O casuistes de la libre pensée ! comment pourriez-vous vous rencontrer sans rire, surtout lorsque vous contemplez dans vos élèves, le fruit si chrétien de vos adroites distinctions ?

En vérité, vous avez bien le droit d'être défendus contre ces injustes attaques de l'autorité spirituelle, par le premier ministre de l'autorité temporelle, nouveau juge des controverses en matière de foi.

Mais ce n'est pas tout : il faut encore comprendre que les catholiques qui signalent l'antichristianisme professé dans ses *Etudes* par le fonctionnaire de l'État, sont des catholiques sans lumières, des fanatiques à plaindre.

« Dans une Université que je ne veux pas nommer, parce que l'Eglise a les bras longs, dit l'auteur des *Etudes sur l'histoire de l'humanité*, mes *Etudes*, y compris le volume sur le christianisme, servent de manuel pour l'enseignement du droit des gens. Dans une autre Université, un professeur saisit toutes les occasions pour recommander à ses élèves mes *Etudes sur le christianisme*. Et ces deux professeurs ne sont pas des libres penseurs, des disciples de Hegel ; le dernier est un catholique, connu comme tel, estimé de toute l'Allemagne. » (Ibid. p. XI.)

Voici donc un catholique qui saisit toutes les occasions de recommander à ses élèves, presque avec un zèle d'auteur et de père, les *Etudes sur le christianisme* où l'on prétend saper le christianisme par la base. Com-

ment expliquer ce nouveau mystère sans l'identité de l'identique et du non identique ?

N'est-ce pas en vertu de ce principe qu'on peut être chrétien, professeur d'Université, et ne manquer aucune occasion de recommander à ses élèves un manuel d'antichristianisme ?

N'est-ce pas en vertu de ce principe qu'on admire l'œuvre du christianisme dans le monde, en affirmant toutefois qu'il repose sur un vaste mensonge ? N'est-ce pas en vertu de ce principe ou du *retournement de l'idée*, qu'on réfute le panthéisme de Hegel (T. 5. Avant propos. p. VII.), et qu'on en adopte néanmoins les conséquences avec une constante fidélité, comme nous l'avons montré plus haut, p. 45-48, 284-286, et 309-310, etc. ?

Quel trésor donc que cet *Umschlag* qui permet ainsi d'avoir toujours raison, quelque doctrine que l'on soutienne, quelque sentiment que l'on suive, parce que tous les sentiments et toutes les doctrines se confondent dans le *principe supérieur* de l'identité universelle !

XV.

A quelles extrémités sont logiquement réduits ceux qui nient le péché originelle. — Théologie nouvelle. — La métempsycose ou la doctrine des vies successives. — MM. Leroux, Jean Reynaud, Laurent, etc., etc. — Suffisance naïve des nouveaux docteurs. — Espoir de leur retour.

(Pages 330 et 344 sup.)

« Il était impossible que le père de la nature humaine transmitt désormais à sa postérité les privilèges que cette nature avait perdus, et c'est ainsi que nous naissons tous pour mourir, et sans cette justice originelle, sans cette grâce sanctifiante dont la privation constitue surtout la déchéance de notre race. Mais si la faute du premier homme affecta nécessairement tous ses descendants, la miséricorde de Dieu qui répondit dès l'origine à notre misère, n'a manqué non plus à aucun de nous, et si par la loi même de notre nature qui est une dans tous ses membres, nous naissons tous avec la tache de notre père, l'amour de celui qui est

notre père aussi et à bien plus forte raison que tout autre, puisque c'est de lui que toute paternité descend, a fait rejaillir la grâce aussi sur toutes les générations humaines. *Antérieur à tous les temps, il a voulu et pu seul faire participer tous les hommes aux mérites du sacrifice accompli au milieu des temps. Nous appartenons ainsi tout à la fois à l'ordre de la chute et à l'ordre de la rédemption, ou plutôt au désordre de la chute et à l'ordre de la grâce. De là cette lutte, etc.* » (Voyez : *Jésus-Christ dans la conscience*, p. 330.)

Il est important de remarquer à quelles extrémités sont logiquement réduits ceux qui nient le péché originel. Ils sont forcés 1° de mépriser l'humanité; 2° de rendre raison des faits par des théories absurdes; 3° de défigurer les enseignements de la foi ou de se les dissimuler, afin de justifier leur refus d'embrasser cette foi qui explique seule le mystère que nous sommes.

I. La première extrémité à laquelle se réduisent ceux qui nient le péché originel, c'est de mépriser l'humanité.

Dans cette accusation, ils ne voudront voir qu'une injure et ils la repousseront avec dédain; mais au lieu de la dédaigner, ils feraient mieux de ne la pas mériter.

Voyons donc s'ils ne la méritent pas :

N'avons-nous pas constaté que le dogme de la déchéance est le fond des traditions universelles? Ce fait n'est-il pas confessé par le rationalisme? Voltaire n'a-t-il pas dit de la croyance à la chute, à la déchéance de l'homme « qu'elle se trouve chez *tous les anciens peuples* (*Ess. sur les mœurs*, ch. 4.) et que la chute de l'homme dégénéré, est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations? » (*Phil. de l'hist.*)

M. de la Mennais, même après son apostasie, n'a-t-il pas continué à reconnaître que la déchéance est la tradition *unanime*? (*Esquisse etc.*, part. II. l. 4. c. 7.)

Il n'est pas étonnant après cela, que l'auteur des *Etudes sur l'hist. de l'humanité*, n'ait pas craint d'avouer à son tour qu'il « y avait un dogme **UNIVERSELLEMENT** reçu, celui de la déchéance (Tom. 4. p. 395.), — et qu'il

se produit sous diverses formes dans les religions et les philosophies de l'antiquité. » (P. 420.)

Mais ce n'est pas seulement l'antiquité que cette foi domine, c'est encore le monde moderne, car il est impossible de nier que le christianisme qui relie entre eux tous les temps (Voyez le chapitre 2^e de cet ouvrage, art. 2, art. 3 et art. 4.), ne soit toujours le fait dominant du nôtre. On a beau vouloir l'assimiler aux cultes de races, on a beau dire qu'il ne peut convenir à tous les peuples, et que les voies doivent différer comme les races diverses (*Etud. sur l'hist. de l'humanité*, tom. 5. p. 467.); on s'est heureusement réfuté soi-même en constatant à propos du bouddhisme que, « malgré ses prétentions (problématiques) à l'universalité, il partage le caractère local, national, de tous les cultes de l'antiquité, et que le christianisme est la première religion qui ait eu le droit de s'adresser à l'humanité tout entière. (Ibid. tom. 4. p. 499.)

Ce droit qu'il a seul exercé jusqu'ici, et avec une efficacité qui lui donna des confesseurs et des martyrs de toutes les races, même en Chine et au Japon, et cela malgré le bouddhisme, ce que l'auteur des *Etudes* paraît oublier, ¹ ce droit il le gardera sans aucun doute, car il n'est pas seulement la première des religions qui se soit adressée à l'humanité tout entière, mais la seule qui l'ait jamais fait, et la première des religions dans le sens le plus absolu. Or, la première sera nécessairement la dernière, en vertu du caractère de son auteur qui s'appelle le principe et la fin : *Alpha et Oméga*. Si nos adversaires en doutent encore, ils avoueront du moins qu'en attendant la religion de l'avenir, dont ils sont les prophètes et les précurseurs, sinon les révélateurs, le christianisme demeure manifestement *la seule foi du monde civilisé*. Personne, en effet, ne croit jusqu'ici à la nouvelle révélation de l'humanité à l'humanité, et ses organes, ils nous l'ont dit eux-mêmes (pp. 27-28. sup.), y croient moins que personne.

L'antiquité, les temps moyens, les temps modernes, gardent donc la foi de la déchéance originelle, et cette foi de Moïse et de Zoroastre, pour ne citer que deux noms du vieux monde, cette foi de Paul et d'Augus-

(1) Il oublie aussi ou il ignore les effets prodigieux des missions du Nouveau-Monde, car pour excuser le Bonshéisme de n'avoir pu civiliser l'Orient, il fait cette question vraiment naïve : *Le christianisme est-il parvenu à transformer des sauvages en chrétiens ?* (Tom. 1. p. 201.) — Evidemment l'auteur n'a pas lu que les annales des missions protestantes.

tin, de Thomas d'Aquin et du Dante, de Leibnitz et de Bossuet, est toujours maîtresse de l'esprit humain. Comment ne le serait-elle pas ? Les raisons de croire à la déchéance ne sont-elles pas inséparables des raisons de croire à la rédemption ? Et comment ne pas croire en Jésus-Christ, en Celui qui *seul a pu commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris ?*

Et ils ne sont pas les contempteurs du genre humain, ceux qui affirment qu'en croyant à la chute originelle, il s'est universellement trompé, et que dans toute la suite des siècles, il est resté constamment épris d'une chimère ! Et ils ne méprisent pas l'esprit humain, ceux qui veulent redresser la raison de tous les temps en recherchant par *quelles voies l'humanité a pu être conduite à cet ordre d'idées (Esq. d'une philosophie.)*, c'est-à-dire à un rêve qu'ils appellent *exécrable* (Ibid. part. II^e l. 4. c. 7. etc.), et qui cependant dure toujours !

A-t-il été trop sévère, celui qui a dit de ces hommes :

« L'un des caractères les plus frappants de l'incrédulité, c'est le mépris de l'homme. Fille de l'orgueil, elle ne cesse cependant d'outrager la nature humaine, d'envisager tout ce que l'homme a jamais fait et pensé, de l'envisager, dis-je, de la manière la plus humiliante pour lui, la plus propre à l'avilir et à le désespérer. » (*Essai sur les sacrifices.*)

Certes, les égarements de l'esprit humain sont et furent lamentables, et les ombres n'ont jamais manqué au grand tableau des siècles ; mais ce n'est pas que Dieu ait méprisé l'homme jusqu'à lui refuser la lumière. Il l'a répandue avec une divine abondance sur la source même de l'humanité, et jamais cette lumière n'abandonna les hommes la première. Ceux mêmes qui la délaissèrent, ne purent jamais la perdre ou la voiler totalement, et malgré cette sorte de toute-puissance qui s'appelle la liberté, ils furent toujours miséricordieusement réduits à ne construire l'édifice du mensonge qu'avec les débris de la vérité. Il n'est donc pas vrai que le progrès des lumières religieuses consiste pour l'esprit humain à passer de chimère en chimère, et à tendre vainement les bras vers la vérité qui s'enfuit. Si l'erreur est de tous les temps, la vérité l'est bien davantage, car les erreurs ont chacune leur temps, et la vérité les remplit tous. Non, Dieu n'a pas eu pour l'humanité le mépris que lui supposent ceux qui le représentent berçant l'homme d'âge en âge par des

révélation dont aucune ne tient. Dieu a honoré tous les âges du monde, et si la lumière qu'il répand sur les siècles doit croître constamment avec eux, ou plutôt en eux, comme nous le disait naguère le chef de l'Eglise universelle (P. 308 sup.), il est faux que la clarté du jour doive faire renier celle du matin, et ce qui est vrai c'est qu'en grandissant toujours elle ne change jamais.

II. La deuxième extrémité où se réduisent ceux qui nient le péché originel, c'est de devoir rendre raison des faits qu'ils avouent, par des théories absurdes.

Voici celle que MM. Leroux, Jean Reynaud et Laurent ont empruntée aux erreurs antiques :

« L'enfant ne naît pas dans un état de sainteté, il y a en lui de mauvais penchants qui varient de caractère et d'intensité d'un individu à l'autre. Ce serait une supposition impie de dire que tel est l'état naturel de notre espèce, car ces vices innés sont un mal, il faut donc qu'ils soient ou un péché ou la peine d'un péché. *La conscience humaine se refuse à admettre qu'une faute commise par le premier homme ait infecté la nature; dès lors il ne reste d'autre solution que d'attribuer ces inclinations mauvaises à l'abus de la liberté dans une vie antérieure (!). Les misères et les inégalités de la vie actuelle conduisent à la même croyance. On a pu nier les vices et les qualités innés; on n'a pas encore essayé de nier les souffrances inégales des hommes. S'ils n'ont pas vécu avant d'entrer dans cette vie, il faut accuser la justice de Dieu, ou admettre le péché originel.* » (*Etudes sur l'hist. de l'humanité*, tom. 4. p. 452.)

On l'avoue donc, il faut choisir entre la foi catholique et la métempsycose.

On se défend, il est vrai, de la métempsycose pythagoricienne (Tom. 5. Avant-propos.), et on ne va pas jusqu'à dire que nous pourrions bien passer dans des corps de bêtes, mais on enseigne néanmoins une véritable métempsycose, puisqu'on embrasse, pour éviter la foi chrétienne, la doctrine de la migration des âmes et des vies successives.

Rien, par conséquent, ne peut empêcher l'auteur des *Etudes* de croire qu'il souffre en ce monde pour avoir été Alexandre ou César, ou plutôt Julien; Platon ou Cicéron, ou plutôt Jamblique; car en passant

d'une existence dans une autre, les âmes emportent sans doute quelque chose de leurs habitudes, et la tendance à confondre le pour et le contre dans une unité supérieure, pourrait bien venir des leçons données autrefois à Alexandrie.

Mais pourquoi restreindre une personnalité à si peu de chose ? Les vies *progressives à l'infini* peuvent faire espérer davantage. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que le prophète moderne eût encore été antérieurement Bouddha et plus tard Mahomet, et que ses travaux actuels fussent l'expiation du nationalisme trop exclusif de ses premières révélations.

Hélas ! nous plaisantons ! mais est-ce bien nous qui plaisantons ? La plaisanterie ici, n'est-ce pas la doctrine elle-même ?

Non, répondra le disciple de Jean Reynaud, non ; et c'est vous qui la ridiculisez, car voici comment nous l'expliquons : « Il y a progrès continu, à travers une série *infinie* d'existences, il n'y a pas de point d'arrêt dans cette marche progressive. — Nous échappons ainsi à la barbarie de la théologie catholique, qui condamne *l'immense majorité du genre humain* (!), *sans lui laisser la faculté de s'amender et de se sauver* (!). Nous échappons également à la destruction et à la confusion des personnalités. Notre individualité, une fois créée, subsiste éternellement. » (Tom. 4. p. 420.) — « Notre *entrée dans ce monde* est une suite rigoureuse de notre vie *antérieure*, et les conditions de notre *vie future* dépendront de l'usage que nous faisons de notre libre arbitre dans celle-ci. » (P. 421.)

Vous le voyez, nous dira l'auteur des *Etudes*, j'échappe à la *confusion des personnalités*.

Vous le dites, mais comment y échappez-vous, s'il vous plaît ?

Votre entrée en ce monde, dites-vous, est une suite de votre vie antérieure. Comment vous appelez-vous donc ci-devant ? Vous avez été quel'un, sans doute ? Qui étiez-vous ? Moi-même, me direz-vous. Mais encore une fois quel était votre nom ? Vous en aviez un apparemment ? Voudriez-vous bien me faire connaître dans l'antiquité, dans le moyen âge, dans les temps modernes, l'auteur des *Etudes sur l'humanité* ? Comme il y est absolument introuvable, et que cependant il a été

quelqu'un, vous ne pouvez aucunement nier que ce quelqu'un ressemble tout à fait à un autre.

Mais, me direz-vous, en passant de vie en vie, je suis passé de monde en monde. Je n'ai donc eu aucun nom sur cette terre. Fort bien, mais dans le monde d'où vous venez, n'étiez-vous personne? Reculez, tant qu'il vous plaira, la difficulté de sphère en sphère, vous pourriez la dérober à nos yeux, mais vous ne la déroberez pas à elle-même.

Et quand vous émigrerez dans le globe futur, vous y souviendrez-vous mieux de l'auteur des *Etudes*, que vous ne vous souvenez dans celui-ci des œuvres accomplies sur le globe précédent sous le nom que vous y portiez et que vous ne saurez éternellement pas? — Et il n'y a pas de point d'arrêt, dites-vous, dans cette marche progressive, et nous allons d'oubli en oubli comme nous allons de vie en vie!

N'est-ce pas cela que la conscience humaine se refuse à admettre?

Comment! nous serions un à la manière de plusieurs!

Comment! nous expierions en cette vie les fautes personnelles d'une vie antérieure dont nous n'avons nulle conscience!

Mais, le fond même de l'expiation, n'est-ce pas le regret, la douleur, le repentir, et comment se repentir sans se ressouvenir?

Comment! l'âme serait immortelle à la condition de s'oublier elle-même! Quelle différence si grande y a-t-il entre cette doctrine et le matérialisme qui nous fait mourir tout entier? Ne revivre que dans ses descendants comme le veut le matérialisme, ne revivre que dans autrui, ou rester le même sans le savoir, sous l'apparence d'un autre, n'est-ce pas tout un au point de vue de la conscience de l'identité personnelle? La mémoire n'est-elle pas la condition essentielle de la conscience de cette identité?

Et pourtant, vous avouez qu'il faut opter entre ce rêve absurde et la foi de la déchéance et de la rédemption, et c'est le rêve que vous choisissez!

Si, du moins, ce rêve n'était qu'absurde, mais comment ne pas voir qu'il est cruel? Vous voulez que les souffrances de cette vie soient

exactement proportionnées aux fautes personnelles d'une vie antérieure; mais avez-vous entrevu les conséquences de ce système? Vous prétendez donc qu'en face de l'injustice triomphante en ce monde, en face de la cupidité et de l'ambition satisfaites, en face de l'opulence mollement ensevelie dans la volupté, je me dise : Voilà une âme récompensée d'une bonne vie passée! Vous voulez qu'en présence de l'infortune et des larmes, de la vertu éprouvée, de l'innocence en croix, je dise comme les scribes qui passaient au Calvaire : Celui-ci l'a bien mérité! Ne savez-vous donc pas que la douleur a d'autres sources encore que la justice? N'auriez-vous donc jamais goûté quelque chose de cette sagesse toujours ancienne et toujours nouvelle qui parle dans le livre de Job et dans l'Evangile?

Vous voulez encore que les inclinations mauvaises que nous apportons en naissant, correspondent aux vices de notre précédente existence. Mais ne voyez-vous pas que vous méconnaissez ici les faits les plus manifestes, les plus universellement reconnus, les plus parfaitement harmoniques avec la grande vérité du péché originel?

Ecoutez à ce sujet un professeur de droit, l'auteur classique de l'explication du code civil :

« Il n'est personne assurément qui prétende connaître à fond et dans tous leurs détails les lois de la reproduction des êtres, personne qui se croie en état d'expliquer les différents phénomènes que cette reproduction présente; là comme ailleurs, la nature reste impénétrable à nos impuissantes investigations; là comme ailleurs, tout est mystère. Eh bien! le péché originel n'est qu'un des nombreux mystères que cette reproduction nous offre.

» La reproduction en soi, la transmission même de la vie, comment s'accomplit-elle? le comprenons-nous parfaitement? non; c'est un mystère. Ensuite, les diverses circonstances avec lesquelles cette reproduction s'accomplit, c'est-à-dire *les transmissions de qualités plus ou moins importantes d'un être aux êtres qui descendent de lui*, nous les expliquons-nous? non; ce sont encore des mystères. Eh bien! je le répète, la transmission de cet état de vice appelé péché originel n'est qu'une de ces diverses circonstances, analogue aux autres, mystérieuse comme les autres, mais ni plus ni moins qu'elles, et se produisant suivant les mêmes lois....

» La faiblesse et la force, la maladie et la santé, les genres différents de tempéraments et d'habitudes physiques, *renaisent* à chaque pas avec des caractères vraiment remarquables ; pourquoi cela est-il ? comment cela se fait-il ? par quelles règles bien précises pourrait-on l'expliquer ? encore une fois, nous l'ignorons : tout cela est mystère ; mais pourtant tout cela n'est pas étrange, et personne ne songe à s'en étonner....

» Vous retrouverez souvent chez l'enfant les idées, les goûts, les aptitudes, les tournures d'esprit et de caractère que l'on remarquait chez l'un de ses auteurs, à tel point qu'on serait parfois tenté de croire que l'âme du fils a passé comme dans un moule à travers l'âme de son ascendant ; comment encore ? mystère, toujours mystère.

» Tout cela ne saurait s'expliquer, et cependant tout cela n'est pas étrange ; au contraire, on dit tous les jours que c'est tout naturel, et quand vous faites remarquer que deux proches parents se ressemblent, soit au physique, soit au moral, on vous répond ce mot banal : *Ce n'est pas étonnant ; on se ressemblerait de plus loin...* Tantôt c'est avec le père que ces rapports de ressemblance existent, tantôt c'est avec la mère, tantôt nuls ou du moins inaperçus pour l'un et l'autre, on les retrouve complets et parfaitement dessinés avec un aïeul ou un bisaiëul ; semblables alors à ces rivières que l'on croit se perdre dans le sol au milieu de leur cours, mais qui continuent de couler sous terre pour reparaitre quelques lieues plus loin.

» Par quelles causes et suivant quelles lois se transmettent ces diverses ressemblances ? c'est ce qu'on ne saurait dire.

» La science toutefois nous donne quelques renseignements qui, sans nous expliquer clairement la cause de ces phénomènes, nous la font soupçonner ; et ces renseignements s'appliquent également pour le péché originel.

» Nous comprenons d'abord que ce qui est matière chez l'enfant, le corps, étant formé de la substance même de ses auteurs et n'étant en quelque sorte que la continuation et l'extension des corps de ceux-ci, doit tout naturellement présenter des ressemblances assez profondes avec l'organisation physique de ses ascendants. Nous comprenons encore que l'homme étant un composé de corps et d'âme, il doit y avoir

entre ces deux principes (pour en faire un être unique) une union intime d'où résultera nécessairement une influence très-grande de l'intelligence sur les organes et des organes sur l'intelligence. Nous ne pouvons donc pas être surpris que le corps de l'enfant, venant à agir sur le principe qui l'anime, amène chez cet enfant des ressemblances morales avec les êtres dont il descend. Ainsi, telle habitude souvent exercée, tel goût fréquemment satisfait, influe sur les organes d'une personne et amène dans ces organes telle modification, telle manière d'être; cette manière d'être se retrouvera dans les organes de son enfant, et ces organes réagissant sur l'âme amèneront chez cet enfant la même habitude, le même goût à un plus ou moins haut degré. C'est là une donnée que la raison accepte facilement.

» Mais enfin, dire exactement suivant quelles lois, préciser bien clairement par quelles causes se transmettent ces similitudes, c'est impossible. Cette transmission est véritablement un phénomène mystérieux pour nous.

» Eh bien ! je le répète, la transmission du péché originel est un mystère du même genre, dont les causes sont, sinon identiques, tout au moins semblables, et sur lequel se présentent les mêmes données.

» Adam et Eve, (nous prenons ici *comme simple hypothèse*, les faits que le catholicisme nous présente à croire; c'est ailleurs que nous en avons prouvé la réalité), Adam et Eve, doués d'une nature sublime étaient portés vers Dieu avec une force que nous ne saurions imaginer maintenant et savaient ne priser les créatures qu'à leur vraie valeur; créés à l'image de l'Être souverain, ils sentaient vivement ce qu'il y avait de grand et de noble en eux; maîtres d'eux-mêmes ils gouvernaient à leur gré les pensées de leur intelligence, les mouvements de leur volonté. Il leur fallut donc, pour s'attacher à la créature en méprisant la loi du Créateur, faire un effort violent sur eux-mêmes, et le péché qu'ils commirent alors dut produire dans tout leur être, au physique comme au moral, une profonde perturbation, un changement immense. L'organisation physique de leurs enfants dut reproduire ce nouvel état et amener, par son action sur l'âme, la ressemblance morale qui constitue le péché originel.

» On ne m'objectera pas sans doute que la transmission des diverses similitudes, soit physiques soit morales, dont j'ai déjà parlé d'abord, ne

se présente qu'avec des exceptions et des modifications nombreuses , tandis que celle du péché originel s'accomplit pour tous les hommes d'une manière uniforme et constante. Il y a là, en effet, une différence immense dont on saisit parfaitement la raison.

» Remarquons d'abord que souvent des rapports de similitude, qu'on croit ne pas exister, existent cependant d'une manière cachée et comme imprimés aux profondeurs intimes de l'individu, puisqu'on les voit se reproduire plus tard, clairs et distincts, dans sa propre descendance; souvent, disais-je plus haut (et tout le monde sait la justesse de cette remarque), une ressemblance physique ou morale parait éteinte, anéantie, mais elle est réelle pourtant; et après une ou plusieurs générations elle renaît mieux caractérisée que jamais. Ceci nous prouve que les exceptions et modifications dont nous parlons ici ne sont pas aussi nombreuses qu'elles paraissent au premier coup d'œil. Mais ensuite, il se présente ici deux considérations qui suffiraient à expliquer pourquoi la reproduction de la souillure originelle est perpétuelle et invariable, tandis qu'on ne trouve pas ces caractères dans la reproduction des divers autres phénomènes.

» En effet, au moral, le plus ou moins de susceptibilité, un goût prononcé pour tel ou tel genre de plaisir, etc.; au physique, la couleur et la finesse des cheveux, la grandeur des yeux ou de la bouche, et autres accidents de légère importance, ne doivent exercer qu'une action peu efficace. D'ailleurs et en second lieu l'effet des qualités, physiques ou morales, existant chez l'un des parents, se trouvera le plus souvent modifié ou même neutralisé par les qualités différentes ou même opposées, qui se rencontrent chez l'autre. Mais si vous supposez une qualité vraiment importante et se retrouvant dans chacun des deux auteurs de la vie, le résultat sera bien différent; par exemple, deux blancs n'engendreront jamais un noir, ni deux noirs un blanc. Or, l'état de désordre qui constitue le péché originel formait chez Adam le fond même de sa nature; la révolution morale causée en lui avait amené un changement nécessairement profond. Ensuite, cet état de désordre était commun à l'un et à l'autre de nos premiers parents. Si donc on voit des qualités très-secondaires, alors même qu'elles se retrouvent en face de qualités opposées, reparaitre cependant quelquefois avec une identité frappante, comment concevrait-on qu'une *qualité fondamentale, si intimement impré-*

mée à la nature de l'homme, et qui, loin de se trouver combattue par une qualité contraire, se fortifiait de part et d'autre, puisqu'elle existait identique dans chacune des deux sources de la vie, comment concevrait-on que cette qualité ne se fût pas reproduite perpétuelle et invariable chez toute la descendance d'Adam? » (*Etudes de science religieuse.*)

Ce que vient d'exposer M. Marcadé n'est cependant pas ce qu'on peut dire de plus fort sur la transmission de la nature déchue, nous le verrons tout à l'heure, mais le fait qu'il constate suffit pour convaincre de faux le rêve qui donne pour cause à la diversité de nos inclinations les vices de nos vies antérieures.

3. Voici un autre rêve encore : il n'y a *pas de point d'arrêt* dans nos vies successives, dit-on, et l'une d'elles est toujours l'expiation ou la récompense de la précédente ; il n'existe pas de justice *finale* ; il n'y a ni saints ni condamnés ; *tous seront sauvés* (P. 447.) ; et *l'égalité doit régner dans le ciel comme sur la terre.* (R. 468.)

Ces affirmations se heurtent les unes les autres, et toutes choquent le bon sens, la conscience universelle, les principes les plus constants de la science et de la morale.

La conscience humaine proclame que le travail de l'homme doit être suivi du repos, non du repos paresseux et inactif du désœuvré, mais de l'activité éternelle de l'amour sans fatigue et sans douleur. A travers la vallée des larmes, la conscience dit à l'homme comme l'Évangile, qu'il marche *pour arriver*, et qu'il y a une dernière heure après laquelle, s'il le veut, il jouira de la lumière et de la paix.

La science dit qu'à tout mouvement il y a un centre, qu'à toute voie il y a un terme, qu'à toute vie il y a un but, *qu'à tout ce qui commence il y a une fin*, et à l'âme immortelle, une fin immortelle, une fin éternelle.

La morale dit que les vies successives à l'infini sont la négation de la justice, parce qu'elles autoriseraient l'homme à dire à Dieu :

« Vous voulez que je vous aime, parce que je suis votre créature et votre enfant, et que par amour je fasse votre volonté ; que je combatte mes passions, que je réprime mon orgueil ; que je ne sois ni envieux ,

ni injuste ; que je sois vrai , humble , courageux , chaste , charitable , dévoué jusqu'à un sacrifice . Mais il m'est , à moi , plus agréable de sacrifier à la volupté et à l'ambition . L'opulence et le plaisir m'appellent . Je les suivrai malgré vous : *Non serviam* , je ne vous obéirai pas . Et pourquoi me contraindre ? Ne sais-je pas que *tous seront sauvés* ? Je n'ignore pas qu'il est des expiations dans les vies *progressives à l'infini* , mais je vois que ces expiations sont mêlées de douceurs , et je veux savourer celles-ci à mon aise . Je sais que votre bonté vous oblige à ne me châtier que pour me guérir , lors même que je ne veux pas de guérison , et que vous devrez bien me pardonner un jour . Je n'ai donc aucune hâte de me contraindre pour vous plaire . J'ai tout le temps de pécher hardiment , j'en ai à *l'infini* , je sais qu'il n'y a pas de point d'arrêt , que l'éternité est une chimère , que vous ne pouvez pas ne pas me traiter comme tous vos enfants , et que *l'égalité doit régner dans le ciel comme sur la terre* . »

Cette doctrine n'est-elle qu'absurde ? Si le monde pouvait y croire que deviendrait le monde ? Supposez-la maîtresse des âmes et dites-moi si ces âmes , en lutte avec les passions , ne diraient pas à Dieu , non par leurs paroles , mais par *leur vie* , ce que nous venons d'entendre ? Le paganisme n'avait pas perdu à ce point l'idée de la justice divine et la crainte de Dieu.¹

(1) Tout est plein de mystères , mais nous ne savons s'il est un fait plus mystérieux que celui de notre liberté . L'écrivain que nous citons tout à l'heure , M. Marcadé montre très-bien que cette liberté ne serait pas seulement incompréhensible , mais qu'elle serait absurde , qu'elle impliquerait contradiction , sans l'éternité qui la suit . Voici ses paroles :

« Si nous envisageons la prévarication dans son essence , dit M. Steinemetz , dans son cours de psychologie , nous verrons qu'en dernière analyse , elle se réduit à une espèce d'impossibilité mathématique . C'est une chose que nous ne pouvons pas même concevoir . Tout ce que nous pouvons dire au point de vue philosophique , c'est que la prévarication est nécessairement renfermée dans la liberté . »

« La prévarication ne peut pas même se concevoir . Et en effet , Dieu veut l'ordre , il le veut nécessairement et par l'essence même de sa nature ; il le veut absolument , partout et toujours , et ne peut pas ne pas le vouloir . Eh bien , cet ordre qu'il veut forcément voir régner partout , voilà que , par le plus étrange mystère , il confère à une créature la puissance de le détruire . . . Dans tel cas donné , comme toujours , Dieu veut l'ordre ; moi , homme , je veux le désordre ; et c'est le désordre qui aura lieu . . . Dieu , c'est-à-dire la justice suprême , l'infinie sagesse , la souveraine puissance , la logique absolue , l'éternelle raison des choses , veut l'ordre , c'est-à-dire le juste , le bon , le vrai , ce qui est et doit être ; l'homme , être créé , faible , dépendant et borné , veut le désordre c'est-à-dire l'injuste , le mal , le non-sens , l'absurde , le néant ; et dans ce conflit qui semblerait ne pouvoir pas être , mais qui pourtant existe , dans ce conflit dont l'existence même est déjà un si grand mystère , voilà que , par un mystère plus grand encore , l'absurde l'emportera sur l'éternelle raison , le néant sur l'être : à la vue et au sein même du Tout-Puissant qui veut l'ordre , et qui est l'ordre , c'est le désordre qui sera , parce que moi , homme , de par mon droit de liberté , j'ai voulu le désordre . . . Prodige inouï , fait incompréhensible au dernier degré , dans lequel Dieu brise sa puissance pour nous conférer une puissance qui s'exerce à l'encontre de la sienne , pose des limites à son pouvoir infini pour attribuer l'infinité au pouvoir de l'homme , et cesse en quelque sorte d'être Dieu pour nous dire avec vérité : Je vous ai faits des dieux : *Ecco diei* , vos diei estis . »

Enfin, la théologie nouvelle compte pour rien l'évidence, quand elle affirme que Dieu fait à tous les *mêmes* faveurs, quand elle veut que les grâces soient accordées à tous dans *le même degré* (P. 459.), et que tous soient appelés à *l'égalité* dans l'ordre de la grâce et de la gloire. (P. 468.)

L'ordre de la Providence manifesté par les faits aussi bien que par la révélation, est une protestation éclatante contre cette prétention superbe. Tout est hiérarchie dans les œuvres de Dieu : « Dieu étant une lumière infinie, ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence, dit Bossuet, les perfections qui sont dispersées çà et là dans le monde : toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très-éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures, cette première beauté ayant laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Nous le vérifierons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétale, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attachée néanmoins à un corps mortel. Dieu donc, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, a créé

• Comment, en méditant ces faits, l'homme quelque peu intelligent s'étonnerait-il de la justice éternelle réservée à l'obésitation ? Est-ce que ces faits n'engendrent pas de nombreux arguments dont un seul suffirait à en faire sentir la nécessité ?..

• Pour le peuple chez qui on ne peut ni parler en public ni faire imprimer sa pensée, il n'y a pas à organiser de sanction contre l'abus de la presse et de la parole ; que si la faculté de parler et d'écrire existe dans certaines limites, vous lui ferez équilibre par une sanction proportionnée ; que si enfin cette puissance s'exerce avec une liberté entière et absolue, la sanction s'éleva à son plus haut degré de force. *La raison veut que partout la rigueur de la sanction se mesure sur la puissance que la loi octroie.*

• Eh bien ! méditez donc les lois constitutives de notre être ; méditez l'étrange puissance dont Dieu a doué le génie de l'homme ; au lieu d'insulter à la grandeur de Dieu et à la grandeur de votre nature par l'irréflexion et la plaisanterie, méditez cette force immense de vouloir que rien au monde ne saurait braver, cette liberté d'esprit absolue, illimitée, infinie, qui s'exerce fièrement à l'encontre de tous, à l'encontre de Dieu même ; et alors vous comprendrez facilement l'éternité de la justice, vous croirez à l'éternité du châtimement vous serez fiers de cette éternité, preuve suprême de la sublimité des facultés dont elle doit punir l'abus.

• Sans une sanction infinie, sans l'éternelle durée du châtimement, l'homme obéissant à la violence du désir, à l'immensité de la passion, eût pu crier à Dieu : « Tu t'es désarmé toi-même, je te braverai sans crainte ; cet objet, défendu, je le veux et je le posséderai ; car ta justice, à toi, est finie et bornée, et le néant un jour terminera mon crime triomphant et ta puissance imprudemment tronquée. »

• Avec la nature humaine moins grande, moins puissante, je ne concevrais pas l'enfer éternel. Avec la nature humaine telle que Dieu l'a faite, je ne concevrais pas qu'il n'existât point. (*Études, loc. cit.*)

aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière que nous appelons les anges que Dieu a divisés en ordres et en hiérarchies. (P. 413-414. sup.)

Mais ce n'est pas seulement dans les divers genres de créatures que Dieu a voulu la hiérarchie, c'est encore en chacun d'eux qu'il a tout distribué avec poids, nombre et mesure. S'il n'est pas deux fleurs, deux feuilles, deux brins d'herbes qui soient absolument les mêmes, il n'est pas deux hommes non plus qui aient absolument les mêmes qualités, soit physiques, soit morales, soit naturelles, soit surnaturelles. C'est dans cette variété infinie qu'éclate la puissance et que se joue avec amour la sagesse de Dieu.

Et vous voulez que Dieu accorde *des grâces également abondantes à toutes ses créatures*, et que tout ordre, toute distinction ne dépende entre elles que du *seul* usage qu'elles feront des dons de Dieu (P. 459.), sans que la diversité des fins de Dieu, des vues de sa providence, des vocations des hommes, de leurs diverses destinées y soient pour rien! — Vous ne voulez pas non plus qu'il y ait des créatures supérieures à l'homme, et malgré la foi et la science de tous les siècles, il vous plait de nier l'existence des anges. (P. 414.) Mais pourquoi? serait-ce parce qu'ils constitueraient à notre égard un certain ordre aristocratique devant Dieu? Il le parait bien, puisque vous voulez *l'égalité dans le ciel comme sur la terre*. (P. 468.) Mais comment ne voyez-vous pas que s'il n'est pas digne de Dieu d'accorder différents degrés de perfection à des créatures qui sont toutes tirées du néant, il ne convient pas qu'il soit lui-même plus que nous, et que *le mouvement démocratique irrésistible qui envahit le ciel lui-même* (P. 468.), doit nécessairement arriver jusqu'au trône. Comment ne voyez-vous pas que dans la voie où vous êtes entré, il faut logiquement aller jusqu'au panthéisme?

Aussi faites-vous de vains efforts pour résister à la pente qui vous y entraîne, et n'évitez-vous pas mieux l'abîme que ne l'a évité Lamennais. Lui aussi admet le Dieu personnel et la création. Mais comment? En disant que Dieu *créé avec sa propre substance*! Et après nous avoir ainsi déclarés consubstantiels à Dieu, il recule pour échapper au panthéisme par une inconséquence, et affirme ou plutôt dit en balbutiant que la substance divine est en Dieu et en nous, dans deux états distincts *et essentiellement différents*! (Voy. sup. p. 498.) Comme lui, vous luttez vai-

nement contre la logique. En effet, vous croyez aussi déterminer quelle est la relation de l'être universel aux êtres particuliers (P. 404.), en admettant la Trinité et la création. Mais de quelle manière? En disant que le *Verbe ou le Fils de Dieu est la MANIFESTATION DE DIEU au sein de CHAQUE EXISTENCE INDIVIDUELLE*; que l'être particulier n'est pas une modification passagère de l'être universel, qu'il est *distinct* de la substance divine, qu'il reçoit de Dieu une inspiration *qui constitue LA VIE*, et que c'est cette inspiration, cette grâce *qui forme la troisième personne divine, le SAINT-ESPRIT*; qu'ainsi, l'être particulier reste *distingué* de Dieu, bien qu'il y ait un lien *permanent* entre le Créateur et la créature; — que tel est le sens philosophique du mystère de la Trinité, et que le christianisme (ainsi entendu) maintient à la fois la personnalité de *Dieu* et celle de *l'homme*, par la distinction des *personnes en Dieu*. » (*Etudes sur l'hist. de l'humanité*, tom. 4. p. 405.)

Et pour ne laisser aucun doute sur le sens antichrétien de ces propositions que vous donnez pour l'expression de la vérité philosophique cachée dans le christianisme, vous renvoyez vos lecteurs à M. Leroux. (Ibid.) Or, M. Leroux, et avec lui M. Jean Reynaud, en éditant dans l'Encyclopédie nouvelle un panthéisme revu et corrigé, tentèrent inutilement d'échapper à la vieille erreur en admettant en Dieu une vie personnelle et distincte du monde, mais qui se complète par la production du monde, et qui est ainsi sa *manifestation* dans le monde, dans le fini. M. Leroux dit formellement qu'il rejette la Trinité chrétienne, comme un dogme incomplet et une explication insuffisante de Dieu, parce que ce dogme n'explique pas le changement en Dieu. (*Revue encyclopédique*, art. sur le Christianisme.) Mais pour admettre le changement en Dieu, il faut confondre la vie du Créateur et la vie de la créature, et c'est aussi ce qu'il fait, en reprochant en même temps au christianisme de n'avoir pas adoré dans le monde *le corps vivant de l'Eternel!* (Ibid.) Mais n'est-ce pas ce que vous faites à votre tour, en disant que nous recevons de Dieu une inspiration *qui constitue la vie* et que cette grâce *forme la troisième personne divine, le Saint-Esprit*.

Il est aisé de comprendre, après cela, la raison fondamentale qui vous fait rejeter l'incarnation du Verbe. C'est que chacun de nous est le Verbe incarné, *le Verbe ou le Fils de Dieu étant la manifestation de Dieu au sein de chaque existence individuelle* (*Etud.* p. 405.), comme le Saint-

Esprit ou la troisième *personne divine* est la manifestation, la *formation* de la vie de Dieu dans chaque être particulier.

Oui, encore une fois, la logique entraîne ceux qui servent l'erreur ; le *Similis ero Altissimo* est au fond de tout cela ; et le mouvement démocratique et égalitaire qui, assurez-vous, envahit le ciel lui-même, ne peut s'arrêter devant la dernière Majesté.

Il est vrai que pas plus que Leroux, J. Reynaud et Lamennais, vous ne voulez être panthéiste, parce que vous affirmez « qu'en nous rapprochant sans cesse de Dieu par le développement de nos facultés (Ibid.), jamais nous ne nous *confondrons* avec lui, comme l'enseigne le panthéisme. » Mais pourquoi ne nous confondrons-nous jamais avec lui ? Parce que notre marche progressive vers l'IDÉAL, c'est votre expression, est *sans point d'arrêt, est éternelle*, ce sont encore vos paroles. Mais qu'est-ce que cela ? C'est manifestement la métaphysique hégélienne dont vous prétendez en vain ne pas dépendre ; ce n'est pas le panthéisme dans sa forme antique, tendant à l'absorption du particulier dans l'universel, mais c'est le panthéisme dans sa forme moderne, tendant au développement de l'universel lui-même ou de l'absolu, de l'être IDÉAL, dans les existences particulières ; ou du moins c'est une variété du panthéisme de Schelling et de Hegel dont voici la formule que toutes vos théories religieuses et historiques reproduisent avec une constante fidélité :

« Le *parfait* n'existe dans l'esprit que comme concept de la pensée. La perfection n'est qu'*idéale*. La réalité imparfaite tend à la perfection au lieu d'en venir, a le bien absolu pour fin, non pour *principe*. Elle tend à la perfection par le progrès, loi irrésistible qui a pour condition nécessaire le mal, ou, pour mieux dire, l'imperfection. » (*Hist. de l'Ecole d'Alexandrie*, tom. 3. p. 388, par M. Vacherot.)

Vous dites de même : « L'homme part de l'état d'innocence, d'*imperfection* ; mais il se rapproche progressivement de Dieu (P. 420.), de l'*idéal*. (P. 406.) S'il est imparfait, ce n'est pas qu'il soit coupable ; il est imparfait comme créature, mais il possède en lui la force nécessaire pour marcher dans une voie INFINIE de progrès. Ce progrès aboutira-t-il à l'*union* avec Dieu ? » (P. 420.) — Non, dites-vous ; et pourquoi ? « Parce que l'homme étant créature ne peut jamais atteindre la perfec-

tion du Créateur; ¹ il suffit pour la satisfaction de notre besoin de bonheur et de perfection, que tel soit L'IDÉAL dont il dépend de nous d'approcher. » (P. 420.)

Nous avons déjà vu la formule hégélienne de M. Vacherot exactement reproduite aussi dans votre théorie sur l'histoire (P. 284-285. sup.), et il n'est pas nécessaire d'y revenir. — M. Vacherot, du reste, ne veut pas être panthéiste non plus (car qui veut être panthéiste ?), mais nous savons par quel moyen il s'en défend, par le *retournement philosophique de l'idée*, le fameux *Umschlag* de Hegel (Voy. p. 527-530. sup.), principe admirable en vertu duquel on peut être tout ce que l'on veut, et n'être rien de tout ce que l'on est.

Mais descendons des hauteurs où nous a poussés *le mouvement démocratique irrésistible qui envahit le ciel lui-même* (Etud. p. 468.), et revenons aux misères humaines, à ces misères qui vous ont fait avouer qu'il faut opter entre le dogme de la déchéance, de la chute et de la rédemption, et la doctrine de la migration des âmes, des vies successives et progressives à l'infini.

Il nous est impossible de ne pas espérer, que si vous considérez sans prévention les conséquences nécessaires de cette doctrine, vous reconnaîtrez avec nous qu'elle n'est qu'un rêve absurde à différents titres, un rêve cruel, un rêve immoral dont la réalisation, si elle était possible, ruinerait la justice divine et l'ordre entier de la Providence, un rêve enfin qui contredit toutes les données de la science, de la conscience et de l'expérience.

Pourquoi donc n'embrassez-vous pas la foi chrétienne ? N'avez-vous donc pas reconnu encore, qu'à part les preuves *générales et décisives* de la vérité du christianisme, preuves qui doivent suffire à toute raison pour lui démontrer l'obligation de la foi à la révélation tout entière, *il n'y a rien de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel*, comme nous l'avons prouvé avec de Maistre ? (P. 202-240. sup.)

N'avons-nous pas vu que la loi de la liberté et de la responsabilité personnelles ne détruit pas celle de la solidarité humaine, que le dogme de la déchéance n'est que cette dernière loi dans sa source même et

(1) Comme si pour être uni à Dieu, il fallait atteindre la perfection du Créateur,

dans son application générale, et que malgré vos spéculations abstraites, vous y croyez fermement vous-même partout ailleurs que dans sa première sphère? N'avons-nous pas vu encore que la loi de l'expiation personnelle vainement niée par le protestantisme, au nom des mérites du Christ, ne détruit pas non plus la loi de la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables, si ceux-ci se mettent dans la disposition d'en profiter; que le dogme de la rédemption n'est à son tour que cette grande loi elle-même régénérant l'humanité tout entière par son principe, et que malgré vous et vos systèmes, vous êtes encore dans l'impuissance de méconnaître dans la vie pratique, cette loi qui se retrouve à tous les degrés de la vie sociale? N'avons-nous pas vu enfin et surtout, qu'on perd le droit de douter de la chute quand on en porte les traces, et de nier la rédemption quand on est libre d'en goûter les fruits?

Et puis, qu'y feront vos doutes et vos négations? Empêcherez-vous jamais les choses d'être ce qu'elles sont, et ne serez-vous pas toujours vaincu par l'éclat de l'harmonie du fait perpétuel de la foi primitive et chrétienne avec les faits constants de la nature et de l'histoire? (Ch. II. sup.) Comment faire pour renier celui-là sans renier ceux-ci, et comment tenter une pareille lutte sans se renier soi-même.

III. La conscience humaine n'y résisterait pas, et il faut bien qu'elle cherche des raisons pour s'apaiser. De là cette tendance dont on ne se rend pas toujours compte à défigurer les enseignements de la foi, ou tout au moins à se les dissimuler, à se les représenter à l'image des répugnances qu'on éprouve pour elle, afin de se donner le droit apparent de la repousser.

Pourquoi l'incrédulité a-t-elle toujours eu de la sympathie pour le jansénisme? Parce que les jansénistes résistaient à l'Eglise, sans doute, mais aussi parce que leurs doctrines rendaient le christianisme inacceptable.

Il ne manque pas de rationalistes à prétentions théologiques, et quand vous leur exposez la doctrine incontestable de la foi sur le péché originel et la rédemption, sur la grâce et la liberté, sur la lutte et le salut des hommes, ces théologiens improvisés vous diront sans sourciller que votre doctrine est nouvelle, que vous n'entendez ni l'Ecriture, ni les

Conciles, ni les Pères, et affectant un zèle tout particulier pour la *rigueur du dogme*, ils vous exposeront comme vérités dogmatiques une série d'hérésies solennellement condamnées par l'Église !

Ils écriront : « Un des grands génies de notre âge dit que la sévérité excessive de la doctrine augustinienne sur la grâce a fait plus de mal au Christianisme que l'irréligion du XVIII^e siècle ;¹ » mais au lieu d'ajouter que cette doctrine janséniste n'est pas la vraie doctrine de la grâce, ils diront, au contraire : « On sait que Port-Royal enseignait la *doctrine de la grâce dans toute sa rigueur*. » (*Etud. sur l'hist. de l'hum.* tom. 4. p. 463.) Et si vous leur exposez cette doctrine selon la foi perpétuelle de l'Église, ils vous reprocheront de la transformer !

« Le péché originel a été singulièrement transformé par un défenseur moderne du christianisme, dit M. Laurent. *Lacordaire* dit que nous n'avons point péché en Adam, le péché ne nous a point été transmis, il ne nous est point imputable. » (Tom. 4. p. 450.) Et plus loin, voulant absolument qu'en vertu des principes catholiques, les peines éternelles soient dues aux enfants pour le seul péché originel, M. Laurent ajoute : « Nous dirons à l'éloquent défenseur du christianisme : Ou le péché originel n'est rien, ou il mérite une peine ; s'il mérite une peine, quelque douce qu'elle soit, vous infligez un mal à un être innocent. Imputer un pareil acte à Dieu, c'est, pour nous servir de votre expression, de la démence. » (P. 454.)

Il n'y a, en tout ceci, que la suffisance naïve d'un néophyte donnant des leçons sur des matières dont il prétend scruter les profondeurs avant d'en avoir appris les éléments.

Il ignore, en effet, jusqu'au sens des termes qu'il emploie. Il ne sait pas 1^o ce qu'il faut entendre par ce *péché originel* dans lequel nous naissons tous ; 2^o il donne comme découlant logiquement des principes de la foi sur les suites du péché originel en cette vie et en l'autre, les doctrines abominables du luthéranisme, du calvinisme et du jansénisme,

(1) Voici les paroles de Goëthe citées par M. Laurent : « Il faut que nous disions une chose qui nous pèse depuis longtemps sur le cœur. Voltaire, Hume, La Métrie, Helvétius, Rousseau et toute leur école n'ont pas fait à la religion le mal que Pascal et son école lui ont fait. » (Tom. 33. p. 89. de l'Éd. in-18.) — On voit que Goëthe ne dit pas la doctrine *augustinienne*, et il est juste d'observer que ses paroles ne sont applicables à Pascal que sous le rapport du jansénisme.

sur la liberté, la grâce et la rédemption du genre humain. Il explique saint Paul et saint Augustin comme le firent Luther, Calvin et Jansenius, et il conclut que « le dogme du péché originel, tel qu'il a été formulé par l'Eglise, est en opposition avec la notion que nous avons de Dieu et de la nature de l'homme ! » (P. 448.)

Il est bien temps que ce nouveau docteur reçoive des leçons à son tour, non de nous, mais de ceux mêmes qu'il accuse, et de l'Eglise surtout dont il pouvait si facilement connaître les enseignements.

4. Qu'est-ce donc que le péché originel, et faut-il croire que le père Lacordaire l'a transformé en disant que nous n'avons pas *commis l'acte d'Adam*, qu'il ne nous a pas été transmis, qu'il ne nous est imputable ni par voie de perpétration ni par voie de complicité? (65^e Conférence, p. 432. Bruxelles 1849.)

Il faut d'abord entendre le père Lacordaire dans le passage même transformé par M. Laurent en doctrine nouvelle :

« Écartons, dit Lacordaire, les idées puérides que l'ignorance se forme au sujet du péché originel. On se persuade que d'après l'enseignement de l'Eglise, tout homme qui vient au monde a commis personnellement la faute dont le père du genre humain s'est rendu coupable : c'est là tout ensemble une démence et une hérésie. Pour que nous eussions commis en personne, par voie de perpétration ou de complicité, la faute adamique, il faudrait, de deux choses l'une, ou que la personne d'Adam eût été la nôtre, ou que l'acte même de sa rébellion nous eût été transmis. L'une et l'autre de ces suppositions est absurde. D'une part, la personnalité est incommunicable, nul n'étant soi que soi-même, et d'autre part, les actes sont intransmissibles, parce qu'ils sont d'une nature essentiellement passagère, semblables au vol de l'oiseau qui fend l'espace, et n'y laisse aucun vestige. C'est pourquoi la doctrine catholique a toujours distingué nettement le péché originel du péché personnel, leur donnant des noms divers pour que la force du langage imprimât dans les esprits la diversité de leur essence. Le péché personnel est celui dont l'homme vivant et ayant conscience de lui-même et de Dieu a volontairement posé l'acte ; le péché originel est le *péché d'Adam*, transmis à tous par la propagation de la vie, — *Peccatum Adæ propagatione transfusum omnibus* : ce sont les expressions du Concile de Trente. Remarquez-en la

propriété. Le Concile définit le péché originel en l'appelant le *péché d'Adam*, il ne l'attribue pas à chacun de nous par voie de *pépétration* ou de *complicité*, mais par voie de *propagation* : or, si nous en eussions posé l'acte, si nous en étions les auteurs et les complices, tous ces termes manqueraient d'exactitude. » (65^e Conf.)

On comprend que cet exposé de la foi de l'Eglise dérangeait tout à fait le plan d'attaque contre *les idées que l'ignorance se forme au sujet du péché originel*. Il fallait donc transformer le père Lacordaire en novateur. Mais la doctrine constante de l'Eglise est au-dessus de ces petites guerres, elle qui n'a jamais craint les grandes. L'Eglise a toujours enseigné que le péché originel n'est pas en nous un péché dans le sens vulgaire du mot, c'est-à-dire un acte qui offense Dieu en violant sa loi, une prévarication comme l'a été le péché d'Adam ; qu'il n'est pas une faute par nous commise, mais une manière d'être à nous transmise, un état résultant de la prévarication du père du genre humain, état de *privation des dons surnaturels*¹ accordés à la nature humaine dans son chef : *Status peccati*.

(1) Lacordaire dit en parlant de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel :

« L'homme n'a qu'une fin, qui est Dieu, mais il y tend par deux degrés inégaux, l'un indirect et inférieur qui est la nature, l'autre direct et supérieur, qui est la grâce. Ces deux degrés par où nous allons à notre fin unique se composent des mêmes éléments, la vérité et l'amour : la vérité par laquelle notre intelligence connaît Dieu, l'amour par lequel notre volonté s'attache à lui. Mais, dans l'ordre naturel, nous ne connaissons et nous n'aimons Dieu qu'à travers le voile des choses créées, tandis que, dans l'ordre surnaturel, nous le connaissons tel qu'il se connaît, nous l'aimons tel qu'il s'aime, non pas d'abord parfaitement, mais en une manière qui nous prépare à la pleine vision et à la pleine possession...

» Dieu est le seul être surnaturel, dit encore le grand apologiste, parce qu'il est le seul être qui ne soit pas créé, le seul qui soit au-dessus de toute nature créée et de toute nature créable. Si parfait que soit un être qui n'existe point par lui-même, il a ou peut avoir des égaux : Dieu seul est sans égal, parce qu'il existe par soi. De cette hauteur qu'il remplit et où nul ne saurait prétendre, il dispense une vie qui n'est pas la sienne, qu'il suscite par un acte de sa volonté, qu'il conserve de même, et qui, étrangère à lui, quoique venue de lui, forme en chaque être un fonds primitif qui est sa nature et son droit. Ce droit est une grâce déjà, mais une grâce qui consiste précisément à donner à l'être créé la propriété de soi-même. Dieu le peut, puis-qu'il peut créer : ce qu'il ne peut pas, c'est de faire de sa *vie divine* la *vie naturelle* d'un autre que lui, le droit d'un autre que lui, la propriété d'un autre que lui. S'il lui plaît de le communiquer, cette communication, tout intime qu'elle soit, demeure une *grâce supérieure à la nature* qui en est honorée. Le fini reste toujours fini, le créé toujours créé, et Dieu toujours le seul Dieu ; mais Dieu vit sans la créature, et la créature vit en Dieu.

» Ce n'est pas seulement une effusion de la vérité et de la charité divines qui constitue ce que le christianisme appelle éminemment la grâce : c'est plus encore, car Dieu s'y donne tout entier. Ecoutez Jésus-Christ : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous habitons en lui. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le rameau ne porte pas de fruit s'il n'est inséré au tronc de la vigne, ainsi en est-il de vous-mêmes si vous n'êtes insérés en moi. Et s'adressant à son Père en faveur de ses disciples, il dit : Je ne vous prie pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui croiront en moi par la parole, afin qu'ils soient tous un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient tous un, en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. L'Écriture abonde en expressions semblables*

« Le Concile de Trente nous l'enseigne clairement en donnant au péché originel le nom de *mort de l'âme*. En effet, la mort est la privation de la vie, et comme la vie *surnaturelle* de l'âme est dans la grâce sanctifiante, le péché originel, en nous, consiste dans la privation de la grâce sanctifiante ou de la justice surnaturelle et originelle dont le péché ou la prévarication d'Adam l'a dépouillé, lui et sa postérité.

» Il faut bien remarquer ici toute la différence qui existe entre *l'absence* ou la *privation* de certains biens, entre n'être pas enrichi de certains dons et en être privé. Si le père de la nature humaine n'avait pas été élevé à l'état *surnaturel* par la grâce sanctifiante ou la justice originelle, et s'il n'avait pas reçu les dons gratuits d'où résultait la *perfection de sa nature*, c'est-à-dire la science pleine, la soumission entière de ses puissances inférieures aux supérieures, des passions à la raison, l'immortalité du corps, l'exemption des souffrances; *l'absence de ces dons n'eût constitué ni pour lui ni pour sa postérité rien qui eût la nature de péché ou de peine du péché*. Mais Dieu, dans sa bonté, ayant voulu élever le père des hommes et en lui toute la nature humaine à l'ordre surnaturel par la grâce sanctifiante qui nous prépare à la vie divine, et ayant enrichi cette nature de dons gratuits qui la rendaient très-parfaite, c'est de cette grâce et de ces dons qu'Adam fut dépouillé par son péché, de sorte qu'il en est résulté pour lui et pour toute la nature humaine

sur l'union réciproque de Dieu et de l'homme. *La charité*, dit saint Paul, *a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné*. — *Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en vous*. — *Nous avons été faits participants du Christ, et toutefois nous retenons fermement jusqu'à la fin le commencement de sa substance qui est en nous*. Et saint Pierre, surprenant, s'il est possible, l'énergie et la clarté de ces déclarations accumulées, recommande aux premiers fidèles les dons et les promesses par où ils ont été appelés au *partage de la nature di. ine*. Ainsi, aucun doute n'est permis sur le sens où il faut entendre l'union de l'homme avec Dieu dans l'ordre surnaturel. Cette union est une sorte de déification qui, sans confondre le fini avec l'infini, le créé avec l'incréé, les met dans un rapport si étroit, que non-seulement l'homme pense comme Dieu et aime comme Dieu, mais que Dieu est dans l'homme par une pénétration réelle de sa substance à la manière dont le feu est dans le fer qu'il transfigure par sa lumière et sa chaleur sans le dénaturer ni se dénaturer lui-même. Ce n'est là, Messieurs, qu'une image, mais une image qui suffit pour entendre le mystère de la grâce, et même pour le justifier. »

» La science humaine, ajoute le grand orateur, a posé cet axiome : Les corps sont impénétrables, c'est à-dire que deux corps ne peuvent pas être l'un dans l'autre. La science divine, au contraire, a posé cet axiome : Les êtres inférieurs sont pénétrables par les êtres supérieurs. Et la nature elle-même nous en donne la preuve dans ses phénomènes les plus vulgaires....

» Plus l'âme grandit en sainteté, plus elle est avertie de cette glorieuse cohabitation (de Dieu) par des joies qui la rendent insensible à tout ce qui ne contient pas Dieu. O joies des saints, larmes inconnues, délices sans rivages, quiconque une seule fois a entrevu votre ombre dans son propre cœur, celui-là n'a pas besoin qu'on lui démontre l'existence de la grâce ni ce qu'elle est, il le sait d'une leçon qui ne s'oublie jamais et après laquelle nulle autre n'apprend plus rien. » (60e Conf.)

qui était en lui, un état de *privation* ou de déchéance qui est un *état de péché* et de *peine* : un *état de péché*, quant à la privation de la grâce ou de la vie surnaturelle; de *peine*, quant à la privation des autres dons que Dieu y avait ajoutés. *Mais il y a cette différence entre le péché originel en Adam et en nous*, qu'en lui; il est péché dans les deux sens qu'on donne à ce mot, c'est-à-dire comme action ou prévarication, et comme *état* produit par elle, état de privation, de dépouillement, de dégradation; tandis qu'en nous il n'est péché que dans ce second sens, c'est-à-dire comme *privation de la grâce sanctifiante*.

» Saint Anselme dit à ce sujet : *Hoc peccatum, quod originale dico, aliud intelligere nequeo in illis (infantibus), nisi ipsam, quam supra posui, per inobedientiam Adæ justitiæ debitæ nuditatem. (De peccato originali, c. 27, alias 26.)*

» Et saint Thomas : *Dicendum, quod defectus illius originalis justitiæ, quæ homini in sua creatione collata est, ex voluntate hominis accidit, et sicut illud naturæ donum fuit, et fuisset in totam naturam propagatum, homine in justitiâ persistente : ita etiam et privatio illius boni in totam naturam perducitur, quasi privatio et vitium naturæ; ad idem enim genus privatio et habitus referuntur. Et in quolibet homine rationem culpæ habet EX HOC QUOD PER VOLUNTATEM PRINCIPII NATURÆ, id est, primi hominis inductus est talis defectus. (In II. Sent. dist. 30. q. 4. art. 2.)*

» Or, selon l'enseignement catholique, Dieu eût pu créer l'homme sans l'élever à la vie surnaturelle par la grâce sanctifiante, et sans l'enrichir des dons qui rendirent sa nature plus parfaite. *L'homme ne fut donc réduit par le péché qu'à l'état où Dieu eût pu le créer, c'est-à-dire avec une nature moins parfaite, et dans l'état naturel seul.*

» Et si cet état qui eût été en ce cas la condition naturelle de l'homme, est actuellement un état de déchéance, de dégradation, un état de péché, *c'est uniquement parce qu'il est une conséquence du péché personnel d'Adam*. De sorte que les noms de *péché* et de *peine* sont actuellement *relatifs* à l'état primitif d'élevation surnaturelle et de perfection naturelle, *et ne signifient pas ce qui est en soi un péché et une peine*, mais ce qui n'est tel que *par relation* au péché d'Adam : *Quare in præsentî conditione nomina peccati et pænæ sunt relativa ad statum elevationis et integritatis, et ideo sunt peccatum et pænâ non in se, sed quia relationem*

habent ad peccatum Adami; contrarium autem damnatum fuit in propositione 47 Bajii, quæ ita se habet: Peccatum originale vere habet rationem peccati sine ulla ratione ac respectu ad voluntatem, a quo originem habuit. » (P. Perrone. *De Deo Creatore*, p. 3. c. 4.)

Voilà comment s'exprime un théologien qui enseigne sous les yeux du Saint-Siège, et qui fait partie d'une société savante qui n'a jamais aimé les aventures théologiques, selon l'expression d'un grand écrivain de notre âge, le Prince Albert de Broglie.

« Saint Augustin prouve, sans doute, contre les pélagiens l'existence du péché originel par les misères de cette vie, comme si elles n'avaient pu s'introduire dans le monde que par le péché, ou que personne ne pût y être sujet sans l'avoir mérité; et c'est en ce sens qu'il dit encore (*De Gen. ad litt.* § 3.) : *Omne quod dicitur malum, aut peccatum est, aut pœna peccati*; mais il ne parle ainsi qu'en supposant l'état primitif et surnaturel, dans lequel notre premier père était exempt des infirmités du corps et de l'âme. Comme cet état ne devait cesser que par le péché, et qu'il n'a cessé que par lui, on peut et on doit dire avec saint Augustin, que l'ignorance, la convoitise, la douleur et la mort viennent du péché, qu'elles sont entrées dans le monde par le péché, et qu'elles sont des suites du péché d'Adam. » (Card. Gousset. *Theol. dogm.* — *De Dieu*. p. 449.)

Mais Pascal s'est-il donc trompé en écrivant cette parole si souvent reproduite depuis : « *L'homme serait plus inconcevable sans ce mystère (le péché originel) que ce mystère même n'est inconcevable à l'homme,* » et faut-il la confondre cette parole avec la proposition suivante condamnée dans Baïus : « Dieu n'aurait pu, dès le principe, créer l'homme tel qu'il naît à présent : *Deus non potuisset, ab initio, talem creare hominem, qualis nunc nascitur?* » (Prop. 55^e.)

Non, car on peut entendre la parole de Pascal dans un tout autre sens que celui de la proposition de Baïus. Celui-ci soutenait que Dieu n'eût pu nous créer sans la grâce qui nous élevait à l'ordre surnaturel, tandis qu'on peut affirmer avec Pascal, dans un tout autre sens, que l'homme, sans la connaissance de sa déchéance et de sa rédemption, resterait pour lui-même un problème éternellement insoluble.

En effet, l'homme n'a perdu dans sa chute ni le souvenir, ni les traces, ni le sentiment de sa destinée surnaturelle et de son état primitif.

Il les a d'autant moins perdus, que dès le principe, Dieu l'a rappelé à la grâce et à l'espérance. La nature tombée n'est donc seule dans aucun de nous, et il n'est pas un homme sur la terre qui ne se soit ressenti de la grâce de la rédemption, quoiqu'il pût en ignorer la source : *Agnum occisum ab origine mundi*. Bossuet a donc eu raison de dire de l'homme, dans le même sens que Pascal : « Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine, mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché y a mêlé au sien. — Ces mesures si mal rapprochées avec ces fondements si magnifiques ne crient-ils pas assez haut que l'ouvrage n'est pas dans son entier. Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnaître. Est-ce là l'homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse et le chef-d'œuvre de ses mains ? C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan. Ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme. » (I. Serm. pour la Pent.)

Le mystère *inconcevable* pour Pascal sans la chute originelle, n'est que l'énigme de Bossuet.

Notre élévation primitive, notre destination positive à la vie divine, la grâce qui nous y rappelle toujours, laissent ainsi dans notre conscience le sentiment profond qui nous fait dire avec vérité : Non, nous ne sommes pas sortis tels que nous sommes des mains de Dieu. Nous ne sommes qu'une grande ruine. Mais comment cette ruine s'est-elle faite et qui la réparera ? C'est ainsi que le mot de l'Apôtre conserve son puissant écho dans toutes les âmes : *Qui me délivrera : Quis me liberabit ?*

Mais de ce que nous venons de constater, il ne résulte pas que Dieu n'eût absolument pu, sans injustice, nous créer dans l'état *purement naturel* et de nature imparfaite, état impliquant une certaine lutte de la concupiscence contre la raison, ainsi que les souffrances et la mort. Pourquoi ? Parce que si Dieu ne pouvait rien créer d'imparfait, il ne pourrait rien créer du tout, et que s'il devait la même perfection à toutes les créatures, l'ordre de la création corporelle et spirituelle serait par là même impossible. Pourquoi encore ? Parce que la concupiscence n'est pas un péché, un mal moral en elle-même, et qu'elle ne souille l'âme

que lorsque l'âme y cède librement. Dieu eût donc pu nous créer en nous laissant nos passions non-seulement à gouverner mais à vaincre. Il eût pu nous créer aussi sans nous préserver des souffrances et de la mort qui sont naturellement inhérentes à tout être corporel. L'immortalité du corps était manifestement un *privilege* accordé par la munificence divine au roi de la nature. Qui le niera en jetant les yeux sur l'ensemble du règne animal ?

Nous le demandons à MM. Leroux, Reynaud et Laurent, les animaux souffriraient-ils peut-être pour avoir *péché* dans une vie antérieure ? Et leurs différents degrés de souffrances seraient-ils proportionnés aux *démérites* de leur précédente existence ?

M. Laurent en particulier comprendra, nous l'espérons, que pour être conséquent à ses principes, et à la manière dont il entend ce mot de saint Augustin : *Omne malum est peccatum aut pena peccati*, il faut nécessairement que de sa métempsycose actuelle, il descende, comme Victor Hugo dans ses *Contemplations*, jusqu'à la *métempsycose pythagoricienne* ; il comprendra que sans une fidélité complète à Pythagore, son argumentation s'évanouit tout entière ; il comprendra que la souffrance naturelle aux animaux puisse être aussi naturelle à l'homme, et que la divine providence puisse nous la laisser à plus forte raison qu'aux êtres dépourvus d'intelligence, puisque la souffrance peut être en nous, non-seulement une expiation, mais une source de vertus et de mérites ; il comprendra enfin que Dieu, dans sa sagesse, laisse plus de *croix* à l'un qu'à l'autre de ses enfants, non-seulement parce que l'un aurait plus péché que l'autre, mais selon les vues diverses qu'il a sur chacun d'eux, et selon les grâces diverses qu'il proportionne à ces vues ou à ces fins : *Ut manifestentur opera Dei in illis*.

Par tout ce que nous venons de dire, nous ne prétendons nullement que si Dieu nous eût créés dans l'état purement naturel (sans nous destiner à la possession de lui-même par la vue intuitive et l'union béatifique, et sans nous y préparer par la grâce¹), notre nature eût été précisément la même qu'aujourd'hui, avec la même concupiscence, la

(1) M. Laurent entend par grâce l'action générale de Dieu sur l'homme, sans distinguer l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. (Tom. 4. p. 489.) C'est méconnaître toute une catégorie de faits que tous peuvent constater, et sur lesquels nous avons entendu Maine de Biran. (P. 324-329. sup.)

même infirmité, la même inclination à succomber. Non, car la nature et la grâce devant être unies dans le dessein primitif de Dieu, Dieu a voulu que la lumière, la force, la droiture de la première *dépendissent de son union* avec la seconde; et c'est ainsi qu'en perdant la grâce par sa faute, la nature humaine resta *bouleversée et affaiblie dans ses propres puissances*. (P. 330. sup.) Mais nous disons que ce que Dieu eût donné primitivement à notre nature¹ indépendamment de la grâce, s'il ne les avait pas unies dans notre création, il l'offre *maintenant encore* à la première par la seconde, et que celle-ci est *offerte à tous*. Nous disons qu'à côté du premier Adam source de l'humanité déchue, apparaît le second Adam source de l'humanité rachetée; que la nature dégénérée nous vient du premier, que la grâce de la régénération nous vient du second; que ce double courant de la nature et de la grâce explique seul la lutte dont notre âme est le théâtre; et que c'est à notre liberté personnelle qu'il appartient de puiser à la source de vie nouvelle que la miséricorde a fait jaillir depuis l'origine en faveur de tous ceux qui veulent combattre et vaincre. N'est-ce pas ce que Dieu rappela lui-même au premier enfant coupable de l'homme tombé : *Pourquoi te montres-tu si abattu? Ton sort est entre les mains, car si tu fais bien tu seras récompensé, et si tu fais mal le châtement sera aussitôt à ta porte. Il est vrai que la concupiscence est en toi et qu'elle t'incline au mal, mais elle est sous ta puissance, et si tu veux, tu la domineras.* — *Cur concidit facies tua? Nonne si bene egeris recipies? Sin autem malè, statim in foribus peccatum aderit? Sed sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius?*

2. Nous arrivons donc à la question des *suites* du péché originel, question multiple qui comprend celles de la *liberté* restée à l'homme

(1) « In statu naturæ puræ, miseriam non essent tantam, ac tunc sunt: nunc enim homo non tantum spoliatum est donis gratuitis, sed etiam vulneratus in naturalibus. — Fuissent quidem miseriam et concupiscentiam sine peccato in statu naturæ puræ, sed minores; et homo cum quadam rectitudine partis inferioris ad superiores, et superioris ad Deum fuisset constitutus, habuissetque majores vires naturales ad bonum prosequendum et malum fugiendum quam habet homo in statu naturæ lapsæ. » (Dens. *De Creatione*, n. 100.)

C'est ainsi que cet auteur concilie parfaitement saint Augustin avec lui-même dans divers passages où le saint Docteur semble se contredire, car saint Augustin prouve le péché originel aux Pélagiens par les misères de cette vie et les désordres de la concupiscence, et cependant il dit au livre 1^{er} de ses *Rétractations*, c. 9 : « *Ignorantiam et difficultatem, etiam si essent hominibus primordia naturalia, nec eis culpandum, sed laudandum esset Deus.* » — Saint Thomas dit de même : « Poterat Deus à principio hominem ex limæ terræ formare, quem in conditione sua naturæ relinqueret, ut scilicet mortalis et passibilis esset, et pugnam concupiscentiæ ad rationem sustineret. » (In II. *Seni.* dist. 31. q. 1. a. 2. ad 1.) — « Miseriam autem istam non habuissent tunc rationem puram propriè dictam, sed fuissent insula naturaliter ex natura proficiente. » (Dens. loc. cit.) — Voyez aussi sur cette matière les *Dogmes catholiques* de M. Laforêt, docteur de Louvain. (2) Gen. 4. 6-7.

après sa chute, de la *grâce universelle* de la rédemption, et du *salut* des hommes.

Sur ces trois questions, l'auteur des *Etudes* défigure encore la foi, et prétend faire découler de l'enseignement de l'Eglise des conséquences qu'il ne contient nullement et que l'Eglise a hautement et constamment réprochées.

C'est ainsi que *du dogme du péché originel tel qu'il a été formulé par l'Eglise* (*Etudes*, tom. 4. p. 448.), sortent, selon lui, les horreurs suivantes :

1° « Que les enfants non baptisés sont condamnés aux *peines éternelles* (P. 454 et 463.); car M. Laurent pense que les définitions et les distinctions des scolastiques tentent vainement ici de mettre la théologie en harmonie avec l'humanité. »

2° « Que par le *péché originel*, la nature humaine est viciée dans son essence (P. 446.); corrompue dans son essence (P. 448.); qu'elle n'est plus capable que de mal sans le secours de la *grâce* (P. 446.); que tous les membres du genre humain sont confondus en une masse qui ne laisse AUCUNE LIBERTÉ à l'individu; que la solidarité du péché détruit l'individualité humaine (P. 447.); et que chez les élus, la liberté humaine disparaît dans l'action toute-puissante de Dieu. » (P. 444.)

3° « Que cette corruption (essentielle de la nature) entraîne la damnation de l'immense majorité des hommes (P. 446.), parce que la *grâce* est le privilège de quelques élus (P. 444.), d'un petit nombre de saints (Ibid.); que le *péché originel* faisant du genre humain une masse damnée que le Réparateur divin peut seul sauver, la conséquence logique de cette doctrine, c'est que toute l'humanité antérieure à Jésus-Christ est vouée à la mort éternelle, car le christianisme antérieur à Jésus-Christ est imaginé par saint Augustin! (P. 464-465.) Que toute la gentilité se trouve ainsi exclue de la vie éternelle, puisque tous ceux qui n'ont pas connu le Médiateur sont livrés au feu de l'enfer, en vertu de cette croyance qui a eu un si funeste retentissement: *Hors de l'Eglise, pas de salut!* » (P. 442.) — Et c'est après avoir agencé toutes ces belles choses, que M. Laurent conclut : Ainsi le dogme du péché originel, tel qu'il a été formulé par l'Eglise, est en opposition avec la notion de Dieu et de la nature de l'homme. — Nous

engageons fortement M. Laurent d'ajouter à sa nomenclature les chapitres relatifs à Josué, à Galilée et à la Saint-Barthélemi, afin de fournir au complet à ses lecteurs, le bagage scientifique des commis voyageurs.

Pour nous, pauvres scolastiques, voici ce que nous savons sur les trois points où M. Laurent vient de nous formuler le dogme de l'Eglise, avec toute l'assurance d'un pontife.

4° Il est faux que l'Eglise enseigne que les enfants privés de la grâce du baptême soient destinés au feu éternel. Innocent III, pontife qui nous inspire plus de confiance que le nouveau révélateur, nous dit que la peine du péché originel est la simple privation de la vision intuitive, et que le supplice éternel n'est réservé qu'aux péchés graves et personnels. *Pœna originalis peccati est carentia visionis Dei, actualis vero pœna peccati est gehennæ æternæ cruciatus.* (Cap. *Majores*. — *De Bapt.*)

Saint Grégoire de Nazianze si vénéré dans toute l'Eglise pour la complète exactitude de sa doctrine, et que saint Jean Chrysostôme appelait son maître, dit des enfants *décédés avant le baptême* : « Ils ne seront point condamnés aux supplices par le juste juge; ils ne doivent pas être rangés parmi les méchants, pour n'avoir pas reçu le sceau chrétien. Celui qui est indigne d'une récompense ne mérite pas pour cela d'être puni. — *Nec cœlesti gloria, nec supplicia a justo judice afficientur; utpote qui, licet signati non fuerint, improbitate tamen careant. Neque qui honore indignus est, statim pœnam promeretur.* » (*Orat.* 40.)

Saint Grégoire de Nysse dit de même : « *La mort prématurée des enfants nous donne à entendre qu'ils ne sont, après cette vie, ni dans la douleur ni dans la tristesse. — Immatura mors infantium neque in doloribus ac mœstitia esse eum qui sic vivere desiit, intelligendum esse suggerit.* » (*Orat. de infantibus*, etc.)

Saint Thomas d'Aquin explique avec sa clarté ordinaire pourquoi ces enfants, loin de souffrir de la privation de la vie *supernaturelle*, sont heureux de la possession des biens naturels qu'ils tiennent de la bonté divine, et jouissent de Dieu lui-même par la connaissance et l'amour qu'ils en ont naturellement : « *Se privari tali bono (supernaturali) animæ puerorum non cognoscunt, et propter hoc non dolent, sed hoc quod per naturam habent, absque dolore possident.* » (*Quæstiones. Quæst.* 5. *De pœna orig. pec.*)

art. 3.) — « *Pueri nunquam fuerunt proportionali ad hoc quod vitam æternam habent; quia nec eis debebatur ex principiis naturæ, cum omnem facultatem naturæ excedat, nec actus proprios habere potuerunt quibus tantum bonum consequerentur: et ideo NIHIL OMNINO DOLEBUNT de carentia visionis divinæ, IMO MAGIS GAUDEBUNT DE HOC quod participabunt nullum divina bonitate, et perfectionibus naturalibus. — Deo conjunguntur per participationem naturalium bonorum: et ita ETIAM DE IP SO GAUDERE poterunt naturali cognitione et dilectione.* » (In II. Sent. dist. 32. q. 2. a. 2.)

Cette doctrine de saint Thomas est celle de Pierre Lombard, de saint Bonaventure, de Jean Duns (Scot.) Ce ne sont donc pas seulement les modernes, comme le père Lacordaire, qui traitent ainsi la question de la peine du péché originel, mais ce sont les docteurs du moyen âge et les Pères des premiers siècles.

M. Laurent comprend-il maintenant pourquoi la peine du péché originel n'est pas à notre égard une peine en soi, et pourquoi elle ne mérite ce nom que relativement à la privation qui a suivi la prévarication d'Adam ? Comprend-il aujourd'hui qu'il n'y a rien compris lorsqu'il a adressé cette naïve semonce au père Lacordaire : « Ou le péché originel n'est rien, ou il mérite une peine : s'il mérite une peine, quelque douce qu'elle soit, vous infligez un mal à un être innocent. Imputer un pareil acte à Dieu, c'est, pour nous servir de votre expression, de la démence. » (*Etud.* p. 454.)

Mais j'ai saint Augustin pour moi, c'est-à-dire pour le feu éternel, répondra notre adversaire.

Nous répondons à cela trois choses auxquelles nous prions l'auteur des *Etudes* de bien faire attention :

En premier lieu : il est vrai que saint Augustin suppose en plusieurs endroits que les enfants morts sans baptême doivent partager nécessairement ou la joie du ciel ou le supplice de l'enfer ; mais ce qu'il avait avancé dans l'ardeur de la prédication ou de la controverse avec les pélagiens (ceux-ci prétendant que sans la grâce sanctifiante on pouvait parvenir au bonheur surnaturel de la vision intuitive), il l'a corrigé en disant : « Elle sera certainement la plus douce de toutes les peines, celle de ceux qui, outre le péché originel qu'ils ont contracté, n'en ont commis aucun

autres : *Mitissima sane omnium poena erit eorum, qui prater peccatum quod originale traxerunt, nullum insuper addiderunt.*¹ » (*Enchiridion*, c. 93.) Il s'exprime d'ailleurs de la même manière dans ses livres contre Julien : « *Quis dubitaverit parvulos non baptizatos, qui solum habent originale peccatum, nec ullis propriis aggravantur, in damnatione omnium levissima futuros ?* » (L. 5. c. 44.)

Si dans cette correction ou cette rétractation (car les rétractations n'ont jamais rien coûté au grand génie de ce grand saint), si, disons-nous, dans cette rétractation, saint Augustin entend parler d'une peine dans le sens relatif exposé par les autres docteurs que nous avons cités, et non d'une peine proprement dite et *en soi*, il a parlé avec la même exactitude que saint Thomas et saint Grégoire de Nazianze. Sinon, il a moins bien vu qu'eux.

En second lieu, il ne s'agit pas des sentiments particuliers de tel ou tel docteur, de tel ou tel Père, il s'agit du dogme tel qu'il a été formulé par l'Eglise. (*Etudes*, p. 448.) Or, l'Eglise n'a jamais rien formulé de semblable à la doctrine que vous lui attribuez. La chose est certaine, indubitable. Il n'est pas moins certain cependant que vous lui attribuez cette doctrine, car après avoir exposé celle de saint Augustin à la manière de Jansenius (P. 439-444.), et après l'avoir examinée et jugée vous-même (P. 445-447.), vous concluez (P. 448.) en disant : « Ainsi, le dogme catholique du péché originel, tel qu'il a été formulé par l'Eglise, est en opposition avec la notion que nous avons de Dieu et de la nature humaine. » — Il serait donc bien temps de commencer aussi un livre de rétractations.

En troisième lieu : vous ne vous contentez pas de confondre ici la doctrine de saint Augustin qui doit être expliquée par l'ensemble de ses œuvres, avec le jansénisme qui l'a mise en pièces pour n'en garder que des lambeaux ; mais vous semblez confondre avec le dogme tout ce qu'a écrit le Docteur de la grâce, soit au sujet du péché originel, soit au sujet de la grâce, soit au sujet de la liberté. Or, c'est là une nouvelle erreur, car ceux qui ont avancé que tous les écrits de saint Augustin avaient la

(1) Le Cardinal Gousset pense comme Leibnitz au sujet de certains passages de saint Augustin, c'est-à-dire que le saint docteur fut quelquefois porté à outrer les choses dans la chaleur de ses engagements. (Leibnitz. *Préf. de la Théod.* cit. par M. Laurent.)

sanction de l'Eglise, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin I^{er} élevé sur le Saint-Siège en 442, et avec celle d'Innocent XII. — En effet, Célestin ayant appris que quelques prêtres gaulois attaquaient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grâce, écrivit aux évêques des Gaules contre ceux qui avaient osé l'attaquer; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeait à s'attacher à *tous les raisonnements* de ce Père, et à ses *diverses manières d'établir* les articles reconnus pour vrais dans la matière de la grâce. — Le célèbre cardinal Sadolet avait donc raison de dire que l'Eglise n'ayant défini que trois vérités de foi contre Pélagé, laissait la liberté de penser autrement que saint Augustin sur le reste : *Nec tamen, si non cum Augustino, idcirco ab Ecclesia catholica dissentio, quæ, tribus tantum Pelagii capitibus improbat, cætera libera ingenii disputationibusque reliquit.* (Le C. Sadolet au C. Contarini.)

Ces trois dogmes de foi sont : que la nature humaine a besoin d'une grâce actuelle et intérieure pour commencer et pour finir toute action *méritoire* de la vie éternelle (du bonheur surnaturel), même pour former de bons désirs *dans l'ordre du salut*; que par conséquent cette grâce est purement gratuite, prévenante, et non prévenue ni méritée par les efforts naturels de l'homme; que c'est le fruit des mérites de Jésus-Christ et non des nôtres.

Nous ne méritons donc pas la grâce, puisque c'est la grâce qui nous fait mériter, mais en usant bien de la grâce, en y coopérant librement et fidèlement jusqu'à la fin, nous méritons le ciel.

2^o Ce que nous avons dit de l'erreur de M. Laurent sur le sort que fait la foi aux enfants morts sans baptême, s'applique à bien plus forte raison à ses autres erreurs sur la *liberté* et la *grâce*, puisqu'il énonce à ce sujet comme dogmes formulés par l'Eglise, non-seulement ce qu'elle n'enseigne pas, mais ce qu'elle réprovoe et condamne hautement.

« *Qu'il soit anathème, dit le Concile de Trente, celui qui dit que le libre arbitre de l'homme a été perdu ou éteint depuis le péché d'Adam, et que ce n'est plus qu'un vain nom !* » (Sess. 6. can. 5.)

M. Laurent, ses mattres et ses élèves l'entendent-ils? — Qu'ils écoutent encore : « *Qu'il soit anathème, celui qui dit que le libre arbitre de*

l'homme, mu et excité de Dieu, ne coopère en rien, en consentant à la grâce qui l'excite et l'appelle, pour se disposer et se préparer à la justification, et qu'il ne peut refuser son consentement, s'il le veut, mais que, comme un être inanimé, il ne fait absolument rien, et qu'il est purement passif! » (Ibid. can. 4.)

L'Eglise a également condamné les propositions suivantes de Jansenius :

« Dans l'état de nature tombée, on ne résiste jamais à la grâce intérieure : *Interiori gratiæ, in statu naturæ lapsæ, nunquam resistitur.* »

« Pour mériter et démeriter dans l'état de nature tombée, la liberté qui exclut la nécessité n'est point requise dans l'homme; la liberté qui exclut la coaction suffit : *Ad merendum et demerendum, in statu naturæ lapsæ, non requiritur in homine libertas a necessitate, sed sufficit libertas a coactione.* »

« Les semi-pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure et prévenante pour chaque acte particulier; mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils voulaient que cette grâce fût telle, que la volonté de l'homme pût lui résister ou lui obéir. — *In hoc erant hæretici, quod vellent eam gratiam talem esse, cui posset humana voluntas resistere vel obtemperare.* »

« Tous les Pères de l'Eglise, en reconnaissant la nécessité de la grâce, proclament en même temps la liberté de l'homme. Qu'il nous suffise de citer saint Augustin, sur l'autorité duquel les jansénistes prétendent pouvoir appuyer leurs erreurs. Voici comment il s'exprime sur ces paroles de saint Paul : *Ne vous laissez pas vaincre par le mal* : « C'est à la volonté même que s'adresse le précepte de ne pas se laisser vaincre; il l'avertit qu'elle n'est vaincue que parce qu'elle veut. Car vouloir et ne vouloir pas, sont des actes propres de la volonté : *Utiq; cui dicitur, noli vinci, arbitrium voluntatis ejus sine dubio convenitur. Velle enim et nolle propriæ voluntatis est.* » (*De la Grâce et du libre Arbitre*, ch. 3.) — Il dit encore « que Dieu nous a créés libres, et que nous ne sommes point entraînés par la nécessité, ni à la vertu ni au vice : *Nec ad virtutem nec ad vitia necessitate trahimur*; qu'il n'y a pas de récompense où il y a nécessité : *Ubi necessitas, nec corona est* (*De la Nature et de la Grâce*, contre Pélagie, c. 55.); que notre libre arbitre est affranchi de tout lien de nécessité : *Ab omni vinculo necessitatis.* » (*Cont. Faust.* l. 2. c. 5.)

« Il est donc constant, ajoute le cardinal Gousset, que selon saint Augustin, l'homme demeure libre sous l'empire de la grâce, quoique, nous le reconnaissons, ce docteur ne se soit pas toujours exprimé avec toute la précision qu'on pourrait désirer sur cette question. Dans ceux de ses écrits où il établit contre les pélagiens les droits de la grâce, il paraît quelquefois, de prime abord, nier ce qu'il admet clairement ailleurs. Non, le grand évêque d'Hippone ne pensait point autrement que l'Eglise sur la grâce et la liberté; et quiconque lira ses écrits, en prenant comme lui pour guide l'enseignement catholique, le reconnaîtra. » (Card. Gousset. *Théol. Dogm.* tom. 2.)

M. Laurent veut que le P. Lacordaire ait fait un *hérétique* de saint Augustin! Mais voici ce que saint Augustin dit de l'hérésie : « *Je puis errer, mais sans obstination dans l'erreur, je ne serai jamais hérétique : Sine pertinacia errare quidem potero; sed hæreticus non ero. (Epist. 46.)* Saint Augustin n'a-t-il pas admirablement prouvé que l'Eglise, par ses caractères, est le fait permanent qui prouve à tous les siècles la divinité de Jésus-Christ, et ne nous a-t-il pas dit et redit pourquoi il ne croirait pas à l'Evangile si l'autorité de l'Eglise catholique ne l'y déterminait? Supposé donc qu'il y ait dans ce qu'a écrit ce grand homme des passages qui n'échappent à l'erreur que par l'ensemble de ses œuvres, il est évident qu'au lieu de les isoler de la doctrine de l'Eglise, il faut, comme il l'a toujours voulu lui-même, les mettre en harmonie avec elle.

On y est surtout obligé quand en exposant la doctrine de saint Augustin, on prétend *formuler celle de l'Eglise elle-même*. M. Laurent avoue, il est vrai, que saint Augustin a voulu concilier la grâce et la liberté, mais il prétend que l'évêque d'Hippone a échoué dans cette tentative, parce que, selon l'interprétation janséniste, c'est la grâce qui rend à l'homme la liberté *perdue* par la chute (!), et seulement au *petit nombre des élus que Dieu relève de la chute!* (*Etudes*, p. 458.)

3° Nous arrivons donc à la troisième catégorie des erreurs que M. Laurent confond avec les doctrines catholiques.

Voici ces erreurs : La grâce est le *privilege d'un petit nombre* (P. 444.); le péché originel *damne la masse du genre humain*; la conséquence logique de ce dogme, c'est que *l'humanité antérieure à Jésus-Christ est vouée à la mort éternelle*; qu'il en est de même de toute la genti-

lité, puisque tous ceux qui n'ont point connu (!) le médiateur sont voués au feu de l'enfer en vertu de la croyance : Hors de l'Eglise pas de salut (P. 442.). —

Examinons donc si la dogmatique catholique est bien celle qu'a imaginée M. Laurent :

« Dieu veut le salut de tous les hommes ; et Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, pour tous sans exception : *Pro omnibus omnino hominibus*. Tel est l'enseignement des auteurs sacrés, des Pères et des Docteurs de l'Eglise, des Conciles et des souverains Pontifes ; et l'Eglise a condamné cette proposition de Jansenius qui affirmait le contraire : *Semi-pelagianum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse*.

» Dieu veut, d'une volonté vraie, réelle, le salut de tous les hommes. Il leur donne donc à tous, les moyens nécessaires au salut. Dieu commande à tous les hommes d'observer sa loi, tous les hommes peuvent donc l'observer ; mais ils ne peuvent l'observer qu'avec la grâce : *la grâce est donc accordée à tous les hommes* : « Dieu ne commande point l'impossible, dit le Concile de Trente ; mais en commandant il avertit de faire ce que l'on peut, et de demander ce que l'on ne peut pas ; et il aide, afin qu'on le puisse : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis ; et adjuvat ut possis*. » (Sess. 6. c. 11.) — Le Concile se sert ici des paroles mêmes de saint Augustin. (*De la Nature et de la Grâce*, c. 43.)

La voilà donc l'admirable et consolante doctrine de la vérité : Dieu impose sa loi à tous les hommes, mais il offre en même temps à tous, la grâce de la prière, grâce de gémississement accordée à notre misère : *Postulat gemitibus* ; grâce d'une nature à part qui ne demande d'abord que la coopération de notre infirmité elle-même ; et c'est par cette première *fidélité de notre faiblesse*, que nous obtenons *la force de la fidélité* à tout le reste.

Le plus grand des hommes apostoliques des derniers temps, et en même temps le plus écouté des théologiens pour la direction des consciences, saint Alphonse de Liguori auquel il faudrait donner le nom de *Docteur de la prière*, a exposé avec lucidité et plénitude cette doctrine

catholique sur la grâce dans son ouvrage dogmatique sur le Concile de Trente, et dans son *Traité sur la prière* où il réfute *ex professo* les doctrines de Jansenius.

Mais continuons l'exposé de l'enseignement de la foi sur la grâce accordée à *tous les hommes*, justes, pécheurs, juifs, païens, hérétiques, musulmans, incrédules, etc.

« Il est de foi que les commandements de Dieu sont possibles aux justes, et que la grâce nécessaire et suffisante pour les observer ne leur manque jamais. Le dernier Concile œcuménique frappe d'anathème celui qui prétend que les commandements de Dieu sont impossibles à celui qui est justifié ;¹ et le pape Innocent X a condamné avec toute l'Église, comme *impie, blasphématoire, hérétique*, cette proposition de Jansenius : « Quelques commandements de Dieu, eu égard à leurs forces présentes, sont impossibles aux justes qui veulent les accomplir, et font tous leurs efforts pour cela ; il leur manque la grâce par laquelle ils leur soient possibles. » Il n'est donc aucun précepte que le juste ne puisse accomplir, aucune tentation qu'il ne puisse surmonter. « Dieu est fidèle, dit l'Apôtre ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais il vous fera tirer avantage de la tentation, afin que vous puissiez persévérer. »² »

» Secondement, il est certain que la grâce est accordée, non-seulement aux justes, mais encore à tous les fidèles en général, même à ceux qui ont commis les plus grands crimes, et qui ont vécu des années entières dans le péché. Nous mettons notre espérance dans le Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, principalement des fidèles. Ce sont les paroles de saint Paul.³ Nous lisons aussi, dans l'évangile de saint Jean, que Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ;⁴ ce qui s'entend de tous ceux qui *croient*,

(1) Si quis dixerit, precepta Dei etiam justificato et sub gratia constituto, esse ad observandum impossibilia, anathema sit. (Sess. 6. can. 10.)

(2) Fidels autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere. (I. Cor. 10. 13.)

(3) Speramus in Deum vivum, qui est salvator omnium hominum, maxime scilicet. (I. Tim. 4. 10.)

(4) Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret; ut omnis qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam eternam. (Joan. 3. 16.)

de tous les fidèles sans exception, des pécheurs, par conséquent, comme des justes. Suivant saint Pierre, le Seigneur agit patiemment à cause de vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous reviennent à la pénitence.¹ Je le jure par moi-même, disait le Seigneur à son peuple, je ne veux point la mort de l'impie; mais qu'il se convertisse de sa mauvaise voie; et qu'il vive. Convertissez-vous, convertissez-vous; quittez vos voies corrompues. Pourquoi meurs-tu, maison d'Israël?... En quelque jour que l'impie se convertisse, son impiété ne lui nuira point.² L'Ancien et le Nouveau Testament sont remplis d'exhortations et de menaces de la part de Dieu à l'égard des pécheurs. Or, ces exhortations et ces menaces ne seraient-elles pas dérisoires, si Dieu ne donnait pas aux pécheurs les forces nécessaires pour se convertir?

» Telle est, d'ailleurs, la doctrine des Pères de l'Église, de saint Augustin en particulier. Parlant de ceux qui sont tombés dans l'aveuglement, il dit qu'ils ne sont pas entièrement privés de la lumière intérieure de Dieu;³ que le Seigneur est si plein de miséricorde, qu'il y a lieu d'espérer en lui, non-seulement pour les pécheurs qui se convertissent, quels qu'ils soient, mais même pour les impies;⁴ qu'on ne doit point désespérer du salut d'un homme, tandis qu'il est en vie;⁵ qu'il ne faut désespérer de la conversion de personne, si ce n'est du démon.⁶ Quand donc saint Augustin dit ailleurs que Dieu abandonne certains pécheurs, il n'a pas voulu dire autre chose, sinon que Dieu n'a plus pour eux les regards de complaisance qu'il a pour les justes; et qu'il ne leur accorde pas les mêmes grâces qu'auparavant. C'est dans le même sens que l'on doit entendre les passages de l'Écriture, où il est dit que le Seigneur s'éloigne de ceux qui l'abandonnent; qu'il aveugle et endureit les uns, et fait

(1) Dominus patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad penitentiam reverti (II. Petr. 3. 9.)

(2) Vivo ego, dicit Dominus Deus: nolo mortem impii, sed ut convertatur a via sua, et vivat. Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis: et quare moriemini, domus Israël?... Impietas impij non nocet ei, in quocumque die conversus fuerit ab impietate sua. (Ezech. 33. 11, 12.)

(3) In eam (cœcitate mentis) quisque datus fuerit, ab interiore Dei luce accenditur, sed nondum perditus, cum in hac vita est. (In Pa. 6. n. 8.)

(4) Ita plenus est adipe misericordie, ut ad te conversis, non solum quibuslibet peccatoribus, sed etiam impiis non sit desperandum. (In Pa. 50. n. 18.)

(5) De nullo vivente desperandum est. (In Pa. 36. serm. 2. n. 11.)

(6) Infernum (diaboli et angelorum ejus) tantum desperanda est correctio. (In Pa. 54. n. 4.)

miséricorde aux autres. Cette manière de parler, qui est commune à toutes les langues, n'est point absolue ; elle signifie seulement qu'il laisse les uns *s'aveugler* et *s'endurcir*, en les privant des grâces particulières et *non nécessaires* qu'il accorde aux autres dans sa miséricorde, et auxquelles le pécheur n'a aucun droit. Ne dites point : Dieu est cause que je me suis éloigné de lui ; car c'est à vous à ne pas faire ce qu'il déteste. Ne dites point : C'est lui qui m'a jeté dans l'égarément ; car les méchants ne lui sont point nécessaires.¹

» Troisièmement, il est certain que les Juifs avaient, sous l'ancienne loi, des grâces suffisantes pour observer les commandements de Dieu. Le pape Clément XI, et d'après lui l'Église universelle, ont condamné l'erreur de Quesnel, qui soutient que, dans l'alliance judaïque, Dieu a *laissé l'homme à sa propre faiblesse, et le pécheur dans son impuissance, tout en exigeant de lui la fuite du péché et l'accomplissement de la loi.*² D'ailleurs, en mille endroits, le Seigneur rappelle aux Juifs par Moïse, et les prophètes, l'obligation d'observer ses lois ; ils pouvaient donc les observer ; mais ils ne le pouvaient qu'avec la grâce, qui leur était donnée en vue des mérites de Jésus-Christ. Aussi se plaint-il amèrement des infidélités d'Israël : « O habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez jugea entre moi et ma vigne : qu'ai-je pu faire pour ma vigne que je n'aie pas fait ? J'ai attendu qu'elle produisit des raisins, et elle n'a produit que des grappes sauvages... J'ai attendu qu'Israël fit des œuvres de justice, et je ne vois qu'iniquité...³ Jérusalem, Jérusalem, qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes ! et tu n'as pas voulu.⁴ » Le Seigneur aurait-il pu faire ces plaintes aux Juifs, s'il les avait laissés dans leur *faiblesse*, dans leur *impuissance* ? s'il ne leur avait donné la loi que pour les perdre ? Non, personne, dit un auteur sacré, ne peut accuser Dieu de lui avoir manqué, ou de l'avoir jeté dans l'égarément.⁵

(1) Non dixeris : Per Deum abest; qui enim edidit ne feceris. Non dices : Ille me implanavit; non enim necessarii sunt et homines impli. (Eccli. 16. 11, 12.)

(2) In illo (fœdus judaicum) Deus erigit fugam peccati et implementum legis a peccatore, relinquendo illum in sua impotentia. (Proposition 6^o, condamnée par la bulle Unigenitus.)

(3) Isa. 5, 3, 4, 7.

(4) Matth. 23. 37.

(5) Eccl. 16. 11. etc.

» Quatrièmement, il est encore certain que Dieu accorde aux païens et aux hérétiques les moyens nécessaires au salut. Il veut que tous les hommes soient sauvés, et arrivent à la connaissance de la vérité : *Omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire.*¹ Le Verbe est la vraie lumière qui éclaire *tout homme venant au monde.*² C'est pourquoi l'Église a solennellement condamné les propositions suivantes : « Il n'est point de grâces, si ce n'est par la foi. » — « La foi est la première grâce et la source de toutes les autres. » — « Hors de l'Église, il n'est accordé aucune grâce. »³ — Le pape Alexandre VIII a également condamné cette autre proposition : « Les païens, les Juifs, les hérétiques et autres semblables, ne reçoivent aucune influence de Jésus-Christ : d'où vous conclurez fort bien que leur volonté est dénuée de tout secours et de toute grâce suffisante. »⁴ — D'ailleurs, saint Augustin,⁵ saint Prosper,⁶ Paul Orose,⁷ et généralement tous les anciens docteurs qui ont eu l'occasion de parler du salut des infidèles, reconnaissent que Dieu leur donne les grâces nécessaires au salut. « Si quelqu'un, dit saint Thomas, étant élevé dans les forêts parmi les brutes, suivait ce qu'il connaît de la loi naturelle, en cherchant le bien et en évitant le mal, on doit croire comme une chose très-certaine, *Certissime est credendum*, ou que Dieu lui ferait connaître, par une *inspiration intérieure*, les choses nécessaires à croire, ou qu'il lui enverrait quelque prédicateur de la foi, comme il envoya Pierre à Corneille. »⁸ — Ce qui toutefois ne veut pas dire qu'en faisant le bien, autant que possible, d'après la connaissance qu'il en a, l'homme mérite, en aucune manière, la première grâce du salut ; mais qu'en désirant, par un effet de cette grâce qui le prévient, de connaître

(1) 1. ad Tim. 2. 4.

(2) Erat lux vera, que illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. (Joan. 1. 9.)

(3) Nullus datur gratia, nisi per fidem. — Fides est prima gratia, et fons omnium aliarum. — Extra Ecclesiam, nulla conceditur gratia. (Propositions 26, 27 et 29 de *Quæsiis*, condamnées par la bulle *Unigenitus*.)

(4) Pagani, Judæi, hæretici, alique hujus generis nullum omnino accipiunt a Jesu-Christo influxum ; adeoque hinc recte inferre in illis esse voluntatem nudam et incertam, sine omni gratia sufficienti. (Décret du 7 décembre 1690.)

(5) *Confessions*, l. 10. c. 6 ; — *Explication du Psaume 118. v. 1. etc.*

(6) *De la vocation des gentils*, 15. 29.

(7) *Apologie du libre arbitre*.

(8) Si aliquis nutritus in sylvis vel inter brute animalia ductum rationis naturalis sequatur, in appetitu boni et fuga mali, certissime est credendum, quod ei Deus vel per internam inspirationem revelaret ea que sunt ad credendum necessaria, vel aliquem Dei predicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium. (De *Veritate*, q. 14. art.

la volonté du souverain Maître, il prépare son âme à une grâce plus abondante, qui le dispose plus prochainement à la foi, à une foi plus ou moins parfaite, plus ou moins explicite dans son objet, mais suffisante pour la justification. Le cœur de l'homme est dans la main de Dieu, et Dieu lui-même éclaire celui qui n'est pas éclairé; il discerne celui qui ne discerne pas encore parfaitement la vérité de l'erreur, et le bien du mal; il dirige celui qui ne croit pas encore en lui, celui qui ne le connaît pas : *Nescientem dirigit*, dit saint Augustin.¹ » (Card. Gousset. *Théol. dogm.* tom. 2.)

En résumé, voici la doctrine catholique sur le salut des infidèles : « Leur infidélité est *positive*, ou elle est *privative*, ou elle est *négative*. Elle est *positive* dans ceux qui méprisent ou repoussent la prédication de l'Évangile; *privative* dans ceux qui sont dans l'ignorance volontaire de la divinité du christianisme; *négative* dans ceux qui n'ont point entendu parler de la révélation chrétienne. Or l'Église n'excuse point et ne peut excuser ni l'infidélité *positive*, qui est directement volontaire; ni l'infidélité *privative*, qui est volontaire dans sa cause : *Præchez l'Évangile à toute créature; celui que ne croira pas sera condamné*. Mais il n'en est pas de même de l'infidélité *négative*; comme elle est l'effet d'une ignorance involontaire, elle ne saurait être criminelle. « Si je n'étais point venu, dit Notre-Seigneur, et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient point coupables : *Peccatum non haberent*. »² On n'est point obligé de croire ce qu'on ne connaît pas; comment croiront-ils à Jésus-Christ, s'ils n'ont point entendu sa parole? Et comment l'entendront-ils, si personne ne la leur annonce? »³ Aussi, loin d'imputer l'infidélité à ceux qui ne croient pas à l'Évangile faute d'en être instruits, l'Église a condamné solennellement cette proposition : « *L'infidélité purement négative en ceux à qui Jésus-Christ n'a pas été prêché, est un péché*.⁴ » Il est donc vrai, en ce qui regarde les infidèles, que l'Église ne damne, pour cause d'infidélité, que ceux qui, en méprisant les hommes apostoliques, méprisent Jésus-Christ : *Qui vos spernit, me spernit*.

(1) *Serm.* 99, *alias*, hom. 21.

(2) *Joan.* 15. 22.

(3) *Quomodo credent et quem non audierunt? Quomodo autem audient sine predicante?* (*Rom.* 10. 14.)

(4) Voyez les Bulles de saint Pie V, de Grégoire XIII et d'Urbain VIII, contre les erreurs de Balus.

» Nous pouvons ajouter, sans craindre de nous écarter des décisions de l'Église, que les infidèles qui n'ont point connaissance de l'Évangile sont dans l'état où se trouvaient les gentils avant la venue du Messie; ils n'ont pas d'autres devoirs à remplir, tant en matière de religion qu'en morale, que ceux qu'ils connaissent par la loi naturelle et par l'éducation qui leur a transmis, quoique altérées, les traditions primitives sur Dieu, la divine Providence, la promesse plus ou moins confuse d'un Rédempteur, et l'existence d'une autre vie. Le Sauveur n'est point venu pour la perte, mais pour le salut du monde. On ne peut supposer que le salut soit devenu impossible pour des nations entières, à partir du moment où Jésus-Christ a consommé sur la croix l'œuvre de la rédemption du genre humain. L'infidèle qui croit comme venant de Dieu tout ce qu'il sait de la vraie religion, désirant sincèrement connaître en tout la volonté divine, croit par là même implicitement ce que nous croyons, et sa foi étant l'effet de la grâce, qui ne manque à personne, quelque imparfaite qu'elle soit, peut absolument suffire au salut. Si donc il observe la loi de Dieu telle qu'il la connaît, il se sauvera; mais il se sauvera dans l'Église à laquelle il appartient, quant à l'âme, par les dons intérieurs de la grâce.

» Il est vrai qu'on ne peut entrer dans le royaume de Dieu que par le baptême. Mais les théologiens distinguent, d'après l'esprit de l'Évangile et l'enseignement des saints Pères, trois sortes de baptême : le baptême d'eau, le baptême de *désir*, et le baptême de *sang*, ou le martyre. Or le baptême de *désir*, ou le désir du baptême, dans celui qui aime Dieu pour lui-même par-dessus toutes choses, supplée le sacrement. Le Concile de Trente ne regarde le baptême comme nécessaire que quant à la chose ou au désir de la chose, *in re vel in voto*.¹ Ce qui peut très-bien s'entendre du désir *implicite*, tel qu'il se trouve dans celui qui, *sans avoir connaissance du baptême, est dans la disposition de faire tout ce que Dieu prescrit comme moyen de salut*. Nous pourrions citer à l'appui plusieurs docteurs, entre autres saint Thomas,² saint Alphonse de Liguori,³ qui, à défaut du baptême d'eau, n'exigent, avec l'amour parfait, que le désir *implicite* de ce sacrement.

» Nous le répétons : les catholiques n'excluent du salut, pour défaut d'unité en matière de religion, que ceux qui sont *formellement*, c'est-à-

(1) Session 6. 4. — (2) Part. III, quest. 64, art. 4. — (3) Traité du Baptême, 1.

dire volontairement infidèles, ou formellement hérétiques, ou formellement schismatiques; en un mot, que ceux qui, par orgueil, s'élèvent contre la science de Dieu, en repoussant l'Évangile ou en méprisant l'enseignement de l'Église de Jésus-Christ : *Qui vos spernit, me spernit, qui me spernit, spernit eum qui misit me.* Tel est le sens de la maxime : *Hors de l'Église point de salut.* » (Card. Gousset. *Théol. Dogm.* Tom. 4.)

L'auteur des *Études* etc., sait maintenant qu'il n'est pas besoin de faire descendre les anges des cieux (*Étud.* p. 466.), pour sauver ceux qui n'ont pas entendu la prédication évangélique, grâce surtout à l'intolérance des puissances de ce monde; il sait que l'Église a condamné cette proposition : *L'infidélité en ceux à qui Jésus-Christ n'a pas été prêché est un péché*; il sait aussi quelle est la doctrine non-seulement de la théologie moderne, mais de la théologie de tous les siècles de l'Église sur le salut des infidèles; et par conséquent il regrettera profondément, nous ne pouvons en douter, d'avoir écrit les lignes qui suivent :

« La liberté est plus complète dans l'islam que dans la doctrine chrétienne. Mahomet ne connaît pas le dogme révoltant du péché originel, tel qu'il fut formulé par saint Augustin; il ne damne pas l'immense majorité du genre humain par la seule raison qu'elle descend d'Adam, et qu'elle apporte, en naissant, le germe de la mort éternelle; il ne voue pas aux feux de l'enfer des peuples entiers par la seule raison qu'ils n'ont pu connaître Jésus-Christ. S'il condamne les idolâtres aux flammes, c'est qu'un prophète leur a été envoyé.... L'islam ne consacre pas non plus cette désolante doctrine du christianisme : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Les infidèles seuls ne trouveront pas grâce lors du dernier jugement (*les infidèles à Mahomet*); quant aux croyants (*à Mahomet*), Dieu effacera leurs péchés; ils seront tous sauvés. » (*Coran, XLVIII, 5.* — *Études* de M. Laurent, tom. 5. p. 489.)

On le voit, tous les croyants de l'islam seront sauvés; leurs péchés n'y feront rien. C'est le *Croyez fermement et péchez hardiment* de Luther. Or, voici la parole de Jésus-Christ : *Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père.*

Et M. Laurent préfère, sous ce rapport, Mahomet à Jésus-Christ !

On vient de voir aussi qu'il fait un dogme de foi du petit nombre des élus, mais il se trompe encore : « *Res dubia est*, » dit Suarez cité par Benoît XIV. « Parmi les commentateurs, dit Bergier, point d'uniformité sur ce point. Mais le meilleur commentaire de l'Évangile est l'Évangile lui-même. Dans vingt passages du nouveau Testament, *electi* désigne évidemment les fidèles, ceux qui croient en Jésus-Christ. *Election* est la même chose que vocation à la foi.

» La maxime, *il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*, se trouve deux fois dans saint Matthieu, savoir, chapitre 20, v. 16, et chapitre 22, v. 14. Ces deux chapitres, et tout ce qui précède, depuis le chapitre 19, v. 30, se rapportent au même but, à montrer le petit nombre de Juifs dociles aux leçons de Jésus-Christ, à leur prédire que les Gentils seraient moins incrédules et leur seraient préférés. La comparaison du chameau, les ouvriers de la vigne, les deux enfants du père de famille, l'héritier tué par les vigneron, le festin des noces, sont autant de paraboles qui confirment la même vérité. La conclusion est que les Gentils appelés les derniers, seront *élus* ou choisis en plus grand nombre que les Juifs appelés les premiers ; puisque parmi ceux-ci il y en a très-peu qui répondent à leur vocation, chapitre 22, v. 14.

» Jésus-Christ interrogé pour savoir s'il y a peu de gens qui soient sauvés, répondit : « Tâchez d'entrer par la porte étroite, parce que plusieurs chercheront à entrer et ne le pourront pas.¹ » La porte étroite était sa morale sévère, peu de gens avaient le courage de l'embrasser. Lorsque la Judée eut été ravagée par les Romains, plusieurs Juifs dispersés se repentirent sans doute de n'avoir pas ajouté foi aux prédictions et aux leçons de Jésus-Christ ; par ces regrets tardifs et peu sincères, ils cherchèrent à entrer et ne le purent.

» Si les paraboles de l'Évangile peuvent servir de preuve, on en doit plutôt conclure le grand nombre que le petit nombre des hommes sauvés. Jésus-Christ compare la séparation des bons d'avec les méchants au jugement dernier, à celle que l'on fait du bon grain d'avec l'ivraie.² Or, dans un champ cultivé avec soin, l'ivraie n'a jamais été plus abondante que le bon grain. Il la compare à la séparation des mauvais poissons d'avec les bons : à quel pêcheur est-il arrivé de prendre moins de

(1) Luc. 13. 24.

(2) Matth. 13. 24.

bons poissons que de mauvais ? De dix vierges appelées aux noces, cinq sont admises à la compagnie de l'époux. Dans la parabole des talents, deux serviteurs sont récompensés, un seul est puni ; dans celle du festin, un seul des convives est chassé ; dans celle du jugement dernier, les brebis sont placées à la droite, et les boucs à la gauche : on n'a pas coutume de nourrir plus de boucs dans un troupeau que de brebis.

» Mais supposons qu'il faille absolument prendre le mot *peu d'élus* dans le sens le plus rigoureux, que s'ensuivra-t-il ? Que le plus grand nombre est de ceux qui n'ont pas voulu être sauvés, qui ont résisté à la grâce, qui sont morts volontairement dans l'impénitence finale, sans contrition et sans remords. L'obstination de ces malheureux peut-elle influencer en quelque chose sur le sort de ceux qui désirent sincèrement de se sauver et de correspondre à la grâce ? Si le salut était une affaire de chance et de hasard, le grand nombre de ceux qui se perdent serait capable d'effrayer les autres ; mais c'est l'ouvrage de notre volonté aussi bien que de la grâce, et celle-ci ne nous est point refusée. La réprobation ne vient donc jamais du défaut de la grâce, mais du défaut de volonté dans l'homme. En quel sens la malice des réprouvés peut-elle ébranler la confiance d'un juste ou d'un pécheur pénitent ? » (*Traité de la vraie religion*, part. III^e. ch. 44. art. 2.)

Il serait plus commode, sans doute, de faire son salut à la manière de Luther et de Mahomet, c'est-à-dire par la foi seule, mais la conscience résiste à cette lâche théorie, parce que la voix de la conscience de l'homme est l'écho de la justice de Dieu.

Nous ne voulons ni ne pouvons oublier ici que la théologie de la migration des âmes préfère encore Mahomet à Notre-Seigneur Jésus-Christ sous un rapport qui touche à notre sujet ou plutôt qui se confond avec lui, celui de la conception de la vie future :

« Les ennemis de l'islam, dit l'auteur des *Etudes*, n'ont pas trouvé d'expressions assez viles pour flétrir le paradis de Mahomet : « C'est, dit un abbé, l'œuvre de ces esprits immondes qui demandent au Christ la permission d'entrer dans des pourceaux. » En vérité, on serait tenté de dire avec Gibbon qu'il y a de l'envie dans cette indignation. » (Tom. 5. p. 502.)

C'est à l'abbé Rohrbacher, à un homme dont la vie sans tache fut toute consacrée à Dieu et aux âmes, que s'adressent ces indignes paroles. Mais relisons dans l'ouvrage même de M. Rohrbacher, le passage auquel M. Laurent fait allusion :

« Quel est ce paradis que Mahomet promet à ceux qui se font tuer pour sa cause? Voici le tableau que lui-même nous en fait dans plusieurs chapitres de son Alcoran. Ils seront introduits dans des jardins de délices, où coulent des fleuves d'une eau incorruptible, des fleuves d'un lait inaltérable, des fleuves du miel le plus pur, des fleuves d'un vin qui flatte agréablement le gosier.¹ Ils y reposeront sur des lits de soie brochés d'or; ils auront à leur disposition des fruits magnifiques, des viandes, des oiseaux. Se lèvent-ils de table? ils expirent comme un parfum ce qu'ils ont mangé, et peuvent se remettre à un nouveau festin avec plus d'appétit encore. Ils y auront chacun pour compagnes quatre-vingt-dix houris aux grands yeux noirs; belles comme des rubis et des perles, fraîches comme la rosée du matin; elles seront leurs épouses et ne cesseront pas d'être filles. C'est-à-dire que le paradis de Mahomet n'est au fond qu'une honnête maison de débauche; et qu'il consiste dans les sales voluptés du libertinage, exemptes des devoirs de la paternité: ce qui est quelque chose au-dessous de la brute. Voilà ce que Mahomet fait jurer à Dieu, par l'Alcoran, de donner à ses élus.² A ce trait, comment ne pas reconnaître l'œuvre de ces esprits immondes qui demandaient au Christ la permission d'entrer dans des pourceaux?... A l'âge de cinquante-quatre ans, il consumma son mariage avec Aïcha, qui n'en avait que neuf, et qui était fille d'Aboubècre. Il n'accordait à ses disciples que quatre femmes. Pour lui, huit ou neuf femmes, du rang d'épouses, ne suffisaient point à sa luxure. Il devint amoureux de la femme de son fils adoptif, Zaïd, son ancien esclave. Pour lui complaire, Zaïd répudia sa femme, et Mahomet l'épousa avec une solennité extraordinaire. Quelques-uns murmuraient d'un pareil inceste. Aussitôt Mahomet fait descendre du ciel un chapitre de l'Alcoran, où Dieu lui fait un reproche d'avoir caché, par respect humain, la passion qu'il avait pour la femme de son fils, tandis que le ciel lui-même en était l'auteur; il lui apprend que l'adoption n'est plus un obstacle au mariage, et que, par un privilège spécial, il peut épouser toute femme qui se donnerait à

(1) Ch. 47. — (2) Ch. 18, 44, 55, 78, avec les commentaires de la Souna et des docteurs musulmans.

lui.¹ Il défend enfin à tout musulman d'entrer dans la maison du prophète sans sa permission ; de parler à aucune de ses femmes , si ce n'est à travers un voile ; d'épouser jamais aucune femme ou fille avec laquelle il aurait eu commerce , ce serait un crime énorme. Comme le paradis du mahométan n'est dans le fond qu'un lieu de débauche , conçu par une imagination orientale , il était juste que l'inventeur Mahomet en eût un avant-goût notable en ce monde : cela est de l'homme , cela est du libertin ; mais faire dire à Dieu que c'est lui-même qui le commande , voilà qui passe l'homme , voilà qui est de Satan. » (Rohrbacher. *Histoire univ.* tom. 40. p. 30-32.)

Cela n'est-il pas vrai , évident , manifeste ?

Et que répond à cela M. Laurent ? Expliquera-t-il le paradis de Mahomet comme l'ont expliqué ceux des apologistes du Coran qui en transformèrent les promesses en symboles ? Non ; il est de l'avis de M. Renan qui voit dans le mahométisme une religion de ce monde , une religion d'hommes , sérieuse , libérale. (Voy. ci-dessus, *Jésus-Christ dans l'hist.* p. 302-303.) « L'islam , dit-il , prend l'homme tel que Dieu l'a fait , et au lieu de mutiler la création , il donne satisfaction à tous les besoins de la nature humaine (*et même aux penchants de la nature déchue*). Nous pourrions lui reprocher , du point de vue chrétien , de trop donner au corps ; mais *peu importe* (!) , c'est à l'idée qu'il faut s'attacher , non à la forme qu'elle a prise dans le mahométisme. Eh bien ! nous disons que l'idée de l'islam , tant flétrie , est supérieure à l'idée chrétienne (!). La conception du paradis chrétien est fautive , comme la conception chrétienne de la vie présente (!). Le corps , pour les chrétiens , n'est pas l'instrument de l'âme , il en est l'ennemi ; ils cherchent à le dompter , à l'annihiler. »

En vérité ! Nous sommes chrétien , prêtre et religieux , et jamais nous n'avons entendu parler de ce christianisme-là. La foi enseigne à l'homme qu'il doit gouverner son corps , le respecter comme le tabernacle d'une âme immortelle , le conserver pur , chaste , selon les lois de l'état qu'il a embrassé , chaste de la chasteté conjugale dans le mariage , chaste de la chasteté totale dans l'état de continence ; qu'il doit le faire servir aux bonnes œuvres , au dévouement et aux sacrifices de la charité , le mor-

(1) Coran, ch. 21.

tifier dans ses penchants déréglés, dompter ses passions et les soumettre à la raison, le préparer ainsi à partager un jour la gloire et les joies de l'immortalité.

Oui, ajoute M. Laurent, « ils (les chrétiens) le font ressusciter, mais ici la contradiction s'ajoute à l'erreur; que font-ils du corps, de ses organes, de ses fonctions matérielles? Ils les *annulent* (1); mais alors à quoi bon le corps? »

Mais voulez-vous donc la nutrition, la digestion, la corruption dans l'éternité? A quoi bon le corps, dites-vous? A servir d'organe aux fonctions de la vie éternelle; à voir ce que l'œil n'a pas vu, à entendre ce que l'oreille n'a pas entendu, à jouir de ce que le cœur de l'homme n'a jamais soupçonné, à régner dans la force, l'agilité et la gloire, sur toutes les œuvres de la création, plus beau, plus délié, plus rapide que la lumière. Ne comprenez-vous donc pas qu'arrivé au centre même de tous les mouvements de son cœur, au terme, à la fin, au lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, l'homme y verra se transformer toutes les conditions de sa vie mortelle et passagère? N'entendez-vous pas ce mot de saint Paul : *Esca ventri, et venter escis : Deus autem et hunc et has destruet, corpus autem non fornicationi, sed Domino; et Dominus corpori. Deus vero et Dominum suscitavit, et nos suscitabit per virtutem suam. Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?*

Voilà comment le christianisme annule le corps.

N'avez-vous pas lu ce passage de l'Évangile : « Les Sadducéens qui nient la résurrection, l'abordèrent et lui firent cette question : Maître, Moïse a ordonné que, si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme, et suscitât des enfants à son frère. Or, il s'est rencontré sept frères parmi nous, dont le premier ayant épousé une femme, est mort; et n'en ayant point eu d'enfants, il l'a laissée à son frère. Il en fut de même du second, du troisième, et de tous, jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Quand donc arrivera la résurrection, duquel de ces sept sera-t-elle la femme, puisque tous l'ont épousée? — Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, ne comprenant ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Car dans la résurrection *les hommes seront au ciel comme les anges de Dieu.* »

Oui, ils seront comme les anges de Dieu, ne se multipliant plus parce qu'ils subsisteront toujours. Ne comprenez-vous donc pas que dans l'immortalité, il n'y aura plus de nutrition ni de reproduction, l'une ne servant qu'à la conservation de l'individu, et l'autre à la conservation de l'espèce? Et vous croyez être philosophe en disant : « Le sentiment de Mahomet est plus juste. Le corps ressuscitera ; c'est donc pour continuer, mais dans un état de perfection, *l'existence terrestre*. Telle est l'idée qui est au fond du paradis de Mahomet, elle prévaudra dans l'avenir sur la croyance chrétienne. » (*Etudes*. Tom. 5. p. 502-507.)

Vous ajoutez : « L'humanité rejettera la forme que l'islam donne à la vie future, mais elle maintiendra l'idée : la vie future est une vie toute ensemble matérielle et intellectuelle, *comme la vie de ce monde*, mais une vie qui va *se perfectionnant* à l'infini. » (*Ibid.*)

Et nous voilà de nouveau dans les *vies successives* et sans point d'arrêt, ou infiniment *progressives*. A celle-ci, du moins, les Sadducéens n'eussent trouvé rien à redire, car leur homme aux sept femmes passant de vie en vie sans se ressouvenir de lui-même, oublierait toutes ses femmes à plus forte raison, et ne se trouverait nullement embarrassé de recommencer la *vie de ce monde* selon l'idée plus large de Mahomet; en la *perfectionnant à l'infini!*

Mais terminerons-nous ainsi cette trop longue discussion? Nous avons combattu de toute notre âme la négation de la chute et de la rédemption du genre humain, du grand mystère de justice, de miséricorde et d'amour : *Magnum est enim pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne, justificatum est in spiritu, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria*. Nous avons caractérisé les doctrines contraires comme elles méritent de l'être, et à ceux qui préfèrent la métempsychose à l'Evangile, Mahomet à Jésus-Christ, nous avons dit qu'ils préfèrent à la vérité divine, non-seulement les pensées, mais les rêves de l'ignorance humaine, et que ces rêves absurdes, injustes, cruels même, ne comblent ce qu'ils ont de vide que par le mépris des faits constatés à la fois par la science et par la conscience. Mais ne ferons-nous que lutter contre l'erreur, et ne dirons-nous rien de ceux ou à ceux qu'elle égare? Elevés, sans doute, loin des enseignements de la foi, ou plutôt nourris dès leur jeunesse d'un enseignement contraire, habitués à ne regarder l'Eglise de Jésus-Christ qu'à travers

le voile de leurs préventions, il n'est pas impossible que ce voile se déchirant un jour, ils voient clairement qu'en Jésus-Christ se trouve tout ce qu'ils cherchent, et qu'ils tombent, comme bien d'autres, à genoux au pied de la Croix. Les doctrines dites humanitaires sont nées du vide fait dans les âmes par la philosophie du XVIII^e siècle, du besoin, et en même temps de l'ignorance de la foi. Ces doctrines sont à leur déclin ; leur confiante ardeur est épuisée, et plus un seul de leurs apôtres n'a foi en lui-même. « Dans l'obscurité qui couvre les destinées du genre humain (a dit l'écrivain que nous avons le plus directement combattu, parce qu'il a soigneusement recueilli toutes les lumières de ses maîtres), dans l'obscurité qui couvre les destinées du genre humain, le cœur fait souvent défaut aux plus intrépides. Il en est qui se rejettent tête baissée dans le passé et tentent de ramener l'humanité vers la foi des ancêtres. Vains efforts ! On ne ressuscite pas les croyances, les institutions, les mœurs. » — Evidemment on ne ressuscite que les morts, et pour ressusciter, il faudrait que la vraie foi pût mourir ; — mais écoutons la fin : « *Au milieu de ces défaillances, la conviction profonde d'une éducation progressive des hommes peut seule nous soutenir. Dieu dirige nos destinées, il les dirige dans la voie du progrès : ce qui nous manque nous sera donné. Souffrons donc avec une religieuse résignation : consolons-nous des misères présentes, les yeux tournés vers l'avenir.* » (*Etudes, etc. tom. 4. p. 407-408.*)

O mon Dieu ! pour qui vous prend-on, et que fait-on de vous ? Père des hommes, on dit que vous dirigez leur éducation, mais que vous les avez élevés jusqu'ici en leur contant des fables ! Que vous avez caché de la vérité partout, que vous ne l'avez révélée nulle part ! Père de la vérité, on fait de vous le père du mensonge. On nous dit d'espérer dans l'avenir, mais si vous étiez tel qu'ils le disent, je n'aurais garde d'espérer en vous. Après avoir si longtemps trompé mes pères, pourquoi ne me tromperiez-vous pas encore ? Non, non, si vous étiez tel qu'ils vous font, vous ne seriez pas mon Dieu.

Mais je crois en vous, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, Père, oui vrai Père des hommes. Trinité sainte, dont je suis la vivante image, je crois, ô mon Dieu, que vous m'avez créé pour vous, que vous m'avez destiné à votre vie, et que vous m'avez aimé d'un amour aussi grand que vous-même puisqu'il a su vous incliner jusqu'à moi, et vous rendre pauvre, faible et petit comme moi. Dieu de la rédemption,

comment vous méconnaître ? Si je voulais vous fuir , comment donc m'y prendrais-je ? Où irais-je pour échapper à votre lumière puisque tous les temps en sont pleins ? Ah ! je comprends pourquoi l'avenir est leur seul espoir ; mais ravissez-le-leur , ô mon Dieu ! et faites-leur entendre que c'est en vain qu'ils comptent n'y pas rencontrer *Celui qui tenant tout en sa main a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris*. Faites-leur voir la vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, toujours la même à travers les âges ; montrez-leur que le passé garantit l'avenir ; que tout ce qui fut hautement promis , solennellement annoncé , universellement attendu , *visiblement accompli , fait voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse ; que fidèle dans le siècle présent vous ne le serez pas moins dans le siècle futur ; et que ce que vous exécutez dans le temps nous assure de ce que vous nous ordonnez d'espérer ou de craindre dans l'éternité*.

XVI.

I. Préjugés sur l'Apocalypse. — Élévation, beauté, onction de cette grande prophétie. — Ses obscurités et ses clartés. — Les grands traits des événements qu'elle annonce sont expliqués dans le même sens par l'unanimité des Pères. — Son plan d'après les plus grands interprètes. II. Les circonstances de la fin des temps. III. Erreurs sur la fin du monde.

(Pages 385 et 389. sup.)

I. Le fanatisme et l'hérésie ont abusé à l'envi de ce livre divin. Les sectaires de tous les temps et surtout des derniers temps, y ont cherché constamment de quoi autoriser les prétentions de leur orgueil et les fantômes de leur imagination, et nul n'ignore toutes les rêveries des protestants sur l'Antechrist, la bête et la grande Babylone. Aux sectaires il faut ajouter les esprits trop empressés d'appliquer à leur époque les grandes prédictions que chacun d'eux expliqua selon ses vues, son zèle, ses craintes ou ses désirs. De là tant de préjugés que l'ignorance entretient sur la grande prophétie du nouveau Testament.

« Ceux qui ont le goût de la piété, dit Bossuet, trouvent un attrait particulier dans cette admirable révélation de saint Jean.

» Malgré les profondeurs de ce divin livre, on ressent en le lisant une impression si douce, et tout ensemble si magnifique de l'esprit de Dieu ; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté par son sang, de si nobles images de ses victoires et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre. Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans ce livre ; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus vif, de plus majestueux dans la loi et les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. »
(*L'Apoc. avec une explication. Préface.*)

L'obscurité de l'Apocalypse n'est pas plus grande que celle des anciennes prophéties. Celles-ci regardaient surtout le premier avènement de Jésus-Christ, et nous avons vu (P. 462. sup.) que ce qui fait aujourd'hui leur clarté est justement ce qui en faisait l'obscurité avant leur accomplissement. Comment aurait-on pu concilier auparavant les idées de grandeur et d'humiliation, de servitude et de règne, de vie et de mort, de sépulture et de gloire, de divinité et d'humanité, de ruine et de résurrection d'Israël, que les prophètes unissent partout à l'idée du Messie ? N'est-ce pas pour arriver à cette conciliation que les Juifs ont imaginé deux Messies, l'un souffrant et l'autre triomphant ? — Mais aussi, comment méconnaître l'éclatant accomplissement de toutes ces prophéties en Jésus-Christ, quand on voit leurs apparentes contradictions se confondre harmonieusement dans sa personne ?

Il en sera de l'Apocalypse aux temps du second avènement, comme des anciennes prophéties aux temps du premier. Les parties de la prophétie de saint Jean qui restent aujourd'hui dans l'ombre, en ressortiront alors avec éclat. Ceux qui prétendent que tout ce qui a été prédit dans l'Apocalypse est déjà accompli, se trompent sans aucun doute. Nous ne voulons pas d'autre preuve de leur erreur que leur propre aveu sur l'obscurité qui enveloppe jusqu'ici certaines parties de cette prophétie. Mais si de tant de grandes choses qui s'y trouvent annoncées, plusieurs ne sont pas accomplies encore, beaucoup et de très-grandes le sont manifestement, et il y aurait lieu de s'étonner qu'on discutât certains détails à ce sujet, si on oubliait que les prophètes, éclairés par l'Esprit qui leur découvrait le plan divin dans son admirable unité, ont parlé en

même temps d'événements séparés par des siècles, mais étroitement unis dans la pensée de Dieu, et dont les uns furent tout ensemble le prélude, l'image et le germe des autres. Nous avons constaté ce caractère général des prophéties (P. 460-470.), et ce que nous avons appris de saint Jérôme et de tous les grands interprètes doit être appliqué aussi aux prophéties du nouveau Testament, par exemple à ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a prédit à la fois de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde, et à ce qu'il a inspiré à saint Jean sur les premières et les dernières luttes de l'Eglise.

Bossuet, Dom Calmet et le saint et savant sulpicien Joachim de La Chétardie, sont d'accord pour reconnaître cette vérité, mais Bossuet suivi par Dom Calmet nous paraît l'appliquer à l'Apocalypse avec moins de lumière que l'abbé de La Chétardie. Bossuet a cru voir les prédictions de saint Jean entièrement accomplies dans les premiers siècles, tout en reconnaissant que ces premiers combats de l'Eglise furent l'image des derniers qu'elle aura à soutenir. Qu'ils en furent l'image, la chose est certaine, mais qu'à l'occasion de ces vivantes figures de l'avenir, l'Aigle du nouveau Testament n'ait jamais pris son vol directement et uniquement vers les derniers temps, nous ne pouvons le croire, parce que, pour l'admettre, il faudrait s'éloigner du sentiment unanime des Pères, fermer les yeux à la clarté du texte prophétique, et oublier que l'ombre mêlée à la lumière, de l'aveu de Bossuet lui-même, indique assez que la prophétie n'est pas accomplie dans son entier.

« Bossuet, D. Calmet et l'abbé de La Chétardie, partent tous du même principe ; ils reconnaissent que c'est dans l'histoire de l'Eglise qu'il faut chercher l'interprétation de l'Apocalypse ; et ils s'accordent à combattre et à détruire l'abus que quelques-uns des protestants faisaient de ce livre sacré. Ils conviennent sur le sens des chapitres xvii et xviii, et ils reconnaissent que là est représentée Rome païenne et son empire idolâtre. Mais Bossuet et dom Calmet, prenant cela pour la *clef principale* de ce livre divin, croient pouvoir ensuite abandonner l'opinion commune des Pères sur le sens des chapitres xi et xiii, ou au moins la renvoyer à un second sens qu'ils n'approfondissent pas ; et, vivement frappés des grandes révolutions qui éclatèrent dans les cinq premiers siècles, ils pensent qu'il faut y rapporter toutes les prophéties contenues depuis le commencement du chapitre iv jusqu'à la fin du chapitre xix. L'abbé de La Chétardie, frappé, et du concert unanime des Pères sur le chapitre xi, et de

l'évidence même du texte de ce chapitre, croit devoir conserver son opinion si universellement reçue et si solidement fondée : il pense que, sur le chapitre xi comme sur le chapitre xvii, il faut s'en tenir à l'opinion commune des Pères, et reconnaître avec eux dans le chapitre xvii Rome païenne et son empire idolâtre, et dans le chapitre xi l'Antechrist et les deux témoins qui doivent être mis à mort par lui : il pense que ces deux chapitres, pris en ce sens, sont *deux clefs aussi essentielles* l'une que l'autre ; et avec le secours de ces deux clefs il découvre dans l'Apocalypse toute l'histoire de l'Eglise depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à son dernier avènement.

» Les vues de Bossuet et de dom Calmet sont plus bornées et en cela même sujettes à plusieurs difficultés fondées sur le sens naturel du texte, et sur le sentiment unanime des Pères : les vues de l'abbé de La Chétardie sont plus étendues, et en cela même justifiées par le témoignage unanime des Pères, et par le sens naturel du texte. Nous avouons que l'on ne trouve pas dans l'ouvrage de l'abbé de La Chétardie cette beauté de diction qui se fait admirer dans tous les ouvrages du grand Bossuet ; mais nous sommes persuadés que le lecteur judicieux et équitable ne juge pas des pensées par l'expression.

» Ainsi, rassemblant ce qu'il y a de meilleur dans ces trois systèmes, et profitant des vues qu'ils nous présentent, nous disons avec Bossuet que l'on peut distinguer dans l'Apocalypse trois parties principales : les avertissements, les prédictions et les promesses. Les trois premiers chapitres renferment le titre et la préface du livre avec les avertissements adressés aux sept Eglises d'Asie. Les dix-sept chapitres suivants renferment les prédictions, dans lesquelles on peut distinguer six révélations principales. Dans la première, qui contient les chapitres iv, v, vi et vii, se trouve l'histoire des six premiers âges de l'Eglise, représentée sous le voile des symboles qui accompagnent l'ouverture des six premiers sceaux. Dans la seconde, qui contient les chapitres viii, ix, x et xi, se trouve l'histoire de l'Eglise, partagée de même en six âges, depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à son dernier avènement ; qui sera l'époque du septième âge, et représentée sous le voile des symboles qui accompagnent le son des sept trompettes, qui paraissent à l'ouverture du septième sceau, en sorte que les symboles qui accompagnent le son de la septième trompette, terminent *en même temps*, et le son des sept trompettes, et l'ouverture des sept sceaux. Dans la troisième révélation,

qui contient les chapitres xii, xiii et xiv, se trouvent les persécutions des trois premiers siècles, représentées sous le voile des combats du dragon; et la grande persécution de la fin des siècles, représentée sous le voile de celle que doit exercer la bête qui monte de l'abîme accompagnée de son faux prophète, et les autres grands événements qui doivent terminer la durée des siècles. Dans la quatrième révélation, qui est contenue dans les chapitres xv et xvi, se trouve l'histoire de l'Eglise partagée encore en six âges, depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à son dernier avènement, qui sera l'époque du septième âge, et représentée sous le voile des symboles qui accompagnent l'effusion des sept coupes. Dans la cinquième révélation, qui contient les chapitres xvii, xviii et xix, se trouve la ruine de Rome païenne, représentée sous le voile de la condamnation et de la ruine de la grande prostituée; et la ruine de l'Antechrist et de tout son parti, représentée sous le voile de la ruine de la bête et de ses armées. Dans la sixième révélation, qui est contenue dans le seul chapitre xx, se trouve l'enchaînement du dragon après les persécutions des trois premiers siècles: le règne temporel de Jésus-Christ sur la terre, en la personne des princes chrétiens, depuis le triomphe de l'Eglise sous Constantin; le déchaînement du dragon et son dernier combat au temps de l'Antechrist; enfin sa dernière condamnation au jour du dernier jugement. Les deux derniers chapitres renferment les promesses qui regardent l'état de l'Eglise dans l'éternité bienheureuse.

» Ainsi les prédictions de l'Apocalypse peuvent se rapporter à trois objets principaux; l'histoire de l'Eglise, les combats de la bête et les combats du dragon: l'histoire de l'Eglise distribuée en sept âges, et représentée sous le voile des symboles qui accompagnent l'ouverture des sept sceaux, le son des sept trompettes et l'effusion des sept coupes; les combats de la bête au temps des empereurs païens, et au temps de l'Antechrist; les combats du dragon dans les premiers siècles de l'Eglise et à la fin des temps. » (*Bible de Vence.*)

Les paroles adressées aux sept Eglises d'Asie ne sont pas cependant la partie la moins importante de l'Apocalypse. Il suffit de les lire avec attention pour y reconnaître le tableau des divers états de l'âme et les avertissements divins qui les regardent. Le vénérable et savant Holzhauser, dans son célèbre commentaire, a vu aussi dans les différentes

situations de ces Eglises, les caractères prophétiques des sept âges de l'Eglise universelle.

II. Nous avons rappelé (P. 384-389 sup.), les grands traits de l'Apocalypse sur la fin des temps, d'après le sentiment unanime des Pères. Mais où se formera, disions-nous, l'empire antichrétien à la tête duquel paraîtra le dernier persécuteur de l'Eglise, le dernier fondateur d'un faux culte, le dernier et le plus grand ennemi de Jésus-Christ? Quelle est la puissance qui le porte dans ses flancs? Quelle sera cette autre puissance qui le secondera avec une si prodigieuse efficacité sous le nom de faux prophète? Sera-t-elle aussi une puissance temporelle et spirituelle, ou ne sera-t-elle que doctrinale, et comme une sorte d'apostatolat de la première? Encore une fois où, comment et par qui se formera l'empire antichrétien? — On ne peut le dire avec une pleine certitude, parce que si les Pères, les docteurs de l'Eglise et les souverains Pontifes eux-mêmes ont parlé à ce sujet, ils n'ont pas ici donné leurs paroles comme les enseignements mêmes de la foi. (P. 389. sup.) Ils sont unanimes sur les faits annoncés, mais ils ne le sont pas toujours sur la manière dont ils doivent s'accomplir.

L'opinion commune est celle que saint Irénée exprimait ainsi : « L'Antechrist au temps de son règne aura le siège de son empire à Jérusalem où il s'assiera dans le temple de Dieu. » (*Adv. hæc.* l. 5. c. 25.) Mais d'où viendra-t-il à Jérusalem? Sera-ce de l'Orient ou de l'Occident? Lactance répondait, selon la pensée générale de son temps : « L'empire retournera en Asie : *Imperium in Asiam revertetur.* » (*Inst.* l. 6 et 7. c. 45.) Et plus tard, lorsque l'empire d'Orient fut envahi par les musulmans, on affirma avec plus d'assurance encore que le chef de l'empire antichrétien en transférerait le siège de la seconde Rome ou de Constantinople à Jérusalem. Il suffirait toutefois que son empire comprît Jérusalem pour expliquer les textes qui font allusion à la ville sainte pendant la dernière persécution.

Il est, dans les prophéties de Daniel, un passage remarquable qu'on cite à l'appui du sentiment qui regarde l'islamisme comme la puissance qui enfantera le dernier ennemi de l'Eglise. Daniel a parlé deux fois de la grande chaîne des temps et de la suite des empires, et nous avons rapporté ces deux prophéties au chapitre 1^{er} de cet ouvrage. (P. 98-403 et 404-406.) — Mais il y a cette différence entre la première et la seconde,

que dans celle-là le prophète s'arrête au premier avènement de Jésus-Christ et à l'établissement de son règne, tandis que dans celle-ci, après avoir conduit les empires, ou plutôt l'empire idolâtre dans ses diverses formes jusqu'au Christ qui s'élève à l'Ancien des jours et en reçoit la puissance (Dan. 7. 48.), il reprend l'explication de certains détails de sa vision, les applique aux temps qui doivent suivre l'établissement de l'Eglise, indique la résurrection de l'empire antichrétien, sa lutte à la fin des temps et le triomphe final de l'Eglise au dernier jugement. (v. 22 et 26.)

En effet, voici la suite de ce que nous avons déjà cité de cette prophétie :

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre ce que c'était que la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, effroyable au-delà de tout ce qu'on peut dire : ses dents et ses ongles étaient de fer ; elle dévorait, mettait en pièces, et foulait aux pieds ce qui avait échappé à sa violence.

» Je voulais m'enquérir aussi des dix cornes qu'elle avait à la tête, et d'une autre qui lui vint de nouveau, en présence de laquelle trois de ses cornes étaient tombées, de cette corne qui avait des yeux et une bouche qui prononçait de grandes choses ; et cette corne (qui d'abord était petite, v. 8.) était plus grande que les autres.

» Et comme je regardais attentivement, je vis que cette corne faisait la guerre aux saints. » — (Le prophète vit cela après qu'il eut reçu la première interprétation de sa vision, et pendant qu'il en demandait une explication plus détaillée.) — « Je vis que cette corne faisait la guerre contre les saints, et avait l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'Ancien des jours parut : alors il donna aux saints la puissance de juger ; et le temps étant accompli, les saints entrèrent en possession du royaume.

» Sur quoi il me dit : La quatrième bête est le quatrième royaume qui dominera sur la terre ; et il sera plus grand que tous les royaumes : il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds, et la réduira en poudre. Les dix cornes sont dix rois qui s'élèveront de ce royaume ;¹ il s'en élèvera après eux un autre qui sera différent de ceux qui l'auront

(1) C'est ainsi que porte le texte original. Voyez la Bible de Venise.

devancé, ¹ et il abaissera *trois rois*. Il parlera insolemment contre le Très-Haut ; et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois : et les saints seront livrés entre ses mains jusqu'à *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*. Mais le jugement se tiendra ensuite, afin que la puissance lui soit ôtée, qu'elle soit entièrement détruite, et qu'elle périsse pour jamais ; et qu'en même temps le royaume, la puissance et l'étendue de l'empire qui est sous tous les cieux, soit donnée au *peuple des saints* du Très-Haut, car son royaume est éternel et toutes les puissances lui seront soumises. » (C'est l'Eglise triomphante.)

Dans cette prophétie combinée avec celle de saint Jean, les interprètes trouvent trois choses : l'empire romain ou le dernier empire idolâtre ; la division de cet empire en plusieurs puissances qui combattent d'abord l'Eglise et finissent par s'y soumettre ; la naissance d'une puissance nouvelle, c'est-à-dire de l'islamisme, dont les commencements sont faibles, qui grandit ensuite, s'assujettit successivement trois autres puissances, et sert finalement d'instrument à la lutte de la fin des temps contre l'Eglise de Jésus-Christ. Il faut bien remarquer avant d'entrer dans l'examen de cette interprétation, qu'il ne s'agit pas ici de l'empire turc actuel, mais de l'islamisme en général.

On demande donc si cette interprétation est fondée dans ses trois parties, et d'abord si la bête qu'a vue Daniel est bien celle qui fut montrée à saint Jean, c'est-à-dire l'empire romain ?

« La quatrième bête qui fut montrée à Daniel était toute différente des trois autres bêtes qu'il avait vues : *Dissimilis autem erat cæteris bestiis quas videram ante eam.*² Celle qui fut montrée à saint Jean était aussi toute différente des trois autres qui avaient été montrées à Daniel ; et sa différence consistait particulièrement en ce qu'elle réunissait en elle seule la ressemblance des trois autres. Elle avait le corps semblable au corps du léopard, les pieds semblables aux pieds de l'ours, et la gueule semblable à la gueule du lion : *Et bestia quam vidi, similis erat pardo, et pedes ejus sicut pedes ursi, et os ejus sicut os leonis.*³ La quatrième bête qui fut montrée à Daniel, avait dix cornes : *Et habebat cornua decem.*⁴ La bête qui fut montrée à saint Jean lui fut montrée deux fois, et deux

(1) C'est le sens du texte original. Voyez la Bible de Venise.

(2) Dan. 7. 7.

(3) Apoc. 13. 2.

(4) Dan. 7. 7.

fois il remarque qu'elle avait dix côrnes : *Et vidi... bestiam... habentem... cornua decem.*¹ L'ange qui parlait à Daniel lui dit que les dix cornes de cette quatrième bête seront dix rois : *Porro cornua decem ipsius regni, decem reges erunt.*² L'ange qui parle à saint Jean lui dit aussi que les dix cornes de la bête qui lui a été montrée sont dix rois : *Et decem cornua quæ vidisti, decem reges sunt.*³ Sur cette bête, qui fut montrée à saint Jean, était assise une femme vêtue de pourpre et d'écarlate, et qui tenait en sa main un vase d'or, plein des abominations et de l'impureté de sa fornication. Cette femme était appelée la grande prostituée; et elle portait sur son front ces mots : *Mystère, la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre.* Cette femme était enivrée du sang des saints et des martyrs de Jésus; et l'ange dit à saint Jean : *La femme que vous avez vue est la grande ville qui règne sur les rois de la terre : MULIER QUAM VIDISTI EST CIVITAS MAGNA, QUÆ HABET REGNUM SUPER REGES TERRÆ.*⁴ Rome ne pouvait être mieux caractérisée; la bête sur laquelle cette femme était assise représentait donc l'empire romain; la bête qui fut montrée à saint Jean est donc la même que celle qui fut montrée à Daniel; elles représentent donc toutes les deux l'empire romain. » (*Bible de Vence. Tom. 46. — Diss. sur les quatre empires.*)

Maia saint Jean qui a décrit ailleurs et à plusieurs reprises les divers âges de l'Église, se borne à dire (Apoc. c. 43. v. 44 — et c. 47. v. 8.) que la puissance persécutrice qu'on croyait morte revivra, et puis il décrit les circonstances de la grande et dernière persécution. Daniel, au contraire, n'a pas décrit la suite des âges de l'Église, mais il a montré à travers ces âges la trame de l'empire antichrétien. En effet :

« L'ange déclare à Daniel que les dix cornes de cette bête représentent dix rois qui s'élèveront de ce royaume ou de cet empire : *Porro cornua decem ipsius regni, decem reges erunt;*⁵ ou, selon le texte original traduit plus littéralement : *Porro cornua decem, ex illo regno decem reges exurgent.* Ces dix cornes reparaissent sur la tête de la bête qui est montrée à saint Jean, et qui représente aussi l'empire romain, et l'ange qui parle à saint Jean lui apprend quels sont les dix rois représentés par ces

(1) Apoc. 13. 1. — 17. 3.

(2) Dan. 7. 24.

(3) Apoc. 17. 12.

(4) Apoc. 17. 18.

(5) Dan. 7. 24.

dix cornes. *Les dix cornes que vous avez vues, lui dit-il, sont dix rois qui ne sont pas encore entrés dans leur règne; mais ils recevront comme rois la puissance en une même heure APRÈS LA BÊTE. Ils ont tous le même dessein; et ils donneront à la bête leur autorité et leur puissance. Ils combattront contre l'Agneau et l'Agneau les vaincra.*¹ Et dans la suite il ajoute : *Les dix cornes que vous avez vues sur la bête, haïront la prostituée, la réduiront dans la dernière désolation, la dépouilleront, dévoreront ses chairs, et la brûleront dans le feu.*² Il est donc évident que ces dix rois sont les rois barbares qui désolèrent Rome, et qui démembrement son empire. *Ils n'étaient pas encore entrés dans leur règne, lorsque l'ange parlait à saint Jean; ils n'avaient pas encore envahi les provinces de l'empire, et ils n'y avaient pas encore établi les royaumes qu'ils y établirent dans la suite. Ils reçurent comme rois la puissance en une même heure après la bête. Car, comme le dit cet ange dans le même endroit, cette bête était; elle n'est plus, mais elle sera encore.*³ Cette bête est l'empire romain idolâtre et ennemi de Jésus-Christ. *Elle était, jusqu'au temps de Constantin qui fut le premier empereur chrétien; elle a commencé alors à disparaître; et elle n'est plus, depuis la ruine entière du paganisme dans les provinces de l'empire: et c'est depuis qu'elle n'est plus que ces rois ont reçu comme rois la puissance en une même heure après elle. C'est depuis Constantin, ou plutôt, c'est principalement depuis la mort de l'empereur Théodose, que ces rois barbares se jetèrent sur les provinces de l'empire, portèrent la désolation jusque dans Rome, s'emparèrent de ses provinces, et s'y établirent tous dans une même heure, c'est-à-dire en même temps, et presque tous dans l'intervalle d'un siècle. Ils avaient tous un même dessein, qui était de s'emparer des terres de l'empire. Mais avant d'en venir là, ils donnèrent à la bête leur autorité et leur puissance; ils prêtèrent à l'empire le secours de leurs armes. Devenus maîtres des provinces de l'empire, ils combattirent contre l'Agneau; ils étaient ou idolâtres ou hérétiques, et ils persécutèrent cruellement l'Eglise catholique; mais enfin l'Agneau les vainquit, en les soumettant à l'obéissance de la foi, et les faisant entrer dans l'Eglise catholique. Ce fut par eux que Dieu exerça ses vengeances sur les derniers restes de l'empire romain idolâtre. Ils haïrent la prostituée; ils la réduisirent dans la dernière désolation; ils conçurent une haine mortelle contre Rome; ils la réduisirent aux dernières extrémités. Ils la dépouillèrent, et lui enlevèrent toutes ses*

(1) Apoc. 17. 12, 13, 14.

(2) Ibid. 16.

(3) Ibid. 17. 8.

richesses. *Ils dévorèrent ses chairs* ; ils exterminèrent par l'épée un grand nombre de ses habitants , et emmenèrent les autres en captivité. Enfin *ils la brûlèrent* ; ils firent périr par le feu cette ville superbe. Ces princes barbares sont donc représentés par *les dix cornes qui sont sur la tête de la bête*. Le nombre de dix pourrait être pris indéfiniment ; et il pourrait suffire de remarquer que plusieurs peuples s'emparèrent des provinces de l'empire , et y érigèrent plusieurs royaumes nouveaux. Mais quelques interprètes ont même prétendu que l'on pouvait remarquer le nombre précis de dix peuples qui ont ainsi démembré l'empire , et se sont élevés sur ses ruines. L'auteur du commentaire sur l'Apocalypse attribué à saint Ambroise , compte dans ce nombre *les Perses et les Sarrasins devenus maîtres de l'Asie, les Vandales de l'Afrique, les Goths de l'Espagne, les Lombards de l'Italie, les Bourguignons de la Gaule, les Francs de la Germanie, les Huns de la Pannonie, les Alains et les Suèves de plusieurs autres pays*. Ou plutôt sans y comprendre les Sarrasins qui occuperont une autre place, on peut y joindre *les Saxons-Anglais* qui s'emparèrent de la Grande-Bretagne. Les dix cornes de la quatrième bête sont donc dix rois qui doivent s'élever sur les ruines de l'empire figuré par cette bête : *Porro cornua decem, ex illo regno decem reges exurgent.* (Bible de Vence, loc. cit.)

« Mais après ces dix rois , il doit s'en élever encore un autre représenté par cette petite corne qui s'élève après les dix premières : *Et alius consurget post eos.* (Dan. 7. 24.) En effet, à peine les barbares ont-ils achevé de démembrer les provinces de l'empire romain ; à peine ont-ils achevé de réduire Rome même à la plus extrême désolation, que Mahomet jette les premiers fondements de sa puissance qui réunit dès lors la plupart des caractères de cette petite corne dont parle Daniel. » (Ibid.)

En effet, cette corne avait des yeux : *Habebat oculos, et os loquens grandia.* Rien ne pouvait mieux caractériser un fondateur d'empire qui devait avoir le titre de *Voyant*. L'on sait, d'ailleurs, que chez les Hébreux le nom de *Voyant* signifiait un prophète (I. Reg. 9. 9.), et que tel est précisément le titre que s'est attribué Mahomet en s'annonçant comme envoyé de Dieu. *Et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois*, ou selon l'expression du texte original : *Cogitabit ad mutandum tempora et legem.* Mahomet n'a-t-il pas prétendu changer les temps, non-seulement en donnant naissance à une ère nouvelle, mais en transférant surtout la sanctification du septième jour, ne voulant ni du sabbat des

Juifs, ni du dimanche des chrétiens, mais le vendredi de l'islam? Et n'a-t-il pas substitué à la loi primitive, mosaïque et chrétienne, la loi nouvelle du Coran? — Sa puissance d'abord faible, s'étendit d'une manière étonnante.

Après avoir subjugué l'Arabie, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, la Judée, la Mésopotamie, qui n'étaient encore que des provinces enlevées aux Romains ou aux Perses, Omar pénétra dans la Perse où s'était élevée une monarchie nouvelle dès l'an 228 de Jésus-Christ, et la subjugea vers l'an 640. — L'empire d'Orient tomba sous les coups de la même puissance lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople en 1452. — L'empire antichrétien de l'islam a donc subjugué dès ses commencements l'empire des Perses, et dans la suite l'empire des Grecs, et si l'on ne veut pas voir dans ses premières conquêtes la reconstitution de l'empire babylonien, il lui reste à subjuguier un troisième empire ou un troisième royaume selon la prophétie de Daniel (v. 8, v. 20, et v. 24) : *Et tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus. — Ante quod ceciderunt tria cornua. — Tres reges humiliabit.*

« La succession immédiate du mahométisme à l'invasion des barbares, dit avec une grande sagacité l'abbé de La Chétardie, sert d'interprétation à la doctrine comme prophétique des saints Pères, qui, par une espèce d'inspiration, sont assez unanimement convenus, fondés sur la parole de saint Paul, prise au sens littéral, qu'à la fin de l'empire romain paraîtrait l'empire antichrétien; ce qui suffit pour les justifier, et pour faire voir qu'ils ne se sont point trompés en cela. En effet, de même que l'Apôtre, voyant dès les temps de Néron, premier persécuteur des fidèles, l'esprit de révolte s'élever dans les provinces et dans les armées, et l'esprit de séduction paraître dans l'Église, disait, présageant les choses de loin, que le mystère d'iniquité commençait déjà à s'opérer, quoique cet empire ébranlé ne dût tomber tout à fait que plusieurs siècles après, ni par conséquent la grande apostasie venir de longtemps; DE MÊME LES SAINTS PÈRES, VOYANT LA CHUTE DE CET EMPIRE SE FAIRE DE LEUR TEMPS, ONT AVANCÉ, SANS ERREUR, quoiqu'ils ne connussent pas bien comment, que L'ANTECHRIST APPROCHAÎT, encore qu'il ne dût paraître du moins en personne, que plusieurs siècles après cette chute, PARCE QUE L'EMPIRE QUI DEVAIT L'ENFANTER COMMENÇAIT (OU AU MOINS DEVAIT BIENTÔT COMMENCER) A PARAÎTRE SUR LA TERRE.

» D'OU IL EST AISÉ DE COMPRENDRE QUELS SONT LES CINQ GRANDS EMPIRES SI CÉLÈBRES DANS LES PROPHÉTÉS (particulièrement dans la prophétie même dont il s'agit ici), et qui doivent se succéder et naître l'un de l'autre depuis le déluge jusqu'à la fin des siècles, SAVOIR, L'EMPIRE DES BABYLONIENS, DES PERSES, DES GRECS, DES ROMAINS, ET ENFIN DE L'ANTECHRIST, tous ennemis du peuple de Dieu, et qui tous, après l'avoir persécuté, tant par l'animosité de leurs peuples que par l'autorité de leurs empereurs, ont enfin produit un dernier persécuteur plus méchant que les autres, dans lequel ils ont comme réuni et déposé toute leur fureur pour exterminer les fidèles; ce qui, par un effet contraire, a enfin attiré leur propre ruine, ainsi qu'on a vu dans Nabuchodonosor, Antiochus Epiphane, Dioclétien et Julien, et qu'on verra dans L'ANTECHRIST, que saint Jean nous représente DÈS LE QUATRIÈME AGE DE L'ÉGLISE, où il commence à paraître, et à venir annoncer, PAR SON EMPIRE QUI NAÎT, la mort de l'empire romain, qui disparaît, et la fin du monde à laquelle il aboutit, et qu'il traîne après lui, quoique non si tôt ni si promptement qu'on se l'était imaginé.

» Un passage de saint Jérôme peut encore beaucoup éclairer ceci; il est pris de son commentaire sur le chapitre vii de Daniel: « *Disons donc, CE QUE TOUS LES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES NOUS ONT TRANSMIS, qu'à la fin du monde, LORSQUE L'EMPIRE ROMAIN SERA PRÈS D'ÊTRE DÉTRUIT, IL Y AURA DIX ROIS QUI PARTAGERONT ENTRE EUX CET EMPIRE, ET QU'IL S'EN ÈLÈVERA UN ONZIÈME FIGURÉ PAR CETTE PETITE CORNE dont parle Daniel. Ergo DICAMUS QUOD OMNES SCRIPTORES ECCLESIASTICI TRADIDERUNT: IN CONSUMMATIONE MUNDI, QUANDO REGNUM DESTRUENDUM EST ROMANORUM, DECEM FUTUROS REGES QUI ORBEM ROMANUM INTER SE DIVIDUNT; ET UNDECIMUM SURRECTURUM, ESSE REGEM PARVULUM.* »

» Or, ils sont venus ces dix rois, et on les voit paraître au chapitre xvii (de l'Apocalypse); ils ont démembré et partagé l'empire romain. IL FAUT DONC, SI L'ON VEUT ENTRER DANS L'ESPRIT ET LA TRADITION DE TOUS LES PREMIERS CHRÉTIENS QUI ONT ÉCRIT SUR CETTE MATIÈRE, RECONNAÎTRE QUE L'EMPIRE ANTICHRÉTIEN, OU CELUI D'OU DOIT SORTIR L'ANTECHRIST, A PARU DANS CETTE CONJONCTURE, C'EST-À-DIRE DÈS LE COMMENCEMENT DU SEPTIÈME SIÈCLE, lorsque peu de temps après la dernière ruine des Romains par les Lombards, commence à paraître

Mahomet,¹ qui, comme une petite corne, CORNU PARVULUM, s'est élevé du milieu des dix rois destructeurs de l'empire romain, et a porté ses conquêtes et ses blasphèmes au-dessus de tous les autres, selon la prédiction de Daniel. » (Bible de Vence, loc. cit.)

Mahomet n'aurait donc pas été seulement l'un des précurseurs de l'Antechrist, mais le fondateur même de la puissance ou de l'empire à la tête duquel paraîtra le *dernier fondateur d'un faux culte*, le dernier persécuteur de l'Eglise.

Après ce que nous venons d'entendre du sentiment général des premiers siècles, et ce que nous avons vu des caractères de l'islamisme où se vérifient d'une manière si frappante ceux qu'avait attribués Daniel au futur empire antichrétien, est-il étonnant que le grand pape Innocent III dans la Bulle qu'il donna en 1213 pour la sixième Croisade, ait dit de la puissance du mahométisme, qu'elle est la bête de l'Apocalypse dont le nombre est *six cent soixante-six*? Il faut avouer qu'outre les raisons qui appuient ce sentiment et que nous venons de rappeler, il existe en sa faveur un argument singulier, mais qui n'en est pas moins remarquable : c'est que, d'un côté, il est certain que l'Apocalypse fut écrite en grec, et que, d'un autre côté, il n'est pas moins certain que le nombre du nom de la bête (666), se trouve précisément dans le nom grec de Mahomet : *Μαμετις*.

M	—	40
A	—	4
O	—	70
M	—	40
E	—	5
T	—	300
I	—	40
Σ	—	200
666		

Il est vrai que le même nombre se trouve dans le mot grec *Apostat*, mais ce titre n'est pas le nom d'un homme, comme le veut la prophétie.

(1) Alboin, roi des Lombards, vient s'établir dans l'Italie en 568. Vers ce temps-là même naquit Mahomet ; et c'est au 16 juillet 622 que commence la fameuse époque de l'Hégire, qui est le commencement de sa puissance et de son empire. Voyez l'*Hist. Eccl. de Fleury*, liv. 24. n. 20, et liv. 26. n. 1, et suiv.

Il est vrai encore que ce nombre se retrouve dans le nom de Julien , tel qu'il s'écrivait sur les médailles et dans les inscriptions : C F. JULIANUS , Cæs. Aug. (Claudius Flavius etc.), mais encore une fois c'est là plus que le nom d'un homme , et d'ailleurs toute la suite de la prophétie de saint Jean convient si imparfaitement à ce temps-là , qu'on ne peut voir dans Julien que l'image du futur restaurateur du dernier empire antichrétien.

L'auteur des dissertations de la Bible de Vence fait observer enfin , que le prince ottoman qui subjuga l'empire des Grecs portait aussi le nom de Mahomet , et que le dernier chef de l'empire antichrétien pourrait bien encore porter le même nom.

Ces conjectures paraîtront moins fondées aujourd'hui que l'empire turc ne vit plus que par la tolérance ou la jalousie des puissances européennes ; mais il ne faut pas oublier que le mahométisme n'est pas restreint à cet empire. Celui-ci n'est qu'un des membres du corps de l'islamisme. Les Indes , la Perse , l'Asie centrale , l'Afrique ne connaissent pas de force supérieure à celle des musulmans. On le sait généralement pour ce qui concerne l'Asie , mais on ignore presque aussi généralement l'étonnant prosélytisme des Mahométans dans l'intérieur de l'Afrique. Leur fanatisme semble ainsi préparer l'Orient à la lutte contre le monde chrétien , et il faudrait avoir l'esprit bien léger pour affirmer sans hésitation que jamais rien ne pourra sortir de là contre l'Occident divisé et affaibli par le refroidissement de la foi. Ce qui eut lieu déjà peut se renouveler sur une plus grande échelle , et avec plus de succès , parce que les alliances autrefois impossibles ne le seront plus aux temps de la grande apostasie.

La puissance qui s'est emparée de la seconde Rome , peut donc un jour s'emparer aussi de la première , et y reconstituer l'empire antichrétien , selon ces paroles de saint Ambroise rapportées par Nicolas de Lyra : *Non prius veniet Dominus quam Romani imperii* (Spiritualis juxta S. Thomam.) *defectio fiat , et appareat Antichristus qui interficiet sanctos , REDDITA ROMANIS LIBERTATE , suo tamen nomine.* (Confr. S. Thom. *De Adv. Antich.* Leodii , 4842. p. 25. Not.)

D'après ce sentiment , le faux prophète de l'Antechrist qui affectera la ressemblance de l'Agneau , mais parlera comme la bête et comme le dragon , serait quelque puissance chrétienne tombée dans l'apostasie , quelque

roi-pontife, quelqu'antipape sorti de l'un des grands schismes de la chrétienté, et qui livrerait saint Pierre de Rome au naturalisme rationaliste et théurgique, comme le mahométisme a livré sainte Sophie de la seconde Rome au naturalisme du Coran.

D'autres sont plutôt portés à penser que la reconstitution même de l'empire antichrétien se fera par une puissance moderne, et que celle-ci gagnera l'Orient par son alliance avec l'islamisme qui deviendrait là le faux-prophète de la grande unité de la négation personnifiée dans l'Antechrist. (Voy. pp. 403-405. sup.)

Dans les deux cas, les deux Romes seraient alliées contre Jésus-Christ et contre son Eglise persécutée tout entière avec son chef. L'apostasie, en effet, n'aura pas détruit la catholicité, et la foi rendue auparavant à une grande partie des Juifs, sera glorifiée par d'innombrables martyrs de toutes les nations. (Voyez pp. 428-430. sup.)

Mais on demande quels seront ces deux témoins du Dieu vivant (Apoc. c. 11.), ces deux grands prophètes qui soutiendront alors avec puissance la foi de la chrétienté ?

« *Circa illud judicium, dit saint Augustin, has res didicimus esse venturas, Eliam Thesbitem, fidem Judæorum, Antichristum persecuturum, Christum venturum.* » (De Civit. Dei, l. 20. cap. ult.) Tous les Pères tiennent le même langage, et toute la tradition a reconnu que les deux témoins dont parle saint Jean (Ap. 11. 3 et seqq.) sont Hélié et Hénoch qui rendront témoignage à Jésus-Christ au nom de la révélation mosaïque et de la révélation primitive.

» L'objet de leur mission sera de s'opposer à l'Antechrist, qui est représenté par cette bête qui monte de l'abîme, et par laquelle ils doivent être mis à mort. Et en effet ces deux prophètes sont les seuls dont l'Ecriture nous apprenne la conservation, et dont elle nous annonce le retour. Moïse nous apprend qu'Hénoch ayant vécu sur la terre pendant trois cent soixante-cinq ans, et ayant marché devant Dieu, ne parut plus, parce que Dieu l'enleva : *Non apparuit, quia tulit eum Deus.*¹ L'auteur du iv^e livre des Rois nous apprend qu'Elie étant prêt d'être

(1) Gen. 5. 24.

enlevé au ciel, était avec son disciple Elisée, lorsqu'un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, et Elie monta au ciel étant élevé par un tourbillon : *Et ascendit Elias per turbinem in caelum.*¹ L'auteur du livre de l'Ecclésiastique nous déclare qu'Hénoch ayant plu à Dieu a été transféré dans le paradis pour faire entrer un jour les nations dans la pénitence : *Translatus est in paradysum, ut det gentibus poenitentiam.*² Et plus loin, en parlant d'Elie, et s'adressant même à lui, il dit : *Qui peut se glorifier comme vous ?..... vous qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, et dans un char traîné par des chevaux ardents ; vous qui avez été destiné pour reprendre les prévaricateurs dans le temps prescrit, pour apaiser la colère du Seigneur avant que sa fureur s'enflamme, pour réunir le cœur des pères et des enfants, et pour rétablir les tribus de Jacob : ET RESTITUERE TRIBUS JACOB.*³ Le Seigneur dit aussi par la bouche du prophète Malachie, en s'adressant aux enfants d'Israël et de Juda : *Je vous encerrai le prophète Elie avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive, et il réunira les cœurs des pères avec leurs enfants, et des enfants avec leurs pères, de peur que je ne vienne, et que je ne frappe la terre d'anathème.*⁴ Et Jésus-Christ même dit à ses disciples : *Il est vrai qu'Elie doit venir, et il rétablira toutes choses : ELIAS QUIDEM VENTURUS EST, ET RESTITUET OMNIA.*⁵ Tels sont les textes sur lesquels les saints Pères ont été fondés à dire que ces deux prophètes sont les deux témoins que saint Jean annonce dans l'Apocalypse. » (Bible de Vence.)

III. Nous ne terminerons pas cette dissertation sans dire un mot de quelques erreurs relatives à la fin du monde.

4. L'une de ces erreurs est celle des chrétiens qui pensent entrer parfaitement dans l'esprit de l'Évangile en disant qu'on ne peut rien présager sur la fin des temps, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *« De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli caelorum, nisi solus Pater : De ce jour et de cette heure, nul n'en sait rien, pas même les anges des cieux ; c'est le secret de mon Père. »* (Matth. 24. 36.) Secret tellement réservé à la Divinité, que Jésus-Christ lui-même ne le savait que comme Dieu, et non par la science communiquée à son humanité : *Nemo scit, neque angeli in caelo, neque Filius, nisi Pater.* (Marc. 13. 32.)

(1) iv. Reg. 2. 11.

(2) Eccl. 44. 16.

(3) Eccl. 46. 4.

(4) Mal. 4. 5-6.

(5) Matth. 17. 11.

Mais ils ne font pas attention que Jésus-Christ ne parle ici que de la connaissance précise du grand jour du jugement, et que loin de donner à entendre que l'on ne pourra reconnaître la fin des temps, il dit justement le contraire. En effet, après avoir parlé tout à la fois de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde, parce que l'une était l'image de l'autre, et après avoir donné les signes précurseurs de toutes les deux, il ajoute : « Apprenez l'usage que vous devez faire de tous ces signes par une comparaison prise du figuier : quand ses branches sont déjà tendres, et qu'il commence à pousser ses feuilles, vous savez que l'été est proche : ainsi, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est près, et qu'il est à la porte. »

Il dit encore : « Il arrivera à l'avènement du Fils de l'homme ce qui arriva au temps de Noé ; car comme un peu avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne pensèrent au déluge que lorsqu'il survint, et les fit tous périr ; il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. » (Matth. 24.)

Il est donc clair qu'il y aura des signes qui avertiront les hommes de la fin des temps, et Jésus-Christ annonce que les hommes légers et incrédules n'y croiront pas plus que l'on n'a cru aux avertissements de Noé avant le déluge.

C'est dans le même sens que Jésus-Christ disait encore aux Phari-siens et aux Sadducéens : « Le soir vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est brillant : et le matin vous dites : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rougeâtre. Vous savez donc bien discerner ce que présagent les diverses apparences du ciel, et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps. » (Matth. 46.)

Jésus-Christ parle ici des temps du premier avènement, mais les paroles citées précédemment regardent les signes précurseurs du second. Le divin maître veut donc qu'on fasse attention aux signes des temps, et il reproche aux hommes l'oubli des choses divinement annoncées pour les y préparer.

Mais quels seront les signes précurseurs des derniers temps ? Les saintes Ecritures vont nous répondre.

1° « Cet Évangile du royaume des cieux sera prêché à toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations (du soin que Dieu a pris de leur faire annoncer la doctrine du salut); et alors la fin du monde arrivera. » (Matth. 24. 14.)

« Quelques commentateurs, comme Eutyme et Théophilacte, d'après l'autorité de saint Hilaire et en partie de saint Jérôme et de saint Anselme, disent qu'il ne faut pas regarder ce signe comme devant précéder immédiatement le jugement dernier, puisque la prédication de l'Évangile par toute la terre a été commencée par les apôtres : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (Rom. 10.) Mais saint Augustin, Origène, saint Damase, saint Cyrille, Théodoret, saint Grégoire, Bédæ, saint Thomas et Suarez (Tom. XVII. disp. 56. sect. 4.), affirment positivement le contraire; les paroles de saint Matthieu : *Et tunc veniet consummatio*, dit ce dernier, doivent rigoureusement s'entendre de la fin du monde, puisque la fin du monde doit suivre la prédication générale de l'Évangile. Le mot *Consummatio* signifie proprement la destruction du siècle, non celle de Jérusalem, comme quelques-uns le prétendent; puisque cette prédication par tous les lieux de la terre ne s'accomplira qu'à la fin des temps : *In testimonium omnibus gentibus.* » (Matth. — Saint Alph. de Lig. *Diss. sur les fins dernières.*)

2° « Que personne ne vous séduise, en quelque manière que ce soit, car le jour du Seigneur ne viendra point que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître cet homme de péché, cet enfant de perdition, qui, s'opposant à Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, voulant lui-même passer pour un Dieu. » (II. Thess. 2.)

Il faut donc qu'il y ait avant le jugement, une grande apostasie, une grande défection des nations chrétiennes, préparant les voies au dernier chef de l'empire antichrétien, à l'Antechrist.

Par ce mot *Discessio* (Græc : *Apostasia.*) il faut entendre selon saint Thomas, l'abandon de l'unité de l'Église, la séparation des fidèles de l'obéissance du Saint-Siège. (Voy. p. 383. sup.) Saint Léon pense de même (*Serm. 4. de Apost. Petr.*); et saint Augustin (*De Civit. Dei*, l. 20. c. 47.) dit que cette défection doit précéder la venue de l'Antechrist. Il ajoute cependant que tous les fidèles ne perdront pas la foi.

3° Nous avons déjà vu que la prédication prodigieuse des deux témoins de Dieu coïncidera avec la fin du règne de l'Antechrist, c'est-à-dire avec la grande persécution. (P. 428-430. sup.)

4° Les signes prochains de la fin du monde, ceux qui précéderont immédiatement le jugement seront l'ébranlement général de la nature dans ses relations avec notre globe, et la conflagration même du monde. (Matth. 24. — II. Petr. etc.)

2. Trois choses sont certaines d'après les saintes Ecritures et les enseignements de la foi : c'est que le monde finira, qu'il finira par le feu, et qu'il ne sera pas anéanti, mais transformé et comme glorifié.

Sur ces trois vérités, comme sur toutes les autres, l'orgueil et l'ignorance ont enfanté des erreurs. La plus fière et la plus niaise tout ensemble, est celle du rationalisme qui sourit quand on lui parle de la fin du monde. A ses yeux, les choses ont toujours été et resteront comme elles sont ! C'est qu'il ne les a jamais bien regardées. L'écorce et les entrailles de notre globe racontent *sa formation successive* ; et tout ce qui le couvre, l'enveloppe, l'éclaire et l'attire ou le met en mouvement, nous découvre comment la sagesse du Créateur l'a préparé pour les besoins de l'homme. Les six jours de cette œuvre de la Providence ont précédé le septième qui est le nôtre, le jour du genre humain, celui seul dont la Genèse n'a pas marqué le soir. Mais ce soir viendra comme les autres, sans aucun doute, et mettra un terme à la grande semaine de Dieu et à l'épreuve de l'homme. Celui qui ne voit pas que ni l'humanité, ni le globe qu'elle habite, ne sont arrivés à leur fin, a des yeux pour ne point voir. Non, l'état actuel de *notre* monde n'est pas son état définitif, et la science est encore une fois ici d'accord avec la foi. Des physiciens et des astronomes illustres, parmi lesquels il suffit de nommer Copernic, trouvent, en effet, dans la nature, de quoi présager la terrible révolution dont est menacé l'univers, comme le rapporte Grotius cité par la Bible de Venise. (Tom. 23.)

Ce n'est pas cependant qu'il faille attendre ce résultat du simple concours des causes secondes, mais c'est que les causes secondes sont elles-mêmes préparées selon les fins de la première, et que celle-ci, en agissant, dispose de celles-là comme de son œuvre. Celui qui a déjà renouvelé le monde en ouvrant les cataractes du ciel et les sources de

l'abîme, saura bien trouver le feu où il a trouvé l'eau : *Quoniam dixit et facta sunt.*

A la foi et à la science répondent les traditions générales, non-seulement sur la fin du monde, mais sur la manière dont il finira.

Héraclite¹ croyait que le monde serait un jour embrasé par les flammes, et qu'ensuite il renaitrait du milieu du feu. Les stoïciens soutinrent dans la suite le même sentiment ; et Cicéron l'a marqué d'une manière très-expresse dans son second livre de la nature des dieux : *Ex quo eventurum ut ad extremum omnis mundus igneaceret, cum, humore consumpto, neque terra alii posset, neque remearet aer, cujus ortus, aqua omni exhausta, esse non posset : ita relinqui nihil præter ignem ; a quo rursum animante, ac Deo, renovatio mundi feret, etc.*² Lucain³ l'a exprimé de même, en apostrophant Jules César : « Il est inutile, ô prince, de s'empresse à brûler ces corps : le temps viendra où ils seront consumés par les flammes, avec le reste de la terre. »

*Hæc, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgine ponti :
Communis mundo superest rogas.*

Et Lucrèce⁴ fait remarquer à Ménénus que le monde, étant composé de trois éléments aussi contraires que le sont l'eau, la terre et le feu, sera un jour détruit et renversé :

*. Tria talia tanta
Una dies dabit exitio ; multosque per annos
Sustentata ruet moles, et machina mundi.*

Ovide⁵ parle de l'ancienne tradition des peuples qui croyaient qu'un jour la terre, la mer et les cieux seraient embrasés, et que toute la machine du monde serait prête à retourner dans son chaos :

(1) Simplicius Comment. in Aristot. lib. De Cælo, lib. 1. c. 9. *Ἡράκλειτος δὲ ποτὲ μὲν ἠξάπτεσθαι φησι τὸν κόσμον, ποτὲ δὲ ἐκ πυρὸς αὐθις συνίστασθαι. Ταύτης δὲ τῆς δόξης ὕστερον ἐγένοντο οἱ Στωϊκοί.*

(2) Tull. De Nat. deorum, l. 11, n. 116.

(3) Lucan. l. 7.

(4) Lucr. l. 4.

(5) Ovid. Metamorph. l.

*Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, et mundi moles operosa labores.*

Les passages des divines Ecritures qui prouvent que le monde finira par le feu, sont trop nombreux pour être cités ici ; ce texte suffira. *Le jour du Seigneur viendra comme un voleur, et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront,¹ les éléments embrasés se dissoudront, et la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu. (II. Petr. 3. 40.)*

Le monde ne sera pas détruit mais transformé. Il a été fait pour l'homme, et celui-ci devant être glorifié non-seulement en son âme, mais dans son corps, il faut, dit saint Thomas d'Aquin (Supp. p. 3. q. 74.), que le monde suive la condition de l'homme.

L'Écriture nous en donne la certitude : *Ecce enim ego creo cælos novos, et terram novam, et non erunt in memoria priora, et non ascendent super cor. (Is. 65. 47.)*

Novos vero cælos, et novam terram secundum promissa ejus expectamus, in quibus justitia habitat. (II. Petr. 3. 42.)

Vidi cælum novum, et terram novam; primum enim cælum, et prima terra abiit, et mare jam non est. (Apoc. 21. 4.)

Ces paroles ne doivent pas s'entendre d'une nouvelle création, comme le pensait Origène, mais d'une transformation, d'une restauration, d'une glorification du monde. N'est-ce pas ce que saint Paul a dit clairement à son tour : *Les souffrances de la vie présente n'ont pas de proportion avec la gloire qui nous est réservée. Toutes les créatures sont comme dans l'attente de cette gloire des enfants de Dieu. Elles semblent souffrir d'être assujetties à la vanité, et espérer la délivrance de cet asservissement à la corruption, pour PARTICIPER A LA GLORIEUSE LIBERTÉ DES ENFANTS DE DIEU. Car nous savons que pendant la durée du siècle présent,*

(1) Par le ciel, saint Augustin entend le ciel atmosphérique. — Nous aimons mieux dire que Dieu nous parle comme nous parlons nous-mêmes. Toutes les vérités astronomiques ne nous empêcheront jamais de dire que le soleil se lève et se couche, parce qu'il se lève et se couche à nos yeux. Jusqu'à la fin, on s'exprimera comme Jésus, et on aura raison. — C'est ainsi qu'à la fin de notre monde, les cieux passeront et s'évanouiront à nos yeux.

toutes les créatures soupirant et souffrent les douleurs de l'enfantement. Nous-mêmes qui avons reçu les prémices de l'Esprit, le gage même de la gloire qui nous est préparée, nous gémissons en attendant la pleine adoption divine qui sera la rédemption de nos corps. (Rom. 8. 18-23.)

L'homme dont la nature est spirituelle et corporelle sera donc glorifié tout entier. Mais la pleine adoption dont parle saint Paul n'aura lieu qu'au jour de la résurrection. La béatitude essentielle pour l'homme est dans la vue de Dieu, dans l'union avec Dieu, dans la participation de la vie divine qui nous pénétrera sans nous absorber, comme le feu pénètre le fer, comme la lumière pénètre le cristal. Mais à cette béatitude essentielle se joindront toutes les joies de l'immortalité, et si, selon la parole de l'Apôtre, notre corps transformé, spiritualisé : *Resurget spiritale*, doit être plus lumineux, plus délié, plus rapide que la lumière, complètement digne enfin d'une âme glorifiée; c'est parce que l'homme éternellement uni à Dieu, doit régner tout entier avec Jésus-Christ et jouir de la création comme il en a le pressentiment, lorsque de sa prison d'ici-bas, il contemple les cieux qui ne sont pas trop vastes pour sa pensée.

3. Parmi les erreurs relatives à la fin des temps, il faut compter celle des millénaires. Sa source paraît avoir été une tradition pharisaïque, que des chrétiens acceptèrent ensuite en l'appuyant sur une fausse interprétation d'un passage de l'Apocalypse. Les millénaires croyaient qu'à la fin du monde Jésus-Christ reviendrait sur la terre et y rétablirait un *royaume temporel de mille ans* qui précéderait le jugement et le bonheur plus parfait du ciel. Mais il est essentiel de remarquer avec tous les historiens dignes de ce nom, qu'il y a eu des millénaires de deux espèces, les uns hérétiques dont le millénarisme était tout sensuel, et les autres orthodoxes, et parmi eux plusieurs des Pères, dont le sentiment n'avait rien qui intéressât la foi. Ceux-ci n'ont jamais prétendu transformer leur opinion en dogme, et quand ils parlent de foi à cette occasion, ce n'est que sous le rapport de la vérité de la résurrection rejetée par les gnostiques comme on le voit dans saint Irénée. (*Adv. hæc.* l. 5. c. 34. n. 4.) — Mais il s'en faut beaucoup, dit Bergier, que ce sentiment ait été unanime parmi les Pères. Origène, Denis d'Alexandrie, saint Jérôme et beaucoup d'autres ont écrit contre le prétendu règne de mille ans et l'ont rejeté comme une fable. *Il n'est donc pas vrai que cette opinion ait été établie sur*

la tradition apostolique. Le caractère de la foi apostolique, c'est la catholicité, et les écrits des Pères, ne font autorité que parce qu'ils la constatent : Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.

Un auteur que nous avons combattu plus d'une fois, et qui a recueilli avec soin tout ce qui paraissait contredire la divine origine de la révélation chrétienne, n'a pas craint de dire que les apôtres et *le Christ lui-même* se sont trompés en annonçant la consommation finale ! (*Études sur l'histoire*, etc. par M. Laurent, tom. 4. p. 429.)

Jésus-Christ et ses apôtres nous ont parlé de la même manière de la fin de l'homme et de la fin du monde. Ils ont dit de l'une et de l'autre : *Vous ne savez ni le jour ni l'heure : soyez prêts.*

Mais il est deux paroles du divin maître dont M. Laurent abuse pour mettre l'erreur sur les lèvres de la Vérité même. Voici la première de ces paroles : *« Je vous le dis en vérité (Jésus-Christ parle à ses apôtres), il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne. Et six jours après, Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. (Matth. 16. v. ult. et 17. v. 4.)* Ces paroles se suivent dans l'Évangile, et il est évident qu'en parlant des *quelques-uns* qui verraient le Fils de l'homme dans la gloire de son règne, Jésus-Christ parlait des trois témoins de sa glorieuse transfiguration. — Et voilà la première parole qui fait dire à M. Laurent que le Fils de Dieu s'est trompé ! — Voici la seconde : *Cette génération ne passera pas que tout ceci n'arrive. (Matth. 24. 34.)* Or, cette parole est « comprise, dit Bossuet, dans ce long et admirable discours où Jésus-Christ joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'univers. Cette liaison n'est pas sans mystère et en voici le dessein : Jérusalem, citée bienheureuse que le Seigneur avait choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foi des promesses, fut la figure de l'Église, et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons souvent les prophètes joindre, dans la suite du même discours, ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'Église et à ce qui regarde la gloire céleste : *C'est un des secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence.*

» Mais Jérusalem éprouvée et ingrate envers son Sauveur devait être l'image de l'enfer, ses perfides citoyens doivent représenter les hommes

infidèles ; et le jugement terrible que Jésus-Christ devait exercer sur elle était la figure de celui qu'il exercera *sur tout l'univers* lorsqu'il viendra à la fin des siècles , en sa majesté , juger les vivants et les morts. *C'est une coutume de l'Écriture*, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mystères dans les esprits , de *mêler* pour notre instruction , la figure à la vérité. Ainsi Notre-Seigneur a *mêlé l'histoire de Jérusalem désolée à celle de la fin des siècles.* » (*Disc. sur l'hist. univ. Part. II^e. ch 9.*)

Nous avons déjà constaté deux fois , dans la sixième dissertation qui précède et dans celle-ci , le caractère des Écritures prophétiques que Bossuet vient de nous rappeler. Ce caractère exprime admirablement l'unité du plan divin et l'harmonie des siècles dans la pensée de Dieu , et il est si constant et si manifeste dans les prophéties de l'ancien et du nouveau Testament que l'ignorance seule peut le méconnaître. C'est donc une ignorance de ne pas voir dans ces prophéties les deux objets qu'elles regardent , les deux événements qu'elles annoncent et dont l'un est la figure de l'autre ; c'est une ignorance de ne pas savoir y discerner les paroles qui s'appliquent principalement à l'image de celles qui s'appliquent principalement à la grande réalité ; c'est une ignorance de ne pas sentir toute la fécondité de ces paroles divines qui partagent souvent elles-mêmes la nature des faits qu'elles expriment , et qui , dans leur sens littéral , indiquent le fait figuratif , et dans leur sens allégorique , indiquent le fait figuré.

Jésus-Christ , dans la grande prophétie de la ruine de Jérusalem et du monde , dit en parlant de toutes les deux à la fois : *Non præteribit generatio hæc , donec omnia hæc fiant*, c'est-à-dire : Cette génération-ci ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies à son égard dans la ruine de Jérusalem où elle trouvera la punition de son infidélité : et cette génération-ci ne passera point , cette génération des hommes , cette race humaine ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies dans la ruine du monde qui précédera le jugement.

Le Christ avait annoncé des choses si prodigieuses , et sur la destruction du monde , et sur le jugement du genre humain , qu'il les confirme en disant : *Amen dico vobis : Je vous le dis en vérité , la vie du genre humain ne finira pas que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront , mais mes paroles ne passeront point.* (Matth. 24. 34-35.)

Écoutez donc, vous qui attribuez à Jésus-Christ et à ses apôtres le sentiment erroné de la prochaine destruction du monde, écoutez le Prince des apôtres que vous avez cité à la légère, et dans ses paroles, prenez ce qui vous regarde :

« Sachez qu'en ces derniers temps il viendra des imposteurs et des séducteurs qui diront : *Qu'est devenue la promesse de l'avènement du Seigneur, car depuis que les pères qui nous l'ont annoncé dorment du sommeil de la mort, toutes choses demeurent dans l'état où elles sont depuis l'origine. Mais c'est par une ignorance volontaire qu'ils parlent ainsi : Latet enim eos hoc volentes* : ils ne considèrent pas que les cieux furent faits d'abord par la parole de Dieu, aussi bien que la terre qui sortit de l'eau et subsiste au milieu de l'eau ; et que le monde d'alors périt submergé par le déluge. Mais les cieux et la terre que nous voyons aujourd'hui sont gardés par la même parole, et sont réservés au feu du jour du jugement. Or, il est une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, *c'est qu'aux yeux du Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour.* » (II. Petr. 3. 3-8.)

L'entendez-vous ? *Aux yeux du Seigneur mille ans sont comme un jour.* C'est un apôtre qui désabuse ainsi les fidèles. Direz-vous donc encore que l'apostolat s'est trompé avec Jésus-Christ ?

Mais écoutez encore :

« Ainsi le Seigneur n'est pas infidèle à sa promesse et n'en retarde pas l'accomplissement, comme quelques-uns se l'imaginent ; mais il attend tous les hommes avec patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence.

» Cependant, le jour du Seigneur viendra tout d'un coup, comme le larron durant la nuit ; et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec tout ce qu'elle renferme sera consumée par le feu. Puis donc que toutes ces choses doivent périr, quels devez-vous être et quelle doit être la sainteté de votre vie et votre piété, attendant et hâtant par vos désirs l'avènement du jour du Seigneur. » (Ibid. 9-12.)

Voilà ce que la parole apostolique dit à chacun de nous dans tous les siècles : *la figure du monde passe*, regardez la fin, et hâtez-vous de mériter la vie qui ne passe pas : *Volat ætas, vide quò tendas.* (Hieron.)

Cette doctrine qui détache les hommes de la vanité, les détacherait-elle de leurs devoirs en ce monde ? Aurait-elle pour effet, comme on le dit encore, de faire compter pour rien ou pour peu de chose tout ce qui intéresse l'homme dans le temps ? Mais c'est encore une fois fermer les yeux à la clarté de la parole évangélique et apostolique. Les apôtres, en montrant aux hommes la vanité du monde, ne leur apprennent-ils pas en même temps l'importance des plus petites choses ? Les lettres sublimes de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, de saint Jacques et de saint Jude, ne parlent-elles pas explicitement des obligations de l'homme dans la famille et dans l'État, et des devoirs de toutes les conditions sociales ?

Et le divin Maître qui a dit : *Une seule chose est nécessaire*, n'a-t-il pas révélé aussi qu'un verre d'eau donné à celui qui a soif n'est pas oublié par le souverain Juge ?

Tout est petit et tout est grand aux yeux du chrétien. Toutes choses sont vaines si on ne les rapporte pas à leur fin ; mais les moindres choses sont d'un prix infini quand l'amour les offre en disant : « Père ! que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux ! » L'unique nécessaire comprend ainsi tout le reste.

Mais à quoi bon rappeler ces vérités à ceux qui lisent l'Évangile sans les entendre ? Un jour, « on amena à Jésus un homme qui était sourd. Jésus le tirant à l'écart lui toucha les oreilles, et levant les yeux au ciel, jeta un profond soupir et lui dit : *Ephphéta, c'est-à-dire : Ouvrez-vous.* (Marc. 7. 32-34.) Touchez aussi ces intelligences endurcies, Seigneur, afin qu'elles cessent de juger la parole qui les jugera.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace	7
--------------------	---

INTRODUCTION.

LA GUERRE DÉCLARÉE A LA RÉVÉLATION. — LA TACTIQUE DE L'ENNEMI. — L'OBJET PRINCIPAL DE SES ATTAQUES : L'INCARNATION DU VERBE. — LES AUXILIAIRES DU RATIONALISME. — LA NÉGATION DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST FORMULÉE, NON-SEULEMENT AU NOM DE LA RAISON ET DE L'HISTOIRE, MAIS DES ÉCRITURES ELLES-MÊMES. — DIVISION DE CET OUVRAGE.	9
---	---

CHAPITRE I^{er}.

JÉSUS-CHRIST DANS LES ÉCRITURES.

Article I ^{er} . Jésus-Christ dans les Ecritures du nouveau Testament	46
Article II. Jésus-Christ dans les Ecritures de l'ancien Testament, et dans l'harmonie des deux Testaments	85
Résumé et Conclusion	449

CHAPITRE II.

JÉSUS-CHRIST DANS L'HISTOIRE.

Article I^{er}. Qu'est-ce que l'histoire générale ? — Existe-t-elle ? —
Où est-elle ?

- § I. Qu'est-ce que l'histoire générale? 121
- § II. Un fait domine l'histoire du monde. 126
- § III. Quel est le sens de ce fait universel? 132
- § IV. Le sens des sacrifices expiatoires, selon les traditions universelles. — Source commune de ces traditions. 140
- § V. Où se trouve la source de l'histoire humaine. — Où est décrit le cours de ce grand fleuve. 175

Article II. Jésus-Christ, clef de l'histoire de l'ancien monde :

- § I. Jésus-Christ seul explique les faits qui la dominent. 200
- § II. Jésus-Christ, but suprême de l'œuvre de Dieu. — Ses images dans la nature et l'humanité, profanées par le paganisme. 240
- § III. Le paganisme a corrompu toute vérité en la divisant. — Jésus-Christ auteur et réparateur de toute vérité. 245

Article III. Jésus-Christ, clef de l'histoire du monde nouveau :

- § I. L'action de Jésus-Christ sur le monde est un fait unique auquel on ne peut rien comparer dans l'histoire. — Aveux du rationalisme en Allemagne. . . 237
- § II. L'action de Jésus-Christ sur le monde a été et demeure surnaturelle 244
- § III. L'histoire des erreurs modernes fait voir que leur source est la même que celle des erreurs antiques : la division de la vérité. 257
- § IV. L'unité triomphe de toutes les erreurs et de toutes les forces ennemies par l'Eglise de Jésus-Christ . . 265

Article IV. Jésus-Christ, clef de l'histoire religieuse du monde prise dans son ensemble à un autre point de vue :

- § I. Faits irrécusables et cependant inconciliables dans la théorie rationaliste sur l'histoire. — Le rationalisme est réduit à remplacer les faits par des rêves. 277
- § II. Les faits inconciliables dans la doctrine rationaliste, trouvent leur harmonieuse unité en Jésus-Christ. 300
- § III. La religion et le progrès. 307

CHAPITRE III.

JÉSUS-CHRIST DANS LA CONSCIENCE HUMAINE.

JÉSUS-CHRIST RÉPOND SEUL AUX GRANDES QUESTIONS, AUX BESOINS ET AUX ASPIRATIONS DE L'ÂME.

- Article I^{er}. Jésus-Christ donne seul le sens de la lutte intérieure dont l'homme est à lui-même le théâtre . . . 324
- Article II. Jésus-Christ seul donne le sens de la douleur et en fait goûter le fruit 339
- Article III. Jésus-Christ seul donne l'intelligence du mystère de la mort, et en fait goûter la divine amertume. . 346
- Article IV. Jésus-Christ seul répond en Dieu à la grande aspiration de l'âme. 356

CHAPITRE IV.

LES ANTECHRISTS DANS LES ÉCRITURES, LA CONSCIENCE ET L'HISTOIRE.

- § I. Les Antechrists. 370
- § II. Suite. 384
- § III. Suite. 410
- § IV. Suite. 428
- Epilogue 433

APPENDICE.

COMMENTAIRES ET DISSERTATIONS SUR QUELQUES POINTS DE THÉOLOGIE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

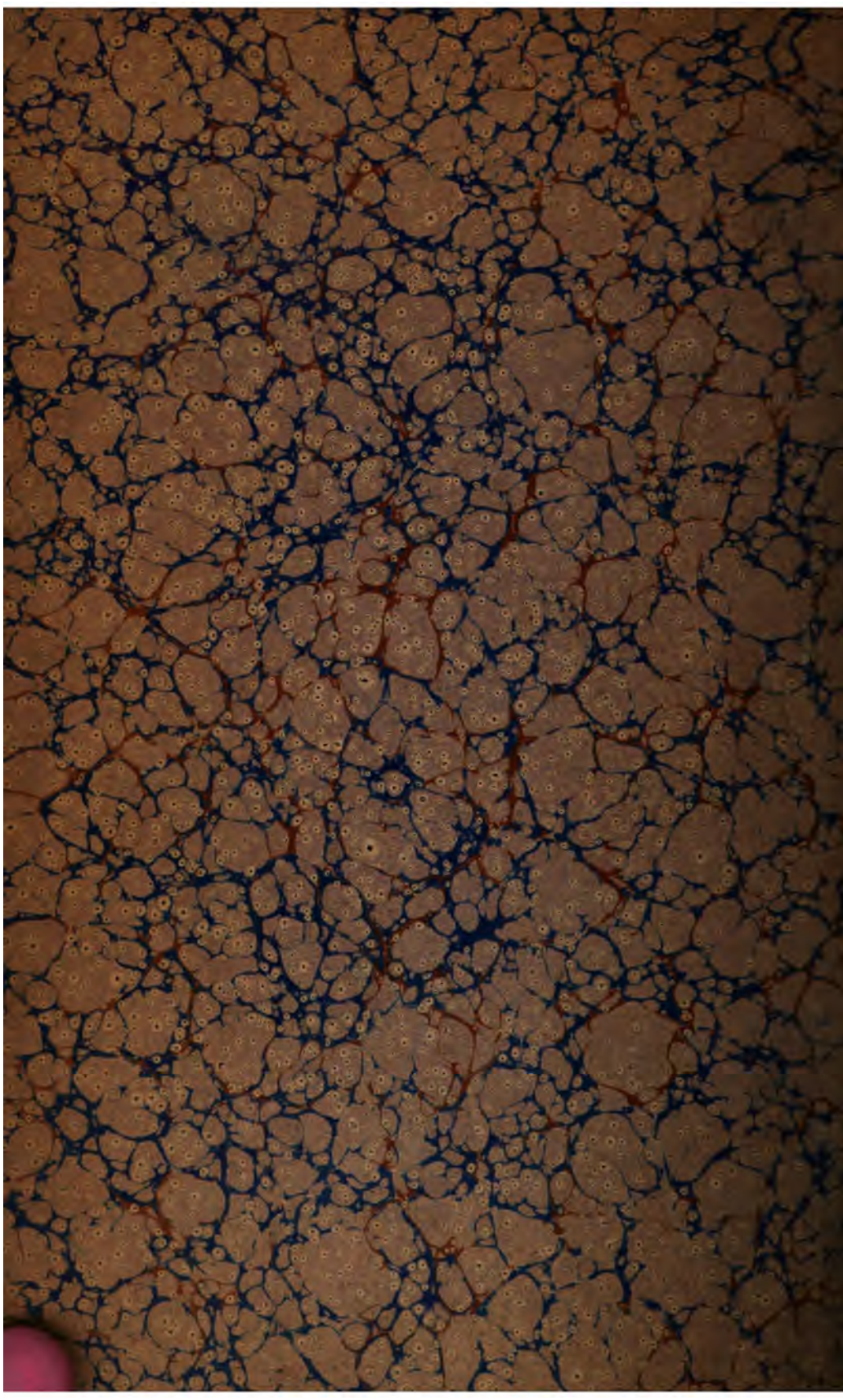
N B. Les diverses Dissertations de cet Appendice s'y trouvent placées selon l'ordre des matières traitées dans le corps de l'ouvrage. Cependant, la I^{re} de ces dissertations, la VII^e et la XII^e appartiennent à une même thèse sur la nécessité, l'existence et l'éclat de la révélation et de l'autorité qui la perpétue. — La XI^e, la XIV^e et la XV^e traitent aussi les questions connexes de la création, de la chute et de la rédemption, et contiennent l'analyse et la réfutation des erreurs contraires.

I.	De la nécessité de la révélation sous un double rapport, et de la facilité avec laquelle la révélation divine est discernée par la raison humaine	443
II.	Du besoin de la grâce, considéré comme fait de conscience.	453
III.	Un épisode de la libre recherche.	454
IV.	D'un passage étonnant des œuvres de M. Guizot	455
V.	Sur la prophétie de Michée rappelée dans l'Évangile	457
VI.	D'un caractère des prophéties en général, et de la prophétie d'Isaïe sur l' <i>Emmanuel</i> , en particulier	460
VII.	Le fait de l'Église est la preuve permanente de la révélation divine. Paroles remarquables de saint Augustin	470
VIII.	Des origines du Bouddhisme.	484
IX.	L'origine des religions, d'après une théorie germanique que M. Renan a importée en France, et que l'Allemagne abandonne	483
X.	La quatrième Eglogue de Virgile, et une prophétie d'Aggée.	486

- XI. Le dogme de la création 489
- XII. 1° Une autorité religieuse divinement établie a-t-elle toujours été nécessaire à la conservation de la vraie foi sur la terre? — 2° De sa nécessité, peut-on conclure son existence, avant même de constater celle-ci par le fait? — Le peut-on en restant dans l'ordre purement logique ou métaphysique? — Le peut-on moralement et avec certitude? — Cette autorité a-t-elle existé toujours? . . . 499
- XIII. Un exemple de l'abus que le protestantisme fait des divines Ecritures. 544
- XIV. De l'influence de la philosophie allemande et principalement de la méthode de Hegel sur la sophistique contemporaine 545
- XV. A quelles extrémités sont logiquement réduits ceux qui nient le péché originel. — Théologie nouvelle. — La métempsycose ou la doctrine des vies successives. — MM. Leroux, Jean Reynaud, Laurent, etc., etc. — Suffisance des nouveaux docteurs. — Espoir de leur retour 530
- XVI. Préjugés sur l'Apocalypse. — Elévation, beauté, onction de cette grande prophétie. — Ses obscurités et ses clartés. — Les grands traits des événements qu'elle annonce sont expliqués dans le même sens par l'unanimité des Pères. — Son plan d'après les plus grands interprètes. — Les circonstances de la fin des temps. — Erreurs sur la fin du monde. 580







YC 101657

474392

BT303

D4

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

